INVASION 14

Première partie

Chapitre I

I

Jean Sennevilliers, le chaufournier, sortait de chez lui pour descendre à la carrière.

Sa maison était bâtie au haut du mont d’Herlem. De là, on voyait vers l’Est tout le village d’Herlem, un amas disparate de maisons rouges et blanches, tassées autour d’un haut clocher de brique à flèche d’ardoise. Plus loin, s’érigeaient de somptueuses masses fauves, la splendeur d’un grand bois doré par l’automne et d’où émergeaient les tourelles royales d’un château. C’était la résidence du baron des Parges, propriétaire des neuf dixièmes des terres et des fermes du pays. Vers le sud, sur un éperon, le Fort d’Herlem, un vieux fort aux talus herbus ceinturé de hautes lignes de peupliers. À côté, trapue, énorme, toute en grands murs nus et en toits pointus, la ferme des Lacombe groupait ses granges, ses étables et ses écuries. Lacombe, gros fermier, était maire du pays. Derrière la ferme et le fort, lointaines, brumeuses, ombrées d’un sinistre brouillard de suie, s’étalaient les cités de Roubaix et de Tourcoing, fumeuses, hérissées de cheminées, de réservoirs et de gazomètres.

Au Nord, au pied du mont, s’ouvrait dans la pierre blanche un grand ravin abrupt, une espèce de faille béante, allongée, évasée en forme de vaste conque. C’était la carrière des Sennevilliers. Un étang y dormait, vert, d’un vert d’émeraude, enchâssé dans le roc blanc, parmi un fouillis de petits saules et de joncs vigoureux pressés sur ses bords. À mi-côte, on apercevait les fours, sortes de tours carrées coiffées d’éteignoirs, et qui fumaient doucement dans l’air tranquille. La perspective, de ce côté, s’ouvrait jusqu’à l’infini sur la plaine flamande. On y devinait au loin, sur le fond bleuâtre et voilé du ciel, d’insensibles ondulations : le mont de Messines et le mont Kemmel. Et il y avait aussi deux silhouettes blanches presque indiscernables, qui étaient la tour des Halles et le clocher de la cathédrale d’Ypres.

Tout cela était paisible et ne se ressentait pas de la guerre. On avait vu les Allemands déjà, au mois de septembre, une troupe de uhlans drapés dans de vastes manteaux gris, le chapska noir ciselé de cuivre sur la tête, la longue lance a flamme rouge et noire enfoncée dans la botte et le revolver au poing. Ils avançaient au pas, maintenant leurs minces chevaux fringants, aux harnachements de cuir fauve tout neuf. C’étaient de grands hommes robustes, jeunes, le visage rose et sain, la carrure athlétique. Une longue épaulette horizontale, sous le manteau, amplifiait encore leur prestance.

Ils avaient enfermé tous les hommes dans l’église, fouillé la maison de Marellis, le percepteur, pour dénicher sa caisse. Des réservistes arrivés de Lille les avaient chassés, en avaient tué deux. Lacombe, le maître, avait cloué les manteaux des morts à la porte de la Mairie, et partagé entre la foule les tuniques ensanglantées.

Depuis, les uhlans n’étaient pas revenus.

Jean Sennevilliers était descendu à la carrière. L’ordre de départ de tous les hommes venait d’arriver de Lille. On était au début d’octobre. Cette fois, les Allemands envahissaient tout le Nord. Depuis le début de septembre, le préfet du Nord demandait vainement des instructions à l’état-major de Boulogne au sujet des mobilisables. On lui répondait d’attendre, le 6 octobre enfin l’État-Major envoyait au Préfet de Lille l’ordre de repli de tous lesmobilisables. On eût pu envoyer cet ordre par auto, par estafette ou par télégramme. On le mit à la poste. Le préfet le reçut trois jours après. Les Allemands étaient aux portes de Lille. Le préfet lança des agents de police, des cyclistes, des volontaires, pour porter l’ordre de départ dans toutes les directions. Les gens hésitaient, on sentait le péril. Malgré tout, la plupart des hommes se mirent en route. Nouvel exode, après celui de septembre vers Dunkerque, de milliers et de milliers d’hommes vers le sud de la France et l’inconnu.

Jean devait s’en aller le lendemain matin, mais il voulait finir son ouvrage à la carrière. Il travailla aux fours jusqu’à la nuit. Sa sœur cadette, lise, l’aidait. Il chargea les fours, pour qu’ils achevassent de cuire leurs pierres tandis qu’il serait parti. Il étalait tour à tour un lit de calcaire, un lit de charbon. Des fours montaient une vapeur blanche, carbonique, qui faisait suffoquer. Lise, à la fourche, triait les blocs de pierre.

– Il faudra défourner ce four-ci d’abord, disait Jean, ça te fera vingt tonnes de chaux. Surveille la cuisson. Avec ça, vous pouvez vivre jusqu’à mon retour. Si tu trouves des hommes, tu peux continuer à charger. Profite de la sécheresse pour prendre la craie dans le fond de la carrière. Les eaux de l’étang sont basses, c’est de la pierre gagnée.

– Ne t’inquiète pas, disait Lise.

– Je te recommande aussi Fannie et l’enfant. Tu sais qu’elle n’est pas solide. Elle a besoin de se ménager. Qu’elle n’ait pas faim, ni le petit… On fera les comptes après la guerre…

Ils travaillèrent à charger les fours jusqu’à minuit, à la lueur des lampes à huile.

Jean revint chez lui, au mont d’Herlem, dans l’obscurité. Fannie l’attendait et pleurait en préparant ses bagages. Déjà il lisait sur ses traits les ravages du chagrin et de l’angoisse. Comment supporterait-elle l’épreuve si déjà elle en était là ?

Il avait partagé avec sa mère et Lise l’argent de la caisse. Il donna six cents francs à Fannie.

– Il ne faudra pas dépenser plus de vingt francs par semaine, disait-il. Lise te guidera si tu n’en sors pas.

Il avait l’habitude de la traiter en enfant. C’était lui qui dirigeait tout dans le ménage. Qu’adviendrait-il d’elle, lui parti ? Il eût voulu, d’avance, lui préparer tout l’ouvrage, pour qu’elle n’eût qu’à continuer à vivre comme autrefois. En attendant, il nettoya l’étable de la chèvre, des lapins. Il regrettait de laisser tant de choses à faire, les betteraves à arracher, les plafonds à blanchir, une vitre à mastiquer dans la buanderie. Il courait au plus pressé, montait de la cave quelques sacs de charbon, cassait du petit bois, sciait des bûches. Il recommandait :

– Tu ne feras pas la « buée » des couvertures de laine, c’est trop lourd la tordre. Puisque j’y pense, je vais rincer les draps dans la cuvelle… Surtout, ne soulève jamais seule le chaudron à lessive. Surveille bien Pierre, qu’il aille à l’école, et qu’il soit sage… Si tu n’as pas d’autorité sur lui, Lise t’aidera.

Il travailla jusqu’à deux heures du matin. À cette heure, las, il s’arrêta. De s’être ainsi dépensé, d’avoir revu combien il était utile, indispensable, lui montrait mieux à quel point il allait manquer.

– On va tout de même aller se reposer une heure, dit-il.

Ils montèrent. Pierre dormait. Fannie et Jean se couchèrent. Jean entendait sa femme pleurer. Il n’eut ni le courage, ni l’envie de goûter un dernier instant de joie charnelle avant ce départ. On eût dit qu’il aurait souillé une douleur si haute, cette souffrance qui était celle d’un père plus que celle d’un époux. Ils restèrent éveillés jusqu’au jour.

Tôt le matin, Jean se leva. Avant de s’en aller, il fut encore voir la carrière, noyée d’un adorable brouillard bleuâtre d’octobre. Il regarda longtemps ce long trou blanc, ce ravin élargi en forme de vaste conque sonore où la voix des vents, l’hiver, s’amplifiait. Au fond, l’eau de l’étang fumait. Et des gazes légères s’accrochaient au feuillage doré des petits saules et des buissons.

C’était pour une bonne part son œuvre, à Jean, la carrière, ce grand trou, ce sillon profond, marque de son passage sur la terre. Elle aussi avait besoin de lui, de son savoir et de sa force. Il en connaissait chaque coin, chaque veine. Il en savait les qualités et les faiblesses, les ressources et les dangers. Elle ne vivait que par lui, que de lui. Nul ne pouvait le remplacer ici sans une longue expérience, une patiente familiarité. La pensée que, s’il ne revenait pas, elle passerait aux mains d’un autre et en souffrirait, ou, plutôt, qu’elle cesserait de vivre, resterait là comme une crevasse inexplicable et inutile, un creux de pierre sauvage lentement envahi par les ronces et les eaux des sources et des pluies, le peinait comme la mort d’un être. Il revint vers sa maison.

Il partit à neuf heures. Il fit route avec Marellis, le percepteur, qui ne savait s’il devait quitter son poste et qui s’en allait à Lille chercher des instructions.

À la gare de Lille, parmi une invraisemblable agitation, il rencontra tout à coup son frère aîné, Marc Sennevilliers, aumônier au lycée de Tourcoing. Marc était accouru à Lille faire ses adieux à son frère. Ils s’embrassèrent. Et comme ils ne pouvaient se décider à se quitter, ils gagnèrent ensemble les quais. Il y régnait un grand tumulte. Un train unique attendait sous pression. Des centaines d’hommes avaient envahi les compartiments, s’entassaient comme un bétail. Une foule énorme assiégeait le train. Les employés faisaient descendre les hommes accrochés aux barres des portières, installés sur les tampons ou juchés sur les toits. Plus rien, d’ailleurs, de l’enthousiasme de la mobilisation chez ces hommes. Cela au contraire sentait la panique.

Jean, sa valise en main, courait le long du train avec son frère, cherchant vainement où monter. Il arriva ainsi jusqu’à la locomotive. Et comme il allait renoncer, une voix le héla :

– Jean !

Il reconnut avec surprise sur le tender son ami Simon Donadieu, le forgeron d’Herlem. Donadieu avait passé la nuit à Lille avec beaucoup d’autres, dormi sur le trottoir, à la belle étoile. Et il avait par miracle retrouve un camarade qui était le chauffeur de la locomotive. Par lui, Jean put monter sur le tender.

Cet exode fut le point de départ de la sinistre aventure des quarante mille mobilisables que les Allemands devaient massacrer ou emprisonner. Car l’ennemi déjà tenait le pays. Une fois de plus, des innocents devaient payer de leur vie l’incurie et la négligence de leurs maîtres.

II

Depuis trois jours, les Allemands bombardaient Lille. De Roubaix, chaque nuit, on voyait les flammes de l’incendie. Samuel Fontcroix, comme beaucoup, courait le soir vers les faubourgs regarder de loin, au fond de l’horizon, cette ligne dansante et sanglante découpée sur le gouffre noir du ciel. Cet enfer semblait tout proche. Des éclaboussements rouges en jaillissaient dans un vacarme lointain de forge, un fracas de métal où l’on croyait entendre monter une clameur désespérée.

Samuel Fontcroix pensait à sa femme et à sa fille, qui subissaient là-bas cette épouvante. Et il s’angoissait.

C’était un homme d’une quarantaine d’années. Il habitait à Roubaix le quartier de l’Épeule où il exploitait un commerce de charbons. Depuis deux ans sa femme et lui étaient séparés.

Ils s’étaient épousés sottement. Samuel travaillait chez son père. Édith était couturière. Une rencontre banale les avait liés. Lui était assez naïf. Édith, elle, mêlait étrangement la rouerie et la sentimentalité. On avait pris pour le plus bel amour ce qui n’était qu’une passion des sens. Samuel était gai, optimiste, poète à ses heures, prompt à l’enthousiasme. L’autre était matérielle et amère. Des heurts continuels les eussent fait se séparer bientôt, sans la naissance de deux enfants, qui pourtant ne ramenèrent pas la concorde. Le ménage continua d’aller cahin-caha. L’aigreur et la méchanceté d’Édith exaspéraient Samuel. Nul bonheur chez lui. Il eut le tort de le chercher au dehors, commit quelques fredaines. Et les relations entre mari et femme s’envenimèrent définitivement.

Puis Samuel s’éprit d’une jeune femme qui se disait malheureuse et l’était en vérité comme lui. Cela dura trois ans. Les amants se cachaient bien. Tout le quartier de l’Épeule était dans l’ignorance. Eux vivaient dans l’avenir. Samuel envisageait le divorce, le bonheur pour plus tard. Mais un beau jour Édith connut l’aventure. Elle eut une vengeance cruelle et sans noblesse, alla prévenir tout droit le mari de la malheureuse, et brisa du même coup le foyer d’une autre avec le sien.

C’est alors que les époux Fontcroix se séparèrent. Samuel, meurtri, écœuré, préféra mettre fin à cette vie stupide. Ils se quittèrent à l’amiable. Édith prit la fille, Antoinette, qui avait treize ans, et ouvrit une épicerie à Lille. Samuel garda le garçon. Christophe, qui avait cinq ans. Samuel allait revoir sa fille à Lille chaque mois, et portait un peu d’argent.

À présent, Édith et Antoinette étaient là-bas sous le bombardement. Et Samuel s’étonnait de démêler dans son angoisse une si large part d’inquiétude pour sa femme. On ne vit pas en vain, quels que soient les malentendus, quinze ans de vie commune.

Le siège de Lille dura trois jours. La population vécut dans les caves.

Samuel Fontcroix, le matin du quatrième jour, courut vers Lille, parvint à pénétrer dans la ville, où les Allemands avaient fait leur entrée parmi les ruines. Il fut atterré.

Lille achevait de brûler et de crouler. Les quartiers du centre, de la Gare, étaient anéantis. La population se reprenait à vivre. On sortait des caves, on courait voir l’incendie et la dévastation. La ville était pleine de fumée, de vapeur, et de l’énorme poussière rousse des écroulements. Vers la Gare et le Théâtre, on distinguait maintenant un vaste espace libre, comme un champ de bataille, où ça et là de grands squelettes noirs de pierre et de fer s’érigeaient, sinistres, avec leurs fenêtres ouvertes sur le vide et l’incendie. Plus de rues. Des montagnes de briques, de poutres et de verre pilé. Des flammes encore, ça et là, le crépitement, les ronflements du feu. Des pluies de flammèches, de cendres et de braise ; des bouffées de fumée suffocante. On avançait, la main sur les yeux, larmoyant, toussant, étouffé. Des pompiers de fortune faisaient la chaîne. Et on découvrait tout à coup sous le casque le visage noir d’un ami. De longs cortèges de fuyards s’en allaient, chargés de paquets informes, l’air égaré, des gens à demi vêtus, des femmes en chemise sous des manteaux, des gosses nus sous des couvertures. Beaucoup de pillards aussi, des hommes en espadrilles, l’air hardi, portaient des sacs et s’enfonçaient à travers les ruines. Çà et là, on évacuait des boutiques menacées, léchées par les flammes, les boutiquiers distribuaient leurs marchandises, des épiceries, des jouets, des tissus, des valises, à charge de restituer quand le péril serait écarté. Une puanteur universelle de laine brûlée, de bois carbonisé emplissait l’air. Des hommes vidaient des seaux d’eau dans les flammes, ou sur les ruines encore fumantes. Et l’on entendait l’espèce de cri aigu de cette eau vaporisée en nuages sales. Des maisons éventrées, coupées en deux, montraient à nu de petites pièces, des meubles accrochés dans le vide, des lits pendant sur des abîmes. À terre, des monceaux de briques, de verre, de fer, des meubles brisés, des casseroles et de la vaisselle, des plâtras. On ne discernait plus le pavé, ni la rue. On escaladait des collines de décombres. Autour d’un éboulement, par places, des masses humaines s’arrêtaient, regardant des sauveteurs volontaires qui déblayaient les débris, essayaient d’atteindre des malheureux engloutis dans leur abri. On en extrayait des blessés, des asphyxiés, des morts. D’un soupirail ainsi dégagé à grand’peine sortit un grand chien blanc qui s’enfuit, disparut parmi les ruines, fou d’épouvante… Il ne restait que lui de vivant dans cette cave. On trouvait par terre, on ramassait des fusils, des uniformes de soldats français et des burnous d’Arabes. Car les chasseurs du commandant de Pardieu, pour échapper à l’ennemi, avaient jeté leurs armes et leurs vêtements, et s’étaient réfugiés chez les habitants, où ils se cachaient. Les goumiers, cavaliers arabes auxiliaires, avaient égorgé leurs chevaux sur le pavé.

Sur le clocher de Saint-Maurice, sur le beffroi de la nouvelle Bourse, flottaient encore les haillons blancs, signe de la défaite et de la capitulation. Et tout au faîte pendait déjà le drapeau de l’Empire, immense et immobile symbole.

On se le montrait, on pleurait, on s’éloignait. Et parmi les rues obstruées de ruines, les plaies à vif des murs de briques, les cassures blanches de la pierre, les vapeurs noires et sales de l’incendie, le grouillement d’une foule disparate, la fuite des sinistrés, l’agitation des pompiers et des sauveteurs, les squelettes chancelants des édifices, les amas de fer tordus, passaient encore de vastes pans de brouillards roussâtres, les nuages de poussière énormes des écroulements, comme les fumées de la canonnade qui traînent sur un champ de bataille…

Au coin de la rue Saint-Sauveur, brusquement, parmi la foule, Samuel se heurta à sa femme et à sa fille, qui erraient au milieu de cette dévastation. Ils s’embrassèrent sans pouvoir dire un mot.

Chapitre II

I

Ce fut une curieuse expérience de socialisation que tentèrent à Herlem comme en tous les villages des pays envahis les autorités allemandes. Tentative d’autant plus intéressante qu’elle s’appliqua au domaine rural, habituellement considéré comme essentiellement réfractaire à tout essai de ce genre.

À peine arrivé, le colonel von Glow, commandant la région d’Herlem, convoquait dans toutes les communes les maires, adjoints, secrétaires de mairies, instituteurs, percepteurs, médecins et curés. Les représentants des onze communes ainsi assemblés dans la mairie d’Herlem reçurent les ordres du colonel et furent déclarés responsables de leur exécution. D’étape en étape, en l’espace de deux mois toute la vie rurale était sous le contrôle de l’autorité allemande.

Chaque semaine avait lieu la réunion provoquée par le colonel. Il tenait ainsi tout le pays en main, ordonnait, recueillait les plaintes et formulait ses observations. Il disait brutalement « J’ordonne », et on obéissait.

Cela commença par un état général des terres que durent dresser les maires de chaque commune. Lacombe, maire d’Herlem, parcourut le pays, distribuant des feuilles à tous les fermiers. C’étaient de grands questionnaires : combien cultivez-vous d’hectares en blé, avoine, trèfle, etc. ? Combien avez-vous de chevaux, vaches, moutons ? Combien de voitures, outils, blés en granges, harnais, cuir, huiles et essences ?

Les feuilles remises, on vit le colonel, en calèche, faire le tour du village avec Lacombe. Résultat, de nouvelles circulaires : mettre en état les chemins, les empierrer, curer les mares et les fossés, nettoyer les abords des puits, y étaler des cendres, veiller à la propreté du sol dans un rayon de dix mètres. Ordre à tout malade d’avertir la Kommandantur. Ordre à tous de fournir dix heures de travail par jour à la Kommandantur. Jeter du sable sur les routes en cas de gel, torréfier les fruits pour les conserver, battre le blé et l’ensacher, arracher les betteraves, les mettre en silos, tenir les cuisines plus proprement, manœuvrer une fois par mois la pompe à incendie. Jamais Herlem n’avait été si net.

Entre temps, une équipe de chimistes analysait les terres. Dès janvier, les fermiers reçurent des engrais, se virent imposer les répartitions des semailles. Défense d’abord de cultiver la betterave à sucre : l’Allemagne en produisait assez. Semer ici du blé, ailleurs de la luzerne, finir les labours pour février, les semailles pour mars, herser, rouler, arroser les foins. Ordre à Lacombe de tailler sa haie, à Humfels de curer ses fossés, à Bozin de réparer sa faucheuse. Faucarder l’étang. Tenir une comptabilité du bétail, indiquer à la Kommandantur les naissances et décès des bêtes, les quantités journellement produites de lait, beurre et œufs. Fournir par tête de bétail tant de litres de lait, – trois œufs par poule et par semaine. L’autorité allemande les payait cinq pfennigs, et sept pfennigs le litre de lait, mais retenait dix pfennigs par litre ou œuf manquant. Défense de tuer lapins, poules, cochons. Présenter à la mairie le cadavre de tout animal décédé par accident.

On commença par rire. Amendes, perquisitions, confiscations, lassèrent vite les résistances. On dut s’incliner, plier, avec urne rage qui n’était pas exempte d’une certaine admiration. Décidément, ils étaient forts !

Un après-midi du mois dé février 1915, Pascal Donadieu, le fils du forgeron Simon embarqué à Lille sur une locomotive avec Jean Sennevilliers, se mit en route pour la ferme Lacombe.

Depuis que Donadieu était parti, en octobre 1914, on était sans nouvelles. Pascal, qui avait dix-sept ans, vivait avec sa mère à la forge, et avait dû abandonner les cours de mécanique et d’électricité qu’il suivait à l’Institut de Tourcoing. L’argent s’en allait. Pascal voulait travailler. Il s’était mis à la recherche d’un emploi.

La neige était tombée la veille. Un pâle soleil, invisible presque, blanchissait la brume. Et Pascal allait bon pas, à travers champs. Sous la neige, les fermes s’ensevelissaient. Il ne restait sur une blancheur universelle que les taches noires de quelques murs, et le grêle lacis des arbres échevelés. Immense page vierge et comme lumineuse. Pascal trouvait à ce ciel blanc, à cette terre blanche à peine ponctuée de noir, à cette uniformité pâle et confondue, quelque chose de léger et de pur, qui l’emplissait malgré la tristesse de l’heure d’un vague contentement. Il respirait largement.

L’idée de revoir Judith Lacombe, la fille du fermier, lui causait un léger trouble. Il avait quelque peu conté fleurette, jadis, à la jeune fille. On s’était promenés deux ou trois fois dans les avenues du château des Parges. On avait échangé quelques confidences. Simon Donadieu, avant de s’en aller, en avait touché mot à son fils :

– Tu es jeune, tu n’as pas encore de situation, je te demande d’être sérieux. La fille des Lacombe n’est pas pour toi. Plus tard, on verra…

C’est ainsi que depuis le départ de son père Pascal avait voulu ignorer Judith. Désobéir à l’absent en de telles circonstances l’eût effrayé, comme si cela avait pu porter malheur à son père. À présent, il n’en était plus de même. C’était pour lui une nécessité d’aller chez Lacombe, où il espérait trouver un emploi. Les Allemands exigeaient le travail de tout le monde. Pascal avait dû lui-même travailler pour eux, forger des fers pour leurs chevaux dans la forge paternelle. Il ne s’était vu dispenser de ce travail qu’en se blessant volontairement d’un coup de marteau à la main. Maintenant, guéri, il cherchait à leur échapper. Il avait pensé à Lacombe, le maire, qu’il connaissait bien, et pour qui maintes fois il avait réparé des faucheuses et des charrues.

Lacombe, durant les premiers temps de la guerre, avait gagné beaucoup d’argent. Il venait à Herlem des hordes de réfugiés fuyant l’ennemi, descendant vers la France. Ces gens, des fermiers, des paysans, pour la plupart, emmenaient un bétail énorme, encombrant, affamé, et qui les entravait. Lacombe et quelques gros fermiers achetaient à vil prix ces troupeaux et s’en allaient les revendre trois fois plus cher aux bouchers des villes voisines.

Quand les Allemands revinrent à Herlem, Lacombe, épouvanté, commença par se cacher. Il avait sur la conscience le partage des manteaux des uhlans tués. Il se voyait très bien emprisonné ou fusillé. Il fut malade de frousse, crut faire une jaunisse. Par chance, les Allemands n’eurent pas vent de cette affaire. Maire du village, il fut bientôt appelé à la Kommandantur. Tremblant de peur, il promit tout ce qu’on voulut, se montra d’une exemplaire docilité, indiqua sans se faire prier les ressources du village, fournit la liste des hommes valides. Au point que ce fut la mairie elle-même qui envoya aux hommes l’ordre de travailler pour la Kommandantur. Lacombe donna l’exemple de la soumission, laissa s’installer chez lui un chef de culture allemand avec trois ouvriers pour remplacer ses valets.

À présent, rasséréné, il recommençait à voir les choses par leur bon côté, travaillait ses terres avec le chef de culture bavarois, et volait le plus clair de leur produit, de complicité avec l’Allemand, un grand gaillard qu’on appelait Albrecht.

Pascal le trouva dans sa cuisine, debout devant la fenêtre, tournant le dos à la porte, et fumant sa pipe en regardant les champs. C’était un grand gaillard, solide comme un bœuf. Judith, sa fille cadette, penchée sur un baquet, les bras nus, lavait le beurre dans l’eau fraîche. Il régnait dans la pièce une odeur aigre.

– Tiens ! dit Lacombe, c’est Pascal. Quelle nouvelle ?

Pascal exposa son affaire :

– Voilà, monsieur le Maire : je n’aime pas travailler pour l’ennemi. J’ai un peu d’instruction. Ne pouvez-vous m’occuper à la mairie ?

– Heu, dit Lacombe… c’est-à-dire… Justement je pensais remplacer les employés qui restent par des femmes. La Kommandantur a besoin d’hommes…

– Ah, bien, très bien, fit Donadieu, ébahi. Merci tout de même…

Il faisait une si drôle de mine que le père Lacombe comprit sa sottise, et voulut se rattraper.

– Bien sûr, je ne fais pas leur jeu. Mais ils sont les plus forts, tu vois… Il faut bien « faire avec… »

– Oui, oui, dit Pascal.

Il contenait sa colère. Il se répétait qu’il avait besoin de Lacombe, devait le ménager. Il reprit d’un ton à peu près tranquille :

– Et tout au moins, Monsieur le Maire, ne pourriez-vous pas… m’oublier sur la liste des hommes ? Ne pas m’inscrira tout de suite, au moins ?

Lacombe rit :

– Pas bête, ce Pascal ! Entendu, mon garçon. On fera passer ça… J’indiquerai à ta place le fils des Larmiget… Ils m’ont refusé leur vache. Ça leur apprendra… Salut, mon garçon.

Il se remit à fumer devant la fenêtre.

Dehors, sur le trottoir, Pascal retrouva Judith. Elle avait traîné sa cuvelle sous la pompe, elle pompait sur le beurre jaune un jet d’eau fraîche, pour le rincer. Ses bras nus, à la volée, levaient et abaissaient le long bras de fer grinçant.

Pascal s’arrêta devant elle :

– Bonsoir, Judith.

Judith avait dix-sept ans. Mince et nerveuse, le visage long et pâle, les cheveux noirs, elle frappait par son expression volontaire et tendue, quelque chose de romanesque aussi, qui laissait deviner dans cette fille de gros fermiers vulgaires un tempérament exalté, une nature emportée et chimérique.

– Bonsoir, dit-elle.

Et Pascal crut deviner chez elle la même gêne qu’il éprouvait lui-même.

Elle semblait à la fois contente et confuse de cette rencontre.

– Ça va toujours ?

– Mais oui.

– Il y a longtemps qu’on ne s’était vus, dit Pascal, qui regretta tout de suite cette parole imprudente, évocatrice du passé.

– Oui…

– J’étais venu pour obtenir une place à la mairie, mais c’est impossible.

– Et ton père ?

– Pas de nouvelle.

– C’est vrai que les Allemands abattent les tilleuls de l’avenue du Château ?

– C’est vrai, oui…

Ils se turent. Chaque parole ressuscitait malgré eux le souvenir de cette courte liaison sentimentale et innocente, ces deux ou trois brèves et timides promenades d’amoureux, dans l’avenue du grand château.

À ce moment, dans la cour, entra un grand gaillard de trente à trente-cinq ans, blond, frisé, le teint rose, les yeux clairs, vêtu en ouvrier de ferme. Il vint droit à la pompe. Il dit, avec un fort accent germanique :

– Bonjour, bonjour…

– Bonjour, Albrecht, dit Judith.

Et Pascal devina qu’il s’agissait là du chef de culture allemand qui dirigeait la ferme Lacombe. Il fut surpris, sottement, qu’un Allemand en ouvrier ressemblât à un Français. Cet homme-là n’avait rien d’un ennemi, ainsi vu en vêtements de travail, avec sa bonne tête frisée et son large sourire débonnaire.

– Sale, disait Albrecht. Beaucoup sale ! et faim ! Beaucoup travaillé.

Il montrait ses mains terreuses, les approcha familièrement du visage de Judith. Elle recula vivement.

– Allons, Albrecht ! Restez tranquille !

Elle semblait gênée, devant Pascal.

– Wasser ? demanda Albrecht, montrant le bras de la pompe.

Et il l’empoigna, la manœuvra d’une main, sans effort, avec une vigueur incroyable, fit jaillir sur les mottes jaunes un jet puissant et continu.

– Ça va, ça va, merci.

Judith s’était remise à rincer son beurre. Elle tournait le dos à Pascal, et, très rouge, semblait presque se cacher. Albrecht, lui, regardait Pascal, lui adressait des clins d’œil, et, riant, montrant ses dents carrées et blanches, faisait des gestes et des grimaces, feignait de vouloir pomper sur la tête de Judith.

– Au revoir, dit Pascal.

– Au revoir, répondit Judith, toujours penchée sur sa cuvelle.

Pascal s’en alla. Il revint vers la place d’Herlem par le sentier qui passe derrière le fort et coupe à travers champs. Il faisait toujours le même temps de brume, de lumière pâle et voilée, diffusée du ciel clair sur la terre ensevelie. Pas d’ombres. Une immensité blanche et muette. Un silence qui maintenant serrait le cœur de Pascal. Tout cela était devenu d’une tristesse accablante.

Pascal se hâtait vers la forge. Il se sentait amer et vieilli. Il pensait à son père, découvrait dans ses derniers conseils une sagesse profonde qu’il n’avait pas soupçonnée. Il y avait en lui une douleur confuse, qu’il n’eût pas volontiers sondée.

\*

Le soir, après l’ouvrage, les ouvriers allemands revinrent à la ferme avec Albrecht. Il faisait presque nuit. Judith leur avait chauffé un chaudron d’eau de pluie, pour qu’ils pussent se laver dehors, sur le petit trottoir de briques, malgré le froid.

Ils se dévêtirent, ne gardèrent que leur pantalon serre à la ceinture. Judith leur apporta l’eau chaude. Ils se mirent à s’ébrouer, s’asperger, se frotter. Judith et sa sœur Estelle les regardaient.

– Seife ?

Estelle allait à la cuisine, rapportait le savon noir. C’était une grande fille plate et maigre, qui ressemblait à sa mère, faisait la dévote et gardait un maintien hypocritement effacé. Mais elle aimait les hommes. Et plusieurs fois Judith l’avait trouvée dans la grange avec l’un ou l’autre des Allemands. Une vicieuse qui cachait son jeu, et dont le mari, Louis Babet, maintenant mobilisé, avait sans le savoir été la risée du village.

Elle regardait, appuyée contre la porte, les trois hommes se laver. Il faisait noir. On avait accroché au mur un falot dont la clarté rouge découpait un cercle de lumière, caressait et dorait les torses nus, les chairs roses, grasses et saines de ces trois grands gaillards mamelus.

– Estelle ! cria la mère Lacombe, de la cuisine. Estelle dut rentrer. Judith demeura seule. Elle ne s’en allait pas. Le spectacle l’amusait toujours, la vue de ces trois hommes robustes, insensibles au froid et comme accoutumés à une vie plus large et plus pure que celle des gens de son village. Un tel courage, une propreté si scrupuleuse l’étonnaient un peu. Elle n’avait jamais vu chez les valets de ferme qu’une crasse puante, superficiellement décapée le dimanche.

Les hommes s’essuyaient. Ils rentrèrent dans la cuisine en s’ébrouant et se giflant à grandes claques. Il ne resta qu’Albrecht, qui se savonnait la tête, en faisait une énorme boule mousseuse. On le voyait s’agiter, silhouette claire dans la nuit.

– Wasser…

Il s’était approché de la pompe :

– Pomper, Judith, pomper beaucoup fort…

Il s’était courbé, offrait sa tête, son torse nu au jet d’eau froide qui giclait sur la chair saine.

Il se releva, courut s’abriter du vent à l’entrée de la grange, et il se frottait avec un vieux torchon, à grands coups rapides. De loin, il montra le torchon à Judith :

– Frotter ! Comme cheval ! Fort, fort, comme cheval !

Judith prit le torchon. Elle raclait de toutes ses forces le vaste dos, à le griffer. Albrecht riait : « Plus fort, plus fort ! » Il se retourna vers elle, les bras toujours en croix, offrant sa poitrine. Chaque coup y laissait un trait. Et, sans raison, Judith se sentait troublée devant ce grand torse nu. Elle voulut rire. Son rire sonna faux. Son geste s’alentissait.

Brutalement, les bras d’Albrecht se refermèrent sur elle. Elle tomba dans la couche de foin épaisse, traîtresse. Sur elle, la masse d’Albrecht l’écrasait. Une odeur capiteuse de foin, d’herbe sèche, de savon, de sueur, le contact doux et chaud du grand corps nu l’enivraient. Elle se sentit sans force…

L’espace d’un éclair, le souvenir de Pascal la traversa, Remplit d’horreur soudaine. Elle se raidit dans une défense instinctive, pour s’évader. Elle se sentit ténue. Albrecht la paralysait…

Apaisé, maintenant, il lui parlait, lui murmurait en allemand, à l’oreille, des paroles douces qu’elle ne comprenait pas et qui lui faisaient mal. Elle avait chaud, sous lui. Il fouillait des lèvres dans ses cheveux, lui mordillait le lobe de l’oreille, jouait comme un jeune chien. Elle l’enlaça de nouveau, s’accrocha à lui dans une sorte de désespoir. Il ne s’aperçut pas qu’elle pleurait.

\*

Elle s’attacha à Albrecht avec frénésie. Littéralement, elle en était folle, prise pour cet homme d’une passion qui n’était pas, d’ailleurs, à beaucoup près, exclusivement charnelle, où il entrait un besoin de se dévouer, de se donner. Elle reportait sur lui, sans qu’il eût rien fait pour mériter ce don splendide, par une espèce d’instinct, tout le dévouement, toutes les possibilités inemployées qui dormaient jusque-là en elle. La jeune fille s’ignore. Judith jusque-là s’était crue surtout préoccupée d’elle-même et passablement égoïste. Pour Albrecht, brusquement, elle se sentit capable de tous les sacrifices. Lui, il reçut ce don d’une âme sans même s’en apercevoir. C’était un garçon qui manquait absolument d’idéalisme et ne voyait dans l’amour qu’une occasion d’heureux et fréquents divertissements. Il ne s’estimait pas frustré. Il eut en elle une maîtresse capiteuse et prompte au plaisir. Il la crut assez vicieuse. Il ne comprit jamais que c’était pour lui, non pour elle, et qu’elle se fût contentée, elle, de sa seule présence, du son de sa voix.

Elle eût aimé trouver en lui tout ce qu’elle avait entrevu de l’amour dans sa brève idylle avec Pascal, – de longues rêveries communes, d’ennoblissantes pensées, une tendre et divine compréhension mutuelle des âmes. Mais Albrecht ne cherchait pas si loin. Et tel qu’il était, elle l’acceptait, courageusement. Il avait littéralement forcé son âme comme son corps.

Elle trouvait naturel de se montrer au village avec lui. Inutile de cacher sa liaison, puisqu’elle l’aimait ! Que faisait-elle de mal ?

Tout de suite, Estelle, l’aînée, devina l’histoire. Elle ne dit rien, contente au fond d’avoir barre sur sa cadette.

La mère Lacombe aussi vit le manège. Elle garda elle aussi le silence. Elle avait peur de son mari et du scandale. Elle laissa aller les choses.

Quant à Lacombe, nul ne pouvait savoir s’il voyait clair ou non. Albrecht et lui étaient bons camarades, s’entendaient comme larrons en foire pour piller les produits de la ferme. Il eût été désastreux de provoquer une dispute. Aussi longtemps que nul ne mettrait à Lacombe le nez dans son ordure…

D’ailleurs, rien ne prouvait qu’il eût des soupçons. Toujours préoccupé de lui-même, démesurément tyrannique et égoïste, il allait par l’existence comme si la terre entière avait eu les yeux sur lui. Lui seul comptait. Peut-être aussi la connaissance de la terreur qu’il inspirait aux siens lui faisait-elle écarter la possibilité pour ses filles de commettre la moindre faute.

II

Une nuit de la fin de mars, Judith, qui dormait avec Estelle dans la chambre au-dessus de la cuisine, fut éveillée en sursaut par des gémissements. Une seconde, elle écouta. Les gémissements reprirent. Cela venait du lit d’Estelle.

D’un bond, Judith sauta sur le plancher. Et, pieds nus, en chemise de nuit, elle courut au lit de sa sœur.

– Estelle ! Estelle !

Le visage livide, les yeux clos, baignée de sueur, Estelle râlait. Épouvantée, d’un geste éperdu, Judith rejeta les couvertures. Il y avait dans le milieu du lit une large tache sombre, presque noire. Du sang.

Judith ne comprit pas tout de suite.

– Estelle, Estelle ! Mon Dieu ! Elle criait, affolée.

Estelle rouvrit les yeux. Par un effort immense, elle put parler. Elle souffla tout bas :

– Tais-toi ! Maman… Va chercher maman…

Elle referma les yeux, se laissa aller à nouveau en arrière, articula dans un effort suprême :

– N’éveille pas le père… Ah ! je meurs…

Judith courut à la chambre des parents. Ils dormaient. Elle toucha le bras de la mère, qui s’éveilla :

– Estelle ? Hein ? Ah !… oui. Ah mon Dieu !

Elle se levait, passait ses pantoufles, suppliait :

– Pas de bruit… Le père, n’éveille pas le père…

Elle suivit sa fille dans les ténèbres, n’alluma la bougie que dans le corridor.

On ranima Estelle avec du vinaigre. À la lueur de la bougie, on vit le visage blême, pincé, tiré, esquisser une grimace… Elle rouvrit les yeux, reconnut sa mère et sa sœur. La mère l’avait prise sous les épaules pour l’asseoir. Elle la relevait doucement. Estelle parut se vider. Un flot coula sous elle, dans un clapotis horrible.

– Ah ! la la. Qu’est-ce que t’as fait, Estelle ! gémit la mère Lacombe.

– C’est toi, souffla Estelle. C’est toi qui l’as voulu…

Elle mit dans ce souffle un accent de haine indicible, la haine terrible de celle qui se sent mourir, et qui accuse. Puis elle se laissa retomber en arrière, comme morte.

Tapes, vinaigre, eau fraîche, la tirèrent une seconde fois de sa syncope. Judith redescendit à la cuisine, fit du feu, prépara du café coupé de genièvre. Estelle but, reprit un peu de force. On changea son linge, on la transporta dans le lit de Judith. Elle s’endormit d’un sommeil écrasant.

– Où est Estelle ? demanda Lacombe le lendemain matin.

– Elle a pris médecine, elle reste couchée, dit la mère.

– Bon.

Il n’insista pas. À la campagne, on jeûne et on reste au lit les jours de purge. Lacombe prit sa pipe et son bâton, et s’en fut faire sa tournée quotidienne par les champs.

Judith et la mère restèrent seules dans la cuisine. On sentait que la mère avait quelque chose sur le cœur. Elle tournait autour de Judith. Elle cherchait un préambule, maladroitement. Et la honte l’empêchait de s’expliquer ouvertement. À la fin, elle dit :

– T’as entendu ce qu’elle racontait, la nuit, Estelle ? Faut croire qu’elle avait la fièvre…

Judith ne releva pas.

– Parce que, bien sûr, c’est pas moi qui lui avais dit de faire ça. J’avais seulement dit que je n’« en » voulais pas… Un bâtard ! qu’est-ce qu’il aurait dit, le père ! Et Babet, quand il reviendra de la guerre !

Pour elle, son beau-fils était resté Babet et non Louis. Il ne semblait pas être entré dans la famille. Elle reprit :

– On ne peut tout de même pas accepter des histoires pareilles ! On peut… On peut « fréquenter », je comprends… Mais les hommes n’ont qu’à faire attention, voilà. Dans tons les cas, sûr que le père n’accepterait jamais ça.

Ce mot « ça » dut lui rappeler la chose, de façon précise et brutalement concrète. Elle laissa là le tas de linge qu’elle triait pour la lessive, monta dans la chambre.

Estelle, les yeux ouverts, songeait, le nez tiré. Elle tourna son regard vers sa mère, murmura :

– Tu cherches quelque chose ?

– Le… Le seau…

– Sous mon lit…

La mère se baissa.

– Tu feras un trou dans le fumier, souffla Estelle.

– Dans le fumier ? Ah bien non ! Ça ne se fait pas ! Je vais le clouer dans une petite caisse, et je m’arrangerai avec le fossoyeur. Il l’enterrera au-dessus d’un autre… Faut le mettre en terre bénite, c’est comme ça qu’on doit faire…

Elle disparut dans l’escalier avec le seau. C’était une femme soucieuse des convenances et respectueuse des rites.

III

Le 9 avril 1915, Lacombe, le maire, fut appelé à une réunion de tous les maires de la région, sur la convocation du C. R. B. (Committee for relief in Belgium) qui souhaitait venir au secours de la population. Il avait enfin obtenu des Allemands l’autorisation de faire entrer dans la France envahie des vivres et du charbon.

Chaque commune dut avoir sa commission. À Herlem, elle fut composée du maire, de Humfels, l’adjoint et de Premelle, le secrétaire de mairie, de Marellis le percepteur, du curé Limard, de Serez, l’instituteur et de M. Hérard, un rentier du village, directement nommé par le Committee pour le représenter. Cette commission recevrait les marchandises du Committee, les revendrait aux habitants et verserait le montant des ventes au Committee.

Pour les insolvables, des comptes spéciaux seraient ouverts, que chaque commune liquiderait après la guerre, Il était interdit de faire aucun acte de commerce avec les denrées. Toutes les fonctions devaient être gratuites.

\*

Marellis le percepteur et Serez l’instituteur, désormais, s’occupèrent de la distribution des vivres ; Marellis en tirait une grande fierté. Fonctionnaire, il avait l’orgueil un peu naïf de son titre. Il remplissait son emploi de percepteur avec solennité. Son mot était : « Nous, fonctionnaires… » Scrupuleux, tatillon presque, il représentait cependant, par sa rigide honnêteté, son souci d’équité, son zèle à défendre l’intérêt de l’État, un type précieux pour le bien public. Tout le monde, lors de l’invasion, lui avait conseillé de fuir, comme beaucoup de ses collègues, « Fonctionnaire, avait répondu Marellis, je ne puis partir sans un ordre. » L’ordre n’était pas venu. Marellis était resté.

Bloqué dans le Nord, il avait encore fait ici son devoir, caché sa caisse et ses archives, refusé de collecter, à l’exemple de certains collègues, les impôts pour le compte de l’ennemi. Le spectacle du village l’écœurait. On s’inclinait docilement devant les Allemands. Isolés, les fermiers n’avaient même pas pensé à la résistance, trop âpres au gain, trop attachés à leurs terres et leur bétail pour accepter de les perdre. On s’était soumis, adapté avec une résignation humiliante. Et depuis que Marellis était employé au ravitaillement, son indignation avait encore beaucoup grandi. Lacombe, Premelle, Hérard, abusaient de leurs fonctions. Marellis remarquait des factures de trois cents sacs de charbon, soit quinze tonnes, alors que le village en recevait sept ou huit. On se partageait les restes du ravitaillement. Et pour qu’ils fussent plus copieux, on faisait les parts de la population plus petites. On « oubliait » d’annoncer les produits rares, le lait condensé, le gruyère. Si bien que beaucoup de gens ne pensaient pas à en réclamer, et qu’il en restait pour les distributeurs. Il y avait des tripotages, des reventes de cartes et de tickets. Les indigents ne devaient pas payer leur ravitaillement. Lacombe en profitait pour distribuer des cartes d’indigents à tous ses amis. La plupart des ouvriers qui travaillaient pour les Allemands et à qui la caisse de la commune payait un salaire de sept francs par jour, recevaient leur ravitaillement au même titre d’indigents. Lacombe ne tenait aucun livre des rentrées d’argent. Toutes les recettes du ravitaillement tombaient dans la caisse communale. Et cela servait, non à régler les factures dues au Comity, mais à payer les amendes et les impôts de guerre qu’infligeaient les Allemands. Lacombe évitait ainsi à ses amis les fermiers des impositions d’office. La Kommandantur imposait aux communes l’achat des farines allemandes, dites K. K., pour la confection du pain. Deux boulangers la recevaient, chacun par moitié. Le pain de Baille était mangeable. Celui d’Orchon, infect. Mais Orchon revendait en cachette une partie de la farine, et ne cuisait qu’à peine son pain pour gagner sur le poids. Comme il était ami de Lacombe, on ne pouvait rien dire, et il empoisonnait impunément la moitié de la population. À chaque séance de ravitaillement, c’étaient des batailles à qui serait servi le premier, pour recevoir du pain de Baille.

Pour un homme méticuleux et scrupuleux comme l’était Marellis, épris de balances exactes, de livres bien tenus, de comptabilités ordonnées et claires, un pareil gâchis était un perpétuel sujet de stupeur et d’exaspération.

Ce samedi-là, comme toutes les semaines, avait lien la « réunion du colonel », après laquelle se retrouvaient les membres de la commission du ravitaillement, afin de discuter des mesures nécessaires pour la semaine suivante. Marellis, qui avait passé son après-midi à compter des sacs de charbon et avait, une fois de plus, constaté un manquant scandaleux, arriva en retard à la réunion du colonel.

On y reçut, comme à l’ordinaire, des ordres pour l’administration du village. L’atmosphère était celle d’une réunion de vassaux recevant les volontés de leur suzerain. Le colonel arrivait, posait son épée nue sur la table, commandait :

– Messieurs, silence !

On se taisait. Et il commençait :

– J’ordonne… J’ordonne… J’ordonne…

Cela tombait comme un couperet.

Il questionna d’abord, le maire sur la qualité de la farine allemande K. K., celle qui servait à faire le célèbre pain « caca ». Lacombe affirma naturellement ! qu’elle était excellente.

Le colonel énuméra les sommes que paierait la Kommandantur aux fermiers pour leurs fournitures de beurre, d’œufs et de lait. Il infligea des amendes à la commune pour fournitures insuffisantes de denrées, pour des cabinets malpropres, des puits non abrités. Il donna des ordres pour la culture, pour la récolte des orties. On écoutait docilement. Lacombe devrait tuer un veau. Humfels placerait des tuteurs sous ses pommiers. Bozin entraverait son taureau méchant. Puis vinrent quelques nouveaux commandements, qui plongèrent les assistants dans la stupeur : J’ordonne :

« Étant donnés les cas de contagion qui se sont produits dans l’armée allemande, – dorénavant tous les hommes du village subiront une revue de santé.

« Les femmes indiquées sur la présente liste, et suspectes de mauvaises mœurs, se présenteront désormais chaque semaine à la visite médicale du major. La liste sera affichée à la porte de la Mairie.

« Les Maires de chaque commune seront tenus d’établir dans les huit jours une liste des malades, vieillards, enfants et bouches inutiles en général, en vue de leur évacuation vers la France…

« Messieurs, je lève la séance, et vous convoque ici à huitaine. Bonsoir. »

Il reprit son épée, s’inclina, s’en alla. Même dans cette façon de s’en aller, on sentait le maître.

\*

– Ainsi, disait Marellis une heure après, messieurs les fermiers sont en compte courant avec la Kommandantur ! Ils lui achètent et lui vendent, en reçoivent de l’argent ! Et voilà que la mairie va lui fournir des listes de proscriptions !

La commission du ravitaillement d’Herlem siégeait au sortir de la réunion du colonel. Marellis y représentait l’opposition.

– Nous sommes ici pour parler ravitaillement, dit Premelle, le secrétaire de mairie.

– Hé, parlons-en, cria Marellis. D’abord, j’attends toujours les comptes que nous devons fournir au Committee. Où en sommes-nous ? Y a-t-il un état des dépenses, des recettes ? Rien du tout ! Tout ce qu’on reçoit de la population tombe dans la caisse de la mairie, sert à payer les amendes, les ouvriers qui travaillent pour l’ennemi. Et le Committee là dedans ? Et les comptes séparés qu’il nous réclame ?

– Pour la recette qu’on fait ! dit Lacombe, c’est vraiment bien la peine de parler de tenir des livres !

– Parbleu ! la moitié du village ne paie pas son ravitaillement ! Les ouvriers enrôlés par l’ennemi ne paient pas ! Des commerçants ne paient pas ! Cuégain, le coiffeur, a une carte d’indigent ! Le baron des Parges ne paie pas sous prétexte qu’il ne reçoit plus ses fermages ! Et le peu d’argent qu’apportent les naïfs, vous le mêlez aux fonds communaux, et les Allemands vous le prennent. Le ravitaillement fait le jeu de l’ennemi, voilà !

– On ne peut pas forcer les gens à payer s’ils n’ont pas d’argent, dit Premelle.

– On peut au moins retenir sur le salaire des ouvriers, puisque c’est nous qui les payons. Et puis, il y en a tant qui pourraient payer…

– Est-ce que monsieur Premelle paie son ravitaillement ? Et monsieur Hérard ? coupa Serez, l’instituteur, qui soutenait Marellis.

– Ça ne vous regarde pas ! cria Hérard, qui était un rentier. On travaille, on donne sa peine…

– Et on prend le beurre et le fromage, et les emballages pour faire du feu, acheva Serez.

– Et le charbon ? reprit Marellis. Monsieur la Maire, j’ai compté quatre cent vingt sacs. Je trouve une facture de sept cent quarante. Ou sont passés les trois cent vingt sacs que nous n’avons pas reçus ?

Lacombe était devenu violacé. Il n’avait pas vu Marellis compter les sacs. Il bafouilla :

– Le wagon… en route… Je ne sais pas, moi…

– Et le beurre, et le fromage ? redit Serez.

– C’était du rabiot, je vous l’ai déjà dit, protesta Premelle, on ne peut tout de même pas peser au centigramme près !

– En tout cas, vous avez la main légère. Et les restes, vous pouviez les distribuer aux vieillards, aux enfants. Six kilos de beurre, quatre kilos de gruyère de reste, je trouve que c’est beaucoup…

– Maintenant, reprit Marellis, comment avez-vous osé, Monsieur le Maire, déclarer au colonel que le pain K. K. est bon ?

– Je le trouve bon, dit Lacombe.

– Vous n’en mangez pas ! Vous avez votre blé !

– On pourrait d’ailleurs l’amender, dit le curé. Le pain de Baille est de beaucoup meilleur que celui d’Orchon.

– Rien d’étonnant ! Orchon tripote, cuit à peine, mêle trop d’eau, revend de la farine en cachette…

– Alors, dit Premelle, vous préférez le favoritisme ? Vous aimez mieux qu’on avantage un boulanger au détriment de l’autre ? C’est bon, on donnera tout au même, puisque vous le voulez. Est-ce fini ?

– Non, dit Serez. Il y a plus grave que tout cela. Il y a cette question des évacuables. La mairie a déjà appelé les ouvriers au travail pour le compte de l’ennemi. Va-t-elle maintenant l’aider à expulser nos enfants et nos vieux, et se faire de nouveau l’auxiliaire des Allemands ? Monsieur le Maire, donnerez-vous cette liste d’évacuables ?

– Vous ne voulez tout de même pas que je me laisse flanquer en prison ? Que diable, c’est moi, le maire, ce n’est pas vous qui trinquerez si je n’obéis pas. Débrouillez-vous. Moi, j’obéis.

– À propos, coupa Hérart, il y a cette liste de femmes suspectes de contamination…

– Ah ! oui, fit Lacombe, heureux de la diversion. J’avais oublié.

Il tira la liste de sa poche. Il lut tout haut :

– Seront soumises chaque semaine à la visite médicale : la fille Augustine Godeaux…

– Pas étonnant, dit Serez.

– Les deux sœurs Debraine…

– Les mercières ! Pas possible !

On riait, on trouvait cela très drôle.

– La femme Houez, la fille Lacombe, la fille Norel…

Il avait lu machinalement. Il s’interrompit, au milieu d’un silence consterné. Il reprit le papier, relut, lâcha la feuille, regarda les autres d’un air égaré. Son visage était cramoisi. Il porta la main à son col, aspira l’air comme un homme qui étouffe. On crut qu’il crèverait sur place d’un coup de sang. Tout à coup, il se rua vers la porte et on le vit, par la fenêtre, se précipiter vers la Kommandantur.

\*

Dans la cuisine de la ferme Lacombe, les deux sœurs pétrissaient la pâte pour le pain. Elles levaient et laissaient retomber en lambeaux la lourde masse blanche dans le pétrin. Leurs bras nus enfarinés s’empâtaient jusqu’aux coudes. Une poussière de farine poudrait les dalles bleues du sol. Devant le poêle, la mère tournait le lait battu. On n’entendait que le grattement régulier de la louche raclant le fond de la marmite et le coup sourd de la pâte retombant dans le pétrin. Dehors, il faisait grand vent. Le soir venait, la bise pleurait.

La porte s’ouvrit brusquement. Lacombe entra. Il saisit son chapeau, le lança sur les dalles d’un geste furieux.

– Nom de D…

Les femmes sursautèrent. Il avait bu, bien sûr.

– Nom de D… de nom de D…

Il marcha vers sa femme, approcha de son visage sa face congestionnée et furieuse.

– Alors ! Laquelle de tes deux garces de filles s’est fait faire un gosse par les Boches ?

La mère Lacombe avait blêmi.

– Tu dis, Hector ? T’es fou ? Tu dis…

– Laquelle doit passer la visite ? Laquelle s’est fait avorter ? Hein ? Hein ? J’ai couru à la Kommandantur ! On s’est foutu de ma gueule ! On m’a dit que tous les Boches le savaient par le fossoyeur ! Hein ! Hein !

La mère n’avait rien entendu. Les vociférations de Lacombe ne la touchaient pas. Elle songeait éperdument au moyen de tout sauver, à l’excuse à trouver, tout de suite… Estelle mariée ! Que dirait Babet, le beau-fils, en revenant ? Scandale ! Déshonneur ! L’autre était fille, tout de même, libre…

– Vas-tu répondre ! hurla Lacombe, levant une main formidable.

Elle murmura :

– C’est… C’est…

Elle regardait Estelle, puis Judith. Elles se comprenaient. Elles avaient eu la même pensée, toutes les trois. L’honneur… Cette bizarre et grotesque conception de l’honneur de la famille.

– C’est qui ?

– Judith…

– Judith ?

Il fut frappé. Il avait confiance en sa cadette. Sa fureur s’en accrut.

– Judith ! Ah garce ! Ah femelle !

Il alla sur elle. Elle s’abritait, levait devant son visage ses mains encore engluées de pâte ; elle poussa un cri de terreur.

– Et avec qui, charogne ? Avec qui ? Avec qui ? Réponds, ou je te décarcasse !

– Albrecht… souffla Judith.

À cet instant, pour elle, on eût dit que c’était presque vrai. Elle éprouvait une espèce de joie sombre, de douceur inexplicable, à confesser ce crime qu’elle n’avait pas commis.

– Tu vas foutre le camp d’ici ! dit Lacombe.

Judith regarda tour à tour sa mère et sa sœur. Elles avaient l’air à la fois consternées et stupides, ne disaient pas un mot.

– Allez, ouste, fous le camp ! redit Lacombe.

– Hector ! gémit la mère.

– Toi…

Il s’était retourné vers elle, la main retournée pour une gifle. Elle recula, ne dit plus rien.

Judith, lentement, essuyait ses doigts où collait la pâte. Elle dénoua lentement son tablier, du geste d’une servante, le mit sur le dossier d’une chaise, sortit de la cuisine. On ne sait ce qui retint Lacombe, mais il n’osa pas la frapper.

\*

Elle alla demeurer dans une petite maison qu’elle trouva libre, au Mont d’Herlem, en face de la carrière Sennevilliers, à une centaine de mètres de la maison de Fanny. Albrecht l’aida. Il fit apporter pour elle des meubles volés dans des maisons inhabitées. Presque chaque soir, il venait la voir après l’ouvrage. Car il était demeuré à la ferme Lacombe, très naturellement. Lacombe n’avait rien osé lui dire. Avec ces bougres d’Allemands, savait-on jamais ? Surtout, Albrecht parti, qui le remplacerait ? On connaît ce qu’on perd, non ce qu’on trouve. Albrecht menait la ferme de main de maître, et Lacombe et lui s’entendaient admirablement pour le partage des petits profits. D’ailleurs, l’honneur était sauf. La coupable était chassée, l’outrage lavé aux yeux du village. Lacombe, maire d’Herlem, allait de nouveau le front haut parmi ses administrés.

Au reste, il était en train de dresser la liste des infirmes, malades et indésirables que la Kommandantur voulait refouler vers la France. C’était une épée de Damoclès qu’il tenait suspendue sur tout le village quecette menace d’exode, loin de la famille, de la maison. Lacombe pouvait frapper qui il voulait, et ne s’en faisait pas faute. Aussi lui témoignait-on, dans le village, la plus grande considération.

IV

Avec la prospérité des Lacombe, Humfels et autres gros fermiers, contrastait la détresse des Sennevilliers.

Les Sennevilliers, dans le village, subissaient l’inimitié générale. Le père Sennevilliers n’était qu’un modeste maçon. Il avait eu la hardiesse et commis le crime de deviner et d’exploiter une source de richesses que tout le monde dédaignait.

La carrière à craie existait depuis très longtemps. Elle avait été exploitée par Vauban au XVIIe siècle. Il en avait extrait de la chaux pour les fortifications de Menin. Elle était restée en activité jusque vers la Révolution. Depuis, abandonnée, elle s’était transformée en un profond étang poissonneux et inutile et que les gens fréquentaient peu, parce que de noirs récits couraient à son sujet. Cette eau dormante, encavée au fond d’une espèce de ravin sauvage, faisait impression sur les imaginations.

Sennevilliers le père racheta le trou au baron des Parges, pour en faire un vivier, dit-il. Il en paya le quart comptant, prit hypothèque pour le reste, bâtit de ses mains un four à chaux en briques et une cabane pour y loger. En dix ans, il avait remboursé l’hypothèque, édifié l’auberge et acheté autour de la carrière assez de terres pour s’attirer la solide inimitié de tous les fermiers du pays. Herlem, où la presque totalité du sol appartient au baron des Parges, et le reste à quelques gros fermiers, était demeuré, au milieu de l’essor industriel extraordinaire de la Flandre française, un îlot arriéré, réactionnaire, où l’étranger, le nouveau, l’inconnu, étaient rigoureusement tenus à l’écart. Le baron des Parges, possesseur d’une énorme fortune terrienne lentement accrue par le jeu même des événements, affectait l’orgueil de caste des anciens hobereaux, méprisait l’industrie et l’activité d’un homme tel que Sennevilliers. Les fermiers voyaient avec haine le chaufournier attirer la main-d’œuvre de la ville, payer de gros salaires, réclamer l’électrification, une voie ferrée, installer des machines, des pompes, des treuils et des Decauville. On essaya de l’étrangler, on lui refusa la terre, l’avance dont il avait besoin chaque année pour pousser plus avant l’exploitation du gisement. Mais le père Sennevilliers, sans avoir fréquenté l’école de Droit, ne manquait pas d’une malice retorse, qui l’aida à conquérir par ruse ce qu’on lui refusait de bon gré. Achats sous réserve de déclaration de command, locations avec promesses d’achat, options, manœuvres par tiers interposés, il utilisa tous les stratagèmes, fut bientôt célèbre chez les notaires du pays, prêta sur hypothèques, acheta des parcelles dans tous les coins pour les troquer contre celles qu’il lui fallait, mena toute sa vie durant une espèce de guerre patiente et sourde, de politique féodale d’accroissement et d’acquêts, d’alliances, d’échanges, d’encerclements. Quand il mourut, il laissait à Jean, le plus jeune de ses deux fils, qui reprenait l’affaire, un outil tout forgé, des terres suffisantes pour une exploitation presque illimitée, et la haine solide d’à peu près tous les puissants du village.

Après le départ de Jean, les Sennevilliers avaient été trois ou quatre jours dans l’angoisse. La mère et sa fille Lise habitaient l’auberge. Fannie, la femme de Jean, occupait avec Pierre, son petit garçon, la chaumière familiale, au haut du mont d’Herlem, où les Sennevilliers avaient autrefois vécu. Elles virent de la brûler Lille. Et dans le flot des légions allemandes poursuivant leur ruée vers la mer, Herlem fut submergé. Des hordes de Bavarois et de Saxons arrivèrent un soir, envahirent l’auberge, la mirent à sac, brûlèrent tables et chaises, dévastèrent la cave et les comptoirs, ruèrent les volailles, pillèrent les placards et s’en furent plus loin vers l’Ouest, laissant en ruines la grande maison de la carrière, si propre et si gaie la veille encore.

La vieille Berthe et sa fille Lise achevaient à peine de déblayer les décombres quand déferla une seconde vague. Et le pillage et la destruction recommencèrent. Cette fois, les Allemands ne partirent plus. Herlem était définitivement occupé.

Lise et la mère commencèrent alors à souffrir véritablement de la haine des gros fermiers. Lacombe, maire du village, Humfels, l’adjoint, jalousaient les Sennevilliers, dont la prospérité leur portait ombrage. La situation de la culture, juste avant la guerre, était désastreuse. Lacombe, riche fermier à la mode d’autrefois, buveur, joueur de cartes, de coqs et de pigeons, amateur forcené de courses de chevaux, chasseur, fumeur, trousseur de filles, menait depuis toujours une vie brutale et jouisseuse qui l’avait lentement acculé à la faillite. Maxellis, le percepteur, le savait bien : Lacombe payait péniblement ses impôts, avait largement hypothéqué ses terres, dévoré deux moulins à huile, un petit bois et une brûlerie de chicorée que sa femme lui avait apportée en dot. Humfels, lui, perdu par l’amour même du gain, plaçait ridiculement son argent dans des valeurs aux pieds humides. Il avait perdu dans une raffinerie le plus clair de son avoir, et le reste dans un procès. Il avait loué à bail une terre, l’avait mise en état, enrichie d’engrais chimiques à long effet. Puis le bailleur avait refusé le renouvellement du bail. Humfels avait perdu son procès et son argent. Neuf fermiers sur dix en étaient là. Les lins russes, la betterave allemande, les blés américains, les pommés de terre algériennes et les œufs du Maroc, les beurres danois, les productions de pays où la culture a pris quelque chose de scientifique et s’opère sur de vastes échelles, préparaient aux ruraux de sombres lendemains. Les Sennevilliers, le « Chaufour », avec ses cheminées aux maigres fumées blanches éternellement inscrites sur le fond du ciel, incarnaient aux yeux de tous les gens le progrès, la machine, révolution dont ils mourraient.

La guerre, pour eux, était une revanche. Les chaufours étaient morts. La terre ! elle, vivait toujours. Les Allemands, sans doute, l’avaient prise, mais on parvenait tout de même à en vivre largement.

Cette vengeance ne suffit pas à Lacombe. Maire du village, il eut à désigner les logements pour la troupe. Il indiqua l’auberge des Sennevilliers comme logement pour cinquante hommes. Cinquante soldats envahirent l’auberge, chassant lise et sa mère dans la cuisine, utilisant les caves comme des sentines, saccageant tout, faisant du feu avec les planchers des chambres, avec les portes et les boiseries, brimant la vieille Berthe, envahissant la nuit le réduit ou dormait Lise, au point qu’elle devait courir demander protection à leurs chefs, la blessant, la froissant, l’humiliant dans toutes ses pudeurs de jeune fille. À tout instant arrivaient de la Kommandantur des policiers, des « diables verts », porteurs d’ordres impératifs : remettre dix draps, vingt bouteilles de vin, deux matelas pour les blessés. Pour leur amusement ou leur confort, les officiers avaient besoin de mille choses. Ils demandaient à Lacombe où les prendre. Lacombe indiquait avant tout l’auberge des Sennevilliers. Et si elles refusaient, s’il leur était impossible de fournir ce qu’on avait prétendu être en leur possession, elles étaient menées en prison deux, trois jours, ou bien recevaient des gifles de la main énorme d’un policier qu’on appelait « Poireau Monté », tant il était long et maigre dans son uniforme vert de gendarme.

En même temps, incroyablement vite et méthodiquement, la carrière était dévastée. Lacombe l’avait indiquée comme une source précieuse de matériel, et les Allemands, d’ailleurs, n’avaient pas besoin de ses renseignements. Moteurs, rails, treuils, wagonnets, hangars, chariots, chevaux, harnais, dynamos, lignes électriques, outils, câbles, bennes, vérins, bois de charpente, poutrelles, tout y passa.

Lise et sa mère, pourtant, tenaient tête. Jean n’avait guère laissé d’argent. La chaux cuite, les Allemands l’avaient emportée, laissant pour tout paiement un bon de réquisition. Autour d’elles, déjà, elles assistaient aux marchandages, aux transactions, aux capitulations. Lacombe et les fermiers frayaient ouvertement avec l’ennemi. Des ouvriers travaillaient pour les Allemands, recevaient un salaire de sept francs par jour, que payait la commune. Des filles, des femmes, les accueillaient dans leur lit. Par les Allemands, on trouvait à manger. Les Sennevilliers seules, obstinées, intransigeantes, refusaient de capituler, symbolisaient dans le village la résistance, l’attachement au devoir, au pays absent, « Poireau Monté », le grand « diable vert », sentait cette obstination farouche. Il les choisit comme ses victimes. Il fit pleuvoir sur elles les amendes et les perquisitions. À toute heure de jour et de nuit, il arrivait, fouillait la maison de fond en comble, emportait tout ce qui lui tombait sous la main. Impossible de rien garder, de rien cacher. Les malheureuses touchaient comme chacun leur part de ravitaillement. Poireau-Monté, qui savait les jours de distribution, arrivait le lendemain et raflait les paquets. Il allait jusqu’à inspecter les casseroles sur le poêle, en emportait le manger tout cuit, ou l’avalait devant elles, l’air goguenard. Une fois, pour un pain de soldat trouvé sous un matelas, il leur infligea une amende de cent marks. En s’en allant, il vit dans la cour six gros lapins au fond du clapier. Il les prit par les oreilles, les mit dans un sac.

– Moi prendre lapins, dit-il, vous pas payer amende.

Lise, à demi contente encore, accepta. Et le lendemain, elle recevait quand même l’ordre de payer l’amende. Et il était impossible de résister.

Lacombe, par esprit de vengeance, avait jugé astucieux de porter Lise sur la liste des personnes capables de travailler aux champs. Poireau-Monté l’alla chercher un beau matin. Pour une fortune, Lise n’eût pas consenti à trahir de la sorte. Elle résista. La vieille Berthe arriva au secours de sa fille. Et Poireau-Monté la gifla avec une telle force qu’il l’envoya s’écrouler contre le mur. Lise fit trois semaines de prison à Roubaix.

En revenant, elle trouva sa mère dans l’écurie de la carrière. Cent cinquante hommes occupaient l’auberge et en avaient chassé Berthe. Elles ne purent rentrer chez elles que deux semaines après, pour trouver une maison ruinée et vide, une cave noyée d’excréments, des chambres sans planchers, des fenêtres sans châssis, une ordure, une pouillerie, une senteur effroyables. Elles achevaient à peine de remettre un peu d’ordre dans cette dévastation, quand Lise reçut l’ordre de se tenir prête pour être évacuée. Lacombe avait indiqué Lise Sennevilliers comme étant de mauvaises mœurs et indésirable pour la moralité des troupes allemandes. Et les Allemands, le plus possible, rejetaient vers la France ces éléments dangereux. Il fallut des supplications désespérées, des démarches innombrables à la Kommandantur, l’appui du curé du village et les témoignages de quelques Herlemois de bonne foi comme Maxellis et Serez l’instituteur pour que Lise ne fût pas embarquée pour la France, laissant seule la vieille Berthe au milieu de la désolation.

Et tout cela sans qu’on reçût jamais la moindre nouvelle du fils, du frère, Jean Sennevilliers.

\*

Dans ce désordre, Fannie, la femme de Jean Sennevilliers, souffrait moins. Sa maison était assez éloignée de la carrière. Les Allemands ne l’avaient pas englobée dans leur vindicte contre les Sennevilliers. Elle habitait d’ailleurs une vieille petite chaumière, dont le manque d’apparence l’avait servie. On avait envoyé chez elle en logement un seul Allemand, un brave garçon d’une trentaine d’années, qui s’appelait Paul et travaillait à la forge de Donadieu à ferrer les chevaux et réparer les ferrures des fourgons et des caissons. Il était d’abord sympathique, grand et blond, débonnaire. Il se prit d’amitié pour le petit Pierre, qui s’était vite familiarisé avec lui. Il avait bientôt abandonné l’uniforme pour un costume de toile bleue et un grand tablier de cuir, ses vêtements de forgeron, qu’il avait fait venir d’Allemagne. Il vivait en France comme il eût vécu en son pays, allant travailler régulièrement, revenant chez Fannie à midi et au soir. Il faisait à de menus travaux, élevant des volailles, s’occupant du jardin, cassant du bois, remplaçant l’homme, fumant sa pipe le soir sur le seuil ou près du feu, tandis que Pierre, à cheval sur son genou, le regardait faire de la fumée. Bientôt on s’accoutuma à lui complètement. Il eût manqué. On n’eût pas songé à manger sans lui, à ne pas l’attendre.

Lise remarqua bientôt que Fannie l’évitait. On eût dit qu’elle avait honte de ne pas partager l’infortune et les souffrances de sa famille. Elle ne descendait plus à la carrière. Elle fuyait même les gens du village. Il semblait qu’elle se sentît comme coupable, d’être moins malheureuse que les autres. Car Paul apportait beaucoup de choses à la maison.

Puis ce fut au tour du petit Pierre. Lise ne comprit pas tout de suite pourquoi il ne venait plus. La carrière et l’étang, jusqu’ici, avaient été son domaine, son univers. Il y trouvait le mont, la plaine, et l’océan, la jungle et l’aventure. Subitement, il la délaissa. Lui, qu’on voyait à l’auberge chaque jour, ne vint plus voir sa tante et sa grand’mère. Il devenait étonnamment sauvage. Lise, un matin, l’aperçut sur le chemin du village, et l’appela. Mais dès qu’il l’eut reconnue de loin, il s’enfuit comme un lièvre et disparut. Elle fut peinée. Elle demeura quelque temps avant de s’expliquer cette attitude, et d’en deviner les vraies raisons.

\*

Vers le mois d’août de 1915, l’abbé Marc Sennevilliers, le frère aîné de Lise et de Jean, vint à Herlem. Il avait vu Pascal Donadieu. Le jeune homme lui apportait une lettre de Simon Donadieu, son père, parvenue par l’entremise d’un fraudeur de lettres flamand. Pascal l’avait payée cent francs. La lettre donnait quelques nouvelles sur la santé de Simon, et annonçait la mort de Jean Sennevilliers, tué sur le train des évacués de Lille, en octobre 1914. À Wavrin, le convoi avait été attaqué par les uhlans, et la plupart des mobilisables massacrés.

Pascal n’avait pas osé porter lui-même la nouvelle au four.

L’abbé trouva l’auberge en un état de délabrement effarant, sans vitres, sans portes, sans plancher. Des montagnes d’ordures, des restes de feu, des planches consumées, une dévastation générale eussent très bien pu symboliser l’invasion et la guerre.

Dans la cuisine, barricadée de planches et de poutres comme une forteresse, Lise et sa mère triaient des lentilles pour le souper. Berthe mangeait du pain avec du lait tout en travaillant.

L’abbé annonça le malheur à sa mère. Il avait pensé ne le dire qu’à Lise, laisser à sa sœur la charge de cette lourde révélation. Mais il avait compris qu’il n’avait pas le droit de se dérober.

Berthe Sennevilliers reçut le choc avec passivité. D’avoir été si longtemps sans nouvelles l’avait comme préparée. Elle avait trop souffert déjà, elle s’attendait maintenant à tout. Elle tira son mouchoir de toile bise, essuya ses larmes, et revida lentement dans le sac les lentilles qu’elle avait commencé à trier dans son tablier. Elle reporta le sac dans l’armoire, avec son pain et son lait.

– Hé bien, maman, dit l’abbé, que fais-tu ? Il faut manger, il faut continuer l’ouvrage…

Mais la vieille Berthe secouait la tête.

– Ce n’est plus la peine, petit… Ce n’est plus la peine…

On eût dit que maintenant, son fils mort, il n’était plus besoin de continuer à aller, à peiner, à se nourrir, à vivre.

Lise reconduisit son frère jusqu’à mi-chemin du mont.

– Je vais prévenir aussi Fannie, dit l’abbé. Ou bien aurais-tu le courage…

– C’est inutile, dit Lise.

Elle expliqua ce qu’elle savait, ce que personne ne parvenait encore a comprendre. À quoi avait pu céder Fannie ? Ni au vertige des sens, certes, ni à un besoin d’évasion et de libération comme ce fut le cas pour beaucoup de femmes subitement délivrées d’une tutelle mantale trop pesante. Peut-être plutôt à une lente accoutumance, à la perpétuelle présence paisible et obsédante d’un homme remplaçant l’autre, au besoin d’un soutien, dans sa faiblesse…

Au fond, il valait presque mieux que Jean Sennevilliers fût mort.

Chapitre III

I

Samuel Fontcroix habitait l’Épeule, au fond d’une impasse, derrière le couvent. Il y avait en face de chez lui une rangée de quelques petites maisons basses, à mansardes, des bicoques à demi enlisées, où l’on descendait par deux marches, et que les pluies, l’hiver, inondaient. Une bonne partie de Roubaix reste bâtie sur ce modèle-là. C’est dans une de ces masures que vinrent habiter, quelques mois après l’arrivée des Allemands, une famille de Lillois, qu’on appelait les Laubigier.

Ils arrivaient du Faubourg des Postes. Ils étaient quatre. La mère, Félicie, une femme déjà vieille, maigre et fanée, et le visage usé, Alain, le fils aîné, qui approchait ses dix-sept ans, Jacqueline qui avait dix ans, et le petit Camille qui en avait six. L’excès des misères endurées à Lille, dans ce faubourg des Postes où les Allemands exerçaient de terribles représailles, avaient amené les Laubigier à se réfugier à l’Épeule, où la belle-sœur de Félicie habitait dans l’impasse du couvent.

C’est par le Faubourg des Postes qu’arrivèrent les premiers Allemands qui voulaient pénétrer dans Lille. Ils se heurtèrent là, au début d’octobre 1914, à un corps de sapeurs-pompiers armés de carabines, qui tirèrent sur eux. Des fenêtres du Faubourg partirent aussi quelques coups de feu. Les Allemands battirent en retraite laissant une demi-douzaine de morts sur le pavé.

Mais le lendemain, des milliers d’hommes envahissaient le Faubourg. Le siège de Lille commençait, et en manière de représailles le prince de Bavière avait autorisé le sac du Faubourg. On le prit d’assaut comme un fort, on tira sur tous ceux qu’on voyait aux portes, aux fenêtres. Les gens, les femmes, ne comprenaient pas, entendaient les balles fracasser autour d’elles les fenêtres et les tuiles, et s’étonnaient, pensaient à une pluie de cailloux, sortaient pour aller voir, et se faisaient tuer. On n’imagine pas comme cette population se représentait mal la guerre. Des hordes de soldats ivres pénétrèrent dans les maisons, chassèrent à coups de crosse les femmes et les enfants, firent prisonniers les hommes, pillèrent, saccagèrent, arrosèrent de pétrole les meubles et les planchers, lâchèrent par le quartier des chats trempés d’essence et enflammés. Une bonne partie du Faubourg des Postes brûla en quelques instants. Et la population épouvantée, innocente en grande partie des événements de la veille, s’en alla au hasard le long des routes, sous le feu des canons des défenseurs de Lille, et parmi l’indescriptible encombrement des armées allemandes qui investissaient déjà la ville, affluaient comme une mer.

Les Laubigier avaient erré trois jours par la campagne, de ferme en ferme, avec les quatre enfants d’une voisine tuée. Toute cette marmaille autour de Félicie faisait se fermer les portes devant elle. Les Allemands lui criaient des injures. Les fermiers lâchaient leurs chiens. Ils dormirent deux nuits en plein champ, trouvèrent le troisième soir un cultivateur qui les accepta dans sa grange mais qui les expulsa le lendemain à quatre heures du matin parce qu’il ne voulait pas d’ennuis. Et, épuisés, rongés de faim, les vêtements boueux et déchirés, ils rentrèrent sous la canonnade vers Lille et le Faubourg des Postes, préférant, – mourir pour mourir, – crever de faim dans leur maison.

Le siège continuait. Ils trouvèrent dans leur maison des soldats morts et un enfant vivant qui pleurait, prirent un peu de manger, coururent se réfugier à l’église comme tous ceux qui étaient restés au Faubourg. L’église, pour ces malheureux, devenait instinctivement une espèce de lieu d’asile. Et c’est surtout dans l’épreuve que l’homme est un animal religieux. On vécut là sous les obus jusqu’à la fin du bombardement.

Après la reddition de la ville, le Faubourg des Postes subit une répression impitoyable. Les Allemands voulaient faire payer à la population du quartier le meurtre de leurs soldats. Couvre-feu à trois heures de l’après-midi, troupes à loger, vexations de toutes sortes, rien ne lui fut épargné.

Les difficultés au milieu desquelles se débattait Félicie étaient encore accrues par la complication qu’elle avait volontairement apportée à son existence. Beaucoup de soldats français qui avaient pris part au siège ne s’étaient pas rendus. Les habitants les avaient cachés tant bien que mal, leur procurant des vêtements civils et une nouvelle identité. Le curé du Faubourg des Postes ou demeurait Félicie se chargeait de la répartition d’un bon nombre d’entre eux. Il demanda à Félicie si elle n’accepterait pas d’en héberger trois. Félicie accepta. Elle reçut à l’étage de sa petite maison trois soldats français.

Situation curieuse. Ces hommes étaient venus sans dire leur nom, ni leur âge, ni rien de leur identité ou de leur passé. C’était l’ordre : ne rien révéler, de façon que dans l’esprit des autres ne pût se faire aucune confusion entre l’ancienne personnalité du réfugié et l’état-civil nouveau et fictif qu’on lui créait de toute pièce. Ils avaient dû brûler leurs uniformes, leurs papiers, et jusqu’à leur livret militaire. Le curé du Faubourg des Postes leur avait procuré des certificats de travail, faussement datés d’avant la guerre. C’était d’ailleurs chose difficile. Beaucoup de patrons tremblaient que la fraude ne fût découverte, et refusaient ces certificats. On en trouva cependant un certain nombre pour les insoumis. On leur avait enseigné à grand’peine une petite histoire, on leur inventa une famille, un métier, un passé imaginaire. Ils avaient, appris cela par cœur. Ils avaient l’ordre de ne rien dire, ni révéler d’autre aux Laubigier. Si bien que Félicie ignora toujours leur véritable personnalité. Ils touchaient leur allocation, du charbon, ils vivaient dans leur chambre. Après quelques semaines de tolérance mutuelle, les premiers froissements s’étaient produits. Ces gens n’étaient en rien attachés aux Laubigier, souffraient d’autre part de cette réclusion pénible, pensaient aux leurs, et s’irritaient d’être obligés, tant pour occuper les doigts que pour gagner de quoi payer leur ravitaillement, d’apprendre de nouveaux métiers, de se faire cordonniers, bourreliers, rempailleurs de chaises. Bien vite survinrent avec les Laubigier des chicanes. On se disputa sur le partage du charbon et des vivres. La négligence, le désordre de ces trois hommes désespérait Félicie, bonne ménagère.

Et puis, ces hommes n’avaient jamais imaginé que l’ennemi dût demeurer dans le Nord des années. Et maintenant, la crainte du châtiment, de la peine de mort qu’indignaient les Allemands aux soldats français insoumis, les retenait bien malgré eux. Ils risquaient gros. Encore n’était-ce pas la faute de ceux qui les hébergeaient à leur propre péril. Et pourtant, il semblait qu’on leur dût tous les égards pour leur courage forcé et qu’on eût à les servir, leur épargner tout péril. Félicie, déjà suffisamment tourmentée par le souci de ses enfants à nourrir, ne l’entendait pas de cette oreille-là, et laissait ses pensionnaires se débrouiller. Rien de cette belle entente, de ce joyeux-héroïsme tel qu’on l’a représenté depuis. Des gens enchaînés les uns aux autres, et qui s’en haïssaient. Un seul des trois, qui se faisait appeler Thaunier, faisait preuve d’une certaine hardiesse, et pouvait bien avoir refusé de se rendre par patriotisme. Les autres n’étaient que des capons. De plus ils avaient tous deux leurs « bonnes amies » au Faubourg des Postes et certaines complications amoureuses risquaient fort d’amener un jour ou l’autre une dénonciation anonyme par une jalouse ou par un rival évincé… Félicie avait beau leur faire la morale, ils répondaient qu’ils n’étaient pas au couvent.

Félicie avait donc décidé de déménager. Les soldats, à son grand soulagement, trouvèrent un logement ailleurs, et Félicie vint habiter l’impasse du Couvent de l’Épeule à Roubaix, la maison voisine de celle de sa belle-sœur, Flavie van Groede.

Flavie avait quatre enfants. L’aîné était à la guerre, on n’en avait pas de nouvelles. Le second, François, devint le Pylade de son cousin Alain. Il était plus jeune que lui de deux ans, et l’admirait. Les petits s’entendaient au mieux avec Camille et Jacqueline.

Ce fut vers cette époque que se posa pour Alain, l’aîné des enfants de Félicie, le problème des cartes d’identité. Les Allemands avaient, dès leur arrivée, effectué le recensement de toute la population. On l’avait photographiée par groupes de vingt. On avait distribué des cartes d’identité, et aussi des feuilles de maison qui devaient être affichées dans les couloirs, et où chaque membre de la famille devait être inscrit. Beaucoup d’hommes ne se firent pas inscrire sur les feuilles de maison, ne se présentèrent pas pour le recensement et la photographie, et ne reçurent pas de cartes d’identité. Les uns agissaient ainsi par patriotisme, d’autres pensaient que la domination de l’ennemi serait de courte durée.

Ce fut surtout parmi les jeunes, les têtes chaudes, les enthousiastes encore tout pleins des enseignements de l’école, qu’on trouva de ces insoumis. Alain qui n’avait pas dix-sept ans, qui rêvait d’héroïsme, et dont la pure notion du devoir n’avait pas encore été altérée par les compromissions qu’imposent la vie et le spectacle des hommes, refusa de se faire inscrire. Malheureusement les insoumis étaient condamnés à se claustrer chez eux. Dans la rue, dans leur maison, n’importe où, à n’importe quelle heure, un policier, un diable vert, pouvait leur demander leur carte et les arrêter. Il fallait donc pour mener une vie à peu près supportable posséder une fausse carte.

Heureusement, Alain, qui n’avait à Roubaix aucun ami, fut aidé par son voisin, Isidore Duydt, un garçon de son âge, qui venait de Belgique où il travaillait dans les mines, et d’où l’avance allemande l’avait chassé avec toute sa famille, lors de la bataille de Charleroi. Isidore, un garçon blond, gentil, un peu fou, un peu gascon, un peu naïf, fier de ses muscles, prêt à toutes les folies pour susciter l’étonnement et l’admiration, était devenu le camarade d’Alain et de son cousin François. Lui non plus n’était pas inscrit sur les listes des Allemands. Ce n’était ni par patriotisme, ni pour satisfaire un idéal. Il n’avait reçu chez lui aucun enseignement de ce genre. Les Duydt formaient une triste famille. On se querellait, on se battait, on se volait mutuellement. Le père buvait, le fils aîné trafiquait, la fille faisait la noce. Livré à lui-même, Isidore tournait mal, courait les cabarets, se liait avec une pègre dangereuse pour lui à cet âge où l’on est également prêt pour le bien et pour le mal, et où une certaine forfanterie, le désir d’épater, poussent des gamins et des adolescents à adopter stupidement le genre escarpe. Mais c’est précisément dans ces milieux-là qu’on trouva le plus d’insoumis pendant la guerre. Ces révoltés l’étaient aussi bien à l’égard de la police allemande qu’à l’égard de la police française. Ils disaient non à tout principe d’autorité. Un certain goût du risque, l’habitude de vivre en dehors de la légalité, l’insouciance de ceux qui n’ont rien à perdre, les prédisposaient à la rébellion. Beaucoup parmi cette canaille furent héroïques.

Isidore Duydt, – on disait Zidore, – s’était débrouillé. Très vite, entre insoumis, s’était créée une espèce de franc-maçonnerie. On se reconnaissait, se retrouvait, s’aidait. Zidore était au courant de tous les stratagèmes qui pouvaient permettre de passer à travers les mailles du filet. Il les enseigna à Alain. Par lui, Alain eut l’adresse d’un imprimeur de la rue des Arts qui fabriquait de fausses cartes. Alain en acheta une et se crut tranquille. Mais un mois après, les Allemands, ayant eu vent que de fausses cartes circulaient, changeaient les formats et le papier, et exigeaient l’apposition de la photo du détenteur, avec le sceau de la Kommandantur.

Cette fois, Alain obtint une vraie carte, grâce au courage d’un employé de la mairie qui en dérobait aux Allemands. Cet homme faisait cela pour rien, n’acceptait pas un sou. Personne ne sait plus son nom. Alain colla sa photo sur cette carte, imita le sceau impérial à l’aide d’un sou allemand où l’on voyait l’aigle à deux têtes. Et il fut encore tranquille quelques semaines.

À ce moment, nouveau régime : les Allemands instauraient les revues bi-mensuelles. Tous les hommes devaient se rendre sur la Grand’Place, subir l’appel, et faire pointer leurs cartes d’identité. Alain trouva un second imprimeur, paya cent francs une fausse carte. Et désormais, chaque quinzaine, il se rendit chez un ancien agent d’affaires, qui s’était établi scribe de profession, et faisait maintenant métier, contre versement de deux francs, d’imiter sur les cartes des insoumis la signature de la Kommandantur et son visa. Cet homme gagnait beaucoup d’argent.

Tout cela coûtait cher, et les Laubigier vivaient dans l’angoisse perpétuelle. Un ami se faisait prendre, puis un autre. On espérait toujours la délivrance, et la guerre s’éternisait. Pour des riens, les Allemands opéraient des perquisitions partout, cherchaient les matelas, le linge, les vivres, les cuivres. Chaque fois, Alain devait fuir ou se cacher. Se promener, prendre l’air, devenait toute une affaire. Partout les diables verts ; ils demandaient les papiers, les examinaient minutieusement. Alain, d’autre part, n’était pas inscrit sur la feuille de maison. En conséquence, il n’avait pas droit au ravitaillement. Privation terrible. Heureusement, Jacqueline et Camille ne mangeaient pas beaucoup et Félicie savait se priver. Mais Alain souffrait de cette situation et s’estimait coupable d’accroître la misère des siens. Par divers stratagèmes, il parvint à sortir, à travailler, à rapporter un peu d’argent. Il trouva du vin à acheter chez des riches et le revendit. Se souvenant de son métier de fondeur, il coula dans une « poche » des alliages de plomb et d’étain, fabriqua des cendriers et des coupe-papier qu’il revendait trois francs. Puis il connut une firme d’eau minérale qui continuait à vendre, moyennant ristourne aux Allemands. Il travailla quelques semaines dans les eaux minérales. Puis son ami, Isidore Duydt, lui donna une carte de marchand de peaux de lapins. Les Allemands avaient besoin de peaux de lapins. Les poils filés leur servaient de textile. Ils achetaient donc très cher les fourrures de lapin, et délivraient, à ceux qui voulaient faire pour eux la récolte par les rues, des cartes qui servaient de laissez-passer. Avec cette carte, Alain se sentait à peu près en sécurité.

L’amitié de Zidore lui était précieuse. Félicie s’en inquiétait. Lui-même sentait bien le danger d’une liaison semblable. Mais la nécessité l’y contraignait. On vit ainsi pendant la guerre beaucoup de jeunes gens se mettre en quelque sorte hors la loi volontairement et, contraints à une existence nouvelle dangereuse, à des fréquentations néfastes, à des séjours démoralisants dans les prisons allemandes, se gangrener, arriver à se déclasser et se dégrader sans remède, alors que le point de départ initial de leur aventure avait été un acte d’héroïsme.

Les Duydt étaient des réfugiés des mines de Charleroi. Ils avaient été hébergés quelques jours chez Fontcroix. Puis le père Duydt avait trouvé une bicoque libre dans l’impasse et s’y était installé. Il y faisait commerce de tout ce qu’il était possible de vendre ou d’acheter, rouait de coups sa femme et ses deux plus jeunes enfants, qu’il faisait courir les rues, voler et rapiner, et qu’il exploitait comme un capital. Mais les aînés lui avaient échappé. Zidore se rebellait, répondait aux gifles par des coups de poing, gagnait de l’argent à pratiquer la boxe dans les cabarets, et faisait bourse à part. Léonie, la fille, découchait des semaines entières, revenait avec des toilettes et des bijoux fastueux qu’elle défendait sauvagement. Elle avait fini par quitter la maison et s’installer à l’étage d’une maison voisine. On lui avait amené là des camions de meubles volés dans un château et des officiers venaient la voir ouvertement.

Quant à l’aîné des enfants, Étienne, c’était un étrange garçon. Il devait avoir une trentaine d’années. C’était un bossu – on l’appelait le Boscot, – petit, maigre, la tête tout de guingois entre les épaules, le visage blême et pointu comme celui d’un rat. Cet homme avait hérité de son père la frénésie de l’argent. Il avait été marié. Il était arrivé dans le Nord avec sa femme. Mais il la battait, la séquestrait, se montrait d’une jalousie qui confinait à l’idée fixe. Au fond, un déséquilibré. La malheureuse avait fini par se sauver, et se cachait à Roubaix, quelque part. Étienne le bossu vivait dans la hantise de retrouver sa femme.

Cet ancien tailleur, difforme, débile, les yeux creux, les membres effroyablement maigres, les mains squelettiques et immenses, malade du cœur et de l’estomac, atteint d’une lésion pulmonaire qu’il maintenait à peu près stable par on ne sait quel miracle de volonté, – était une puissance. On prétendait qu’il faisait le trafic de l’or. Les Allemands payaient très cher la monnaie d’or. Étienne l’achetait aux paysans, à tous ceux qui cachaient un bas de laine d’avant la guerre, et le revendait à l’ennemi. Il avait gardé de son ancien métier cette idée que l’habit fait l’homme. Il était toujours bien mis, toujours très propre, en souliers vernis, en vêtements de drap fin. Il étonnait les siens. Il avait loué rue de l’Épeule une vaste maison dont il avait fait un comptoir, une espèce de banque. Pour lui, l’autorité, la loi allemande ne comptaient plus. Jamais de perquisitions. Il entrait ou sortait de nuit comme de jour, son éternelle serviette de cuir sous le bras, et les diables verts le saluaient avec respect. Il dédaignait les siens, ne gardait plus de relations qu’avec Zidore, qu’il soupçonnait de connaître la retraite de sa femme. Car, au milieu d’une opulence dont il ne savait pas jouir, Étienne le Boscot restait misérable, halluciné du souvenir de la fugitive. Et il entrait, dans son désir insensé de la retrouver, une soif de vengeance, autant que la volonté de la reconquérir. Léonie et Étienne étaient les grandes figures de la famille. Tout cet or que le Boscot ramassait et dont le père Duydt ne pouvait profiter, rendait celui-ci furieux. Il était si cupide qu’il allait les voir pour les voler, emportait de chez eux un vêtement, un bibelot, une bouteille, n’importe quoi. Car on se volait, chez les Duydt, – et le manger surtout. À peine le ravitaillement arrivait-il dans la maison qu’on faisait les parts. On coupait comme dans beaucoup de familles le pain, le saindoux, le lard, tout ce qui pouvait se diviser, en autant de rations qu’il y avait de têtes. Chaque part était rigoureusement pesée sur la balance de la boutique, et chacun emportait la sienne pour vivre toute la semaine en un farouche égoïsme. On cachait ces denrées en des recoins invraisemblables. Vers la fin de la semaine, les gros mangeurs n’avaient plus rien. Et c’étaient des recherches, des fouilles, des vols, quand l’un trouvait la cachette d’un autre. Les gamins, Marcel et Armande, étaient d’une extraordinaire subtilité pour dénicher le pain du père. Le père, quand il avait faim, ne quittait plus la mère, l’épiait, la guettait, pour trouver les provisions qu’elle réservait aux petits, et les lui prendre. Zidore, dans la boutique, volait des outils ou des bardes qu’il allait revendre. D’où des bagarres épouvantables qui ameutaient tout le quartier.

Zidore était pourtant, avec le cousin François fils de sa tante Flavie van Groede, le seul ami d’Alain. Tout le reste du quartier le haïssait parce qu’il ne s’était pas soumis aux Allemands. C’était pénible et dangereux, cette hostilité générale. Les hommes soumis à la revue d’appel avaient vite remarqué qu’on n’y voyait pas Alain. Échappant aux vexations, aux humiliations, à la crainte perpétuelle d’une déportation, que causait aux hommes l’autorité allemande, Alain en était jalousé. On ne recherchait pas si cette tranquillité n’était pas compensée par d’incessantes transes, un état d’alerte qui durait depuis le mois d’octobre. On voyait seulement qu’il n’allait pas se faire pointer, ne craignait pas d’être un jour ou l’autre embrigadé dans une équipe de travailleurs forcés, et faisait la nique aux Allemands. Les femmes, plus que leurs maris encore, lui en voulaient. On ricanait sur son passage. On insinuait qu’il devait être bien avec les Boches, pour leur échapper ainsi. En cela comme en tout, les civils vous faisaient souffrir plus que les Allemands. Alain finit par se demander s’il n’avait pas été dénoncé. Car les perquisitions chez sa mère se faisaient incessantes, de jour et de nuit, à toute heure, et sous tous les prétextes. Les Allemands interrogeaient Flavie, lui demandaient combien elle avait de fils, questionnaient ensuite Jacqueline et le petit Camille, longuement, minutieusement.

– Mais vous avez un deuxième fils, disaient-ils, on le sait, on connaît son nom, Alain…

– Oui…

– Il est ici, avouez !

– Il est à la guerre, répondait Félicie.

Les Allemands une fois de plus fouillaient la maison, s’entêtant à découvrir une fausse cloison, un réduit quelconque.

Alain, désormais, dut vivre dans sa mansarde, toujours prêt à la fuite, avec un vieil imperméable sous son lit, et une échelle contre sa fenêtre, pour se sauver vers les toits voisins. Deux ou trois fois, il dut ainsi s’enfuir, se blottir entre deux cheminées, un vieux sac sur les épaules, rester immobile et angoissé, tandis que par les fenêtres des maisons d’alentour, les Allemands cherchaient à l’apercevoir sur les toits. Un jour, tandis qu’il était accroupi dans l’angle d’une plate-forme, une voisine, la femme du gros Semberger, qui lui en voulait de n’être pas soumis comme son mari aux ordres des Allemands, l’aperçut. Des Allemands, marchant dans les gouttières, tâchaient de le découvrir. Elle leur fit des signes, leur montrant du doigt où était Alain. Ce n’est que par un miracle qu’il put se laisser glisser par un tuyau de descente, et fuir sans être vu. Et il ne pouvait pas songer à se venger de cette félonie : c’était attirer directement sur lui l’attention de la police allemande.

Il commença à se rendre compte qu’il entraînait avec lui les siens dans ces difficultés. Ces émotions perpétuelles épuisaient sa mère, la pauvre Félicie, qui était peu robuste. Il ne sortait plus sans qu’elle vécût des transes jusqu’à son retour. Il revint un jour au beau milieu d’une perquisition, vit paraître à la porte le visage livide de sa mère, décomposée, les yeux hagards. Elle ne lui dit pas un mot, elle lui fit de la main, en silence, un geste d’épouvante : Va-t’en, va-t’en. Il s’enfuit avant que les officiers qui fouillaient la maison pussent arriver sur le seuil. Une autre fois, poursuivi, il traversa la voie ferrée, courut à toutes jambes vers le Gréchet et les champs, trouva refuge en un champ de blé. Les Allemands qui l’avaient poursuivi jusque-là, furieux de le voir disparaître, décidèrent de garder le champ, et d’abattre l’homme dès qu’il reparaîtrait. Par un de ces hasards qui dépassent le roman, il y avait dans le même champ un second insoumis, réfugié là depuis quelques heures pour échapper à d’autres gendarmes. Il sortit sans méfiance et fut tué. Et les Allemands, triomphants, requirent une baladeuse, y chargèrent le mort, le ramenèrent à la maison de Félicie, et lui annoncèrent : « Votre fils, on le tient, cette fois, il est tué… » Elle eut, devant ce cadavre qu’elle crut une seconde celui de son fils, un choc à en mourir. Cette affaire décida Alain. Des hommes s’en allaient, risquaient leur chance, tentaient de passer la frontière hollandaise pour rejoindre la France. Il résolut de s’en aller aussi. Il avait un compagnon de route tout trouvé, Thaunier, un des soldats que les Laubigier avaient logés à Lille, et qui, celui-là, chose assez rare, était décidé à tout pour rentrer en France. Depuis le début de l’occupation, il gardait même avarement quatre pièces d’or, comme une précieuse ressource, à cette intention. Ils s’enquirent des moyens de franchir la frontière hollandaise. Après une longue délibération avec la tante Flavie, on décida que son fils, le cousin François, en parlerait à Samuel Fontcroix.

II

L’invasion avait ruiné le commerce de charbon de Samuel Fontcroix. On lui avait pris deux chevaux sur trois, et tout son stock de marchandises. Et comme Samuel n’avait que peu d’argent d’avance et avait dû le partager avec son frère Gaspard, qui était son associé dans l’affaire, il se demandait avec inquiétude de quoi il pourrait bien vivre d’ici quelques semaines, quand sa modeste avance serait épuisée. Son frère Gaspard était à l’aise, mais, malade, dépensait beaucoup d’argent à se soigner. Et d’ailleurs, une grosse partie de son avoir consistait en titres russes.

Samuel, en allant à Lille dans les premiers temps qui suivirent le bombardement, avait été frappé de la véritable famine qui régnait là. Plus rien dans la boutique d’Édith, partout des étalages vides, des épiceries dégarnies. Dans les rues, des gens, installant leurs marchandises sur une brouette, une baladeuse, une voiture d’enfant, vendaient à prix d’or, cinq et six fois leur valeur, des œufs, du beurre, des volailles apportés de la campagne. Cela frappa Samuel. Il connaissait bien la Belgique. Il décida de s’en aller à pied faire dans les Flandres, aux environs de Courtrai, une randonnée, pour voir s’il ne pourrait pas y acheter des vivres et les revendre à Lille.

Il battit le pays tout un dimanche, rencontra beaucoup d’Allemands dont les gens avaient grand’peur et qui ne lui firent aucun mal, et il revint avec douze kilos de beurre. Alors, le lendemain, il attelait « Sultan », vétéran de son écurie dédaigné par les Allemands, et s’en allait à Courtrai chercher un camion de denrées alimentaires.

Maintenant il avait deux chevaux, une grande calandre, et il allait à Gand chercher du sucre, du beurre, du jambon, des œufs, des farines et du café Il revendait ces victuailles à Édith, dont la boutique à Lille ne désemplissait pas, et qui elle-même s’en allait parfois jusqu’au front livrer des épiceries.

Le petit François Van Groede, le cousin d’Alain, accompagnait souvent Samuel. Il menait les chevaux, aidait à charger la voiture, recevait un paquet d’épiceries pour sa mère, et s’estimait très heureux. Par lui, Alain et Thaunier obtinrent de Samuel qu’il leur ferait passer la frontière belge et les déposerait à Gand.

\*

Ils atteignirent Gand un lundi soir. Ils avaient franchi la frontière française cachés derrière de grandes caisses, au fond de la voiture de Samuel, Fontcroix utilisait un vieux laissez-passer pour Tournai, qu’il montrait aux Allemands. Peu ferrés en géographie, ils admettaient fort bien qu’on se rendît à Tournai par Gand. D’ailleurs les postes de douane connaissaient Samuel. Il achetait aux soldats les bons de ville qu’ils recevaient comme solde, et leur donnait en remplacement des marks qu’ils pourraient envoyer chez eux.

Gand étonna Alain et Thaunier. La vaste cité flamande était joyeuse et vivante. On y oubliait la guerre. La voiture traversa la ville, pénétra sous le porche d’un grand cabaret vétusté. On détela les bêtes, et on entra dans une vaste cuisine basse et sombre, où rougeoyait un feu d’enfer et où on trouva le patron Van Oostekerke et ses deux filles.

La maison de Van Oostekerke était hospitalière. Chacun reçut une paire de pantoufles, s’assit au coin du feu. Et on attendit le souper en racontant des galanteries aux deux grandes filles, qui riaient. La maison était pleine d’Allemands qui semblaient à chez eux. Ils allaient, venaient, mangeaient. Un Allemand faisait la cuisine, un autre servait au comptoir, dans l’auberge. D’autres amenaient des sacs de marchandises. Van Oostekerke se taillait depuis le début de la guerre une fortune considérable et insoupçonnée. Alain fut stupéfait de voir l’abondance de denrées de toute sorte qui emplissaient ces magasins et ces greniers, pour la revente aux Français. On parla peu de la guerre. On n’y pensait pas. Les Allemands racontaient des histoires. On soupa royalement. Le cuisinier allemand, à tort ou à raison, prétendait avoir servi dans les cuisines de l’Empereur. C’était donc lui qui faisait le souper. Il servit un poisson bouilli sur une serviette, avec des câpres, chose qu’Alain n’avait jamais vue, puis une oie rôtie à la gelée de groseilles, et enfin une marmelade bizarre, où entraient du potiron, des carottes et du miel. C’était exquis. On arrosa le tout d’une bière blonde mousseuse et d’un honnête vin rouge. Alain oubliait Roubaix, le péril, le lendemain. Il se sentait comme baigné dans l’aventure, une vie plus large, plus libre… On eût dit que depuis ce matin il avait la révélation de ce qu’était la véritable existence, digne d’être vécue. Jamais plus il ne voudrait être ouvrier fondeur, maintenant qu’il avait goûté à ces choses, le voyage, l’air pur des matins et des soirs, la grande route, l’auberge, les amitiés de rencontre, l’aventure enfin… Plus tard, il aurait comme monsieur Fontcroix une voiture, un bon cheval, et il battrait librement le pays, à vendre et à acheter. C’était ça, la vraie vie.

Il fut conduit avec Thaunier dans une petite chambre, où le lit de plume les engloutit d’un coup. Ils y dormirent jusqu’au matin sans plus pouvoir s’en dégager.

\*

– Une lumière, dit Thaunier, s’arrêtant dans la nuit.

– Des sentinelles ?

– Non, c’est une maison.

Ils marchaient depuis la tombée de la nuit à travers un pays plat, cette terre à blé, à betteraves et à pâturages, coupée de rigoles, de canaux, de watringues, désespérément humide et monotone, qui s’étend de Gand à l’embouchure de l’Escaut, et que coupe la frontière hollandaise.

Il pleuvait. Il faisait une obscurité dense. Les deux hommes s’étaient égarés, avaient failli deux fois se jeter dans un poste de garde. La frontière n’était certainement plus loin. Mais ils étaient fourbus.

– Tâchons d’atteindre cette maison, dit Alain.

Ils se faufilèrent parmi les arbres vers la chaumière. Le vent faisait gémir les branchages autour d’eux, et noyait le bruit de leur marche. Il tombait une humidité froide, une espèce de pluie fine, comme si le brouillard du soir s’était résorbé en eau glacée. Ils pénétrèrent dans un potager par un trou dans la haie. Et ils furent devant la maison. Transis, ils s’étaient arrêtés devant cette fenêtre qu’ils avaient vue de loin. Ils regardèrent à l’intérieur. C’était une petite pièce pauvre et paisible. Un feu de houille, une lampe sur la table. Près du feu, une femme qui tricotait. Ils se regardèrent.

– On entre ? – Oui.

Thaunier toqua. Ils entrèrent.

– Bonsoir, Madame, dit Thaunier montrant une pièce d’or.

La femme parut affolée. Elle balbutia des protestations en flamand, avec des signes désespérés, qui voulaient évidemment leur dire de s’en aller. Elle semblait en proie à une véritable terreur. Brusquement, elle sortit, courut fermer les volets, rentra, verrouilla sa porte. Et elle resta là, haletante, à les regarder.

– Cognac ? dit Thaunier, faisant le geste de vider un verre.

– Non, non… balbutia la femme, rassemblant les bribes de français qu’elle connaissait. Partir, partir tout de suite.

– Pourquoi ? dit Alain, mécontent. On est fatigués… Faim, soif…

– Non, non… Allemands fusiller moi. Défendu… Trois kilomètres frontière… Défendu… Partir tout de suite…

– Qu’est-ce qu’elle chante avec ses trois kilomètres ?

– Je crois qu’on est dans la zone interdite…

– Ja, ja, gémissait la femme, qui l’écoutait.

– C’est bon, on s’en ira. Mais tout de même, elle peut nous dire la route ! Hollande, Madame ? Nederland ?

– Neen, neen, redit la femme avec angoisse. Fusillés, fils électriques, sentinelles. Vous retour en France. Elle joignait les mains, semblait presque les implorer d’abandonner leur projet.

– Diable !

Ils se regardèrent, hésitants. – J’ai bien envie d’en rester là, dit Alain. On ferait mieux de retourner, de mieux préparer son coup. J’ai entendu dire qu’il y avait des « passeurs ».

– Reculer maintenant, quand on est si loin !

– Et si on revenait au moins vers Gand, pour se renseigner, chercher un passeur ? Il paraît qu’ils ont des tonneaux, des châssis en bois, pour passer à travers les fils électriques.

– J’aime mieux risquer. Trois kilomètres, c’est un jeu.

– Et les fils électriques ?

– On se faufilera dessous. Avec une pelle, on passera.

Il alluma une queue de rat, sortit, chercha dans un appentis, revint avec un râteau et une bêche, qu’il montra à la femme. Elle fit signe « oui ». Il voulut lui donner une pièce d’or. Mais elle refusa, criant : « neen, neen », avec les signes d’une véritable terreur. Elle serait fusillée si les Allemands découvraient cette pièce. Thaunier, avec un gros couteau, coupa les manches des outils au tiers de la longueur. Ils dirent merci à la femme, et sortirent dans la nuit et la pluie. Tout de suite, les verrous claquèrent derrière eux.

Sur le bord du chemin, ils s’arrêtèrent, hésitèrent, sondant les ténèbres, et oppressés malgré eux, puis ils se remirent en route vers le nord. Machinalement, ils tenaient maintenant leurs outils comme des armes. Très près d’eux, tout à coup, longeant une haie, ils aperçurent une sentinelle. Ils obliquèrent vers l’est, rampant sur l’herbe. Il pleuvait dru, maintenant. Ils s’égarèrent au milieu de cette obscurité ruisselante dans un immense champ de betteraves, dont les feuilles incroyablement mouillées les trempaient comme un bain froid. Ils allaient sur les genoux et sur les coudes, n’osaient plus se relever, s’enfonçaient dans la glaise, se décollaient à grand’peine, suants et glacés. Brusquement, le sol manqua sous eux, ils faillirent rouler dans un canal profond, dont ils avaient atteint la berge sans s’en apercevoir. Ils s’arrêtèrent, soufflèrent un moment, se regardèrent sans oser avouer leur peur. Alain tordit son mouchoir trempé et s’essuya le visage. Ils eurent tout à coup un tressaillement épouvantable, se jetèrent l’un contre l’autre. Quelque chose avait bougé près d’eux. Ils restèrent collés, le cœur soulevé, battant follement. Plus rien. Ce n’était qu’une bête des champs. Ils restèrent serrés côte à côte, à souffler.

– On n’aurait pas dû… murmura Alain.

– Non, non… C’est ma faute.

– C’est notre faute à tous les deux.

Thaunier réfléchit une seconde :

– Mon vieux…

– Hein ?

– S’il m’arrive quelque chose…

– Hé bien ?

– Faut tout de même que tu saches mon nom…

– C’est vrai, dit Alain, frappé. Je ne sais pas ton nom.

– Je m’appelle pas Thaunier, je m’appelle Gaudebert, Paul Gaudebert. Je suis de Chalon-sur-Saône. Si j’en reviens pas, t’écriras à ma mère, à Chalon… T’oublieras pas ?

– C’est promis.

– Merci, me v’là tranquille. En route, maintenant.

Ils se hissèrent de nouveau sur le haut de la berge, consultèrent leur boussole, puis rampèrent vers un groupe d’arbres qu’on devinait, ruisselants, dans les ténèbres. Brusquement, Alain retint son camarade :

– Des éclairs !

– Non, c’est un projecteur. Les bougres éclairent la ligne !

Ils attendirent. Au fond de l’horizon, toutes les vingt secondes, naissait une étoile rougeâtre. Elle jetait sur les champs mouillés, dans la nuit d’encre, une trouble lueur indistincte, révélait des arbres, des haies, des immensités plates.

– Veine qu’ils soient si loin ! chuchota Thaunier. On ne sera pas vus.

Ils se remirent en route vers le groupe d’arbres. Et soudain, devant eux, si proche qu’ils faillirent s’y jeter, ils eurent le grêle lacis mouillé d’une espèce de toile d’araignée géante, un réseau de fils de fer barbelés, confusément distinct sur le fond trouble de la nuit. Thaunier avait empoigné le bras d’Alain, le retenait en arrière :

– La frontière, vieux !

Il y avait une exaltation folle, à peine contenue, dans sa voix. On eût dit qu’il était déjà en Hollande. Ils attendirent un instant, sondant les ténèbres. Puis, brusquement, Thaunier empoigna sa bêche, commença à creuser sous les fils ; ils travaillaient frénétiquement soufflant, gémissant de peine. Thaunier creusait comme un mineur, avec rage. Alain, de son râteau, ramenait la terre en arrière, « Attention aux fils », disait machinalement l’un ou l’autre, de temps en temps.

La tranchée s’amorçait, bourbeuse, vite envahie d’eau. On y pataugeait sans précaution. En quelques minutes, ils eurent tous les deux la peau des mains à vif, tant ils mettaient d’acharnement dans leur effort. Mais déjà, ils s’enfonçaient sous le barrage, allaient remonter de l’autre côté.

Brusquement, Thaunier jeta sa pelle, se redressa :

– J’en peux plus…

– Je vais te relayer, dit Alain. Donne-moi…

Un immense éclair bleu l’aveugla, dans une espèce de craquement sec. Crispé, arqué, silhouette convulsée et effrayante, Thaunier avait fait un bond terrible, se jetait en arrière, les bras fléchis, la face au ciel, les mains crochues comme des griffes. Il retomba lourdement. L’instant d’après, très loin, montaient des cris et des coups de feu…

Alain était resté deux secondes abasourdi :

– Thaunier ! Thaunier !

Il se jeta sur lui, le tira à lui, sans même penser au péril d’être foudroyé lui-même.

– Thaunier, Thaunier, par pitié, réponds-moi !

Il le suppliait, comme si l’autre avait pu l’entendre. Il avait pris dans ses mains les deux mains raides, dévorait des yeux cette face, y cherchait la vie. Noire, les yeux blancs, elle restait figée, morte. Instantanément, dans tout ce corps tétanisé, semblait s’être établie la rigidité cadavérique. Avec horreur, Alain lâcha les mains de l’électrocuté. Au loin, dans la nuit, des silhouettes, des feux accouraient.

Alain se jeta à corps perdu dans les ténèbres.

\*

Il retrouva Fontcroix et le petit François à l’auberge des Van Oostekerke. Il conta son aventure. Et le lendemain, tristement, on se remit en route vers Roubaix. Jusqu’à Mouscron, le voyage fut paisible. Quand on rencontrait des Allemands, le fameux passeport pour Tournai remplissait son office. Puis, un peu avant Mouscron, Fontcroix tira de sa poche trois bérets allemands, comme en portent les soldats bavarois. On les coiffa.

– Les Belges des frontières ne nous laisseraient pas passer, expliqua Samuel. Ils prétendent que les Français les affament, viennent leur chercher leurs vivres, et ils attendent les voitures pour les attaquer. Avec ces calots, tant qu’il fera clair, on nous prendra pour des Allemands, on n’osera rien dire.

De fait, ils traversèrent Mouscron sans encombre, le calot gris sur la tête, et le dos caché sous des couvertures.

Au calvaire qui domine la côte de Mouscron vers Tourcoing, on s’arrêta. Il faisait nuit. Samuel alluma les lanternes. Puis il remonta.

– Les barres ? dit-il à François.

Et celui-ci tira de dessous le siège trois rouleaux de papier de soie, élégamment ficelés. Alain en prit un. C’était étonnamment lourd.

– Du fer, expliqua Samuel. Ça n’a pas l’air d’une arme, on n’a jamais d’ennui. Et ça sert, quand les gens du Mont-à-Leux et des frontières essaient de nous barrer le passage. C’est que ma voiture a été bien des fois prise d’assaut… On ne s’aime guère, entre voisins des frontières…

Mais ils traversèrent le hameau du Mont-à-Leux sans encombre.

À la douane belge, un douanier flamand accourut. Ces fonctionnaires, depuis l’invasion, n’avaient plus aucune autorité, aucun rôle. Ceux qui étaient restés, n’étant plus payés par leur gouvernement, percevaient de leur propre chef une espèce de péage totalement illégal, mais dont ils vivaient. Fontcroix lui donna quarante sous. Et on rentra sans incident à Roubaix.

Chapitre IV

I

Thorel, l’imprimeur lillois, ce matin-là, attendait dans les bureaux du journal Le Fanal la visite de Patrice Hennedyck, le filateur de Routaix, et de l’abbé Sennevilliers le frère de Lise et de Jean, aumônier au Lycée de Tourcoing.

L’abbé Sennevilliers, depuis octobre 1914, s’était lancé dans une périlleuse entreprise. Dès le début de la guerre, il avait voulu s’engager, faire quelque chose. Il était, comme beaucoup, plein d’enthousiasme patriotique, ne se représentait pas bien ce que serait la guerre. Il était allé demander à ses supérieurs ecclésiastiques l’autorisation de s’engager. On lui avait rappelé que si l’église tolère le service militaire, elle ne peut l’encourager, et que le mot de l’évangile : « Qui frappera par l’épée périra par l’épée » s’impose à un prêtre plus encore qu’à un autre. L’abbé n’était pas parti. Néanmoins, dévoré du besoin d’être utile, d’agir, il avait couru les bureaux militaires, les hôpitaux, la préfecture, s’était fait bousculer, renvoyer brutalement d’un service à l’autre, pour obtenir finalement un poste d’aumônier dans un des hôpitaux qu’organisaient les industriels dans leurs usines à Roubaix.

C’est ainsi que l’abbé Sennevilliers et Patrice Hennedyck étaient entrés en relation. La femme de Hennedyck, à l’exemple de beaucoup, avait aménagé dans les dépôts de la fabrique de l’Épeule quatre vastes salles, propres, blanches, égayées de fleurs, presque coquettes, et où 150 lits attendaient les blessés français. Tout Roubaix avait défilé dans l’hôpital pour admirer l’installation. Le seul ennui c’est qu’on n’y vit jamais un blessé français. Les premiers qui y reçurent des soins furent les soldats allemands. En octobre 1914, ils arrivaient, battant en retraite après la Marne et marchant vers la mer. Et l’hôpital de Mme Hennedyck fut occupé par eux comme tous les autres.

Dès lors, plus de nouvelles de la France. Une barrière de fer tombait entre le Nord envahi et le reste du monde. Que devenaient nos troupes ? Pourquoi laissait-on l’armée allemande s’arrêter ici ? Combien de jours y demeurerait-elle ? On n’avait aucune idée de ce qu’avait été la bataille de la Marne et la course à la mer. On pensait que l’invasion de Lille, Roubaix, Tourcoing marquait seulement une étape de la retraite allemande et qu’on verrait bientôt les Français sur leurs talons.

Les Allemands occupaient le Lycée de Tourcoing. Invasion d’hommes, de chevaux et de matériel dans les classes, les couloirs, les cours, où régnait une cohue. La chambre de l’abbé, derrière la chapelle, en était comme assiégée. On dormait devant sa porte. On avait requis son bureau pour y installer des lits. Il avait sous les yeux le spectacle d’arrivées et de départs de troupes, d’énormes masses de gaillards solides et bien équipés, s’en allant vers le soir, et rentrant deux ou trois jours après, fourbus, boueux, rongés de vermine, affamés et abrutis, avec un matériel disloqué, gluant d’argile et des chevaux à bout de souffle. Ils parlaient à l’abbé du « Front ». Ils citaient des noms : Ypres, Dixmude, Péronne… Mais l’abbé ne les croyait pas. On était persuadé que les Allemands, à Roubaix, étaient dans une espèce de poche rattachée d’une part vers Anvers, d’autre part vers Liège, et que les Français crèveraient un jour ou l’autre.

Néanmoins, dans cette incertitude, les imaginations s’échauffaient. On bâtissait des romans, on inventait des victoires et des défaites retentissantes. L’esprit a besoin de vérité. On sentait très bien que cette ignorance démoralisait et détraquait les envahis, – et c’était là sans doute l’intention de l’ennemi. Il avait pris ses mesures : pigeons, téléphones, appareils de T. S. F., tout ce qui pouvait servir à communiquer avec la France devait être remis ou détruit, comme les armes, les bicyclettes, les appareils photographiques. C’est ainsi que germa l’idée dans l’esprit de l’abbé Sennevilliers : fabriquer un petit poste de T. S. F., utiliser ses connaissances de sans-filiste amateur, et communiquer avec la France. Il n’y avait au début, dans ce projet, il faut le dire, aucun souci d’héroïsme. Ce sont souvent les circonstances plus que votre volonté qui vous amènent à devenir un héros. L’abbé satisfaisait avant tout un besoin personnel de savoir ; il lui paraissait amusant aussi de tenter ce petit tour d’adresse et de faire la nique à l’ennemi. Il n’imaginait pas que ce dût aller plus loin. Il tiendrait les nouvelles pour lui et pour un petit cercle d’amis.

Il fit fabriquer la galène par son ami Gaure, qui était professeur de chimie au Lycée. Gaure, dans un tube à essais, fit fondre et cristalliser un peu de soufre et de plomb en poudre. On eut un excellent sulfure. Comme antenne, l’abbé utilisa un fil téléphonique. Il monta sur les toits, une nuit, coupa le fil de sa ligne. Il ligatura les deux brins du fil coupé en les séparant par un isolant, de façon qu’a l’œil la ligne parût toujours intacte. Il retrouva un vieil écouteur téléphonique. Il se fabriqua une bobine avec une boîte de carton cylindrique et un fil de cuivre qu’il vernit lui-même. Une tringle de rideau lui donna son curseur. Une borne électrique en faïence servit à supporter son détecteur et sa galène. Toutes ces pièces, à part la bobine et la galène, qu’il cachait soigneusement, pouvaient être trouvées par l’ennemi. Ce n’étaient que pièces en usage courant dans les installations électriques et qu’on ne pouvait s’étonner de trouver chez lui. Ce poste rudimentaire lui permit très vite de capter la Tour Eiffel, bon nombre de navires, et surtout le grand poste anglais Poldhu, un poste particulièrement strident et rapide, qui donnait son communiqué à une heure du matin.

Le premier communiqué intelligible qu’il reçut, – il lui avait fallu un certain temps pour s’accoutumer au Morse et pour traduire l’anglais, – le plongea dans la stupeur. Il était bien question d’Anvers et de Liège ! Poldhu indiquait, comme villes-repères du front, Nieuport, Ypres, La Bassée, Arras, Albert, Montdidier, Noyon, Reims, Verdun, Nancy. Toute la Belgique envahie ! Tout le Nord sauf Dunkerque ! Une bonne partie de l’Est ! Les soldats allemands n’avaient pas menti.

Gaure, Hennedyck l’industriel, furent effarés comme l’abbé. On commença à attendre les communiqués avec passion. On colportait les nouvelles sous le manteau. On s’aperçut du soulagement qu’éprouvaient les gens à connaître enfin, à tenir une certitude, bonne ou mauvaise. Et ce fut Hennedyck chez qui germa ainsi la seconde idée : répandre les nouvelles, instruire les envahis. Des rumeurs sans fondement jetaient aujourd’hui l’enthousiasme, demain le désespoir. Les Allemands n’étaient pas les derniers à lancer de fausses nouvelles. Au milieu de cette ignorance, les gens se désespéraient. Les éclairer, leur donner au moins une ligne générale de vérité, cette tâche, tout de suite, s’imposa dans l’esprit de Hennedyck. Il avait dans ses bureaux une Ronéo. Il s’entendit avec l’abbé. Ils convinrent qu’il viendrait chaque soir apporter à l’Épeule le communiqué de la Tour Eiffel et de Poldhu. Patrice Hennedyck les copiait à la Ronéo. Et on fit circuler les précieuses petites feuilles. On en tirait une soixantaine. L’abbé en donnait aux curés des principales paroisses. Hennedyck aux industriels. Les petits feuillets roses furent bientôt connus dans la ville comme les messagers de la bonne nouvelle.

Puis l’ambition de Hennedyck grandit. Il entraîna l’abbé, un peu effrayé. Il décida qu’on ferait un vrai journal, avec des presses, du matériel. Leur ami commun Decraemer les avait mis en relations avec Thorel, l’imprimeur lillois.

Thorel était un homme de cinquante ans. Parti de rien, il avait épousé la fille des Dumesnais, propriétaires d’une grande imprimerie. Thorel était beau garçon, la fille s’était amourachée de lui. Il fallut les marier. Et par droit de cuissage, Thorel accéda ainsi à la direction de l’imprimerie Dumesnais.

Le meilleur client de la maison était la revue hebdomadaire le Fanal, qui s’imprimait chez Dumesnais. Cette antique revue bien pensante avait droit de cité dans toute la clientèle bourgeoise de la région. Et ses pages d’annonces étaient fort suivies. Thorel, bien placé pour juger des bénéfices, s’intéressa à l’affaire, parvint bientôt à la contrôler. Le Fanal devint un quotidien. Et, sous l’impulsion de Thorel, la respectable feuille, traditionaliste et digne, un peu collet-monté, se transforma en un journal abondant, épais, copieusement illustré, rehaussé d’annonces et de photos suggestives, parsemé d’articles gais, faciles, montant en épingle les crimes croustillants vivant du scandale et des turpitudes, adoptant un plat conformisme à l’égard de tous les ministères et de tous les partis. « Gouvernemental », disait Thorel. Un de ces organes qui abaissent le public par leur veulerie, leur facilité ; leur écœurante promptitude à flatter ses goûts, sa paresse, à lui épargner par l’image jusqu’à l’effort de lire, a ne traiter que de ce qu’il aime, sports, spectacles, actrices et vedettes, crimes, affaires de mœurs et affaires policières… À côté, un loyalisme hypocrite à l’égard de la République, de l’armée, et du clergé aussi, avec qui on tâchait tout de même de vivre en bons termes, parce que l’Église est une force. Un patriotisme à coups de grosse caisse, la haine de l’Allemagne, la soif de la revanche… Toutes choses qui faisaient bien et dont Thorel se contre-fichait. Le Fanal, – ou l’art de gagner un million par an en s’abonnant à l’agence Havas, disaient, non sans raison, les confrères. Car le Fanal grandissait, devenait inquiétant pour les grands quotidiens régionaux qui répugnaient à se servir des mêmes armes. Il avait sur tous les autres cet avantage considérable d’être dépourvu d’opinion et de pouvoir être lu par tout le monde parce qu’il flattait la masse pour en vivre.

II

Depuis le début de la guerre, les bureaux du Fanal étaient fermés. Dans tous les locaux des quotidiens de Lille, les Allemands avaient installé des bureaux militaires, ravageant le matériel, enlevant les presses et les caractères d’imprimerie. Par miracle, le Fanal avait été à peu près épargné.

Thorel se promenait dans la grande salle de rédaction en attendant Hennedyck et l’abbé Sennevilliers. Par les fenêtres, on dominait l’entrée du Grand Boulevard, où passait une escouade de Bavarois partant pour l’exercice. Thorel venait de prendre un cigare, un cigare allemand médiocre et qu’il payait excessivement cher. Il l’allumait quand on sonna. Il descendit le grand escalier, alla ouvrir lui-même et fit monter les deux hommes jusque dans la salle de rédaction. Thorel s’excusa, son bureau directorial démuni de chauffage, était glacé.

– Monsieur Thorel, dit Hennedyck, notre ami Decraemer vous a sans doute expliqué le mobile de notre visite, – il s’agirait donc pour vous de nous vendre du papier d’imprimerie et des caractères… Un journal de notre ville nous a prêté une presse. Il nous faut les lettres et le papier…

– Pour votre imprimerie clandestine ?

– Pour notre journal, oui, dit l’abbé sur qui ce mot « clandestin » faisait une impression désagréable.

– Vous êtes des gaillards épatants, dit Thorel, se renversant sur sa chaise. Vrai, je vous admire, moi !

Il leur souriait, il avait donné à son gros visage rond en boule une expression de sympathie. Glabre, le nez court et énorme, les lèvres sanguines, les yeux petits et noirs luisant derrière des lunettes d’or, le crâne bas et rond largement dégarni, ce faciès, outre une sorte de jovialité brutale, reflétait la ruse, la méfiance, le scepticisme d’un homme d’affaires habitué à toutes les roueries. Thorel était râblé, bedonnant, large d’épaules, prodigieusement robuste et congestionné.

– Oui, oui, c’est beau ce que vous faites là ! C’est courageux ! Et je ne demande qu’à vous aider, moi, nom d’un chien ! Vous voulez des caractères, du papier ? Vous en aurez !

– Je n’en attendais pas moins de vous, monsieur Thorel, dit Hennedyck, et je puis vous assurer…

– Seulement, êtes-vous prêts ? Avez-vous un local, d’abord ? Évidemment, le journal ne peut s’imprimer ici, les Allemands auraient vite la puce à l’oreille.

– J’installerai les presses dans mon usine, dit Hennedyck.

– Et le transport des caractères et des rouleaux de papier ?

– Nous avons quelqu’un, un conducteur de Mongy.

– Et les typos ?

– Ici encore, nous avions pensé à vous. Est-ce que parmi vos anciens ouvriers du Fanal ?…

– Je trouverai, oui. Et maintenant, le nom de notre journal ?

– Ça n’a pas grande importance…

– Hé, si, je voudrais quelque chose qui rappelle mon Fanal… Car il est bien entendu que vous me laissez une place dans la rédaction ?

Hennedyck et l’abbé se regardèrent. Ils ne comprenaient pas encore.

– Vous comprenez, reprit Thorel, que le Fanal ne peut rester en dehors d’un mouvement aussi important que la fabrication d’un journal clandestin. Il doit y jouer son rôle. Il le jouera même forcément, puisque ce sont ses caractères et son papier qui serviront, ses ouvriers qui travailleront. Dans ces conditions, je crois légitime de vous demander le droit de rédiger, sous un pseudonyme bien entendu, l’éditorial de cette feuille.

– L’éditorial, fit l’abbé stupéfait.

– Je crois, monsieur Thorel, dit Hennedyck, que vous vous méprenez sur l’importance de notre œuvre. Il ne s’agit pas du tout d’un journal. Il s’agit de répandre nos petits communiqués, de diffuser la vérité, voilà tout. Ni profit, ni réclame, ni gloire. Nous restons des anonymes.

– Bien sûr, bien sûr… Mais vous n’empêcherez pas qu’après la guerre toute cette œuvre puisse avoir un prix énorme, une influence capitale. Le gouvernement français ne peut pas ignorer ceux qui auront fait cela. Il faut voir loin, monsieur Hennedyck. Moi, j’ai besoin qu’on lie mon Fanal à cette affaire.

Hennedyck s’était levé.

– Franchement, monsieur Thorel, tout cela ne me va qu’à moitié. Je n’aime pas entendre parler d’avenir et d’intérêt dans ces sortes de choses !

Un geste de l’abbé le rappela au calme. Il n’acheva pas.

– Comme vous voudrez, dit Thorel. Je croyais que vous vouliez mon matériel.

– Mais nous le voulons, intervint l’abbé. Il est entendu que vous rédigerez l’éditorial. Et vous prendrez dans le journal la part que vous jugerez bonne. Nous ne demandons qu’à être aidés. Nous ne voulons surtout pas, – il regardait Hennedyck, – qu’on puisse croire que nous avons fait de cette affaire « une affaire », que nous avons voulu drainer à nous tout l’honneur. Fournissez-nous des caractères, du papier, des typos, et aidez-nous autant que vous le voudrez.

– À la bonne heure, dit Thorel. Voilà ce que j’appelle parler en bon français. Le matériel est à vous.

On descendit dans les ateliers choisir ce dont on aurait besoin pour faire marcher la presse.

III

Ce fut Pascal Donadieu qui se chargea du transport. L’abbé le rencontrait souvent sur le tramway Mongy. Ils se connaissaient pour s’être vus quelquefois à Herlem, à la carrière. Pascal, qui avait des notions de mécanique, avait trouvé un emploi de conducteur de Mongy. Après la retraite, le soir, il ramenait les Mongy de Lille ou de Roubaix au dépôt ou faisait encore quelquefois deux ou trois voyages pour les officiers allemands. Il profita de l’obscurité, attacha sur le toit d’une remorque les rouleaux de papier et les déposa à Roubaix, dans un café d’où Hennedyck les fit mener à l’usine. On installa la presse, qui était arrivée quelques semaines auparavant, dans un réduit caché au fond des bureaux.

On se réunissait là tous les jours. Hennedyck, dont la femme était de santé chancelante, ne lui avait rien dit de l’œuvre qu’il avait entreprise.

La vie de l’abbé, dès lors, se partagea entre le Lycée et l’usine. Et bien que son existence au Lycée fût épuisante, partagé qu’il était entre les cours à donner aux enfants et les communiqués à capter par sans-fil, c’étaient les quelques heures qu’il passait à l’usine de l’Épeule qui étaient pour lui les plus pénibles. Il retrouvait là très souvent Thorel l’éditeur. Cet homme lui causait une véritable répugnance, maintenant que l’abbé le connaissait mieux. Il arrivait avec sa mentalité tout à la fois de parvenu et de journaliste. Derrière ses apparences de sincérité, le sceptique reprenait vite le dessus. Il affectait de « pondre » ses articles comme le faisaient ses reporters jadis, dans les salles de rédaction, la blague aux lèvres, s’amusant de leur prose. Cette inconscience et ce cynisme révoltaient l’abbé, autant que les théories de Thorel quant à la religion, la morale, les questions sociales. Personne qui fût en plus complet désaccord, sur tous les points, avec l’abbé. Lui qui rêvait d’un christianisme régénérant le monde, apportant au problème de l’égoïsme humain une solution généreuse, il trouvait en Thorel le type même de l’ennemi, celui qui considérait le curé comme un gendarme, un auxiliaire de la fortune, celui qui, assistant à la messe et donnant pour les œuvres, mettait une barrière étanche entre la religion et les affaires et arborait le dimanche matin une conscience toute neuve, qui ne lui servait pas la semaine. Ils étaient en tout antithétiques et opposés. L’abbé rêvait de sacrifice et d’austérité, Thorel de bonne vie, de fins cigares et de femmes. L’abbé croyait à la sincérité, à la bonté première de l’homme. Thorel en riait, traitait les honnêtes gens d’hypocrites et soupçonnait le prêtre d’entretenir un flirt sournois avec Gilberte Pauret, la petite dactylo qui travaillait pour le journal. L’abbé eût voulu, une fois la guerre finie, que toute leur œuvre restât dans l’anonymat, qu’ils disparussent pour ne laisser qu’un souvenir symbolique – le journal, image de l’attachement d’un peuple malheureux à sa patrie, et qu’on avait, dans cet esprit, appelé la Fidélité. Thorel rêvait de la rosette et de réclame dont le Fanal profiterait. Plusieurs fois, l’abbé et lui se disputèrent, l’abbé révolté et furieux, Thorel également hors de lui à la pensée de laisser perdre une telle occasion de publicité. Ce mercantilisme gâtait aux yeux du prêtre toute leur œuvre.

Et cet esprit, il le retrouvait encore avili et enlaidi chez Clavard, le typo. Thorel avait indiqué deux ouvriers qui accepteraient de travailler au journal : Gilberte Pauret, la petite dactylo, et Clavard, le typo. Tous deux habitaient Roubaix. Ils venaient chez Hennedyck, qui les payait. Gilberte Pauret arrivait là, comme au bureau jadis, tout tranquillement, faisait sa besogne sans prétention, modeste, effacée, bien heureuse encore de toucher sa semaine, et pleine d’un inconscient héroïsme, de ce courage des humbles, discret et qui s’ignore lui-même. L’abbé l’en admirait et l’en aimait, cette petite. Il le lui disait quelquefois. Elle riait. Elle trouvait comique qu’on pût l’estimer brave parce qu’elle venait ici gagner sa journée tout comme avant la guerre. Et l’attitude de Clavard en paraissait d’autant plus irritante. Celui-là aussi rêvait de l’après-guerre. Il ramassait tous les papiers, tout ce qui traînait, constituait un paquet de documents, raflait à l’abbé les vieux communiqués, les radios, se composait une collection complète du journal Fidélité. Marc avait beau l’avertir du risque qu’il courait à conserver ainsi des paperasses dangereuses. Clavard haussait les épaules :

– Pas de danger, monsieur l’abbé, c’est bien caché.

Lui non plus ne dissimulait pas son ambition : la légion d’honneur après la guerre. Il venait là conscient de son courage et si fier qu’il l’en gâtait. Il disait : « Des héros comme nous… » On eût dit que ce garçon avait conscience d’écrire une page d’histoire. Littéralement, il posait déjà pour la postérité. Si bien qu’il devint très vite hostile à l’abbé, qui l’avait deux ou trois fois blâmé de ses ambitions. Clavard riait de lui, en cachette, avec Thorel. Il prétendait avoir des preuves d’un flirt entre la petite Gilberte et lui. L’affection de l’abbé pour cette pauvre gamine était par eux tournée et transformée honteusement.

Tout en ignorant ces choses, l’abbé souffrait dans ce milieu. Ces gens-là, il le sentait bien, effritaient sa synthèse morale, cette certitude de la vérité des fins supérieures où, prêtre, il tendait. On ne vit pas au milieu de la laideur et du scepticisme sans y perdre sa propre certitude d’un idéal, d’une mission élévatrice. Cette ambiance, ces querelles étaient stérilisantes. Il en sortait écœuré, tout plein de l’idée attristante de la bassesse de l’homme. Si bien qu’à ces disputes avec des gens qui, au fond, affichaient la même foi que lui et se disaient catholiques, il préférait infiniment les vivifiantes batailles avec Gaure, le professeur de chimie, un athée, un convaincu de la suprématie de la matière, mais chez qui la noblesse de cœur emportait tout, et qui, déterministe, incroyant, pessimiste, gardait pourtant sans le savoir lui-même et en s’en défendant, un fond généreux, d’idéalisme, qui faisait ce mécréant tout proche de l’abbé Sennevilliers.

\*

Gaure était professeur de chimie au Lycée de Tourcoing. Le laboratoire du Lycée, une thébaïde retirée dans un coin désert et silencieux du vaste bâtiment, derrière les jardins incultes de l’infirmerie et de la chapelle, servait aussi de laboratoire municipal. Et Gaure, en même temps qu’il enseignait aux potaches la loi de Joule et les dérivés du goudron de houille, analysait les eaux des puits et la teneur en calcaire des terrains de la ville, ce qui grossissait opportunément un budget souvent mis à mal par des achats inconsidérés de livres et d’instruments d’optique et de chimie.

Gaure avait cinquante-cinq ans. C’était un grand diable moustachu, bilieux, la face d’un Gaulois. De longs cheveux raides tombaient de chaque côté de son crâne dégarni. Ses yeux jaunes brillaient. Nerveux, on le voyait sans cesse mâchonner sa moustache ou se mordre les doigts, ou remuer son râtelier. Débraillé, souvent sale, il faisait son cours en bras de chemise, le melon sur la tête, une main en arrière dans la ceinture de son pantalon, confirmant de l’autre, à grands gestes majestueux, la solennité des formules qu’il annonçait emphatiquement. Invraisemblablement abstrait, distrait et lunatique, négligent de sa personne au delà de toute idée, les mains rongées d’acide, les doigts bruns de nicotine, toujours sur le point de perdre son mouchoir ou son porte-mine, la cravate pendante, mal boutonné, mal ciré, mal brossé, rarement peigné et toujours en retard, il passait dans l’existence comme une espèce de grand gamin rêveur et puéril, inconscient le plus souvent des railleries comme aussi des sympathies qu’il pouvait susciter. Il ne s’était jamais marié, assez naïvement et généreusement retenu par le souci de ne pas causer de chagrin à sa mère. Elle l’avait gardé sous sa tutelle littéralement durant quarante années. Morte, elle le laissait seul et vieillissant, dans une solitude que peuplait seulement l’amitié de l’abbé Sennevilliers.

Des centaines de lycéens étaient passés sous la férule de l’« oncle » Gaure, sans que, de mémoire de potache, il eût inscrit une heure de colle. Quand on le chahutait trop, seulement, il avait une crise de fureur épouvantable et se sauvait, jurait, abandonnait son laboratoire aux rebelles, comme s’il avait eu peur de commettre un crime. Car il se savait prodigieusement violent et fort. Moqué de la plupart, aimé secrètement de quelques-uns pour l’absolu dévouement qu’il mettait à sa tâche, il l’avait toujours ignoré. Il ne saurait sans doute jamais quel doux et mélancolique et affectueux souvenir certains de ces gamins, pour qui il avait sué de la vraie sueur, la craie en main, devant le tableau noir, gardaient à présent, devenus hommes à leur tour, de ce magister à la mode antique, amoureux du savoir et satisfait de la seule joie de le transmettre à d’autres, avec toute sa conscience.

Deux mois après l’arrivée des Allemands à Tourcoing, Gaure, profitant de sa situation de directeur du laboratoire municipal, et des nombreuses visites que lui valait cette fonction, avait installé un centre d’espionnage. On avait commencé comme on avait pu, par des renseignements pris au hasard, et transmis par le truchement de Belges qui s’offraient contre argent à passer la frontière hollandaise. Puis vinrent des envoyés français, déposés par avion dans les régions envahies, et qui se chargèrent d’organiser un réseau. C’est ainsi que Gaure était devenu chef d’un secteur, centre de rassemblement d’un noyau d’agents, de qui il recevait les messages et à qui il transmettait les instructions venues de France. Marc Sennevilliers, de son côté, recevait les messages par sans-fil. Bientôt, ils s’entendirent avec l’Intelligence Service. De Poldhu, par T. S. F., et suivant un code spécial qu’un espion avait apporté à l’abbé, celui-ci reçut régulièrement des messages, lui indiquant le jour, l’heure et l’endroit où des avions anglais déposeraient des espions ou des pigeons. L’abbé transmettait le message à Gaure. Et Gaure prenait les mesures nécessaires. C’est ainsi que l’abbé, à côté du journal, fit connaissance avec les milieux de l’espionnage. De tous les types singuliers qu’on y rencontrait, le plus sincère était l’oncle Gaure, ce fanatique qui se croyait sceptique. C’était l’objet d’interminables querelles avec l’abbé que ce scepticisme de Gaure. Ce vieux mathématicien ne croyait à rien, affirmait le néant de l’homme, la vanité de tout son effort. Matière, matière ! C’était son mot favori : d’où conflit avec l’abbé, qui tout en se défendant de « prédicailler », ne pouvait accepter sans sursauter des théories aussi opposées a sa propre conception du monde et de l’homme.

– Quand même, disait l’abbé, votre science n’explique pas tout ! L’amour, la charité, le dévouement, ça ne se chiffre pas en calories !

– Pardon, objectait Gaure. Ça se chiffre en sécrétions de glandes. Que je vous enlève les surrénales, mon cher ami, et vous perdrez cette belle logique dont vous êtes si vain. Que votre thyroïde s’enfle ou se rétrécisse et vous tomberez dans le gâtisme précoce… Et vous n’imaginez pas comme cette austérité de mœurs, cette continence qu’on vous impose, à vous autres prêtres, influence votre vision du monde, l’exalte et la spiritualise. Eh oui, monsieur l’abbé…

– Soit ! disait l’abbé. Vivez, mangez, assouvissez-vous, et mourez, puisque tel est votre idéal.

– Manger ? M’assouvir ? Ah ! Voilà bien l’orgueil du catholique, et la vertu n’est tout de même pas votre apanage, à vous autres !

– Et sur quoi l’étayez-vous, la vertu ? Quel support, quelle raison d’être lui donnez-vous ? Une morale sans obligation ni sanctions ? Je n’y crois guère !

– Et pourquoi pas ? Oui, oui, morale sans sanction, c’est bien plus beau comme ça ! Morale basée sur rien du tout, ou plutôt sur l’orgueil, sur la conscience de notre dignité d’homme.

– On ne bâtit pas la vertu sur le vice…

– Un vice, l’orgueil ? Le grand moteur de l’activité humaine ?

– Et d’ailleurs, ça plie, l’orgueil. C’est très bien en face d’un nombreux public, d’une foule, d’un témoin. Mais seul avec votre conscience, tenté de commettre une action mauvaise que personne ne saura, emporté dans une passion, prétendez-vous que l’orgueil vous soutiendra encore ?

– Je le prétends, disait Gaure, et c’est là-dessus que l’homme de demain bâtira sa nouvelle église !

– Chimères !

– Vérités !

De telles disputes duraient des heures entre ces deux hommes dont le hasard avait coulé l’idéalisme en deux moules différents.

Gaure, tel qu’il était, galvanisait autour de lui la troupe hétéroclite dont il était l’animateur, – les natures généreuses tout au moins. Car parmi les agents secrets, une bonne moitié faisait ce dangereux métier comme un autre, sans foi ni dévouement, par pur calcul, par intérêt, de la même façon qu’ils eussent fait la fraude ou le trafic des denrées. Sans doute, des hommes comme Théverand, qui venait de Lille chaque semaine, se donnaient à leur mission comme des apôtres, corps et âme, sans réclamer un sou de plus que le nécessaire, payant souvent de leur poche et marchant sans compter. Françoise Pélegrin, une jeune fille de vingt ans, Félicie Foulaud, veuve d’un soldat belge, montraient aussi un véritable mysticisme du patriotisme. Mais à côté, que de tièdes, d’intéressés, de malhonnêtes… Françoise Pélegrin, avec l’emballement de ses vingt ans, allait de l’avant, se riait des Allemands, considérait un peu tout cela comme un grand jeu amusant, commettait des imprudences folles, dont Gaure la blâmait en vain. Et comme elle était le chef des femmes, la directrice de tout le mouvement, elle risquait d’entraîner avec elle toute la bande, si elle était prise. Félicie Foulaud, à côté, accomplissait son devoir comme une obligation religieuse, s’en remettait à Dieu, négligeait toute précaution, faisait frémir tout le monde. Mais au moins, celles-là, étaient sincères. Elles n’agissaient que par amour de leur pays. Les autres, Pauline Bult, Jeanne Villien, Mauserel, spéculaient, marchandaient, se faisaient payer le plus cher possible chaque voyage. Pauline Bult passait des lettres. Elle commença par demander dix francs par lettre, puis vingt, puis trente, à mesure que le danger croissait, Jeanne Villien, spécialisée dans les journaux de Paris, en apportait quarante enroulés sur sa peau, autour du torse, et les revendait vingt-cinq francs la pièce. On voyait des Belges, à côté, des « fonceurs », des anciens fraudeurs quelquefois, toute une lie à qui il fallait bien se fier, qui connaissaient la frontière, qui pouvaient vous guider. Et il y en eut même de malhonnêtes, comme Mauserel, un passeur de lettres, qui « emprunta » un jour le portefeuille de Gaure, avec tout l’argent de la caisse, et qu’on ne revit plus. Cupidité mensonge, forfanterie, vantardise, histoires héroïques cachant chez tous ces gens l’esprit mercantile et la peur en même temps, voilà ce qu’on trouvait, à côté de quelques rares convaincus, dans ces milieux où on aurait cru rencontrer le plus pur, le plus brûlant amour de la France.

Chapitre V

I

Toutes les cinq minutes, Antoinette La fille de Fontcroix allait voir au coin de la rue Saint-Sauveur si la voiture de son père n’arrivait pas. Elle était fort inquiète. Samuel devait apporter des marchandises de Belgique, pour l’épicerie d’Édith. Il était en retard. Antoinette, au milieu de la chaussée, scrutait le fond de la rue, la perspective de la large chaussée, entre les hautes bâtisses grises du quartier Saint-Sauveur. Rien !

Depuis le début de la guerre, Édith Fontcroix et sa fille faisaient des affaires, à vendre le beurre, les œufs et le café que Samuel leur apportait. Édith avait retiré Antoinette du collège, et remployait à la boutique, malgré la colère de Samuel. Il fallait vivre. Et Édith dédaignait l’instruction. Antoinette d’ailleurs en était enchantée. Fantasque, primesautière, indisciplinée, elle s’entendait mal avec ses professeurs, préférait de beaucoup la boutique maternelle, les bavardages avec fournisseurs et clients, les manipulations, les discussions, les marchandages, tout ce trafic vivant, – et qui au moins rapportait quelque chose. Samuel avait dû s’incliner. Il se rendait d’ailleurs bien compte que depuis sa séparation d’avec sa femme sa fille ne lui appartenait plus.

Elle l’aimait tout de même encore, son père. Elle le sentait bien, en cet instant où elle l’attendait. Elle le voyait pris par les Allemands, emmené en prison ! Son imagination chimérique brodait sur ce thème. Sa conscience prompte aux scrupules se remémorait tout ce qu’elle avait pensé de mal de lui, s’en accusait. Elle en voulut brusquement à sa mère. Elle n’accepterait plus jamais de telles calomnies. Elle était ingrate et méchante. On ne juge pas son père ! Appuyée au mur, les yeux tournés vers la rue du Molinel, Antoinette reniflait ses larmes et se faisait des serments.

Depuis longtemps Édith prenait sa fille pour confidente. De bonne foi, elle croyait que son mari lui avait gâché sa vie. On oublie aisément ses propres torts. Des liaisons, des fautes de son mari, Édith avait des preuves, des lettres, qu’elle montrait à sa fille. Elle exhibait tout cela sans pudeur, sans respect, dans l’inconscience de la répercussion que pouvait avoir sur un esprit délicat et tendre de jeune fille cette révélation brutale du côté tristement charnel de l’homme. Elle pensait par là s’assurer l’affection de sa fille, et aussi l’armer, l’avertir des périls de l’existence. Elle avait seulement réussi à mêler à la tendresse d’Antoinette pour son père toute sorte de méfiances et de hontes. Et quant au reste des hommes, Antoinette les méprisait et les haïssait. Elle en avait une crainte, un dégoût qui allait jusqu’à la terreur, avec le désir aussi de les faire souffrir, d’en tirer une espèce de vengeance, si elle l’avait pu.

Midi sonna. Toujours rien. Antoinette se mit à pleurer au milieu de la rue Saint-Sauveur.

Samuel, par les petits pavés de Wasquehal, faisait route vers Lille. Il allait à pied, précédant de cinq cents mètres la voiture que conduisait le petit François. Quand il apercevait lia silhouette suspecte d’un diable vert, il tirait son mouchoir ostensiblement, et se mouchait. Derrière lui, François voyait ce signal, et faisait demi-tour, ou dirigeait l’équipage vers une ferme, où il garait la voiture jusqu’à ce que l’alerte fût passée.

Cette fois, on avait perdu une clavette de roue en chemin. Il était près d’une heure quand la voiture déboucha enfin dans la rue Saint-Sauveur. Antoinette accourait folle de joie, riant et pleurant. Elle s’était jetée au cou de son père, l’embrassait éperdument. Et Samuel, étonné et un peu ému de cet accueil, la calmait.

– Quelle folle, quelle petite folle !

Il l’éloigna de lui, la regarda, examina avec surprise et même un certain mécontentement qu’il dissimulait mal, l’accoutrement de sa fille. Un immense tablier d’un jaune ardent, à fleurs rouges, des pantoufles bleues à pompons rouges, un ruban grenat dans les cheveux, tout un ensemble agressif, bizarre, – et qui reflétait bien la personnalité fantasque d’Antoinette. Il ne dit rien, ne voulant pas, à peine arrivé, la peiner par une observation. Et il se mit sans tarder à décharger la voiture avec le petit François. Il apportait de Courtrai du fromage et des balles de cassonade. On se hâta. Les Allemands ne pouvaient voir déménager un sac sans le confisquer.

Puis il suivit Édith et Antoinette dans le cabaret voisin de la « Grande Bourloire », où elles avaient leur chambre au troisième sur la cour. Tout de suite, il ouvrit la fenêtre de la petite pièce, pris par l’odeur de renfermé, de moisi, de graillon, qu’elle exhalait. Une fois de plus, il dit :

– Ce n’est pas bien, Édith ! Vous êtes vraiment trop à l’étroit.

– Bah ! Bah ! disait Antoinette.

Elle trouvait gai d’habiter ici, au milieu des cancans, des disputes de commères, de toute cette population des garnis, pullulante, bariolée, misérable et cocasse.

– Ça ne durera pas toujours, dit Édith.

– Heureusement !

Il ne dit plus rien, se mit à table, mangea avec elles le lard froid, les cornichons et les frites, menu vite fait, vite prêt, dont la mère et la fille, absorbées par leur boutique et également « bohèmes » dans leur façon de vivre, se contentaient habituellement.

– Et Christophe ? disait Antoinette, qui aimait passionnément son petit frère.

– Il va bien, il me charge de t’embrasser.

Il la regardait, la trouvait fatiguée sans le dire. Et il en voulait à Édith de cette vie ou elle entraînait sa fille, de ce travail excessif, de ce garni où le lit, le poêle et la table se touchaient, de ces vêtements excentriques, de cette allure émancipée, déséquilibrée presque, où lui, homme posé, ne reconnaissait plus sa fille. Il avait plus de réserve qu’Édith, il ne voulait rien dire devant Antoinette, soucieux de laisser intacte l’autorité maternelle. Mais il se promettait quand même d’en faire tout à l’heure le reproche à sa femme. Il s’inquiétait de détails, demandait à sa fille ce qu’elle avait fait, ce qu’elle mangeait, si elle dormait. Et Antoinette se souvenait des confidences de sa mère, elle s’étonnait de ne pas retrouver chez son père une image qui cadrât avec l’idée qu’elle se faisait loin de lui. Non, décidément, les deux images ne cadraient pas, ne se juxtaposaient pas. Un tel homme, paisible, sérieux, sévère, – un père préoccupé à ce point de sa fille, pouvait-il être d’autre part le passionné, le brutal, le coureur de femmes qu’Édith lui dépeignait ? Antoinette souffrait de cette incertitude. Elle avait l’impression de commettre une injustice chaque fois qu’elle le retrouvait ainsi. Mais aussi, il suffisait d’une semonce, d’une remontrance de Samuel, très rigide sur le chapitre de la bonne tenue, pour qu’Antoinette tout de suite se cabrât. Pourquoi ce souci des apparences, cette perpétuelle préoccupation d’une certaine respectabilité aux yeux du monde ? Pourvu qu’on ne fît pas mal, le reste ne regardait pas autrui. Quand éclatait ainsi un conflit entre Antoinette et son père, immédiatement, il reperdait le terrain conquis, elle lui redevenait hostile et étrangère.

II

À deux heures du matin, Théverand, l’acolyte de Gaure, sortit de son demi-sommeil. Il avait passé la nuit en pleins champs, à attendre un avion. La voiture d’Édith l’avait déposé à la veille. Il se leva, transi, courbaturé, plus las que s’il n’avait pas dormi. Il regarda, ne vit autour de lui que la nuit, les champs, le vide où passait un vent sauvage. Derrière lui, le moulin en ruine sur le seuil duquel il s’était reposé.

Théverand avait été amené à faire de l’espionnage presque en dehors de sa volonté. C’était un esprit simple. L’entrée des Allemands avait exaspéré en lui le patriotisme, la rage de la défaite. Il recueillit chez lui dix-huit soldats français.

Au bout de quelques jours les difficultés commencèrent. Il fallait nourrir ces hommes, les vêtir, les cacher. Puis, les bonnes volontés se faisant rares avec le péril croissant, Théverand en vint à chercher le moyen de renvoyer ces hommes en France. Il connut des spécialistes du passage par la Hollande, des « passeurs ». Il dut procurer à ses soldats des faux passeports, des vêtements, de l’argent. À tous ceux qui s’en allaient, il confiait des renseignements sur la nature et la quantité des troupes allemandes en dépôt dans la région, les passages des trains de matériel, de blessés. Il récoltait de tout assez naïvement, envoyait pêle-mêle un peu d’utile avec beaucoup de superflu, au risque de se faire fusiller sans grand profit. Puis il reçut la visite d’un espion français, ancien lieutenant de douanes, arrivé de France par avion, et qui connaissait à fond le pays. On trouvait énormément de douaniers parmi ces gens-là. Il venait reconstituer un réseau rompu. Chaque agent recevait d’un autre les renseignements à transmettre, et les passait à un troisième, sans jamais connaître personne d’autre que ces deux collègues. On évitait de cette façon que l’ennemi pût remonter jusqu’à la tête. Théverand accepta de jouer ce rôle. Il signerait Molinel 114 (on adjoignait toujours ainsi un chiffre à un nom de lieu). Il transmettrait ses renseignements à Gaure, professeur à Tourcoing. Il recueillerait des pigeons français quand il serait prévenu de leur arrivée. L’avant-veille justement, Gaure, par T. S. F., avait appris que des pigeons seraient déposés au sud de Pont-à-Marcq, près du vieux moulin. Il avait envoyé Théverand les recueillir.

Théverand attendait l’avion. Jusqu’au jour, ce serait long. Une seule ressource, marcher. Il ne s’endormirait plus, aussi bien, maintenant. Il ne pouvait rester immobile dans cette immobilité glacée. Il s’enfonça dans les ténèbres, au hasard, forçant ses membres gourds à se mouvoir, soulevant sous ses semelles des paquets d’argile, traînant comme un somnambule, le corps pesant et l’esprit fiévreux. Il fermait quelquefois les yeux une minute, tout en marchant.

Bizarre chose que la vie. Lui, Théverand, petit employé paisible, homme rangé, père de famille, il était ici en pleine campagne, en plein froid, à deux heures du matin, traînant au hasard dans l’attente d’un avion anglais, – et risquant de se faire fusiller s’il était malheureusement rencontré. Voilà de ces aventures qui, lues dans les romans, ne paraissent pas croyables. Théverand retournait cela dans sa tête, tout en marchant. Était-ce bien lui, Théverand, lui qui avait femme et enfants, qui jadis bornait son horizon aux murailles grises du quartier Saint-Sauveur, qui considérait comme un grand voyage une excursion à Malo-les-Bains et comme un grand péril le retour chez lui après minuit sonné ? Dire qu’il était ici, et qu’il risquait la mort ! Ce n’était pas croyable, non, cela ne lui entrait pas dans la tête, lui paraissait un rêve invraisemblable. Comment pouvait-il avoir eu l’audace de s’engager là dedans ?

Il n’y avait qu’à ces instants, dans la solitude, l’inaction, qu’il fît retour sur lui-même, qu’il s’étonnât de se voir agir. Le reste du temps, il était littéralement emporté dans l’action. Il n’avait jamais eu le temps ni la pensée de réfléchir mûrement sur la partie qu’il avait engagée. On eût dit que pour lui tout cela n’était qu’un jeu, une espèce de gigantesque partie pour rire.

Théverand marchait. De plus en plus las, il traînait le pied, butait, sautait maladroitement des fossés. Il eût donné beaucoup pour trouver à s’asseoir.

L’aube pointa, un fil de clarté grise, au fond de l’orient, une demi-pâleur envahissante, sur cette immensité plate, venteuse et désolée. Cela rappelait un peu la montée de l’aube sur la mer. Théverand, adossé à un orme, tassé sur lui-même, le col relevé, regardait se dessiner peu à peu cet infini de terres brumeuses et brunes, mouillées, vaguement luisantes sous un ciel de tempête, bas, terne, et balayé de rafales. Il percevait la silhouette noire d’un arbre, la masse fauve d’un buisson désolé. Une espèce de paysage de rêve. Théverand attendait.

Lointain, ténu, un ronronnement parvint, le bourdonnement d’un lointain insecte, dans le vent. Théverand tressaillit, leva la tête et regarda. Rien. Un demi-jour terne, au fond du ciel. Le murmure croissait, approchait. Brusquement, derrière lui, tout proche, Théverand l’entendit. Il se retourna. Une forme glissait vers lui, un grand oiseau gris, presque au ras du sol, si bas que Théverand baissa la tête. L’avion accourait, descendait, rasait la terre. Il dépassa Théverand, moteur arrêté, en une longue glissade harmonieuse. On percevait le froissement de Thélice entraînée par le vent. Deux, trois, quatre masses noires tombèrent, roulèrent sur le sol au hasard. Dans un vrombissement triomphant, le moteur repartit, l’avion reprit de l’altitude et remonta, vira, s’éloigna d’un vol de flèche, vers le sud.

Théverand courait, ramassait les paniers. Il en trouva deux tout de suite, le troisième dans un fossé. Il en manquait un. Il le chercha longtemps. Il fallait qu’il le retrouvât. Si le panier tombait aux mains des Allemands, ils seraient mis en méfiance. Plusieurs centres d’espionnage avaient ainsi été découverts, par des pigeons que l’ennemi avait retrouvés.

Le jour montait, Théverand battait les buissons, les rigoles, tournait en cercle et s’angoissait. Maintenant, il faisait clair. L’aurore s’était levée. On y voyait très loin. Que diraient les Allemands, si l’un d’eux apercevait cet homme en train de chercher en pleine campagne on ne sait quoi ? Théverand, suant, énervé, las, perdait son sang-froid, ne se souvenait plus du lieu exact du passage de l’avion. Il revint à l’orme, tâcha de se rappeler, chercha encore… Et comme il commençait à se désespérer et s’affoler, il aperçut tout à coup dans l’herbe, à deux mètres de lui, le panier à demi caché dans une touffe.

Théverand, ses quatre paniers au bras, liés d’une corde, s’en allait. Il fit deux kilomètres avant de se reposer. Il s’arrêta dans un petit bois, ouvrit le premier panier. C’était une assez grande cage en osier, à l’intérieur de laquelle était une plus petite cage, reliée à la première par des espèces de ressorts en osier qui devaient amortir le choc de la chute. Dans cette seconde cage était le pigeon, avec un peu de maïs. Théverand le retira, l’examina. Rien. La mignonne bête n’avait pas souffert. Théverand l’embrassa sur la tête. Il examina le tube à dépêches attaché à une plume de la queue. Puis il roula le pigeon dans un bout de journal et le mit dans sa poche. Ainsi maintenue, la bête pouvait être transportée sans péril. Théverand recueillit aussi le maïs parce qu’on n’en trouvait plus à Lille. Ensuite, il écrasa le panier et le jeta dans un fossé envahi d’herbes. Il en fit autant pour les autres cages.

La voiture des Fontcroix le reprit deux heures après le long de la grande route où il les attendait. Édith et Antoinette étaient allées vendre leurs épiceries dans un village de l’arrière-front. Car dans les ruines restaient encore des habitants, retenus par l’amour du foyer ou l’appât du gain. On vendait tout ce qu’on voulait aux soldats allemands, qu’on exploitait sans scrupule. Édith écoula tout le chargement de sa voiture. Antoinette et elle dormirent sur des chaises, souffrirent du froid, de la faim toute la nuit. Elles revenaient fourbues, glacées encore. Antoinette n’en pouvait plus. Mais la mallette d’Édith était pleine de billets.

On repartit vers Lille. Édith avait acheté cinq cents kilos de blé dans une ferme. Le retour était toujours plus aisé que l’aller. Antoinette parlait de l’argent qu’on avait gagné, de la belle robe violine dont elle avait tant envie. Elle connaissait sa mère, elle la savait à la fois très regardante et très vaniteuse pour sa fille. Et elle manœuvrait en conséquence. Elle était fine mouche, au fond. Elle flattait chez sa mère cet amour de l’argent, l’entretenait, le développait. Elle se montrait, des deux, la plus cupide, la plus avare, elle supputait, combinait, traitait les affaires mieux que sa mère. Puis, pour obtenir la fantaisie dont elle rêvait, une robe, un jouet, un bijou en toc, des romans, un bibelot quelconque, elle faisait vibrer d’autres cordes, la vanité, la jalousie, l’orgueil maternel. Ou bien, par de petites flatteries, elle amenait sa mère à l’état de bonne humeur souhaitable. Littéralement, elle en jouait comme d’un instrument dont elle eût eu la parfaite maîtrise. Elle était tête folle, et totalement ignorante des convenances et des usages. Et ses caprices reflétaient ce déséquilibre. On la voyait se passer de bas de laine pour se payer un joli chapeau, ou bien vivre quinze jours de saucisson et de fromage pour porter à son petit frère Christophe, à Roubaix, un jeu de constructions. Édith, elle-même élevée à la diable, laissait faire, et, bien portante, d’une santé à toute épreuve, elle n’imaginait pas que cette bizarre existence pût avoir pour sa fille d’autre résultat que de la rendre plus robuste. Élever les gosses à la dure, dans le peuple, a toujours passé pour excellent. Édith, de très bonne foi, laissait Antoinette s’imposer des fardeaux excessifs et gaspiller son capital vital, dans la conviction qu’elle l’endurcissait, et la rendait endurante. D’ailleurs, Antoinette ne satisfaisait-elle pas tous ses caprices ? Comment n’eût-elle pas été heureuse ?

III

Le cabaret de « la Grande Bourloire », rue Saint-Sauveur, est une ancienne auberge du vieux Lille. Longue salle enfumée et basse, prenant jour sur la cour par six fenêtres étroites garnies de brise-bise. Cette cour est vaste, profonde, encombrée en son centre d’un énorme tas de fumier pestilentiel. Le cabaret à droite, les écuries et le magasin à paille à gauche, l’encadrent. Tout autour, de très haut, les innombrables lucarnes sales des garnis de Saint-Sauveur la dominent.

Durant les premières années de la guerre, Jouvet, patron de la Grande Bourloire, gagna beaucoup d’argent. Là se donnaient rendez-vous les trafiquants de tout le pays, pour entreposer leurs marchandises et loger avec leurs équipages. Cette gent dépensait comme elle gagnait, sans compter.

En revenant de Pont-à-Marcq, Édith était allée à la Grande Bourloire vendre son blé. Elle s’était attablée près de la porte d’entrée, avec deux ou trois trafiquants de denrées. Et elle tenait tête, ne démordait pas d’un sou, tandis qu’ils essayaient de marchander. Il faisait là une fumée, une atmosphère étouffante. On buvait, riait, chantait, disputait dans ce brouillard. La Grande Bourloire était le rendez-vous d’un tas de gaillards aventureux. Tous ceux qui avant la guerre avaient quelques connaissances en matière d’épicerie, boucherie ou graineterie, – les marchands de beurre, de pommes de terre, fermiers, bouchers, équarrisseurs, marchands de volailles, avaient naturellement commencé à tripoter. L’époque était bonne, Lille manquait de tout. On exploitait effrontément. À ces « réguliers » se mêlait une lie d’aventuriers, de spéculateurs, de joueurs, de fraudeurs, tous ceux, toutes celles qui s’enrichissent en eau trouble, et que leur hardiesse, leur habitude de vivre en marge des lois, rendaient particulièrement aptes aux « affaires » de ces temps perturbés. Ce monde brutal, terre à terre, encore matérialisé davantage par le perpétuel trafic des viandes et des mangeailles, formait pour la « Grande Bourloire » une clientèle tumultueuse, grossière et prodigue. Des Allemands y venaient aussi, vendaient les vivres de l’intendance, ou buvaient et jouaient aux cartes. Des fermiers apportaient dans des tonnes à purin, recouvertes de sacs ruisselants par un suprême souci de réalisme, du blé et des pommes de terre. Et il y avait encore les spéculateurs et les boursicoteurs de cette espèce de bourse des vivres, ceux qui vivaient là en parasites, achetaient pour revendre, et s’enrichissaient sans peiner de leurs mains.

Édith tenait fort bien sa partie dans ce concert. Pour le moment, elle discutait avec un étrange petit bonhomme tout bossu, la face fripée, l’air incroyablement effronté et madré, et qu’on appelait Monsieur Clovis. Un spéculateur sur les denrées, un de ceux qui affamaient Lille en drainant les vivres à lui dans une sorte de trust en miniature.

Le grand Léonard Jouvet, un vaste imbécile, fils du patron de la Bourloire les écoutait d’un air naïf. L’affaire ne s’arrangeait pas. Édith voulait cent cinq francs de l’hectolitre. Clovis en offrait quatre-vingts.

C’est alors qu’arriva Antoinette. Elle arborait la fameuse robe violine, qu’elle venait d’acheter, et elle riait toute seule, incapable de contenir son allégresse. Elle traversa triomphalement les groupes, les masses d’hommes agglutinés autour du comptoir, les conciliabules de femmes autour du poêle. Car il y avait là beaucoup de femmes, des fermières, des commerçantes comme Édith, des femmes de noce ou les maîtresses de ces messieurs, avec d’anciennes marchandes des halles devenues d’importantes négociantes. Glorieuse de son succès, incapable de contenir sa vanité naïve à entendre autour d’elle une rumeur d’admiration ou de jalousie, Antoinette arriva à la table de sa mère, s’assit sur une banquette, soutint d’un air impertinent et suprêmement satisfait les regards de tout le monde. Édith avait interrompu sa discussion et regardait sa fille avec orgueil.

– Ce qu’elle est bien, hein ! Clovis !

– Oui, oui… Chic, très chic ! dit le petit bossu, l’œil allumé. Il louchait sur le décolleté de la jeune fille. Il eut dans les narines une espèce de pincement, une lueur de désir trouble dans le regard.

– Ah ! oui, alors, t’es rien bath, Toinette ! affirmait hautement cette grande bête de Léonard. Et de tous les côtés du café, on appelait aussi :

– Hé Toinette ! Toinette ! Viens donc ici ! Viens ! par ici !

Les hommes riaient. Les femmes, jalouses, lui faisaient des yeux mauvais et ricanaient méchamment, se disaient de l’une à l’autre : – Elle est encore une fois fichue comme l’as de pique ! Non, quelle dégaine ! un vrai carnaval !

Et Antoinette, insolente, triomphante, étalait sa robe violine et sa chevelure invraisemblablement échafaudée en coques monstrueuses. Et, comique, ridicule presque, elle restait tout de même invinciblement charmante, par tout ce qu’on sentait en elle de spontané, de sincère et de naïvement pur, derrière cet effarant affublement.

– Dépêchez-vous, dit-elle. Allons, Clovis, finissez de marchander, vous savez bien que je vous dois votre revanche au jacquet, je l’ai promise l’autre jour. Arrangez-vous bien vite, ça m’embête vos histoires de blé.

Déjà, le grand Léonard apportait la boîte et les dés.

– C’est bon, dit Clovis le bossu, je marche à 95. Il tira son portefeuille, paya Édith, et il vint s’asseoir près d’Antoinette, prit le cornet, jeta les dés. Il riait, disait des plaisanteries, s’énervait. On voyait trembler ses mains grêles. Antoinette se moquait de lui, imitait ses grimaces, son rictus, sans pitié, dans l’inconscience cruelle de sa jeunesse. Autour d’eux, tout un groupe s’amusait du bossu. Elle lui faisait lever les yeux, chercher quelque chose, et retournait les dés sous son nez, déplaçait les pions sur les triangles. Il eut perdu en un quart d’heure. Elle lui infligea une tournée de bière pour tout le cabaret. Il paya sans sourciller, content, glorieux d’avoir été vu jouant aux dés, lui, le bossu, avec cette belle fille. On riait de lui sans qu’il le comprît. On riait aussi d’Antoinette. Elle, contente, fière de sa belle robe, de son succès, ne s’en apercevait pas.

Elle commençait seulement à se sentir un peu lasse, et énervée. Une fatigue qu’elle ne comprenait pas, le gaspillage de toutes ses énergies au cours du voyage de cette nuit, la rendait peu à peu chagrine, et prête à pleurer sans raison. Elle eût voulu s’en aller, trouver la paix et le calme quelque part, ou bien s’étourdir, danser, chasser la fatigue dans une nouvelle surexcitation. Elle sentait une sueur légère, agaçante, lui mouiller le front et les mains. Elle entendit tout à coup une dispute entre ce grand benêt de Léonard et un autre. Léonard pariait qu’il ferait le tour du cabaret sur les mains. Il réclama de la place, recula, s’élança, tomba sur les mains, et se mit à marcher, les pieds en l’air. Il fit péniblement le tour de la pièce et se releva cramoisi parmi les applaudissements. Antoinette, tout de suite, se précipita sur cette sottise à faire :

– La belle histoire ! Chiche que j’en fais autant !

– Toi !

– Oui, oui, moi !

Au milieu des exclamations et des rires, Édith intervenait : – Antoinette, je te défends… Mais une clameur montait :

– Chiche ! Chiche ! Une tournée qu’on parie ! Marrant ! Tu parles d’un zèbre, c’te môme !

Les yeux s’allumaient. On pensait à de laides choses. Mais Antoinette, d’une souple pirouette, se jetait sur les mains. Et on fut déçu. Elle avait solidement épinglé sa robe. On ne vit que ses genoux nerveux, à peine la naissance des cuisses. Elle fit le tour sans mal, se dandinant sur les mains, et se releva parmi les acclamations pour rencontrer sur elle le regard trouble et comme ivre de Clovis, le bossu. Elle en eut presque peur, elle s’arracha au triomphe, revint derrière sa mère mécontente.

Elle se sentait la tête lourde et les joues en feu. Une dispute s’engageait au bout du cabaret entre deux hommes qui portaient des sacs blancs. Des coqueleurs, que l’atmosphère du cabaret surexcitait. Ils tirèrent leurs coqs. Tout de suite un cercle se forma. On improvisait une arène, – un parc – avec des banquettes renversées. Au milieu des gens, les coqs gloussaient et s’épiaient d’un œil rond, sauvage. Antoinette abhorrait ces spectacles violents et barbares. Elle sortit dans la cour, inaperçue dans le tumulte, alla retrouver son cheval dans l’écurie, et lui donner une poignée de cassonade.

Elle était là, accoudée à la mangeoire, qui rêvait et se reposait à regarder la bête broyer le sucre avec un mouvement des mâchoires, un bruit doux de meule, quand une voix la fit se retourner.

– Alors, ça ne va plus ?

Clovis le bossu était là…

– Si, si, dit Antoinette, sortant de l’espèce de songerie où elle s’était abandonnée inconsciemment dans sa lassitude.

– Qu’est-ce que t’es venue fiche ici ?

– Je n’aime pas voir « battre les coqs »…

– Ah !

Il ne trouvait plus rien à lui dire. Elle lui tournait de nouveau le dos, était revenue à son cheval, qui tendait en soufflant les naseaux vers elle. Et elle se sentit soudain empoignée à bras le corps, pressée à hauteur de la poitrine, happée à la nuque par une bouche gloutonne. Elle était robuste. D’un tour de rein elle se dégageait et Clovis recevait dans la même seconde une gifle magistrale.

– Espèce de sale petit bossu ! Je ne sais pas ce qui me retient…

Et Clovis reçut sa seconde gifle.

– Nom de D… ! jura-t-il. Mais déjà Antoinette était disparue. Elle s’était réfugiée dans la grange, furieuse, honteuse, hors d’elle-même. On eût dit que cette journée s’éclairait brusquement, qu’elle prenait seulement à cette minute conscience des folies qu’elle avait commises. Il y avait chez elle de la rage et de l’humiliation comme si elle avait reçu une leçon méritée, comme si, brusquement, on lui avait prouvé son inexpérience du monde et des hommes, à elle qui se croyait avertie et mûrie, pauvre petite…

Elle se raisonnait, elle essayait de se dire : « De quoi t’étonnes-tu ? Tu le sais bien, c’est ça, les hommes, tous des sales bêtes »… Mais elle sentait bien que cette amère philosophie, elle ne l’avait pas encore acceptée, qu’elle gardait malgré tout dans l’âme plus d’innocence plus de confiance qu’elle ne l’eût voulu, l’indestructible jeunesse du cœur. Elle songea, sans raison, à son père… Qu’eût-il dit, s’il avait su ? Elle se sentit monter au front une bouffée de chaleur et de honte. Elle eut à cette minute le dégoût de ceux qui l’entouraient, de sa mère, et d’elle-même.

Tout à coup, dans le fond de la grange, elle entendit un bruit de paille froissée. Elle avança. Elle trouva à la petite Raymonde, la fillette de Théverand, qui jouait à la poupée avec de vieux chiffons, des restes de drap déchiré.

– C’est toi, petite ?

– Oh, Antoinette, tu viens jouer avec moi, dis ?

– Je veux bien. À quoi joues-tu ?

– J’habille ma poupée. C’est la communion…

– Bon, bon, eh bien, jouons…

Elle prit des rubans, des chiffons, on habilla la poupée, puis Raymonde elle-même se para d’un grand voile. Elles s’amusaient comme des folles.

– Mon Dieu que je suis heureuse ! Comme je m’amuse ! criait Raymonde.

– Oui, oui, disait Antoinette.

Elle attachait au front de la petite des fleurs de papier. Elle se tressait pour elle une couronne de paille tordue.

– Que tu es belle ainsi, Raymonde. Et moi ? Suis-je belle aussi ?

– Oui, tu es belle ! disait Raymonde.

Elles se drapaient dans leurs grands voiles.

– Que c’est joli ! J’aime le blanc ! J’aime le blanc plus que tout. Je voudrais… Je voudrais toujours être en blanc. Ça m’attire. C’est beau… C’est pur…

– Tu pleures ! Pourquoi pleures-tu, Antoinette ?

– Rien… Pour rien… Je ne sais pas, je ne sais vraiment pas… C’est tout… c’est tout…

Elle s’essuya les yeux :

– Je suis bête, dis ?… Je ne sais pas moi-même ce que j’ai, je dois être un peu folle, mais c’est fini, maintenant… allons, jouons, jouons, Raymonde…

Chapitre VI

I

On ne sut jamais qui avait trahi Gaure et Théverand. En tout cas, Gaure fut surpris un matin au saut du lit par cinq policiers allemands. Ils déclarèrent l’arrêter pour une affaire de vol de viande. Ils commencèrent à fouiller la maison et trouvèrent un beefsteak tout frais.

Gaure ne s’inquiéta pas. L’affaire était peu grave. Il venait en effet d’acheter dix kilos de viande de bœuf à trois soldats allemands qui étaient allés tuer la bête la nuit dans un parc à bestiaux. Les soldats du front en prenaient à leur aise avec ceux de l’arrière. Gaure avait fait profiter ses voisins de l’aubaine. Tous étaient arrêtés avec lui. On fut emmené à la Kommandantur. Gaure y fut interrogé longuement. Il expliqua avoir acheté la viande à des soldats. – Ce n’est pas vrai, répondirent les policiers, nos soldats ne sont pas des voleurs. Dites-nous qui a tué cette bête, donnez-nous le nom du civil. – C’est impossible. – Eh bien vous serez condamné comme voleur de bestiaux. – Soit, disait Gaure. Je vous ferai seulement remarquer que je suis incapable de tuer un lapin.

On le renvoya en prison avec tous ceux chez qui on avait découvert de la viande.

Bientôt, il s’aperçut qu’on libérait un à un tous les autres, tandis qu’on le maintenait. Il commença à s’inquiéter. Il avait quitté sa maison sans pouvoir rien cacher ni prendre, pas même un veston. Il était ici en pantalon et en chemise de nuit, avec un vieux pardessus gris qu’il avait juste eu le temps de saisir dans le couloir en s’en allant. Il avait dû laisser des papiers « pelure » et des étuis pour les pigeons dans le socle d’un buste en plâtre sur sa cheminée. Que les Allemands découvrissent cette chose, et il était perdu. Sans doute n’était-il pas soupçonné. Mais alors, pourquoi le gardait-on tandis qu’on relâchait les autres ?

Il y avait dix jours qu’il était dans la cave de la mairie quand on vint de nouveau le chercher. Gaure, qui était couché, son pardessus sur les épaules en guise de couverture, suivit les soldats au dehors. Il remarqua qu’on le gardait de près. On lui passa les menottes et on le fit monter dans une voiture bâchée.

On roula longtemps. Deux ou trois fois, en mauvais allemand, Gaure interrogea ses gardiens ; ils ne répondirent pas. On fit une quinzaine de kilomètres, puis la voiture s’arrêta. Gaure descendit dans la cour sinistre et nue d’une prison. Ce devait être Loos. On le poussa vers un bureau. Il entra dans un corridor où on lui ôta ses menottes. Et il pénétra dans une petite pièce où, devant un bureau, étaient assis deux officiers allemands et un policier en civil. Derrière eux, sur un guéridon, un vieux phonographe à pavillon de cuivre. Sur un banc, au fond de la pièce, six gendarmes.

– Asseyez-vous.

Gaure s’assit.

– Êtes-vous décidé à nous dire la vérité sur cette affaire de bestiaux ?

– Je vous l’ai dite dès les premiers jours.

– Ainsi vous vous obstinez à prétendre que ce sont nos soldats qui ont tué ce bœuf ?

– Je ne peux rien vous dire d’autre.

Pendant une heure, on l’accabla de questions sans qu’il répondît autre chose.

Le policier, derrière les deux officiers, écoutait les yeux fixés sur Gaure, l’air railleur. Il fit le tour du bureau, prit une chaise, vint s’asseoir devant Gaure. Et tranquillement, l’air ironique, jouant avec un stick court et souple qu’il avait pris sur la table, il dit familièrement :

– Dis donc, vieux, depuis quand fais-tu de l’espionnage ?

Gaure accusa le coup. Depuis la veille il n’avait pas mangé. Le froid, la fatigue, l’épuisement de ce long interrogatoire harcelant l’avaient lassé. Il ne sut pas réagir. Il balbutia : – De l’espionnage ? Moi ?

– Oui, oui, parfaitement. Ne fais pas la bête, allons, dis tout, avoue, tu as fait une bêtise, tâche de te repêcher, raconte ce que tu sais, on t’en tiendra compte. Allons, déboutonne-toi…

Il parlait le français aussi facilement que Gaure, avec une espèce d’accent faubourien qui sentait son Paris d’une lieue. Gaure, déjà, se ressaisissait : ne pas avouer, nier, nier, tout était là. Il dit d’un ton ferme :

– Je ne vous comprends pas.

– Tu prends ma tête pour un plat de cerises ! Méfie-toi, ça va se gâter ! Je te répète qu’on sait tout. Tu reçois des pigeons par avion. Des officiers ont logé chez toi il y a quinze jours, on a trouvé dans ta maison des papiers « pelure », des étuis à pigeon… oui, oui, sous la tête de Beethoven, dans ton salon. Ça te la coupe, hein ! Et on sait bien d’autres choses encore. Allons, ne fais pas l’andouille, mets-toi gentiment à table et dégoise ce que tu sais. Je te dis que ça s’arrangera pour toi…

Il avait débité tout cela très vite, assommant Gaure, lui ôtant le temps de réfléchir :

– Allons, allons, réponds, réponds vite !

– Je n’ai rien à dire, répéta Gaure.

Le policier jouait toujours avec la cravache, la tendait, la bandait. Sans avoir eu le temps de prévoir le coup, Gaure la reçut dans les yeux…

Il se leva, les mains sur le visage, en criant. Un coup dans le ventre le jeta à terre. Et ce fut le signal d’une scène terrible. Les six gendarmes s’étaient lancés sur lui, le piétinaient, le martelaient de coups de bottes. Recroquevillé, tassé, les mains sur le visage, écorché, saignant, meurtri, il recevait en plein ventre, sur la tête, la poitrine et les membres, des coups de chaise et de talons ferrés. Paisiblement, dans ce tumulte, un des officiers était allé mettre en route le vieux phonographe, dont le vacarme nasillard couvrait les cris de Gaure.

On le remit debout. Il n’y voyait plus, aveuglé, sanglant, assommé. Un gendarme lui jeta sur les épaules son vieux pardessus gris, lui en noua brutalement les manches autour du cou. Et on le poussa vers la porte comme un grand enfant chancelant et sanglotant. Il n’avait pas eu seulement la pensée d’esquisser un réflexe de défense.

Dans le couloir, il faisait sombre. Deux gendarmes l’avaient pris par le bras. Comme il descendait l’escalier, encore tout vacillant, il croisa une forme qui montait, les chaînes aux poignets. Cette forme s’arrêta une seconde :

– Monsieur Gaure !

Gaure rouvrit ses yeux sanglants.

– Théverand !

Eh quoi, Théverand aussi ! Et par la faute de Gaure ! Ces papiers « pelure », ces étuis… Il eut une crise de désespoir épouvantable :

– Théverand, Théverand, pardon, pardon, c’est ma faute…

Déjà les gendarmes l’arrachaient, l’entraînaient avec des jurons.

\*

Théverand avait été arrêté un matin qu’il était venu voir Gaure. Depuis plusieurs jours, on n’avait pas revu le professeur au Lycée. Théverand avait voulu se renseigner et était tombé dans la souricière.

Il subit comme Gaure plusieurs interrogatoires devant le comité. À chaque fois la mise en route du sinistre phonographe donnait le signal d’une scène de brutalités et de violences inouïes. De là, on les ramenait dans une cellule. Ils étaient soumis au régime des arrêts de rigueur, – Streng Arrest. C’est à-dire que trois jours durant on les enfermait dans les ténèbres absolues, avec pour tout aliment du pain et de l’eau. Le quatrième jour, régime ordinaire des prisonniers, avec lumière. Ce traitement était débilitant au delà de toute idée. Et chaque deux ou trois jours, vers le soir, après une journée de jeûne et d’inquiétude, à l’heure où l’esprit las s’affaiblit et se sent plus déprimé à l’approche de la nuit, on venait les chercher ou les soumettait de nouveau à ce terrible interrogatoire.

Deux ou trois fois, dans les couloirs, Théverand croisa Gaure, un Gaure grandi et creusé, hérissé, les cheveux longs et blanchis, l’air égaré, martyrisé, avec son vaste pardessus râpé et sale flottant autour de lui comme un haillon immense. Et Théverand s’effarait, sans se rendre compte qu’il avait atteint lui-même, sous les coups et les souffrances, la même décrépitude physique.

Gaure subit de la part de la police allemande une pression terrible. On pressentait qu’il était l’un des chefs, on voulait lui arracher des noms. Dix fois il fut ramené devant ses tortionnaires. Ils finirent par le mettre en présence de chiens, comme s’ils avaient su la terreur qu’inspirent à un homme nu et sans défense ces mâchoires d’ivoire impitoyables. Théverand, lui, ne savait rien, ne pouvait rien dire. Pour Gaure, il lui fallut une énergie surhumaine. Il y mit tout son orgueil, cet orgueil dont il disait jadis à l’abbé qu’il pouvait remplacer au cœur de l’homme une foi. C’était lutter encore, et Gaure, sans le savoir lui-même, aimait la bataille. Contre la volonté de ses bourreaux, la sienne se raidit. Dès la première fois, il s’était aperçu qu’au delà d’une certaine limite les coups ne vous atteignent plus, tout au moins ne vous font plus souffrir. Quand dix hommes vous assomment, la chair abrutie ne réagit plus. On n’est plus que matière. L’attente était plus douloureuse que la chose même. Gaure garda seulement la terreur des chiens, mais les Allemands ne s’en aperçurent pas et ne les lâchèrent jamais sur lui.

Quand, des mains des policiers, Gaure passa sous le contrôle du juge d’instruction allemand, il n’était plus qu’une machine à souffrir. Il ne raisonnait plus, ne cherchait plus de motifs à sa résistance, à son silence désespéré. C’était en lui devenu un instinct. De sa patrie, de ses amis, de ses ambitions et de ses rêves, de tout ce qui avait été son existence, rien ne restait qu’un entêtement farouche, un attachement buté et invincible au silence. Quelque chose qui ressemblait à l’obstination d’un animal fourbu. Il était déjà loin, cet orgueil, cette fierté de soi-même, cette conscience de sa dignité d’homme, sur quoi Gaure avait cru pouvoir s’appuyer.

Devant le juge d’instruction, la procédure devint plus régulière. Ni coups ni injures. De simples interrogatoires, à peu près courtois. Gaure récupéra quelques forces et put reprendre possession de lui-même avant le procès.

Le Conseil de guerre siégea à Lille, au Palais de Justice, en grand apparat. Gaure et Théverand avaient été amenés de Loos en voiture. En pénétrant dans la vaste salle lambrissée de chêne et solennelle, Théverand se sentit comme écrasé. Un colonel présidait, ayant à ses côtés quatre Hauptmann en grand uniforme, constellés de décorations. Sur le bureau, les épées et les casques à pointe dorée. À gauche, le ministère public, représenté par un procureur impérial. Derrière Gaure et Théverand, dans une espèce de chaire, leur avocat. Théverand ne l’avait jamais vu, cet officier allemand. Et pourtant, parce que l’homme se raccroche à tout, il avait confiance en cet ennemi qui devait le défendre, qui avait accepté cette mission. Un défenseur, c’est déjà tant !

Le président donna lecture de l’acte d’accusation. Espionnage, détention de pigeons voyageurs, secours apportés à des mobilisables ayant franchi la frontière hollandaise. Puis le procureur impérial prit la parole. Théverand écouta avec effarement. Le procureur impérial reprit un à un chaque chef d’accusation. Après chacun, la mort. Cinq ou six fois, dans ce long discours en langue allemande, Théverand discerna ce mot de mort qui revenait comme un leitmotiv. Gaure, assis sur le banc à côté de Théverand, enfoui dans son pardessus, cachant sa chemise de nuit salie et son vieux pantalon en loques, sommeillait, indifférent et fourbu. On eût dit qu’il ne s’agissait pas de lui. Il n’eut même pas un mouvement quand le procureur impérial s’assit et que leur avocat se leva.

Vers cet avocat, Théverand s’était tourné à demi. Il le dévorait des yeux. Il sentait sa vie suspendue aux paroles qu’il allait dire. Jamais il n’avait ainsi pleinement réalisé la magnifique mission de l’homme qui va défendre un homme. Il était à cette heure où l’on se raccroche à tout. Rien n’était perdu, puisqu’il avait un avocat, puisqu’on lui permettait cet appui. Il sentait en son cœur presque de la gratitude pour ces juges terribles, mais qui gardaient encore le respect de l’équité. Rassemblant toute son attention, toutes ses facultés, il devina plus qu’il ne comprit le discours de son défenseur :

« Messieurs, le cas est net, je n’ai pas grand’chose à dire... Il existe une loi de la guerre. Ces hommes y ont-ils contrevenu ? Si oui, ils ne peuvent qu’être condamnés à mort ».

Il se rassit.

Théverand restait là, stupide, regardant cet homme, – son avocat. Eh quoi, c’était cela, cette défense ? Cette comédie grotesque et sinistre ? On plaisantait, sans doute ? Il était hébété, pétrifié… Il n’acceptait pas qu’un tel simulacre de justice ne fût pas une farce. Il attendait qu’on recommençât le tout, qu’il y eût autre chose, un procès véritable… Il regarda avec stupeur ses juges se lever et se retirer, tandis que dans un claquement de métal les soldats, au fond de la salle, présentaient les armes, rigides. Un gendarme lui toucha l’épaule. Il suivit Gaure qui s’en allait lentement.

Il connut le jugement cinq jours après. Toujours au régime du Streng Arrest, il se morfondait dans les ténèbres, angoissé, pensant aux siens, à Gaure, à la vie qu’il laissait là. Un bruit de pas dans le couloir le faisait sursauter d’espérance et d’épouvante. Ces cinq jours durèrent un infini. Un soir enfin, pénétrèrent dans sa cellule des gendarmes, des officiers, parmi lesquels était son avocat. Théverand, qui était assis sur la paillasse, se leva.

– Vos juges viennent de prononcer votre peine, lui dit en français un officier.

– Ah !…

– La mort.

Théverand s’assit. Il avait ressenti comme un coup de poing brutal dans l’estomac. La bouche sèche, les tempes moites, il regarda ces hommes autour de lui. Il redit : « La mort… La mort… »

– Il vous reste une chance, d’ailleurs, le recours en grâce…

Avec quel emportement l’esprit de l’homme se jette sur toutes possibilités de salut ! Ça avait suffi. Théverand se sentait revivre. Pendant des jours, sa pensée aurait un aliment, une lumière. Recours en grâce…

Ils sortirent, le laissèrent apaisé, réconforté par cette nouvelle et si frêle espérance où maintenant il se raccrochait frénétiquement.

II

Gaure était dans sa prison, au milieu des ténèbres. Il devait faire jour encore dehors. Mais la lucarne était bouchée de planches. Gaure, à tâtons, faisait le tour de sa cellule, lentement, déplaçant avec peine ses longues jambes affaiblies. Il retrouva sa paillasse, s’y laissa tomber parmi la vermine, indifférent. Il chercha dans sa poche un reste de papier, le roula en tube, longuement, comme il eût fait d’une cigarette, aspira comme s’il l’eût fumée. L’odeur de ses doigts, un reste de nicotine imprégnant son index, lui tournait la tête et l’enivrait littéralement. Depuis son emprisonnement, il souffrait intolérablement de la privation de tabac.

Ni jour ni nuit. Un temps uniforme, coulant comme un fleuve d’éternité. Un unique repas de pain et d’eau, qu’il faisait traîner des heures. Un ennui effroyable, un vide cérébral à en devenir fou.

Il y avait de quinze à dix-huit jours que Gaure avait signé son recours en grâce. Gaure ne savait plus très bien.

Lentement, vint le froid. La nuit, sans doute, tombait, dehors. Le froid marquait la nuit pour Gaure. Il chercha à tâtons son vieux pardessus gris, l’enfila. Il toussa fort et longtemps. Il put enfin souffler, hors d’haleine. Il dit tout haut : « Même gracié, je ne pense pas que je m’en tire… » Cela l’amena à penser à Théverand. C’était la grande douleur de Gaure, son remords. Il avait toujours compris Théverand, sa naïveté, cette espèce d’inconscience, de gaminerie, qui avait jeté l’homme en ce drame. « J’aurais dû l’avertir, l’éclairer, le détourner », pensait Gaure. Puis, c’était un peu sa faute, si on avait arrêté Théverand. Il était venu chez Gaure, on l’avait arrêté là. Gaure n’aurait pas dû se laisser prendre bêtement avec cette histoire de viande. Il revit en pensée Théverand, maigre, triste, fébrile et angoissé, attendant la sentence du tribunal, écoutant son avocat. Il lui semblait avoir devant les yeux ce bon visage un peu naïf, ce regard d’enfant, de gosse qui n’accepte pas, ne comprend pas… Et sa femme, sa fille, à ce pauvre Théverand… Gaure, le visage dans les mains, pleura. Il pleurait aisément, pour rien même quelquefois, depuis un certain temps. Le simple souvenir de certains de ses élèves, de ceux qu’il aurait cru indifférents, la pensée qu’il ne les reverrait plus, lui faisait mal, sans qu’il sût pourquoi. Tout lui devenait cher…

Il y eut des pas, un arrêt devant sa porte. Gaure leva la tête. Le verrou grinçait. Un jour pâle envahit la cellule, dans lequel Gaure, levant ses yeux éblouis et malades, reconnut des silhouettes humaines… Des gendarmes. Ils s’approchaient de lui. On prit ses bras immenses. Une chose froide cercla ses poignets… Menottes. Il dit faiblement : « Pas la peine ». Mais on les lui passait de force. On le prit sous les bras, et on l’entraîna dans le couloir, vers le dehors. L’air froid et pur lui fit l’effet d’un coup d’alcool.

Dans la cour, il y avait une voiture bâchée. On l’y poussa. Il montait péniblement. Deux Allemands, de l’intérieur, le prirent par les épaules, le hissèrent. Il s’assit sur une planche, un soldat de chaque côté de lui. Ouvertement, ils glissèrent un chargeur dans leur Mauser, et l’armèrent avec un claquement. On referma sur eux la bâche. La voiture démarra.

Gaure se laissait rouler, sommeillant, indifférent presque. La fatigue l’abrutissait. Il ne s’inquiétait pas de ce changement de prison. Si souvent on l’avait transféré d’une cellule à l’autre. Le roulis le berçait. Par les jours de la bâche filtrait une clarté lentement affaiblie. Le soir venait. Gaure, peu solide, vacillait, tombait vers l’un ou l’autre de ses gardiens. Ils le remettaient en place d’une poigne robuste, sans brutalité. Il ne sut pas, quand la voiture s’arrêta, après avoir tourné brusquement et passé sous une voûte sonore, si on avait roulé une heure ou dix minutes.

On ouvrit la toile de bâche. Il descendit. Il était dans une cour vaste, pavée, encadrée de hauts et vieux bâtiments sinistres. Une caserne. La vue de la porte d’entrée qu’on venait de franchir éveilla un souvenir précis : la citadelle de Lille… Les soldats l’encadraient. On lui ôta ses chaînes. On le mena vers un bureau dont la lampe brillait par la fenêtre comme une étoile sanglante dans le soir gris. Il allait avec lenteur, soutenu par un reste de fierté, le souci de ne pas montrer à ces hommes qu’il chancelait. On le poussait avec douceur. Le froid du soir le mordait sous sa chemise et son pardessus usé. La chaleur du bureau où ronflait un petit poêle lui fit du bien.

Il y avait à quatre ou cinq scribes, qui écrivaient sur des tables de bois noir. Ils le regardèrent avec curiosité. Un officier arriva d’une seconde pièce. Il fit à Gaure un salut militaire. Gaure, poli, leva en manière de réponse sa main maigre devant son visage tiré où la moustache pendante semblait devenue énorme et disproportionnée.

– Monsieur, dit l’officier en bon français, je regrette, mais votre demande en grâce est rejetée. Vous serez fusillé demain matin.

Gaure ne dit pas un mot. La tête lui tournait un peu, sans qu’il sût si c’était de faiblesse ou d’émotion. Il remua les lèvres, ne parla pas. On le regarda une seconde.

– Reconduisez monsieur, dit l’officier.

Entre quatre hommes, Gaure sortit. On lui fit monter un escalier de pierre, dans la nuit. Il contourna un bâtiment qui ressemblait vaguement à une grange. Puis il pénétra dans un large couloir glacé. Au bout était une forte porte grise. On tira les verrous. On le poussa dans une cellule. Il y descendit par quatre ou cinq marches de pierre. On laissa sur la table deux bougies, des cigarettes, de l’encre et du papier. La porte se referma sur lui.

Il était dans une pièce de trois mètres sur quatre, aux murs de pierre, au sol dallé. Une table, un escabeau. Dans un coin, les quelques marches de pierre qui montaient vers la porte. Toute cette cellule était d’une austérité lugubre.

Gaure toussa. Sa toux éveilla dans ce caveau un écho sourd. Il dit tout haut : « Ainsi, je vais mourir demain… » Sa voix sonnait étrangement. Tout cela n’éveillait en lui aucune pensée. Son cerveau lui semblait vide.

Il fit le tour de sa cellule. Une fois de plus, lui vint cette éternelle, cette obsédante pensée du prisonnier, fuir… D’un geste qui était presque devenu une habitude, il jeta un regard autour de lui. Il alla jusqu’à la porte, la fenêtre. Rien. Il murmura de nouveau : « Je me demande ce que je vais faire, d’ici demain matin… »

Il s’assit sur l’escabeau. Il n’avait plus une idée dans la tête. Les minutes étaient lentes. Le temps se traînait. Comme ça allait être lent d’attendre jusqu’à demain ! Il ne réalisait pas son aventure. Il répéta : « Quel ennui jusqu’à demain ! » Et tout à coup, l’idée qu’on put s’ennuyer ainsi, à quelques heures de la mort, lui parut inimaginable et grotesque. Il se rendit compte soudain que ce temps qu’il dépensait ainsi, qu’il laissait fuir dans le vide, représentait toute sa vie, tout ce qu’il lui restait à vivre. Et il s’ennuyait ! Il eut un sursaut, se releva si brusquement qu’il envoya rouler son siège à terre. Dire que le temps fuyait, qu’il n’avait plus devant lui que quelques heures ! Vivre ! Vivre ! User de ces quelques heures, les utiliser comme un trésor, avarement, en savourer les secondes, en jouir goutte à goutte… Mais comment ? Que faire ? À quoi les dépenser le mieux ? Comment les goûter jusqu’à l’extrême limite ? Mille idées l’assiégeaient, mille idées folles, incohérentes. Tant de choses à faire, tant de souvenirs à rappeler, tant de vues diverses sur le monde et sur lui-même ! Tant de pensées, tant de manières d’utiliser ce pauvre reste de vie, qu’il en était submergé, étouffé, incapable de choisir… Et cela avec la conscience, la rage, le désespoir de sentir fuir et lui échapper le temps, comme un sang précieux qui s’écoule… Il eut un accès de délire insensé. Il dut se contenir de toutes ses forces pour ne pas se ruer sur cette porte, cette fenêtre, frapper, hurler, dépenser d’une façon ou d’une autre cette fureur de vivre, de se défendre et lutter. Il tournait dans cette prison comme un tigre, écumant de rage. Puis il se calma, s’assit sur l’escabeau. Il entendait son cœur battre dans sa poitrine moite. Son regard rencontra le papier blanc sur la table. Il en détourna les yeux avec dégoût. Écrire ? Pourquoi faire ? Demain matin, il serait mort, anéanti. Qu’importe ce qui viendrait après lui, pour les autres, puisque lui ne saurait plus, n’existerait plus ? Et l’horreur, de nouveau, se réveilla en lui, une furieuse poussée de l’égoïsme instinctif.

Il y avait à côté de la bougie un paquet de cigarettes. Il tendit la main, le prit, tira une cigarette et l’alluma à la flamme. Elle l’écœura, il en eut une nausée véritable. Il jeta rageusement tout le paquet par terre, pris d’un haut-le-cœur à la pensée de cette jouissance solitaire, animale, inutile, à quelques heures de la mort. Trop précieux, trop infiniment précieux, le temps, pour le perdre à fumer une cigarette ! Fumer, perdre en un geste puéril de pareilles secondes ! Lui qui eût voulu les employer comme un trésor, être utile une dernière fois, suprêmement, finir d’un coup sa tâche humaine, cette mystérieuse besogne que nous sommes tous appelés à faire, – qu’il avait conscience de laisser écourtée, inachevée et qu’il eût voulu dévorer, terminer en une nuit, pour mourir l’esprit paisible. Et de nouveau la conscience de son impuissance à rien faire, cette nécessité où il était d’attendre et de s’ennuyer, et de trouver lentes des secondes a ce point précieuses et solennelles, le jeta dans la fureur et le désespoir… Il fut quelques minutes comme un fou. Il avait peur de se trouver malgré lui, de force, devant l’idée qu’il voulait fuir de toute sa volonté, – l’anéantissement. Et il la sentait présente, cette idée, obsédante, prête à surgir, à s’imposer. Il la repoussait de tout son pouvoir, il dépensa le reste de son énergie à aller, venir, serrer les poings, maudire le ciel… Et il se rassit, épuisé, mouillé de sueur, sur son escabeau.

Il eut froid. Il reboutonna sur sa chemise de nuit son vieux pardessus de laine, usé, informe, – couverture autant que vêtement, et dans lequel il allait mourir, compagnon d’agonie depuis des semaines, qui s’en irait en terre avec lui… Tout, décidément, ramenait Gaure à cette horreur dernière. Il se releva brusquement, courut à la porte, hanté du désir frénétique de crier, de supplier, d’implorer… Des hommes étaient de l’autre côté, des hommes comme lui. On ne pouvait pas le laisser mourir. On aurait pitié de ses plaintes, de ses gémissements, de ses clameurs, de cette épouvante. Devant la porte close, l’énorme panneau gris bardé de tôle, il leva les poings pour appeler, hurler comme une bête. Un sursaut suprême seul le retint dans son égarement, un reste d’orgueil…

– Gaure, Gaure, on ne fait pas ça !

Il revint vers l’escabeau, s’assit, la tête dans les mains :

– Mais quoi ? Je n’ai donc pas de cœur ! Je ne sais pas voir la mort en face !

Il se rappela ses parents, leur fin paisible, leur sérénité lorsqu’il avait reçu leur dernier souffle… Quelle différence avec cette révolte, cette démence qui le jetait vers cette porte, pour gémir et blasphémer. Oui, mais ils croyaient, eux. La mort pour eux n’était qu’un radieux éveil. Pour lui… Le souvenir de l’abbé Sennevilliers, de leur vieille et douce amitié, lui revint, lui mouilla les yeux. À pleurer, son cœur s’amollit. Il lui sembla redevenir un homme, échapper à la démence. Il appuya sur la table son bras, y cacha sa tête amaigrie, où les cheveux, blancs maintenant, tombaient, longs et raides, sur les oreilles et le cou. Et il sanglota longtemps, sans honte, librement.

Soulagé, il se redressa. Il prit dans la poche de son pardessus misérable le morceau de doublure qui lui servait de mouchoir et s’essuya les yeux. Et d’un geste machinal, il tendit la main vers la plume et le papier, pour adresser une dernière fois, par delà l’éternité, un salut mélancolique au seul ami qu’il regrettât…

« Monsieur l’abbé.

« Je vais mourir demain matin. Je vous l’écris. Et je ne peux pas accepter qu’il ne reste plus rien de moi quand vous recevrez ces lignes. Je suis écrasé d’épouvante. Si je me laissais aller, j’irais m’abattre et m’humilier pitoyablement aux pieds de mes bourreaux…

« Du courage, j’en aurai. Mais je ne sais pas ce que je ferais si une lâcheté pouvait me sauver à cette heure… Qu’on ne fasse pas de moi un héros plus tard. J’ai honte de moi, de ma misérable faiblesse d’homme. Vous aviez raison, jadis… On ne bâtit pas une morale sur soi-même, sur la conscience de sa dignité d’homme, sur l’orgueil… L’orgueil, ça plie.

« Adieu. Ma mort est stupide. Elle ne répond à rien au fond de ma conscience, puisque je ne crois à rien. Pourquoi vais-je mourir ? Pour rien. Je mourrai sans avoir connu ce qui m’a commandé d’agir. Et pourtant, j’ai une inexplicable certitude d’avoir bien fait… Mais pourquoi ai-je voulu cette mission ? Qu’est-ce qui m’a mené ? Et pourquoi donc ai-je le sentiment d’être prêt à tout recommencer, si c’était à refaire ? Oui, je mourrai sans m’être compris…

Je pense à vous, à ma maison, à mes travaux. Comme la vie, rien que la vie, est belle ! Comme je voudrais vivre !… »

Il libella l’adresse. D’exprimer son agonie morale l’avait comme allégé. La lettre close, déposée sur un coin de la table, il retrouva dans l’inaction, dans le brusque arrêt du travail cérébral, cette impression de vide et d’horreur. Fini, demain ce serait fini ! Cette masse de connaissances, de souvenirs, d’affections, de tendresses qui avait composé son être, cette conscience de vivre, ce regard intérieur tourné sur lui-même, tout cela n’existerait plus. Une espèce de fin du monde… Et pourquoi ? Pour rien. Sennevilliers avait son Dieu. Théverand, sa patrie. Pour Gaure le chimiste, ces mots-là ne représentaient qu’une lente acquisition atavique. Lui ne possédait rien, lui cherchait en vain quelque chose. Pourquoi donc avait-il obéi à cet instinct profond, illogique, que la raison seule n’expliquait pas ? Rien n’aurait dû valoir pour lui la volupté de vivre. Et il s’effarait à cette heure suprême, inexplicablement, de se sentir incapable d’agir avec plus de logique, et tout prêt, si la chose avait été possible, à recommencer…

Et c’est à cette seconde qu’il se souvint brusquement, étrangement, de la parole sibylline, du mot qu’il n’avait jamais voulu comprendre, qu’il repoussait encore, de toute la force de son intelligence, mais qui s’imposait à son cœur et l’amollissait, et qui, soudain, prenait pour lui une immense signification, le laissait à présent à la fois effrayé et envahi d’une douceur inconnue, d’une vague espérance démesurée.

« Console-toi. Tu ne me chercherais pas si tu ne m’avais trouvé… »

\*

Théverand, dans sa cellule, vers cinq heures du matin, vit arriver un peloton de soldats. On lui ouvrit la porte. Il sortit dans le couloir. Un prêtre était là, dont Théverand avait la veille accepté le ministère. C’était un Allemand. Il avait passé sa soutane par-dessus son uniforme. Dessous, on voyait ses bottes de soldat.

Le couloir était sombre, mal éclairé par une lanterne. Des soldats attendaient. Théverand buta dans quelque chose, regarda, vit à terre deux longues caisses en planches minces de sapin blanc. Il eut un tressaillement épouvantable et devint livide.

L’officier s’approcha de lui :

– Vous avez peur ?

– Non, dit Théverand, les dents serrées et grelottant.

– Voyons, dit l’officier, pas de bêtises. Dans dix minutes, vous serez là dedans. Vous avez des complices nous le savons. Leurs noms et on vous fait grâce… Songez, votre femme, votre enfant, la vie… Tenez, réfléchissez, je vous laisse trois minutes.

– Je ne veux pas réfléchir ! cria Théverand d’une voix rauque. Et il repoussa l’officier, marcha de lui-même, vite, vers la sortie.

Dehors, il faisait froid. Le vent du matin soufflait. On n’était qu’au prime début du printemps. La citadelle dormait, silencieuse. Les longs bâtiments s’érigeaient en masses sinistres. Une pâleur commençait d’éclairer le ciel gris. La troupe longea un côté de l’immense cour. On sortit par une porte voûtée, on franchit le pont-levis. Et tout de suite après, on tourna à gauche, on descendit un escalier sans rampe, accroché au flanc d’un mur oblique et qui menait au fond des larges fossés de la citadelle. À ce moment, en se retournant, Théverand vit derrière lui Gaure qui le suivait, immense et maigre, ascétique, dans son vieux pardessus gris. Ses cheveux blancs et longs flottaient. Théverand et lui ne se dirent pas un mot.

On suivit le vaste fossé, découpé en jardinets maigres, que cultivaient les soldats, l’été. En cette saison, il n’y restait que des tiges de choux droites comme des bâtons, des haies mortes, un tonneau à purin, parmi des amoncellements de feuilles sèches. L’hiver était passé par là. Au milieu, partageant en deux ces bas-fonds, un étroit ruisseau d’eau verte, où croissaient des joncs. De hautes murailles inclinées et brunes fermaient cette espèce de ravin sauvage dont le sol humide collait aux semelles.

On arriva à l’angle d’un long mur. Deux soldats s’étaient détachés du peloton, prenaient Théverand par le bras, l’entrainaient vers le mur, d’un geste dur qui masquait sans doute leur bouleversement. Le reste du peloton s’était aligné.

Théverand était debout au pied du mur. L’officier s’avança, un bandeau à la main. Théverand le repoussa, refusa d’un mouvement presque inconscient. Il boutonnait lentement son veston, machinalement, d’un pauvre geste puéril et mécanique d’homme qui veut rester convenable. Il regardait Gaure… Il avait jusqu’à présent vécu dans une espèce de rêve, d’irréalité. Il avait écrit cette nuit trois lettres, trois lettres vaillantes à sa femme, à sa fillette, à un ami, – trois lettres où il criait de prendre courage, de ne rien regretter, de penser à la France pour qui il mourrait allègrement. Tout cela, maintenant, il ne se l’expliquait plus, il n’y trouvait plus de sens. Et il tournait vers Gaure un regard effaré, presque enfantin, qui semblait interroger Gaure, lui demander si c’était bien vrai, bien possible qu’on le tuât ici, que tout finît ainsi…

– Théverand ! Théverand ! sanglota Gaure en lui tendant les bras…

Le tour de Gaure était venu. Il eut le même geste inconscient que Théverand, boutonna son vieux pardessus gris sur sa chemise… Il jeta autour de lui un regard, embrassa d’un coup d’œil cette dernière vision terrestre, ce décor sauvage, les longs murs bruns de la caponnière, dominés d’un talus herbeux, le vaste fossé à angles vifs, découpé en jardinets minables et ravagés par l’hiver, et là-dessus le ciel, haut, clair, d’un bleu très pâle, pommelé de nuages roses, où montait le matin…

III

Ce dut être la mort de Gaure qui fit peur à Thorel, l’imprimeur. Pendant quelques semaines, il ne vint plus à l’usine de l’Épeule où Hennedyck avait installé l’imprimerie clandestine. Hennedyck et l’abbé Marc Sennevilliers s’en félicitaient, bien contents de se voir délivrés d’un aussi prétentieux et désagréable personnage. Puis Hennedyck reçut par l’intermédiaire de Clavard le typographe une lettre de Thorel. Elle était gauche et fort embarrassée. Elle expliquait que de multiples perquisitions avaient lieu à Lille, dans les bureaux du Fanal. Les Allemands devaient s’être aperçus de la disparition d’une partie du matériel. Thorel, pour éviter le risque d’être emprisonné et jugé, se voyait dans l’obligation de réclamer à ses amis, momentanément, l’outillage qu’il leur avait prêté.

Hennedyck, hors de lui, courut le jour même à Lille. Il trouva Thorel chez lui, dans son vaste bureau empire, tendu de velours vert. Thorel, dans ce cadre artistique, au milieu d’un amoncellement de bibelots et de pièces de musée, fumait son éternel cigare en revoyant des comptes de personnel. Comme il faisait assez sombre dans cette pièce, Hennedyck ne vit pas le malaise de l’imprimeur.

– J’ai reçu cette lettre, Thorel, dit-il.

– Ah, oui, oui…

– Et je viens demander ce que cela veut dire…

– Rien de plus ni de moins que ce que je vous ai écrit, Hennedyck. Les Allemands inventorient mon matériel. J’ai peur que…

– Vous avez peur ? Et vous nous laissez dans le pétrin ! Vous oubliez vos engagements, l’intérêt du pays, notre œuvre ? C’est inadmissible.

– J’ai ma situation, dit Thorel. Et je suis diabétique. Le régime de la prison… Je ne peux pas m’amuser à faire des blagues.

– Vendez-nous les caractères et le papier, si vous voulez vous retirer.

– Je vous répète que les Allemands s’apercevront de l’absence de ces choses !

– Si c’est une question de prix, je vous achète ce matériel le prix qu’il vous plaira. Je réglerai en traites payables après la guerre, en tissus, en ce que vous voudrez…

– Ce n’est pas une question d’argent, dit Thorel.

Hennedyck s’emporta.

– Alors, décidément, vous voulez empêcher le journal de vivre ?

– Moi, moi ?

– Vous n’admettez pas qu’il continue en dehors de vous, de votre Fanal ? C’est cela ?

– Pas du tout, pas du tout ! Je…

– Eh bien, gardez-le, votre matériel, je n’en veux plus ! Demain vous aurez vos caractères et le journal continuera !

– Mais vous déraisonnez, Hennedyck ! Mais vous perdez la tête ! De telles paroles !

Il courait derrière Hennedyck, le retenait par le bras, effaré, effrayé. L’industriel se dégagea brutalement et sortit.

Hennedyck revint à Roubaix par le tram. Il était fort soucieux. Plus de papier, plus de caractères, comment continuer ? Où trouver un nouveau matériel ? C’est qu’on ne pouvait plus, à présent, songer à interrompre cette œuvre, devenue si nécessaire pour tant de gens. Les feuillets de la Fidélité, ces bienheureuses petites pages qu’on se passait sous le manteau, qui apportaient des nouvelles, la vérité, qui semaient l’espoir un peu partout, Hennedyck pouvait se rendre compte de leur énorme portée, de l’influence incroyable qu’elles avaient sur le moral des occupés. Nul, à part quelques initiés, ne savait qui les éditait, ces feuilles. On croyait qu’il s’agissait d’une édition française, lancée par les avions, ou passant la frontière hollandaise en cachette. Hennedyck, l’abbé, n’étaient soupçonnés de personne, si bien qu’on parlait devant eux de la Fidélité quelquefois, on leur en apportait même des pages, en grand mystère :

« Tenez, lisez, voyez !

Ils les recevaient avec émotion, les relançaient dans la ville, les messagères d’espérance. Et de voir chez ceux qui les recevaient, ou les apportaient, une telle joie, un tel réconfort, les encourageait et les récompensait. Œuvre nécessaire, oui, œuvre aussi qu’ils n’auraient pu abandonner, tant l’existence, ensuite, leur eût paru vide et sans but.

« Je ferai tous les imprimeurs de Roubaix-Tourcoing, pensa Hennedyck. Je trouverai bien du papier, des caractères. Quant à Thorel, il faut que je lui fasse rendre son outillage dès cette semaine. Je n’emploierai plus un caractère à lui, bon Dieu ! » Le difficile, c’était de renvoyer tout cela à Lille. Thorel l’exigeait. Hennedyck l’avait percé à jour : Thorel avait peur, et il ne voulait pas, d’autre part, laisser le journal des envahis vivre sans lui, échapper à la tutelle du Fanal. Thorel était dévoré d’une ambition démesurée. Il avait dû entrevoir de vastes récompenses pour l’après-guerre, en paiement de son héroïsme. Maintenant, cela lui échappait, il ne fallait pas que d’autres en eussent le bénéfice. Au fond, peut-être y avait-il aussi derrière tout cela la crainte que, la guerre finie, ce maudit petit canard clandestin ne poursuivît sa tâche au grand jour, cette fois, et, bien lancé, profitant de l’énorme popularité attachée à son nom, à la personne de ses créateurs, ne détrônât tout net le Fanal. Thorel prévoyait prodigieusement loin à de certains moments. Pour casser les reins au journal, le meilleur moyen était évidemment d’exiger le matériel. Il ne resterait à Hennedyck qu’une presse inutilisable sans les caractères.

Hennedyck y mettait maintenant son amour-propre. Thorel aurait son bien, mais le journal continuerait. Le tout était d’opérer la restitution. Pascal Donadieu, excédé par les exigences des Allemands à bord des tramways, avait abandonné son emploi de wattman. En descendant le boulevard de Paris, vers sa demeure, Hennedyck eut tout à coup une idée : l’ambulance.

L’hôpital qu’il avait installé dans ses usines de l’Épeule fonctionnait toujours. Un nouveau médecin-chef y était arrivé depuis quelques mois, le major von Mesnil, avec qui Hennedyck et sa femme s’entendaient beaucoup mieux qu’avec les premiers. Ce von Mesnil était un homme encore jeune, d’une haute culture. Émilie Hennedyck, dans les premiers temps de l’occupation, avait beaucoup souffert à l’hôpital de l’Épeule. Elle aurait eu affaire à des majors féroces, haineux, tyranniques, et qui faisaient subir aux malheureux blessés anglais, qu’on amenait parfois pêle-mêle avec les Allemands, de véritables tortures. Ils allaient jusqu’à leur refuser le chloroforme et les opéraient tout éveillés. Ils les laissaient isolés parmi les blessés saxons ou prussiens, et c’étaient des batailles encore entre ces moribonds.

Von Mesnil se montrait beaucoup plus humain. Il avait achevé à Paris ses études de médecine. Il parlait le français comme sa propre langue. Par lui, Émilie avait obtenu un adoucissement notable des traitements des prisonniers anglais. Il plaçait avant tout son devoir de médecin, tolérait les cadeaux, les colis, une certaine correspondance même, pour les prisonniers. Émilie avait pu leur aménager une salle saine et propre, leur faire distribuer à peu près l’ordinaire des blessés allemands, leur assurer du linge frais, des sorties dans la cour, des conversations et des lectures entre compatriotes. Il avait épargné à Hennedyck, à plusieurs reprises, d’importantes réquisitions, en l’avertissant d’avance de la visite des officiers allemands. Puis Émilie, une nerveuse toujours surtendue, épuisée par cette existence d’hôpital, par les soucis, le constant spectacle de la misère autour d’elle, tomba malade. Elle avait toujours été débile. Von Mesnil, qui habitait une chambre chez les Hennedyck, la soigna. C’était un médecin bizarre, au sens d’Hennedyck, qui, parfaitement équilibré, pouvait mal juger de l’impuissance si fréquente de la médecine classique.

Ni médicaments, ni stimulants, ni piqûres. Un calcul minutieux des apports alimentaires, une vigilance rigoureuse quant aux dépenses de chaleur, travail, forces musculaires et nerveuses, un traitement plus psychologique que physiologique, avaient assez rapidement rétabli Émilie. Elle s’aperçut peu à peu avec stupéfaction que, vivant, allant, travaillant, se passant de piqûres et de remèdes, suivant presque un rythme de vie normal, elle n’avait aucune raison, elle qui depuis l’enfance attendait le coup de grâce, de se considérer comme une malade. Elle en gardait à von Mesnil une gratitude éperdue, et le médecin, depuis, était devenu véritablement l’ami des Hennédyck.

Le plan de Hennedyck était simple. Il demanderait au médecin une voiture d’ambulance pour transporter des tissus en cachette. Et on y mettrait la presse. Avec un billet de cent marks au conducteur, le tour serait joué. Il rentra chez lui fort content. Comme il accrochait son pardessus dans le vestibule, il vit le grand manteau gris de von Mesnil, et il sut que le major était rentré.

Von Mesnil était dans la véranda avec Émilie. Sur le seuil, en entrant, Hennedyck s’arrêta, surpris, vaguement séduit par le charme de la vision.

Von Mesnil, installé derrière un chevalet, le crayon dans les doigts, esquissait la silhouette d’Émilie. Assise sur le haut tabouret d’ébène, face au large piano ouvert, les mains immobiles effleurant les touches, le visage tourné de trois-quarts vers le médecin, Émilie posait. Ainsi vue de dos, cambrée, mince, frêle, toute en noir dans une longue robe dont la traîne s’épandait sous elle et noyait ses pieds menus, elle semblait étonnamment allongée et comme dématérialisée. Cette silhouette noire se fondait dans la pénombre. Seul s’éclairait, dans une sorte de clair-obscur chimérique, le fin visage aigu, pointu, triangulaire, un visage presque sans pommettes et sans joues et comme écrasé sous une chevelure accablante et sombre, trop lourde. Elle tournait vers von Mesnil des yeux noirs immenses, dilatés. Ces yeux fixes et vaguement inquiets, des yeux démesurés comme on en voit chez les portraitistes anglais, dévoraient toute sa face, et lui donnaient l’expression angoissée et apeurée d’une enfant malade…

Elle murmura, sans oser bouger, en réponse au geste affectueux de son mari : « Bonsoir, Patrice ». Et ses yeux revinrent à von Mesnil. Sa voix, au timbre voilé, tremblait toujours un peu comme d’une vibration intérieure, mal contenue. Hennedyck était éperdument épris d’Émilie, sa « child-wife », sa femme-enfant, comme il l’appelait, en souvenir du vieux Dickens. Il lui épargnait tout heurt, la veillait vraiment comme un enfant. Il lui avait caché toute l’affaire de la Fidélité. Elle ne savait rien des périls qu’il courait.

Von Mesnil promit la voiture d’ambulance. Son scepticisme s’accommodait volontiers de cette amusante petite complicité avec un industriel français. Cet homme ne croyait en rien, pas même en la patrie qu’il servait loyalement, mais par une espèce d’instinct profond plutôt que par raison. Il se remit à son esquisse.

Émilie avait repris la pose, regardait le médecin et, un peu lasse, rêvant à on ne sait quoi, lui souriait sans s’en rendre compte, d’un vague demi-sourire songeur…

\*

Thorel eut son matériel trois jours après. Clavard et l’abbé Sennevilliers le démontèrent. Et une voiture d’ambulance de l’armée allemande le transporta au siège du Fanal. Hennedyck avait toujours la presse que lui avait fournie un journal local. Un fondeur courageux lui coula des caractères. Et il trouva à acheter un stock de papiers à beurre, sur lequel il était possible à la rigueur d’imprimer. Après quinze jours d’interruption, la Fidélité ressuscitait. Hennedyck se paya la petite vengeance d’en faire parvenir un exemplaire à Thorel. C’était imprudent. La réponse ne se fit pas attendre. De voir le journal se continuer sans lui avait dû rendre Thorel furieux. Comme Clavard, le typo et Gilbert Pauret, la petite dactylo, étaient ses anciens employés, il les fit appeler chez lui. Il leur déclara que s’ils continuaient à collaborer à la Fidélité pour Hennedyck, il ne les reprendrait plus chez lui après la guerre. Clavard obéit, demanda son compte à Hennedyck. La petite Pauret continua. Elle avait appris à composer, elle remplaça tant bien que mal Clavard.

– Vous êtes une héroïne ! lui disait Hennedyck.

– Moi, moi, faisait Gilbert Pauret, stupéfaite. Une héroïne ? Vous voulez rire, monsieur Hennedyck. Vous me payez, je gagne ma vie, voilà tout. Non, non, c’est comique de me dire ça. Puisque vous me payez, je ne suis pas une héroïne du tout…

Elle le croyait, la brave fille.

Chapitre VII

I

Dans le vent sauvage d’hiver qui lui mordait la face et perçait ses vêtements usés, la vieille Berthe Sennevilliers s’en allait au ravitaillement. Lise, sa fille, était malade. Depuis trois jours on n’avait pas mangé. Depuis la veille Berthe Sennevilliers cherchait vainement de ferme en ferme un œuf frais pour sa fille. Elle était allée par tout le village, de chemin en chemin, de ferme en ferme, à travers les labours, les sentiers gluants, les routes défoncées et grasses, son dernier billet de quarante sous dans la main, une couverture sur la tête, et de vieilles bottines d’homme aux pieds. Lise, épuisée par les privations, avait la fièvre, était atteinte d’une congestion pulmonaire. On n’avait, pour la soigner, ni remède, ni argent, pas même de feu, pas même un œuf frais. Les Allemands avaient tout pris. Berthe avait battu tout le pays, offert son pauvre billet de quarante sous. On l’avait refusé. Les fermiers gardaient leurs œufs pour les Allemands et revendaient à Tourcoing, à des prix énormes, ceux qu’ils parvenaient à cacher.

Berthe, ici et là, chez Lacombe, chez Humfels, avait vu l’aisance relative, le bien-être, la tranquillité de ces gens de la terre, qui ne souffraient pas de la faim. Chez Humfels, on cuisait le pain, un pain doré, presque blanc, dont l’odeur avait donné à la vieille femme un vertige de désir. Chez Lacombe, il y avait dans la cheminée un feu vivant, un clair brasier qu’alimentaient les caisses d’emballage du ravitaillement. Berthe, exprès, avait un peu traîné la pour se chauffer plus longtemps.

Elle était revenue chez elle enfin, mouillée, gelée, les pieds saignants, le dos glacé. Elle avait retrouvé dans une cuisine sans feu et sans pain sa fille au fond d’un lit de paille, en train de divaguer. Et rien à faire qu’attendre, jusqu’au lendemain, le ravitaillement, où l’on irait chercher du pain, du lait peut-être…

Les Sennevilliers avaient été trop jalousés, trop haïs dans le village pour pouvoir espérer de personne un reste de pitié. Et ils étaient de ces gens intransigeants, inflexibles, qui ne raisonnent pas, ne discutent pas les principes. On ne vole pas, on ne fraye pas avec l’ennemi. Ces dogmes-là étaient intangibles. Ni Berthe ni sa fille n’auraient eu l’idée d’aller enlever aux champs une betterave ou une gerbe de blé aux meules. Même les biens de l’ennemi, elles les respectaient. Les Allemands volaient, pillaient, dévastaient ? Tant pis pour eux. L’exemple du mal ne doit pas être suivi. Les Sennevilliers, au milieu de l’avilissement général, restaient les représentants de la moralité, de la dignité, et en souffraient, subissaient, plus que tous les autres, le poids de la guerre. Nulle compromission chez eux, ni trafic, ni vol, ni échange avec l’ennemi. Aigries, affaiblies et malades, obstinées en leur rigidité, en leur entêtement de Françaises et d’honnêtes femmes, elles assistaient avec écœurement à l’infamie, aux prostitutions, aux capitulations des autres et n’espéraient plus, pour rétablir l’équilibre et la justice, qu’en une lointaine et tardive victoire finale de la France, – qu’elles ne verraient peut-être pas…

Il était enfin venu, ce jour béni du ravitaillement. La vieille Berthe, toujours drapée dans sa couverture, ses souliers de roulier aux pieds, le nez rouge, la face blême, les yeux pleurants, la peau mordue par le froid, était arrivée à l’école, parmi la cohue, et pénétrait dans la salle de classe où l’on distribuait des vivres. Une foule l’emplissait, de gens qui sentaient la laine mouillée, la sueur, le pauvre. Un poêle de fonte noire chauffait le milieu de la salle et on se battait à qui s’en approcherait. Vers le fond, une cloison barrait la pièce, derrière laquelle se tenaient les distributeurs. Il y avait deux guichets. À l’un, Marellis le percepteur donnait le pain et les conserves. À l’autre, Leuil, ami de Lacombe, qui avait remplacé Sérez l’instituteur ; donnait le riz, les pois et les légumes secs. Mais son guichet était établi de façon qu’il ne pût voir ceux à qui il passait leurs vivres. Et derrière lui une grande mécanique compliquée qu’avait imaginée Pascal Donadieu distribuait les rations automatiquement, les pesait et les jaugeait au demi-gramme près. Avant que Donadieu eût imaginé sa mécanique, Leuil se servait en guise de mesure d’une boîte de conserve, au fond de laquelle il mettait des rondelles de bois pour arriver à doser les parts. Seulement Marellis s’était aperçu que Leuil, pour les amis, retirait les rondelles. Et il avait exigé un procédé de distribution mécanique et un guichet d’où Leuil ne vît plus les gens qu’il servait.

Marellis avait commencé sa distribution de pain et de miel. On se bousculait autour de son guichet. On recevait son pain, des boules d’un mastic noirâtre. Beaucoup, tout de suite, y mordaient, en arrachaient une bouchée. Des familles se le partageaient, se le divisaient sur place, chacun emportant jalousement son morceau. On se disputait, on demandait à Marellis de répartir, de peser les rations de chacun, une à une. La faim tuait l’esprit de famille, la tendresse. Il faut un certain quantum de bien-être pour que l’homme reste homme. On trouvait dans les miches, sous une croûte rocailleuse, une boule de pâte incuite, collante, détachée comme une amande dans sa coque. Souvent, cette boule était moisie, semée de cristaux de sel rouge, d’un goût amer et comme pourri. On les montrait à Marellis : « Si c’est pas dégueulasse, tout de même, une saloperie pareille ! » Et Marellis levait les bras au ciel : « Que voulez-vous que j’y fasse ? Je donne ce qu’on apporte ! »

Il ne voulait pas répandre par le village l’aigreur et la révolte. Mais il voyait bien comme la qualité du pain avait encore baissé depuis qu’Orchon tout seul cuisait la farine pour le ravitaillement. Baille, de beaucoup le meilleur boulanger des deux, avait été évincé, sous prétexte que d’avoir deux boulangers compliquait le service de distribution. Orchon, qui achetait à Lacombe du bois mort pour son fournil et acceptait pour cent kilos des livraisons de quatre-vingts kilos de farine, avait obtenu de la commission municipale le monopole et en abusait. À l’immangeable farine K. K., il ajoutait encore des poudres de haricots rouges moulus et de pommes de terre torréfiées. Et comme d’autre part il pétrissait mal et ne suivait pas les instructions des autorités allemandes pour la cuisson et la levée de la pâte, son pain était infect. On manquait de sel. Les Allemands avaient eu l’idée de faire employer les cristaux de saumure qui restaient dans les tonneaux de viande américaine. Au lieu de les faire tremper et dissoudre dans une eau qu’il emploierait ensuite dans le pétrin, Orchon jetait tels quels les cristaux compacts et veinés de sang dans sa pâte. Ils ne fondaient pas. On les retrouvait, intacts et dégoûtants, au milieu du pain fade et sans saveur. Mais Orchon était ami de Lacombe.

Marellis poursuivait sa distribution. Il ramassait les bons de ville, remettait en échange les pains. Beaucoup demandaient timidement du crédit. Car on n’avait même plus, bien souvent, de quoi payer cette maigre portion de vivres, et Lacombe n’accordait la carte d’indigent qu’à ses amis. D’aucuns, démunis d’argent, mais ayant encore un peu d’or, un bijou, une bague, rapportaient, la confiaient à Marellis :

– Monsieur le percepteur, gardez-la moi jusqu’à la semaine prochaine, je vous paierai mes dettes.

D’autres apportaient une pièce d’or, une pièce de dix francs, lointain souvenir de l’avant-guerre, conservé comme un talisman :

– Monsieur Marellis, ne la donnez pas tout de suite, s’il vous plaît, gardez-la quelques jours… Peut-être qu’on pourra vous la reprendre.

Il en voyait ainsi lui apporter dix fois un bijou et dix fois le racheter, comme un précieux gage, par un miracle d’entêtement et d’attachement. Certains aussi, dépourvus de tout et trop fiers pour l’avouer, ne demandaient qu’un pain pour quatre, un cube de miel, une ration dérisoire, qui ne les nourrirait pas deux jours : « On n’a pas beaucoup d’appétit, depuis qu’on ne travaille plus… » Et ceux-là, de semaine en semaine, devenaient plus nombreux. Car il finissait toujours par s’en aller, le dernier louis, le dernier écu d’argent. Elle durait trop longtemps, cette guerre…

Les faces étaient maigres et pâles. La faim et la souffrance avaient dématérialisé les visages. On se fût cru au milieu d’un peuple d’ascètes. Des indices révélaient une misère physiologique affreuse : compères, clous et boutons, jaunisses, gourmes, gale entre les doigts, scorbut des gencives, abcès froids dans le cou et sous les oreilles. Des toux, des souffles courts, une espèce de rumeur gémissante, emplissaient cette salle. On se chauffait avec délices et prudence. Il semblait qu’on n’eût plus l’habitude du feu. Près de Berthe, une femme de vingt ans, un bébé sur les bras, défaillit doucement, se laissa aller, prise de syncope à sentir cette chaleur. On la releva sans émotion. C’était banal. Chaque semaine, il en tombait ainsi deux ou trois.

Le tour de Berthe était venu. Elle s’approchait du guichet de Marellis. Il la reconnut :

– Ça va, madame Sennevilliers ?

– Doucement…

Il empilait trois pains sur la tablette. Elle les repoussa. Elle demanda :

– Pas de lait ? Lise est malade…

– Malade ? Aussi ? Hélas, non, madame, pas de lait cette fois.

– Alors, je prendrai du pain tout de même.

Mais elle n’en prit que deux. Elle expliqua avec gêne :

– Il m’en reste encore de la fois dernière. Pas besoin de gaspiller, n’est-ce pas ?

Et elle s’en alla. Elle était un peu réchauffée Le froid lui semblait maintenant moins rude. Elle pensait à Lise, qui n’avait pas profité de ce feu. Heureusement, elle lui portait du pain. Elle flaira la boule grise, qui sentait le seigle et l’amertume. Elle en avait l’eau à la bouche. Elle eût voulu courir.

Comme elle atteignait l’angle de la place, une grande voiture déboucha, un grand camion à ridelles, que traînaient deux chevaux mouillés et fumants. Un Allemand les menait, assis sur le siège. Quand la voiture croisa la vieille Berthe, celle-ci en vit sauter par derrière un gamin qui roula par terre sans lâcher un énorme bloc de houille qu’il tenait dans ses bras. Il se releva, disparut à toutes jambes.

Du charbon ! En trois secondes, Berthe Sennevilliers vécut un drame moral.

Tout un passé d’honnêteté en elle, une ligne de conduite inflexible, soixante-cinq années de principes rigides… (On ne vole pas.) Une muraille. Et l’abbé, Marc, son fils. Son fils prêtre… En face, le doute… Lise malade, brûlante, au fond d’un lit glacé, et claquant des dents, sans lait, sans pain, sans feu. L’exemple des autres, l’universel bouleversement des valeurs et des consciences. Voler les Boches, c’est pain bénit. Et que de souffrances endurées par leur faute ! Et la carrière dévastée, l’auberge en ruine… Et Jean qui était mort… Faire comme les autres, comme tout le monde…

Elle eut soudain un élan, comme si quelque chose l’avait jetée vers cette voiture Elle courut derrière, leva les bras, tendit vers le chargement de houille deux vieilles mains cupides, arracha un bloc…

– Hé bé ! Hé bé ! C’est du propre !

Cette voix la glaça. Elle resta immobile, hésita une seconde avant d’oser se retourner vers celui qui venait de crier. Elle reconnut Hérard, le délégué du ravitaillement. Il était rouge de fureur. Il clamait :

– Espèce de vieille voleuse, vous n’avez pas honte ! Des gens riches comme vous, voler le charbon du ravitaillement ! Ah, ça vous coûtera cher !

Berthe Sennevilliers le regardait, de ses grands yeux gris hagards. Elle tremblait. Elle avait lâché le bloc de houille qui s’était brisé à ses pieds. Les gens, déjà, accouraient, l’entouraient. Elle promena sur eux un regard hébété. Il y avait Lacombe le maire, Marellis, Donadieu, Guégain le coiffeur. Elle ne reconnaissait personne. Elle n’avait qu’une idée en tête, son infamie, son déshonneur. Elle avait volé, elle était prise à voler. Soixante années d’honnêteté et de courage pour en arriver là… Elle qui avait donné un prêtre aux hommes !

Devant elle, gonflé de colère et d’importance, tout plein de la facile indignation de l’honnête homme devant le crime, Hérard continuait à l’accabler : – Voler le charbon des malheureux ! La mère d’un soldat ! La mère d’un prêtre ! Hé bien, pour un exemple…

– Les Allemands… souffla Berthe Sennevilliers.

– Quoi, les Allemands ?

Elle murmura : – Je pensais que c’était aux Allemands… Il y avait un Allemand… J’avais cru…

Il ne l’entendait pas. Il cria : « – Quoi ? Qu’est-ce que vous me chantez ?

Elle ne répondit plus. À quoi bon ? C’était fini, maintenant, elle était une voleuse. Aux yeux de tous, elle était une voleuse. Machinalement, par un dernier souci misérable de décence, elle brossait inconsciemment le devant de son tablier bleu, en faisait tomber le noir du charbon, tandis qu’Hérart tempêtait :

– Vous le paierez cher ! Je vous supprime pour un mois tout ravitaillement ! Vous vous débrouillerez comme vous pourrez ! Allez-vous-en !

Elle écartait les gens, elle s’en allait, un peu de rouge à ses joues blêmes, et les mains tremblantes. Elle avait dans les oreilles une espèce de brouhaha, entendait autour d’elle un confus murmure, sans savoir si on s’indignait ou la plaignait, sans oser attacher les yeux sur un visage. Elle avait peur de tomber morte sur place avant d’être sortie de tous ces gens. Elle put enfin se dégager, s’éloigner par le chemin du mont d’Herlem, la tête bourdonnante, les joues chaudes, les jambes incertaines. Elle ne pensait plus au froid, à la faim, au pain qu’elle emportait, à sa fille malade. Elle n’était plus qu’une pensée, une idée fixe : – Voleuse… Il lui semblait qu’elle était encore infiniment heureuse, dans sa misère, tout à l’heure. Dire que cela était irréparable, ineffaçable, à présent, que jusqu’au dernier jour elle porterait devant le monde et au fond d’elle-même cette honte !… Un instant, elle hésita à retourner à la carrière, à avouer à Lise : J’ai volé. Il lui fallut la pensée de la malade, la vue de ce pain, de cette vie qu’elle apportait, pour qu’elle eût le courage de rentrer chez elle tout de même.

Sur la place, on l’avait regardée partir dans la consternation. On n’osait pas toucher à ce charbon qu’elle avait laissé choir. On regardait cette poussière noire, ces fragments, comme une chose maudite. Ce fut Leuil qui, avec un balai et un bout de carton, le ramassa et l’emporta, tandis que Lacombe, Marellis et les autres rentraient dans la salle du ravitaillement pour se servir après la distribution publique. Les employés étaient toujours servis les derniers. Marellis prit son pain, reçut comme les autres sa portion de haricots rouges et de pois secs. Il ne fut pas peu surpris de voir Hérard, en plus de sa part, lui donner une boîte de lait condensé. – D’où cela sort-il ? demanda Marellis.

– Mais… Vous n’en voulez pas ? Comme il vous plaira. C’est facultatif. Deux francs vingt la boîte, aujourd’hui.

– Je ne savais pas qu’il y avait du lait, dit Marellis. Je n’en ai offert à personne. J’en ai même refusé à certains. Comment ne m’a-t-on pas prévenu ?

– On aura oublié.

– Et pourquoi n’a-t-on pas mis une affiche pour informer le public qu’il y avait du lait à deux francs vingt la boîte ?

– On aura oublié, répéta Hérard.

– Et d’ailleurs on ne pouvait pas, intervint Leuil, qui était revenu se servir. Il n’y en avait pas assez pour tout le monde, et tous en auraient voulu.

– Il fallait ne pas oublier, dit Marellis, il fallait plutôt garder ce lait pour les malades… Je ne vois pas de raison pour que nous profitions ainsi de tous les produits insuffisants en quantité, sous prétexte que la distribution en est impossible.

– « Profiter » ! Qui parle de profiter ? cria Lacombe. Nous le payons, ce lait, nous ne le volons pas.

– Nous le payons deux francs la boîte, oui, quand il en vaut dix-huit dans les épiceries. Ce n’est pas honnête.

– Libre à vous de le refuser, ricana Premelle le secrétaire.

– Je le refuse, parfaitement !

Mais à la réflexion, Marellis fit taire sa révolte, et acheta quatre boîtes de lait pour les porter aux Sennevilliers.

II

Berthe et Lise Sennevilliers furent privées de ravitaillement pendant un mois. Elles souffrirent atrocement de la faim. Elles vécurent le plus souvent couchées, à se chauffer l’une l’autre, à tromper la faim en suçant une boule de pain ficelée dans un morceau de toile, comme on donne aux petits enfants. Marellis partageait avec eux ce qu’il pouvait. Entre temps, quand Berthe, à quelque clôture ou dans un pré, pouvait arracher un pieu ou une vieille souche, elle faisait du feu. Elle cuisait les trognons de choux verts, ces hautes tiges filandreuses qu’on trouve encore après l’hiver dans les jardins. Les trognons de choux rouges, il fallait les manger crus : c’est trop long à cuire.

Malgré tout, sans les Allemands, les deux femmes seraient mortes de faim. Ce furent eux qui les soutinrent. Ils avaient su, on ne sait par quelle rumeur, que deux malheureuses étaient privées de ravitaillement dans le village. Ils commençaient eux-mêmes à comprendre ce que c’était que la faim. Berthe, qui avait abdiqué depuis sa chute tout orgueil, reçut d’eux des fonds de gamelle, des restes de la cantine. Des soldats quelquefois, le soir, apportaient à leur porte un fond de rata dans une boîte, qu’elles retrouvaient au matin gelé.

II y eut à ce sujet une grande discussion à la commission municipale. Dans sa dernière réunion le colonel commandant annonça son départ. La Kommandantur qui devait lui succéder réclamait la mairie tout entière. Il faudrait trouver une maison pour y loger les archives et Premelle, le secrétaire de la mairie. Le colonel édicta aussi une contribution de guerre de trente mille francs, – c’était devenu un usage périodique, – et une amende de quatre mille francs pour fournitures insuffisantes de lait et d’œufs de la part des fermiers.

La réunion de la commission municipale avait lieu immédiatement après. Marellis disputa, protesta avec véhémence. Les événements lui donnaient raison : Le Committee for Relief in Belgium, las de ne retrouver aucun argent, averti du gaspillage et du manque total de comptabilité, réclamait impérativement des comptes et des versements réguliers, la discrimination des recettes communales d’avec les recettes perçues au titre du ravitaillement. Celles-ci devaient être versées intégralement au Committee. Tout cela, Marellis le réclamait depuis longtemps. Il protesta aussi contre le monopole du pain accordé à Orchon.

– Vous-même avez demandé qu’il n’y eût qu’un seul boulanger, objecta Lacombe.

– Ce n’était pas une raison pour qu’on choisît le plus mauvais ! Le pain de Baille était au moins mangeable. A-t-on seulement tiré au sort, avant d’attribuer le monopole à Orchon ? C’est comme cette punition infligée aux Sennevilliers, et qui nous déshonore aux yeux de l’ennemi ! De quel droit vous autorisez-vous à juger et châtier, Monsieur Hérard ? Le cas devait être soumis directement au Committee. Et maintenant, Monsieur le Maire, qui va payer cette amende de quatre mille francs que nous infligent les Allemands ?

– L’amende ? Mais… Qui voulez-vous qui paie, sinon la commune ?

– Ainsi, vous vendez vos œufs et votre lait, vos beurres et vos fromages aux Allemands, vous recevez trois pfennigs par œuf, cinq pfennigs par litre de lait, vous encaissez cet argent. Et quand il s’agit de régler une pénalité pour une fourniture insuffisante, c’est la commune, c’est-à-dire tout le monde, qui paie ! Et vous estimez cela juste ! C’est de la malhonnêteté !

Mais on le laissait tempêter. On opposait à sa colère, à ses efforts, le paisible entêtement buté du fermier, du paysan, dont la grande force est l’inertie. Contre ces natures endormies et sournoises, Marellis s’exaspérait en vain. Et, en manière de perfide vengeance, Lacombe, qui tout de suite avait su se mettre au mieux avec le nouveau commandant d’étape, lui suggéra de désigner la maison de Marellis comme nouveau local où s’installeraient les services de la Mairie, expulsés de la maison commune. Marellis dut déménager et s’en aller habiter avec sa femme et sa fillette dans une masure, au bout du village, tandis que Premelle s’installait dans sa maison, dont Marellis n’avait pas même pu déménager les meubles.

Il obtint tout de même une satisfaction de principe. Il s’était plaint au Committee de la punition infligée aux Sennevilliers. Le Committee fit savoir à son délégué Hérard qu’il interdisait pour l’avenir aucun châtiment de ce genre, et que tout cas analogue devrait directement lui être soumis, pour qu’il prît lui-même les sanctions opportunes.

C’est vers cette époque, peu après le dégel de mars, qu’eurent lieu de grandes pluies. La mare qui entourait la ferme Lacombe déborda, inonda la cave de la ferme. Des soldats allemands, qui aidèrent à la vider, racontèrent au village qu’on entendait dans l’eau flotter et se heurter les boîtes de conserves et de lait concentré. Et les chiens de la ferme lapaient l’eau qu’on rejetait dans les rigoles, parce qu’elle était sucrée.

Mais on n’osait pas dire tout haut ces choses.

\*

Avec l’ancienne Kommandantur d’étape s’en allait tout l’effectif des Allemands occupés à Herlem. Albrecht, le chef de culture de la ferme Lacombe, partit comme les autres, et laissa Judith.

Elle sut la nouvelle une semaine d’avance, et vécut une agonie. C’était fini, tout s’effondrait. Elle n’avait plus d’avenir devant elle. Albrecht quittait Herlem pour la Belgique. Il ne reviendrait plus. Après la guerre, peut-être… Mais comment, la guerre finie, un Allemand oserait-il revenir en France ? Elle essayait d’imaginer tout de même ce retour, elle rêvait d’une naturalisation impossible, ou bien d’une fuite à deux, vers l’Amérique, l’inconnu. Ou bien, elle se voyait passant la Frontière, rejoignant Albrecht en Allemagne, sous un faux nom, devenant Allemande comme lui, et pour lui. Chimères, songes impossibles, dont elle endormait son désespoir comme d’une morphine.

Albrecht, lui, ne disait rien. Ce gros garçon robuste, et d’un équilibre insolent et irritant, continuait sa vie paisible, ses labours et ses semailles, rentrait le soir chez Judith ni plus ni moins gai, ne perdait ni un coup de dent ni une minute de sommeil. Une pareille impassibilité torturait Judith, et, parfois, la rassurait. Une aussi monstrueuse indifférence n’était pas possible. Il fallait qu’il eût en lui la certitude d’un retour. Elle le questionnait. Il riait : – « Oui, oui, je reviendrai. Tu sais bien qu’avant la fin de la guerre je serai ici. Et nous ne nous quitterons plus. » – « Et si vous êtes battus ? » – « Nous ne serons pas battus. » Il croyait en les destinées de son Kaiser. – « Et si vous êtes battus tout de même ? » – « Je te ramènerai avec moi en Allemagne. »

Le dernier soir, il lui demanda de cuire un filet de porc qu’il rapporta avec des choux. Il avait déniché de la bière, et quatre bouteilles de vin cacheté. Il revint avec deux camarades et deux femmes du village, que Judith connaissait et qui passaient pour être de mœurs faciles. Ils soupèrent ensemble. Judith les servait. Elle ne mangea pas. À tout instant, elle sortait et cachait ces larmes, étouffée. Albrecht s’amusa avec les autres, et chanta des chansons en allemand. Les deux soldats et leurs maîtresses quittèrent la maison très tard, et fortement éméchés.

Albrecht s’en alla le lendemain matin, l’air paisible, comme s’il était parti pour l’ouvrage de tous les jours. Il embrassa Judith. Elle se sentait mourir, elle s’accrochait à lui avec désespoir.

– Tu m’écriras ?

– Oui, oui…

– Tu reviendras ? Jure, jure… Je meurs si tu ne reviens pas…

– Je reviendrai, oui, oui…

– Envoie-moi des lettres, envoie-moi des camarades, que je sache que tu es vivant, que tu penses à moi, que tu m’aimes…

Albrecht riait en détachant ses bras d’autour de son cou :

– Oui, oui, je t’enverrai des camarades. Allons, au revoir, au revoir, je reviendrai bientôt…

\*

Judith fut trois mois sans nouvelles d’Albrecht. Il était parti en février 1916. Elle demeura jusqu’en mai à l’attendre, jour après jour, perdant peu à peu son espoir de le revoir, et ne s’accoutumant pas à sa douleur. Elle ne souffrait pas quant au matériel. Albrecht lui avait apporté tant de provisions de la ferme, – pois secs, haricots, pommes de terre, seigle et blé, lard fumé, fèves, navets et choux, qu’elle en avait quand il partit plein sa cave et plein son grenier. D’ailleurs, elle était fille à se tirer d’affaire. Elle connaissait maintenant passablement l’allemand, arrivait à se faire comprendre, et s’était créé des relations parmi les officiers et les scribes de la Kommandantur. Bien connue comme la maîtresse du chef de culture, elle avait toutes les facilités qu’elle voulait pour se rendre en ville, à Lille, à Tourcoing. Elle allait y vendre ses légumes, du rhum, et de la « Goldwasser », qu’elle se procurait aux cantines des soldats, et qu’on lui achetait très cher en ville. La Goldwasser était un alcool très goûté des Allemands. De la ville, Judith rapportait du savon, des étoffes, du café, des choses introuvables au village. Et ce double trafic lui faisait gagner beaucoup d’argent. On venait chez elle, respectueusement, demander si elle ne pourrait pas apporter de Lille un médicament pour un malade, une chemise pour une communion. On la haïssait et on la craignait. On savait qu’elle pouvait faire, ainsi protégée par la Kommandantur, beaucoup de bien et beaucoup de mal. On lui demandait un passeport pour aller voir des parents, une diminution d’amende, la permission de déménager, de tuer un cochon. La mère Lacombe et Estelle Babet, la sœur de Judith, venaient comme les autres et plus que les autres. Et Judith leur rapportait de la ville ce qu’elles demandaient et ne faisait rien payer. Le père Lacombe ne disait mot, feignait d’ignorer. Et un jour il finit même par envoyer sa femme demander une paire de bottines à la mesure de son pied. Judith était devenue une puissance.

Elle n’en tirait pas vanité. Elle rendait service à tous, largement, sans compter, comme si ç’avait été pour elle une espèce d’expiation, – comme si elle avait espéré ainsi gagner le pardon public. Elle avait vu passer les semaines après les semaines. Elle espérait toujours une lettre, ou bien le retour miraculeux d’Albrecht. Elle ne pouvait accepter l’idée que tout dût finir ainsi, dans le vide. Chaque fois qu’arrivaient ou que passaient à Herlem de nouveaux contingents, elle courait interroger les hommes. Peut-être savaient-ils quelque chose, pourraient-ils lui dire au moins vers quel pays était allé le régiment d’Albrecht. On voit tant de gens, durant la guerre, la vie de chacun croise tant d’autres vies… Mais personne ne savait jamais rien.

Judith vécut ces temps-là comme en dehors du réel, dans une attente perpétuelle, loin des autres. Il semblait que son idée fixe l’isolât. Aller, travailler, acheter et vendre, ce n’était pas sa vie. Elle faisait tout cela comme en rêve. Elle ne se retrouvait elle-même que le soir seulement, dans sa maison, en tête à tête avec sa pensée obsédante. Elle souffrait une immense expiation. Elle avait fait d’Albrecht sa divinité, l’avait comme recréé en elle, épuré, transfiguré. Jamais amour n’avait plus volontairement été plus aveugle. Elle avait rejeté ses défauts, ses tares, exalté ses qualités et ses vertus, aimé en lui un être tel qu’elle eût voulu le voir, et non le gros garçon amateur d’une bonne table et d’un bon lit, jouisseur et jovial, un peu vantard et terre à terre, ni bon ni mauvais, qu’il était en vérité. Chez beaucoup, cet aveuglement est inconscient, presque naïf. Chez Judith, il était presque volontaire. Cette aventure où elle avait sombré, cette chute, elle avait voulu de toutes ses forces en faire une ascension, afin que se réalisât quand même son idéal, les pures aspirations de sa jeunesse vers la noblesse et la beauté.

Un soir, – il y avait bientôt cent jours qu’Albrecht était parti, – Judith était dans sa petite maison et préparait son souper. On était en fin mai. Il avait plu, il faisait lourd. Par la fenêtre, Judith voyait la plaine immense et plate, monotone, baignée de vapeurs traînantes, et le vaste ciel encombré et fuligineux, un ciel d’orage où le soleil s’enlisait, achevait de descendre, parmi de grands reflets dorés, des masses noires de nuées et de grands rayonnements obliques à travers l’espace.

Judith entendit des pas sur la route. Elle habitait un coin perdu du mont d’Herlelm, non loin de la carrière. Peu de gens passaient là. Elle écouta. Les pas s’arrêtèrent devant sa porte. On frappa. Elle courut à la porte, traversée comme chaque fois du même espoir insensé. Elle ouvrit. Il y avait devant elle trois Allemands.

– Mein Herr…

– Madame…

Ils avaient l’air content. Ils ne venaient pas pour loger, ils n’avaient ni sac ni fusil. Ils étaient propres, lavés, nets. L’un d’eux tenait une bouteille, un pain, un saucisson. Ils riaient assez sottement, et ne disaient rien.

– Vous venez loger ? demanda Judith.

– Ja, ja, dit celui qui tenait le saucisson et la bouteille. Nous dormir, ja, ja…

Il cligna de l’œil.

Judith les regardait tous les trois avec stupeur. Ils devaient être saouls. Elle ne comprenait pas. Ils étaient trop propres, ils ne venaient certes pas du front. Et cette bouteille ! Ce manger qu’ils semblaient offrir ! Et cette physionomie bizarre. Ils riaient toujours, ils se poussaient du coude. L’un d’eux tira un papier de sa poche, le tendit. Elle reconnut l’écriture d’Alhrecht…

La chose était venue sans doute à la suite d’une beuverie. Les hommes aiment se vanter. Albrecht avait dû faire quelque part la noce avec ces trois hommes qui partaient pour Herlem et le front. Il avait dû leur dire, pour poser au débrouillard, pour se vanter : « Je vais vous donner un logement, moi, un bon logement, un bon lit et le reste… Quand j’y étais, moi, à Herlem, j’avais su me débrouiller… » On est éméché, on ne mesure plus ses actes, on voit les choses d’un autre œil, les souvenirs se déforment dans l’excitation de l’alcool. Pour faire une blague, pour faire rigoler, pour poser au malin, pour rien, il leur avait donné ce papier. Ils avaient dû en rire longtemps tous les quatre, se taper sur la cuisse. C’était la mode, d’ailleurs, chez certains Allemands, de mettre de ces inscriptions-là sur les bons de réquisition ou de logement. Mais peut-être que le lendemain, dessoulé, Albrecht s’était rappelé et avait éprouvé quelque chose comme un remords.

« Bon pour dormir une nuit avec Madame… »

« Albrecht ».

Judith, immobile, regardait les trois hommes au seuil de sa porte. Elle sentait sa raison chanceler. Souffletée, bafouée, misérablement traitée en femelle à vendre, elle se voyait brutalement dégradée, tombée des cimes de son rêve, déchue de toute la déchéance de l’homme qu’elle avait aimé. Avili, il l’avilissait en même temps que lui-même. Elle eut soudain l’horrible et précis rappel de tout ce qu’elle avait fait pour cet homme, de leurs nuits, de cet amour insensé, de cette adoration d’une chair méprisable où elle s’était abaissée et prostituée. Jusqu’où n’avait-elle pas abdiqué sa pudeur et fia dignité, quel stupre n’avait-elle pas accepté pour susciter en lui le frisson du plaisir, mériter un mot, un geste, un regard contenté et repu qui la récompensait ? Il la payait, aujourd’hui… Il la payait suivant ses œuvres, fille de jouissance à qui l’insulte convenait bien.

Elle tenait toujours le papier dans sa main. Les trois hommes, gauches et balourds, se dandinaient devant elle et riaient bêtement, mal à l’aise et comme confus. Elle, les regardait de son noir regard – épouvantablement pâle, grande et maigre, statue immobile qui les effrayait vaguement. Elle leva son long bras nu, le tendit vers l’intérieur, d’un geste qui, sans qu’ils comprissent pourquoi leur parut presque tragique. Et elle souffla :

– Entrez…

Deuxième partie

Chapitre I

I

Depuis le début de la guerre, bon nombre des fabriques de la région étaient fermées. Quelques usines pourtant tournaient encore sous la direction des Allemands. On fabriquait des tissus, on utilisait le reste des stocks. L’ennemi, vers le milieu de 1915, décida de forcer tous les industriels à travailler pour lui. Fort adroitement, il entreprit les patrons isolément, l’un après l’autre, pour vaincre plus aisément les résistances.

C’est ainsi qu’un après-midi Hennedyck, qui était à son usine de l’Épeule, fut avisé qu’un officier de la Kommandantur lui donnait rendez-vous pour le lendemain matin à dix heures.

Le lendemain matin, il attendait donc à l’usine. À dix heures arrivaient en auto deux officiers et un sergent. Présentations dans la cour même. Ce fut très bref.

– Monsieur, votre usine ne marche pas. Il faut la mettre en route.

– Pour quel article ?

– Vos articles courants.

– C’est du coton que je fabrique, de la fantaisie et du tissu lourd…

– Vous diminuerez le nombre des fils de chaîne et de trame.

– Mes métiers ne peuvent produire qu’un tissu très dur…

– Allons voir.

Hennedyck les précéda au tissage. Ses énormes métiers anglais, à double ensouple, très robustes, étonnèrent un peu les officiers allemands. Ils discutèrent dans leur langue. Le sergent, qui paraissait être un technicien, semblait vouloir les dissuader de leurs prétentions. Ils revinrent à Hennedyck. Le plus grand affirma :

– Ça ne fait rien, vous travaillerez tout de même. C’est partout la même chose ! Nous commençons à en avoir assez.

– Fort bien, dit Hennedyck, contenant, lui aussi, la colère qui le saisissait. Mais je ne peux pas tourner sans charbon !

– Vous en aurez.

– Sans huile, sans taquets…

– Vous en aurez.

– Sans argent…

– Vous en aurez…

– Et le personnel ?

– Vous le chercherez, mais vous tournerez dans huit jours.

– Vous allez fort ! s’exclama Hennedyck. Et à quel prix, d’abord ?

Ils eurent une réponse qui le laissa pantois.

– Au prix qu’il vous plaira. Votre prix sera le nôtre.

– Mais ma machine, cria Hennedyck, ma machine à vapeur, elle ne va plus !

Car il avait lui-même rayé les cylindres quelques semaines auparavant.

– Allons voir.

Ils descendirent dans la salle des machines. Hennédyck leur montra les cylindres à réparer. Il expliqua que la machine venait de Gand, qu’il faudrait y mener le cylindre, que ce travail prendrait des mois.

– Nous vous enverrons des mécaniciens. Dans un mois vous tournerez.

– Impossible.

– On verra.

Ils le laissèrent, revinrent dans la cour, remontèrent en auto et disparurent.

Hennedyck était dans une grande perplexité. Il hésitait. Travailler pour l’ennemi était une trahison. Mais refuser, c’était se désolidariser d’avec ceux qui avaient continué à tourner sous les ordres de l’ennemi. C’était aussi exposer la population ouvrière à des représailles. Les Allemands, en cas de refus, menaçaient de couper à la ville tout ravitaillement. Une famine épouvantable éclaterait. C’était enfin, et cela comptait aussi, après tout, l’exil pour Hennedyck, loin de sa femme Émilie, la destruction de l’usine, peut-être la ruine.

Hennedyck pesait le pour et le contre, et balançait. Ce fut le peuple, le menu peuple, qui lui montra la voie.

Il était dans son bureau, le lendemain. Il revoyait ses listes d’ouvriers, justement, il se demandait avec inquiétude ce que deviendraient, en cas de conflit avec l’autorité allemande ces braves gens dénués de ressources. Son vieux concierge à ce moment vint l’avertir qu’on le demandait. – Qui ? – Des ouvriers, Monsieur. – D’ici ? – Oui, Monsieur Patrice. – Fais-les monter, Césaire… – Ils sont bien quarante, Monsieur. – J’y vais :

Il les trouva dans l’escalier, qui attendaient, – des hommes, des femmes, des gamins. – Bonjour, mes amis. Hé bien, que se passe-t-il ?

Il vit leurs mines gênées et fermées.

– Ça ne va pas ? Montez dans le vestibule.

Ils le suivirent, s’entassèrent dans le vestibule. –

– Hé bien ?

Alors Lerue, un ancien contremaître, prit la parole. Il était depuis vingt ans chez Hennedyck. Il dit :

– Monsieur Patrice, c’est pas pour vous faire de la peine, vous avez été bon patron, et moi, ça fait vingt ans que j’œuvre chez Hennedyck. Mais voilà, on vient demander nos livrets…

– Vos livrets ?

– On sait que les Allemands vont remettre la fabrique en route. On ne peut pas œuvrer pour les Allemands.

– Mais je ne vais pas œuvrer pour les Allemands ! cria Hennedyck.

– On sait bien, Monsieur Patrice, on sait bien… Mais y a des fabriques où qu’on œuvre, voyez-vous… Et nous, on ne veut pas.

– Hé bien, entrez l’un après l’autre. Je vais vous donner des bulletins de sortie à la date de juillet 1914. Et après la guerre, naturellement, vous reviendrez quand même…

– Merci, Monsieur Patrice.

Il rentra dans son bureau, plus ému qu’il ne le montrait. Il les reçut l’un après l’autre. À Lerue, il dit, essayant de rire :

– Je ne pensais jamais que je devrais te donner ton compte un jour, mon vieux Lerue…

– Et moi non plus, Monsieur Patrice, murmura le contremaître. Et il y avait comme un vague reprocha dans sa voix.

Flavie van Groede, la belle-sœur des Laubigier, recevant son livret, demanda hardiment : – C’est-il vrai, Monsieur Patrice, que vous allez faire des capotes pour les Alboches, à c’t’heure ?

Une autre, une brave femme, montra timidement une lettre de son garçon, pour s’excuser : – Vous voyez, Monsieur Patrice, c’est lui qui veut. Voilà ce qu’il écrit.

Le fils était au front. De là-bas, il avait su la nouvelle. Il écrivait : « On dit que Roubaix fait des sacs pour les tranchées allemandes. Si tu fais ça, si c’est vrai, je ne reviendrai jamais plus à Roubaix. »

Puis l’indignation grandit. On sait que quelques usines tournaient pour l’ennemi. Il faut juger sans idée préconçue la situation des industriels qui avaient consenti à tourner. Plus de Chambre de commerce, plus d’organisme directeur. Les Allemands avaient frappé à la tête. Chaque patron, entrepris isolément dès l’arrivée de l’ennemi, se sentait désarmé, impuissant. Ç’avait commencé par des réquisitions, l’ordre, sous menace de pillage et de déportation, de finir le travail en cours, d’épuiser les stocks. Puis on avait imposé le travail ouvertement. Maie tout cela n’allait pas sans un certain mécontentement ouvrier. Brusquement, toutes les rumeurs qui couraient à Roubaix prirent corps. Cette menace du travail généralisé, le bruit que dans les usines qui tournaient encore on cousait maintenant des uniformes et des sacs à terre pour l’ennemi, suscitèrent une poussée d’indignation. Et voilà qu’on parlait de faire travailler tout le monde ainsi. Non ! on ne travaillerait pas, on empêcherait les gens qui œuvraient encore de continuer. On malmena dans les courées les ouvriers, les ouvrières occupés dans ces usines. Une foule immense alla les attendre le soir à la sortie des usines. Ce fut une belle bagarre. Les ouvriers félons reçurent une correction terrible des mains du populaire indigné. Des sentinelles allemandes à la porte des usines durent s’enfuir et se cacher. Un commissaire de police qui tentait d’apaiser les esprits fut lui-même traité de traître et reçut les rudes éclaboussures de cette colère. Ailleurs, spontanément, des ouvriers jusque-là soumis aux Allemands se rebellaient. On avait reconnu dans les objets qu’on cousait des sacs à terre. On ne voulait plus. On fit grève. Les usines durent cesser de tourner. Ce fut une espèce d’explosion de révolte à travers tout le pays envahi, jusqu’à Lille.

Hennedyck vit là une inspiration. La voie ? Mais on la lui montrait, il la lui montrait, ce brave peuple brutal et fruste, dans sa conscience rigide et absolue. On ne travaille pas pour l’ennemi, voilà tout. Souffrir, pâtir, subir les brimades, la faim, l’exode peut-être ? hé ! tout Roubaix ne l’acceptait-il pas sans hésiter ? sans calculer ?

Il composa d’un seul jet une lettre, une rude lettre catégorique et franche à ses collègues. Il la finit en disant : « C’est le peuple de Roubaix qui nous donne l’exemple. » Il regrettait, au fond, que l’initiative ne fût pas venue d’eux, les patrons. Il trouvait qu’ils avaient failli à leur rôle, à leur devoir de conducteurs d’hommes. Eh oui, c’étaient les ouvriers qui leur avaient donna la leçon !

La lettre, il l’avait bien prévu, fit l’effet d’une bombe. Tous ceux dont les usines tournaient se sentirent touchés. Dès le lendemain, une réunion des industriels était fixée pour discuter la question et prendre en commun les résolutions nécessaires.

\*

Gayet, le doyen d’âge, réclama le silence, se leva :

– Messieurs, vous avez tous reçu la lettre d’un de nos confrères, nous demandant nos intentions quant au conflit actuellement soulevé par la question du travail. La réponse à faire à cette lettre motive notre réunion.

C’était au Cercle Pierre de Roubaix. De Lille, de Tourcoing, de partout, les industriels étaient accourus pour assister aux débats.

Tous les yeux s’étaient tournés vers le visage carré, volontaire, énergique de Patrice Hennedyck. Il ne sourcilla pas, regarda l’un après l’autre les assistants, de son regard dur et franc. Près de lui était son ami Daniel Decraemer, l’industriel lillois, un grand homme pâle et voûté, l’air d’un rêveur, avec son long nez étiré, ses yeux gris vagues, et sa chevelure dégarnie, laissant à nu un haut front incliné. À côté d’eux, plusieurs Lillois, dont les usines tournaient encore, formaient un noyau hostile. On remarquait d’ailleurs une espèce de classement par affinités, entre représentants de chaque ville d’abord, et d’autre part entre ceux qui travaillaient et ceux qui ne travaillaient pas.

– Cette lettre, messieurs, continua Gayet, contient des termes un peu vifs…

– C’est juste, approuva Wendievel, ami de Gayet et solidarisé avec lui dans l’affaire.

– Expliquez-vous donc. Vous nous parlez, Hennedyck, de crime de lèse-patrie ! C’est un gros mot.

Il y eut un murmure approbateur.

– Nous ne fournissons à l’ennemi, poursuivit Gayet, encouragé, ni munitions, ni moyens d’action. Nous subissons une loi de la guerre, que nous ne pouvons éluder. L’ennemi est maître. Il nous prend nos biens. Nous n’avons pas à protester. On nous commande de travailler, nous ne pouvons rien non plus. Avez-vous, Hennedyck, fermé votre porte et pris le fusil quand les Allemands sont venus « réquisitionner » vos tissus ? Non, n’est-ce pas ? Il n’y avait qu’à laisser faire. Hé bien, entre donner vos tissus à l’ennemi et les fabriquer, je ne vois pas la différence !

On murmura. Il y eut des « Pardon ! Juste ! au fond… Non, tout de même ! »

– Laisser prendre est un acte passif, lança Hennedyck. Fabriquer est un geste actif. Voilà la différence.

– Je vous dirai ensuite, continua Gayet, que nous n’avons travaillé qu’à notre corps défendant, sous menace d’emprisonnement, de déportation, pour nous et notre personnel. J’ai vu moi-même certains de mes ouvriers emprisonnés 48 heures pour refus de travail. Les Allemands m’ont menacé de brûler mon usine, de priver mes ouvriers de ravitaillement. Que pouvais-je faire ? Je me suis renseigné. J’ai consulté des directeurs de banque, des avocats. On m’a dit : – Il ne faut pas qu’on détruise votre usine. Votre devoir de Français est de garder votre usine intacte, pour qu’après la guerre elle puisse de nouveau servir à la prospérité nationale.

Tout cela était d’ailleurs strictement vrai. Gayet avait cherché partout conseil.

– Nous avons pour nous le droit, répondit Hennedyck. Je regrette de paraître dur, de blâmer implicitement la conduite de bon nombre de mes amis. Mais il leur suffisait de réfléchir tant soit peu pour savoir que les conventions de la Haye interdisent à l’ennemi de demander aux civils plus que le nécessaire pour l’armée d’occupation. Voilà !

– Vous parlez d’or, Hennedyck, mais qui vous l’assure, ce droit ? Ce que nous ne voulons pas donner l’ennemi le prend. Nous refusons le travail ? Il occupera les usines, pillera, saccagera. Il interdira tout ravitaillement, il contraindra la population à travailler sous ses ordres. D’ailleurs, que fait-elle ? Elle travaille déjà. Tout le monde travaille. Il y a des orphelinats à Lille où l’on ravaude le linge pour les Allemands !

– Comment ! On en est là ! cria Hennedyck. Mais c’est notre faute, notre faute à tous ! Nous avons failli à notre tâche, nous n’avons rien fait… Mais non, ce n’est pas vrai ! Et la preuve, c’est que Roubaix se révolte et nous donne l’exemple que nous aurions dû lui donner. Messieurs, ressaisissez-vous, je vous en conjure. Que la conscience au moins de vos intérêts matériels vous ramène à la raison…

– Intérêts matériels ? questionna Wendievel.

– Croyez-vous qu’après la guerre, nos stocks détruits, nos tissus et matériel réquisitionnés, le gouvernement français voudra s’occuper d’aider et de secourir des gens qui l’auront trahi ? Qui vous dit que demain des avions anglais ne viendront pas jeter des bombes sur nos usines, ces usines d’où sortiraient des tissus pour l’ennemi ?

– Oh, oh ! protestèrent Gayet et d’autres, en riant. Ça semblait comique, cette idée de Patrice, ces avions alliés bombardant Roubaix, – Hennedyck, tu exagères ! – Il a des idées noires. – Ne nous tue pas si vite, mon vieux !

Villard, le filateur du Nouveau Roubaix, objecta :

– Vous raisonnez d’un point de vue trop étroit, Hennedyck. Vous oubliez que nous devons avoir aussi le souci de la classe ouvrière, de ses souffrances et de sa moralité. Les usines sont arrêtées depuis longtemps. J’en puis parler. Eh bien, je ne sais pas, si la guerre dure encore longtemps, ce que deviendront mes ouvriers. Le chômage les paralyse, les engourdit. Dans un an, ils seront incapables de revenir à leur métier. Les vieux s’ankylosent, les jeunes se dépravent. Nous devons avoir le souci de la santé morale de nos populations.

Un ricanement confus, parti du coin où était Barthélémy David, se perdit dans un brouhaha approbateur. Tous ceux dont les usines tournaient se raccrochaient avec bonheur à ces raisons, y trouvaient une excuse à leurs propres yeux. Sur les autres aussi, sur les sincères, l’argument avait son poids. Tout près d’Hennedyck même, Daniel Decraemer, frappé, opinait de la tête et reconnaissait : « Tout cela est très juste. Je n’y songeais pas… » C’était une conscience scrupuleuse à l’excès et qui pesait le pour et le contre avec une minutie dont Hennedyck, homme d’action emporté et violent, s’irritait quelquefois.

– Il ne faut pas oublier, reprenait Villard, qu’en Belgique les industriels travaillent.

– Non ! – Si ! – On ne sait pas… – Ça n’a rien à voir avec nous.

Et la voix de Wendiével, beaucoup trop nettement perceptible dans un court silence fortuit : « Au fond, nous serions des poires… » Il s’arrêta tout de suite, surpris que sa voix eût porté à ce point.

Dans la discussion violente, de nouveau, la voix de Hennedyck retentit :

– Si vous faites ça, vous n’êtes plus des patrons ! Vous trahissez votre mandat ! Ce n’est tout de même pas seulement pour s’emplir les poches qu’on est patron… On a tout de même charge d’âmes…

– Voilà, Messieurs, sourit Gayet, ironique, le résultat d’une espèce de mysticisme industriel qu’on ne s’attendait pas à trouver chez nous. Hennedyck va nous faire de la philosophie.

Mais d’autres intervenaient :

– Gayet, vous avez tort ! On ne parle pas ainsi.

Hennedyck hésitait, regardant Gayet, et se demandant s’il ne relèverait pas rudement la raillerie. Il se contint. L’heure n’était pas aux disputes. D’ailleurs, de partout, on lui criait : « Continue, Hennedyck, continue ». Il reprit :

– Je dis que nous, patrons, nous avons en contrepartie des avantages de notre rôle l’obligation de fournir à nos hommes du travail et du pain d’abord, et un exemple ensuite. Eh bien, l’exemple, qui le donne aujourd’hui ? Le peuple. Nous sommes en train de faillir. Ne parlons pas de gros sous. Oublions l’intérêt matériel, dont on ne sait jamais au juste où il est. Vous voulez conserver vos usines à la France ? De la blague. Le vrai devoir veut ici le sacrifice. Vous avez peur qu’on ne brime vos ouvriers ? S’ils refusent de souffrir, qu’ils cèdent d’eux-mêmes. Ce n’est pas à nous à les y entraîner.

– Mais en Belgique, ils tournent, cria Gayet.

– Ils ne tournent plus, ripostèrent des voix, Ils viennent d’arrêter.

– Et qu’a fait l’ennemi ?

– Rien du tout.

– Vous voyez bien ! Vous voilà maintenant avertis. Hier ceux qui tournaient pouvaient ignorer qu’ils trahissaient. Aujourd’hui tous sont prévenus.

– C’est facile à vous, cria Wendiével, de parler d’arrêter quand vous ne risquez rien. Vous n’avez jamais commencé, votre machine est en miettes…

– Il ne tenait qu’à vous d’en faire autant tout de suite !

On applaudit : – Très bien, Hennedyck ! Vive l’Épeule ! On entourait Hennedyck, on lui tapait sur l’épaule, on riait. – Un type ! Un vieux de la vieille ! Hennedyck et les principes ! C’est bien, mon vieux ! Au vote ! Au vote !

\*

– Victoire ! s’exclamait Decraemer en s’en allant avec Hennedyck, Barthélémy David, et l’abbé Sennevilliers qui était venu les attendre à la porte du cercle. L’unanimité ! c’est magnifique. Et grâce à toi, Hennedyck.

– Tu devais m’y aider davantage, Decraemer. Tu m’as nui en approuvant le scrupule de certains. Moralité des ouvriers… Leur épargner l’oisiveté dangereuse… Voilà les arguments les plus perfides.

– J’étais sincère…

– Je le sais bien. Mais tu ne devais pas pousser à ce point les scrupules. Ce n’est pas ainsi qu’on fait de grandes choses. Ta conscience est trop raffinée. Decraemer, il faut voir plus loin, il faut passer sur les petites choses, brutalement.

– Comme toi, hein ? C’est vrai…

– En tout cas, dit David, l’affaire est réglée, Roubaix ne travaillera pas.

– Même Gayet a voté pour l’arrêt ! Lui dont l’usine tournait.

– C’est magnifique, s’exclama l’abbé Sennevilliers. Une espèce de nuit du 4 août !

– Oui, oui, dit pensivement Hennedyck. Mais tout de même, cette fameuse nuit du 4 août, elle me paraît aujourd’hui beaucoup moins belle. Ça n’a pas dû être tout à fait ce qu’on pense, mon vieux Decraemer…

II

Le lendemain, la Kommandantur recevait de chaque industriel une lettre où il disait refuser de travailler pour l’ennemi. Ceux dont les usines tournaient avant ce refus général furent arrêtés les premiers. On prit chez les autres une cinquantaine d’otages au hasard, parmi les plus riches, des vieillards et des malades comme les valides. Un malheureux tisserand, affligé du nom de Villard, fut embarqué avec le Villard véritable malgré ses protestations désespérées. On les expédia en Allemagne pour quelques mois. Hennedyck, dont la machine était en pièces, fut miraculeusement exclu de la liste. Il ne s’en plaignit pas. La bataille qu’il menait pour le journal avec l’abbé Sennevilliers l’accaparait tout entier.

Daniel Decraemer fut emmené en Allemagne avec les autres industriels. Il y subit une détention de quelques semaines. Ce n’était pas la première fois. Il avait déjà fait six mois de prison comme otage. Il fut libéré avant les autres, parce que sa santé, déjà ébranlée par ce premier séjour en prison, avait achevé de se délabrer. Il rentra chez lui fort mal en point pour retrouver une affaire et un foyer désorganisés.

Daniel Decraemer était marié et père de deux enfants. C’était un caractère très particulier, très attachant. Cet homme qui aurait pu se consacrer à une belle œuvre et la mener à bien, s’était diminué dans un amour médiocre et dans la poursuite de l’argent. Arrivé, parvenu, sans doute l’était-il aux yeux du monde. Aux siens, cela ne l’empêchait pas d’être un raté.

Decraemer aimait sa femme avec une ferveur presque touchante. Il en parlait, la citait, étalait ouvertement son admiration et sa tendresse pour elle. Sans doute, une pudeur l’empêchait de jamais dire qu’il l’aimait. Il avait à cet égard gardé une jeunesse d’âme étonnante. Mais il le montrait si bien, son amour ! À sa femme, il accordait toutes les vertus, toutes les sagesses. Et surtout, perpétuellement, il avait pour elle les prévenances, la sollicitude, le constant regard, l’appel des yeux, qui montraient l’emprise de sa compagne, l’espèce de tyrannie et d’obsession qu’elle exerçait sans le vouloir sur lui. Elle-même en était rehaussée, et comme divinisée. Car on sentait que ce n’était pas un personnage quelconque ce Decraemer, avec sa longue tête maigre, son haut front jaune, son regard clair, toujours perdu, sa mélancolie et son désenchantement d’homme qui se sent, si loin qu’il soit parvenu, encore inférieur à l’idéal qu’il s’était proposé. Si bien qu’on se demandait fatalement de quelle exceptionnelle qualité devait être l’âme de celle qui avait pu à ce point subjuguer un pareil esprit. Elle était grande, sereine, d’une ample plénitude de formes, le buste admirable, droit et altier. Son long visage pâle, son nez droit, ses vastes yeux noirs, lents et calmes, son front lisse sous deux bandeaux sombres et lourds, quelque chose d’imperceptiblement dédaigneux dans le pli de ses lèvres, un peu fortes et charnelles, évoquaient irrésistiblement l’épithète de Junon. Elle se laissait adorer paisiblement, en femme sûre de son pouvoir. Elle récompensait quelquefois son mari d’un regard, d’un demi-sourire. On sentait chez eux, à côté de l’amour des âmes, ce lien sournois, souple et puissant, cette espèce de gratitude heureuse, d’attente et d’espérance constante, que crée l’amour des corps. Il y avait un puissant côté charnel, dans cet amour.

Même ses enfants, Daniel, semblait-il, les aimait encore pour ce qu’il retrouvait en eux de sa femme. Heureux ? Sans doute devait-il l’être. Il avait, avant la guerre, gagné beaucoup d’argent. Il avait deux enfants aimables, bien doués, affectueux, une femme chérie, le respect et la considération unanimes, à Lille. Il jouissait d’un intérieur luxueux, confortable, il s’offrait des voyages, avait sa villa à Ostende, menait une large existence dorée. Et pourtant, celui qui avait connu Decraetmer dans sa jeunesse, le grand garçon emporté, chimérique, idéaliste, plein de projets fous et magnifiques, pouvait se demander si réellement cet homme avait ainsi, dans cette matérialité, trouvé le véritable bonheur, si c’était bien cela qu’il avait espéré, demandé, attendu de la vie. Decraemer avait été un grand adolescent bizarre et fantasque, doué d’un cerveau merveilleusement construit et armé, d’une intelligence dont s’étonnaient ses professeurs, d’une sensibilité rare, sincère, divinatrice. Un mysticisme inavoué, caché sous cette espèce de pudeur à rebours du collégien, sous la blague brutale, le rire, le sarcasme, mais qui se lisait tout de même si ouvertement, si candidement, dans les yeux, les gestes, les colères, les générosités, les intransigeances, un goût, une passion du dévouement et de l’héroïsme, un amour secret de la révolte, de la bataille, du drapeau qu’on plante sur les barricades, faisaient de lui quelqu’un que l’on remarquait. Déjà, il avait ce long visage étiré d’en haut et d’en bas, si caractéristique, cette haute tête aux cheveux rares, d’un blond pâle, ces yeux d’un vert d’eau claire, couleur de glace fondante, cette bouche de biais, mal taillée, aux lèvres minces et tendues, en une contention perpétuelle. Et l’on évoquait instinctivement, pour ce grand adolescent maigre et chimérique, de vastes destins, une existence en dehors de toute banalité…

Et maintenant, de tout cela, que restait-il ? Pas grand’chose. Daniel Decraemer était devenu l’homme d’affaires, le filateur et le marchand. Il avait connu les hommes, dû se battre, finasser, tromper pour n’être pas trompé, prendre quand il le pouvait, et mentir… C’est cela, les affaires. La fréquentation de cette humanité brutale, avide et inflexible, l’amour de l’argent qui vient fatalement à qui le manipule, le dépense, et en connaît peu à peu la force, tout cela avait lentement étouffé chez Decraemer les hautes pensées de la jeunesse. Il est impossible, Daniel l’avait éprouvé, d’aimer l’argent, en même temps, et les hommes.

À côté, Adrienne Decraemer avait eu sur son mari, qu’elle aimait d’ailleurs totalement et loyalement, une influence annihilante, dont elle ne se doutait nullement, Bien portante, réaliste, descendante d’une famille de gens robustes et bons vivants, elle aimait le luxe et la vie facile, les joies sensuelles, une certaine mollesse heureuse. Elle capta, sans le vouloir elle-même, son mari, le conquit, renchaîna dans un amour charnel où vite il perdit l’indépendance et la noblesse d’aspirations. Rien de terrible comme cette domination du sexe pour engourdir les âmes et mener à toutes les autres sensualités. Daniel Decraemer se prit à goûter plus volontiers un bon vin, un fin repas, une table copieuse et délicate. Il se plut dans le confort de son intérieur, le rechercha, – un confort facile et, en une certaine mesure, amollissant. Il trouva un charme béat aux musiques berçantes, légères, digestives, aux lectures aisées, aux spectacles reposants, qu’on écoute sans effort dans un fauteuil commode. Tout se tient. Par un amour où la chair avait trop largement empiété sur l’esprit, Daniel en vint à l’Épicurisme, – la recherche du mieux-être, exclusivement matériel, – un certain scepticisme quant aux fins de l’existence et la mission de l’homme sur la terre, – l’oubli et la méconnaissance des aspirations élevées de sa jeunesse, – une véritable trahison à l’égard de l’idéaliste et du mystique qu’il aurait dû et qu’il avait bien failli devenir.

Il s’en rendait compte, parfois. Il eût voulu se ressaisir. Mais ces sursauts étaient brefs, et de plus en plus rares. Il admirait de loin l’ascète ou le héros, tous ceux dont la grandeur ou le sublime éveillait en lui une sourde résonance vaguement douloureuse. Mais l’admiration ne faisait plus jaillir en lui la nécessité d’imiter. Une passion exclusive, excessive, pour sa femme, une certaine indolence naturelle aussi chez ce rêveur peu enclin à l’action, la crainte enfin du changement, du trouble, inclinaient Daniel à laisser les choses en l’état, à se contenter de ce demi-bonheur tout imprégné de matérialité, – en jetant sur les ombres, les points douloureux, un voile de paresse et d’oubli… Au total, un bel exemple des magnifiques possibilités que stérilise et paralyse la vie chez certains hommes.

Lors de son retour d’Allemagne, Decraemer retrouva chez lui un grand désordre. L’usine était dans un état lamentable, ruinée par les vols, les réquisitions, par une destruction stupide, sans utilité ni profit. Decraemer avait refusé de travailler, les Allemands dévastaient méthodiquement sa fabrique. Il n’était demeuré là que son comptable, Mayet, un homme d’une soixantaine d’années, infirme, et qui s’était vainement opposé aux visites et aux déprédations des Allemands. Daniel à peine rentré dans son usine, en éprouva une consternation véritable. Comment refaire tout cela ? Comment réparer un tel désastre ? Il remit ce souci à plus tard, tourna pour le moment tout son effort vers son foyer, sa famille, menacés aussi.

Adrienne, sa femme, avait subi pendant l’absence de Daniel un rude calvaire : Jacques, l’aîné de leurs enfants, était tombé malade d’une fièvre scarlatine. Isolé trop tard, il avait communiqué son mal à sa petite sœur Louise. Il était plus robuste qu’elle, était âgé de onze ans bientôt et avait hérité le tempérament de sa mère, sanguin et solide. Il s’était donc remis assez vite. Mais Louise, qui n’avait que sept ans, qui était frêle de constitution et tenait de son père une nature nerveuse et plutôt lymphatique, ne se guérissait pas. Fièvre le soir, amaigrissement, croissance exagérée, tristesse, manque d’appétit, tout cela alarmait sa mère. Decraemer l’aimait éperdument, sa plus jeune. De la retrouver en cet état le jeta dans une angoisse folle qu’il ne pouvait montrer. Il eût découragé, désespéré sa femme, que son absence avait déjà frappée, et qui, seule à Lille, avec la charge de cette usine livrée à la dévastation, de cette enfant menacée, perdait la tête, s’abandonnait à l’accablement.

Decraemer fit appeler des médecins, chercha chez des amis de l’argent pour vivre, se démena, se défendit et défendit les siens. Ce qui restait de son usine, de toutes ses forces, il tâcha de le protéger, afin de garder intacte cette suprême ressource pour l’après-guerre. Mais il avait affaire à forte partie. Depuis que les industriels du Nord, sous l’influence généreuse de Hennedyck, avaient refusé de travailler pour l’ennemi, celui-ci, méthodiquement, procédait à la destruction du matériel, prétendait ouvertement ruiner à jamais l’industrie textile dans le Nord. Il commença par enlever les matières premières, laines et cotons, à l’état brut, puis les laines lavées, puis les produits déjà filés, et enfin les tissus. Il délivrait d’ailleurs très régulièrement un récépissé que signaient les deux parties après pesée honnête et numérotage des lots enlevés. Avec cette pièce, on se rendait à la Banque de France, qui remettait un titre officiel définitif, portant les poids, quantités, prix, numéros des wagons chargés et destinations.

Mais les Allemands ne s’en tinrent pas là. Successivement, ils enlevèrent des usines tout ce qui était électricité, fils et dynamos. Puis tout le cuivre des machines. Puis les machines elles-mêmes. Ensuite les cuirs, courroies, feutres, caoutchouc. Après, tout ce qui était fer et acier, transmissions, poulies, arbres. Et enfin les fontes brutes. Après quoi, l’usine était nette.

Daniel Decraemer, à côté de sa filature, avait monté, depuis quelques années, un teillage et tissage de lin. Les Allemands, dans cette branche, étaient en retard sur la France. Daniel dut assister avec rage à des perquisitions incessantes, à de longues visites, autour de ses machines. Des Allemands en civil, des industriels, venaient examiner, étudier, se rendre compte, noter et dessiner. Il reconnut certains de ses concurrents d’avant-guerre. Finalement, pour compléter leur documentation, ils emportèrent toutes les machines et les métiers, les cartons, les dessins de tissus, avec les plus grands ménagements.

De l’usine, il restait d’immenses salles sonores, lugubres, encombrées de ferraille, de débris de poutrelles tordues.

Decraemer tenait tête encore. Il avait dans ses caves, murées, obstruées de décombres, un énorme stock de tissus de laine et de coton. Nul que lui, son comptable et le fils de celui-ci, ne savaient cette cachette. Sans doute, beaucoup de ces tissus seraient après la guerre gâtés par les mites et les rats, inutilisables. Mais les Allemands ne les auraient pas. Decraemer y mettait son orgueil, cette fureur de patriotisme que les brimades, la souffrance, l’oppression inimaginable de l’ennemi avaient suscitée chez les gens du Nord. Car cette compression des esprits, ce régime de tyrannie, surexcitaient l’amour et le regret de la France. On devenait un peu ce qu’ont été les Alsaciens après 1870, plus Français que les Français. Ça devenait une mystique. Un ruban tricolore mettait aux yeux des larmes. On faisait de sang-froid des actes d’héroïsme dont, avant la guerre, on eût été bien incapable. Une atmosphère de fièvre, d’exaltation, de rage, de ferveur, que peuvent difficilement comprendre ceux qui ne l’ont pas vécue.

Chez Decraemer, nature généreuse, ce sentiment de patriotisme se haussait jusqu’au fanatisme. Cet homme que le spectacle de la vie avait amené à laisser se dessécher en lui tout le côté idéaliste, se reprenait à croire au moins en la patrie. Il en faisait une religion, une foi. Il lui sacrifiait de bon cœur sa fortune, comme il lui eût donné sa vie. Il ne raisonnait plus, il se donnait. Et cela lui créait presque une morale. Il en devenait meilleur, plus noble. Toute sa conduite en changeait, un peu comme celle d’un nouveau converti. Quelle qu’elle soit, qu’il s’agisse d’une religion ou d’un art, ou d’un grand amour épuré, une idée généreuse rehausse l’âme. L’esprit, pour se hausser, se fait un piédestal de tout.

Decraemer, d’ailleurs, se sentait soutenu par le milieu, l’ambiance. Les dévouements, les sincérités abondaient en ces temps-là. Les plus sceptiques étaient galvanisés. L’étiage des cœurs avait incroyablement monté. À côté, sans doute, il y avait les renégats, les traîtres, ceux qui pactisaient, vendaient à l’ennemi leurs tissus, confectionnaient pour lui des sacs et des vêtements avec les tissus volés. Mais par dégoût, par réaction, ceux-là surexcitaient davantage, chez Decraemer comme chez les autres, la haine de l’ennemi, l’amour de la vieille France.

C’est ainsi que se résorbait rapidement, se dissolvait le scepticisme acquis de Decraemer. Il avait trop souffert, dans les camps allemands. La philosophie, l’acceptation, une certaine sérénité, s’accommodent assez du bien-être, d’une vie aisée. La douleur, l’épreuve, la souffrance, admettent moins aisément l’universel détachement. Elles créent, au contraire, la révolte, les affirmations et les résistances, les luttes. Decraemer, d’ailleurs, sentait bien qu’il lui était nécessaire, s’il voulait résister, de se raccrocher à quelque chose, au moins pour l’heure, d’accepter, vraie ou fausse, une raison de lutter, et de ne pas entraver en lui les énergies défensives par ce mot perpétuel et stérilisant : « À quoi bon ? Les justes, les bons seront les victimes… »

Des exemples autour de lui, l’influence vitalisante de toute cette foule acceptant la souffrance pour rester fidèle à la patrie absente, aidaient Decraemer en cette voie. Et d’autre part, plus d’industrie, plus de cette terrible et démoralisante bataille au couteau qu’on appelle les affaires. Lutte féroce, concurrence, jalousies, trahisons, mensonges, ce spectacle quotidien aigrit l’homme. Qui a jamais rêvé devenir un saint dans le négoce ? Les affaires, perpétuelle transaction avec la conscience, monde à part où n’entre plus le sens moral… Tout au plus les meilleurs tentent-ils de s’en évader à de certaines heures pour redevenir humains. Qui appliquerait l’Évangile en affaires ferait banqueroute. Nulle part on n’apprend mieux à confondre bénéfice et vol, à développer en soi l’instinct de cupidité, de cruauté et de domination. Délivré de ce combat, de cette mêlée avilissante, Decraemer, progressivement, se sentait redevenir homme.

Dans son foyer aussi, l’atmosphère avait changé. Elle était loin, la vie luxueuse, paisible et molle d’avant 1914. Les réceptions, les fêtes, le souci du confort, une certaine sensualité à fleur de peau, tout cela avait disparu au vent de la guerre. Plus de domestiques. On vivait dans les cuisines où Adrienne préparait elle-même les repas. On avait fermé les grandes salles de réception qui, veuves de leurs lustres, leurs bronzes et leurs ornements, avaient un aspect désolé et funèbre. Une sobriété monacale dans les repas et les distractions, une existence de travail et de tristesse autour de la petite Louise qui ne guérissait pas, rapprochaient les époux, leur apprenaient à se pénétrer et s’estimer davantage. Adrienne, depuis deux ans, avait bien perdu de sa superbe. Elle n’était plus la Junon au buste ample, à la taille majestueuse, au pas lent de reine, accueillant d’un paisible regard la tendresse de son mari. Orgueil, fierté de sa caste, de sa richesse, de sa beauté, de sa culture, tout cela avait disparu. Il ne restait qu’une épouse éprouvée, une mère anxieuse, surmenée. Elle avait maigri. Son teint pâle et pur se fanait. Son front lisse s’était ridé, ses yeux ternis, sa bouche affaissée. Elle tirait sans grâce ses cheveux noirs splendides en un chignon vite fait, portait des tabliers de cuisine sur d’anciennes robes, gâtait ses longues mains fragiles dans l’eau grasse. Ainsi enlaidie et vieillie, elle était, aux yeux de Daniel, devenue autre, à la fois moins grisante et plus humaine, – plus épouse et plus mère. Et l’amour de Daniel pour elle s’en épurait, perdait lentement ce caractère charnel et violent qui, jusque-là, l’avait toujours laissé devant elle à la fois empressé, asservi et inquiet comme un amant. On eût dit que leur mutuelle tendresse était devenue plus calme et plus raisonnée, – et plus confiante.

D’autre part, un incident confirma Decraemer dans sa courageuse ténacité et le réconforta. L’un après l’autre, les industriels de la région furent appelés à la Kommandantur de Lille, « Nous allons, dirent les Allemands, reconnaître notre dette de guerre envers vous. Donnez-nous votre accord sur le chiffre, et nous vous garantirons le paiement. Sinon, jamais plus vous ne toucherez un sou ». Pas un industriel n’accepta le marché. « Nous ne voulons pas, dirent-ils l’un après l’autre et sans s’être concertés, traiter avec l’ennemi ».

Decraemer en fut encouragé, heureux. Il les connaissait, ses collègues. Neuf sur dix avaient refusé par peur, en souvenir de la leçon de Hennedyck. Mais c’est égal, cela prouvait tout de même qu’on pouvait quelque chose, qu’un seul acte courageux galvanisait une foule. Il n’était donc pas inutile de donner l’exemple. Et Decraemer se rappela le mot frappant des Écritures, ce mot que n’avait pas compris son enfance, et dont le sens profond se dévoilait aujourd’hui, « Levain du monde… » Levain, oui, germe infiniment petit, poussière vivante qui soulève les masses amorphes. Il comprit qu’en dehors de toute idée religieuse il est bon que l’homme ait un principe moral, et que, perdu, isolé, écrasé parmi l’égoïsme et l’indifférence universels, il peut agir, galvaniser cette indifférence et la transfigurer, devenir le levain du monde.

Ainsi, la vie avait un sens ! Decraemer qui, jusqu’ici, s’était toujours senti accablé par le pessimisme, la conscience de l’inutilité de toute tentative pour faire le bien, pouvait se créer ici-bas une mission, un rôle ! L’action, l’action dans le sens du bien, n’était pas inutile ! Il en retira un allégement, une sensation d’exaltation et de bonheur immense. Et déjà, d’instinct, il s’en allait plus loin, cherchait par delà ces constatations un principe, une cause, un moteur spirituel dont l’existence pût expliquer et éclairer cet élan, cette poussée généreuse qu’il sentait en lui. Il vécut ce temps-là dans une espèce de confusion. Il lui semblait que sa pensée, en lui, se désagrégerait pour se reconstituer, reclasser sous une autre forme tout son acquis, tous ses éléments. Ainsi la nymphe, dans son enveloppe de chitine, se réduit en bouillie fluide, subit un obscur, confus et fantastique travail, d’où sortira, ailé, parfait, l’insecte…

\*

Louise, la petite, se remettait lentement. Elle recommençait à sortir, à goûter un peu de soleil et d’air. Mais elle restait grave et peu gaie, malgré ses sept ans. Un matin, elle se mit à tousser. On la soigna sans trop d’alarme. Vers le soir, la toux s’aggrava. Au milieu de la nuit, le mal évolua si brutalement qu’on courut chez le docteur. Il était occupé à un accouchement, ne put venir qu’au matin. Louise avait le croup. Elle mourut deux jours après.

Decraemer veillait la petite morte. Il n’avait voulu voir personne. Mayet, son comptable, un matin, força, la consigne :

– Monsieur Daniel, les Allemands sont venus à l’usine…

– Que voulez-vous que ça me fiche, Mayet…

– Ils ont découvert les caves…

– Les caves ?

– Et… Je ne suis plus votre comptable, monsieur Daniel…

– Vous êtes fou, Mayet ?

– Monsieur, pardonnez-moi…

Il pleurait, le pauvre homme.

– J’ai eu des soupçons, ils ne pouvaient pas trouver ces caves tout seuls… Mon fils faisait des dépenses depuis quelques jours… J’ai découvert sept mille marks dans sa doublure !

Il éclata en sanglots.

Decraemer resta atterré, à la fois stupide de consternation, de dégoût et de fureur. Brusquement, il prit Mayet par le bras :

– À l’usine !

– Monsieur Daniel…

– Vite, à l’usine, Mayet ! Ils n’auront rien, rien, rien !

Il regarda un instant le lit de la petite morte, il courut l’embrasser en sanglotant, sortit comme un fou. Mayet courait derrière lui de toutes ses forces.

Ce fut cette nuit-là qu’éclata l’incendie des usines Decraemer. Tout brûla, bâtiments, restes du matériel, avec des millions de kilos de coton et de laines. L’incendie dura trois jours. Lille tout entier sentait la laine brûlée.

Les Allemands vinrent arrêter Decraemer au chevet de son enfant morte. Il fut emmené sur-le-champ en Allemagne, sans même avoir pu la veiller jusqu’au bout.

Chapitre II

Barthélémy David, à travers le populeux quartier de l’Épeule, remontait vers Barbieux et son habitation. Il était content. Il venait de l’usine Wendiével, au Fontenoy. Il avait acheté mille pièces d’étoffes pour 300.000 francs. Il riait tout seul en pensant à la terreur du vieux Wendiével, à ses roueries, aux mille précautions qu’il avait prises pour n’être pas inquiété après la guerre. Car tous ceux qui vendaient à Barthélémy David savaient bien que ce qu’il achetait s’en allait tout droit en Allemagne. Wendiével portait ici un vieux nom d’aristocratie roubaisienne. Il avait fait autrefois une banqueroute honorable, et qui le laissait la réputation intacte et le front haut. Cela datait d’une trentaine d’années. 700.000 francs. Wendiével avait remboursé, obtenu le concordat à 40 %, le reste à meilleure fortune. Procédé irréprochable aux yeux du monde… Et comme on a, dans les grandes familles, le souci de la dignité et de l’honneur du nom, on avait « mis Wendiével sur le pont », en lui rouvrant un nouveau tissage qui, cette fois, avait prospéré. Il habitait un petit hôtel coquet, boulevard de Paris, mais cette « meilleure fortune » ne lui avait pas servi à acquitter le reste de son débit.

Depuis la guerre, Wendiével s’estimait très malheureux. Plus de travail possible. Ce sacré Hennedyck avait jeté l’interdit. Travailler à présent serait se faire mettre à l’index. Plus d’argent. Il fallait vivre sur le capital : plus de bons cigares ni de bons vins, ni de soupers fins à Lille, chez Divoire, au Rocher de Cancale, ou bien à la Cathédrale à Tournai, ou à la Châtellenie à Ypres, ou au Damier à Courtrai… Las ! Toute la gaîté du monde s’était brutalement envolée. Par-dessus le marché, les Allemands empoisonnaient littéralement l’existence du bonhomme. Perquisitions, réquisitions, brimades, embêtements ! Ça ne chômait jamais ! Il avait dû laisser enlever les deux chevaux de son équipage, puis les cuivres de toute sa maison, des lustres de bronze, de délicieuses statues, de lourds flambeaux de cuivre, des bibelots, des encriers, des coupes, des vases, des pendules. Puis ce fut le tour de ses vins. Sa cave, incomparable collection, s’en alla dans l’espace d’une journée. Puis les matelas, la literie, la lingerie, son piano pour un kursaal, ses toiles de maîtres. Par-dessus le marché, la vie devenait hors de prix. Wendiével était près de ses sous. Pauline, sa vieille servante, venait tous les deux jours, honteuse et les larmes aux yeux, comme si ç’avait été sa faute, lui dire quelle manquait d’argent… Il lui donnait un billet avec des lamentations et des reproches à n’en plus finir. Prudent, il était allé, quelques jours avant la mobilisation, changer à la banque 60.000 francs en billets contre de l’or. Ce trésor dormait dans sa cave. Il l’écoulait à bon escient, vendant ses pièces par quatre ou cinq à un nommé Étienne, – les changeurs ne donnaient jamais leur nom de famille. Ce petit bossu vivait à l’Épeule et faisait le trafic de l’or. Cet homme lui donnait 50 % de prime. Il prétendait livrer cet or dans des brasseries. Qu’il en fît ce qu’il voulût, le prétexte suffisait assez en tous cas pour que Wendiével s’estimât la conscience libérée. Or, un matin, les Allemands arrivèrent à l’improviste. On cherchait il ne savait trop quoi… Un espion caché, ou bien un poste de T.S.F., ou quelque objet de valeur oublié. Une fois de plus sa maison fut mise à sac ! Et dans la cave, derrière un tonneau, un policier au nez subtil dénicha le sac d’or. Il y restait plus de 50.000 francs d’espèces et 15.000 en billets de la Banque de France.

– C’est à moi ! hurlait le malheureux Wendiével.

– On vous le rendra.

En attendant, ils emportèrent le tout. Ils fuirent honnêtes à leur manière, d’une honnêteté qui ne faisait pas l’affaire de Wendiével. On lui rendit 65.000 francs très scrupuleusement, – mais en bons de ville. Il crut en crever d’un coup de sang.

Tout était hors de prix. 60 francs pour une bouteille de vin médiocre, 100 francs pour un poulet maigre, 100 francs pour un pain blanc, 80 francs pour un litre d’huile à salade. De ces prix comme en connut Danglars dans la prison célèbre du comte de Monte-Cristo. Mais ici, ce n’était pas du roman ! Un seul article avait subi une baisse sensible : les petites femmes. On trouvait des gamines pour rien, une bouchée de pain littéralement, une assiettée de viande froide dans une taverne, un chocolat dans une pâtisserie. L’âge d’or pour les amateurs, avec cette faim qui torturait tout le monde. Mais Wendiével refusait d’aller payer douze francs un éclair au chocolat ou quarante francs un verre de Cointreau pour les beaux yeux de Lisette. Entre autres soucis, le coup des louis d’or lui causait, pour les stocks de tissus qu’il avait cachés, de douloureuses appréhensions. Il avait dissimulé dans le fond de la cheminée de son usine mille pièces de draperies en laine peignée. Il eût voulu les liquider, en faire de l’argent. Il savait que les Allemands, – certains Allemands du moins, – en sous-main, offraient de grosses sommes, pour la revente en Allemagne. On manquait de tissus là-bas, tout était confisqué pour l’armée. Et des débrouillards, profitant de ce qu’ils faisaient la guerre en France occupée, s’abouchaient avec certains trafiquants et expédiaient tout ce qu’ils trouvaient pour le compte des grands magasins allemands. Mais, d’autre part, Wendiével éprouvait, à l’égard de tout ce qui était l’ennemi, une terrible frousse. La peur d’abord de se faire rouler par ces gens qui avaient la force, qui pouvaient à tout moment rompre un marché et parler en maîtres. Et surtout, la peur de l’après-guerre, de l’accusation effroyable de trafic avec l’envahisseur, de trahison… Non, décidément, il ne voulait rien entendre de commercer avec l’ennemi. Il fallait découvrir un moyen de tout liquider sans qu’on pût l’attaquer, rien trouver de condamnable. Que diable ! certains le faisaient bien, écoulaient peu à peu d’énormes stocks, sans qu’on y trouvât rien à dire, sans avoir contact avec l’ennemi. Villard, Gayet, beaucoup d’autres… On savait bien que tout partait pour l’Allemagne, mais ce n’était pas dit ouvertement, ce n’étaient pas les Allemands qui achetaient. En principe, les tissus s’écoulaient vers la Hollande, les apparences restaient sauves. Wendiével se souvint de Barthélémy David, le démolisseur d’usines. On disait que cette espèce de condottiere achetait ainsi d’énormes magasins entiers, au comptant. Il s’était décidé à s’adresser à lui. La transaction avait été difficile. Wendiével, d’abord, s’était épouvanté de voir David entrer dans son usine avec un officier allemand. Il avait fallu lui expliquer longuement que Krug, l’officier, agissait à titre personnel, comme représentant d’un consortium de grands magasins, et non pour les autorités militaires. Puis, on discuta sur le prix. Wendiével voulait vendre au mètre. David offrait trois cents francs la pièce. Wendiével, de fureur, faillit l’étrangler. Il l’appelait voleur, juif, égorgeur. Il dut bien céder, tout de même, passer sous les fourches caudines de David. Enfin, on aborda la question de l’enlèvement. Là encore, l’affaire avait failli échouer. David lui avait annoncé que des camions allemands viendraient enlever la marchandise.

– Des camions allemands !

– Mais oui…

– Je ne veux pas ! Je ne veux rien savoir ! Je ne tiens pas à me faire fusiller !

Il avait fallu rédiger un contrat de vente en bonne forme, indiquer que tout ce qui regardait le transport, l’expédition et la livraison incomberait à David, et que Wendiével n’y serait pas mêlé.

De tout cela, David avait l’habitude. On savait très bien que tout ce qu’on lui vendait partirait via Bruxelles pour l’Allemagne. Mais on voulait sauver la face, rester dans la légalité. Il pensait à ces choses en remontant le boulevard de Cambrai. Son grand feutre jetait une ombre sur son visage bilieux et las d’aventurier et de passionné, et lui prêtait quelque chose d’un peu romantique. Il allait, grand et lourd, d’un pas balancé, le poing fermé, étalant un diamant insolent à sa cravate et des bagues énormes.

– Bonjour, monsieur David, disaient les gens. Car une générosité facile le faisait aimer du petit peuple.

– Bonjour, bonjour, disait-il familièrement.

Et, sans se l’avouer, il savourait cette popularité d’être quelqu’un, un puissant de la terre, après avoir vécu si longtemps en dehors de la légalité. C’était des temps héroïques de sa jeunesse que lui était resté le goût du bluff, de l’or, des bijoux et du faste. Il avait pu juger le poids qu’accorde aux apparences l’humanité. Et, plus tard, la fréquentation des classes bourgeoises n’avait pas modifié son opinion.

Barthélémy David avait 55 ans. Il avait fait un peu de tout : camelot dans les rues, colporteur, bonimenteur de foires, hercule sur les tréteaux. Il avait tenu un cabaret borgne en sa jeunesse, pratiqué la fraude, récolté six mois de prison pour une rixe et accompli son service militaire aux bataillons d’Afrique. De vieux habitués des cafés de la gare prétendaient même se souvenir du temps où David cultivait les femmes comme un instrument de rapport… En tout cas, il était homme à le faire. À force de tripoter, il était devenu entrepreneur de démolitions. En dix ans, il s’était taillé une jolie fortune. Et comme l’argent appelle l’argent, il avait pu profiter de l’essor industriel du Nord, spéculer sur les achats et les reventes de vieux matériel et d’usines à démolir. Lentement, avec la richesse, la respectabilité lui était venue par surcroît, sans qu’il l’eût recherchée. On cultiva cette relation puissante. On l’invita. On le pria d’entrer au cercle Pierre de Roubaix, malgré ses six mois de prison et le souvenir de ses pouces, quelque part, à la Police Judiciaire. Il se laissa faire sans surprise, cacha son mépris. Il jouait gros jeu avec indifférence, aidait de sa bourse les fils de famille impécunieux, affichait de beaux chevaux, de jolies femmes, des bijoux ostentatoires. Et comme il avait les cheveux noirs, l’œil brun et le teint olivâtre, il avait l’air un peu, avec son grand feutre, ses favoris, ses bijoux et son éternel cigare, d’un Espagnol ou d’un Sud-Américain. Il était fier de sa vigueur physique. Encore à présent, il lui arrivait de s’empoigner avec un ouvrier rétif et de le mater. Il relevait tous les défis. On eût dit que le forain, le lutteur, ne disparaîtraient jamais totalement en lui. Et chez ceux-là même qui s’en moquaient, ce luxe et cet étalage de forces en imposaient.

Quand vint la guerre, Barthélémy David avait engagé tout son actif liquide dans l’achat d’une énorme usine à Calais. Il se trouva à Roubaix sans ressource. Cela ne l’épouvanta pas. Il commença par trafiquer de tout : beurres et vins, charbons, vivres, étoffes. Puis le hasard le mit en rapport avec un certain lieutenant Krug, ancien acheteur d’une grosse maison de confections de Hambourg. Les industriels français gardaient dans leurs usines, en dépit des incessantes perquisitions, une énorme quantité de tissus que personne à Roubaix ne pouvait acheter, et qu’ils ne voulaient pas abandonner à l’ennemi. Or, les populations allemandes manquaient de tout, souffraient du blocus. Krug imagina de faire acheter par son ami d’avant-guerre, David, les stocks de tissus pour les revendre en Allemagne. David servit ainsi de truchement pour la réalisation de ces affaires qui n’osaient pas dire leur nom. Inversement, il achetait à des représentants allemands les produits qui abondaient en Allemagne : du sucre, des charbons, et des viandes qui venaient du Danemark et de Hollande. Il les revendait aux riches, faisait d’ailleurs, par goût autant que par calcul, bénéficier les pauvres et les institutions charitables des énormes bénéfices qu’il réalisait. Il n’arrivait pas un convoi de bêtes qu’une dizaine ne fussent débitées pour le ravitaillement. Il faisait donner du sucre et du charbon. Il alimentait les hospices. Sa pitié, il faut le dire, était d’ailleurs toute sensorielle, superficielle. Il lui fallait le choc, l’impression pénible ou douloureuse qui met le cœur en éveil. Il était de ces gens qui vident leur porte-monnaie dans les mains d’un malheureux. Il ne pouvait voir un gosse à l’étalage d’une pâtisserie sans le faire entrer pour lui flanquer une indigestion de gâteaux. Charités un peu lourdes, brutales comme le personnage, mais qui venaient tout de même d’une sincère compassion pour la souffrance imméritée.

Son hôtel et son parc s’étendaient entre la rue des Villas et le Grand Boulevard. C’était une construction somptueuse, d’une richesse criarde, dont on se moquait, mais qu’on jalousait. Notre homme, mieux que personne, connaissait les mystères du crédit et l’art de jeter aux yeux de la poudre d’or.

David ne monta pas jusque Barbieux. Boulevard de Cambrai, il s’arrêta devant une haute maison, vaste et maussade, serrée entre les constructions voisines, et qui possédait pour tout jardin une étroite avant-cour. Il prit une clé dans sa poche et entra.

Le vestibule était solennel et glacé, dallé de marbre noir et blanc. Une servante en bonnet de dentelle arrivait.

– Madame est là-haut ? Bon, j’y vais.

Il monta l’escalier qui menait au premier, poussa une porte.

La salle était assez grande, sombre, lourdement abritée du jour par d’énormes tentures bleues étouffantes, qui masquaient la fenêtre. Il y régnait un fort parfum de benjoin et d’essence d’Orient. Dans un désordre voulu, des fauteuils voilés de housses comme des fantômes, des guéridons, des sellettes, des antiquailles, un secrétaire Louis XV, un bureau de même époque, d’un fort joli dessin, mais qui fléchissait par le milieu, des coussins, un divan Récamier, encombraient tout le salon. Sur la cheminée en marbre vert antique, une très belle pendule d’écaillé. Sur la fenêtre, dans l’étroite bande de jour qui passait entre les tentures de soie bleue brochée, un Carrare, une figure d’enfant pleurant. Le marbre était d’une finesse, d’une transparence, d’un blanc laiteux presque émouvant, dans le faisceau de lumière qui le baignait à contre-jour. Un lustre en Baccarat compliqué pendait du plafond. Assise devant une table à jouer en acajou, de style Empire, une femme, le dos tourné à la porte, comptait des paquets de cartes et achevait une réussite.

– C’est toi ? dit-elle sans se retourner.

– Ouf ! répondit David en se laissant tomber dans une bergère qui craqua.

La femme ramassa les cartes, les serra dans une boîte gainée de cuir, se leva. C’était une créature de quarante ans, très grande, très mince, le visage presque maigre, tendu, les yeux ardents. Elle portait une toilette des plus élégantes et des bagues trop grosses, à ses doigts maigres, attiraient le regard.

– Tu empestes le cigare ! dit-elle. Quand perdras-tu cette habitude ?… Regarde les cendres sur mes tapis ! Ne pourrais-tu fumer ailleurs ?

– C’est justement pour fumer en paix que je viens ici, dit David.

Albertine Mailly, depuis vingt-deux ans, était la maîtresse de David. Fille d’une marchande de légumes, elle avait fui de chez elle à dix-sept ans pour le suivre. Ils avaient fait ensemble les marchés et les foires. Elle avait assisté à ses débuts dans l’entreprise de démolitions, quand il n’était encore qu’ouvrier dans la grande maison Florens. Elle avait profité de son étonnante ascension. C’était à la fois une ambitieuse et une cupide. Elle s’était amassé aux dépens de David une respectable et parasitaire fortune, qu’elle gérait très sagement. Elle s’était fait acheter cette maison, des bijoux, des meubles. Elle eût aimé recevoir, jouer à la grande dame, rageait secrètement de ne pouvoir avoir accès dans ce milieu rigoureusement clos que composent les « grandes familles » de Roubaix. Mais David lui avait toujours refusé le mariage. Toute chaîne lui pesait, à cet homme. Il était, par certains côtés, demeuré anarchiste, amoureux de l’illégalité. Albertine s’en consolait en recevant d’anciennes amies qu’elle éblouissait du spectacle de son opulence, en tyrannisant son personnel, en se faisant, parmi les magasins de la ville et de Lille, la réputation de la plus prodigue et de la plus horripilante des clientes. Car David réglait les factures. Et Albertine s’était monté une garde-robe royale, et qu’elle avait à peine l’occasion d’utiliser. Seulement, à ses yeux, tout cela était encore « pris sur l’ennemi ». Et elle thésaurisait dans ses placards des zibelines, de l’autruche, des paradis, des soies du Japon, des peaux et des étoffes, des montures en argent et en or, des garnitures de robes en jade, en corail, en ivoire, en onyx, des pailles fines, des dentelles de Malines et de Bruges, et du vieux Valenciennes, comme elle conservait dans ses coffres des Charbonnages et des Banque de France.

Au milieu de son faste, elle s’ennuyait. Elle regrettait sa jeunesse, la baladeuse de pommes et d’oranges maternelle, les courées, les garnis, les danses, le soir, au cabaret, la vie populaire. Souvent, aux heures de spleen elle descendait à la cuisine, buvait le café avec les bonnes, leur parlait de David et des avanies qu’il lui infligeait, leur tirait les cartes et passait une après-midi radieuse. Mais le lendemain le naturel reprenait le dessus, et elle se montrait de nouveau plus dure, plus absolue, plus dédaigneuse de la peine de celles qui la servaient, elle, l’ancienne petite marchande de légumes, que la plus altière descendante de nos féodaux industriels, élevée en fille de rois.

David la conservait pourtant. Il n’ignorait rien. Il était de ceux qui voient beaucoup sans dire grand’chose et chez qui une longue contention se termine brusquement, d’un seul coup, par une explosion. Il savait exactement la qualité de l’affection que lui portait Albertine, la part de cupidité, de haine, de rancœur et de crainte qui entraient dans l’amour qu’elle avait pour lui. Elle était un peu devant lui comme une bête domptée, qui se venge sournoisement quand elle le peut. Il savait la fortune qu’à son détriment elle avait détournée, captée au passage. Il savait qu’elle l’avait quelquefois trompé. Mais il arrivait à cet âge où on commence d’aimer les êtres plus pour soi que pour eux-mêmes, pour ce qu’ils représentent de souvenirs et d’habitudes.

Le changement lui faisait peur. Albertine et lui se connaissaient, savaient le passé l’un de l’autre. Chez elle, il déposait le masque, l’armure. Il redevenait Barthélémy le forain, le lutteur, l’aventurier, l’homme du peuple resté « peuple ». Qu’elle dît ce qu’elle voulût, devant elle il se mettait à l’aise. Les grimaces du monde lui pesaient comme un harnais. Il les rejetait, fumait un puant tabac de contrebande, avait sa pipe de terre, se détendait sans qu’elle osât se fâcher devant les domestiques. Il était homme à lui rappeler, en présence de n’importe qui, l’époque où ils tiraient à deux la baladeuse.

Et puis, elle n’ignorait rien de lui, de ses aventures, de ses démêlés avec l’autorité, de sa vie de condottiere, de ses instincts violents. Avec elle il était à l’aise. Il osait parler. Qui traîne ainsi un lourd passé derrière lui, un monde de souvenirs et de pensées secrètes, et de drames, prend l’habitude du silence, de la continuelle vigilance sur lui-même. David parlait peu, pesait ses mots, ses gestes. Albertine était sa détente. En face des petits, seulement, du peuple, d’où il sortait, il redevenait lui-même. Et c’était ce qui faisait sa popularité dans l’Épeule. On lui passait son château, ses équipages et sa maîtresse, parce qu’il savait parler patois, acceptait volontiers une pipe de belge et appréciait le genièvre de Wambrechies. Avec Albertine aussi, il pouvait se permettre d’être lui-même.

Chose paradoxale, il y tenait un peu aussi parce qu’elle lui était indifférente. Elle ne le passionnait plus. Avec elle, pas de surprise, pas de drame. Elle réalisait pour cet homme épris d’aventure, amateur de femmes et de risques, sans cesse embarqué dans une intrigue ou une partie dangereuse jusqu’à la lassitude et l’écœurement, le repos, le répit, la tranquillité. Nombre de gens de cette sorte aiment ainsi trouver chez eux la paix des sens et de l’esprit.

Il y avait entre eux tout un passé de passion violente, de dégoûts, de périls, de victoires et de défaites, de haines, de coups et de déchirements réciproques, de trahisons et de rancœurs, qui les liaient malgré eux et qu’Albertine lui faisait sournoisement expier en le volant et en l’exploitant. Chez elle, c’était presque la haine qui rattachait à lui, qui occupait son existence, à ce point qu’elle se fût trouvée étonnamment seule, ennuyée et comme perdue, si elle n’avait pas eu pour emplir sa vie cet ensemble d’amertume, de jalousie, de luttes, de triomphes et de vengeances sourdes, cette constante bataille pour conquérir et exploiter que représentait pour elle David.

– Rien de nouveau ? demanda-t-il en tétant son cigare.

– Rien… Ah ! si, on est venu quêter pour les hôpitaux. Il s’organise un comité. Tous les grands noms… Encore une chose dont j’aurais dû être !

Il rit.

– Tu peux rire ! N’empêche que dans notre monde…

– Ne parlons pas de notre monde, veux-tu ? Laissons les grimaces aux autres.

Il était allé dans le placard, cherchait parmi les bouteilles vides.

– Tu as tout de même de la chance que je sois bonne pâte. Une autre que moi…

– C’est curieux, il restait un peu de porto.

– Oui, oui, parle d’autre chose. N’empêche que si j’avais été moins bête…

– Plains-toi !

Il rallumait un second cigare au reste du premier.

– Je ne sais pas ce que j’ai fait de me lier avec un homme comme toi !

– Je le sais, moi, ce que tu as fait.

– Quoi ?

– Une bonne affaire !

– Imbécile ! Et d’abord, je te prie d’éteindre ce cigare. Mes tentures empestent le tabac, j’en ai assez.

– Excellent pour les mites.

– Jette ce cigare !

– Jamais de la vie !

Elle vint a lui, lui prit violemment son cigare, le jeta dans la cheminée.

– Albertine !

Elle avait reculé, le défiant. Elle avait en main les pincettes. Il leur arrivait encore de se battre comme aux temps héroïques. Il lui arracha l’arme des mains, la remit en place, haussa les épaules, et sortit paisiblement de la pièce en rallumant son troisième cigare. Il bâilla, s’étira, haussa de nouveau les épaules, et descendit à la cuisine. Il dit tout seul :

– On se demande pourquoi on s’esquinte à gagner de l’argent pour être heureux !

Dans la cuisine, il trouva les deux bonnes faussement affairées, l’une tournant sur le poêle, au fond d’une casserole, un ragoût inexistant, l’autre époussetant l’intérieur d’un buffet. Mais David avait été garçon boucher et connaissait les mœurs de la gent domestique.

– On travaille ? Bien, bien, très bien ! Mais fichtre, ça sent le cognac, ici.

Il se baissa, retira de dessous la table deux petits verres de fine, les flaira.

– On se met bien !

– Un reste… murmura la cuisinière.

– Un bon reste n’est pas mauvais. Continuez, mes enfants, profitez tant que ça dure. – Tiens, quelqu’un à la cave ?

– La laveuse, monsieur.

– Qu’est-ce qu’elle fiche là ?

– Elle lessive…

– Bon, à la cave ? Quelle maison !

David descendit à la cave. Il y faisait à peine clair. On n’avait pas d’électricité pendant le jour. Les Allemands épargnaient le charbon. Près du soupirail, une femme, tournant le dos à David, brossait du linge dans une cuvelle.

– Qu’est-ce que vous fabriquez là ? N’y a pas de place ailleurs pour lessiver ?

La femme tourna vers David un regard étonné. C’était une toute jeune fille, – dix-huit à dix-neuf ans, – blonde, tirée, les yeux bleuis de lassitude, un châle noir roulé au cou. Elle toussait, dans l’humidité froide. Un énorme tablier de toile bise l’engonçait, d’où sortaient deux bras nus et maigres, étonnamment maigres et rouges, comme deux espèces de pattes d’insecte. Elle faisait vaguement penser à quelque grande fourmi. Elle murmura :

– Il n’y a pas de cour, monsieur David. Et puis…

– Et puis quoi ?

– Et puis la cuisinière ne veut pas qu’on salisse la cuisine…

– Alors, tu viens à la cave ?

– Oui.

Il y avait, pendant la guerre, beaucoup de maisons bourgeoises où l’on manquait de place pour faire la lessive, qu’on donnait dehors avant la guerre. À présent, on faisait venir des femmes qui lessivaient dans les caves.

– Bon, bon, hé bien, continue…

Elle se remettait à la lessive. Il regardait son visage pointu, mince, sans chair, son nez fin et rougi, ses cheveux mal peignés, et ses longs bras grêles terminés par deux battoirs. Elle piétinait. À ce piétinement, David, qui avait été homme de peine en fabrique, devinait qu’elle souffrait dans le ventre, comme tant de jeunes filles condamnées à travailler debout. C’est tuant, pour une femme. Pas belle, pas appétissante, non. David ne pouvait, malgré lui, voir une femme sans évoquer la chose… Mais celle-ci, vraiment, avec son air de chat mouillé elle lui faisait mal au cœur. Il adoucit sa voix.

– C’est toi qu’on appelle Annie ?

– Annie Mouraud, oui, monsieur David.

Elle avait fini de brosser. Elle s’était arrêtée, redressée. Elle s’essuya le front d’une main mouillée qui laissa dans ses cheveux un flocon de mousse blanche frémissante. Et elle empoigna la manivelle de la tordeuse. Elle commença à tourner, guidant le linge entre les rouleaux d’une main rougie, blanchie, attendrie et rendue douloureuse par cette eau de potasse. David voyait, à chaque fois qu’elle poussait en se penchant la manivelle, s’étirer les muscles pauvres de ses bras, saillir les os de l’échine maigre, sous la robe mouillée et collante. De telles choses le prenaient au ventre. Brusquement, il jeta son cigare, qui s’éteignit en grésillant dans les flaques d’eau savonneuse. Il ôta son veston, roula ses manches.

– Donne…

– Comment ?

– À nous deux… Prépare de l’eau fraîche, ma vieille, T’auras qu’à rincer, je vais tordre.

– Monsieur David !

– Laisse faire. Laisse…

Il empoigna la manivelle dans sa forte patte, la tourna d’un bras puissant, fit sortir du linge une eau sale.

– Ces espèces de femelles, là-haut !

Mais il ne les appelait pas. Une sorte d’orgueil bizarre l’empêchait de les commander, de se faire servir. Quitte à les flanquer toutes dehors, il préférait faire la besogne lui-même si elles ne la faisaient pas.

– Monsieur David… protestait timidement la jeune fille, presque effrayée.

– Rince, rince et ne t’inquiète pas du reste. Et puis tu monteras boire aussi quelque chose à la cuisine, petite, avec les deux qui sont en train de se taper la cloche à mes frais, là-haut…

Chapitre III

Depuis sa tentative pour regagner la France libre par les Pays-Bas, et son triste voyage jusqu’à la frontière hollandaise où il avait laissé le cadavre électrocuté de son camarade, Alain Laubigier se tenait terré auprès de sa mère et de ses petits frères et sœur, dans la maison de sa tante Flavie.

Un matin pourtant, il s’en alla chez un voisin blanchir le plafond de la cuisine. Comme il n’avait toujours pas de carte d’identité, il ne sortait plus qu’avec d’extrêmes précautions. D’ordinaire, lorsqu’il s’absentait, Félicie restait à la maison, pour qu’il pût rentrer tout de suite en cas d’alerte et se cacher. Ce jour-là, elle fut appelée hors de chez elle par une dispute qui venait d’éclater chez les Duydt entre Zidore et le père. La mère était tombée malade, les petits Rémi et Armande criaient au secours. Félicie courut intervenir. C’est à ce moment que revint Alain. Le plafond restait jaune. Alain voulait prendre chez lui un peu de bleu de lessive pour le mêler à son lait de chaux. Juste comme il arrivait devant sa porte, il vit au bout de l’impasse un diable vert qui arrivait. L’homme tenait son vélo d’une main, de l’autre la chaîne d’un prisonnier qu’il venait de ramasser. Il s’avançait dans l’impasse. Alain frappa frénétiquement à la porte. Personne. Il se retourna pour fuir. Le diable vert était sur lui.

– Papieren.

Alain se fouillait. Il avait plusieurs vieilles cartes, mais aucune bonne.

– Papieren, redit l’Allemand.

– Mein Herr, Papieren là, expliqua Alain, montrant sa porte. Une minute…

Il espérait entrer, se sauver par la cour, et disparaître. Mais l’Allemand n’était pas un novice. Komm ! dit-il. Et il mit tranquillement son revolver sous le nez d’Alain. Alain dut se laisser enchaîner, et suivre le policier à travers la ville, sale, barbouillé de chaux, l’air d’un voyou, attelé à un compagnon qui sortait d’on ne sait quel bouge et portait ceinture rouge, espadrilles et rouflaquettes. Les gens s’écartaient et les regardaient. Sur leurs talons marchait le chien du policier, un grand loup d’Alsace.

Alain se tourmentait. Il avait peur de ses fausses cartes, eût voulu s’en débarrasser avant d’entrer à la gendarmerie. Par une contorsion adroite, il arriva à glisser sa main dans sa poche, prit le paquet de cartes, le laissa tomber. Il se sentit devenir moite. Le chien s’était arrêté, flairait le paquet sur le trottoir. Il le prit dans sa gueule, marcha quelques pas, gravement, près de son maître. L’Allemand distrait ne le vit pas. Le chien lâcha les cartes. Alain l’eût embrassée, la sale bête !

De la gendarmerie, Alain fut amené à la prison de la rue de l’Hospice avec un groupe de prisonniers. Trois soldats les conduisaient. Ils avaient enchaîné les hommes. Alain et quelques autres, plus jeunes, furent laissés les mains libres. – Pas vous sauver, recommanda l’Allemand. Ou bien kapout… Il montrait son fusil. On promit de rester tranquille. Les Allemands d’ailleurs firent ouvrir les vestons et coupèrent les pattes de bretelles et les martingales des pantalons. Le cortège se mit en route, les enchaînés devant, les autres derrière soutenant à deux mains leur pantalon. Par la rue Saint-Georges on fut tout de suite devant la prison de la rue de l’Hospice. Là, brusquement, le voisin d’Alain, un grand jeune homme blond, s’élança d’un bond vers la rue de l’Espérance. Ce fut foudroyant. Un soldat avait juré, épaulé. Un claquement. Et, comme un lapin, le fuyard frappé entre les épaules au moment où il tournait l’angle de la rue roula en boule sur le trottoir et resta là, le nez à terre. Tout le monde courut. Il y eut un moment de confusion. Les Allemands ramassèrent le mort. Celui qui avait tiré montrait le cadavre et son fusil, expliquait l’affaire à ses camarades, et pleurait en regardant sa victime.

\*

La prison était aménagée dans les anciens magasins d’un négociant en tissus. C’était une série de pièces dont on n’avait pas même enlevé les rayonnages. Chacune recevait une quarantaine de prisonniers. Alain était au second étage dans une salle de dix mètres sur cinq, enfumée, pleine de poussière et de cris, ignoblement sale, avec ses murs déplâtrés, couverts de graffitis, son plafond noir, son plancher maculé de crachats et d’ordures de toute sorte, et qui prenait jour sur la rue de l’Espérance par deux petites fenêtres à demi masquées par des planches. Des hommes, allongés là dedans, dormaient ou fumaient sur des paillasses. D’autres, assis à terre, jouaient aux cartes. D’autres lisaient, chantaient, riaient, ou se querellaient. Ils étaient près de cinquante dans cette pièce trop petite, l’un sur l’autre, et menaient un vacarme effroyable. Des cris, des rires, des chansons obscènes, des menaces et des injures, une épouvantable odeur de ménagerie, une épaisse poussière suffocante, un brouillard bleu opaque, saisissaient, dès l’entrée, la vue, l’ouïe et l’odorat, Alain, pourtant, avait là retrouvé son ami, Zidore Duydt. Zidore avait été arrêté quelques jours avant lui, et purgeait une peine de quatre mois. Ce n’était pas grand’chose, cette amitié-là. Pour Alain pourtant elle représentait, dans sa solitude morale, un réconfort inestimable. Car Zidore, familiarisé depuis longtemps avec toute cette crapule, servi d’autre part par une force musculaire appréciable et la connaissance approfondie de la boxe, jouissait parmi les détenus d’un haut prestige, et ses avis faisaient autorité. La canaille régnait la.

Il y avait quelques braves gens dans cette tourbe, et c’était pour eux le plus rude de leur peine que de devoir l’accomplir en telle compagnie. La pègre exerçait une dictature indiscutée. Qui n’avait ni la souplesse de se soumettre à elle, ni la force de lui tenir tête comme pouvait le faire Zidore, en était la victime et le jouet. Brutaux, grossiers, d’une hardiesse inimaginable, d’une étonnante adresse à la lutte et aux coups, habitués pardessus le marché à compter pour peu leur peau et celle des autres, ces gaillards se lançaient dans des batailles à corps perdu, sans crainte de donner ou de recevoir de mauvais coups. Et l’homme civilisé devant eux était littéralement désarmé. Ils ne se gênaient nullement pour lui faire vider ses poches, livrer son tabac, son argent, ses objets de toilette. Qui ne pouvait rien donner, ils le battaient ou le bousculaient et le tourmentaient. On en voyait, de ces braves gens, éperdus, ahuris, fous d’indignation et de peur, qui s’en allaient crier secours auprès de la sentinelle allemande. Mais des Allemands même ces apaches n’avaient pas peur. On eût dit qu’ils étaient chez eux. Le matin de son arrivée Alain vit la sentinelle entrer pour faire cesser une bagarre. Et le bandit qu’elle mettait en joue se retourna, lui offrit son derrière, en criant : « Vise ! » au milieu des rires et des bravos. L’Allemand haussa les épaules et s’en alla.

Tous les deux ou trois jours arrivaient des « transports », des convois de nouveaux prisonniers. C’était une grande distraction. On les entourait, on reconnaissait tout de suite ceux qui seraient les souffre-douleur parmi la bande. Et on leur faisait les poches, on leur tirait le nez, on leur imposait de répugnantes corvées, on les laissait dormir sur le plancher, on leur allumait sur le front, la nuit, avec précaution, pendant leur sommeil, un papier à cigarette chiffonné, qui les brûlait douloureusement. On leur glissait dans leurs vêtements des souris vivantes. Et s’ils voulaient se rebeller, ils tombaient sur des gaillards habitués à la savate et au chausson, qui les frappaient au creux de l’estomac, ou au bas du ventre, les saisissaient par les testicules, leur enfonçaient les doigts dans les yeux. Un brave homme était désarmé contre cette canaille. Mais là comme partout, l’argent, le nom, gardaient leur force. Il y avait dans une salle un certain Roblet, un industriel de la région, à qui les Allemands avaient jugé spirituel d’infliger cette compagnie. Mais Roblet n’était pas aussi à plaindre qu’on eût pu le penser. Des distributions de cigarettes et d’argent, le prestige surtout d’un haut nom de l’industrie, un de ces noms qui sont ici comme ceux des grands féodaux, adoucissaient les plus farouches. Il y avait bien quelques irréductibles qui parlaient de lui faire vider Jules à son tour… D’autres prenaient alors sa défense et lui formaient une garde du corps. On ne sait pas, il est toujours utile d’avoir rendu service à un Roblet.

Des voyous lui offraient leur paillasse ou leur couverture pouilleuse. On lui trouva le casier le plus spacieux pour y dormir. Il reçut bientôt du dehors, par les prisonniers de corvées, de bonnes choses, des poulets froids, du vin, du pain. Il en faisait profiter les autres. Ses largesses enchantaient tout le monde. L’argent reste partout un grand maître.

Ceux qui n’avaient pas la chance de porter un nom retentissant se soumettaient pour la plupart à la tyrannie du nombre. On voyait des malheureux commettre des bassesses, chanter, siffler, faire les pitres, donner la comédie à cette tourbe. Quiconque possédait un talent le monnayait. Il y avait même un artiste, un caricaturiste de talent, Sassenet, qu’un dessin irrespectueux visant le commandant Hoffmann avait amené ici. Celui-là, comprenant que l’artiste n’a pas encore auprès des foules le même renom que l’industriel, s’était arrangé pour populariser, son talent. À l’un, à l’autre, il offrait un portrait ressemblant, et fort joliment enlevé. Cela lui valut une prompte réputation. La plupart lui firent l’honneur de lui demander leur profil. Puis certains s’amusèrent à se faire dessiner des tatouages artistiques, et signés. On vit bientôt dans la chambrée une exhibition de torses nus, poilus et sales, où l’artiste, avec un crayon à l’encre, esquissait au choix du patient des mousquetaires, des avions, des femmes nues ou des emblèmes d’espérance. Puis un grand voyou, lui-même tellement tatoué sur toute la peau qu’il ne lui en restait plus un pouce de libre imprimait ces dessins définitivement à l’aide d’un faisceau de trois aiguilles liées ensemble, et qu’il trempait dans l’encre de Chine. Il allait lentement, de piqûre en piqûre. Le sang coulait des torses nus. Et les patients, immobiles, au milieu d’un cercle de curieux, mettaient leur point d’honneur à ne pas tressaillir. Le dessin fini, l’opérateur barbouillait largement l’épiderme en y versant un flot d’encre. Et on avait pour huit jours d’inflammation et de suppurations. Ailleurs, on exhibait des choses cocasses. L’un portait des menottes monstres tatouées sur les poignets, un autre un flic sur la fesse en signe de mépris, un autre une large face sur le ventre, qu’il faisait rire, pleurer, ou grimacer, en se contorsionnant drôlement, aux éclats de rire d’un public passionné. Scènes burlesques que les Allemands venaient voir de la porte, leur fusil sous le bras.

Sassenet était maintenant très prisé. On lui payait en biscuits et en cigarettes ses croquis sur peau. Là du moins l’art nourrissait son homme.

Il y avait aussi le docteur Diedrick. C’était un vieil homme gras, de haute taille, au visage sensuel, cynique et las de Silène. Il était fort connu de la pègre. On le citait comme pratiquant ouvertement l’avortement et le certificat de complaisance pour accidents de travail ou pour affaires de coups devant les tribunaux. Il jouissait ici d’une espèce de célébrité, qu’il entretenait en organisant démocratiquement des parties de balle au chasseur avec un chiffon roulé en boule, des jeux de saute-mouton, ou des parties d’ours tumultueuses et d’une incroyable brutalité.

La nourriture, – infecte, – donnait de la dysenterie. On descendait aux cabinets par un escalier tout englué d’engrais humains. Ni porte, ni papier. On se soulageait au vu de tous, debout sur le siège, au petit bonheur. Les murs étaient mouchetés de virgules brunes. À terre, plusieurs jours, resta le cadavre du jeune homme que l’Allemand avait tué. On excrémentait à côté de ce mort.

Mais le type le plus étrange de la prison était Chabot. Ce devait être un sobriquet, ce nom-là. Chabot était un vieil homme. Il avait sept enfants. Alors, expliquait-il, il s’arrangeait pour rester toujours en prison. Pendant ce temps les siens touchaient sa part de ravitaillement et mangeaient un peu plus.

Ce malheureux n’était pas un aigri. Il avait fini par gagner la confiance des Allemands, qui remployaient au balayage. Il soulageait les misères, tâchait de regrouper les prisonniers, ramassait le manger qu’on jetait, les restes des soldats, pour les porter aux affamés. Il allait, le soir, faire aussi sa petite tournée. Il savait reconnaître d’un coup d’œil les plus épuisés. Il approchait :

– T’as faim ?

Ah, ce regard !

– Tiens, mange !

On en voyait qui pleuraient, à recevoir cette gamelle.

Il trouva dans une cellule un soldat français prisonnier, dévoré par les poux, effroyable. Il lui apporta à manger, du vieux linge propre, un vêtement…

Alain l’observait et s’étonnait. Chabot était le premier homme heureux qu’il eût rencontré sur terre. C’était certainement un naïf, un simple. Il ne lisait jamais. Il n’était pas intelligent. Il n’avait dans l’esprit aucune élévation. Mais le cœur était immense. Et Alain commençait à se demander si ce n’est pas d’après cette mesure-là qu’on devrait juger les hommes.

\*

En fin mai 1916, Jacqueline Laubigier, la petite sœur d’Alain, passa l’examen du catéchisme, et fut admise à faire sa communion. Elle était malade. Elle alla tout de même en se traînant jusqu’à la prison de la rue de l’Hospice, et elle vit son frère aîné par la fenêtre, put lui crier la bonne nouvelle. Puis elle revint s’appuyant quelquefois le long des murs des maisons. Depuis des mois elle languissait, faute de nourriture suffisante et d’air pur.

Ce fut une drôle de communion, à la fois comique et triste. Ce jour est important pour un enfant. Félicie, malgré le deuil de l’heure, avait fait de son mieux pour mettre dans cette fête un peu de solennité. Elle cousit elle-même le vêtement blanc. Le long voile lui fut donné par Madame Hennedyck. On trouva des souliers de toile qu’on passa au petit blanc, et qui imitaient les chaussures de daim. Plus de cierges. Félicie en fit un d’un manche à balai et appointi, qu’elle peignit au ripolin blanc. Tous les communiants avaient de ces cierges-là. Un clou fiché au haut figurait la mèche.

Le dîner fut un de ces menus composites tels qu’on parvenait encore à en réaliser : une soupe aux légumes de conserve, un plat de lentilles et de lard américain, un lapin aux raisins secs avec des frites au saindoux et des laitues. Pour les assaisonner, Félicie avait dû remplacer l’huile par du saindoux fondu, et le vinaigre par le fond d’une bouteille de vin aigri que sa belle-sœur Flavie avait miraculeusement retrouvée.

Le dîner commença tristement. Félicie pensait à Alain, Flavie à son aîné qui était à la guerre. On entamait le lapin quand arriva Alain avec un soldat allemand. Une belle surprise ! Il expliqua qu’on l’avait autorisé à venir, mais il avait dû se faire accompagner d’une sentinelle et promettre de rentrer sagement. Dès lors, ce fut la fête. Le lapin disparut. La tarte à la céréaline suivit. On avait fait une place à table à cet Allemand, qui n’avait pas l’air d’un mauvais bougre. Il mangea tout ce qui restait du lapin, plus un énorme quartier de tarte. Félicie avait même brassé de la bière en laissant aigrir de l’avoine bouillie et du sucre avec un peu de houblon. Quelle fête ! Le brave soldat était aux anges. Il voulut absolument chanter la sienne au dessert, en allemand. On applaudit poliment, bien qu’on n’eût pas compris.

Après le dîner, il fallut repartir pour les vêpres. On y fut tous ensemble. La communiante devant, avec le petit Camille, Félicie et Flavie derrière avec les enfants, et Alain enfin avec son garde du corps et le cousin François. Le soldat pressait sur son cœur une barre de savon que lui avait offerte Félicie, et refusait de s’en séparer. Le savon se vendait à prix d’or chez les Allemands. Devant le cabaret du « Bac à Puces », à l’Épeule, le soldat s’arrêta. Les vêpres ne lui disaient pas grand’chose, à cet homme. Et la musique du cabaret, le bruit des danses, les voix des femmes, l’attiraient comme le chant des sirènes.

– Vous de retour tout à l’heure, dit-il à Alain. Moi attendre ici. Et il entra au « Bac à Puces », avec sa barre de savon, tandis qu’on s’en allait aux vêpres.

L’église était pleine. Il y avait parmi la foule beaucoup d’Allemands qui regardaient les communiants. Ce devait être aussi l’époque des communions en Allemagne. Jamais on n’avait vu tant de soldats dans l’église. Quand Jacqueline entra, immaculée dans sa toilette candide, un Allemand, près d’elle, se jeta à genoux, prit à deux mains le bord de sa longue robe blanche, et l’embrassa en pleurant.

Chapitre IV

Isidore Duydt, vers cinq heures de l’après-midi, ce jour-là, se hâtait vers le cabaret du « Bac à Puces ». On était dans l’été de 1916. Il y avait quelques semaines que Zidore s’était évadé de la prison de la rue de l’Hospice, où il n’avait été qu’une quinzaine de jours avec Alain Laubigier.

Il allait, traînant ses espadrilles en loques, la casquette de côté, les mains dans la ceinture et l’estomac creux. Par crânerie, et bien qu’il n’en eût guère le goût pour l’heure, il affectait une allure chaloupée, crachait de biais, et regardait insolemment les filles. On se retournait sur son petit visage rond et pâle, une face de gamin, têtue et opiniâtre, éclairée de deux yeux très bleus, et parsemée des aiguilles d’or d’une barbe blonde mal rasée.

Ce garçon-là, somme toute, avait commencé courageusement. Il n’avait pas voulu imiter son frère, qui vendait de l’or à l’ennemi. Il avait refusé de s’inscrire sur les listes d’appel. Il avait foncé, volé les camps, pillé les voitures allemandes. Puis la fréquentation des fonceurs, des pillards et des voyous l’avait gangrené. Au fond, il était un peu victime de son héroïsme. Et il y en avait beaucoup comme lui.

Depuis l’avant-veille, il n’avait rien mangé. On avait joué aux cartes la veille au cabaret du Pou-Volant. Il devait à la Citrouille cinquante francs. Il était rentré saoul et malade, avait dormi chez lui jusqu’à trois heures de l’après-midi. Il s’était levé, avait cherché en vain quelque chose à manger à travers le bric-à-brac de la boutique paternelle. Car le père Duydt achetait et vendait de tout. Et on trouvait chez lui côte à côte une bouteille d’huile d’olive, – chose rarissime ! – un cartable d’écolier, des livres, des lampes à saindoux, un litre de Pernod, une jambe articulée pour infirme, des caoutchoucs de pharmacie, des tisanes, des pommes de terre, des manchons à gaz, et du papier à lettres, un invraisemblable fouillis d’étoffes, de vieux meubles, de chiffons, de bouquins et de casseroles bosselées : tout ce qu’on ne fabriquait plus, tout ce qui manquait, tout ce que le père Duydt dénichait, restes d’avant-guerre, précieux vestiges qu’on venait se disputer. Le père Duydt employait ses deux plus jeunes enfants à frauder et foncer, – c’est-à-dire passer des marchandises à la frontière, – à voler même, depuis que les aînés s’étaient révoltés. Car Étienne et Léonie étaient partis depuis longtemps, et Zidore, affamé, travaillait pour son compte, ayant compris lui aussi l’inimaginable cupidité du père.

Ce jour-là, il y avait eu entre Zidore et le père Duydt quelques mots aigres-doux. Le père savait très bien que Zidore, quand il fouillait ainsi dans la boutique, cherchait en réalité son pain pour y couper une tartine. Et il ne l’avait pas quitté d’une semelle. Car on se volait le manger l’un à l’autre dans la famille. Zidore avait dû renoncer à ses intentions, s’en était allé. Il lui fallait cent francs. D’abord il crevait de faim. Puis Georgina, sa maîtresse, avait besoin d’argent.

Il l’avait connue dans une salle de boxe. Petit et râblé, nerveux, il possédait une force musculaire remarquable, et comme il fréquentait des cabarets louches et des milieux où la force était reine, il fut bientôt craint et recherché. Des amateurs, d’anciens sportifs tombés dans la canaille, tout ce monde interlope qui gravite autour des salles de lutte et de boxe, lui conseillèrent de boxer. On lui apprit les rudiments, on le présenta sur le ring. Il était étonnamment endurant, ce petit bonhomme pâle et têtu, habitué au dur travail de la mine. Il se tailla un succès, gagna de l’argent, fut admiré des femmes, et se grisa d’une facile popularité, que rehaussait encore son titre d’insoumis. À dix-huit ans il n’était pas vilain garçon avec sa tête ronde de gamin, ses yeux bleus naïfs, et cette espèce de courte barbe d’or trop rarement rasée. Il chantait gentiment, il jouait un peu de l’accordéon avec l’ami Olivier. Il eut des femmes pour rien. Il lui arriva d’accepter même, avec la femme, un peu d’argent, de laisser payer la tournée ou la chambre… Il glissa tout doucement. Puis il connut Georgina, une femme de trente-huit ans, rouée. Et celle-là, il l’eut dans la peau pour de bon. C’était surtout pour elle qu’il avait battu le pavé ce jour-là. Il lui avait promis cent francs. Il les avait cherchés longtemps. Son frère Étienne le bossu, qui faisait le change de l’or, les lui avait refusés. Celui-là était une puissance. Il habitait rue de l’Épeule, une grande demeure qu’il avait fait aménager en bureau. Sur la plaque de cuivre, on lisait : « Comptoir International ».

Et au-dessous, une affiche manuscrite, marquée du sceau impérial : « Cette maison est placée sous le contrôle de l’Autorité allemande. »

Un pareil talisman rendait la demeure inviolable. Étienne avait expulsé de chez lui jusqu’au commissaire central de Roubaix, qui prétendait effectuer une visite domiciliaire. Sous l’égide des autorités allemandes, Étienne se livrait là à tout un trafic, achetait l’or, drainait les valeurs françaises et les passait aux Allemands pour leurs achats à l’étranger. On disait qu’il gagnait d’énormes sommes. Étienne le Boscot était oublié. Il était devenu Monsieur Étienne. Petit, contrefait, le teint blême, avec un museau de rat et des yeux étonnamment brillants et fureteurs, il allait, toujours très élégamment vêtu, sa bosse dissimulée sous l’ampleur d’un raglan. Il était adroit, insinuant, furtif et toujours secret. Il avait sous le bras une éternelle serviette. Toute la famille Duydt considérait avec stupeur et orgueil ce bossu qui avait su si vite escalader la route de la richesse, et devenir une force.

Zidore n’avait pas su l’entreprendre. Au lieu de lui parler d’Alice, la femme d’Étienne, qui s’était enfuie, et dont l’esprit du bossu restait hanté, il avait tout bonnement énoncé son chiffre… Étienne, avare, l’avait froidement éconduit.

Mais Zidore avait trouvé le salut chez sa sœur Léonie. La maison de Léonie, rue de Dammartin, était seigneuriale. C’était grotesque de voir une pareille fille là dedans. De gros lainière habitaient l’immeuble avant la guerre. Ils étaient partis pour Paris. L’amant de Léonie, un capitaine attaché au bureau de la Kommandantur, en avait généreusement accordé l’usufruit à Léonie, qui vivait là, elle, fille de mineurs, à peine lettrée, grossière et fruste, au milieu d’un cadre fastueux. Elle n’était pas la seule. Beaucoup de femmes de noce, depuis la guerre, se payaient ainsi l’illusion de réaliser le rêve éternel, – d’être princièrement entretenues.

Une servante ouvrit. Zidore introduisit ses espadrilles sur le tapis persan d’un salon rocaille. Et Léonie arriva tout de suite, grande fille maigre, pas belle, la face en pointe comme Étienne, éclairée par deux yeux brûlants et fiévreux qui la transfiguraient. Elle dévorait la vie, la gaspillait, passionnée, faisant la bombe, détraquée et bonne fille tout de même. Elle accueillit son « frérot » à bras ouverts. Elle l’avait élevé. Elle avait trimé comme toutes les aînées dans les familles de malheureux. Elle gardait pour Zidore une tendresse maternelle. Elle lui montra ses meubles, lui fit boire du xérès, et emprunta pour lui cent francs à sa servante. Elle n’irait pas longtemps, à vivre cette vie-là. La tuberculose la dévorait.

Zidore revenait vers l’Épeule et le « Bac à Puces ». Il n’avait pas mangé. Mais il était si content qu’il en oubliait sa faim. Il allait vite. Il pensait à Georgina, à ses cent francs qu’il lui apportait. Il en devait cinquante à la Citrouille. Mais celui-là attendrait. L’estomac de Zidore se réveilla devant une pâtisserie. Mais Zidore passa. Casser le billet ? Ah ! non, alors ! Georgina serait trop contente.

Il lavait connue en dansant, après une partie de boxe, au cabaret du « Bac à Puces », un grand cabaret à femmes de l’Épeule. Elle avait vingt ans de plus que lui. Elle s’éprit de sa gentille frimousse, de sa jeunesse, de sa force, et de cette espèce de naïveté qui le faisait encore charmant malgré le début de vanité, de forfanterie et de gloriole que lui avaient amené ses succès de boxeur et de batailleur. Elle trouva amusant de déniaiser ce gamin tout frais, tout jeune. Lui, immédiatement possédé, hanté, éperdu de passion pour cette perverse, en devint follement amoureux et jaloux.

Il parla de l’entretenir, lui loua une chambre, l’eut à lui trois semaines entières. Puis il manqua d’argent, et elle s’en alla, retourna à la noce. Il la reprit pour quinze jours, recommença deux fois, trois fois, dix fois la même histoire, fou, ivre de jalousie et de souffrance, obligé d’accepter tout cela « à la blague » devant les autres, et subissant en secret un martyre pour cette créature déjà vieille, lasse d’avoir roulé, vidée, gâchée, irrémédiablement corrompue. Bientôt il la battit. Il la trompa, mais sans goût. Elle se moquait de lui ouvertement, elle lui faisait voir qu’elle s’en fichait des hommes. Elle était décidément trop forte pour lui. Il lui revenait plus soumis, plus furieusement épris, après chaque lâchage. Tout son argent s’en allait pour elle. Et quand il n’en avait plus, il tentait de la garder par force. Il eût tué pour la conserver. Elle, consciente de cet amour, abusait avec férocité de son empire sur lui.

– Fais-la travailler pour toi, disait la Citrouille.

Mais Zidore ne savait pas.

Cent francs ! Une semaine ! Une semaine à avoir Georgina à lui ! Il se hâtait, il se mit à courir vers le « Bac à Puces ». Il crevait de faim. L’estomac lui tirait. Il suça une vieille chique de tabac amer, pour l’apaiser. Cent francs ! Un beau billet tout rond !

Il avait l’habitude de la souffrance et de la faim, depuis qu’il connaissait Georgina. Vite, il en était venu à se priver pour elle, à accepter sans protestation de jeûner trois jours, pour qu’elle eût son argent, pour qu’elle restât sienne une semaine. Il s’en était fait presque une mystique, un idéal, un effroyable idéal, de cette Georgina. Pour elle, il acceptait de souffrir, de trahir, de tromper les amis, de tricher, de voler. Elle était devenue sa morale. Ce qui profitait à Georgina était le bien, ce qui lui nuisait, le mal. Et dans son avilissement, cette mystique lui causait encore une espèce de joie sombre, d’orgueil. Crever pour quelque chose, même pour une Georgina, c’est toujours exaltant quand même ! Un idéal, oui. Folie de la jeunesse qui, faute d’une aspiration ennoblissante, s’en crée une à tout prix, fût-elle monstrueuse.

Le « Bac à Puces », au haut de la rue de l’Épeule, lâchait sur le pavé la rumeur de ses danses, et le chant d’un accordéon. Zidore poussa la porte à claire-voie.

Le cabaret était grand, laid, meublé de bois blanc, avec, au fond, un comptoir de chêne où trônait un Gambrinus à califourchon sur une tonne.

Grimpé sur une table, le grand Olivier, romantique, la mêche de cheveux pendante et le mégot à la lèvre, étirait et pressait un accordéon apocalyptique. Des femmes, des voyous, des Allemands valsaient, faisant fléchir le plancher au rythme de la musique. Au comptoir, Mélie Nauserais, la patronne du « Bac à Puces », tirait des chopes qu’Otto, son Allemand, un type qui restait chez elle depuis le début de la guerre sans qu’on sût comment, allait distribuer aux buveurs, en pantalon de drap bleu et maillot de laine noire. Il avait, parmi ces apaches, l’air d’un parfait apache. On prétendait qu’il avait déserté et se cachait de la police allemande. En tout cas, il ne partait jamais pour le front, et n’utilisait son uniforme que pour aller dans les dépôts enlever sans façon des provisions et du charbon, qu’il rapportait chez Mélie. Il possédait dans l’art de manipuler les fausses clés, une expérience impressionnante.

L’air indifférent, négligeant Georgina qu’il voyait très bien danser avec un Bavarois, Zidore traversa les groupes de valseurs. La Citrouille, un petit gros à face bouffie et ronde, sous un vieux melon verdâtre, l’air un peu du cucurbitacé auquel il devait son surnom, jouait aux cartes avec un soldat. Morlebaix et le Roux regardaient. Zidore vit tout de suite à l’air tendu, fiévreux, au regard incertain, aux gestes brefs de la Citrouille, que celui-ci trichait. L’Allemand, lui, s’irritait et s’enfiévrait, rageait de perdre ainsi sans comprendre pourquoi. Il avait déposé sous la banquette un panier de viande fraîche que Morlebaix, un autre habitué du cabaret, guignait.

Morlebaix et le Roux firent fête à Zidore. Il fut flatté. On le savait généreux et bon garçon. Il avait crédit chez Mélie. Il commanda des chopes à Otto. Ils regardèrent la Citrouille, qui achevait de plumer son Allemand. Puis Georgina arriva, ayant fini la danse, appela Zidore « mon petit homme » s’assit sur ses genoux et lui jeta ses bras au cou. Sous la table, d’un geste adroit, il lui glissa le billet. Il se sentait rougir de joie et d’orgueil. Mais il surprit le regard du Roux, qui le fixait et ricanait. Il eut honte, remit vite sa main sur la table.

La Citrouille achevait la partie de cartes, glissait dans son gousset le produit de sa rafle, tandis que l’Allemand, sa victime, allait se consoler au comptoir. La Citrouille suait. Ce souteneur de la vieille école répugnait à l’effort, et rien ne fatigue comme de tricher. Il avala d’un trait une drogue qu’apportait Otto, et qui singeait le mêlé cass.

À ce moment éclatèrent des hurlements. L’Allemand avait voulu prendre son panier de viande et ne le trouvait plus. Volé ! De la viande pour les officiers ! Il n’y coupait pas du front, le pauvre diable. Il pleurait, il clamait, ne s’était pas aperçu de la soudaine disparition de Morlebaix. Il prit à la gorge Otto qui voulait le flanquer dehors. Le Roux se leva, courut à la rescousse. L’Allemand tira un revolver. Des cris aigus, des pleurs de femmes, un tumulte soudain emplit le « Bac à Puces ». Mélie se lamentait derrière son comptoir.

– Mon cabaret ! Mon cabaret !

Zidore s’était levé. Il s’avança vers l’Allemand, écarta Otto et le Roux, qui, blêmes, avaient reculé devant l’arme. Il y avait en lui, à ces heures de péril, une exaltation étrange, le désir presque de montrer aux autres comment on se fait tuer. Il cria :

– Fous le camp !

– Sacrament ! jura l’Allemand en se ruant sur lui comme un bœuf.

Il atteignit Zidore d’un coup en pleine bouche, ce fut le seul coup que reçut Zidore. Il avait reculé. Il esquiva en se baissant le swing terrifiant de l’Allemand, lui lança à son tour un uppercut sous le menton, puis un coup de tête au plexus, puis un coup bref au foie. L’Allemand gémit, recula, plié en deux, alla en titubant s’appuyer au mur. Otto et les femmes le prirent par les épaules et le poussèrent vers la cour, pour le ramener à lui.

Zidore, la bouche en sang, était allé dans la cuisine, où Mélie lui donna de l’eau. Une dent cassée, la gencive éclatée, il souffrait. Il se gargarisait à l’alcool. Comme il revenait vers la salle du café, il vit de loin Georgina et le Roux qui s’embrassaient dans un coin, furtivement, sur la bouche, tout en dansant.

Il en ressentit un choc plus brutal que le coup de poing de tout à l’heure. – Espèce de gouape !

Il avança vers le Roux, prit une chope, la lui lança au visage. L’autre, décomposé, livide sous sa tignasse rousse, laid avec ses yeux gris encroûtés de chassie et décomposés de peur, le regardait. Une minute, ils se dévorèrent des yeux. Le Roux n’osait descendre sa main vers sa poche. Il vit lentement la raison revenir aux yeux de Zidore. Il comprit qu’on ne se battrait pas. Rassuré, il haussa les épaules, et s’en alla.

Zidore s’était tourné vers Georgina, qui sanglotait bruyamment. Il se tenait à quatre pour ne pas l’assommer comme une bête. Il lui cria :

– Debout !

Elle se leva.

– Marche !

Elle marcha. Elle sortit. Il la suivit au dehors. La porte claqua sur eux. Au milieu d’un silence épouvanté, la voix de la Citrouille monta :

– Pas même un coup de pied au c… Quelle moule !

Zidore et Georgina, dans le soir déjà fort avancé, s’en allaient vers le cabaret du Pou Volant où Georgina louait sa chambre. C’était le concurrent direct du cabaret de Mélie. Georgina filait droit. Zidore marchait derrière. Elle continuait de pleurnicher. Ils passèrent par l’entrée particulière, fétide et grasse, et qu’emplissait l’odeur de l’urinoir. La chambre de Georgina, mansardée, meublée d’un lit de fer, d’un petit poêle et d’une garde-robe, empestait les parfums vulgaires, la sueur, le renfermé, avec des odeurs de mangeaille et de graillon. Il y régnait ce désordre et ce faux luxe des filles de joie, tout en rubans et bibelots barbares.

Georgina, encore épouvantée, – elle avait bien cru se faire assommer, – se dévêtait, humble. Zidore, un peu ivre, l’estomac creux, se sentait la tête lourde et confuse. Machinalement, il déplaça ses espadrilles, déroula le foulard qui lui servait de ceinture. Elle vit qu’il se dévêtait. Elle se crut par donnée, vint à lui, le toucha de tout son corps, insidieusement collé au sien :

– Mon petit Zidore…

Il se sentit mollir. Il eut les larmes aux yeux. Il murmura, comme un gosse :

– Pourquoi que t’as fait ça, Georgina ? Pourquoi que t’as fait ça ?

Elle haussa les épaules :

– On blaguait. Histoire de rire… Ça se fait à la fin d’une danse…

– Tu ne devais pas faire ça…

– J’ai pas pensé à mal. T’es bête d’en faire un plat comme ça ! Je te jure, j’ai pas réfléchi, je te jure ! Je le ferai jamais plus, il peut venir ! D’abord il me dégoûte, ce sale rouquin !

Elle se colla plus amoureusement à lui.

– Tu sais bien, mon petit homme, que je ne voudrais pas… Viens, va, c’est tout, mon gosse…

Elle l’entraînait, à la fois perverse et maternelle, melange de tendresse protectrice et de sensualité, comme il le demandait, ce gamin. Elle l’attira sur sa couche, liée à lui déjà de tous ses membres.

Elle s’endormit, pardonnée, rassurée, triomphante. Elle occupait toute la couche, étalée. Zidore, lui, ne dormait pas. Sa dent brisée lui faisait mal. On avait allumé la bougie. Il regardait danser l’ombre. Il contemplait près de lui cette créature ensommeillée, cette chair. Elle lui répugnait. Violemment, il évoqua ce corps, cette peau, cette odeur. Il scruta cette face flétrie, ces yeux las de débauche, cette bouche au rire infâme, aux baisers ignobles, aux mots honteux. Pour cela, pour cette chair prostituée, il avait volé, frappé, menti, souffert… Il eut confusément conscience des forces qu’il gaspillait, de l’aveuglement irrémédiable qui le faisait gâcher pour cette créature un trésor d’énergie, de courage, de jeunesse. Il entrevit avec effarement tout ce qu’il eût pu faire de bon, d’utile, et que, par elle et pour elle, il ne réaliserait jamais plus.

Les pieds en avant, il glissa de sa couche, il enfila ses chaussettes, son pantalon. Sa bouche saignait. Il cracha du sang. Sans bruit, il s’éloigna du lit. L’odeur animale de cette femme endormie lui levait le cœur. Il alla finir la soirée sur une chaise, près de la fenêtre entr’ouverte, au souffle pur de la nuit.

II

– Je ne veux pas, redit Zidore.

Ils étaient dans un coin du cabaret du Bac à Puces, lui, La Citrouille et le Roux. Ils se parlaient en se penchant l’un vers l’autre, par-dessus la table poisseuse, à cause du bruit des danseurs et du vacarme de l’accordéon que manœuvrait près du comptoir le grand Olivier. Zidore, enfiévré, faisait non de la tête. La Citrouille, son melon toujours sur le crâne, ne disait mot. Le Roux, l’œil chassieux, le teint blême, laissait pendre son mégot sur sa lèvre d’un air méprisant.

– Pourquoi que tu canes ? dit-il.

– Je vous connais, répondit Zidore. Je vous connais, et… c’est mon frère, hein ! Je ne peux pas faire ça.

– Tu le fais aux sentiments, dit le Roux.

– Pas du tout !

La Citrouille leva en l’air sa main grasse et molle ornée à l’auriculaire d’une chevalière énorme.

– Puisqu’on te jure qu’on ne lui fera pas de bobo, à ton frangin ! Pas ça ! Rien ! Le soulager, rien que le soulager…

– Je ne veux pas…

Il y eut un répit. Ils se turent tous les trois, se redressèrent sur leurs chaises comme si cette bataille les avait fatigués. Le Roux vida sa chope. La Citrouille tira son carnet de feuilles à cigarettes, le corna d’un coup d’ongle. Zidore regardait les danseurs et ne les voyait pas. Il se sentait les joues chaudes d’avoir trop discuté.

Dans un dernier tourbillon, une envolée de jupes, la valse s’achevait. Olivier termina par un grand souffle de son accordéon, décrocha la courroie avec un soupir d’aise, s’adjugea une chope et se leva, vint vers la Citrouille et Zidore. Il tendit à Zidore une patte énorme :

– Ça va ? T’es pas venu avec Georgina ?

– Non, dit sèchement Zidore.

Il ne pouvait tomber plus mal, le grand Olivier. Depuis dix jours, Zidore n’avait pas vu sa maîtresse. Les affaires allaient mal, on n’avait pas réussi à foncer à la frontière. Zidore était à sec et Georgina, flairant la disette, avait levé le pied, était disparue une fois de plus avec l’un ou l’autre de ses clients de passage. Devant les autres, Zidore tâchait d’en rire, mais au fond il souffrait.

– Elle s’est pas cor débinée, des fois, Georgina ? reprit Olivier, qui n’était pas des plus fins.

– Tu m’emmerdes avec Georgina ! cria Zidore.

D’habitude il le prenait à la blague, mais cette fois, vraiment, il était à bout de nerfs.

– Ah ! bon, bon, ça va, ne râle pas pour si peu, dit paisiblement Olivier. Et il s’assit auprès de Zidore sans colère.

La Citrouille et le Roux discutaient toujours, reprenaient ce projet de faire le coup de la ceinture à Étienne le Bossu. Zidore les entendait sans les écouter. Il se rognait les ongles. Il pensait douloureusement à Georgina. Il l’avait cherchée partout, dans tous les bars, les caboulots, les maisons de passe, les boîtes à soldats. Impossible de la dénicher. Elle avait dû trouver un imbécile pour l’entretenir une couple de semaines, ou pis encore, un barbeau pour l’exploiter. Zidore se rongeait les ongles au sang. Dire qu’il eût suffi d’un peu d’argent, d’un billet, d’un rien, pour qu’elle revînt toute seule, d’elle-même, magiquement ! Elle avait une espèce de sens divinatoire. L’argent l’attirait magnétiquement.

– Et pas des billets, disait La Citrouille. De l’or ! Ça vaut double. Hein, quelle occase qui va nous passer sous le blair !

Ce fut Zidore qui, de lui-même, reprit position dans le débat. Il le fit comme si ses paroles résultaient d’une longue méditation intérieure :

– Et d’abord, des changeurs d’or, ça ne manque pas ! On peut faire le coup à un autre…

– Les autres se méfient.

– Étienne aussi. Il est armé. Il a deux revolvers. Je les ai vus.

– Oui, mais avec toi il ne se méfiera pas. T’es pas gêné de l’amener où tu voudras.

– Et puis, dit La Citrouille, ça sert a rien de faire le coup si on tombe sur un mec qu’a pas un radin sur lui. Étienne, on sait qu’il balade son or dans sa ceinture. Il s’en vante. Le coup est sûr. Du pain tout cuit.

– Moi, j’avale pas ça, fit le Roux. Voilà un type plein aux as, qui se fout de toi, qui ne t’allongerait pas un rouge double, qui te laisse comme ça dans la débine, et tu canes ? Ben mon vieux !

– Tu ferais ça à ton frère, toi ? Risquer de lui foutre un sale coup ? Une idée qu’il se défende ? Qu’est-ce que vous ferez ? Je le sais, moi… Non, non. Un autre !

– On te répète qu’on n’y touchera pas un cheveu, assura La Citrouille. Tu nous l’amènes quelque part, dans un coin tranquille, qu’on peut s’expliquer. On l’empoigne, on lui fait sa ceinture, on se débine… Je te jure, Zidore, on n’y touchera pas.

– Et s’il ressaute ? Il ne se laissera tout de même pas faire comme ça !

– Que veux-tu qu’il fasse contre quatre ?

– Quatre ?

– Toi, moi, le Roux, Otto le déserteur, et Olivier.

– Ça fait même cinq, dit Otto, l’Allemand de Mélie, qui était venu écouter.

Olivier s’étonna.

– Moi, qu’est-ce que je fais ? De quoi qu’y retourne ?

– Boucle-la, gueule d’empeigne, dit La Citrouille. Tu le verras quand y sera temps.

– Bon, bon, fit Olivier, docile.

Et il se mit à rouler sa cigarette, la lécha d’un coup de langue, sans s’inquiéter davantage. On manœuvrait cette grande carcasse comme un enfant.

– Je ne veux pas, répéta Zidore, obstiné. Un autre, n’importe qui, je marche. Pas Étienne !

– C’est bon.

On n’en parla plus. La Citrouille fit remplir les chopes. Otto l’Allemand était allé servir les tables et tirer la bière avec Mélie. Le Roux avait pris sur la fenêtre un bac à dés et deux cornets. Il entamait un zanzi avec le grand Olivier, et les dés roulaient sur le bois sonore.

– Six et quatre dix et trois, treize…

– Cocu ! il est verni, le mec !

Et la voix grasse de La Citrouille, rêveuse :

– Trente mille balles ! Paraît qu’il a des fois trente mille balles dans sa ceinture…

– Sans compter la serviette qu’y a souvent des fafiots dedans…

– À preuve qu’il la retient par une chaîne, comme un encaisseur !

Et de nouveau, le roulement sec et bruyant des dés dans le bac.

Zidore eut un brusque mouvement de colère. Il se leva, rejeta l’obsession, chassa d’un mot brutal cette hantise, ce lent envahissement de sa conscience.

– Vous me faites tous ch…, à la fin ! Non, et non ! Je ne marche pas !

Il vida sa chope d’un trait, la reposa brutalement sur la table et s’en alla.

\*

– C’est encore loin ?

– Cinq minutes, dit Zidore.

Étienne et Zidore marchaient côte à côte sous le parapluie du bossu. Il pleuvait. La nuit tombait. Personne dans les rues. Un vent triste pleurait, chassait l’eau froide, fouettait les visages. Étienne, en veston, son pardessus sur le bras, ne sentait pas la bise et se hâtait.

On monta le boulevard de Cambrai. On passa derrière l’hospice, on longea un long mur de briques vers la place du Travail.

– Où est-ce ? redemanda Étienne.

– Au bout de la rue Ma Campagne.

– Allons vite.

Il entraîna de nouveau son frère.

Zidore était allé chez Étienne le Bossu le matin. Il lui avait dit :

– J’ai rencontré ta femme, Alice veut te revoir. Je te conduirai ce soir chez des amis, si tu veux m’accompagner. Elle a peur de toi, elle ne veut pas donner son adresse.

Et, depuis le matin, Étienne le Bossu vivait une attente fébrile. Ce nerveux, depuis la fuite et l’abandon de sa femme, avait concentré en lui une passion dévorante.

Ils arrivèrent rue Ma Campagne. Ils suivirent le trottoir d’une immense usine, vide et morte. En face, quelques rares maisons silencieuses et endormies, puis des champs. Au bout de l’usine, un grand cabaret désert, comme abandonné, toutes fenêtres closes. Plus loin, un terrain vague, encombré d’ordures et de ferrailles. Là-dessus, le ciel gris, sombre, tourmenté et crépusculaire, et les froides luisances de la pluie.

Ils arrivèrent devant la porte du cabaret. Étienne, pressé, fébrile, ne remarqua ni les boiseries sales, ni la mousse qui soulignait le seuil de la porte. D’ailleurs, tout Roubaix à présent avait cette apparence désolée. Zidore et lui s’approchèrent de l’entrée particulière. Zidore hésita.

– C’est ici ? demanda Étienne.

– C’est ici.

Étienne frappa. Une rumeur leur répondit, de l’intérieur. On entendit des pas. Un déclic, et la porte s’ouvrit. Un homme parut, très grand.

– Ma femme est ici ?

– Entre, camarade, dit Olivier.

Il laissa passer Étienne et Zidore et referma la porte derrière eux.

Étienne, dans le noir du long corridor sombre et froid, avançait vers la lueur rouge qu’on apercevait au bout, à travers une porte vitrée. Il poussa cette porte, entra dans la cuisine. Et il s’arrêta sur le seuil, saisi.

Pas un meuble. Rien qu’une misérable table, abandonnée dans cette haute pièce vide aux papiers pourris, moisis et pendants. Une coulée de suie sous le trou de la cheminée. Une atmosphère de sépulcre, une odeur de champignonnière. Et la sonorité creuse et sinistrement retentissante d’une maison déserte. Sur la table, une chandelle palpitait parmi une masse d’ombre.

Étienne dut comprendre. Il eut un mouvement de recul, se retourna brusquement vers la porte. Mais, surgis de l’ombre, trois hommes déjà l’entouraient.

Il ne dit mot. Il était devenu livide. Il regarda Zidore avec une expression bizarre de fureur et de douleur. Otto, derrière lui, le poussa vers le milieu de la pièce. Il resta là, immobile, chétif et contrefait, les yeux sombres dans sa face pointue, impassible et impénétrable à présent. Il fixait Otto et le Roux. Derrière lui, assis sur la table, La Citrouille laissait pendre une jambe. Dans le coin de la porte, Zidore était resté avec le grand Olivier.

Le Roux, lentement, s’avança vers Étienne. L’infirme eut un regard éperdu. D’un geste incroyablement prompt, il porta la main vers sa poche revolver. Dans la même seconde, le foulard de La Citrouille, par derrière, s’abattait sur son visage, lui pressait la bouche et la gorge. Renversé en arrière, debout, cambré, le genou de La Citrouille dans les reins, le bossu eut une espèce de rugissement étouffé. Ses pieds battaient l’air à coups terribles. Il atteignit le Roux en pleine poitrine.

– Pas de blague, Zidore ! souffla Olivier, ceinturant de ses deux énormes bras le torse de Zidore éperdu.

Ce fut rapide. Comme on plonge, Otto s’était jeté sur les pieds d’Étienne, enlaçait les deux jambes, les maintenait. Vers la poitrine du bossu, cambrée, bombée, offerte, le Roux porta la main, le couteau de cuisine effilé qu’il tenait comme un tranchet, la pointe en avant, le pouce sur la lame. Il pesa lentement, fortement…

– Pas ça ! sanglota Zidore, oh, pas ça !

Mais Olivier le maîtrisait toujours. On vit l’étoffe du veston d’Étienne se creuser sous la lame, se tendre, céder. L’arme plongea d’un coup.

Irrésistiblement, entraînant Olivier malgré sa force, Zidore avança vers Étienne. Il dévorait des yeux cette face, ce museau de rat pointu et livide, tragiquement éclairé par la flamme rouge de la chandelle, et qui prenait graduellement une couleur terreuse. Étienne, bâillonné, renversé en arrière, les pieds tenus par Otto, l’arme dans la poitrine, regarda Zidore jusqu’au bout, d’un étrange regard qui s’obscurcit, prit lentement une fixité terrible.

Otto lâcha les jambes, se releva. La Citrouille dégagea son foulard, le remit à son cou. On allongea le cadavre amolli sur la table.

– Pas de blague, Zidore, pas de blague, redisait Olivier.

Zidore, hébété, ne réagissait plus. Ce fut le Roux qui ouvrit le veston du mort. Il déboutonna le gilet, les bretelles, fouilla sous la chemise, souleva le corps, cherchant la boucle de la ceinture sur cette peau encore chaude. Brusquement, il retira les mains, les flaira, les secoua, les essuya sur le veston d’Étienne.

– Il a foiré, le salaud !

Il plongea de nouveau les mains.

Sur la table, à côté du cadavre, dans une odeur fétide, on se partagea l’or. Il y avait vingt-sept mille francs. Olivier mit la part de Zidore dans la poche du jeune homme.

Le Roux sortit, alla jusqu’à la porte de la rue, revint.

– Pas de pétard. On peut se barrer.

La Citrouille souffla la chandelle. On sortit. Il ne resta qu’Étienne sur la table, le ventre nu, sa face de rat tournée vers le plafond, et les yeux ouverts.

À peine dehors, La Citrouille, Otto le déserteur et le Roux disparurent à toutes jambes dans la nuit et la pluie. Olivier demeura avec Zidore. Il l’entraînait comme un enfant.

– Viens donc, viens donc, Zidore… Fait malsain par ici. Viens donc !

Mais Zidore s’arrêtait. Il s’appuya au mur. Il eut un haut-le-cœur, un vomissement épouvantable, qui le plia en deux. Il semblait qu’il dût rendre tout ce qu’il avait dans le ventre. Il râlait. Olivier lui soutenait la tête, l’aidait.

Zidore, péniblement, se redressa, vidé et haletant, la face ruisselante de sueur et de larmes. Il chancelait. Olivier le prit par les poignets, le chargea sur son dos, s’enfonça avec son fardeau humain dans les ténèbres.

III

Zidore, quelques semaines, mena une étrange vie désaxée, une existence qui ressemblait à une fuite perpétuelle devant la solitude, le silence et la pensée. Il lui fallait le bruit, le tumulte, la foule. Il lui fallait l’assommante atmosphère des caboulots, des bistrots louches, du Bac à Puces, le coup de fouet de l’alcool, le délire des saouleries et de l’orgie. Il dépensa, à faire la noce, deux mille francs d’or en une semaine.

Puis il devint malade. Intoxiqué d’alcool, son organisme rejeta, repoussa le poison. Zidore, abattu, prostré, misérable, incapable de boire, incapable de chasser l’obsession de son acte, vécut dans une espèce d’accablement physique, la tête lucide et le corps abruti. Sitôt remis, il fuit de nouveau la solitude, but davantage encore, retomba dans une espèce de folie furieuse à laquelle succéda une seconde phase d’accablement.

Georgina finissait par s’en épouvanter. Il devenait féroce, effrayant. Elle se demandait s’il ne perdait pas la raison. Il la frappait, la tenait claustrée près de lui des jours entiers, puis la rejetait avec dégoût, la chassait comme une bête. Elle lui répugnait. Elle lui faisait horreur. Quoi ! C’était pour elle, pour ça, pour cette femelle sans âme, cette chienne en rut qu’il avait commis ce fratricide, cette chose épouvantable dont la pensée, la nuit, lui dressait les cheveux d’horreur sur la tête ? Avec une effrayante lucidité, il la pesait, il la jugeait. On eût dit que son crime lui avait dessillé les yeux, l’avait éclairé sur lui-même et sur sa maîtresse, qu’il la comprenait, la voyait telle qu’elle était, pour la première fois. Elle finit par se sauver, avec tout ce qu’elle put voler d’or. Elle disparut ainsi de l’existence de Zidore, sans qu’il y attachât plus d’importance qu’à une ombre, une de ces figures chimériques et abominables que suscitaient et dissipaient en lui ses cauchemars. Cette femme pour qui il avait tué, qui avait été toute sa vie, qui l’avait possédé de chair et d’âme, ne comptait plus, noyée, étouffée dans un souci infiniment plus vaste, plus absorbant, plus hallucinant. Il ne se comprenait plus lui-même quand il y songeait.

Il traîna. Il ne lui restait plus beaucoup d’argent. Il se hâta de s’en délivrer, de s’en débarrasser, comme si à cet or était resté attaché, lié, le souvenir de son crime. Il n’en avait guère profité lui-même. Avant l’affaire, il avait fait des rêves, bien des fois, devant les tentations, les étalages, le luxe, « Si j’avais de l’argent ! » Cet argent, il le gaspilla d’une façon insensée, pour les autres, payant à boire, donnant, jetant, laissant derrière lui une coulée d’or. Il avait cru réaliser des rêves, il avait tenté de s’acheter des choses, de se payer du bon temps. Il s’offrit un foulard de soie blanche, une épingle de cravate en fer à cheval, une montre. Puis, sans raison, il éprouva devant ces choses une horreur mêlée de peur. Il les cacha, les détruisit, les jeta dans une fosse d’aisance furtivement, comme si ç’avaient été des choses dangereuses, compromettantes, comme si on avait pu reconnaître qu’elles venaient d’un crime. Il avait beau se reprocher cette folie, se traiter d’imbécile, il ne parvint jamais à se commander lui-même.

À côté, d’autres inquiétudes plus précises l’assaillaient. Qu’était-il advenu d’Étienne ? Savait-on le crime ? Recherchait-on les auteurs ? La maison d’Étienne, depuis le meurtre, était restée fermée. Zidore n’osait retourner chez le père. Que le crime fût connu ou ignoré, on devait y être dans l’angoisse, la mère, au moins. Comment Zidore pourrait-il jouer devant elle son odieuse comédie ? Dans sa dépravation morale, Zidore avait gardé un reste de tendresse et de pitié pour sa mère. Que devait-elle penser de la disparition d’Étienne ?

Peu à peu, cela tournait à l’obsession. Zidore eût donné sa vie pour savoir si l’on connaissait le meurtre, si le cadavre était découvert. Curiosité sans raison, dangereuse et inutile, et qui n’en était que plus dévorante. Il y céda. Il alla rôder vers la place du Travail, deux fois, trois fois, s’approchant chaque jour davantage, avec une prudence de félin, de cette maison déserte, au bout de la rue Ma Campagne. Une rencontre le faisait fuir et se cacher. On eût dit que les gens devaient le soupçonner, à le voir traîner par là.

À la fin, il osa passer devant le cabaret du crime. Il n’y remarqua rien. Tout demeurait fermé, silencieux, mort. Il y avait seulement, sous la porte, dans le trou de la serrure et les interstices des volets, un grouillement noirâtre et vivant. Zidore s’arrêta pour regarder. C’étaient des mouches, des millions de mouches. Il eut une sueur froide quand il comprit.

Il revint le lendemain, le surlendemain. Cela devenait une hantise. Il s’attarda, traîna par là le soir. Un jour que le temps était sombre et que la nuit descendait plus tôt, il n’y tint plus, se glissa entre les fils de fer qui fermaient le terrain vague, contigu au cabaret. Il traversa ce champ, les débris pourrissants, les monceaux de ferrailles rouillées. Et, s’agrippant au mur de la cuisine, il y sauta à califourchon, se laissa tomber dans la petite cour de la maison déserte. Il s’arrêta, le cœur battant. Rien, aucun bruit. Le silence et la tristesse du soir. Cette petite cour boueuse, empestée de l’odeur du cabinet ouvert, encombrée de vieux bidons, de détritus, incroyablement sale et noire, était sinistre.

Sur la pointe des pieds, comme si on avait pu l’entendre, Zidore avança vers la porte-fenêtre de la cuisine, colla son front à la vitre fumeuse et brouillée.

La cuisine était pleine d’ombre. Il y vit seulement, il y devina la forme effrayante, sur la table.

Dehors, le vent souffla, une rumeur monta, une grande voix triste, dans la nuit… Zidore eut un sursaut d’épouvante et se sauva de la porte, escalada le mur d’un bond et s’enfuit. Il serait mort de peur si quelque chose l’avait retenu.

Cette nuit-là, il revit Étienne, son visage blême, ses yeux noirs, cette tête aiguë entre les hautes épaules difformes. Qu’y avait-il, au fond de ce regard suprême ? Qu’avait-il voulu dire en mourant ? Quelle avait été sa pensée dernière ? Quel dégoût, quelle haine, avaient épuisé les battements ultimes de ce cœur troué ? Quelle malédiction formidable ? Pour tout au monde, à présent, Zidore eût voulu avoir choisi autre chose, un autre mensonge, pour attirer son frère. Qu’il fût mort, oui, mais pas en ayant espéré… Ce regard, quelle formidable malédiction il avait dû signifier !

Il éprouva quelque temps l’envie frénétique d’avouer. Un reste de sa petite enfance lui rappelait cette fraîcheur d’âme, cet allègement, ce soulagement inexprimable qu’il ressentait jadis, au temps du catéchisme. Retrouver cette impression de délivrance, de renouveau, se confesser, avouer à tout prix ! Mais à qui ? Un prêtre ? Zidore ne croyait plus. Georgina ? Georgina s’était enfuie, mise en ménage avec le Roux. Et puis, Zidore n’éprouvait plus pour elle que répulsion et haine. À sa mère ? Aller dire à sa mère : « J’ai tué mon frère Étienne, j’ai tué ton fils » ? De quelle imprécation n’accablerait-elle pas le parricide ? À Léonie, sa sœur ? Non, à sa sœur non plus on ne va pas dire : « J’ai tué mon frère ». Ça ne se prononce pas, ces mots-là. Elle le lirait, elle le devinerait sur son visage ? Mais ça serait trop terrible, précisément, cette seconde où elle comprendrait que Zidore avait tué Étienne…

Le cadavre fut retrouvé. Zidore le sut par Olivier. Il n’en demanda pas plus. Il ne voulut rien entendre. Il se terra, incapable de rien faire, ne sachant plus s’il devait aller chez ses parents, assister aux obsèques, feindre encore ou bien disparaître. Y aller ? On lirait l’aveu sur sa face. Ne pas y aller ? On soupçonnerait. Quoi qu’il fît, on saurait toujours qu’il avait assassiné Étienne… Il se remit à boire.

Bientôt, il eut cette étrange, inexplicable impression d’être suivi. Il se sentit filé, traqué. Aucun indice matériel, rien. Une certitude qui venait comme de son subconscient et qui s’imposait. Ce n’était peut-être qu’une imagination, mais il en avait plus peur que d’un danger réel.

Il fut véritablement soulagé quand la menace se précisa, qu’on commença à l’avertir, dans les garnis, les caboulots, au Pou-Volant, au Bac à Puces, que les Noirs le recherchaient, qu’on relevait son nom sur les registres de logement. Il déménagea trois ou quatre fois de suite, changea de cabaret et de garni. Son argent s’épuisait. Il eut faim, traîna, erra, sans logis, dormant au hasard dans les baraques des jardins ouvriers. Il eût voulu « foncer », passer la frontière avec des ballots pour se refaire de l’argent. Mais il manquait de quoi s’acheter des marchandises. Il voyait des ennemis partout. Il avait des peurs folles pour une main posée brusquement sur son épaule, un pas derrière lui, un regard insistant. Il n’osa plus sortir sans arme de la misérable chambre qu’il avait fini par trouver pour trente sous la semaine dans un bar sordide du quartier de la Guinguette. Il allait, la main dans la poche de son veston, serrant la crosse d’un revolver, prêt à le retirer, à faire feu sur un geste. Il finirait par tuer quelqu’un. Il n’osait plus boire. L’alcool surexcitait son délire, suscitait devant ses yeux des spectacles abominables de pourriture.

Il tomba malade, dans l’ignoble réduit où il logeait maintenant. Il fut là, couché trois jours, à souffrir, brûlé, assoiffé, se tournant et se retournant, et réfléchissant si intensément que le temps lui en parut court.

Il revit toute son existence, depuis le début, sous la tutelle d’un père dur et d’une mère résignée. La mine, les charbonnages, le rude travail joyeux, les chevaux, les camarades et les jeunes filles, le soir, avec qui l’on riait à dents blanches quand on revenait de la fosse, fourbus et noirs. Vie saine et comme lumineuse, vue d’à présent. Puis la guerre, la bataille de Charleroi, la destruction de la mine par les Allemands, les tonnes de mitraille et de fer jetées dans les puits avec de la dynamite, l’agonie des chevaux au fond des galeries, la fuite de la population, et Roubaix, les fonceurs, la boxe, la prison, la crapule et Georgina… Avec elle, ç’avait été la chute, la faim, le froid, la misère supportée pour elle, avec un stoïcisme stupide et têtu. Et tout cela pour aboutir à cette maison déserte, un soir…

À quel moment la faute ? À quel moment avait-il été coupable ? Où était-il, le tournant ? À quel instant s’était-il trouvé lucidement devant sa responsabilité ? Tout cela était venu lentement, insensiblement, en dehors de lui.

Que lui avait-il manqué ? De la volonté ? Il en avait eu. Du courage, de la persévérance, de la résignation ? Il en avait eu, il en avait dépensé des trésors pour Georgina. – Qu’aurais-je pu faire ? pensait Zidore. Quel être aurais-je été, employant autrement le même effort ? De quoi donc ai-je manqué ? De quel soutien ? De quelle lumière ? Pourquoi le hasard m’en a-t-il privé, et jusqu’à quel point suis-je coupable ?

Il vécut ces trois jours dans un abîme.

Le quatrième jour, affaibli, vide, mais soulagé, et l’esprit comme un peu plus lucide, d’avoir tant pensé à son aventure, il se releva. Il parvint à se laver sans trop de peine, n’eut pas le goût de se raser, mangea comme un affamé un croûton de pain durci qu’il trouva. Il se sentait une faim dévorante. Il pensa à Olivier, qui habitait aussi la Guinguette. Traînant la jambe, il alla chez lui. L’air le réconfortait. Les gens se retournaient sur sa tête ronde, mal rasée, hérissée d’aiguilles d’or et pâlie, marquée par la souffrance et l’épreuve.

Olivier était dans sa chambre. Il donna à Zidore un superbe quartier de viande, une bonne livre au moins. Comme il n’y avait de feu ni chez Olivier ni chez Zidore, le jeune homme en mangea une partie crue. Et il roula le reste dans un papier, s’en alla vers l’Épeule, au Bac à Puces

Mélie l’accueillit. Elle le laissa entrer dans la cuisine, comme elle faisait aux bons clients, lui donna une poêle et la disposition du feu. Zidore fit roussir du saindoux. Il mit la viande à frire, la mangea. Comme il n’avait plus d’argent, il n’osa pas demander du pain à Mélie. Réconforté, appesanti, l’esprit lourd, il s’accouda sur la table de la cuisine et s’endormit.

IV

Roche, inspecteur de sûreté, avait, depuis le début de l’invasion, perdu beaucoup de sa puissance. Plus d’armes, d’abord. On lui avait enlevé ses revolvers et sa matraque. Le prestige des « diables verts » éclipsait le sien. Les cafés louches, la clientèle interlope de la gare, ne le craignaient plus. Sa parole avait perdu cette assurance, cette autorité que lui donnait jadis la conscience de sa domination absolue sur la pègre. Il se heurtait, armé de ses poings, à des gaillards qui portaient dans leurs poches de bons revolvers chargés. On ne s’imagine pas comme peut se sentir nu un homme solidement armé d’ordinaire et qu’on a brusquement dépouillé.

Les missions de Roche se bornaient maintenant à des enfantillages. Vols de gamins, enquêtes sur des disputes de courées, recherches de main-d’œuvre pour le compte de la Kommandantur. De temps en temps, les Allemands ordonnaient au Commissariat central :

« Il nous faut cinq maçons, trois tonneliers et deux bourreliers. »

On envoyait en quête Roche et ses sous-inspecteurs. Ils revenaient bredouilles. Une façon courageuse encore, somme toute, de témoigner de leur patriotisme.

Roche s’était fait d’ailleurs quelques amis parmi les gendarmes allemands. On avait les mêmes goûts, le même culte du muscle, les mêmes histoires d’arrestations et de poursuites, les mêmes aventures féminines, la même vanité un peu sotte d’habitués des mauvais lieux. Et puis la robustesse, la rapidité, la rigidité de cette merveilleuse machine à commander qu’étaient les bureaux allemands et leur police inspiraient à Roche de l’admiration. Avec eux, rien à dire. On se sentait gouvernés. Le Français, chez Roche, déblatérait, le policier appréciait.

Ce fut Roche qui enquêta sur la mort d’Étienne. On avait retrouvé celui-ci un mois après le crime, grâce aux mouches. Des gens, passant rue Ma Campagne, avaient remarqué, sous le seuil de la porte d’un cabaret vide, un long cordon grouillant de mouches. On fit ouvrir par le commissaire de police. Et on trouva Étienne mangé d’insectes.

Roche enquêta. Il connaissait les Duydt. Il sut que Zidore avait fait, dans les cafés de l’Épeule, une noce effrénée. On l’avait vu montrer des pièces d’or. Or, Roche n’ignorait pas qu’Étienne était changeur d’or.

Roche fit rechercher Georgina. Elle vint au Commissariat central, de fort mauvaise grâce. Elle avait déjà lâché le Roux depuis une semaine.

– La môme, dit Roche, t’es connue, et pas en bien.

– Si c’est pour me dire ça qu’on m’appelle !

– Non. Tu as eu un petit collage sentimental avec Zidore, Zidore le boxeur.

– Je ne suis plus avec…

– Ça ne fait rien. Il a beaucoup dépensé, ces temps-ci. De l’or…

– Oui…

– Bon. Ensuite, il a disparu, comme ça. Moi, justement, j’en ai besoin… Si tu m’aides à le retrouver, on te laissera tranquille, sinon…

– Sinon ?

– T’es pas encore en carte, tu ne tiens pas à y être, je m’arrangerai pour t’y faire mettre, la belle. Voilà. Choisis. Ou Zidore, ou la visite au dispensaire, toutes les semaines.

Il revit Georgina tous les deux ou trois jours. La chose traînait. Roche commençait à s’irriter, quand un matin qu’il lisait des rapports dans son bureau, Guilhem, son sous-inspecteur, arriva, l’air à la fois joyeux et marri.

– Zidore est au Bac à Puces !

– Hein ?

– Il y était du moins il y a un quart d’heure. J’ai vu Georgina.

– Vite ! cria Roche, faut le prendre au gîte.

– Oui, mais il a son pétard. Et il paraît qu’il est décidé à le faire parler…

Roche s’arrêta net.

– On va se faire dérouiller !

– Recta !

– Faut demander quoi au patron. Grouillons-nous !

Ils descendirent quatre à quatre l’escalier qui menait au bureau du commissaire central :

– Zidore Duydt est repéré.

– Arrêtez-le !

– Il est armé !

– Diable ! dit le commissaire central.

– On ne pourrait pas obtenir des revolvers de la Kommandantur ?

– Essayez toujours.

Le Commissariat central touchait aux bureaux de la Kommandantur. Ils y coururent, trouvèrent un officier. Il refusa d’accorder les armes. Mais il offrit de faire escorter les deux inspecteurs par trois policiers allemands. Ils partirent un quart d’heure après ; les trois policiers blaguaient les inspecteurs.

– Français, petits garçons ! Français toujours la frousse !

Ruprecht, un grand gaillard au teint rose et superbe, qui tenait en laisse un énorme dogue d’Ulm, tapait sur l’épaule de Roche :

– Ah ! ah, policeman français !

Roche et Guilhem, vexés, protestaient :

– Vous êtes bons, vous trois ! Avec un pétard dans la poche, sûr qu’on irait aussi, nous autres !

Ruprecht riait.

– Revolver ? Nous pas besoin, pas besoin…

Ce policier était connu comme une bonne pâte. Haut d’un mètre quatre-vingt-dix, large comme une porte, il se faisait de son service une conception spéciale. Il n’emmenait jamais les délinquants en prison. Vers l’heure de la retraite, on le voyait arpenter les rues désertes, son énorme dogue d’Ulm trottant à son côté. Une silhouette attardée, un traînard rentrant chez lui en hâte, et Ruprecht courait, empoignait le délinquant, le secouait vigoureusement, et l’envoyait se coucher sur un définitif coup de pied dans les reins. Au fond, les gens étaient bien contents de s’en tirer à si bon compte. Ruprecht y mettait d’ailleurs une certaine loyauté, une espèce d’honnêteté sportive. Il courait comme un éléphant, possédait d’immenses jambes. Ceux qui échappaient à son effrayante poursuite méritaient bien, pensait-il, qu’il leur fichât la paix.

Il ne comptait plus ses succès féminins. Il était beau garçon, naïvement fier de sa prestance. Il se collait les cheveux au cosmétique et portait son béret fortement aplati, tout de côté sur l’oreille, d’un air crâne.

Ils descendirent la rue Saint-Georges. Insensiblement, Roche et Guilhem avaient pris le devant, pas très fiers d’être ainsi escortés par des policiers allemands. Par l’abreuvoir, ils descendirent la rue de l’Épeule. Et Ils s’arrêtèrent à quelques pas du cabaret du Bac à Puces. On y dansait, il en sortait un bruit de musique.

– Qu’est-ce qu’on va faire ? dit Guilhem. Faudrait bloquer l’entrée particulière.

– Vous deux par ici, commanda Ruprecht aux inspecteurs, en montrant le couloir. Nous par là. Et il montrait l’entrée du cabaret. Vite.

Et les trois Allemands s’avancèrent vers le cabaret. Les deux inspecteurs se glissèrent dans le couloir. Inspecteurs d’un côté, policiers de l’autre, firent une entrée soudaine avec le chien.

– Halte !

La danse s’était figée. Le lourd piétinement des couples sur le plancher sablé et crissant s’était arrêté net. Il faisait une fumée, une poussière opaque. On distinguait mal vers le fond, où les deux inspecteurs s’étaient plantés pour garder les portes. Personne ne parlait plus. Dans la consternation générale, la grosse musique continuait à moudre à grands fracas une polka tressautante.

– Papieren !

On sortit les papiers. Il y avait là une quinzaine de filles de noce, avec quelques gaillards prompts à jouer du cran d’arrêt et fiers de terroriser le brave monde. Pas un ne bougea. On savait la brutalité de la police allemande. Les diables verts vous cassaient la tête au moindre geste de rébellion.

Ruprecht prit les cartes. On rangea les hommes à droite, les femmes à gauche, au fond du café.

– Jolie, jolie mademoiselle ! disait Ruprecht en les poussant vers leur coin.

Guilhem et Roche s’étaient avancés vers le comptoir où Mélie Nauserais, un peu pâle, attendait, sans trop s’émouvoir.

– Dis donc, la mère, le petit boxeur, Zidore, le petit blond, l’est ici ?

– Non, dit Mélie à voix haute.

Mais son pouce, par-dessus son épaule, montrait la porte vitrée de la cuisine.

Roche comprit. Prudemment, il avança vers cette porte. Il mettait la main sur le bouton de faïence, quand dans un claquement de fouet un carreau se pulvérisa à deux pouces au-dessus de sa tête.

– Nom de D… ! dit Roche, bondissant en arrière.

Guilhem et lui étaient devenus blancs. Dans leur coin, les Allemands, tenant le groupe des voyous en respect, regardaient. Ruprecht haussait les épaules.

– Police française !

Il s’avança à son tour. Il avait empoigné un des grands panneaux de bois qui servaient à clore les fenêtres le soir. Il le leva à bout de bras, prit son élan, du milieu du café, et lança le panneau comme un bélier. Défoncée, la porte vitrée alla s’abattre avec fracas au milieu de la cuisine. Et deux coups de feu claquèrent. On vit dans la cuisine la table carrelée renversée. Zidore, derrière, s’abritait, agenouillé. Il passait de temps en temps le haut de la tête, incroyablement vite.

Tout le monde s’était retiré à l’abri du mur, près du comptoir.

– Allez, allez, maintenant, disait Ruprecht aux policiers français.

– Bougre d’âne ! cria Roche dans sa fureur, tu te fiches de nous !

– Allez, répétait Ruprecht, en tendant ses revolvers d’un air moqueur.

Roche hésitait pour avoir vu la mort d’un peu près, tout à l’heure. Guilhem aussi.

Ruprecht haussa ses vastes épaules.

– Français, petits garçons ! Vous voir…

Il laissa ses revolvers sur le comptoir. Il avait pris une chaise. Il la leva à hauteur de son visage. Et derrière ce bouclier, il s’avança vers la cuisine, pour écraser Zidore.

Zidore était resté à genoux. Il ne réfléchissait plus. Il ne voyait qu’une chose : cet homme qui avançait. Le tuer ou mourir… Zidore en était déjà, et sans l’avoir voulu, loin par delà toute possibilité de recul, de retour en arrière. Le destin s’accomplissait comme en dehors de lui.

Il leva imperceptiblement, par-dessus le rebord de la table, sa petite tête osseuse et pâle, creusée aux joues. La barbe mal rasée brillait en aiguilles d’or. Il regardait s’avancer Ruprecht avec une attention de bête fauve. Il lui semblait jouer quelque terrible jeu passionnant, où il ne se fût pas agi de la vie d’un homme et de la sienne, mais simplement d’une question d’adresse matérielle. La raison, l’attention poussées là l’extrême limite, obnubilaient en lui la révolte de la conscience.

Ruprecht, à deux pas de lui, avait insensiblement abaissé sa chaise pour y voir. Zidore tira. Comme sous un coup de massue, Ruprecht chancela, s’effondra en arrière, une étoile sanglante au font. Son corps gigantesque eut un spasme bref.

Ce fut une ruée. Le grand dogue de Ruprecht, sans que personne l’eût commandé, s’était lancé avec un hurlement. La bête avait dû comprendre. Zidore roula sous lui. Derrière, Roche, Guilhem, les deux Allemands, se jetaient vers la table. La fureur et la honte avaient chassé d’eux la crainte. Il y eut quelques coups de feu. Une balle cassa une vitre. Des plâtras tombèrent. Déjà Zidore était broyé sous les talons comme une bête. Un coup de botte lui fit éclater les yeux. Un autre lui arracha d’un coup tout le masque facial. Un Allemand lui écrasait le nez, les dents, le visage, à coups d’escabeau. Pieds et poings lui crevaient le ventre. On entendit se briser ses os.

Ils s’arrêtèrent, à bout de souffle et de haine. Du tas de chair humaine, à leurs pieds, montait une plainte animale. Déjà, des soldats allemands envahissaient le cabaret du Bac à Puces.

On releva le cadavre de Ruprecht. On l’allongea sur une table, et le corps de Zidore à côté, tout petit auprès du colosse. Il palpitait encore. On jeta un sac sur son visage sanguinolent.

Quelqu’un avait fait appeler un médecin. Il arrivait, vieux praticien flegmatique. Tout de même, il eut un recul en découvrant la face de Zidore, un masque en bouillie, qui laissait voir à nu, sous un ruissellement continuel et rouge, les os des mâchoires, les dents, le cartilage fracassé du nez. Les yeux crevés avaient giclé des orbites. Le médecin recouvrit cette vision sous le sac, ausculta le torse.

– Fini ! Dix minutes…

Isidore Duydt ne souffrait plus. À peine percevait-il encore des voix lointaines. Mourir, c’était cela, mourir… Quelle facilité, quel soulagement !

Détaché déjà, il contemplait l’image d’un être puéril, fait de chair souffrante et de passions, incohérent et misérable, qui avait été Isidore Duydt. Il la contemplait avec tendresse et pitié, comme si ce n’avait pas été lui, ce résultat dérisoire du hasard, d’un destin chaotique. Cela était d’ailleurs sans importance… Il la voyait de très loin, de très haut. Plus même de mépris. Une grande indulgence pitoyable seulement pour cette pauvre chair douloureuse et faible infiniment, qui avait dépensé tant de courage, de volonté et d’énergie pour rien, et pour qui la vie n’avait été que tumulte et stérilité, faute d’un but, d’un idéal vivifiant. Elle n’en était pas coupable.

De suprêmes évocations du monde, des visages flous, le visitèrent… Sa sœur Léonie, sa mère, Georgina… Il les vit s’éloigner et mourir avec indifférence. Il ne regrettait rien. Le souvenir seul d’Étienne réveillait en lui une vague épouvante… Mais il n’y avait pas de haine sur l’étroit visage blême, adouci, et comme dépouillé d’amertume. Seulement une immense pitié, une immense miséricorde…

Zidore eut, vers cette ombre, un effort désespéré.

\*

– Qu’est-ce qu’il a marmotté en mourant ?

– Quelque chose comme Étienne, je pense, dit Roche. Prends-le par les pieds, Guilhem…

Chapitre V

I

Presque chaque semaine, maintenant, Samuel Fontcroix allait voir Antoinette et Édith à Roubaix.

Elles avaient quitté Lille. Samuel ne pouvait plus leur rapporter de marchandises, car les Allemands avaient fermé définitivement la frontière belge, et tout commerce était devenu impossible. Édith, qui ne manquait pas d’un certain flair en matière de commerce, avait loué à Roubaix, rue de Lannoy, une petite boutique où elle avait recommencé à vendre de l’épicerie.

C’était une maison du vieux Roubaix, petite, basse, avec d’étroites fenêtres pareilles à des hublots, un gros pilier d’angle devant la porte, des plafonds qu’on touchait de la main, traversés d’énormes poutres, et laissant couler de perpétuels petits jets de plâtre et d’argile. Elle était pleine de rats, de souris, de puces et de fourmis. La cave immense et voûtée était noyée d’eau. Il y nageait des choses mousseuses, ouatées, d’un moisi blanc et vert. Antoinette, telle qu’elle était, adorait cette maison, précisément pour sa bizarrerie et son pittoresque.

Le commerce d’Édith ressemblait assez à celui du père Duydt, et à tous ces trafics du temps de guerre où rien n’était assuré ni régulier, où l’on vendait ce qu’on trouvait sans aucune chance de se réapprovisionner, où la disette faisait monter le prix des choses d’une façon invraisemblable. Une paire de chaussures neuves coûtait sept cents francs, d’occasion cent cinquante. Un kilo de betteraves se vendait dix francs, le café quatre-vingt-dix francs, un gâteau de farine blanche trois cents francs. Une courroie de transmission de machine valait une petite fortune parce qu’on y taillait des semelles. Tout manquait, et on ne fabriquait plus. On achevait de troquer les soldes existant sur place, en attendant qu’il ne restât plus rien. Édith achetait donc de tout, et faisait de sa maison tout entière une espèce de magasin de mont-de-pitié, encombré de tissus, de vêtements, de sacs de riz, de boîtes de conserves, d’objets pharmaceutiques, de vieux cuirs, d’outils, de livres et d’instruments de musique.

Beaucoup de gens fréquentaient sa boutique. Et même de nombreux Allemands. Ils venaient acheter chez elle ce qu’on ne trouvait plus en Allemagne, pour leurs familles. Ils portaient là-bas, en allant en permission, un coupon d’étoffe un peu de cuir, un morceau de toile. C’étaient les soldats qui alimentaient l’arrière. Édith leur vendait ce qu’elle voulait, des vieilles nappes et des draps pour en faire des chemises, des serviettes, pour y tailler des mouchoirs, et des couvertures grossièrement reteintes, dont les femmes allemandes feraient aux enfants des culottes et des vêtements. Les pauvres bougres, emportaient, ravis, ces choses précieuses. On finissait par se comprendre, par parler un charabia mi-allemand mi-français. Ils expliquaient à Antoinette la joie des leurs, là-bas, à recevoir ces présents princiers, le dénuement du peuple allemand, les chemises en toile d’orties, le linge en papier, le carton-cuir, la laine chimique, une détresse plus grande que celle de nos envahis eux-mêmes. C’était parmi ces soldats allemands qu’on trouvait les résignés, les bonnes pâtes qui se laissaient exploiter jusqu’au bout sans résistance. Certains pourtant volaient, et volaient avec impudence. Ils apportaient à Édith des alcools de leur cantine, du sucre, du blé, de l’avoine prise aux écuries, des caisses de biscuits et de confitures. Ils avaient une audace incroyable. Des soldats de la garde, d’accord avec leurs sous-officiers, amenèrent un jour un camion de mille kilos de cassonade cachée sous des fils téléphoniques. Comme ils manquaient de chevaux, ils s’étaient mis à douze, avaient traîné le camion ainsi, par les rues, comme s’ils partaient pour quelque ouvrage. Ils recommencèrent le coup plusieurs fois. Il y avait parmi eux de francs chenapans. Ils s’entendaient au mieux avec les fraudeurs, fonceurs, voyous, qui venaient parfois aussi chez Édith vendre de la marchandise.

Il fallait bien tolérer ces gens-là. Eux seuls avaient l’audace de risquer leur peau pour aller chercher du blé et de la viande en Belgique. Ou bien c’étaient les femmes de vie, les amies des officiers, les « femmes à Boches », qui venaient monnayer leurs cadeaux en nature, ou les fruits de leurs rapines. Milieu brutal, cynique, cupide, où Édith manœuvrait avec hardiesse et finesse. Mais Antoinette, jeune, naïve encore par beaucoup de côtés, en ressentait un effarement, une stupeur, un dégoût qu’elle surmontait difficilement. Surtout à fréquenter les Allemands, on finissait par acquérir autour de soi une réputation de traîtres, de vendus, de gens qui pactisent avec l’ennemi, qui font preuve d’amoralité.

Antoinette, intelligente, comprit vite les regards, les allusions, la façon blessante dont les gens la dévisageaient et l’évitaient. Elle en éprouva une certaine honte, et, par réaction ensuite, un dédain des autres, un insouci complet du « qu’en dira-t-on », une affectation même d’audace et de désinvolture, une façon d’aller son chemin, de se vêtir, d’agir et de penser qui frisait l’effronterie. Réaction bien naturelle de la jeunesse, mais qui donnait encore davantage prise à la malignité.

Elle se sentait d’autant plus révoltée et indignée de la méchanceté publique quelle voyait autour d’elle la plupart des gens se contenter en quelque sorte de la charité officielle, vivre des allocations que distribuait la commune, du ravitaillement, des distributions de denrées et de charbon, et ne rien faire. Elles, au moins, travaillaient, se tuaient pour gagner leur argent. Et que pouvait-on leur reprocher ? Elles ne déméritaient pas. Elles étaient utiles aux autres, procuraient à manger à des gens qui n’eussent rien trouvé d’eux-mêmes, du linge à de pauvres bougres de soldats allemands, aussi résignés, débonnaires et misérables que les nôtres. Elles piétinaient dans la boutique du matin au soir, portaient des sacs, déplaçaient des caisses, battaient des vêtements, brossaient, nettoyaient, couraient, se démenaient jusqu’à l’épuisement.

Édith, robuste, endurait cette énorme besogne sans fatigue. Mais Antoinette maigrissait. Samuel s’inquiétait quelquefois pour sa fille. Il la trouvait lasse et pâlie. Elle protestait. Elle ne se sentait pas mal. La seule répercussion qu’eût encore sur elle l’excès de fatigues et de privations c’était un assombrissement de son humeur, de l’anxiété, de la nervosité.

Tout de même, l’inquiétude de son père finissait par la saisir aussi. Elle pressentait qu’elle menait ici à tout point de vue une vie imprudente. Elle commençait de s’apercevoir de la sagesse paternelle, qui eût voulu la laisser plus longtemps au collège, lui épargner les heurts de l’existence. Elle voyait bien que Samuel élevait le petit Christophe autrement qu’elle n’était élevée. Et cela la jetait dans une grande incertitude. Elle se mit à douter de sa mère, à se demander si véritablement tout le bon droit était de son côté.

De toute façon, son petit frère Christophe était plus heureux qu’elle-même.

Que fût-elle devenue, élevée par son père comme Christophe ? Toute autre chose qu’elle n’était. Au total, après des années de vie libre, sous la légère tutelle de sa mère, elle se voyait désabusée, écœurée par la connaissance trop précoce d’un milieu dépravé, instruite de l’existence et de ses laides réalités, épouvantée devant la hideur du monde. Il ne lui restait à seize ans plus d’illusion sur les hommes et sur l’amour. Plus d’espérance chez elle, plus de rêve. Une rouerie précoce, dont elle s’exagérait la laideur, une habileté féminine à manœuvrer sa mère, là la flatter, à exciter sa jalousie, à en retirer de l’argent, les toilettes, les babioles qu’elle enviait. Une ignorance presque totale, des lectures incohérentes, un fond d’éducation et d’instruction inexistant. Et une réputation déplorable et imméritée. Elle eût voulu se ressaisir, retrouver un équilibre et se désespérait de ne savoir comment y parvenir.

De plus en plus, elle se tournait vers son père, avec angoisse. Là était peut-être le salut. Elle se mit à l’étudier, à scruter la façon dont il élevait et dirigeait Christophe. Elle finit par avoir honte devant lui de ce qu’elle était.

Ce fut l’un des moments de son existence où son esprit travailla le plus intensément. Elle fit, plongée dans cette espèce de nuit mentale, entourée de toutes parts de laideurs, et de vulgarités, un effort désespéré et insoupçonné de tous pour s’évader, s’échapper, se hisser par ses propres et faibles forces jusqu’à un plan intellectuel et moral supérieur.

Comment agir ? Et pour aboutir où ? Elle n’en savait rien. Elle sentait seulement, et tout d’abord, qu’il lui fallait s’instruire, sans discerner clairement par où commencer. Elle se fia à sa chance, là ses goûts. Une pudeur l’empêcha de demander conseil à son père. Elle se mit simultanément à apprendre l’espagnol et le violon, assouvissant au hasard cette faim de connaissances qui est le propre de la jeunesse. Elle lut aussi de tout, et n’importe quoi, ramassant parmi les caisses de la boutique ce qui lui tombait sous la main, s’y donnant avec courage, revenant à ce qu’elle ne comprenait pas, persuadée de faire œuvre utile, d’accroître sa somme.

Édith, les amis, tous ces braves bougres naïfs, ces soldats ou ces fripouilles qui formaient la clientèle de la boutique en étaient sidérés. Édith se rengorgeait. Antoinette, devant eux, se montrait aussi passablement fière. Mais à part elle, elle sentait combien tout cela était incomplet, incohérent et incertain. Elle se rendait bien compte que ce n’était pas cela, le savoir, et qu’elle n’avait de la connaissance que des vues fragmentaires, troubles, et ridiculement embryonnaires. Elle ignorait tout de l’histoire, de la géographie. L’orthographe, l’analyse, étaient pour elle pleines d’embûches. Il eût fallu tout reprendre, tout recommencer. Mais l’immensité dune telle œuvre, dans sa jeunesse d’esprit, l’épouvantait. Elle devait travailler de ses mains, de plus. Il ne fallait pas compter pouvoir retourner à l’école, elle était trop grande, trop âgée. Et toute seule, sans l’appui d’un maître elle se sentait écrasée. Et surtout, elle connaissait la vie. Elle avait gagné son pain, bataillé, rusé, connu les amertumes et les joies de la lutte. Et cela gêne pour apprendre. On ne sait plus se mettre aux fractions, aux conjugaisons, quand on a trimé pour vivre, quand on a vu combien aisément on se passe de tout cela, comme tout cela n’a que de lointains rapports avec le monde, la réalité, l’argent. C’est ainsi, une fois de plus, qu’elle se retourna vers son père qu’elle admira et regretta sa sagesse, en se souvenant qu’il avait voulu, autrefois, lui, la laisser en classe, la faire continuer ses études et s’instruire

Et cette excentricité où jusqu’alors elle s’était complue lui parut enfantine et malséante. De toutes ses forces, elle essaya de revenir à la normale, à une tenue, des gestes, une toilette, des paroles posés et raisonnables. Mais parfois elle s’irritait de ce que ce fût si difficile, elle envoyait tout promener avec véhémence, se jetait à corps perdu en de nouvelles excentricités, et effarait la rue de Lannoy en s’affublant d’un vieux feutre d’homme rehaussé d’un oiseau de paradis, – charmante et ridicule et bravant ouvertement l’ahurissement et la réprobation des gens.

Volontiers elle se fût tournée vers une religion, une espérance, un idéal. Elle avait la sourde, la confuse prescience que la vie ne pouvait se borner à ce qu’elle en savait, à cette stérile et stupide bataille pour l’unique souci de perpétuer une existence sans but. Mais ce n’est pas à dix-sept ans, et sans aide, qu’on se bâtit un dogme, qu’on peut aller au delà des rites, pour atteindre l’esprit. Elle se prit d’une ferveur soudaine, fréquenta l’église Sainte-Elisabeth, face à la boutique d’Édith. Mais cela ne dura pas. Elle connaissait trop la vie, la pauvre Antoinette. Elle avait trop vu le monde, la réalité. Elle ne pouvait plus accepter. Il y avait quelque chose de flétri, de mort en elle. L’utilité de la prière ne lui apparaissait pas. Elle ne voyait pas jusqu’à quel point elle était responsable de ses fautes. Tantôt elle se jugeait une innocente, tantôt une criminelle. Elle abandonna une église aussi compliquée. Elle fut au temple réformé deux fois, séduite par le contraste de l’austérité et de la simplicité, s’y ennuya bientôt, rendit visite aux Antoinistes et ne retourna plus les voir…

Et pourtant, il y avait « quelque chose », elle le pressentait, le soupçonnait. La vie ne pouvait se borner aux horizons qu’elle connaissait. D’autres qu’elle suivaient, sinon une religion, du moins une morale, un idéal qui les ennoblissait. Elle entrevoyait vaguement, confusément, tout le problème de la conscience et de la grandeur morale, comme elle entrevoyait la science et la connaissance, de très loin, et dans un brouillard…

II

Samuel, lui, habitait toujours l’Épeule, dans sa grande maison au fond de l’impasse du couvent. Il commençait à manquer d’argent. Il dut, pour vivre, lui et le petit Christophe, imaginer des expédients. Il vendit peu à peu ce qui lui restait de cuir, de graisses, de vieux outils. Tout se vendait, tout avait pris une valeur démesurée. Les harnais servaient à faire des bottines. La graisse des chariots, on la brûlait dans les lampes. Samuel Fontcroix et son frère Gaspard, d’un mois à l’autre, épuisaient leur avoir, se faisaient à peine de quoi végéter. Ce qu’ils ne vendaient pas, les Allemands peu à peu l’enlevaient. Charrettes, chevaux, matériel, sacs, bascules, tout ce qui était métal, bois, combustible, s’en allait. Samuel eut même la rage de voir des ouvriers français, des gens comme Decooster le boucher qui avait sa boutique au coin de la rue Bell venir eux-mêmes avec des camions et des soldats allemands lui prendre les derniers sacs qu’il avait cachés dans un hangar, – et dont les jaloux avaient dénoncé remplacement. À la fin, pour profiter lui-même de sa propre ruine, plutôt que d’en faire bénéficier l’ennemi, il commença la destruction totale de son magasin. Il y vécut des mois, la hache et la scie en main, comme un bûcheron, abattant des poutres, débitant, taillant, dans un écroulement de toutes les charpentes. Il brûla peu à peu tous ses hangars, content encore dans sa misère de pouvoir au moins se chauffer.

Pour le reste, faire son manger et celui du petit Christophe, lessiver, tenir la maison, aller voir quelquefois Édith et Antoinette, cela prenait tout son temps, dans l’attente inlassable, patiente et douloureuse de la fin, de la victoire… La victoire ! Il en parlait avec son frère Gaspard, avec Monsieur Feuillebois, l’instituteur. Il trouvait chez l’un le pessimisme et le découragement, chez l’autre l’optimisme et la confiance.

On se retrouvait presque chaque soir, régulièrement, pour le communiqué. Samuel recevait le journal imprimé sous le contrôle et l’inspiration du gouvernement allemand, – par des Français d’ailleurs. On l’appelait la « Gazette des Ardennes ». Ce journal, fort adroitement, prêchait une paix immédiate, l’entente franco-allemande, et rejetait toutes les responsabilités de la guerre sur l’Angleterre. Les communiqués français y étaient donnés avec un mois de retard et certaines retouches. Mais cette vérité altérée, ces nouvelles refroidies passionnaient encore. Avec Feuillebois l’instituteur et Gaspard son frère, Samuel notait chaque soir au crayon, sur des cartes, l’avance ou le recul des alliés. Et on mesurait, on calculait, on espérait ou on se désolait. Parfois aussi, Feuillebois recevait le journal des envahis, la « Fidélité ». Précieuse petite feuille ! Nouvelles fraîches, vérités sûres ! Ou bien encore, d’un avion, tombait une poignée de journaux français. On en recueillait un, périlleusement, sur les toits quelquefois, et on avait quinze jours de soleil au cœur.

La séance de cartographie du soir chez Samuel était religieusement suivie. Alain Laubigier, sorti de prison, y assistait, son cousin François, des voisins comme le gros Semberger, et beaucoup de femmes aussi, qui ne comprenaient pas grand chose aux cartes, mais qui venaient tout de même puiser dans cette atmosphère un peu de courage et de confiance. Et puis, la « Gazette des Ardennes », pour attirer à elle le public, indiquait chaque jour la liste des soldats français originaires du Nord que les Allemands avaient faits prisonniers. On espérait toujours y trouver le nom d’un frère, d’un ami, d’un fils.

C’était là, chez Samuel, que s’affrontaient les caractères opposés de Gaspard Fontcroix et de Monsieur Feuillebois.

Gaspard Fontcroix, le frère de Samuel, était atteint d’une affection assez obscure de la moelle épinière. Jusque-là il avait pu se soigner à peu près. À présent, comme Samuel, il entrevoyait pour bientôt le dénuement, la misère. Et les ressources thérapeutiques du Nord envahi s’épuisaient aussi. Plus de remèdes, plus de traitement possible. La maladie de Gaspard, peu à peu, lui ôtait la vue. Il se sentait devenir aveugle. Il avait pu jusqu’ici se leurrer d’espérance, tenter des piqûres, des drogues, des traitements à l’électricité, toutes choses qui le soulageaient quelques semaines ou quelques jours, et le nourrissaient du moins d’espérance. Cette suprême consolation lui était à présent défendue. À prix d’or, il n’eût pu trouver de médicaments. Et d’ailleurs l’argent lui faisait défaut. Il était assez à son aise, avant la guerre. La cession d’une grosse épicerie, avant qu’il s’associât avec son frère, lui avait laissé une quarantaine de mille francs placés en valeurs russes chez un notaire belge. Tout cela ne valait pas cher et n’était même plus à la disposition de Gaspard. Il vivait chez sa sœur, Joséphine Mouraud. Il lui payait pension. Jadis il faisait figure de parent riche, d’oncle à héritage. Les Mouraud étaient de condition modeste, et se privaient pour assurer l’éducation de leur plus jeune fils. On avait espéré de l’oncle Gaspard qu’il laisserait aux enfants une part de sa fortune. À présent, les choses changeaient. Gaspard avait mangé le plus clair de son avoir, payait irrégulièrement sa pension. On ne savait pas du tout ce qu’il pouvait avoir chez son notaire en Belgique. Il devenait le parent pauvre.

Et où aller, sans argent ? Là, il était encore dans la famille, on n’oserait pas le mettre à la porte. Il menait une vie misérable, une vie d’homme qui lentement déchoit. Il avait été bien mis, convenable. Il représentait autrefois l’homme à l’aise, prospère et heureux. Maintenant, il n’y voyait plus, s’habillait tant bien que mal, manquait d’ailleurs de linge et de vêtements. Henri Mouraud, son beau-frère, lui volait ses chemises et ses affaires sans qu’il pût les reconnaître. Et lui-même revendait tantôt un complet, tantôt un bijou, une bague, une épingle de cravate pour s’acheter des ampoules de sérum à quarante francs, des remèdes qui l’empoisonnaient et achevaient sa ruine physique. Il restait étrangement, naïvement entêté et confiant, cependant. Sa hantise, son désir insensé de guérir, d’échapper à la nuit, lui faisaient accepter toutes les histoires, collectionner les réclames et les notices, noter toutes les adresses de rebouteux, de spécialistes, de chirurgiens et d’électriciens qui avaient soulagé, guéri des malheureux affligés de son mal. Seulement, il manquait d’argent, il fallait attendre. Si cette guerre pouvait finir, sûrement il se rétablirait. La science fait des miracles ! En attendant, perdu dans son rêve impossible, il sentait de jour en jour les ténèbres l’assiéger de plus près.

L’issue finale, l’aveuglement total, devenait une question de mois. Ses yeux se voilaient, il se guidait à peine, ne reconnaissait plus les visages. Il venait chez Samuel manger un peu, se chauffer, parler. Car les Mouraud le harcelaient et le rendaient misérable. Il savait que Samuel manquait d’argent, il n’osait plus en demander pour lui-même. Et Samuel en souffrait aussi, n’arrivait plus à le réconforter, finissait par douter comme lui de la fin de la guerre, de la victoire, de tout.

Heureusement, la visite régulière de Monsieur Feuillebois, à l’heure du communiqué, leur apportait une bouffée d’optimisme, et comme un flux de confiance.

Monsieur Feuillebois était un grand gaillard bilieux, le teint olivâtre, la carrure imposante, toujours vêtu d’une ample jaquette. Il marchait en balançant les poings, son chapeau mou crânement posé sur l’oreille, les biceps écartés du corps, comme un athlète qui s’avance dans l’arène. Et par tous les temps, on le voyait armé d’un parapluie, un immense parapluie au tissu verdâtre, capable d’abriter une demi-douzaine de mortels d’un format habituel.

Monsieur Feuillebois était instituteur. Depuis toujours, l’existence avait été pour lui un chemin uni et facile. Il incarnait aux yeux de tous et même aux siens l’homme heureux. Il avait hérité de ses parents de modestes rentes. Il gagnait raisonnablement sa vie en ce sacerdoce d’instituteur qu’il aimait. Vers la trentaine, il s’était marié avec une jeune fille d’excellente éducation, pourvue d’une jolie frimousse, d’un caractère agréable et d’une dot appréciable. Il en avait eu un garçon, un unique et solide garçon, qui achevait à Centrale de brillantes études. Toute la vie de Monsieur Feuillebois n’avait été qu’un enchaînement de circonstances propices et d’événements heureux. Et, doué par là-dessus d’une santé florissante et d’un estomac d’acier, content de lui-même et content des autres, content de tout ce qui lui arrivait et de tout ce qui ne lui arrivait pas, Monsieur Feuillebois avait l’âme pétrie du plus souriant optimisme.

Depuis la guerre, cependant, Monsieur Feuillebois, descendant de la génération de 1870, instituteur, imprégné du culte de la patrie, souffrait la plus terrible humiliation. Devoir subir les Allemands, les voir imposer leur loi jusque dans les écoles, le chasser de sa classe, lui interdire d’enseigner, le contraindre au simple rôle de gardien d’enfants, tout cela était pour lui intolérable. Il avait depuis trente ans pétri des centaines et des centaines de cervelles d’enfants, il leur avait religieusement enseigné son propre évangile : Patrie, Revanche. Ces choses étaient devenues partie de lui-même. La supériorité de la France, ses destinées de peuple élu, il les avait si longtemps prêchées, inculquées à ses élèves, ses enfants, ce vieil instituteur à la mode d’autrefois, qu’il en était venu à y croire lui-même, aveuglément, comme en un dogme. Cela lui était entré dans la cervelle, faisait partie de sa façon de penser, ne se raisonnait plus. La Victoire à ses yeux était inscrite sur le livre du destin.

En outre, infailliblement heureux jusqu’ici, favorisé dans sa fortune, sa paix familiale et sa descendance par une chance toujours propice, Monsieur Feuillebois, comme beaucoup d’hommes heureux, en était venu à considérer cette chance comme faisant partie de lui-même, comme inaliénable. La voir lui manquer un jour lui paraissait impossible, irréalisable, comme de voir tout à coup la terre se dérober sous ses pas. Or, la défaite de la France eût évidemment apporté à cette perpétuelle prospérité le plus rude démenti. Il était donc impossible que la France fût vaincue. Cela n’était pas dans l’ordre, ne devait pas être envisagé. Le même imperturbable optimisme avait réconforté Feuillebois lors du départ de son fils, appelé parmi les premiers par la mobilisation. Cet homme heureux ne pouvait douter de sa chance.

Ce n’est pas que sa foi n’eût reçu de rudes coups. De son fils, plus de nouvelles. À part une carte de la Croix-Rouge, parvenue en 1915 avec six mois de retard, et qui disait seulement « Paul Feuillebois en bonne, santé », Monsieur Feuillebois était dans la plus affreuse incertitude. Et d’autre part la guerre se prolongeait, les Allemands s’installaient en maîtres, on apprenait tantôt des victoires, tantôt des défaites, sans que rien n’avançât, ne bougeât. Des gens se lassaient, parlaient de paix boiteuse, de défaite même. On recevait jour après jour les nouvelles les plus accablantes, les plus décourageantes.

Et pourtant Monsieur Feuillebois ne se lassait pas. C’était lui qui réconfortait à l’heure du communiqué les incertitudes de Samuel et de Gaspard. Son fils reviendrait. La France vaincrait. Il ne dissociait pas les deux choses, les deux conditions nécessaires de son bonheur. Il récoltait tous les faux bruits favorables, apportait au moins une fois par semaine à Samuel l’annonce d’une victoire française, d’une déroute allemande, citait des chiffres de canons et de prisonniers. Les démentis ne le décourageaient pas.

Jamais on ne le voyait douter. Même aux heures les plus sombres, à l’annonce des nouvelles les plus désespérantes, il ne laissait soupçonner la plus légère appréhension. Il avait le masque plus tiré, le teint plus jaune, mais quand Samuel, Gaspard et lui avaient discuté les événements et envisagé les probabilités, Feuillebois concluait : – Oui, oui, tout cela devait être… Mais attendons la fin !

Cet optimisme faillit une fois amener une querelle entre les Fontcroix et lui. Il avait, à l’accoutumée, annoncé quelque fabuleuse victoire. Huit jours après, il arrivait désemparé, le teint brouillé, le chapeau sur les yeux, le parapluie dans les jambes, annoncer un désastre dans la péninsule de Gallipoli.

Sur le coup, Samuel, irrité, lui avoua tout net ses doutes :

– Décidément, on donne le vol à trop de canards ! Je ne veux plus rien croire. Si nous devons connaître la victoire, nous la verrons quand elle sera là. Mais au train dont ça marche, elle m’a l’air d’avoir pris le plus long.

Et brusquement :

– Voyons, Monsieur Feuillebois, vous y croyez toujours, vous, à la victoire ?

Alors, devant Samuel et Gaspard, l’homme se transfigura. Sa haute taille se redressa. Ses yeux brillèrent. Son chapeau parut se poser de lui-même en bataille. Et le parapluie dressé vers le ciel au bout d’un poing formidable semblait le glaive invincible de l’ange exterminateur. Et il bégayait : – Si j’y crois ? Si j’y crois ? Mais comme en moi-même ! Comme au soleil qui nous éclaire ! Vous en douteriez, vous, par hasard ?

– Monsieur Feuillebois, dit Samuel, j’ai partagé votre foi, votre conviction. Mais quand je me rappelle les déceptions éprouvées, quand je vois les événements, la situation privilégiée des puissances centrales, leurlongue préparation, leur unité de direction, je me demande si nous n’assistons pas à une boucherie inutile dont chacun se retirera avec ses plaies et bosses pour tout profit. En somme, et entre nous, pourquoi la France serait-elle infailliblement victorieuse ?

Il regretta presque son audace. Il crut que Feuillebois lui ferait un mauvais parti. Feuillebois oubliait toute modération. Sa main libre s’abattit sur l’épaule de Samuel qui fléchit. Et il cria :

– Hein ? Victorieuse ? Pourquoi elle sera victorieuse ? Hé, Bon Dieu, parce que… parce que c’est la France !

C’était absurde peut-être, ça n’avait aucun sens, ce cri puéril, cette exclamation de fanatisme. Et cela dénotait pourtant une telle force irrésistible de conviction, une telle foi absolue et aveugle, un tel amour, un tel idéal de toute une vie chez ce vieil instituteur, que les Fontcroix ne trouvèrent plus rien à dire.

Gaspard Fontcroix ce soir-là revint chez les Mouraud. La nuit tombait. Gaspard allait et retournait tout cela dans sa tête, la victoire, la fin de la guerre et cette maladie de ses yeux. Il rêvait d’un nouveau traitement, une espèce de machine électrique à bobines. Mais cela coûtait cher. Il n’avait pas osé demander de l’argent à Samuel. Il y avait aussi ce médicament au bromure dont lui parlait un pharmacien de Croix. Beaucoup moins cher, évidemment… Si seulement cette guerre pouvait finir ! S’il avait pu se soigner ! Il marchait au hasard, chancelait et butait, incertain, et les mains un peu en avant, au long des trottoirs inégaux. Il n’était pas encore familiarisé avec la nuit de ses yeux.

Tout cela était venu bêtement. Gaspard avant de s’associer avec son frère était patron d’une grosse épicerie. En descendant à la cave un tonneau, il était tombé dans l’escalier sur le dos. Depuis, il souffrait de l’épine dorsale, et il devenait aveugle, sans que personne y comprît rien. Gaspard se sentait triste. Maintenant qu’il n’avait plus autour de lui le perpétuel et captivant spectacle du monde, qu’il s’enfonçait de plus en plus dans une grisaille imprécise, il était davantage la proie de ses pensées, s’abandonnait plus totalement à leur obsession. Il marchait à pas hésitants d’ivrogne, et parlait seul, absorbé et faisant des gestes. Il entendit derrière lui des gens qui riaient. Il s’inquiéta, se tâta. Son frère l’aurait averti si quelque chose de ridicule… Mais il faisait si sombre chez Samuel… Non, il n’avait oublié ni une guêtre, ni sa cravate. Et rien ne lui pendait derrière le dos. Ce n’était pas de lui qu’on devait rire. Il reprit sa marche dans un univers de brume et d’ombres imprécises, méditant tout haut de l’efficacité de ce bromure et s’arrêtant parfois pour affirmer d’un geste sa pensée.

La maison des Mouraud était rue de Thionville. Une vieille maison vaste et humide, modestement meublée, et qui sentait la lessive. Joséphine Mouraud, sœur de Gaspard, était blanchisseuse. Henri Mouraud, son mari, était mécanicien. Gaspard, avant la guerre, louait chez eux la pièce du devant où il avait son bureau, et la plus belle des trois chambres. Il était le parent riche. Maintenant qu’il ne pouvait plus payer, on l’avait peu à peu dépossédé, et il dormait dans le grenier. Joséphine avait laissé faire son mari, qui avait toujours jalousé son beau-frère d’une jalousie bête d’ouvrier. Elle avait sans doute pour son frère une certaine affection. Mais l’essentiel de ses possibilités d’amour, elle l’avait voué à son fils cadet, le petit Georges. Elle lui voulait un avenir brillant. Elle se tuait pour qu’il pût achever ses études de chimie. Elle contraignait à la même abnégation sa fille Annie, qui faisait avec elle les lessives et qui travaillait même en journées au dehors, chez Barthélémy David et d’autres gros patrons. Cet amour maternel avait quelque chose de monstrueux. Il s’adressait avant tout aux garçons, et plus encore à Georges. Joséphine, pour lui, sacrifiait sans aucun remords, sans même le soupçonner, sa fille Annie. Il semblait qu’un souvenir des idées antiques eût bizarrement survécu chez cette femme pour qui la femme ne comptait pas.

Gaspard rentrait. Il pénétra dans la cuisine, devina les silhouettes du petit Georges attablé à faire ses devoirs, et du père au coin du feu. Dans l’arrière-cuisine, la mère repassait. Il dit bonsoir. On ne répondit pas. Henri Mouraud qui éprouvait pour son beau-frère une haine irraisonnée, abusait maintenant de sa puissance devant ce malheureux ruiné par la guerre, et inspirait à son fils le même sentiment envers son oncle.

Gaspard s’avançait vers le poêle. Il avait faim. L’odeur du café le tentait. Il buta dans les jambes allongées de son beau-frère.

– Oh ! pardon…

Henri Mouraud grogna. Et le petit Georges, qui exigeait pendant qu’il faisait ses devoirs le silence le plus rigoureux de toute la famille, eut un claquement de langue agacé. Gaspard renonça au café. Il se tourna vers l’armoire. Il ouvrit la porte en s’efforçant de l’empêcher de grincer pour Georges. Et à tâtons, il se mit à fourrager parmi les assiettes, cherchant le pain et le saindoux, et tremblant de causer du bruit. Il y avait à voir ce grand vieil homme se remuer ainsi avec d’infinies prudences dans la terreur de ce gamin, quelque chose de pénible.

Il trouva un pain. Restait le saindoux. Il le découvrit sans le vouloir, y plongea les doigts involontairement en tâtonnant.

– Mon saindoux ! cria le père. C’est tout de même dégoûtant, à la fin ! On ne promène pas comme ça ses pattes dans le manger des autres !

Il s’était levé. Il prit le pot de saindoux des mains de Gaspard. L’aveugle remit ! le pain dans l’armoire et alla s’asseoir dans un coin, renonçant à manger.

Il délaça ses bottines. Il avait l’habitude, faisait cela très bien sans y voir. Il se releva pour chercher ses pantoufles. Il allait à chaussettes, sentait par places l’humidité d’une traînée d’eau sur le carrelage. Il tâta sous le buffet, le poêle, la table, dérangea de nouveau Georges, qui se recula, évita le contact de son oncle avec une répulsion ostensible. Gaspard se résigna, et, à chaussettes, revint s’asseoir sur une chaise au coin de la porte. Autour de lui, le père, la mère, allaient et venaient sans s’occuper de lui plus que d’une chose.

La porte de la cour battit. L’aveugle eut comme l’impression d’une lumière, une lumière de lame. Annie Mouraud entrait, Annie, la sœur aînée du petit Georges, celle qui, littéralement, remplaçait pour le vieux Gaspard la clarté mourante de ses yeux. Elle venait manger entre deux cuvées de lessive. Elle avait pourtant travaillé toute la journée déjà chez l’amie de Barthélémy David.

Elle s’essuyait les bras, des bras maigres et nerveux. Elle vint à son oncle :

– Eh bien ! mon oncle, ça va un peu ?

– Qui, oui, petite.

Il se sentait réconforté déjà. Il en oubliait ses misères.

– Et tes pantoufles ?

Elle les chercha, les dénicha sous la chaise du père, les donna à Gaspard. Elle lui tâta les pieds :

– Tu es mouillé, il faut changer de chaussettes.

Elle en prit de propres dans un tiroir, les lui donna. Puis elle alla au buffet pour se couper du pain. Et elle remarqua sur les tasses des empreintes, des traces de saindoux, la marque d’un gros doigt. Elle savait ce que ça voulait dire.

– As-tu mangé, oncle Gaspard ?

– Pas encore.

Elle lui coupa du pain, lui servit du café. Et tandis qu’il mangeait, elle essuya furtivement la vaisselle salie et la remit en place.

Gaspard mangeait. Il mangeait assez malproprement, faisant tomber des miettes, obligé de rattraper son pain dans sa tasse avec ses doigts. Et Georges s’irritait. Il finit par s’en aller avec ses cahiers dans l’autre pièce, d’un air dégoûté. Gaspard depuis longtemps s’était ! résigné à ces blessantes mimiques, et ne s’en froissait plus.

Il avait fini. Il se leva, prit sous le buffet la boîte à cirage. Et il se mit à cirer ses chaussures maladroitement. Annie, qui mangeait, se retourna. Elle le surveillait toujours. Il faisait tant de bêtises ! Elle cria :

– Que fais-tu, mon oncle ?

Et elle lui prit la chaussure des mains. Il allait sut le cuir jaune étaler du cirage noir.

– Tu es sorti avec ça ?

– Mais oui.

– Hé bien, tu as mis un soulier noir et un jaune !

Elle ne pouvait s’empêcher de rire.

– C’est pour cela qu’on se moquait derrière moi, disait Gaspard, consterné.

Il souffrait. Il était orgueilleux encore. L’humiliation lui mit les larmes aux yeux. Annie se reprocha d’avoir ri.

Elle avait achevé ses chaussures. Elle retournait à sa lessive. Comme elle voyait qu’il s’ennuyait au milieu de cette hostilité, elle lui dit :

– Viens m’aider, mon oncle.

– T’aider ?

– Oui. J’ai gardé du gros ouvrage pour toi.

Il se leva tout de suite, la suivit. Elle lui donna une paire de sabots, et, dans la buanderie, elle lui indiqua les cuves de lessive et les seaux à vider, rincer, remplir d’eau fraîche. Il s’y donnait de tout son cœur. Il était sanguin, il avait encore une force musculaire étonnante, ce grand gaillard aveugle. Elle savait qu’elle lui faisait plaisir, à lui réserver ainsi du gros travail, à lui donner l’impression qu’il était encore utile à quelque chose. Et elle gardait pour lui les bûches à scier, le charbon à monter, les cuves à transvaser. Annie était la seule fille des Mouraud. Joséphine, avant tout, aimait ses garçons, les fils, les mâles. Henri, le père, était dur et sans aucune délicatesse de sentiments. On avait utilisé Annie à réaliser les ambitions, à faire monter plus haut les fils. Pour le plus vieux déjà, Gaston, qui était à la guerre, elle avait travaillé. Maintenant, c’était pour le plus jeune. Elle s’y était pliée. Elle avait acquis l’habitude du sacrifice. Elle avait dû renoncer à l’école, qu’elle aimait, pour faire des lessives avec la mère, le ménage, la cuisine, et servir Georges. Elle y avait gagné l’esprit de dévouement, l’habitude de se compter pour rien et de malmener sa carcasse sans espérer beaucoup de gratitude ni d’affection. Le père l’aimait peut-être plus que la mère. Annie, malade de la chorée dans son enfance, avait été soignée par lui, baignée, lavée, douchée par lui. Joséphine Mouraud était au fond passablement inhumaine.

Dans ce milieu rude, la tendresse de l’oncle Gaspard, plus affectueux et clairvoyant, avait surpris d’abord, puis réconforté Annie. Elle lui en avait gardé une gratitude secrète et profonde. Il avait été la plus chère des figures de son adolescence.

Puis Gaspard avait perdu les yeux. Lentement, si lentement qu’Annie non plus que personne n’avait compris le drame dans son horreur. Une si progressive souffrance ne frappe point les imaginations. Et puis, la chose s’était présentée au début sous un jour plutôt comique. Des distractions, des maladresses, une tendance à parler tout seul, un côté un peu enfantin dans cet espoir toujours déçu, toujours vivace de guérir, à chaque nouveau remède, chaque nouvelle tentative… Annie comprenait que Georges rît de ces choses. Ce n’étaient pas les ténèbres totales. Une demi-nuit seulement. Gaspard, allait, venait, vivait encore comme tous les autres. Quand il en fut réduit à se guider à tâtons, à ne plus voir que des formes troubles, à ne plus reconnaître que des voix, on s’était accoutumé, on ne s’était pas rendu compte, parce que, en quelque sorte, il n’y avait jamais eu choc.

Ce fut un hasard qui éclaira Annie. Elle s’aperçut un jour qu’un gamin, un petit voisin, se souvenant sans doute de la leçon de morale du maître d’école, aidait l’oncle Gaspard à nouer son lacet. Annie en fut frappée. Ce lui fut une espèce de révélation, cette assistance apportée par un étranger à l’oncle Gaspard. Elle s’aperçut qu’elle avait à côté d’elle, sans qu’elle s’en fût jamais doutée, une grande détresse, une souffrance semblable à celle qu’on rencontre dans les romans, les livres, auprès de laquelle elle avait étrangement vécu sans s’en apercevoir. Il semble que la vie quotidienne ôte à tout drame, à toute douleur, ce côté tragique qui force la pitié. Annie eut des remords, elle se fit la protectrice de l’oncle Gaspard. On rit d’elle, mais elle s’entêta dans sa mission.

Gaspard achevait de vider ses cuves. Il descendait dans la cave, montait du charbon, se donnait du mal. Annie finissait de rincer et de tordre. Ses bras las, ses mains attendries la faisaient souffrir. Elle avait toute la journée lessivé dans des caves : le matin chez des voisins, l’après-midi chez Madame Albertine, l’amie de Barthélémy David. L’ouvrage y était rude, mais on était bien payé. Barthélémy David descendait quelquefois la voir dans sa cave. Aujourd’hui, il avait rabroué Madame Albertine qui commandait trop rudement Annie. Souvent, il la défendait ainsi, sans qu’elle comprît le pourquoi de cette sympathie.

– J’ai fini, dit Gaspard.

– Rentrons.

Ils revinrent dans la cuisine, chaude des vapeurs du repassage. Henri Mouraud était allé se coucher. Georges était revenu avec ses cahiers sur la table, et la mère tapait du fer à repasser dans la pièce à côté. À son tour, Annie mangea. L’oncle Gaspard s’était essuyé les mains, et maintenant, il allait et venait d’une pièce à l’autre, faisant les cent pas. Il était en bras de chemise. Ses bretelles traînaient derrière lui comme une longue queue. Son pantalon lui tombait sur les talons, et sa chemise bouffait, lui sortait de sa ceinture. Ainsi vu, il paraissait à la fois burlesque, immense et malheureux. Il traînait ses vieilles pantoufles avec un petit bruit régulier et agaçant, s’enfonçait dans l’ombre, revenait vers la lumière, les mains derrière le dos, la tête basse, les yeux à terre, murmurant, s’exclamant, agitant la tête, inconscient de ceux qui l’entouraient. Il calculait, supputait. Douze séances à cent francs et la guérison était au bout peut-être. Ce bromure, ces médicaments, ça ne valait pas les séances de massage électrique. À moins que les deux traitements ensemble… Un mieux en trois séances. Un mieux ! Voir un pou, sortir du néant ! Il en éprouvait un choc dans la poitrine, de penser à ces choses. Il s’arrêta, affirma tout haut, dans son abstraction :

– Il me faut ces douze séances…

Une espèce d’écho nasillard lui avait répondu. Il retomba dans la réalité, se rendit compte que le petit Georges était en train de se moquer de lui. Il se sentit à la fois humilié et furieux de s’être ainsi oublié, de s’être trahi, d’avoir dévoilé ses angoisses, ses souffrances, ses espoirs, devant ce garnement. Il eut un geste de colère et de douleur.

– Mauvais garçon !

Et il s’en alla, monta l’escalier en traînant ses pantoufles, se dirigea vers le grenier où il avait son lit.

– Ce qu’il peut me taper sur le système ! dit Georges, qui affectait l’argot des collégiens. Il est sale, il bave en mangeant, il fait des petits bruits avec son râtelier, il fout ses doigts dans le beurre comme dans le cirage.

– Tu seras puni un jour, Georges, dit Annie, ne pouvant croire qu’on pût ainsi impunément faire acte de cruauté et d’injustice.

– C’est bon, c’est bon, intervint Joséphine, la mère, qui faisait chauffer les fers, et que cette malédiction impressionnait vaguement.

– Oh ! toi, blagua Georges, on le sait bien que c’est ton amoureux, l’oncle Gaspard…

– Mon amoureux ?

– Il te paie des robes, des bijoux, des souliers…

– Parlons-en ! Je voudrais bien que tu me les montres, la robe et les souliers !

– Parce qu’il n’a plus le rond ! Mais autrefois…

– Je ne lui ai, en tout cas, jamais rien demandé. S’il l’a fait, c’est qu’il le voulait bien.

Elle se sentait à la fois fâchée et gênée. C’était vrai. Aussi longtemps et autant qu’il l’avait pu, l’oncle Gaspard avait aidé et secouru Annie, lui payant de petites robes, des coupons d’étoffe, de menus bijoux, rétablissant ainsi l’équilibre, compensant l’injustice de Joséphine et l’inégalité de traitement dont bénéficiaient les garçons. Son vieil amoureux, oui…

– Si t’es bien sage et bien gentille, peut-être qu’il te mariera, après la guerre, reprenait Georges, taquin.

– Continue, et je t’envoie une gifle, petit imbécile !

– Ça va, c’est bon, intervint la mère, sentant que la dispute tournait à l’aigre, fais tes devoirs, Georges, et toi, prends tes fers, Annie. On en a jusqu’à minuit à repasser.

Gaspard était monté dans son grenier. Depuis qu’il ne payait plus son loyer, on l’avait dépossédé de sa chambre. Il se coucha. Son lit était sous la lucarne. Gaspard avait le ciel juste sur sa tête. Mais depuis longtemps, pour ses yeux affaiblis, ce ciel n’était plus qu’un rectangle vaguement clair sur l’uniformité noire des pénombres. Gaspard ne dormait pas, se tournait sur sa couche. Lointain, lui parvenait le roulement éternel, monotone et sourd de la canonnade, de cette bataille qui durait depuis deux ans. Cela vous imposait à toute heure l’idée de la guerre, de l’oppression, du martyre qu’on subissait ici. Combien de temps, combien d’années encore l’entendrait-on, le morne grondement lugubre ? La délivrance… non, ce serait trop beau. On savait bien que les Allemands étaient ici pour toujours. Ils bâtissaient, ils traçaient des routes, des voies ferrées. Quel calvaire, quelle rude expérience, depuis deux ans ! Il avait appris à les connaître, les hommes, lui qui croyait les connaître. Il lui avait fallu devenir pauvre, pour subir toutes leurs méchancetés. Il pensa à l’argent. Il en avait demandé encore à Samuel. Samuel n’en avait plus. Humiliation à ajouter à toutes les autres. Plus d’argent. Comment se soignerait-il demain ? Il se sentait découragé. Il pleura un instant, s’essuya les yeux avec sa manche. Allons ! on ne pouvait pas s’abandonner. Il fallait espérer, espérer quand même et malgré tout, avoir confiance en cet obscur, perpétuel et grondant travail de mineurs, qui se poursuivait là-bas, à coups de canon, depuis des années, qui avançait lentement, si lentement, qui usait, rongeait, effritait petit à petit, interminablement, la muraille de fer… Jusqu’à quand durerait-il, ce labeur gigantesque et démesurément long ? Jusqu’à la délivrance ? Ou jusqu’au dernier jour, jusqu’aux ténèbres absolues, la nuit du regard, la mort ? Attendre… On ne pouvait qu’attendre désespérément, jusqu’au bout.

III

Cependant de jour en jour, une ombre s’appesantissait sur M. Feuillebois l’instituteur : la pensée de son fils. Il avait mis dans ce jeune homme tout son amour, toute son ambition, tout son espoir. Son appétit de foi, désabusé des dogmes, se rabattait sur ce fils dont il s’était fait un véritable culte.

Or, ce fils bien-aimé, depuis le début de la guerre, avait disparu de son existence immédiate. Cette image chérie se faisait toujours plus lointaine et insaisissable, se fondait là-bas à l’horizon, en une brume de sang, parmi la foule des victimes. Une seule carte de la Croix-Rouge, et puis plus de nouvelles. Aucune adresse aucun renseignement. Par voie officielle, par voie occulte, M. Feuillebois avait tenté d’entrer en relations avec son fils, il avait échoué.

Quelque temps, il espéra. Une voisine avait obtenu des autorités allemandes de pouvoir regagner le Midi de la France. Elle avait promis de tenter l’impossible pour découvrir le fils de M. Feuillebois et renseigner le père. Puis, les jours, les mois avaient passé, sans nouvelles. Et l’ombre insaisissable s’épaississait autour de ce cœur de père, l’ombre inchassable de la souffrance humaine à laquelle cet heureux n’avait pas cru jusqu’ici. Et sa robuste confiance en lui-même, en l’heur imperturbable de sa destinée, tout doucement, commençait à chanceler. Il doutait de sa veine, ce fataliste invétéré. Et le mal de sa pensée se lisait dans ses traits, sa démarche, sa parole. Samuel, Gaspard, tentaient quelquefois de le rassurer, sans l’être eux-mêmes. Ils n’y parvenaient pas. Ils avaient beau s’y évertuer, il hochait la tête, ne répondait pas, ne voulait pas contredire une thèse qui répondait si bien encore, malgré tout, à son espoir profond. Au bout de deux ans, M. Feuillebois désespéra tout à fait. Il avait tout tenté, mis en mouvement tous les ressorts. Mais en vain. Et maintenant, le vieil ami de Samuel, usé par cette éternelle attente, las de compter une à une les heures, écrasé par ce poids moral chaque jour plus lourd, n’était plus que l’ombre de lui-même. Ses cheveux avaient blanchi. Ses joues se ravinaient. Sa haute taille courbée, sa démarche fléchissante, lui donnaient l’allure d’un vieillard. Ce colosse faisait pitié.

Et il était à présent dominé par une idée fixe. Après avoir longtemps confondu sa destinée avec celle de son pays, après les avoir enveloppées dans la même perspective rayonnante de bonheur, il avait dû, Dieu sait avec quel déchirement du cœur, le dissocier. Et comme il n’admettait pas un instant la défaite de la France, et qu’il voyait au contraire la débâcle de ses propres espoirs, il pensa, ce fétichiste, que son bonheur devait être la rançon de la victoire de son pays, il se pénétra de cette croyance qu’il est une mesure de joie où l’homme ne peut atteindre, que lui pas plus que d’autres ne pouvait cumuler les chances, la sienne avec celles de la patrie, et que la chute de l’un ferait compensation à l’ascension de l’autre. Samuel ne put le faire revenir sur ces étranges idées.

Les événements devaient donner à ses imaginations et à sa chimère une ombre de raison. Samuel et Gaspard Fontcroix furent quelque temps sans voir M. Feuillebois. Ils commençaient à s’inquiéter quand, un soir, il revint à l’heure du communiqué. Tout de suite, à la seule vue du visage de leur vieil ami, Samuel comprit. Feuillebois avait dû recevoir le coup de grâce. Cet homme de soixante ans en paraissait quatre-vingts. Les muscles relâchés de la face creusaient des sillons de souffrance et de déception. Ses yeux avaient perdu leur éclat. Ses longs cheveux flottants lui donnaient un air de négligence et d’abandon. Et son ample jaquette, devenue trop large pour ce corps décharné, pendait en longs plis disgracieux. Il leur serra la main, longuement, le regard perdu quelque lointaine obsession. Puis il dit simplement, comme d’une chose naturelle, attendue, nécessaire :

– Mon fils est mort.

Ils restèrent silencieux, consternés.

– Vous… vous êtes sûr ? murmura Gaspard, à la fin.

– Je viens de l’apprendre par la Croix-Rouge. Il est tombé en fin 1914, au front de Champagne…

Il ajouta d’une voix basse :

– Je me demande pourquoi on a mis deux ans à me le faire savoir… Tant de souffrances…

– Feuillebois, dit Samuel, vous êtes un homme. Vous savez ce que vaut la vie. Un peu plus tôt, un peu plus tard…

– Oui, dit Feuillebois, se répondant à lui-même plus qu’à Samuel. Oui, c’était dans l’ordre. Il le fallait…

Il regardait les cartes éparses sur le bureau, épinglées au mur, les gazettes, les communiqués, tout ce qui l’avait si longtemps passionné, tout ce qui avait nourri sa douloureuse attente. Il murmura :

– La victoire… La victoire… c’était le prix, n’est-ce pas ? Il le fallait, j’avais accepté. Maintenant… Maintenant…

Il s’essuyait les yeux, releva vers Samuel et Gaspard un front de ¡martyr :

– Mon sacrifice est consommé…

Pendant quelques semaines, ils revirent leur ami assez régulièrement, mais il parlait peu, ne manifestait d’intérêt pour rien, et semblait avoir l’esprit égaré dans une douloureuse contemplation. Et Samuel se disait avec tristesse :

– Le pauvre Feuillebois est un homme fini.

Il ne se trompait pas. Il fut huit jours sans le rencontrer. Il se disposait à aller chez lui prendre de ses nouvelles, quand il reçut une lettre mortuaire. Elle lui annonçait dans les formules ordinaires, la mort de Jean-Louis Feuillebois, instituteur.

Samuel alla le voir sur son lit de mort. M. Feuillebois y reposait, allongé, immense, dans sa jaquette, son austère jaquette noire de vieil instituteur d’autrefois. Samuel lui toucha la main, une main de marbre pesante, où demeuraient les taches d’encre noire et rouge du magister. Il pensait à cette étrange imagination de Feuillebois, à ce sacrifice de son bonheur, chimériquement jeté dans la balance du destin, pour le salut de la France. Tout s’était étrangement déroulé, réalisé, comme si quelqu’un, de l’autre côté, avait accepté la rançon. Et Samuel, contemplant à la flamme des cierges le sévère visage paisible, se sentait l’envie de lui dire tout bas :

– Merci, Feuillebois…

Comme si ç’avait été vrai, que l’holocauste du père Feuillebois eût servi là quelque chose.

\*

La mort de Feuillebois affecta profondément Gaspard Fontcroix. Il s’était pris d’amitié pour cet homme. Il en relira pour lui-même de sinistres présages, et se laissa aller à un accablement qui inquiéta Annie. Il tint des discours de plus en plus véhéments à des êtres imaginaires, s’assombrit, exagéra encore ses habitudes taciturnes. Il souffrit d’intoxications, d’anthrax, de maux de reins. Annie dut le soigner, le frictionner, lui chauffer des cataplasmes, qui ne le soulageaient que sur l’heure. Elle dormait dans la mansarde, contiguë au grenier où il avait son lit. Elle l’entendit chaque nuit rêver tout haut, continuer ses soliloques, parler d’argent et de remèdes et de médecins, appeler Samuel, le supplier, le maudire, parce qu’il ne lui donnait plus d’argent… Ce souci le rongeait visiblement. Bientôt, il ne put plus payer sa part de ravitaillement. On n’osait pas, tout de même, le laisser mourir de faim. On continua à le laisser aller au buffet, se couper du pain, se servir à table, d’un peu de riz et de haricots. Joséphine ne disait trop rien. Mais Henri, le père, protestait et grognait. Gaspard dut subir des avanies et des affronts. On lui reprocha d’être un pique-assiette, de manger le pain des autres. Il s’aperçut qu’on le volait. Georges lui prenait ses appareils électriques pour faire des expériences. Henri, le père, fouillait ses poches la nuit pendant son sommeil, et lui enlevait le reste de son tabac, ses cravates, ses boutons de col et de manchettes. Il profita de ce que Gaspard n’y voyait plus pour lui changer ses bottines. La vie de Gaspard devint une espèce de cauchemar, où Georges et Henri Mouraud faisaient figure de tourmenteurs. Il n’osait plus sortir, passait sa vie à se fouiller, à tâter ses poches. Il avait honte de manger devant la famille, attendait d’être seul pour voler une larme de café, un fond de soupe, tâtonnait précipitamment, se trompait de casseroles, faisait tout tomber et suscitait les clameurs. On commença à l’injurier, à dire qu’il devenait voleur et sale, qu’il retombait en enfance, qu’il était vicieux et fourbe. Et c’était un peu vrai. Il crevait de faim. Il passait les journées près du poêle de la cuisine, à humer, à s’emplir les narines des maigres odeurs du rata, là espérer qu’il tomberait une miette. On le servait, on défendait qu’il touchât aux casseroles, et on mettait dans son assiette, à lui, gros mangeur, des morceaux dérisoirement exigus. Un jour, profitant de l’inattention de son beau-frère, et dévoré de faim, il lui vola une pomme de terre dans son assiette. Henri Mouraud le gifla. L’aveugle eut un sursaut d’orgueil désespéré, resta trois jours dans son grenier sans manger, sans descendre. Puis il capitula, revint prendre sa place de miséreux, qu’on tolère au coin du poêle. Il était si affamé qu’aux heures où Joséphine faisait frire le saindoux et grésiller le lard pour le dîner, on le voyait trembler de désir et grelotter, les narines palpitantes et la bouche pleine d’eau. Il avait un frémissement, une espèce de sanglot véritable en se jetant sur son assiette Il vivait entouré de haine. Ces rancœurs domestiques aboutissent quelquefois à une véritable férocité. Annie faisait pour lui ce qu’elle pouvait, mais ne pouvait pas grand’chose. Elle lui apportait un peu de manger qu’elle recevait dans les maisons bourgeoises où elle allait lessiver. Elle tâchait de le soulager encore, le lavait le samedi, massait son dos, ses reins. Il devenait un peu son enfant. Il se livrait à elle, s’abandonnait avec honte, malheureux, misérable, et bien obligé d’oublier la pudeur. Et elle le soignait comme une mère, sans malaise, sans dégoût, tout naturellement. Elle n’en souffrait pas. Elle n’en était même pas gênée. Georges ricanait. Les parents s’indignaient, trouvaient qu’Annie et l’oncle manquaient de tenue, que ce n’était pas convenable à ce vieil homme de se laisser soigner et voir par une jeune fille. Il le reconnaissait, s’excusait humblement, refusait une journée l’assistance de sa nièce. Puis il était repris d’une douleur ou d’une autre et il fallait bien qu’il eût encore recours à elle. Jusqu’au bout, il espéra guérir, il soigna ses yeux, pensant toujours ranimer le reste de clarté qui y mourait. Il les lavait à l’eau chaude, à l’eau salée, à l’eau boriquée. Il racla des fonds de boîtes et de flacons de médicaments, fit d’impossibles mélanges. Ces derniers temps, sa vue sombra tout à fait. Il ne vit plus du monde qu’une trouble pâleur. Il fut encore une fois chez son frère Samuel pour manger. Il avait honte de sa décrépitude. Il soigna sa toilette comme il put. Il fit un bon repas, mangea à sa faim, si ému, si bouleversé, qu’il en pleurait. Il y avait du chou rouge aux pommes.

Ce jour-là, quand il revint, il monta mystérieusement dans son grenier avec un gros paquet. Georges, qui l’écoutait par le trou de la serrure, entendit les crépitements d’une machine électrique. Les Mouraud s’indignèrent :

– Il a encore de l’argent pour s’acheter des fourbis pareils !

Trois jours après, ils recevaient la facture. L’oncle Gaspard, dans son obsession, sa folie de guérir, de retrouver ses yeux là tout prix, avait acheté l’appareil à leur compte. La fureur d’Henri Mouraud fut insensée. Il retourna tout le grenier, dénicha l’engin, le mit en pièces à coups de talon, devant l’aveugle éperdu. Quand il fut redescendu, l’oncle Gaspard ramassa les morceaux comme un gamin recueille un jouet cassé…

Il continua à se soigner bizarrement. Il en venait aux tisanes, à des drogues extravagantes, qu’il composait lui-même. Il avait rassemblé les fragments de sa machine électrique dans une caisse. Il tenta de les rafistoler, vola une pile de lampe à Georges, s’obstina, tâtonna, vissa et dévissa, rajusta des pièces avec maladresse et inexpérience. Puis il prétendit brancher l’engin sur la tuyauterie du gaz.

– Il devient fou ! ricanait Georges, qui, glorieux de ses embryons de connaissances en physique, suivait avec pitié et dédain ces tentatives.

Gaspard abandonna tout, laissa voir, de plus en plus, une douleur envahissante. Tout le dos le torturait. De sa moelle épinière irradiaient des élancements. Maintenant, il ne mangeait presque plus, restait à somnoler sur sa chaise, ne sortait de son rêve éternel que pour Annie, qu’il reconnaissait, aveugle, sans même devoir ouvrir les yeux

Une nuit, Annie fut éveillée, vers onze heures, par un bruit dans le grenier. Elle écouta. Quelqu’un parlait, s’agitait, se débattait. Elle se leva, alluma la lampe à saindoux, passa dans le grenier. L’oncle Gaspard, debout près de son lit, demi-nu, en chemise, s’habillait avec de grands efforts, tentait d’enfiler son gilet à la place de son pantalon. Il se hâtait, s’énervait, marmottait des mots sans suite :

– Non… Oui… Ça fait trop mal ! Un médicament de quinze francs ! Tout de suite, oui, oui…

– Mon oncle !

Il tourna vers elle un visage apoplectique, ruisselant de sueur.

– Mon oncle, ça ne va pas ?

– Si, si, ça va, ça va très bien ! Mais j’ai chaud… Dieu que j’ai chaud ! Je me déshabille, tu vois…

Il jetait loin de lui son gilet, il arracha les boutons de sa chemise, la déchira.

– J’ai chaud ! J’ai trop chaud ! Et ma tête ! Oh, ma tête !

Il décrocha son râtelier, le lança au milieu de la chambre. Et, nu, effrayant, il se passait les mains dans sa chevelure grise, soufflait, suait, les yeux fous, l’air égaré.

– Ah, te voilà, Samuel ! Et l’argent ? Cent francs ! Il me manque cent francs ! Un frère, tu refuses à ton frère ? Ah, merci. Samuel, merci ! Je savais bien… Non, non, n’aie pas peur, il ne les trouvera pas. Je le cache, je le cache…

Il enfonçait son poing dans une poche imaginaire, cachait de l’argent, de l’argent, de l’argent…

– Georges le prendrait… Ou bien Henri… J’en ai besoin pour mon appareil… Mon appareil… Ah, ça me soulage, ça me soulage. Tu verras, Annie, des bijoux, de vrais diamants, oui, oui, quand mes yeux… Mais cet argent, il faut d’abord que je retrouve cet argent…

Il se fouillait, retournait son matelas, lacérait son veston, se ruait vers la muraille avec un cri terrible :

– Ah ! Voleur ! Voleur ! Il me l’a pris ! Mouraud me l’a pris !

Cela dura toute la nuit.

Au matin, Henri Mouraud courut à la Kommandantur réclamer une voiture allemande pour emmener le fou à Lille.

On habilla l’oncle Gaspard. Joséphine lui chercha ses plus vieux vêtements parce qu’ils restent à l’hôpital. On lui laissa sa chemise déchirée, on n’osa pas lui passer une cravate. Il avait l’air d’un vieux vagabond. Mouraud fouilla les poches. On y trouva le porte-monnaie de Gaspard, avec sa grosse chaîne d’argent et trois francs. Joséphine les donna à Annie, parce qu’elle avait passé la nuit près du malade. Annie avait remis à l’oncle son râtelier. Le père s’y opposa. Il en avait toujours été jaloux, de cet instrument. Il n’avait jamais eu le moyen de se payer de fausses dents et n’en avait plus une en bouche. Et le râtelier de son beau-frère l’exaspérait.

– On ne peut pas laisser cela pour l’asile, dit-il. C’est de l’or !

Il décrocha le râtelier de l’oncle Gaspard et le mit dans sa poche. Gaspard se laissait faire d’un air abêti. On l’emmena dans la voiture des Allemands sans qu’il résistât, sans même devoir employer le traditionnel mensonge, le prétexte de la promenade ou de la visite au docteur.

Annie alla voir l’oncle Gaspard à Esquermes. Il lui parla. Il eût voulu partir. Il pleurait, mourait de faim, réclamait ses dents, parce qu’il n’arrivait pas à manger. Il disait qu’il avait une nièce, oui, Annie, une bonne fille. Mais il ne la reconnut pas.

Elle y retourna. Elle ne put voir l’oncle. Il délirait, dit-on. Et quand elle revint une troisième fois, on la reçut fort mal.

– Mais il est mort, votre oncle ! Il est même enterré ! lui dit-on. Oui, oui, on connaît ça ! Vous n’avez pas voulu payer le cercueil ! Il est dans la fosse commune, maintenant.

Elle ne put savoir si son père avait été averti ou non, et s’il avait tenu la chose secrète pour s’épargner les frais de l’enterrement.

En rentrant à la maison, ce soir-là, elle s’aperçut que le père parlait drôlement et semblait mal à l’aise. Il avait dans la bouche des dents, des dents qui n’étaient pas faites pour lui… Le râtelier de l’oncle Gaspard. Cela fit à Annie une impression bizarre, de voir ainsi dans cette bouche les dents du mort…

Chapitre VI

I

Une nuit de juin 1916, à l’aube, très tôt, la garde impériale envahit l’Épeule, éveilla tout le monde, et s’empara des jeunes gens.

Deux soldats vinrent chercher Annie comme les autres, et la firent descendre dans la rue, avec son paquet de linge et de vivres, préparé depuis longtemps.

Il faisait nuit encore. Une foule encombrait la chaussée, des gens de tout âge, de toute condition, des jeunes gens surtout, que les Allemands poussaient, tiraient, arrachaient à leur foyer, séparaient des leurs avec brutalité. De chaque maison ouverte, on en voyait sortir ainsi continuellement. Des scènes douloureuses se déroulaient : çà et là, un garçon que ses parents voulaient retenir de force, des mères qui se jetaient sur les Allemands, qu’on repoussait à coups de crosse, des pères qui montraient le poing, pleuraient, hurlaient des injures ; un grand jeune homme qu’on emmenait les poings liés, tandis que ses parents, derrière, essayaient de le défendre et que les Allemands les frappaient à coups de poing. Si bien que cette scène, invinciblement, évoquait dans l’esprit d’Annie l’arrestation du Christ par les Juifs. Des femmes s’équipaient, s’en allaient avec leurs filles, refusaient de les abandonner. D’autres semblaient devenues folles et proféraient des imprécations. D’autres se jetaient en larmes aux genoux des soldats, les retenaient par leur tunique, s’accrochaient à eux, leur embrassaient les mains, gémissaient, suppliaient :

– Mon fils, ma fille, par pitié, laissez-moi mon enfant…

Les soldats restaient impassibles. On avait fait venir tout exprès la garde impériale pour cette besogne.

À côté se déroulaient des comédies burlesques. L’une arrivait armée de béquilles qu’on avait vue la veille ingambe et bien portante. Certaines autres se traînaient le long des murs, affectaient de cracher, tousser, défaillir… Sur sa maison, un malin avait collé une affiche rouge volée quelque part : typhus. Et les soldats évitaient comme la peste cette demeure contaminée. Fureur, colères, douleurs, larmes, cris, violences et malédictions. Des ordres brefs, le claquement métallique des armes, une cohue aux vêtements disparates, chargée de paquets informes noués dans des essuie-mains, en vieux manteaux, tabliers bleus, sabots, savates, tête nue pour la plupart, l’air d’un troupeau qu’on pousse… Autour, les soldats de la garde, rigides, athlétiques, armés, casqués, impassibles. Des musettes qu’on lançait, des femmes, des mères, qui se glissaient encore pour un dernier mot, un dernier embrassement. Des portes ouvertes montrant les intérieurs des maisons où les Allemands allaient, venaient, commandaient et rudoyaient. Une impression de pillage, de viol, de cité livrée au sac et à la force parmi les pleurs, les gémissements, les supplications et les imprécations… Et là-dessus, la lumière terne et grise du petit jour…

Le cortège se mit en route, un lent exode de gens blêmes, tirés, les yeux gonflés, tremblants d’émotion autant que du froid du matin. Déjà, tout de même, s’éveillait le courage chez cette jeunesse. On se retrouvait. On se reconnaissait. On s’apercevait qu’après tout, on n’était pas seul dans ce malheur. La rage contre les soldats montait aussi, poussait à l’insolence, à la nargue. On finit par rire exprès, se ficher d’eux. Il y en eut, en tête, qui se mirent à chanter pour montrer aux Boches qu’on n’avait pas peur.

On arriva rue d’Avelghem. Il y avait l’a une immense usine dont les Allemands avaient déménagé les métiers. Ils parquèrent le troupeau dans des salles, hommes d’un côté, femmes de l’autre, séparés par des cordes. Et ce fut l’attente, tout le matin, toute la journée, jusqu’au soir. Des rumeurs couraient, effrayantes. Les Allemands emmenaient tout le monde au front… Ils voulaient attaquer, prendre l’offensive en poussant devant eux ces innocents comme des boucliers… Ou bien, on partait pour l’Allemagne, on servirait d’otages parce que les Français bombardaient les villes allemandes… Mille absurdités. Chez les hommes, certains jouaient aux cartes, assis à terre. Chez les femmes, des filles de joie, des catins du quartier de la gare, de la rue des Longues-Haies, riaient, s’amusaient de la nouveauté, lançaient aux Allemands des gros mots ou des invites. Annie, effarée, lasse de piétiner, écoutait avec stupeur et se sentait déjà épuisée, écœurée et abêtie. Elle avait emporté une petite caisse, comme une boîte à paquetage de soldat, où était son linge et ses biscuits. Il y avait des mois que tout cela était prêt. Dans toutes les maisons, on vivait perpétuellement dans l’attente de ce coup de force. Elle s’était assise sur sa caisse, elle regardait autour d’elle avec lassitude.

\*

Cinquante personnes s’étaient précipitées chez Barthélémy David. Il était connu des petites gens. On savait bien qu’il trafiquait avec les Boches, mais il était si brave homme et faisait tant de bien qu’on le lui pardonnait. Dans la misère, chacun avait pensé à lui. On accourait :

– Monsieur David, mon fils… Monsieur David, ma fille… Par pitié !

David courut à la Kommandantur. Il trouva là le lieutenant Krug.

– C’est tout de même cochon ! lui dit David.

– C’est mon avis et celui de tout le monde à la Kommandantur, répondit Krug, nous ne l’avons pas caché. Mais nous sommes des soldats, nous obéissons, monsieur David.

– J’ai en tout cas quelques pauvres diables à tirer de ce mauvais pas. Allons, Krug, venez avec moi, je vous demande cinquante bonshommes.

– C’est beaucoup !

– Bah ! Pensez aux vôtres. Faut tout de même comprendre les malheureux, Krug. Les maisons bourgeoises n’auront pas été visitées, allez ! Allons, venez.

Il l’emmena rue d’Avelghem. Il trouva dans les salles de la filature beaucoup de connaissances, des patrons de Roubaix qui venaient là rechercher des protégés. On priait, discutait, réclamait. Finalement, les Allemands cédaient. Un heureux de plus échappait à leurs griffes, filait avec bonheur, son paquet sur l’épaule.

David avançait par les allées, hardiment, en homme sûr de lui, longeant les cordes, criant à Krug que c’était dégoûtant ! Dans tous les « parcs » il retrouvait des têtes familières, d’anciens ouvriers, des fraudeurs, des apaches, des vieilles connaissances des temps héroïques et des visages de l’Épeule, des foules de visages, où il n’eût pu mettre un nom, mais qui le voyaient arriver comme un Messie, qui l’appelaient, le suppliaient, l’imploraient.

– Monsieur David ! Monsieur David… David ! Hé David !

Il en était submergé, débordé. Mains tendues, regards angoissés, gémissements, prières, cet immense appel le laissait bouleversé. Il ne savait vers qui aller d’abord.

– Cinquante, disait Krug, qui connaissait son ami David.

Et David se cuirassait d’impassibilité, faisait taire sa pitié, tâchait de retrouver sur ces visages implorants le reflet des misères les plus douloureuses, les plus urgentes à secourir : malades, vieux, débiles, et ceux à qui une angoisse intérieure, quelque souci rongeant, faisait les traits plus âpres et tendus. Ceux-là, il les retirait du rang.

– Toi… toi…

Des jeunes filles qu’il devinait propres, ce vieux viveur à l’œil expert, des garçons timides et malheureux, déprimés par les brimades, tous les faibles, tous ceux en qui d’avance il devinait des vaincus. Des femmes lui embrassaient les mains. Il les rabrouait, bourru, bouleversé, cachant son trouble sous une affectation de mauvaise humeur :

– Ça va, ça va, c’est bon, filez, filez bien vite…

Avec une sûreté étonnante, le coup d’œil de l’homme qui à lui-même beaucoup vécu, beaucoup souffert, il devinait les mines pâlies, les douleurs secrètes. Il y mettait tout son cœur. Il eût voulu oublier ses amitiés d’homme pour soulager seulement la vraie souffrance, le plus d’infortunes possible… Autour de lui montait la supplication :

– Monsieur David… Monsieur David…

C’est ainsi, tout à coup, qu’il découvrit Annie, assise sur sa caisse. Annie, la petite laveuse… Elle se cachait presque, honteuse d’aller l’implorer comme les autres, peut-être trop fière aussi. Elle ne disait rien, elle regardait autour d’elle d’un air las et résigné. Elle vit brusquement devant elle la haute silhouette athlétique, le lourd visage bourru, brutal et puissant.

– Toi aussi ? Toi aussi, petite ! Par exemple !

Elle s’était levée, gauche…

– Et tu ne venais pas, tu ne m’appelais pas ?

Elle rougit, crispa ses doigts sur le bord de son corsage.

– Tu ne veux pas filer d’ici ? Tu n’y tiens pas, donc ?

Elle murmura d’une voix étouffée :

– Monsieur David…

Et elle se mit là pleurer, effondrée d’en avoir tant vu déjà dans ces quelques heures, d’avoir souffert, usé ses forces, subi les insultes, les rires, le contact des filles de joie, d’une lie humaine, les brutalités de la soldatesque. Elle eût voulu dire oui, supplier, demander à s’enfuir aussi de l’enfer. Et elle pleurait trop, elle n’arrivait qu’à dire comme les autres :

– Monsieur David… Monsieur David…

– Allons, celle-ci aussi, dit David, se retournant vers Krug.

– Encore !

– Bien entendu ! Vous ne pensez pas que je vais me laisser enlever ma blanchisseuse ? Allez, petite, décampe, retourne chez toi bien vite…

Elle s’enfuit sans dire un mot, éperdue, pleurant, sanglotant de joie, traînant sa caisse, folle de bonheur. Son cœur semblait devoir éclater. Elle se criait à elle-même ce nom de David, David, comme on crie une prière de reconnaissance, une action de grâce…

David, revenant avec le lieutenant Krug, sortait dans la cour de l’usine. Krug riait.

– Les petites filles vous feront faire des blagues, monsieur David…

– Je ne sais pas résister, que voulez-vous ! répondit David.

Mais il ne poursuivit pas la plaisanterie davantage.

\*

Alain Laubigier, le même jour, avait aussi été emmené par la garde impériale et conduit rue d’Avelghem. Il était là, parqué avec François van Groede, le fils de sa grande Flavie, et une multitude de jeunes gens et d’hommes. François, plus jeune que lui d’un an, s’épouvantait. Alain, qui avait déjà beaucoup souffert en prison et coudoyé la crapule, s’effrayait moins et réconfortait son cousin.

Ils s’étaient groupés ensemble, un groupe de jeunes, à l’écart des autres. Ils furent rejoints, à neuf heures, par une quarantaine de nouveaux venus, des garçons de quinze à seize ans, qui portaient des casquettes de collégiens. C’étaient les élèves de l’Institut Turgot que les Allemands, après avoir promis de les laisser en liberté, enlevaient comme les autres, à l’école même. Ces gamins paraissaient terrifiés.

Toute la journée, dans l’immense usine, eut lieu une incroyable agitation. Un bruissement de foule, des rires et des pleurs, des disputes, des lamentations. L’un mangeait, l’autre riait, l’autre chantait, un quatrième faisait des signaux aux femmes, une bande se prenait de querelle avec les gardiens, d’autres parlaient de s’enfuir. Beaucoup suppliaient les soldats, invoquaient des prétextes : un enfant malade, une mère impotente. D’aucuns offraient de l’argent.

Les Allemands demeuraient incorruptibles.

Bientôt, du dehors, arriva pour beaucoup le secours. On vit là jouer une fois de plus la faveur, les protections, le « piston ». Quiconque avait un ami, une connaissance capable d’intervenir auprès de la Kommandantur, s’en souvenait, faisait écrire, envoyait un appel au secours. Les familles se débrouillaient de leur côté. Officiers, femmes de mauvaise vie, commerçants en rapport avec l’ennemi, trafiquants, changeurs d’or, on allait les supplier, on s’humiliait devant ces puissances. Le résultat, c’est qu’il y eut, rue d’Avelghem, du matin au soir, un défilé d’arrivants, d’incessants appels. On criait des noms. L’élu sortait de la masse, s’en allait, éperdu, n’osant croire là sa chance, sous le regard jaloux des autres. On finissait par espérer, à en voir tant qui s’échappaient. « Pourquoi pas moi, après tout ? Qui sait ? »

François passa toute la journée les yeux vers la porte d’où venaient les nouvelles de l’extérieur…

– Maman doit faire quelque chose, se disait-il. Tu verras, Alain, tu verras, elle ne me laissera pas ici.

Il espérait avec tant de force qu’il finissait par ébranler l’indifférence voulue d’Alain.

– Qui sait ? Oui…

Et le jeune homme, malgré lui, se prenait à espérer que sa mère aussi… N’allait-on pas, tout à l’heure, entendre parmi le tumulte crier son nom ? Sortir, retrouver la maison, échapper au cauchemar. Mais que pouvait une pauvre femme comme Félicie Laubigier, qui n’avait pas d’argent et ne « faisait » pas les Boches ?

On voyait là beaucoup de riches, de patrons, des messieurs, des dames bien mises. Ils venaient réclamer une bonne, un domestique, un protégé, le fils d’un contremaître, d’un ouvrier, d’un malheureux qui était accouru les supplier. Leurs insistances auprès des autorités avaient tout de même quelque poids. Ils venaient là dans une intention louable, charitable. Et on les jugeait pourtant amèrement. Les Allemands n’avaient pas emmené les jeunes gens des familles bourgeoises, on l’avait bien remarqué, lors de l’enlèvement, le matin. De plus, on voyait ces gens-là, gens riches et officiers, s’aborder autrement que les soldats et le « populo ». On se saluait civilement. Devant les dames, les officiers allemands s’inclinaient, avec la politesse un peu raide, mais extrême, de l’Allemand bien élevé.

– Capitaine…

– Madame…

On sentait en eux une civilité, une courtoisie de bon ton, qui étonnait, indignait. Le peuple enfermé là ne comprenait, n’admettait pas cela. Hé ! quoi, donner comme ça la main, sourire, parler poliment à des Boches ? On s’apercevait avec stupeur combien, entre gens riches, entre représentants des classes dominantes, la guerre avait gardé quelque chose de courtois, de conventionnel, de « bien élevé ». Plus rien de soldatesque, plus de coups, de grossièretés, d’insultes réciproques. Plus de haine apparente, de révolte, de refus véhéments de toute concession. Une urbanité de gens policés, quelque chose qui rappelait encore l’ancien état de choses, la guerre en dentelles, le panache, la loyauté réciproque. C’était normal, c’était logique, entre gens de culture et d’éducation égales. Mais cela avait tout de même quelque chose de pénible. On avait l’impression trop nette que la guerre, la haine, comme le travail, la faim, la souffrance, c’est surtout fait pour les humbles, le peuple…

Alain et François, entre temps, mangèrent un peu de leurs provisions, écoutèrent les histoires de leurs compagnons, autour d’eux. Un apache s’inquiétait de sa maîtresse, arrêtée en même temps que lui, et la cherchait. Un homme furibond racontait à qui voulait l’entendre que, s’il était ici, c’était par la faute de sa femme. Elle avait un amant, un officier allemand. Elle avait trouvé ce moyen de se débarrasser ainsi d’un encombrant mari. Un garçon pleurait. On l’avait arraché au chevet de son père agonisant. Il y eut, quand arriva l’ordre de relâcher les élèves de l’Institut Turgot, des incidents burlesques. Des gaillards de tout âge et de tout poil se glissèrent parmi les collégiens, espérant sortir avec eux. François, qui n’avait que dix-sept ans, se faufila aussi parmi leurs rangs. Mais les Allemands regardèrent ses mains, qui étaient dures et calleuses, et le rejetèrent dans la salle avec un coup de pied aux reins. Peu à peu, parmi cette foule, les soldats opéraient un tri, choisissaient, pour ne garder que les plus valides. On examinait les cartes d’identité. On laissait s’en aller les pères de quatre enfants et ceux qui avaient des cheveux gris. On examinait les têtes et des gens disputaient, affirmaient qu’ils avaient bien des cheveux gris et se querellaient avec les soldats.

On passa ainsi la journée dans le bouleversement. Vers le soir, les Allemands apportèrent des paillasses. On se battit. Les plus forts seuls en eurent. On dormit comme on put.

Le lendemain matin, distribution d’un café trouble, à odeur de camphre. En prévision d’un voyage où femmes et hommes seraient pêle-mêle, les Allemands imposaient ainsi à ce bétail un antiaphrodisiaque. Puis on passa au cou de chaque prisonnier une étiquette avec un numéro, comme à des bœufs. Et on fit sortir cette foule sur les quais contigus à l’usine. Il y avait là des rames de wagons à marchandises. On y fit monter tout le monde. Alain se trouva dans un fourgon avec six autres jeunes gens et vingt-huit femmes, tous ahuris, fourbus déjà, et bourrelés d’angoisse. Coups de tampon, chocs d’attelage, remue-ménage indescriptible sur les quais. Un quart d’heure après, leur train démarrait doucement, prenait la direction de Lille.

On était à la fois abruti et surexcite. On attendait l’aventure. Tout le monde, dans tous les wagons, était aux portières. On regardait, on criait, beaucoup chantaient, en manière de défi aux Allemands. Le train roulait très lentement à travers la plaine riche, unie et peuplée qu’on dominait du haut du remblai. Il y avait dans le fourgon d’Alain sept ou huit femmes de vie, de petites ouvrières et deux ou trois jeunes filles qui paraissaient mieux élevées et aussi beaucoup plus effrayées. Dans un coin, une femme de cinquante ans, avec ses deux filles, qu’elle n’avait pas voulu abandonner. La présence de cette femme âgée, d’aspect respectable, maintenait dans le wagon une atmosphère de décence. Tout de même, on se sentait énervé. On criait des injures aux sentinelles allemandes qui gardaient la voie. On entonnait des chansons patriotiques. Personne n’eût accepté de montrer son inquiétude et son chagrin. On jouait la comédie de l’insouciance. Le long des routes, des gens agitaient leurs mouchoirs, hurlaient des adieux et des encouragements. On traversa Lille. Partout sur le passage du train, des gens aux fenêtres, des adieux de la main, des cris. Et dans le fond d’une courette du quartier de Fives, un homme, debout, face à la ligne du chemin de fer, agitant héroïquement un immense drapeau tricolore, brandi à deux mains ! On n’en crut pas ses yeux. On pleura, on hurla…

Des heures, cette exaltation du départ enfiévra les esprits. Pendus en grappes autour des portières, on saluait chaque village de clameurs, on sifflait les Allemands, on chantait la Marseillaise. Chacun avait dans son sac à boire et à manger, du cognac chimique, de l’eau, du biscuit, du lard, du lait concentré, du miel. On but, on mourait de soif. L’exaltation montait à la tête, enivrait comme un alcool. Les pommettes brûlaient, les voix s’enrouaient, on se sentait tout près des larmes et du rire et de l’exaspération à la fois. Cela dura longtemps, tandis qu’a une allure monotone, lente, régulière, parmi des pays plats, boisés, coupés de villages de briques et de tuiles, le train roulait, s’en allait Dieu sait où.

Vers le soir, fourbus, épuisés, à bout de nerfs, les plus enragés s’arrêtèrent. Le silence gagna les wagons, l’un après l’autre. On mangea comme on put, on essaya de dormir, mais un besoin, bientôt, tortura tout le monde. On avait beaucoup bu… On souffrait. On n’arrivait pas à s’endormir. On espérait que le train s’arrêterait un instant quelque part, qu’on aurait le temps de courir aux cabinets. Il continuait, inexorablement. Bientôt, les hommes urinèrent à la porte, sur la voie… Une fille étala un journal, se soulagea dessus. On cria, on n’était pas des bêtes, tout de même ! C’était à vomir. Des femmes se mirent à pleurer de désespoir, se sentant devenir malades. Il fallut, à la fin, que les hommes les tinssent par les mains, l’une après l’autre, pour qu’elles pussent se soulager, pendues au-dessus de la voie, à l’extérieur du wagon. Lamentable humiliation, dont beaucoup pleuraient.

On arriva le lendemain soir, à la nuit tombante, dans un village au fond des Ardennes. Il était au creux d’une vallée. On le devinait entouré de coteaux boisés, sombres sous le firmament bleu. Des lames de lumière, les feux tournants de projecteurs, s’y croisaient. Les uhlans parquèrent la troupe dans une grange. On n’était plus que soixante. On avait laissé dans chaque gare, au passage, un wagon qui était décroché et restait en arrière avec toute sa charge humaine. Mais, d’autres directions, arrivaient de nouvelles bandes. On fut bientôt plus de 150, gamins, hommes et femmes.

La grange était immense, noire, à peine éclairée par quelques falots. À terre, des copeaux, et en l’air des poutres où de rondes ombres agiles faisaient de l’équilibre, – des rats. Autour de cette grange, ouverte d’un côté sur la place du village, les paysans se massaient et béaient. On les entendait discuter et s’inquiéter. Ils prenaient cette troupe pour une équipe de bagnards français amenés par les Allemands pour exécuter des travaux forcés !

On avait faim et froid. Des hommes ramassèrent des copeaux, firent en dehors de la grange un immense feu, autour duquel on se chauffa. Alain, qui avait un peu d’argent, demanda là un paysan de la bière et du pain. Celui-ci apporta un pain, du cidre. Alain partagea avec François et les femmes du wagon. Il fut bientôt imité. On courut aux paysans. Ils apportèrent des litres de cidre. On but sans compter. Ça pétillait, ça réchauffait et égayait. Alain trouva ce cidre exquis. Il en racheta. François aussi. Bientôt ils se sentirent très excités. Cette boisson douce et traîtresse travaillait la cervelle affaiblie de tous ces gens. Quelqu’un qui avait un accordéon entama une danse. On se mit à gambader. Il y eut bientôt tout un orchestre de flûtes, harmonicas et accordéons, qui massacraient des valses canailles. On dansait, on buvait, on chantait. Cela tournait à la bacchanale. Une bonne moitié des femmes sortaient de cabarets louches. Les hommes ne valaient pas mieux. Ils entraînèrent tous les autres. On ne sentit plus ni la fatigue de ces deux jours, ni les chagrins, ni les angoisses. On dansa au fracas des musiques et des coups de poing sur les planches, et dans la rouge clarté des copeaux embrasés. Chacun gaspillait son pécule, payait du cidre à des gens qu’il ne connaissait pas, oubliait la misère de demain, s’enivrait de bruit, d’alcool et de danse. Cela prit bientôt l’allure d’une orgie crapuleuse. François van Groede, le jeune cousin d’Alain, enthousiasmé, libéré, à demi fou de boisson, d’excitation, d’enivrement sensuel, entraînait Alain, criait, hurlait, ruisselait de sueur, embrassait les filles :

– On est des hommes ! criait-il, on est des hommes. Viens donc !

Et Alain se laissait emporter, dansait, chantait, et buvait comme tous les autres, et trouvait tout cela très bien. Il y avait seulement, dans un coin de la grange, un groupe de jeunes filles effarées et terrifiées, dont on rigolait. « Le coin des Pucelles », disait-on. Tout le reste, femmes comme hommes, valsait, se saoulait, levait la jambe. On en voyait seulement, de temps en temps, qui s’éloignaient pour vomir ou satisfaire un besoin, car ce terrible cidre de l’année retournait à la lettre les estomacs et les intestins. Cela achevait le brutal pittoresque de la fête.

Alain, las, s’arrêta. Il se sentait rouge, enfiévré, hors de lui-même. Il regardait sans étonnement François, brûlant, ivre, fouiller le corsage d’une jeune fille qui se débattait en riant. Les femmes troussées, les mots obscènes, l’emportement frénétique de toute cette scène, pourquoi n’en était-il pas heurté, blessé davantage ? Il se rendit compte qu’il était saoul, prêt à toutes les bêtises. Il se défendit de vider la chope de cidre qu’il avait empoignée déjà, crevant de soif. Et il s’éloigna, quitta la place en écartant les couples et alla se rafraîchir le front dans un fossé plein d’eau. Il se sentait maintenant un début de migraine et un mécontentement de lui-même qu’il ne s’expliquait pas.

Il resta une demi-heure à tremper son mouchoir dans l’eau et se tamponner la figure. Et il revint vers le rougeoiment qui marquait la grange et le grand feu de copeaux. Retrouver cette tourbe l’écœurait. Il contourna la grange, pour chercher une haie et s’allonger. Il buta dans un corps d’ivrogne endormi, dérangea des femmes accroupies, en proie à une débâcle épouvantable, des hommes appuyés au mur et qui vomissaient. Il se dirigeait vers une haie, quand il entendit gémir. Et il se heurta dans le noir à François, son cousin, qui restituait péniblement son cidre.

– Ça ne va pas, François ?

– Un peu mieux, gémit François.

Il leva sur Alain un visage rouge, abêti, ahuri. De loin leur parvenait la clameur de la noce et le rougeoiment du brasier. Alain entraîna son cousin vers une haie. François s’allongea à terre, la tête dans les mains, pour dormir.

Alain resta encore un moment debout, la tête douloureuse. La pensée de sa mère et de sa sœur Jacqueline l’obsédait. Il en rougissait tout seul. Il eût voulu maintenant, pour tout au monde, n’avoir jamais cédé à cette démence. Une bouffée de rires souffla jusqu’à lui, accrut son remords et son dégoût. Il entendit tout à coup pleurer. Il se pencha. C’était François.

– Tu es malade ?

– Non, dit François, non.

– Eh bien, alors ?

– Je pense à ma maison… à ma mère… ah là là !

Il ne pensait plus à faire l’homme, le pauvre François. Il se sentait vaguement en péril au milieu d’un danger qui n’atteindrait ni son corps, ni sa santé sans doute, mais qu’il n’en devinait pas moins terrible, sans le comprendre. Il se mit à pleurer comme un petit garçon, le petit garçon dont il se croyait si loin tout là l’heure. Et Alain, qui essayait de le réconforter, n’était pas loin de faire comme lui. Jamais il ne s’était senti si jeune, si faible, si désarmé. Il en était humilié. Une telle folie pour un jour de liberté ! Ah ! non, ils n’étaient pas encore des hommes…

II

Le val était profond, vert, plein d’ombre et d’eaux vives. De hautes collines boisées et sombres, des forêts de sapins noirs, de chênes, de hêtres et de bouleaux aux troncs d’argent le dominaient. Au-dessus, le ciel, haute voûte bleue et légère, retombant de chaque côté, loin par delà les collines. Guère de vent, un temps plus sec et plus chaud qu’en Flandre, un air pur et qui sentait la sève et la résine. On avait l’impression, dans ce val perdu des Ardennes, d’être à mille lieues de la guerre et du monde.

Le village, au fond du vallon, s’étirait au long de la rivière. Rivière sans profondeur, incroyablement claire et vive et qui chantait en roulant des galets de silex sur un sable doré. Village de pierre grise et blanche, aux toits d’ardoise, où manquait, pour Alain et ces gens du Nord, la brique, la laide brique rouge devenue nécessaire à leur œil, comme l’était la monotonie plate de la plaine.

Après quelques semaines d’émerveillement, Alain, comme beaucoup, s’était lassé de ces collines, de ce regard borné, de cette muraille toujours dressée à l’horizon, comme un obstacle. La plaine lui manquait, comme la mer aux marins.

Alain logeait à l’écart du village, avec la troupe des hommes et des femmes, dans un vaste abri à bestiaux. Ils étaient plus rudement traités que les gamins, qu’on avait parqués dans le village même, en une grande maison, une espèce de gentilhommière abandonnée. Cette demeure avait été livrée à la bande. Alain s’y rendait souvent, parce que son cousin François, plus jeune que lui, y était resté. Alain allait le voir, l’aider, lui porter à manger. Le spectacle de cette bâtisse et de cette troupe de gamins et de gamines de quatorze à dix-sept ans était pittoresque. Bien entendu, les Allemands n’en pouvaient rien faire. Trop faibles et trop indisciplinés, il avait fallu les livrer à eux-mêmes. On leur donnait seulement chaque semaine leur sac de pois, leur pain, leur lard et leurs pommes de terre. Ils vivaient en sauvages, dans un désordre fou, tassés au nombre d’une cinquantaine dans les chambres, les salons, les cuisines, pillant, brisant, détruisant, se volant et se battant. Ils brisaient les planchers et les meubles pour cuire leur repas, faisaient chacun sa cuisine, l’un dans le jardin, l’autre au milieu du vestibule, un autre dans le grenier… Cent fois, des incendies éclatèrent. On ne s’explique pas qu’ils n’aient pas tous été grillés.

Chaque semaine, deux jours après la distribution des vivres, ils avaient tout dévoré, gaspillé, abîmé en des tentatives de cuisine affolantes, ou troqué contre des billes et des toupies dans les boutiques du village. Alors, ils liquidaient leur actif, argent, bagages, menu linge, vêtements, entre eux ou chez les villageois. Bientôt une bonne moitié vécurent à peu près nus, sans chaussures ni vestons, et parfois sans robe ni culottes. On ne se lavait plus. On allait, ceinturés d’un pagne, piller dans les fermes, dévaster, chaparder. Une tribu nègre ! Ils se battaient entre eux pour le manger, ébauchaient des idylles, s’étaient corrompus les uns les autres avec une incroyable rapidité, se contaminaient, grouillaient de vermine, et faisaient subir à quelques souffre-douleur, particulièrement désignés par une tare physique ou morale, d’invraisemblables brimades.

Cette bande était devenue l’effroi des paysans de la vallée. Poules, blé, fruits, légumes, tout était bon. Que Roubaix et Tourcoing fussent détruits comme on le disait parfois, que les Allemands victorieux laissassent dans l’anarchie cette contrée, et ces gamins, revenus à l’état sauvage, vivraient littéralement comme une horde de loups.

Alain s’occupait de son cousin François, mêlé à cette troupe. François se battait, recevait de mauvais coups, gaspillait ses provisions, et souffrait de la faim comme les autres. Alain parvint à obtenir des Allemands qu’on lui confiât son cousin. Il lui trouva une place à la ferme Bricard où François fut chargé de garder les vaches. Alain était devenu le camarade des Bricard. Par quelques menues attentions, il les avait disposés en sa faveur, Grâce à leur précieuse amitié, il n’était pas malheureux du tout. Il logeait chez eux. Il en recevait des provisions, du pain, de la viande, et même du linge. Et la mère Bricard lessivait le linge du jeune homme avec celui de la ferme. Il régnait là, malgré la guerre, une certaine abondance. On avait du pain de froment, du lait, du beurre, des œufs, des pommes de terre. Chacun leur tour, les fermiers tuaient un veau, puis un porc, puis un mouton. On ne manquait pas de viande. Pour Alain, en comparaison avec l’existence de Roubaix, c’était l’opulence.

Le jour, avec les hommes, il allait au bois abattre des arbres pour les Allemands. Travail rude, sain, joyeux presque, en pleine forêt. On était bien nourri. Chacun se débrouillait pour ajouter à l’ordinaire de menus suppléments. Les uns, comme Alain, avaient conquis l’amitié des campagnards à l’aise. D’autres s’étaient fait quelque part un ménage de fortune, avaient trouvé chez quelque belle ennuyée le souper, le gîte, et le reste. D’autres, enfin, qui parlaient l’allemand, ou qui possédaient quelques talents particuliers, comme de chanter, jouer de l’accordéon, faire des tours de cartes, faisaient valoir leur talent auprès des officiers et sous-officiers, et récoltaient les restes de la cantine. Il y en avait même un, un certain Morlebaix, ancien client du Bac à Puces, vaguement connu d’Alain, qui s’était concilié la faveur toute spéciale du commandant, l’Hauptmann von Reinach, grâce à un répertoire infiniment varié d’histoires juives, marseillaises ou gasconnes. Von Reinach était un colosse ventru, le type de l’Allemand des caricatures, le crâne rasé, la nuque débordante, teint de brique, les yeux à fleur de tête. Il n’entendait pas un mot de français. Mais on lui avait traduit les anecdotes de Morlebaix. Il en avait goûté le sel gaulois. Et maintenant, dans ses rondes à travers la forêt, il se faisait suivre de Morlebaix, et d’un interprète qui traduisait scrupuleusement en allemand les dits et récits de Morlebaix. Un « filon », comme un autre, et qui procurait à Morlebaix, toute sorte de faveurs. Comme il était malin, il profitait même de ses bonnes relations avec les gros bonnets pour envoyer à Roubaix des colis, de la viande, du pain, du beurre. Il se faisait ainsi pas mal d’argent. Grâce à lui, Alain fit parvenir plusieurs fois des provisions à sa mère.

Au fond, on ne se plaignait pas. Les chefs de culture faisaient parfois du zèle, se montraient exigeants, mais c’était surtout une attitude. On voyait là des réformés, des blessés en convalescence. La consigne pour ces gardiens était de faire durement le service pour n’être pas renvoyés au front. Mais ils n’y mettaient pas de férocité.

Le soir, après l’ouvrage, on était libre jusqu’à l’heure de la retraite. Dans l’immense grange de bois et d’ardoises où on logeait tous ensemble, on se retrouvait. On allumait les feux pour la soupe et le café. On mangeait dans l’herbe, par-ci, par-là, au long d’une haie, dans un fossé, sur une souche. Puis commençait le bal. Il avait lieu tous les soirs régulièrement.

Alain, lui, s’éloignait. Il remontait vers les bois, vers le faîte de ces collines qui emprisonnaient et attristaient son regard d’homme des plaines, et contemplait, par delà l’immobile mer des coteaux et des vallons, le déroulement infini de la forêt verte et noire, jusqu’aux horizons grisâtres. Loin derrière cette brume où le ciel épousait la terre était Roubaix, la mère, la maison. Il rêvait des heures, là-haut, triste et heureux. Il avait fini par acquérir une espèce de fatalisme. Il travaillait, vivait, faisait de son mieux. Pour le reste, attendre… On était las de vibrer. On avait trop reçu de chocs, de nouvelles exaltantes ou écrasantes. – Roubaix délivré, Roubaix en flammes… L’Allemagne abattue, l’Allemagne triomphante… Alain se défendait de ne plus croire à rien.

Ce fut au cours de ces rêveries errantes qu’il rencontra Juliette Sancey. Il la connaissait d’avance. Il l’avait vue quelquefois à l’Épeule. Elle était la fille de Madame Sancey, la grande marchande de rideaux. Des commerçants, des gens riches. Madame Sancey était une veuve rigide dont on citait la charité et l’austérité. Elle avait plusieurs enfants, bien élevés, instruits et dociles. Juliette était son aînée. On la lui avait enlevée. Elle était arrivée ici dans le même wagon qu’Alain. Ils s’étaient pris l’un pour l’autre de cette sympathie mystérieuse grâce à quoi, malgré tout, survit la jeunesse et la sincérité du monde.

Juliette Sancey souffrait, dans le milieu bas et grossier où elle était plongée.

Elle était arrivée là assez sottement, affichant sans s’en rendre compte sa naïveté, sa simplicité. Son effarement, sa stupeur, sa souffrance, les humiliations et les railleries dont elle avait été l’objet, avaient ému Alain qui n’était pas un enfant de bourgeois, mais qui avait compris tout de même la souffrance de cette gamine, brutalement arrachée à un pur milieu rigide pour se trouver parmi des filles de bar, des souteneurs, des fraudeurs, et même des hystériques. Il y en avait deux ou trois dont les pâmoisons et les crises faisaient le régal des amateurs de spectacles vigoureux. Galanteries des Allemands, des hommes, lits qui se touchaient, paillasses pleines de vermine, scènes écœurantes surprises à midi pendant la sieste ou la nuit autour d’elle, ablutions ostentatoires, toilette hebdomadaire en commun dans la rivière parmi les rires, les lazzis, les témoignages d’admiration enflammée des spectateurs mâles, – et les déchéances, les filles enceintes de Français ou d’Allemands qu’on renvoyait chez elles chaque semaine, tout cela avait épouvanté Juliette. Comme Alain, elle avait fui, s’était retranchée dans la solitude, autant qu’elle le pouvait. Encore le pouvait-elle moins que lui, car elle n’avait pas la force, et les autres la malmenaient et la traitaient de bégueule. Elle avait trouvé avec bonheur ce jeune homme pour la protéger, lui parler, comprendre ses regrets, son effarement, son chagrin, son désir d’évasion et d’isolement. Elle avait accepté, pour ne pas perdre cet appui, les moqueries, les allusions, les précisions de ses compagnes : « La petite Sancey, elle couche avec Alain… » Elle se reprochait parfois, en pensant à Roubaix, à sa mère, à la vie normale qui reprendrait quand même un jour, cette familiarité avec quelqu’un qu’elle ne connaissait qu’à peine, avec qui elle risquait de compromettre sa réputation de fille sérieuse. Mais d’autre part, retomber ici sous la domination des autres lui eût maintenant été intolérable. Alain avait fini par lui céder sa place chez les Bricart. Il revenait dormir au gîte commun. Juliette à présent avait au moins son lit, son réduit où se retrouver seule et libre.

Alain, en lui-même, ne voyait pas très clair. Évidemment, pour beaucoup autour de lui, la chose était déjà admise et faite. Juliette était sa maîtresse. On n’y trouvait d’ailleurs matière qu’à allusions gaillardes sans le moindre étonnement ni blâme. Même chez les Bricart, gens un peu frustes, l’ami té de Juliette et d’Alain faisait l’objet de plaisanteries indulgentes, – les Bricart professant une morale assez large et facile, surtout quant aux enfants des autres.

Tout cela influençait Alain. Une chose acceptée ainsi comme normale ne devait pas tirer à conséquence. Il se demandait à la fin s’il n’était pas ridicule à lui de prolonger cette situation. La jeunesse commettrait des folies pour ne pas sembler ridicule. Des femmes, des rouées, plus vieilles que lui, comprenant mieux que lui ce qui se passait au fond de son esprit, ne se faisaient pas faute de fouetter son orgueil de tout jeune homme :

– Elle te prend pour un c… Elle te fait marcher, elle se fout de toi. Qu’est-ce que t’attends pour lui prendre son… ? Tu ne vois pas que t’es une poire, mon petit ?

Il y avait chez elles la jalousie, la haine de la fille tombée pour celle qui est demeurée propre, le désir, la laide et sourde envie de la faire déchoir à son tour.

Tout de même, Alain hésitait. Il sentait bien, au fond, où était la sagesse et la justice. Après tout, il n’était pas prouvé que Juliette se moquât de lui et le prît pour un benêt. Peut-être bien qu’elle était au contraire, comme il le pensait, véritablement innocente, inconsciente et pleine de confiance. Quelle déception, quel affreux réveil pour elle, s’il lui apparaissait brutalement sous un nouveau jour ! Cette idée le faisait reculer. D’autant plus que la chose ne le tentait nullement. Il se sentait l’esprit paisible, n’était aucunement obsédé par des idées troubles. Bien au contraire ces choses-là lui répugnaient un peu. Il se fût gardé de l’avouer aux autres, mais la chair ne le tentait pas. Plus qu’on ne le dit, l’adolescent, le jeune homme, gardent la pudeur d’eux-mêmes et se rapprochent de la jeune fille. Cette amitié entre Juliette et lui, il pressentait que c’était une belle chose, délicate et précieuse. La gâter, uniquement pour se conformer à la façon de voir des autres, lui parut bête et triste. Et pourtant, il semblait que ce fût nécessaire, comme un usage. Il le regrettait bien, au fond, qu’on ne pût, de lavis général, s’en tenir là. Il finit par se résigner tout de même à tenter sa chance.

Mais il n’avait rien d’un séducteur, le brave Alain. Ses premières manœuvres d’approche eurent un singulier résultat. Juliette ne se défendit pas, sembla consentir, mais comme on consent un sacrifice de soi-même. Elle se mit à pleurer des larmes naïves, un peu simplettes, les larmes de la jeune fille qui ne sait pas, qui ne peut pas se défendre, et qui se rend compte qu’elle se donne, s’enchaîne… Ces larmes ne comptent guère, pour un homme, le plus souvent. Qui s’arrête à ces choses là ?

Alain s’y arrêta. Ses dix-huit ans, une certaine candeur naturelle, le souvenir de sa mère, de sa sœur, un manque de vice et une sorte d’appréhension inexplicable, l’empêchèrent d’aller plus loin. Il eut une révolte contre lui-même et contre les autres, se jugea un dépravé, un garçon sans cœur, sans noblesse, pensa à sa petite sœur Jacqueline. Il en voulut à toute cette bande qui pouvait lui conseiller une telle laideur. Tant pis ! il passerait pour un imbécile, mais il ferait ce qu’il voulait, ce qu’il sentait le meilleur, le plus juste. D’avoir pris cette résolution, il éprouva un bonheur véritable, un infini soulagement.

Ils achevèrent ainsi leur saison, chastement amoureux, découvrant à deux, enfants des villes, l’infinie splendeur de la forêt des Ardennes, de l’eau, du ciel libre, et s’en émerveillant. Il leur paraissait prodigieux de trouver à manger dans les bois des mûres, des fraises et des noisettes, de voir débouler des lièvres, s’enfuir des faisans et des perdreaux, un sanglier trapu traverser au loin une allée au fond des fourrés, – de découvrir au milieu dune lande aride un rond d’herbe verte et tendre, un cercle de fraîcheur autour d’une source, comme la trace d’une ronde de fées… C’est une révélation pour l’enfant des cités que chaque minute passée aux champs. Tout l’étonné. Il reconnaît des choses qu’il n’a vues, connues que par l’image et l’écrit, les bancs de mousse, la saveur des fruits sauvages, les fourmis transportant leurs larves, les grenouilles le soir au bord des mares, gonflant la gorge et lâchant leur « Poac ! Poac ! » dans un bruit de grosse bulle qui crève. Vie plus large, plus saine, qu’un malheur leur imposait et qui, malgré les misères dont elle s’accompagnait, leur laisserait plus tard une vague nostalgie, – le regret de ces premières heures de tendresse au milieu d’un beau pays de collines, de rocs et de forêts.

\*

Après la moisson et la récolte des betteraves, les Allemands renvoyèrent dans le Nord une partie des jeunes gens qu’ils avaient enlevés au début de l’année. Alain, par l’intermédiaire de Morlebaix, le bouffon du Commandant, parvint à se faire inscrire, ainsi que Juliette, dans le nombre de ceux qu’on rapatrierait.

Ils quittèrent les Ardennes au début de novembre 1916. La récolte des betteraves avait été hâtée par un temps exceptionnel.

Le retour, chose étrange, fut plus triste que l’aller. On s’était groupés suivant ses affinités, entre gens de même goût, de même esprit, mais on était trop oppressé pour penser à rire. On réfléchissait, on se demandait ce qu’on retrouverait à Roubaix, – maison, famille, foyer. Une inquiétude, l’inquiétude qui suit les longues absences, était l’envie de se réjouir.

Alain était dans un wagon avec Juliette Sancey. Ils ne parlèrent pas beaucoup. À mesure qu’ils se rapprochaient de Roubaix, ils se sentaient redevenir des étrangers. La vie normale, déjà, reprenait sur eux son empire, avec les conventions, les différences sociales, les obstacles de toute sorte. On eût dit qu’ils sortaient d’un rêve pour retomber dans la réalité. Les Ardennes, qu’on n’avait quittées que de quelques heures, paraissaient déjà incroyablement lointaines, brumeuses, comme le souvenir d’une vision. Alain sentait tout cela chez Juliette comme chez lui-même. Elle se ressaisissait, se reprenait. Il ne lui parla guère et elle lui en sut gré.

Ils furent un jour entier en route. Ils arrivèrent à Lille vers six heures du soir, reconnurent vaguement dans les ténèbres la ville et le pays. Et dès lors, avec émotion, tous massés aux portes des wagons, ils suivirent des yeux la campagne noyée d’ombre, criant, s’exclamant. – Le Lion d’Or ! Fives ! Le Grand Boulevard ! La Gare de Croix ! Le pont des Arts ! Beaucoup alors se mirent à pleurer, parce qu’on n’était plus qu’à cinq cents mètres de la gare de Roubaix.

On se rua sur les quais, on sortit. Sur la Place de la Gare des gens, des familles entières, attendaient, prévenues on ne sait comment. Juliette Sancey avait retrouvé sa mère, se jetait dans ses bras. Alain, lui, s’en allait, cherchant des yeux sa mère ou Jacqueline, et ne voyant personne dans la nuit.

Il fut tout à coup rappelé. Juliette, derrière lui, le retenait par la manche : – Monsieur, disait Madame Sancey, je vous dois beaucoup… Juliette me dit… Je vous remercie…

– Madame, balbutiait Alain, madame…

– Si, si, disait Juliette. Il a été bon pour moi, mère, et courageux. Sans lui, j’aurais été bien malheureuse !

Elle eût voulu dire, expliquer tout ce qu’il avait fait, l’appui qu’elle avait trouvé en lui, mais ces choses-là ne s’expliquent pas ainsi tout d’un coup. Les mots sont trop pauvres, elle ne trouvait rien que des phrases banales, des répétitions dont elle sentait elle-même le vide et qui l’embarrassaient davantage. Non, tout cela ne relatait rien du dévouement, de l’énergie, de la tendresse dont Alain l’avait entourée. Elle devinait qu’auprès de sa mère ces mots tout simples, tout brefs et secs, ne devaient point parler. Pour Madame Sancey, malgré tout, ce garçon était un étranger, un inconnu. Elle lui était reconnaissante, profondément, sans doute, mais elle n’éprouvait pas, elle ne pouvait éprouver pour lui cet élan de chaude affection que Juliette avait espéré. Elle exprimait ses remerciements, elle parlait de gratitude durable… Mais cela était trop poli, trop froid. Aucune émotion de cœur ne pouvait encore venir donner à ces paroles chaleur et sincérité. Au fond, la pauvre femme avait hâte aussi de se sauver avec sa fille, de se retrouver chez elle, de chasser de sa pensée ces odieux souvenirs et de revenir en arrière au temps d’autrefois, d’avant ce départ.

– Vous viendrez chez nous, Monsieur, disait-elle. Je serai heureuse de vous recevoir, de vous remercier encore…

Alain promit, et s’en alla. Il s’efforçait, en descendant vers l’Épeule, de chasser de sa mémoire tout cela, de ne penser qu’à sa mère, Jacqueline et son petit frère, à leur joie, au bonheur qu’on aurait à se retrouver, à vivre ensemble, mais il avait beau faire : sans qu’il comprît clairement pourquoi, la moitié de sa joie de ce retour s’en était allée.

\*

Son premier souci, après quelques jours de réadaptation, fut d’échapper définitivement aux Allemands et à leurs travaux de culture. Il avait, dans les Ardennes appris à manœuvrer et se débrouiller. Son petit cousin François, à peine rentré, s’était fait embaucher comme éclusier au canal de Roubaix, pour échapper aux travaux des champs. Et il faisait un singulier éclusier, toujours chez lui, quittant le canal des journées entières, et laissant les mariniers allemands manœuvrer eux-mêmes les vannes. Continuellement les diables verts venaient le relancer. Il n’était fidèle au poste que les jours où devaient passer des péniches de charbon, qu’il pillait avec immodération. Alain, lui, grâce à l’entremise d’un ami des Ardennes dont le père était employé à la mairie de Roubaix, obtint bientôt aussi un poste. On lui confia ce qu’on appelait les C.S., et le recensement des lits pour le cas d’une arrivée d’évacués.

Les C. S., les « cas spéciaux » étaient ainsi appelés par la municipalité pour donner le change aux Allemands. Il s’agissait en réalité de réfractaires, de ceux qui, comme l’avait fait un moment Alain, avaient refusé de se soumettre aux revues d’appel et de se faire immatriculer. Ces gens-là, n’ayant aux yeux des autorités ennemies aucune existence légale, ne pouvaient sortir ni toucher leur ravitaillement. Alain était chargé de les recenser pour qu’ils pussent recevoir aussi des vivres. Besogne ingrate. On se méfiait de lui. Les gens, le peuple, ne faisaient pas très bien la distinction entre autorité municipale et Kommandantur. Alain le plus souvent était pris pour un espion et tries fraîchement accueilli. À côté, il lui fallait dans chaque maison dénombrer les lits et les chambres disponibles pour le cas d’un brusque afflux d’évacués.

Jamais il ne vit autant de misères. Il connut des insoumis cachés dans des caves, littéralement murés dans des réduits sous les toits, des intérieurs ruinés, des maisons d’affamés d’où la souffrance avait banni tout reste d’humanité, où l’on se battait pour du pain et du manger. Il connut des tentatives désespérées pour vivre, tenir, se nourrir, – des poulaillers dans les mansardes, des lapins dans des cages au milieu des cuisines, là où les gens manquaient de cour, – des chèvres et des oies qu’on élevait au fond des caves, – et toute une industrie clandestine stupéfiante, des choses dont Alain restait ébahi : une maison où l’on fabriquait de la bière dans la cave avec de l’orge bouillie, du houblon, des tonneaux et des brassins. Une autre cave qui était devenue un tissage, un vrai tissage, avec des cannetières à main et de vieux jacquards dont on poussait la navette au moyen d’une large pédale. Une boucherie aussi, une espèce d’usine à saucisses où on débitait des bêtes mal reconnaissables qui pouvaient être des moutons ou de grands chiens. On les désossait, les malaxait, les broyait dans une espèce de pressoir. Et cela sortait par en bas, débouchait dans des boyaux translucides comme une baudruche. Saleté repoussante, odeur de putréfaction, spectacle des trois bouchers occupés dans cette cave à pétrir cette chair morte, tout souleva le cœur d’Alain. Ailleurs, il découvrit une champignonnière, une fabrique de chandelles, une confiserie, toute une vie souterraine, ignorée, secrète, qui se poursuivait à l’insu des Allemands comme des envahis. Alain, les premières fois, pénétrait là au milieu des menaces et des suspicions.

– Gare à toi ! Si on est mouchés, on te fait ton affaire !

À la longue, d’ailleurs, ils se familiarisaient avec lui.

Il n’avait plus de nouvelles de Juliette Sancey. Il avait eu quelquefois la pensée, la tentation d’aller chez elle comme on l’y avait invité, de prendre de ses nouvelles. Il n’avait jamais osé. Il se sentait redevenu un étranger, presque un inconnu. Il réveillerait sans doute chez Juliette des masses de souvenirs pénibles. Et d’ailleurs, pour elle comme pour lui, ces choses devaient être à présent tellement lointaines, – presque irréelles. À cela se mêlait l’orgueil, l’amour-propre. Il avait été utile, il avait servi. Ce n’était pas à lui à aller ainsi quémander en quelque sorte une récompense. C’était aux Sancey de venir.

Et serait-il seulement heureux de la revoir ? Toute la différence qui les séparait, l’éducation, l’argent, les familles, cela s’était brusquement recréé après une période d’effacement, depuis qu’ils étaient à Roubaix. Quelle souffrance pour elle et pour lui de constater brusquement l’évidence de cet écart social, la nécessité de cette séparation. Et comme il avait été heureux sans le savoir, dans cette vie des Ardennes, en pleine nature, en plein soleil, sans souci de pauvreté ni de richesse, dans une espèce de radieuse et facile égalité. Il en venait à regretter cette existence-là, toute de lutte, de franchise, de simplicité, – comme une trouée sur une vaste campagne paisible et lumineuse, une échappée sur la vraie vie, ce que devrait être le monde… D’y penser ainsi accroissait son chagrin. Il commença à voir clair en lui. Il l’avait bien aimée, tout de même, Juliette. Il avait sans vouloir y croire rêvé beaucoup plus de choses qu’il ne se l’avouait. Il commença à tergiverser, à se payer de raisons, à se mentir à lui-même. Une rencontre, après tout, une simple rencontre fortuite, on pouvait quand même espérer cela… Il faudrait un hasard, un heureux hasard, simplement. Cela éviterait tout esprit de récompense cherchée d’un côté, – de reconnaissance obligée de l’autre.

Il se mit, presque malgré lui, à tâcher d’aider ce hasard. Il passa quelquefois devant la maison des Sancey. Vaste, toujours close, les persiennes baissées sur les grandes vitrines du magasin, elle avait aux yeux d’Alain un aspect hostile. Il eût volontiers interrogé les voisins, mais n’osait pas. Quinze jours durant, il s’obstina ainsi à espérer une rencontre. Mais il ne vit jamais personne. Un jour, finalement, il s’arma de courage, et sous prétexte d’un renseignement à demander pour la mairie, il interrogea des voisins.

– Les Sancey ? Mais ils ne sont plus là, dit le cabaretier. Ils sont partis.

– Partis ?

– Mais oui, pour la France, depuis un bon mois. Madame Sancey avait trop peur qu’on lui reprenne son aînée, qui avait été dans les Ardennes un moment. Alors elle s’est arrangée pour évacuer. Ils sont en France, maintenant, oui. Bien de la chance, pas vrai, Monsieur.

– Sûr, dit Alain.

Il était abasourdi. Il remercia les gens complaisants, s’en alla assommé. Partie ! Partie pour la France ! Jamais plus il ne devait compter revoir Juliette.

Il ne pouvait accepter cette idée. Malgré lui déjà un espoir renaissait : après la guerre, peut-être… Il le repoussa avec rage. Après la guerre ! Comme si Juliette se souviendrait de lui, penserait encore à lui ! Et puis, finirait-elle, la guerre ? Ici, on en venait à envisager une guerre éternelle, un monde se stabilisant ainsi, scindé en deux groupes hostiles. Et même, si cela finissait, de toute façon les Allemands étaient dans le Nord pour toujours. Trop forts, trop bien ancrés, on ne les chasserait jamais.

Partir aussi ? Lui, un homme ? L’ennemi ne le lâcherait pas. Et d’ailleurs, où retrouver les Sancey, où les chercher à travers la France ?

Alain, de ce jour, devint encore plus sombre et triste. Il ne parla plus guère chez lui. Il eut de longs silences, une mélancolie involontaire qui allait jusqu’à la sauvagerie. Il en avait des remords parfois, il sentait qu’il inquiétait sa mère. Mais il n’arrivait plus à se vaincre. Si jeune, il se sentait marqué, brisé par les peines, pareil à tous ceux dont cette longue guerre avait lassé les énergies. Félicie le voyait sans oser rien dire, mettait tout cela sur le compte des souffrances endurées par son fils dans les Ardennes, et constatait, tristement résignée : « Ils m’ont changé mon garçon. »

De fait, il était devenu plus dur, plus âpre. Il avait perdu cette Belle patience, cette gaîté douce et perpétuelle, cette serviabilité, cette aménité d’autrefois, qui le rendaient un si plaisant garçon. Il soupçonnait vite, doutait volontiers, mettait dans ses rapports avec autrui une sorte de méfiance et d’opiniâtreté. Littéralement, il avait vieilli. La peine d’autrui l’émouvait moins. Il se défendait de toute sympathie. On eût dit qu’il tâchait d’étouffer en son cœur la magnifique et dangereuse poussée de l’altruisme, cette floraison de charité et de dévouement qu’avait fait naître en lui le spectacle de la prison de la rue de l’Hospice. Il eut, si jeune, des mots amers et pessimistes qui étonnaient ceux qui l’avaient connu autrefois.

Il continuait son recensement pour la municipalité. De ce côté du moins la chance lui souriait. Tant de jeunes gens du quartier étaient chaque semaine emmenés pour les Ardennes, ou même le front ! Un matin qu’il allait partir pour la mairie, un diable vert arriva chez lui, dans l’impasse. Alain ouvrit. Le diable vert lui demanda sa carte d’identité et l’emmena séance tenante enchaîné derrière son vélo. Il le conduisit au bureau de l’officier.

– Vous êtes Alain Laubigier ?

– Oui, mon lieutenant.

– Vous avez dix-huit ans. Votre place n’est pas à Roubaix.

– Je travaille pour la municipalité…

– Vous devez être occupé par nous dans les Ardennes ou ailleurs. Vous partirez ce soir.

– Mais je travaille, je suis utile ici, et j’ai ma mère, une sœur, un frère plus jeune, on a besoin de moi… Monsieur l’officier, je vous en prie…

L’officier haussa les épaules.

– Je ne peux rien faire. Tenez, voyez à qui la faute.

Il lui tendit un papier, un laid et minable papier anonyme.

« Monsieur le Commandant,

« J’ai l’honneur de vous informer que le nommé Alain Laubigier, qui devrait être employé par les Allemands, vu son âge, reste à Roubaix… »

Un voisin jaloux avait dénoncé Alain.

Il eut un geste de révolte et de dégoût, il retourna la lettre, chercha la signature absente, serra les poings de rage. Mais que faire ? Il dut se raisonner, faire appel à son scepticisme tout neuf, à sa nouvelle et amère philosophie : « Tu connais les hommes, Alain, pourquoi t’étonner ? »

L’officier le regardait. Il lui tapa familièrement sur l’épaule.

– Ce n’est pas notre faute, vous voyez… Ah, les Français, les patriotes !

Ils étaient bien placés pour en juger, à la Kommandantur. Ils en recevaient par dizaines chaque jour, des lettres anonymes. Ils avaient fini par les afficher toutes à la porte de la mairie de Roubaix, dans un vaste panneau cloué sous l’entrée de la rue Neuve, et qui portait au fronton l’inscription :

Comment les Français traitent leurs compatriotes.

Lamentable étalage de haines, de jalousies et de félonies. On y dénonçait tout. On y voyait que l’un cachait du vin, un autre de la laine, un autre des volailles… Un autre faisait de l’espionnage, ou ramenait des marchandises de Belgique… La foule allait lire cela comme un journal, un journal à la fois drolatique, amusant, et plein de venin et de fiel, sous l’œil goguenard des Allemands.

L’après-midi, Alain était de nouveau embarqué pour une destination inconnue.

Chapitre VII

I

Vers le milieu de 1916 le bureau de renseignements interallié de Hollande, qui constituait le grand centre d’espionnage et de liaison avec le Nord envahi, fut fort adroitement cambriolé par des agents allemands. Ce fut la cause de nombreuses arrestations en Belgique et en France occupée. Et les Allemands connurent enfin les promoteurs du journal « La Fidélité » qu’ils recherchaient depuis longtemps.

L’abbé fut arrêté un matin, brutalement. Il n’eut que le temps d’écrire à sa sœur Lise deux mots qu’il confia à la concierge du Lycée. Il fut emmené à Loos, en cellule.

Il subit une série d’interrogatoires épuisants, qui le laissèrent exténué. Tous les inculpés connaissent cette impression de vide, d’abrutissement, d’exhaustion, que laisse une longue bataille avec les policiers ou le juge d’instruction.

Une chose le rassurait. De ses appareils, les Allemands n’avaient retrouvé que quelques porcelaines, quelques bouts de fil et une vieille pompe à vélo dont il avait fait un condensateur variable. Sa prudence était récompensée. Ces choses étaient insuffisantes pour qu’on pût croire qu’il avait reçu des messages. Mais les Allemands étaient renseignés. Un jour, au cours d’un interrogatoire, un policier, irrité de ses dénégations, lui déclara qu’il était stupide de se buter ainsi, qu’on savait tout, et que Hennedyck était arrêté.

C’était l’écroulement. Hennedyck, le journal, l’affaire de presse ! L’abbé entraînait tout le monde dans la catastrophe, et pouvait s’en croire responsable, lui qu’on avait arrêté le premier, chez qui on avait trouvé ces pièces de T. S. F. ! Il rentra en prison anéanti.

L’instruction dura un mois et demi. L’abbé fut transféré de Loos à Roubaix pour le jugement.

On l’enferma aux bains roubaisiens. Dans cette journée, malgré les souffrances d’une cellule exiguë et d’une grouillante vermine, il eut une grande joie. Un prisonnier allait de cellule en cellule porter la gamelle de soupe de midi. Quand ce prisonnier ouvrit la porte de l’abbé, celui-ci reconnut Clavard, le typographe. L’homme n’avait jamais été très sympathique à l’abbé. Il le retrouva cependant avec émotion, comme un sauveur. Clavard purgeait ici une peine de deux mois, qui finirait la semaine suivante, pour avoir caché chez lui des cuivres. Il expliqua que Hennedyck était aussi dans la prison, et qu’il le voyait souvent. L’abbé lui confia une lettre pour Hennedyck. Il disait : « Je ne sais, mon cher Patrice, si c’est par ma faute que tu es comme moi incarcéré… Si je suis coupable, je t’en demande pardon de tout mon cœur… C’est une imprudence que je n’expierai jamais assez… »

Cette confession le soulagea grandement.

Il ne revit plus Clavard. Il sut par le prisonnier qui lui succéda à la distribution des gamelles que Clavard était libéré. Mais il ne put apprendre si la lettre était parvenue à Hennedyck.

\*

Un matin enfin, on vint le chercher pour le jugement. Dans le couloir, le premier qu’il vit fut Patrice Hennedyck. Ils tombèrent dans les bras l’un de l’autre.

– M’as-tu pardonné ?

– Pardonné ? Et quoi ?

– Clavard ne t’a pas donné ma lettre ?

– Je n’ai plus revu Clavard depuis qu’il est libéré… Mais que me voulais-tu ?

– On a trouvé chez moi un condensateur, des pièces de mon poste… J’ai pensé que j’étais responsable de ton arrestation…

– Mon pauvre ami, dit Hennedyck, j’ai été arrêté le même jour que toi. Ils savaient tout d’avance, va, tu n’avais besoin de rien leur dire. Ils avaient cambriolé le bureau de renseignements interallié de Hollande. Et puis, n’avions-nous pas assumé les risques ensemble ?

– Et qui entraînons-nous dans cette catastrophe ?

– Dieu merci, personne…

– Et la petite Pauret ?

– Gilberte ? Rien.

– Et les autres ? Félicie Foulaud, Françoise Pélegrin ?

– Tu ne sais rien ? Tout est disloqué. Le centre d’espionnage est détruit, bouleversé. Jeanne Villien et Pauline Bult, tu sais, celles qui vendaient les lettres et les journaux, ont eu la chance de rester en Hollande. Elles ne rentreront plus. Félicie Foulaud se cache on ne sait où. La petite Pélegrin a été prise, huit jours avant nous, oui, entre Bruxelles et la frontière… Je l’ai vue ici deux jours avant que…

– Que ?

– Ils l’ont fusillée, la pauvre petite…

Il raconta l’aventure de Françoise Pélegrin. Avec Félicie Foulaud, elle était partie une fois de plus pour la Hollande, un soir, des notes plein les doublures de sa mante. Il faisait noir, elle avait trouvé drôle, amusant, crâne, d’arrêter une voiture allemande qui passait pour se faire véhiculer et gagner quelques kilomètres. Malgré les prières de Félicie Foulaud, elle avait fait des signes à un camion automobile. Il avait stoppé, elles étaient montées. Mais il y avait un officier à bord. Leur accent français trop pur l’étonna. Il demanda leurs papiers, vit qu’elles venaient de France, les fit fouiller. On ne sait comment Félicie, sautant du camion en pleine marche, avait pu s’enfuir dans la nuit, disparaître, échapper aux conséquences de cette folie. La petite Pélegrin, chef à vingt ans d’un centre d’espionnage, était restée seule pour supporter l’énorme faix des responsabilités. Elle avait, avec effarement, pris conscience de l’énormité de l’aventure où elle s’était lancée. Jusque-là, elle ne s’était pas rendu compte. Toute cette vaste partie était seulement amusante, passionnante, pour cette gamine qui avait au début de la guerre à peine dix-sept ans… Une espèce de grand jeu, pour elle, c’était bien cela.

À Loos, à Lille, elle avait été martyrisée. Elle avait subi une effroyable humiliation, rien ne lui avait été épargné. Elle avait enduré une épouvantable pression morale et physique. On avait odieusement abusé de sa jeunesse, de sa faiblesse. On était allé jusqu’à l’interroger nue, dépouillée de tous vêtements, comme une martyre des premiers âges chrétiens, devant la soldatesque. On avait proféré d’ignobles menaces. Elle était trop jeune, trop faible. Elle n’était pas de force à lutter avec la police allemande, elle avait cédé, fléchi, comme a fléchi Jeanne d’Arc. Elle avait fini par pleurer, s’humilier, implorer grâce, signer des recours, des aveux, tout ce qu’on avait voulu, pour vivre, pour fuir l’épouvante de cette mort horrible, qu’on évoquait devant elle à tout instant, comme une hantise. Elle était morte avec courage, disaient les soldats qui l’avaient exécutée, – comme si, à la dernière minute, elle s’était ressaisie.

Hennedyck et l’abbé purent parler près d’une demi-heure dans le couloir. On les laissait tranquilles. Quand on vint les chercher, ils croisèrent, en s’en allant, une troupe de soldats qui revenaient, le fusil sur l’épaule. Les deux derniers portaient à la main une poignée de hardes sanglantes, un pauvre veston, une casquette d’ouvrier, en drap brun, dépouille d’un malheureux exécuté à l’aube. À cette heure, cette vue causa aux deux amis un choc.

Ils assistèrent à une parodie de jugement, escamoté comme l’avait été celui de Gaure et de Théverand, une plaidoirie ahurissante, qui n’était qu’une espèce de confirmation du réquisitoire, – une défense esquissée par Hennedyck, et que personne n’écouta. Et les juges se retirèrent pour délibérer. – La mort, dit Hennedyck. Le prêtre ne put répondre un mot.

Les juges revinrent. On assista debout à la lecture du jugement. Hennedyck et Sennevilliers étaient condamnés chacun là dix ans de prison. Ils restèrent assommés. Ils s’attendaient à être condamnés à mort. Mais les titres de Hennedyck, et l’importance de sa situation industrielle, de multiples interventions aussi, dont celle de Barthélémy David, avaient fait pression sur les juges.

On les emmena vers la porte, entre deux rangées de soldats, baïonnette au canon. Ils marchaient comme en rêve, sans bien réaliser encore ce qu’était devenue leur situation, s’ils devaient se réjouir ou se désespérer. Ils ne pouvaient s’imaginer ce que représentait ce verdict. Une seule chose comptait : ce n’était pas la mort.

Sur le perron de la mairie, une foule énorme se pressait, que repoussaient les soldats. On voulait voir les deux hommes, on oubliait la présence de l’ennemi. Roubaix apportait à Hennedyck et Sennevilliers, malgré les Allemands, malgré tout, le témoignage de son admiration et de sa gratitude. Les gens tendaient les mains vers eux, criaient : « Bravo ! Vive la « Fidélité ! » Vive Hennedyck ! Vive Roubaix ! On tirait l’abbé par sa soutane. Des gens en coupaient des morceaux. On montrait le poing aux soldats. Une clameur montait sur la place. Cela tournait à l’émeute. Les soldats débordés juraient, s’arc-boutaient, croisaient en vain la baïonnette contre la foule, les poitrines qui les assiégeaient, les étouffaient. Des femmes apportaient des fleurs, des branches. Cela tombait aux pieds des prisonniers comme le jour de la Fête des Rameaux. On leur tendait du manger, des livres, des souvenirs. Pêle-mêle, des visages d’amis, d’inconnus, d’hommes et de femmes, d’enfants, les entouraient, leur criaient des choses incompréhensibles. Ils avançaient, ils faisaient : oui, oui, de la tête, en pleurant, tout au long de cette voie triomphante. Il fallut à la porte de la prison barrer le passage à la foule. Sa rumeur de marée, longtemps, déferla devant la façade, apportant aux deux prisonniers le dernier adieu du pays natal et des gens de France.

On les avait renfermés dans leur cellule. Hennedyck, au milieu de son bouleversement, se sentait assiégé d’une angoisse sourde, qui prenait le pas sur tout le reste de ses tourments. Il n’avait pas reconnu le doux visage douloureux d’Émilie, dans la foule…

II

Patrice Hennedyck avait été arrêté un matin à l’usine de l’Épeule. Le concierge, tout de suite, s’empressa d’avertir Mme Hennedyck. Émilie accourut. Elle savait l’œuvre périlleuse qu’avait entreprise Patrice. Il avait espéré la lui cacher. Mais bien vite elle avait été au courant. Depuis longtemps, elle attendait cette catastrophe, comme quelque chose d’écrit, d’inéluctable. Un certain fatalisme composait l’une des dominantes de ce caractère maladif et pessimiste.

La plus grande partie de l’usine était en ruine. Seuls les bâtiments de l’entrée, où Émilie, en 1914, avait installé son hôpital, étaient occupés par l’ennemi, qui y soignait ses blessés. Émilie pénétra dans le bureau du médecin-chef et pria qu’on le fît venir.

Von Mesnil finissait ses pansements. Il arriva sans avoir pris le temps d’ôter sa grande blouse blanche maculée.

– Émilie !

Il s’avançait vers elle. Elle le repoussa avec violence.

– Tu vois ! Tu vois ce que j’ai dit ! C’est fini ! Tout est fini ! Ils ont arrêté Patrice…

– Tu dis !

Il avançait. Elle le repoussa de nouveau, sauvagement.

– Oh ! Va-t’en ! Va-t’en ! Ne me touche pas !

– Explique-toi, je t’en prie…

– Patrice a été arrêté tout à l’heure, ici.

Elle éclata en sanglots.

– C’était fatal, murmura von Mesnil. Un jour ou l’autre, il fallait bien…

– Et c’est tout ce que tu trouves à dire, toi ?

– Que veux-tu… que…

– Mais tu ne comprends pas que c’est notre faute, ta faute, notre châtiment à tous deux ? Le ciel nous punit, oui, nous punit ! Mon Dieu, mon Dieu, qu’ai-je fait ! quelle infamie ! quelle honte !

– Que faut-il faire ? dit von Mesnil…

– Il faut aller, courir, agir… Il faut que Patrice revienne, Rudolf. Il faut que tu le délivres…

– Et que puis-je faire, Émilie ?

– Le sais-je ? Va, cours, cherche, agis… Rends-moi Patrice ! Il faut qu’il revienne, il faut qu’il vive… C’est mon mari, Rudolf, c’est Patrice ! Je l’aime, c’est mon mari… Va, va vite…

Elle était effrayante, les yeux dilatés, pâle comme la mort, l’air folle… Von Mesnil, presque de force, lui prit les mains et la contint :

– Émilie, je t’en prie, apaise-toi, calme-toi ! On peut nous entendre, voyons. Ton mari est arrêté ? Je suis tout prêt… Je ferai ce que tu me demanderas… Mais que veux-tu que je fasse pour lui ? Je ne peux rien, rien.

– Quoi ? Mon mari est arrêté par les tiens, mon mari va mourir, et tu ne peux rien ? Tu refuses d’agir ? Tu l’abandonnes ? Mais tu n’as donc su que berner et mentir ? Tu n’avais donc rien dans l’âme que…

– Émilie !

– Non, non ! Va-t’en ! Je te hais ! Va-t’en ! Adieu ! Adieu ! Tu ne me reverras plus !

Elle le repoussa, elle sortit et s’enfuit.

C’était ainsi que les choses devaient se dérouler. Elle l’avait prévu, pressenti, depuis les premiers jours de sa chute. Faible, influençable, malade, elle avait subi la forte impression de von Mesnil. Il l’avait soignée, guérie… De longues heures de familiarité les avaient liés… Hennedyck, absorbé par le journal et la lutte contre l’ennemi qui ruinait l’usine, laissait Émilie dans une solitude morale dangereuse pour cette âme débile. Elle manquait de rouerie. La conquête de cette enfant malade avait été un jeu pour von Mesnil, un de ces demi-sincères, qui séduisent d’autant plus adroitement qu’ils ne sont pas loin de croire, lorsque le désir parle, à la vérité de leur passion, de leurs promesses. Elle était tombée dans le crime avec naïveté, comme une gamine de quinze ans, au cours d’un séjour de deux mois à la campagne, où von Mesnil l’avait fait mener pour sa santé. Depuis, elle restait prise, incapable de trahir avec tranquillité, incapable aussi de se libérer de la tyrannique emprise d’un homme comme von Mesnil, dont l’impérieuse personnalité la subjuguait. Lui s’était lancé dans cette aventure en sceptique, sans se faire illusion sur ses conséquences probables, ni sur sa durée. Amour de guerre, qui finirait avec elle… Il devait bien s’avouer d’ailleurs que la rupture, le jour venu, serait plus douloureuse qu’il ne l’avait pensé. Le cœur ne pouvait pas ne pas s’émouvoir d’une tendresse telle que celle que vouait Émilie à von Mesnil. Mais il avait sur elle cet immense avantage d’avoir déjà beaucoup aimé, et de connaître qu’on se console toujours de ces désespoirs-là. Un amour, en somme, où, comme beaucoup d’hommes, il avait reçu dix fois plus qu’il ne donnait. Sceptique de fond, von Mesnil ne croyait pas plus aux femmes qu’aux patries.

\*

Elle se trouva subitement abandonnée de tous. Elle avait espéré agir, faire jouer les relations d’Hennedyck, faire intervenir la grosse industrie de la région. Tout se ferma devant elle. Sa faute était, sans qu’elle s’en doutât, connue de beaucoup. Après la chute de Hennedyck, ce qui n’était qu’une rumeur devint uns explosion. De partout elle fut rejetée. On la repoussait. Le monde bourgeois la frappait d’excommunication. Elle subit la fureur du peuple. Des gens de l’Épeule la reconnurent dans la rue et l’insultèrent. On inventa des chansons sur elle, – de ces espèces de complaintes qui surgissaient spontanément de l’imagination populaire. On cassa les vitres de l’habitation. Des voyous sautèrent le mur du jardin pour venir jeter des pierres jusque dans la verandah, et voler. Le personnel, les domestiques, révoltés ou effrayés, l’avaient quittée. Elle n’osait plus sortir de chez elle. La Kommandantur dut la faire protéger comme elle faisait protéger bon nombre de maîtresses des officiers allemands. Émilie eut deux sentinelles à sa porte. Elle vécut dix jours ainsi sans oser bouger, affamée, se nourrissant de restes, seule, épouvantée et désespérée comme une excommuniée.

Quand, au bout de dix jours, elle revit enfin von Mesnil, qui jusque-là n’avait pas osé revenir, elle se jeta vers lui, se livra de nouveau à lui corps et âme, tout entière, comme à son unique secours, son unique salut, dans cet universel abandon.

Elle laissa l’immense maison des Hennedyck, s’enfuit de nuit, pour n’être pas reconnue. Von Mesnil lui avait trouvé un petit appartement dans une de ces rues bourgeoises, mornes et mortes, qui donnent à certains coins de Roubaix, ville d’industrie, la physionomie d’une vieillotte cité provinciale. Émilie y vivait sous un nouveau nom, solitaire et peu connue, évitée et crainte, comme toute femme dont on savait qu’elle était l’amie d’un officier allemand.

Chapitre VIII

Lise Sennevilliers, un matin, s’en alla d’Herlem à Tourcoing voir son frère. Elle sut qu’il était arrêté, serait bientôt jugé et sans doute fusillé. La concierge avait voulu porter à l’abbé un peu de linge. Les Allemands avaient répondu : « Pas la peine, il n’en aura bientôt plus besoin ».

Elle revint à Herlem anéantie. Elle traversa la Place comme une somnambule. Des gens lui disaient le bonjour, à qui elle ne répondait pas. Elle eût voulu être déjà chez elle, réfléchir, rassembler ses idées en déroute, trouver un secours, un salut pour Marc. Elle rencontra quelques Allemands. Elle dut se contenir pour ne pas leur crier sa haine. Jamais elle ne leur avait voué une aussi farouche vindicte. Jamais à ses yeux ils n’avaient incarné comme en ce jour la race ennemie, la race maudite.

Elle coupa le village, quitta l’agglomération, s’achemina à travers champs vers le mont d’Herlem et la carrière. Et comme elle arrivait à mi-côte, en vue de la maison de son frère Jean, elle aperçut Fannie, sa belle-sœur, et son neveu le petit Pierre qui en sortaient. Fannie tenait son garçonnet par la main.

Lise et Fannie, depuis la trahison de celle-ci, ne s’étaient jamais revues. Elles se fuyaient. La fureur et la révolte chez Lise, la honte chez Fannie, les avaient Irrémédiablement séparées. Le petit Pierre, un moment, avait continué de fréquenter sa tante et sa grand’mère, puis il avait dû comprendre. Il les avait évitées à son tour, délaissant cette vaste, rocailleuse et pittoresque carrière qui avait été l’éden de son enfance. Un subtil orgueil, une intuition des sentiments d’autrui l’avaient fait se buter, se murer. Il fuyait quand il apercevait Lise et ce n’était pas le moindre chagrin de la jeune fille. Elle comprenait son neveu, d’ailleurs. Elle respectait cette sauvagerie, cette fierté d’enfant, et ne faisait rien pour le ramener à elle de force. Elle sentait bien que pour Fannie comme pour elle, il valait mieux qu’elles se tinssent éloignées. Lise n’aurait pu maîtriser sa colère.

Mais cette fois elle n’évita pas sa belle-sœur. Elle marcha à elle au contraire, comme à une ennemie. Le désespoir et la fureur lui faisaient tout oublier. Fannie, comme effrayée, s’était arrêtée et, la main du petit Pierre dans sa main, la regardait venir.

– Lise… murmura Fannie d’une voix étranglée.

Lise s’était arrêtée devant elle et la regardait, dure et sombre.

– Lise, c’est vrai… c’est vrai que… ?

– Que quoi ?

– Que Marc… Que ton frère…

– Est arrêté ? Oui, c’est vrai ! Jean est mort et Marc va mourir ! Et c’est ta faute.

Elle s’était rapprochée d’elle, elle lui criait son mépris en plein visage :

– Ce sont des gens comme toi qui nous ont trahis, vendus ! Des Judas, des renégats ! Vous avez accepté l’ennemi, vous l’avez soutenu, c’est votre faute si on n’aura pas la victoire, c’est vous qui tuez les nôtres. Fille à Boches ! Espionne ! Tu t’es vendue ! Oui, tu nous as trahis, c’est toi qui as tué ton mari, mes deux frères ! Et je te maudis, maudis, maudis !

Le visage tiré, marbré, jauni de Fannie s’était décomposé. Elle avait reçu l’anathème en pleine face, comme un crachat. Elle était devenue livide, hagarde. Elle leva vers Lise ses mains jointes, implora :

– Pas ça… pas ça… Lise, si tu savais…

Mais Lise la repoussa, la chassa d’un geste impitoyable :

– Va-t’en ! Va-t’en ! J’appelle le malheur sur toi ! Va-t’en !

Fannie recula. Fille simple, cette malédiction l’accablait, l’écrasait. Elle remua les lèvres, voulut parler, supplier, ne put pas. Elle regarda Lise un instant avec terreur et s’en alla péniblement, traînant le petit Pierre épouvanté et qui pleurait.

\*

Quelques jours après, Paul, l’Allemand qui vivait chez Fannie, commença à s’assombrir et à parler du front. C’était un brave homme, âgé déjà de près de quarante ans, et qui n’avait rien de guerrier. Il avait pu jusqu’ici vivre paisiblement, en travaillant là la forge Donadieu, où il réparait les outils agricoles. Mais les Allemands manquaient d’hommes. On faisait à présent une chasse implacable aux embusqués de l’arrière. Paul se sentait visé et menacé. Il en parlait tous les soirs, il commença douloureusement à apprêter son fusil et ses armes, ses paquets de pansements, son sac, son linge. Il faisait tout cela sans ardeur, prêt à pleurer comme Fannie. Ce gros garçon pacifique manquait complètement d’amour-propre et d’esprit belliqueux.

Il dut s’en aller. Il partit en pleurant comme un gamin, conscient de sa faiblesse, de son inexpérience d’homme débonnaire, fait pour forger des socs et non pour tuer ses semblables. Il savait à peine tenir son fusil. Il se sentait, après deux ans d’éloignement, infiniment distant des autres, des camarades qui avaient fait les tranchées et vu le feu. C’était pour lui un monde inconnu, qu’il abordait en novice. Il se devinait promis à l’hécatombe.

\*

Le petit Pierre, un peu avant Pâques 1917, avait été malade. Il ne put rentrer à l’école de M. Serez que pour la fin du mois de juillet. Il y avait quatre mois qu’il n’avait pas revu ses camarades. Et Paul était parti pour le front depuis huit jours.

Il arriva dans la cour de l’école le matin de la rentrée. La cour était grande, couverte d’une couche de scories, et de puissants châtaigniers y croissaient, dont on guettait les fruits sauvages, pour en faire des pipes ou des colliers indiens. Une barricade de planches peintes en vert séparait la cour du poulailler de M. Serez. Ce poulailler empiétait sur la cour, formait, par derrière, un recoin qui servait, dans les jeux, de prison, de forteresse, de gare ou d’écurie, suivant l’imagination des acteurs. Pierre s’était avancé dans ce recoin pour contempler les lapins de M. Sérez, car l’instituteur n’élevait plus de poules depuis que les Allemands réquisitionnaient les œufs. Il fut rejoint par toute une bande dont son retour après une si longue absence stimulait la curiosité. Il y avait Antoine et Fernand Guégain, les fils du coiffeur, Jules Humfels, fils de l’adjoint au maire, et Léon Hérard, le garçon du délégué au ravitaillement. Ces deux-là avaient toujours les poches pleines de biscuits du ravitaillement, et retiraient de cette opulence un grand prestige. Il y avait aussi Robert et Arthur Mietz, les enfants de la fille Mietz, qui demeuraient chez une tante, pour l’heure, parce que leur mère, obligée à la visite sanitaire par la Kommandantur, avait été enlevée et soignait à Tourcoing, chez les « Princesses », une syphilis contractée dans le service armé. Une totale indifférence de caractère, un tempérament prompt aux coups de poing et à la bataille, leur avaient épargné les risées et les brimades des camarades. Quant aux « Princesses », on appelait ainsi les femmes syphilitiques que l’autorité allemande groupait à Tourcoing, dans une grande usine, où elles étaient soignées et d’où on les ramenait dans leur village, guéries, affublées de l’étiquette infamante : « retour de Tourcoing ». Cela les condamnait à la visite périodique du médecin allemand.

Cette bande de gamins entoura donc Pierre tout de suite, avec les marques du plus vif intérêt.

– Et ta mère ?

– Et son amoureux ? C’est vrai qu’il est parti ?

– Quoi ? dit Pierre… Qu’est-ce que vous me voulez ?

Jusqu’ici, on lavait laissé tranquille. La chose était peu connue au village. D’aucuns, comme les petits Mietz, avaient dû se battre, d’autres, martyrisés, avaient quitté l’école et n’osaient plus y revenir, pour y avoir trop souffert. Pierre n’avait pas subi ces sévices.

Il était devenu très rouge. Il avait bien compris, tout de suite. Son étonnement cachait surtout une confusion, un trouble inexprimable, l’angoisse d’un animal traqué qui cherche une issue pour s’enfuir. Il y avait longtemps qu’il redoutait ce supplice de la question. L’heure était venue. Il en restait la gorge sèche et le cœur serré.

– Oui, reprit Humfels, l’amoureux de ta mère, Paul l’Allemand, il est parti, hein ? Il est parti pour le front…

Pierre était devenu écarlate.

– Ma maman n’a pas d’amoureux, dit-il.

– C’est pas l’amoureux de ta mère ?

– Ma maman n’a pas d’amoureux…

– Avec ça, ricana l’aîné des Mietz, qu’il ne remplace pas ton père, ce Boche ! Où qu’il dort, d’abord ? Dans son lit ? Avec ta mère ?

– Je ne sais pas…

– Tu n’oses pas le dire, mais tu le sais bien !

– Et après. Qu’est-ce que ça peut faire ?

Il y eut un éclat de rire général.

– Quel « papart » ! Non, ce qu’il est bête ! On n’a jamais vu ça !

– Alors, reprit Humfels, qui tenait à élucider le point, il couche avec ta mère, et il n’est pas son amoureux ?

– Je te dis que ma mère n’a pas d’amoureux ! cria Pierre, pourpre de colère et de honte, et qui sentait des larmes de rage lui sourdre sous les paupières.

– Et qui c’est qui lui a fait, alors, son gosse ?

– Quel gosse ?

Du coup, une clameur de joie monta :

– Il ne sait pas que sa mère va avoir un gosse !

– Vous devenez tous fous ! cria Pierre, furieux. Laissez-moi tranquille, à la fin ! Je m’en vais !

Et il les repoussa, les écarta pour s’éloigner, mais les deux Mietz le retinrent par les bras, de force.

– Alors, reprit Humfels, glorieux de sa jeune science, tu ne sais donc rien, tu ne vois donc rien ? Tu ne connais pas encore comment ça se fait, un gosse ? T’as jamais vu conduire une chèvre au bouc ? Ou bien un lapin à sa femelle ?

– Eh bien ?

– Eh bien, c’est la même chose, cruchon ! Les gens, c’est la même chose…

– Vous êtes fous, murmura de nouveau Pierre, ahuri, ne comprenant pas encore.

– C’est toi qui es fou. Pourquoi que ta mère, elle couchait avec ce Boche ? Pourquoi qu’elle grossit ? D’où qu’il sortirait, ce gosse ? Pourquoi que…

– Sale bête ! huila Pierre, assénant de toutes ses forces un coup de poing brutal entre les yeux de Humfels.

Ils roulèrent tous les deux par terre. Au-dessus d’eux, les autres, à coups de pied et à coups de poing, tombaient sur le dos de Pierre, sans qu’il sentît rien. Il était devenu féroce comme une petite bête. Il mordait, griffait, déchirait le visage de son adversaire. Il cherchait, de ses doigts en griffes, les yeux de l’autre…

M. Sérez, l’instituteur, accourait. Il mit fin à la mêlée, dégagea les deux combattants, les sépara, retint à bras le corps Pierre, qui voulait ressaisir Humfels !

– Sennevilliers ! Veux-tu bien ! Sennevilliers ! Vas-tu te tenir tranquille ! Mille lignes à tous les deux ! Qu’est-ce qui se passe donc ! Qui m’a flanqué deux enragés pareils ! C’est toi qui as commencé, Sennevilliers ! Réponds ! Qu’as-tu fait ? Pourquoi cette bataille ?

Pierre ne disait pas un mot, tremblant, fou de colère et de honte.

– Eh bien, réponds… Humfels ? Sennevilliers ? Vas-tu parler, petite mule !

– Ils ont insulté ma mère, souffla Pierre, éclatant en larmes.

Serez comprit. Il savait depuis longtemps la chose. Il eut un mouvement douloureux d’impuissance et de compassion, chassa d’un geste vers l’école la malfaisante marmaille.

– Allez, vous autres ! Tous en classe. Cinq cents lignes à qui sera dans la cour d’ici une demi-minute ! Et toi, Sennevilliers, va te laver, petit. Et tu rentreras chez toi. Tu ne peux rester en classe aujourd’hui… Ton oreille est tout arrachée. Va-t’en, petit…

Pierre rentra chez lui, sombre. Il ne dit pas un mot, alla s’asseoir sur sa petite chaise, au coin du poêle.

– D’où viens-tu ? dit Fannie, surprise. Et l’école ? Fais voir ton oreille. Tu saignes.

– Je suis tombé, dit Pierre.

– Tu t’es fait mal ? Viens que je voie… Je vais laver ce coup à l’eau blanche… C’est enflé…

– Non, dit Pierre. Ce n’est pas la peine.

– Tu ne veux pas ?

– J’aime mieux pas…

– Tu n’as pas mal ?

– Non.

Il sortit de nouveau, s’en alla sur la route traîner… Il voulait être loin de sa mère. Il ne savait pas lui-même pourquoi, mais il se sentait le besoin d’être seul, de réfléchir, de mettre un peu d’ordre dans l’immense désarroi de son âme.

\*

Pierre fut longtemps sans parvenir à recouvrer son équilibre. Il avait reçu un choc énorme. Une aussi brutale, hideuse et révoltante révélation l’avait plongé dans le trouble, l’incertitude et l’écœurement. C’était trop laid, vraiment, trop affreux, trop sordidement bestial. Il sentait en lui, quand il y pensait, quand il essayait d’approfondir cette révélation, de pousser jusqu’au bout les conclusions, un dégoût, une répulsion, qui allaient jusqu’à la nausée, une horreur véritable. Une pareille infamie, un pareil ravalement des êtres chers, sacrés, vénérés, au niveau de la bête, le laissaient épouvanté et révolté, comme le spectacle d’une odieuse dégradation infligée à ses idoles. Non, tout de même, ces choses-là n’étaient pas possibles, pas acceptables, pas imaginables. Ils étaient fous, Humfels, Mietz et les autres. Il était fou lui-même d’accorder une seconde d’attention et de souci à de pareilles inventions de cauchemar.

Et pourtant, tout cela se présentait comme logique, dans sa monstruosité, dans son horreur. Il y avait, au fond de ces choses, on ne sait quelle effroyable vraisemblance, quelle évidence. Les bêtes, oui, les bêtes… Pierre, élevé en petit paysan, parmi les animaux, les volailles, la fruste simplicité des champs, établissait malgré lui un parallèle… Il avait vu naître des petits chiens. Il savait comment se reproduisent les bêtes… Et d’où sortiraient les enfants ? Il allait jusqu’au bout, achevait le rapprochement, reculait avec une espèce d’effroi et de douleur. Sa mère, sa mère, abaissée à cela, avilie jusqu’à cela ? Non, non, ce n’était pas possible. Sa jeunesse rejetait une aussi tragique et hideuse vérité.

Il vécut une torture. Il eût tout donné pour savoir. Il pressentait cette vérité, et la refusait en même temps. Il se sentait le dégoût de tout et de lui-même. Il ne voyait plus sa mère sans penser là cela… Il s’aperçut un jour, terrible révélation, qu’elle s’alourdissait, que ses camarades avaient eu raison. Il perçut des mots échappés, remarqua des préparatifs, comme si véritablement sa mère avait attendu un nouvel être…

Son caractère changea. Il devint sombre, taciturne, chercha la solitude, se montra songeur et préoccupé chez lui. Il ne voulut plus retourner à l’école. Quand Fannie l’y envoyait de force, il y manquait en cachette. Toujours les mêmes idées l’obsédaient, le hantaient. Toujours il retournait le noir problème trop lourd pour lui, cette révélation que l’adolescence déjà travaillée et préparée par de secrètes poussées intérieures accepte déjà péniblement, mais qu’un enfant de neuf ans trouve trop pesante, trop décevante et voudrait de toute sa force rejeter. Pierre passa tout ce temps-là à chercher, creuser, revoir des détails, évoquer Paul et sa mère, se rappeler leur vie, leur intimité, ressusciter des incidents et crisper les poings, et pleurer tout seul de fureur et de désespoir. Cela ! Avoir consenti à cela, sa mère ! Impossible ! Impossible, comme une hallucination répugnante et grotesque ! Et pourtant, tout cela comportait quelque apparence de vrai… Et cet enfant qu’on attendait. Il y avait donc quelque chose… Et Pierre retombait dans le cercle infernal.

Il en vint à une sorte de haine à l’égard de sa mère. Il la sentait coupable. C’était sa faute à elle, après tout, si les garçons de l’école l’avaient assailli pour lui imposer de force cette révélation. Elle n’aurait pas dû l’exposer à cette souffrance. Il ne lui parla plus. Il évoqua perpétuellement, en parallèle avec sa mère, le souvenir de son père, qu’il avait peu connu, mais qu’il chérissait maintenant de toute sa force, par une espèce de réaction. Il comprenait tout à coup l’immensité de la faute de sa mère. Il eût voulu lui crier son dégoût et sa haine. Il se sentit soulagé et presque vengé quand on sut que Paul, l’Allemand, avait été tué au front d’une balle dans la tête et ne reviendrait plus.

\*

Fannie accepta le coup avec fatalisme, docilement, comme un châtiment attendu, prévu depuis longtemps. Elle vécut dès lors dans la misère, privée de tout, de feu comme de manger, d’argent et de vêtements. Paul lui avait laissé une centaine de marks, qui durèrent quinze jours. Paul, jadis, rapportait des vivres de la cantine, et des pommes de terre des magasins allemands. À présent, on n’avait plus rien, et Fannie n’avait jamais osé, de peur d’être huée par le village, aller se faire inscrire sur les listes du ravitaillement.

On était en septembre. Il restait quelques légumes dans le jardin, un peu de pommes de terre. Ils furent vite consommés. Fannie s’épouvantait à songer à l’être qu’elle mettrait au monde en une telle détresse et qui, affamé dès avant de naître, n’aurait même pas un bout de toile pour se couvrir. Elle dut lui tailler des langes dans les draps.

Pierre, lui, traînait comme un petit vagabond. Il ne se montrait nulle part. Il allait parfois encore rôder vers la carrière, la grande carrière sauvage et chimérique de son enfance, et s’approchait de la maison de Lise et de la grand’mère Berthe. Il eût voulu entrer, demander à manger à ces deux femmes qui l’aimaient, il le savait bien. Mais il avait peur et honte. Il se sauvait dès qu’elles apparaissaient. Il trouvait çà et là des betteraves à manger, des pommes et des poires, qu’il maraudait au péril de sa peau, car les Allemands veillaient sur les vergers.

Fannie, un après-midi de la fin de septembre, revint chez elle, meurtrie, le visage enflé et la joue lacérée. Lasse d’avoir faim, elle avait osé se faire inscrire sur les listes de ravitaillement. Et elle s’était risquée timidement à la distribution, elle était arrivée un peu en retard. Une longue queue assiégeait l’école où l’on faisait la répartition des vivres, dans une classe désaffectée. Elle s’était mise tout au bout, parmi les femmes et les vieux. Vite on la remarqua, on la reconnut.

– C’est Fannie, Fannie Bauduez, la femme à Jean du Chaufour, la femme à Sennevilliers, celle qui fait les Boches.

Les femmes commencèrent à parler plus haut, à crier des allusions. Les hommes regardaient Fannie, se poussaient du coude et rigolaient. Des gens qui avaient perdu un fils, un mari, s’irritaient de cette présence. D’autres s’en réjouissaient. On disait :

– Ah ! Ah ! Elle est bien contente d’y venir, à la fin ! Elle ne fait plus la bégueule…

Fannie, pourpre de honte, se tenait adossée au mur et recevait ces outrages en pleine face. Elle n’osait rien dire. Elle eût voulu pouvoir s’en aller. Mais elle se sentait les jambes tremblantes de faim et de faiblesse. Il fallait rester, pour elle comme pour le petit Pierre, qui n’avait pas mangé chaud depuis deux jours. Elle feignait de ne pas entendre, se laissait bousculer et heurter sans rien dire, comme si sa résignation et sa passivité avaient dû attendrir la foule.

– Alors, lui dit un homme, lui mettant le poing sous le menton, il t’a plaquée, ton Boche, ou bien il est mort ? Réponds, réponds, voir, paillasse !

– Il t’a tout de même bien engrossée, avant de partir, hein ? dit un autre.

– On peut tâter, les amis, c’est pas du faux… dit un troisième, avançant les mains vers son corsage, tandis qu’elle reculait avec épouvante.

Et une vieille, allongeant vers son visage une griffe ouverte, plus effrayante dans ce geste de haine contenue que si elle l’avait frappée, prononça d’un ton paisible, d’un ton de rage froide inexprimable :

– Attends, attends, fille, après la guerre !

On cria :

– Oui, oui… Attends qu’ils soient partis, on ira te le chercher dans le ventre, ton petit Boche, on te le mangera…

– Et je n’attendrai pas après la guerre, moi ! cria une femme en s’élançant.

Celle-là venait de savoir que son fils était mort. Elle avait soif de vengeance. Elle saisit Fannie par les poignets, irrésistiblement.

– Fille à Boches ! C’est toi qui me l’as tué !

Fannie, morte de peur, restait là, immobile comme la femme adultère qu’on s’apprête à lapider. Elle n’avait qu’une idée en l’esprit : cette malédiction, la malédiction de Lise, qu’on lui récriait de nouveau aujourd’hui, le même mot qui semblait d’avance marquer l’enfant qu’elle portait en elle.

– C’est ta faute ! clamait la femme. Ta faute ! Mais tu vas me le payer !

Fannie, vainement, essayait de se traîner le long du mur, de se sauver. L’autre déjà avait ramassé une pierre, et s’en servait comme d’une arme, frappait du tranchant aigu le visage de Fannie. Fannie gémit, s’abrita des deux mains, le dos voûté, tandis que l’autre, à coups de pierre, lui déchirait le cuir chevelu. Elle dut s’enfoncer parmi les gens pour trouver un refuge contre la furie, s’éloigner à travers la foule, courbée, les mains sur la tête, parmi les lazzis, les injures, les coups de pied dans les jambes, les coups de poing dans le dos ou sur la tête. Par-dessous même on la frappait, on visait le visage, qu’elle masquait de ses deux mains. Brusquement, elle fut hors de la foule, la face dans ses mains rouges, tout le masque ensanglanté. Un liquide chaud descendait dans ses manches. Une pierre l’atteignit sur la nuque et la précipita en avant comme un coup de poing. Elle resta une seconde étourdie, se releva et repartit. Une huée monta derrière elle. Une grêle s’abattait autour d’elle sur le pavé. Elle recevait à chaque pas dix pierres dans le dos et sur la tête. On eût dit que sa cervelle éclatait.

Elle fut ainsi suivie, escortée jusque chez elle par les enfants. Elle dut rabattre la porte sur une dernière volée de briques. Des pierres fracassèrent les vitres de la fenêtre et tombèrent sur la table et le lit. Elle s’était abritée dans un coin, regardait rouler ces cailloux, écoutait monter les huées, et ne pensait qu’à une chose : pourvu que tout cela finisse, pourvu qu’ils partent avant que Pierre ne rentre…

L’émeute dura encore une grande demi-heure. Et quand il n’y eut plus de carreau à casser, les gamins se lassèrent et s’en furent un à un.

Fannie demeura là, hébétée. Elle ne pleurait pas. À peine avait-elle mal. Sa tête pesait un poids énorme. Elle passa sa main doucement par derrière, gémit, moins de douleur que d’effroi, à sentir sur son crâne une large plaie vive, comme un trou sanglant. Sa joue aussi saignait. Elle pensa à Jean, son mari. Il était mort. Il avait bien de la chance, elle aurait bien voulu mourir aussi, mais il y avait l’enfant, en elle… Deux vies anéanties d’un seul coup. Pouvait-elle le faire ? Sans doute, oui… Pourquoi laisser venir un être promis d’avance à un pareil malheur ? Seulement, il y avait aussi Pierre, Pierre qui n’avait pas mérité de souffrir, lui, qui ne savait rien encore, et qui connaîtrait bientôt le crime de sa mère… Elle restait prostrée, elle en était si bas qu’elle sentait l’inutilité de tout, même des larmes.

À ce moment, dehors, elle entendit des pas. Pierre rentrait. Il se hâtait. Il avait vu beaucoup de cailloux et de pierres sur le chemin, et les vitres cassées à la fenêtre. Il entra brusquement, chercha des yeux sa mère, la vit dans un coin, assise, dépeignée, les vêtements souillés et le visage sanglant, l’air infiniment misérable. Il resta stupide.

– Eh bien… eh bien, mère…

Il ne trouvait rien d’autre à dire :

Elle se leva douloureusement et murmura :

– Rien, rien… ce n’est rien.

Elle voulut marcher, aller. Elle traînait lamentablement une jambe meurtrie, un ventre lourd, s’appuyait à la table, sans force.

Pierre la regardait en silence et comprenait. Il reconnaissait là son aventure. Elle avait dû aller au village, elle aussi… Comme elle avait dû souffrir ! Il se rappela sa propre douleur, sa propre humiliation. Il regardait toujours sa mère. Elle redevenait sa mère… Il oubliait lentement sa haine. Il ne pouvait plus la haïr. Il ne sentait plus que la pitié, une incommensurable pitié, en lui-même, et comme un flot nouveau d’amour ressuscité, impétueux, qui emportait tout, le bouleversait, lui serrait la gorge.

Fannie était allée à la fenêtre, regardait dehors, cachant sa honte, n’osant regarder Pierre. Son visage était celui d’une vieille femme. Pierre, pour la première fois, la voyait grisonnante. Et ses yeux bleus, au regard perdu, avaient quelque chose de noyé et d’incertain. Vieille, elle avait étrangement gardé sur les traits et dans le regard quelque chose d’enfantin, comme un douloureux étonnement devant le monde, qui la rapprochait de Pierre.

Il la regardait toujours. Que lui avaient-ils fait, au village ? Avait-elle subi, souffert, ce qu’il avait souffert ? Il sentait en lui grandir le remords. Plus de haine, non. Une pitié infinie, qui chassait de lui toute colère, toute jalousie, toute cette odieuse obsession, ses idées de cauchemar. Il murmura :

– Mère…

Elle n’entendit pas, ne bougea pas, il dit plus fort :

– Mère…

Elle leva sur lui un regard usé.

– Ils t’ont fait mal ?

Machinalement, elle porta sa main à sa joue, à sa joue écorchée. Elle était trop lasse pour songer à mentir. Elle dit d’une voix morne et sans timbre :

– Ils m’ont frappée…

Et de misère et de douleur, elle se remit à pleurer.

Il s’était approché d’elle. Il osa dire :

– Ne pleure plus, mère… Je suis là, on s’en tirera quand même…

Elle leva doucement les épaules, secoua la tête :

– Mon pauvre petit Pierre, tu ne peux pas savoir…

– Je sais…

Elle tressaillit. Le ton bas, ferme, de Pierre l’avait saisie. Elle le regarda, frappée, presque effrayée. Elle avait peur de comprendre, d’avoir deviné juste. Elle était devenue livide.

– Tu dis, Pierre ? Tu dis…

Il redit lentement, gravement :

– J’ai bien compris, va. Tu ne dois plus te faire de chagrin, je sais, oui, je me rends compte… Ne pleure plus, mère, ce n’est pas tout à fait ta faute…

Elle se laissa aller en arrière sur sa chaise. Il crut qu’elle mourait, de remords et de honte, courut à elle.

– Mère, mère !

Elle l’avait pris dans ses bras, frénétiquement. Elle ne pouvait réaliser jusqu’à quel point il avait dû se vaincre, se hausser, pour revenir à elle. Elle se voyait seulement absoute, par le seul être d’où pût encore lui venir l’absolution. Elle l’embrassait, l’étouffait, éperdue, en larmes, folle de gratitude et de désespoir. Elle gémissait tout haut, elle invoquait son mari mort :

– Jean, Jean, pardonne-moi, pardon !…

Comme si par la voix de leur fils c’était l’oublié lui-même qui lui avait accordé sa miséricorde.

\*

Fannie accoucha le 2 octobre 1917, dans la nuit. C’était le jour anniversaire des soixante-dix ans du feld-maréchal Hindenburg. Il y avait dans la remise, à côté de la cuisine, une cinquantaine d’Allemands qui avaient fait un grand feu et qui buvaient, mangeaient et chantaient.

Fannie résista jusqu’à onze heures. Puis elle ne put s’empêcher de gémir et Pierre se réveilla.

– Va chercher du secours, petit, pleura-t-elle. Va vite… Je suis trop malade… Je n’en peux plus.

Pierre, hâtivement rhabillé, sortit, hésita une minute. Il ne connaissait plus personne, à Herlem, chez qui chercher secours.

Il se décida brusquement, courut dans l’obscurité vers la carrière. Tout dormait dans la maison de sa grand’mère. Il frappa au contrevent et Lise vint lui ouvrir.

Elle comprit tout de suite. Elle laissa Pierre dans son propre lit et, enfilant sa robe et son manteau, elle sortit, emprunta le chemin qui montait vers le haut du mont. Elle n’avait pas pris de lanterne, pour n’être pas vue des Allemands, car l’heure de la retraite était passée. Elle allait l’oreille aux aguets, prête à se jeter dans un fossé au premier bruit qu’elle entendrait, à la première silhouette d’Allemand entrevue sur le chemin. Mais il faisait paisible. Personne dans la campagne. Elle se rassura vite et marcha plus hardiment, sous le ciel givré d’astres et d’un noir bleuté insondable. Pas de vent, pas de nuages, pas de lune. Le canon lui-même, par on ne sait quel miracle, s’était tu. Un silence de mystère baignait le monde, sous la froide clarté stellaire. Une nuit solennelle, une vraie nuit de nativité.

Lise, sous cette paix immense, allait hâtivement. Elle atteignit le haut du mont. Le toit de la maison de Fannie, un haut toit de chaume, parut, pointu et noir, sur l’infini du ciel endiamanté d’étoiles. Lise avança encore. Une rameur lui parvint, grandissante, le vacarme de voix d’hommes criant, riant et chantant. Cela venait de la remise. Ils étaient là une cinquantaine, dans la paille et le foin, occupés à boire et à manger, brailler, disputer, rire et s’abrutir, oubliant dans une orgie brutale l’horreur de leur aventure. Lise se souvint qu’on fêtait en ce 2 octobre le soixante-dixième anniversaire d’Hindenburg. Muette, ombre noire furtive, Lise glissa comme un spectre dans la zone de clarté rouge de la porte ouverte et s’avança vers la maison. Là, régnait le silence. On apercevait par la fenêtre une tremblante lueur dansante, une tache de lumière pourpre au milieu des ténèbres, comme celle qui guida les bergers vers retable. Cela faisait un contraste presque tragique, cette humble veilleuse palpitant dans le silence et, derrière, l’embrasement de la remise, la clameur avinée, rauque et discordante des hommes ivres, entonnant le Gloria en l’honneur du vieil Hindenburg :

Gloria, Victoria,

avec le cœur, avec la main,

Pour la Patrie.

Les oiseaux, dans nos forêts,

Si doux était leur chant…

Notre patrie, notre patrie,

nous la reverrons un jour.

Oui, nous la reverrons…

Lise, dans l’ombre, poussa la porte et entra dans la chaumière.

Il y faisait presque nuit. Il y avait sur la table un vase de terre cuite où brûlait une mèche, comme un luminaire des temps barbares. Dans un coin, le lit. Dessus, une forme indistincte et blanche, et torturée, d’où montait un râle. Autour du lit, deux hommes s’affairaient, deux jeunes soldats allemands de dix-huit ans, en bras de chemise, en grosses chaussettes, piétinant dans le sang, les manches retroussées, les mains engluées et rouges jusqu’au coude, comme des bouchers. Ils suaient, juraient, faisaient tout leur possible, les pauvres gamins. Décomposés et blêmes, effarés, désemparés, le cœur sur les lèvres, ils étaient accourus, ils assistaient, dans un élan généreux de pitié humaine, et aidaient pour la première fois à la venue au monde d’un être…

\*

Ce fut une petite fille. On l’appela Jeannette. Lise vint tous les jours s’en occuper et la soigner. Elle avait des remords, d’avoir été trop dure. Elle ne disait rien à Fannie, mais faisait son ménage et apportait à manger. Pierre, maintenant, revenait à la carrière. Sa grand’mère, la vieille Berthe, le voyait arriver chaque matin. Il entrait, s’asseyait près du feu, cherchait une entrée en matière :

– Qu’est-ce qu’il y a dans cette marmite, grand’maman ?

– Du riz.

– Ah ! du riz…

Un silence.

– Et c’est pour ton dîner, ce riz ?

– Oui.

– Ah !…

– Et chez toi, Pierre ?

– Chez nous ? Oh ! aujourd’hui, on n’a pas beaucoup de choses…

– Alors, tu dînes avec nous ? disait Berthe, à la fin.

Il devenait rouge de plaisir, ne pouvait s’empêcher de s’épanouir.

– Si ça te fait plaisir, grand’mère, je veux bien… Fannie, elle, ne se remit pas. L’hiver vint, et le froid.

Fannie passait ses journées dans son lit, recroquevillée, drapée d’une couverture, et les genoux aux dents. Lise faisait tout chez elle. Fannie restait indifférente, absorbée. Elle mangeait à peine, s’intéressait peu à sa petite, qu’elle ne pouvait allaiter. On eût dit qu’elle n’était déjà plus de cette terre. Elle dormait rarement, parlait seule des nuits entières et faisait peur à Pierre. Il devint bientôt évident qu’elle perdait la tête. Pierre eût voulu l’amener à la carrière, mais Fannie refusait de quitter son lit, fût-ce pour une heure. Lise commença à s’effrayer pour Pierre et pour l’enfant. Sait-on jamais ce que couvent de sinistre ces esprits déséquilibrés ?

Fannie disparut un matin de janvier. On la chercha partout. On ne la trouva plus. Il fallut accepter l’idée qu’elle était partie au hasard, à la recherche de Dieu sait quoi, – de ses morts peut-être, – ou bien qu’elle s’était tuée dans un trou perdu. On s’était résigné à cette disparition quand un hasard révéla son destin. On était en février 1918. Il gelait épouvantablement. L’étang de la carrière n’était qu’un bloc de pierre. Des gamins venaient y patiner et avaient aménagé une glissade sur ses bords. L’un deux, pour couper des branches d’un saule poussé au flanc de la carrière, presque au faîte de la muraille de pierre, entreprit de l’escalader… Il atteignit le saule. Il se pencha pour voir de là-haut ses camarades et l’étang. Et c’est ainsi qu’au travers de la masse de cristal translucide et figée, il aperçut, il devina plutôt une longue forme emprisonnée, la face au ciel, ses cheveux blonds déroulés en arrière. Le gel, en les pétrifiant, en avait respecté la souple ondulation flottante… Royal cercueil, pareil à quelque diamant énorme, au fond de la carrière blanche et sauvage, où Fannie avait enfin trouvé le définitif apaisement.

On essaya de la dégager. On tenta de casser la glace. On ne réussit qu’à briser deux doigts à la morte. Il fallut pour la retirer attendre le dégel.

Lise adopta les deux orphelins.

Troisième partie

Chapitre I

I

La prison de Rheinbach était bâtie en étoile, suivant le plan habituel. Quatre étages de cellules superposées rayonnaient autour d’un axe central, d’où des couloirs divergeaient. De là, un gardien unique surveillait toute la prison.

Daniel Decraemer occupait la cellule 381, secteur D, 4e étage, au fond du couloir. Position privilégiée, plus près de la lumière et plus loin du gardien. La cellule était petite, haute, peinte en jaune, dallée de carreaux bleus, éclairée par un vasistas élevé, et somme toute assez gaie. On y voyait une table qui, la nuit, se dépliait pour devenir un lit, un escabeau enchaîné, une petite armoire, et un siège hygiénique en faïence à chasse d’eau.

Decraemer était là depuis le début de 1916. Jugé, condamné à cinq ans de détention après l’incendie de l’usine, il avait fait route en chemin de fer jusqu’à Aix-la-Chapelle, traversé la ville à pied sous les huées des Allemands qui l’appelaient « spion » et lui crachaient à la figure, vécu quelques jours en prison, et repris le train pour Rheinbach. Il avait là subi l’humiliation de l’anthropométrie, les photographies, les toises, les empreintes digitales. Puis il avait été dépouillé de ses vêtements et de son nom.

Il était à Rheinbach depuis quatorze mois. Rheinbach est un village dans un vallon, parmi les coteaux boisés. Une voie ferrée y passe. Près de la gare est la maison cellulaire.

La prison avait marqué Decraemer. Il la subissait par tous les sens. Elle l’obsédait, assiégeait sa pensée, sa vue, son ouïe et jusqu’à son odorat. Rien qui ne lui rappelât à toute heure qu’il était en captivité. Même la fétide odeur d’hôpital et de ménagerie qui soufflait dans ces couloirs, ne se retrouvait pas ailleurs. Il vivait depuis quatre cents jours dans la hantise, l’obsession de la solitude et de la faim. Il passait les heures à tenter d’apaiser un épouvantable désir de liberté, une frénésie d’évasion et d’espace, et la torture d’un organisme rongé de faim. Un morceau de pain gluant, mince à peu près comme un carnet de poche, une écuelle de rutabagas bouillis, espèce de gros navets, devaient suffire pour la journée. Decraemer mangeait le pain comme dessert, le faisait durer des heures. Pour varier, parfois, on recevait des sardines crues, défraîchies, ou bien les feuilles des rutabagas au lieu des racines.

Quelquefois aussi, vers midi, se répandait dans les couloirs une odeur épouvantable, une odeur d’acétylène, qui soulevait dans les cellules des clameurs de protestation. Cette odeur annonçait la « soupe au carbure », – une soupe puante, fétide, brunâtre et qui sentait étrangement l’acétylène. Decraemer, par « Trompe-la-mort », son gardien, avait eu l’explication de la recette. Dans les villes allemandes, les habitants avaient l’ordre de faire de leurs ordures ménagères deux parts : ordures minérales d’abord, ordures animales et végétales ensuite, qu’on ramassait séparément. Ces dernières étaient desséchées et réduites en poudre dans des fours spéciaux. Puis, diluées dans l’eau chaude, elles composaient le potage des prisonniers. Mais la dessiccation provoquait des réactions chimiques compliquées, qui étaient causes de cette extraordinaire odeur d’acétylène. Un pareil brouet délabrait irrémédiablement les intestins. Decraemer, depuis qu’il connaissait la recette, ne parvenait plus à l’avaler et se contentait de son pain.

Parfois aussi, on avait un bouillon d’herbes, un liquide verdâtre, littéralement couvert d’une nappe d’insectes cuits, tout noirs. Il fallait l’écrémer. Le cœur se soulevait. Ces jours-là encore, Decraemer ne mangeait pas. Heureux quand l’arrivée d’un colis de Lille, bourré de biscuits, de chocolat et de conserves, lui permettait de se refaire un menu acceptable. Mais le plus souvent, les colis arrivaient percés d’un trou, un trou grand comme la main, par où avait fui la majeure partie du contenu. Parfois même, ils étaient totalement vides, lestés de cailloux dérisoires. Et la faim tenaillait Decraemer.

À ce régime, l’estomac se resserre, l’organisme se rétracte, adopte de lui-même une vie végétative, une existence d’avare économie des forces. Instinctivement, Decraemer restait accroupi dans un coin de sa cellule, sa couverture enroulée autour de lui, recroquevillé, tassé, gardant son souffle, amassant sa chaleur dans sa couverture, comme un précieux fluide, et l’esprit perdu dans un vide affreux. Et s’il était surpris ainsi, il risquait encore d’être puni. À tout instant, une ronde, un gardien, pouvaient passer, jeter un coup d’œil par le judas et emmener Decraemer au cachot. Car il était interdit de garder sa couverture la journée.

Ce judas, cet espion vigilant, cet œil toujours ouvert sur vous, était pour Decraemer une de ses plus grandes souffrances. Une pareille inquisition perpétuelle est un supplice. On ne se sent plus un homme. On n’a plus un geste naturel. On se sait, on se sent vu. On devient malgré soi un inquiet, un prudent, un dissimulateur. Le mensonge entre en vous malgré vous. On a l’impression nette d’une diminution de sa dignité d’homme, on prend le pli de la fausseté.

La seule détente physique était la promenade, qu’on faisait en commun, dans une vaste cour en terre, entourée d’un chemin surélevé. On s’y précipitait en tumulte, comme une bande de chiens déliés, de fous, d’insensés, avec des cris, des gesticulations, des exclamations que les gardiens ne pouvaient réprimer. Le calme rétabli, on se mettait en marche, et l’on tournait, l’un derrière l’autre, à cinq mètres d’intervalle, autour de l’immense cour, interminablement, sous l’œil des gardiens. Bizarre défilé de forçats en bure grise, rasés et tondus, de civils en casquette, en veston, en chapeau de paille, d’hommes en blouses grises, kaki ou noires, de prêtres en soutane, d’ouvriers en bourgerons. On allait, on se rapprochait l’un de l’autre insensiblement, pour échanger deux mots, se rendre un peu de courage. Et le cri, l’espèce d’aboiement des gardiens vous rejetait en arrière :

– Abstand !

Au milieu de la cour poussaient des rutabagas. On les regardait, on tâchait de s’en approcher. D’un coup de pied furtif, on en ébranlait un dans sa gangue d’argile. Le tour d’après, on le déracinait. Le tour d’après, d’un geste incroyablement prompt, on se baissait et on le ramassait. Et on cachait cela dans sa poitrine, contre sa chair, comme un morceau de soi-même.

Il y avait là, pêle-mêle avec les détenus politiques, des condamnés de droit commun, des faces bestialisées et qui suaient le crime et dont le rire, la voix, le seul regard, faisaient horreur. Il y avait un sacristain qui avait égorgé son père, un huissier qui avait pendu son bienfaiteur pour en hériter, des bandits, des voleurs. On vivait côte à côte, on se coudoyait, et les gardiens vous confondaient. On se sentait perdre peu à peu toute sa dignité d’homme, « Trompe-la-mort », un surveillant féroce qu’on appelait ainsi parce qu’on l’avait ramassé pour mort sur un champ de bataille, et qu’il avait gardé de son aventure un masque livide et effrayant, venait cent fois par jour guetter Daniel derrière le judas. Le soir, à quatre heures, il ouvrait la cellule, exigeait les vêtements du prisonnier, le laissait en chemise, transi et grelottant jusqu’au lendemain matin. Il y avait eu une bataille entre un prisonnier et un gardien. On enleva les fourchettes et les cuillères, pour ne pas laisser une arme aux détenus. Decraemer devait manger sa bouillie de navet avec ses doigts et laper le liquide comme un chien. L’homme se dégrade et devient semblable à la bête, à vivre ainsi.

Mais, ce qui était le plus pénible, c’était la solitude. Lentement, Decraemer sentait se liquéfier son cerveau. Dans les débuts de l’emprisonnement, on a toute une masse de souvenirs à utiliser, les émotions à classer, l’ordre à remettre en soi-même, une adaptation nouvelle à s’imposer. Tout cela se fait assez vite. L’ennui vient bientôt. On cherche à vivre sur son acquis. On se rappelle les siens, son travail, ses connaissances, ses lectures, tous ceux qu’on a aimés, haïs, rencontrés. Puis on s’aperçoit que tout cela, lentement, vous devient lointain et sans intérêt, et presque étranger. On s’en détache, on voit s’estomper, se voiler, devenir floue, cette masse de souvenirs. On ne la possède plus. On ne parvient plus à l’évoquer avec netteté. On n’a ni photos, ni lettres, ni papiers, rien de matériel où rattacher ses souvenirs. On s’aperçoit un jour qu’on ne sait plus le visage des siens, qu’on les voit moins nettement, qu’on ne peut plus les évoquer à son gré. Et pour remplacer cette masse de mémoire qui sombre lentement dans un brouillard immobile, rien. L’esprit n’acquiert plus, n’emmagasine plus, de nouvelles couches de souvenirs ne se superposent plus à celles qui s’enlisent et s’enténèbrent dans une nuit horrible. On s’épouvante, on s’exaspère, on se cramponne à soi-même, on s’accroche à ce quelque chose qu’on croyait si ferme et qu’on sent tout à coup fugace et évanescent comme un fantôme, la personnalité, le moi. On fait dans le vide un effort énorme, on descend en sa conscience, on se fouille, on se fouaille, on se fustige pour réveiller l’esprit engourdi et qui meurt. Et on n’étreint que le vide. Il n’y a plus rien, et on se demande avec terreur si le cerveau, l’âme, la personnalité existent, puisqu’elles ne paraissent que le résultat des enregistrements des sens. En prison, on n’enregistre plus. Chaque jour identique amène les mêmes émotions, les mêmes sensations. Et l’esprit devient une eau torpide, un étang stagnant et mort, où la chute régulière et sempiternelle d’une goutte d’eau, à de longs intervalles, éveille un morne et bref clapotis.

Decraemer pensait avec horreur qu’il n’était ici que depuis un an. Il lui semblait y avoir vécu une vie. Le premier hiver, avec ses nuits de quinze et seize heures, à peine coupées d’un bref intervalle de lumière, cette vie éternelle dans le noir, dans la solitude, pieds nus et en chemise, sans vêtements et sans manger, lui avait paru s’étirer durant toute une éternité. L’été était venu, la lumière, de longs jours, un rais de soleil couchant, juste un quart d’heure, comme un baiser de vie au prisonnier, à travers les barreaux. Maintenant revenait l’hiver. Decraemer, hissé sur sa table, cramponné aux rebords de la fenêtre, regardait par le vasistas l’automne chaque jour mûrir aux flancs des coteaux la moisson d’or de la forêt. Encore un hiver, encore cette nuit de près de deux cents jours. Jamais la beauté éphémère des choses ne lui avait paru aussi poignante et désirable. Il y avait sous lui, au milieu d’une cour, très bas, très loin, un arbre, un bel arbre, solitaire et robuste, nuée frémissante et d’un vert cuivré splendide. Decraemer eût donné dix ans de vie pour aller se coucher sous cet arbre, les mains croisées sous la nuque, respirer sa fraîche vigueur et perdre son regard en lui. Un point blanc minuscule et voltigeant, un papillon emporté par le vent, lui emplissait le cœur d’un bouleversement, d’une aspiration douloureuse vers la vie, la liberté. Et quand venait, rarement, un oiseau sur le bord de la fenêtre, il ne bougeait plus, il le contemplait avec ferveur, lui adressait tout bas une prière, une espèce d’invocation pathétique. Et il pensait à saint François d’Assises, qui charmait les oiseaux, et il en aurait pleuré puérilement. Il ne se reconnaissait plus. On eût dit que son cœur s’était amolli comme celui d’un tout petit enfant.

La pensée la plus douloureuse qui le visitât était celle des siens, de son fils et de sa femme. Les reverrait-il ? Que deviendrait Jacques, sans lui ? Et Adrienne ? Il la revoyait, désirable, tentante comme un beau fruit charnel. Des souvenirs de feu s’éveillaient en lui et le brûlaient. Il évoquait leur passion, subissait, en ce désert de l’âme qu’est la prison, de douloureuses hallucinations de la chair. Elle lui manquait comme un aliment, une nourriture physique. La mémoire de son esprit l’appelait de toutes ses forces et la mémoire de sa chair aussi. Et il souffrait un double déchirement, un double arrachement. À ces heures, il se jetait vers un travail, quelque chose à faire, n’importe quoi. Il brossait son carrelage, cirait le dessous du lit, commençait la lessive de son linge, d’un mouchoir, d’une chemise, la recommençait deux fois, trois fois, dix fois, s’acharnait dans une stupide besogne inutile, pour s’épuiser, s’occuper, donner à cette étrange bête qui habitait son crâne et qu’on nomme la pensée un aliment, quelque chose à dévorer.

Il faisait emploi de tout. Il compta un à un, bêtement, mécaniquement, les carreaux du dallage. Il disséqua des mouches, étonné qu’on pût, avec ses yeux, voir aussi bien des choses qu’il n’avait jamais examinées, le jeu merveilleux de la trompe, les nervures de l’aile, les poils de l’abdomen et des tarses, le travail intelligent, logique, des pattes défroissant les ailes et brossant la tête, quand il lâchait sur la table l’insecte étourdi. Il inventa des jeux, tenta par cœur des parties de dame, des calculs, des multiplications compliquées, imagina des nouvelles, des sujets de roman, des pièces de théâtre. Tout cela le lassait vite sans qu’il pût jamais aller loin. Il n’avançait pas. Il s’égarait, faute d’une plume, d’un bout de papier, et perdait courage. Il sentait que son cerveau n’était qu’un outil, une machine là happer la réalité, la triturer et l’emmagasiner pour la restituer en souvenirs. Sans aliments, sans impressions extérieures, le cerveau devenait inutile comme un moulin sans blé. Et Decraemer avait l’impression de voir, de sentir en lui son cerveau se rouiller et se détraquer sans remède. Ce lui devenait une douleur physique d’avoir toujours sous les yeux la même cellule, le même cadre. L’œil, dit-on, a besoin d’un certain nombre d’images. Elles manquaient à Decraemer, et il le sentait bien. Sa vue s’en allait. Et son esprit souffrait d’une carence analogue, s’affaiblissait.

Le seul moment où l’on sentît autour de soi la vie, c’était vers le soir, après la dernière visite du gardien. On savait les horaires. Le prisonnier, par les mille bruits réguliers du monde qui continue autour de lui, connaît la fuite du temps aussi bien que par une horloge. À cette heure, par les vasistas, on passait péniblement la tête au dehors et on parlait aux autres. Mornes bavardages, potins de prison, nouvelles absurdes sur la guerre, la liberté prochaine, unique sujet de tous les entretiens. Decraemer avait pour voisin de droite Arthur, un gros gendarme belge qui le tutoyait, l’appelait Daniel, se montrait aussi bêtement optimiste que préoccupé de son estomac et de ses digestions. Il expliquait à Daniel comment améliorer l’ordinaire, faire une soupe avec des biscuits, l’allonger avec de l’huile de boîtes de sardines, s’assurer des évacuations favorables. Decraemer en était horripilé. À sa gauche, était Vlaems, un avocat, un intellectuel, lui, mais un découragé comme presque tous les intellectuels et les riches, dans cette épreuve, tristement pessimiste, plein d’appréhension, gémissant sur les siens et lui-même. Ses discours achevaient d’ôter à Decraemer le peu de courage qui lui restait. Plus loin, les conversations des autres prisonniers n’étaient plus que « potins de concierges » et stupidités. Si bien que Decraemer, bien vite, en était venu à dédaigner ce lamentable dérivatif à sa solitude et à laisser les autres, le soir, bavarder à leur vasistas, sans se mêler aux entretiens. Les hommes lui manquaient. Il ne se sentait évidemment pas fait pour cette réclusion. Et d’autre part, les hommes, dans cette épreuve, lui paraissaient encore plus bas que dans l’existence quotidienne. Il semblait que la souffrance les avilît, les rapprochât de la bête. Ils devenaient féroces. La faim les rendait inhumains. Le vernis de civilisation s’écaillait, laissait place aux instincts. Quelquefois, l’administration recevait des biscuits d’Amérique à distribuer aux prisonniers. Le Hausevater, le chef de la prison, les faisait distribuer dans la cour, à l’heure de la promenade. Et pour ces pauvres fragments d’aliments, pour un biscuit écorné, une miette accordée à l’un plutôt qu’à l’autre, d’aigres récriminations, de farouches disputes s’élevaient. On s’injuriait, on se serait colletés pour un morceau manquant, pour une parcelle indûment ramassée, et cela sous l’œil des Allemands. Un banquier, un notaire, un avocat s’insultaient comme des portefaix, parce que l’un avait eu un fragment de plus que l’autre. On se battait littéralement à qui serait servi le dernier, pour les miettes… À côté enfin, tout un monde de tentations, d’ignominies, de bestialité, une sexualité exacerbée dans la solitude et la continence, des confidences effroyables de prisonnier à prisonnier, l’écho des perversions d’imaginations dépravées dans les cellules où on enfermait des jeunes hommes à deux, faute de place, achevaient de l’éloigner de ces gens, de le faire se replier sur lui-même. Suivant leur tempérament, et leurs instincts, sur une silhouette féminine, fugitivement entrevue, devinée au fond d’un couloir ou d’une cour, les reclus bâtissaient des romans impossibles, des intrigues chimériques, des idylles ou des rêves brutaux d’assouvissement… Chez beaucoup, cela devenait une demi-folie, une obsession.

Si bien qu’au total le peu de relations que Decraemer pouvait entretenir avec ses semblables ne faisait qu’augmenter son désarroi et son écœurement, le dégoûter d’une humanité trop laide. De toutes ses forces il tendait vers autre chose, il se refusait à accepter cela. Il ne voulait plus admettre que ce fût pour une telle humanité qu’il eût consenti son sacrifice, résisté à l’ennemi, brûlé son usine. Il fallait qu’il y eût autre chose, ou ce serait vraiment trop effroyable, d’être venu mourir ici pour rien. Autrefois, il eût accepté un tel néant du monde, une philosophie aussi noire, aussi dépourvue d’espérance. Maintenant, il ne le pouvait plus. Son premier sacrifice l’avait élevé au-dessus de lui-même. Il refusait de l’avoir fait pour rien. Et sans trouver le remède, sans découvrir une issue dans les ténèbres où il se débattait, il se révoltait de toutes ses forces contre cet emmurement. Son esprit, plus encore que son corps, manquait d’oxygène et se sentait menacé d’étouffement.

II

C’est à ce moment qu’arrivèrent à Rheinbach l’abbé Sennevilliers et Hennedyck.

Decraemer les reconnut par hasard, de très loin, à la promenade. Il ne put rien leur dire. Il rentra dans sa cellule bouleversé, attendit le lendemain dans une nervosité folle.

Le lendemain, à la promenade, tandis que les prisonniers sortaient, il s’arrangea pour les laisser passer, feignant de s’arrêter pour s’essuyer une poussière dans les yeux. Il vit ainsi passer l’abbé, puis Hennedyck. Il les appela, ils se retournèrent, hésitèrent une seconde à le reconnaître, ne purent cacher complètement leur épouvante, devant ce visage. Tous trois eurent le temps de s’embrasser furtivement.

Bientôt, par un des prisonniers qui apportaient le matin et le soir la pitance, Decraemer sut que l’abbé avait conquis la faveur de l’administration. Très vite, il avait obtenu une certaine liberté, de menus privilèges. Il était occupé dans un bureau, à la répartition des colis envoyés aux prisonniers par les familles.

La première chose qu’envoya l’abbé à Decraemer fut un livre. Le prisonnier de corvée (on les appelait des calfats), l’apporta furtivement, dit qu’il le reprendrait dans trois jours. Decraemer le cacha sous sa paillasse, vécut une matinée de fièvre, attendit dans une impatience folle que la ronde et l’heure du repas fussent passées. Enfin, sur un dernier coup d’œil par le judas, les gardiens s’éloignèrent pour quelques heures. Et Decraemer put courir à son livre, l’ouvrir, le dévorer comme on dévore du pain. C’était le récit du voyage d’un missionnaire au Thibet, un récit assez terne, mais que Decraemer trouvait pathétique, plein de force, et qui faisait sur lui une impression violente. C’eût été n’importe quoi qu’il l’eût dévoré avec la même passion. Son esprit affamé avait besoin d’une pâture. Il lisait avidement et avarement, ligne à ligne, savourant, goûtant, épluchant, ne perdant pas une lettre, ramassant en quelque sorte les miettes de cette nourriture spirituelle et sentant la vie rentrer en lui, son cerveau assimiler de nouveaux éléments constructeurs, de nouvelles substances.

Il rendit le livre, en reçut un autre, s’aperçut que circulait maintenant à travers la prison une espèce de bibliothèque occulte. Et c’était, avec les livres, un véritable flot de vie qui allait de cellule en cellule. Il y avait un peu de tout. Quelques romans, quelques livres de science, une collection du Correspondant, des histoires enfantines. Il lisait le tout avec la même ardeur. Ces œuvres se marquaient en lui avec une intensité extraordinaire. Rien n’imprègne, rien ne reste comme ces lectures faites au fond d’une cellule.

L’hiver venait. On recommençait à souffrir du froid et de l’interminable nuit. Dès trois heures, le jour mourait dans la cellule de Decraemer, et l’obscurité l’oppressait, l’assiégeait, jusqu’au matin, vers sept heures. Un jour à midi, en même temps que la soupe, le prisonnier de service remit à Decraemer une boîte. Decraemer y trouva un tube de verre, une mèche de coton, quelques allumettes, une bouteille à encre pleine de pétrole. Il y avait aussi un bref billet de l’abbé : « Avoir soin d’obturer la fenêtre. Courage. Sennevilliers ».

Une lampe ! Decraemer, qui d’habitude voyait venir le soir comme une agonie, attendit ce jour-là la nuit avec fièvre. Enfin le gardien fit sa dernière ronde. Decraemer obtura le vasistas en l’aveuglant d’une couverture, posa sur sa table la boîte, le fond tourné vers la porte, y plaça le tube et la mèche trempant dans le pétrole, l’alluma. La boîte formait écran. Par le judas les gardiens ne pouvaient rien voir. Et dans sa niche, minuscule et palpitante, la flamme brûlait comme une étoile. Decraemer la contemplait, l’adorait. C’était si beau qu’il ne pensait pas à lire, la flamme lui suffisait, la flamme, le feu, encore un peu de vie volée à l’ennemi, miraculeusement retrouvée. Il l’invoquait, lui adressait une espèce de prière muette, comme à un être animé. Il se sentait l’âme d’un primitif devant qui ressuscite la magie du feu. Il ne comprenait pas par quel moyen l’abbé pouvait s’être procuré ce tube, ce pétrole, ces allumettes. Cela tenait du prodige. Et Decraemer se sentait moins seul, étrangement réconforté d’avoir auprès de lui, maintenant, cet ami qu’il ne pouvait voir, et qui trouvait pourtant le moyen, dans une solitude et une détresse pareille à la sienne, d’améliorer le sort des autres, autour de lui.

L’abbé, quelque temps, avait subi une crise de désespoir, de nostalgie et d’abattement pareille à celle de Decraemer. L’inaction le tuait, il l’avait bientôt senti. Il avait vite cherché comme les autres là échapper à cette mort lente. Lettré, habitué aux travaux de l’esprit, il jouissait de ressources et d’une ingéniosité exceptionnelle. Il avait trouvé un dérivatif. Il s’était mis à l’étude de l’allemand. Il y avait, sur les planches de la petite armoire, des morceaux de journaux allemands qui les garantissaient de la crasse. Les Allemands avaient soin de ne donner que les pages d’annonces, pour que les prisonniers n’eussent aucune nouvelle de la guerre. Mais c’était précisément ce qui convenait le mieux à l’abbé. Car il y trouvait des croquis, des reproductions d’objets, avec un vocabulaire varié et étendu. Sa connaissance de l’anglais, l’habitude qu’il avait déjà de l’accent allemand pour l’avoir si souvent entendu dans le Nord, l’aidait aussi. Il apprit quelques mots. Il se risqua à les dire au gardien, en montrant l’objet qu’il nommait. L’autre s’étonna, sourit… L’abbé lui montra ses annonces découpées, cette espèce de primitif lexique qu’il se formait avec patience. L’homme dut être touché. Quelques jours après, il apportait à l’abbé un petit dictionnaire, puis une grammaire.

L’abbé était sauvé. Il se mit à travailler l’allemand. Son gardien rectifiait son accent encore incertain. L’abbé ne souffrit plus de la solitude.

Il recevait quelquefois une lettre de Lise. Les enveloppes portaient « Herr Doktor Sennevilliers ». Le titre frappait les Allemands. L’Obermeister de la prison, assez flatté d’avoir parmi ses détenus un homme de cette importance, et averti par le gardien des efforts de l’abbé, vint de temps à autre lui rendre visite. Comme l’abbé progressait dans l’étude de l’allemand, l’Obermeister lui proposa de l’employer au bureau, et de servir d’intermédiaire entre l’administration et les prisonniers français. Il serait homme de confiance, « Vertrauensmann » du directeur.

L’abbé trouva ainsi devant lui une immense besogne, une immense misère, qui lui interdit de penser à la sienne. Il existait un premier élément, un menu stock de livres que quelques prisonniers plus heureux se partageaient. L’abbé réunit l’argent dont on disposait, fit acheter d’autres livres, tout ce qu’on trouva, organisa une espèce de bibliothèque secrète et circulante. L’argent venait des gardiens. On l’obtenait en leur vendant du chocolat ou des conserves qu’on recevait dans les colis. L’abbé développa ce système de troc. Il demanda aux plus riches une dîme sur leurs colis, fit des quêtes pour les pauvres, répartit un peu de bien-être. Il obtint de l’alcool à brûler de menuisiers qui travaillaient à la prison, fabriqua quelques réchauds avec des boîtes de conserves, et les fit parvenir à Hennedyck, Decraemer, et à d’autres. Il trouva à la pharmacie des tubes à essais pour fabriquer des petites lampes, fit des mèches avec du fil de ses vêtements, pompa le pétrole hors des lampes des couloirs en se servant d’une mèche comme d’un siphon. C’est ainsi que Decraemer eut de la lumière et du pétrole régulièrement.

À côté, un peu partout, il apportait le réconfort moral. Il soutenait Hennedyck, qui ne recevait de Roubaix que des colis sans lettres et s’angoissait, croyait sa femme partie pour la France libre et parlait de s’évader, de la rejoindre par la Hollande. Il trouvait des malades, des faibles, des lâches, des égoïstes jusque dans cette solitude, des jeunes gens qu’on avait mis ensemble faute de place, et que tourmentaient d’odieux remous physiologiques… Il apportait à ceux-là le seul remède, le travail, leur proposait de leur faire commencer le latin ou les sciences, obtenait qu’on leur fournît du papier et de l’encre et remplaçait pour eux les livres. Seul le travail les arrachait à la tentation, et les sauvait. Et l’abbé, à voir ce résultat, se demandait avec effroi ce que deviendrait l’homme quand la machine l’aurait condamné à l’oisiveté, et entrevoyait, par delà le problème du bien-être, un second problème autrement grave, et dont si peu se doutent.

Daniel connaissait toute cette œuvre par les « calfats », et en bénéficiait. Bientôt, il sut que l’abbé travaillait à leur réunion. Il avait demandé à pouvoir le voir dans sa cellule, une ou deux heures par semaine. On attendait la permission de Berlin. Ils furent autorisés à se voir deux fois par semaine, une heure.

Ce fut pour Decraemer une résurrection. La vie pour lui redevenait possible. Un peu de manger, un livre, de la lumière, – et de temps en temps cette visite, c’était pour lui un soulagement indicible. Il put dès lors suivre l’abbé de loin dans son œuvre, le voir travailler, le voir heureux, même dans cette prison, car l’abbé souffrait infiniment moins que les autres, trouvait encore ici des joies, s’intéressait à tout, gardait le goût de vivre, la pensée, la prévision de l’avenir, peut-être précisément parce que cet avenir il l’avait remis entre les mains d’un Autre. Même ici, où la plupart sombraient dans l’inactivité, il avait trouvé un champ d’action infini, arrivait à trouver le temps trop court ! Daniel l’enviait, le sentait immensément riche, riche d’une religion, d’un soutien, d’une foi, heureux parce qu’il ne cherchait pas le bonheur en lui-même mais dans le bonheur des autres, là seulement où on peut le trouver. Decraemer contemplait avec émerveillement la grandeur, la dignité d’un homme grand par lui-même, et que rehaussaient encore un idéal et une foi, qui se retrempait chaque jour, s’exaltait à nouveau, retrouvait des possibilités d’ennoblissement dans la prière, dans l’examen sévère de lui-même. De là cette volonté, cette fierté de rester homme, de ne rien abdiquer de sa dignité humaine, dans les grandes comme dans les petites choses. Même devant les gardiens, les chefs, l’Ober, le Hausvater, l’abbé restait lui-même et supérieur à eux sans effort, très simplement. La plus grande injustice, un outrage, un affront ne le jetaient ni dans la fureur, ni dans les larmes, comme beaucoup. Quand d’autres se répandaient en plaintes, jetaient par le vasistas leur gamelle à manger, se révoltaient contre une nourriture infecte, lui l’acceptait, la mangeait, accomplissait cela comme un devoir, commençait par le plus mauvais pour achever le meilleur. Il en était payé par un état physique plus satisfaisant. Il traitait son corps comme son esprit, avec sagesse, ainsi qu’un bon outil utile, et non comme un but, une fin en soi, un objet de culte et d’adoration. Et parce que le corps pour lui n’était qu’un moyen, les souffrances l’aigrissaient moins, lui causaient un moindre tourment moral.

En même temps, il restait humain, accessible. S’il touchait au ciel, il restait terrestre, sincère, soucieux d’humilité, ne voulant surtout point paraître meilleur qu’il ne se trouvait. Il avait devant Decraemer comme devant tous la franchise de ses faiblesses. Sa bataille perpétuelle avec la bête, il l’avouait. On sentait que chez lui la sainteté n’était pas un état, mais un combat. Toute cette vertu n’était pas innée, supraterrestre. L’abbé restait un homme, et, voulant s’humilier, il en paraissait grandi. Lui aussi, il avait faim, il était égoïste, il souffrait des privations et de la saleté des aliments. Il avouait ses tentations, cette envie de tout garder, de tout dévorer, quand il lui advenait un colis de bonnes choses. Il avait ses heures de fatigue, où prendre toujours ainsi la peine des autres, s’accabler de leur fardeau, lui devenait insupportable, où il lui fallait faire effort pour vaincre l’accablement ou certaines antipathies. Il confessait un subtil orgueil. Il disait sa souffrance d’être privé de sa soutane, le lourd habit, d’avoir dû endosser l’uniforme de bure de la prison. Il avait dû se rappeler le manteau de royauté dérisoire du Christ pour accepter l’humiliation. Et il s’en faisait maintenant grief. Lutte, lutte, toute sa vie n’était que lutte, effort constant vers le mieux. Il refusait, si privé qu’il fût de lectures, certains livres, dangereux pour sa synthèse morale. Il rejetait la « Gazette des Ardennes », unique journal toléré par les Allemands dans la prison et qui était un tissu de mensonges. Il donnait d’abord à autrui ce à quoi il tenait le plus. Tous ses amis avaient leur petite lampe, qu’il manquait encore de lumière. Il se contraignait à secourir ceux qu’il aimait le moins. Au total, cet homme qui n’avait pas le droit d’aimer la femme semblait avoir reporté sur l’humanité entière ses possibilités de dévouement, d’amour et de sacrifice. Et, assistant à cette bataille, à ce véritable combat pour la sainteté, Decraemer en venait à se demander si véritablement le célibat du prêtre n’est pas une bonne chose, si ce n’est pas précisément ce suprême sacrifice qui permet de consacrer à tous les hommes un besoin de tendresse inemployé.

La parole rebute, l’exemple séduit. Decraemer, dans cette ambiance, se sentait subjugué. Pour tout au monde, maintenant, il eût voulu être un Sennevilliers. Et voilà qu’il s’apercevait avec stupeur que cet homme, pour lui inaccessible exemple, l’admirait à son tour. – Vous faites plus que moi, Decraemer, disait Sennevilliers. Vous avez fait plus que moi. Je n’ai rien sur la terre, ni situation, ni famille. Je n’ai rien risqué, je ne risque encore rien. Vous, vous aviez fortune, femme, enfant. Vous avez tout sacrifié. C’est moi qui vous admire… Il fallait que quelqu’un eût de grandes vues sur vous pour vous avoir imposé toute cette souffrance.

Decraemer en était frappé. – C’est vrai, avouait-il, c’est vrai… Il reconnaissait lui-même que son geste était inexplicable, que tout lui eût conseillé la capitulation devant les Allemands, la livraison de ses stocks, le travail même pour l’ennemi. Pourquoi avait-il fait cela ? Quelle force l’avait poussé ? Se pouvait-il qu’il en retirât du bien ? Tout devenait autre à ses yeux. Il entrevoyait maintenant à son aventure un but, une utilité possible, l’amélioration de lui-même. Il se sonda. Il s’aperçut avec étonnement que l’abbé avait raison, qu’il avait déjà monté, grandi depuis son emprisonnement. Il s’était détaché de l’argent, des biens. Que pourrait lui faire la pauvreté demain ? La liberté dans la misère serait un ciel, en comparaison de la prison de Rheinbach. Il connaissait ses forces, ses faiblesses, à présent ; il se connaissait lui-même. Il avait appris à savourer les joies et les beautés du monde en sage, en humble, à s’exalter devant la pauvre flamme de sa lampe, ou devant une marguerite sauvage volée au passage dans la cour de promenade, et rempant sa tige au fond d’une vieille bouteille à encre… Oui, il y avait eu dans cette épreuve une immense utilité, ce dessein invisible d’une grande sagesse.

C’est une pensée à quoi l’homme s’abandonne volontiers, qu’une Providence aurait spécialement veillé sur lui, bâti sur lui de grands projets. Elle séduisit Decraemer. Confusément encore, il sentait qu’il s’orientait vers une doctrine d’espérance.

\*

Hennedyck, lui, même en prison, demeurait l’homme d’action. Il préparait l’évasion générale.

Il était dans le même corps de bâtiment que l’abbé et Decraemer, au quatrième étage. Par la fenêtre, le soir, il communiquait avec ses voisins, avait établi tout un système de correspondance de cellule à cellule. Par des cordes qui couraient le long de la façade, on arrivait à échanger des vivres et des bouts de papier, sur lesquels on griffonnait des messages au moyen de petits morceaux de plomb que distribuait un prisonnier occupé comme plombier. Ces petits bouts de plomb traçaient sur le papier un trait noir et servaient de crayon. Verscleven, un gros industriel anversois, un linier qu’avait connu Hennedyck avant la guerre, et que les Allemands employaient à la lessive, volait des cordes à sécher le linge et les passait aux autres.

Hennedyck, Verscleven, Deraedt le plombier, et un autre jeune homme, son voisin de cellule, s’entendirent pour s’enfuir. On emmènerait l’abbé et Decraemer, on tâcherait de rejoindre la Hollande. Verscleven parlait couramment l’allemand, et serait infiniment précieux à la petite troupe.

La prison était close d’un haut mur. Entre cette muraille et un second mur plus élevé encore était le chemin de ronde. Le mur intérieur était percé d’une porte qui donnait sur la buanderie. Il fallait se procurer la clef de cette porte. Le mur extérieur était très haut. Il faudrait un crochet et une échelle de cordes.

Le crochet, Hennedyck l’obtint en sciant un barreau du sommier de son lit. Ces sommiers étaient attachés sous le panneau de la table. La lame de scie à métaux lui fut fournie par Deraedt. Verscleven déroba un rouleau de forte corde. Les jours de distribution de biscuits américains, on enleva, chaque fois, un bout de traverse aux caisses. On troua ces planches aux deux extrémités, on les enfila dans les cordes, on eut une échelle, au bout de laquelle on attacha le crochet. Deraedt le plombier était employé par les Allemands à revoir les tuyauteries d’eau et de gaz de la prison. Verscleven, un jour, profitant de l’inattention du Werkmeister qui dirigeait le travail de la buanderie, prit ses clefs sur la table, enfonça celle qui ouvrait la porte du chemin de ronde dans un morceau de mie de pain, coupa cette mie en deux suivant l’axe de la clé, et en obtint ainsi l’empreinte, qu’il donna à Deraedt. Le jeune homme y coula un mélange d’étain et de plomb. On eut une clé. Tout cela était long, difficile. Mais on possédait celte force unique qui remplace tout : le temps.

Hennedyck recevait de fréquents colis. Il vendit ses conserves aux gardiens, fit acheter quelques cartes, des vêtements civils. Tout était prêt. On décida qu’on partirait le dimanche, à l’heure de la soupe, quand les cuisines seraient ouvertes, et qu’on pourrait profiter de l’encombrement des couloirs. Le dimanche les gardiens étaient beaucoup moins nombreux. La fuite en serait facilitée.

C’est à ce moment que Decraemer tomba malade. Depuis longtemps il s’affaiblissait. Il fut pris de syncopes dans sa cellule, d’accès de fièvre et de délire. L’abbé pensa qu’il allait mourir, et refusa donc de s’en aller.

Le dimanche à midi, tandis que les prisonniers sortaient dans les couloirs, Hennedyck et les trois autres se glissaient vers l’entrée de la cuisine, s’y précipitaient, couraient à toutes jambes vers la buanderie. Cachés dans la cave, ils virent par le soupirail passer la sentinelle dans le chemin de ronde. Tout de suite après, ils remontèrent, ouvrirent la porte avec la fausse clé, et furent dans le chemin de ronde. On lança la corde. Au troisième essai, le crochet s’accrocha au faîte du mur. On hissa l’échelle de corde, on monta. Et sans prendre le temps de remonter l’échelle et de la passer de l’autre côté, on se laissa tomber à terre et on s’enfuit à toutes jambes vers la forêt qui couronnait les collines lointaines. Hennedyck, qui s’était tordu la cheville, était le dernier. Il perdait du terrain. On essaya de l’entraîner. Il refusa, ne voulant pas faire prendre les autres par sa faute. Déjà l’alarme était donnée, la cloche de la maison cellulaire sonnait, la rumeur des cris et des ordres vociférés à tue-tête montait. Dans cinq minutes, on aurait sur les talons une meute de chiens et d’hommes. Hennedyck sut plus tard qu’un prisonnier allemand, resté par hasard dans la buanderie, les avait vus escalader le mur, et avait donné l’éveil.

Ils firent quelques kilomètres en courant. On approchait des bois. Au loin arrivaient à toutes jambes une trentaine de gardiens avec des fusils. Hennedyck sentit qu’il n’atteindrait pas la forêt. Il cessa de courir, s’assit, attendit les gardiens tandis que ses camarades s’enfonçaient parmi les premiers fourrés de la forêt.

Il fut ramené à la prison, et jeté dans un cachot. On l’y laissa une quinzaine de jours. Puis, demi-mort d’épuisement et de faim, il fut embarqué sur un train et dirigé vers l’intérieur de l’Allemagne.

III

Quant à Decraemer, après une semaine de délire, il revint à lui, très faible. L’abbé avait obtenu la faveur de le voir chaque jour, et l’alimentait de lait condensé à la cuiller, comme un enfant. Decraemer ne prit conscience que plus tard du péril où il avait été.

Quand il put comprendre que l’abbé lui avait sacrifié sa liberté et sauvé ainsi l’existence, il eut un élan de reconnaissance éperdue. Car il serait mort, dans cette cellule. On laissait mourir les détenus sans la moindre humanité. Et Decraemer se souvenait avoir entendu toute une nuit râler dans la cellule au-dessous de la sienne un jeune homme de vingt ans qui était mort le matin, sans que personne pût aller lui porter secours. Des centaines d’hommes, dans leur réduit, avaient ainsi assisté impuissants à cette agonie, hurlé, crié, secoué vainement leurs portes, et pensé devenir fous.

Decraemer devait la vie à l’abbé. Ce fut le choc qui déclencha chez lui l’impulsion définitive. Il eut un sursaut de gratitude, la volonté chez lui se cristallisa. De toutes ses forces, il voulut être de cette élite, suivre l’abbé, faire partie de cette classe d’hommes-là, de cette humanité meilleure que représentait pour lui le prêtre, et dont la charité l’avait vaincu. Sans le vouloir, sans jamais y avoir pensé un instant, l’abbé Sennevilliers était ainsi arrivé à réaliser cette étrange conversion, – d’autant plus persuasif évangéliste qu’il n’avait jamais pensé évangéliser.

\*

De là data l’étonnante ascension de Daniel Decraemer. Le détachement d’avec le monde était achevé. Les dernières fibres s’étaient rompues. La chair mortifiée à l’excès ne réagissait plus. Et l’esprit, malgré lui, s’était fait à cette idée de l’incertitude du futur. On ne savait où on allait, comment tout cela finirait. Guerre, victoire, mort, liberté, autant d’énigmes. Détaché par la force des choses terrestres, l’esprit se tournait vers Dieu. Et la vue des hommes, dans leur égoïsme, leurs bassesses, leurs passions qui éclataient et se heurtaient jusque dans cette géhenne, en détournant davantage encore, favorisait cette élévation autant que le régime alimentaire et la discipline. Si les philosophies imposent les modes de vie, le mode de vie en retour impose la philosophie. Et c’est Maurice Maeterlinck qui a émis quelque part cette frappante pensée que toute tentative de l’homme pour s’élever commence presque toujours par l’adoption d’une discipline alimentaire riche en produits végétaux. Du Bouddhisme au Pythagorisme, du Christianisme à l’Antoinisme d’aujourd’hui, les Religions reconnaissent cette réaction du physique sur le mental et l’allégement de l’esprit qu’apporte l’allégement des humeurs. Il semble au reste, que l’homme éprouve une certaine fierté à malmener sa carcasse. Un Pascal bien portant n’eût probablement pas écrit les Pensées. De plus, l’atmosphère de la prison est au fond celle du cloître. Et, chose singulière, une discipline, voulue ou imposée, en arrive néanmoins sur l’âme humaine à des résultats presque identiques. Decraemer, dans la vie courante, n’eût jamais eu l’énergie de se commander une aussi rude retraite, hors du monde. Imposée par une volonté extérieure, elle agissait sur lui quand même. Il le comprenait. Il en venait à voir là, dans cette épreuve, cette claustration, le dessein et la volonté de Dieu. Il semblait que Quelqu’un, comme disait l’abbé, eût eu sur lui des intentions extraordinaires, des projets en dehors du commun, et qu’il l’eût ainsi mis à l’essai, et spécialement suivi de sa rude sollicitude. Decraemer avait trouvé dans l’Imitation, la phrase qui symbolisait à ses yeux cette pensée mystique. Et il l’avait écrite en tête d’un petit carnet de notes qu’il tenait de l’abbé : « Ici, les cœurs sont éprouvés comme l’or dans la fournaise… »

Oui, Dieu le voulait, Dieu avait spécialement choisi pour Decraemer l’épreuve, afin qu’il en sortît trempé. La guerre était bien la fournaise. Le vil métal n’y résisterait pas. L’or, les cœurs nobles, éprouvés dans le creuset de la souffrance, y prendraient toute leur valeur, en sortiraient purifiés. Une grande mission attendait peut-être Decraemer. Il était l’élu. Il en tirait dans sa misère une grande douceur, une grande fierté. Le rôle immense l’accablait et l’exaltait à la fois. Il serait à son tour la victime. Il était appelé ici-bas à être un vivant exemple, comme le Christ autrefois, comme l’abbé Sennevilliers aujourd’hui. Que le spectacle d’une immense souffrance courageusement acceptée dans la résignation aidât autour de lui les autres, qu’il leur rappelât cette partie divine de l’âme humaine que chacun porte en soi, qu’ils pussent se dire plus tard, devant les laideurs du monde : « Tout de même, il n’y a pas que cela, il y a un Decraemer ! » tout comme lui-même avait dit : « Il y a un Sennevilliers… », et que son souvenir les réconciliât avec les hommes. Cette vieille idée lui revenait, qu’il pouvait agir, être le Levain du Monde, – cette infime proportion de ferment vivant, qui fait bouillonner la masse. Il voyait auprès de lui l’abbé Sennevilliers et son influence énorme. Et cela l’affermissait dans sa pensée qu’on pouvait faire quelque chose, ramener les hommes vers le bien. Il ne se rendait pas compte que l’atmosphère de la prison agissait sur tous comme sur lui, et favorisait ce mysticisme, ces conversions, qui n’eussent pas été aussi promptes, aussi faciles dans un monde normal. L’eût-il entrevue, qu’il eût chassé cette idée. Il rejetait le doute de toute sa volonté. Il se sentait un nouvel homme, au milieu d’un univers transfiguré. Les choses à ses yeux avaient acquis un sens nouveau. Des lectures comme l’Imitation, qu’il n’eût pas comprises autrefois, le transportaient. Jadis, une telle doctrine d’ascétisme et d’humilité lui eût fait hausser les épaules, lui qui, aveugle envers lui-même, envers sa femme et les siens, avait fait son idéal de la conquête de l’argent, avait aimé chez Adrienne ce qui comptait le moins, le corps, la beauté, la parure, la joie des sens, lui qui avait élevé son fils en pur matérialiste, stupidement attaché à créer à ce fils la facilité, le luxe, la richesse, à lui préparer une existence de conquêtes inutiles, de joies sans noblesse, de tristesses et de remords. Et tout cela, au fond, par égoïsme. Car il avait aimé les siens pour lui-même. Il avait servi en eux encore son orgueil, son désir de domination, « cette nature pleine d’artifices, avide, curieuse, qui rapporte tout à elle-même… »

Mais à présent, tout cela était changé. Il saurait aimer les autres pour eux-mêmes et non plus pour lui. Son amour pour sa femme, magnifiquement épuré par l’absence, la mort de tout élément charnel – de tout ce qui apporte dans les affections humaines un élément de corruption, – s’élevait maintenant par delà les préoccupations de beauté, de grâce, de luxe. Il l’aimerait maintenant pour ce qu’elle avait souffert, pour le calvaire qu’elle avait gravi avec lui quand était morte la petite Louise, il l’aimerait jusqu’en ses douleurs, ses faiblesses et ses péchés. Son fils, avant tout, il l’armerait d’une foi, d’une croyance, lui chercherait une carrière et le mènerait vers une vie où l’argent serait une préoccupation seconde, où Jacques retirerait surtout ces immenses satisfactions morales du dévouement, d’une tâche utile… Ses ennemis eux-mêmes, il les voyait d’un autre œil. À eux, aux épreuves qu’ils lui avaient apportées, il devait son élévation. Il se défendait de les haïr. Il leur devait de la gratitude, pour ce qu’ils lui avaient permis de se connaître. Il en venait à perdre toute haine pour les Allemands, à s’élever jusqu’à une sorte d’internationalisme. Tous s’entendre, tous s’aimer, finir cette guerre au plus tôt sans souci de territoire, d’argent ni de prestige, et recommencer l’ère nouvelle, la paix définitive. Il allait jusqu’à l’extrême, niait le droit à la résistance, affirmait qu’on n’aurait pas dû se défendre, qu’il eût mieux valu laisser l’ennemi envahir le pays quitte à conquérir cet ennemi par la résignation. L’abbé, presque effrayé de ce mysticisme, épouvanté des hauteurs auxquelles son ami avait ainsi accédé, le reprenait timidement :

– Mais, nous ne pouvons nous laisser dévorer comme des moutons.

Et Decraemer avait une réponse définitive, le battait avec ses propres armes.

Vous êtes l’homme de peu de foi, vous doutez. Et même si nous devons être dévorés, notre exemple servira plus la cause de la paix que notre résistance. Il y a des idées-forces…

Il appliquait ses doctrines. Il lassait par sa passivité la cruauté bête de « Trompe-la-Mort », son gardien. Il remporta là une espèce de triomphe, qui ferma la bouche à l’abbé, « Trompe-la-Mort » avait un fils au front. Il fut tué. Decraemer le sut. À la promenade, en passant devant « Trompe-la-Mort », il s’arrêta tout près de lui, lui dit péniblement en mauvais allemand :

– Je te plains, pauvre homme…

Le geste, quand après un instant d’étonnement Trompe-la-Mort l’eut compris, arracha à la brute une larme de désespoir. Il sembla de ce jour que Decraemer eût vaincu sa férocité. Trompe-la-Mort devint pour lui meilleur, manifesta une espèce de pitié, et peut-être de repentir…

Tout cela baignait Decraemer d’une immense sérénité. Il atteignait une élévation, une exaltation qui donnaient à l’abbé le vertige et l’inquiétaient. Il appelait la douleur, l’invoquait comme le pain de vie. Son carnet de pensées journalières reflétait son mysticisme, empruntait à l’Imitation ces invocations qui dépassent l’homme : « Je vous rends grâce, Seigneur, de ce que vous ne m’avez point épargné les maux et de ce qu’au contraire vous m’avez sévèrement frappé, me chargeant de douleur et m’accablant d’angoisse au dedans, et au dehors. Frappez, frappez encore… » Pour lui, le dilemme de Pascal n’existait plus. Il écrivait : « À miser sur l’éternité, de toute façon je gagne, puisque je m’assure dans le renoncement le seul bonheur terrestre possible… » Il avait lu et remis à l’abbé Sennevilliers son testament. Car ses forces s’en allaient, il pensait qu’il ne reverrait plus Adrienne, et il eût voulu, par delà la mort, l’éclairer, la convertir à sa sagesse nouvelle. Il disait : « Cette aventure a été le bonheur de ma vie. J’attendrai en paix les souffrances, prêt à les accueillir comme une faveur, la marque toute spéciale de la sollicitude de Dieu envers moi, indigne. Mes cris de douleur sont le plus bel hymne, le plus beau chant à la gloire de la Divinité. Si ma femme bien-aimée sait comme moi extraire du fruit amer de la souffrance la précieuse essence de vérité, mon calvaire et ma mort seront pour elle comme pour moi une immense bénédiction. J’ai confiance en cette solidarité des âmes que j’ai trop longtemps rejetée comme une injustice, et ma souffrance retombera sur les hommes en pluie salutaire… Je mourrai ici infiniment heureux… »

Heureux, il l’était bien, oui. Et d’un bonheur total. La misère physique ne le touchait plus. Il avait fait sien le mot de saint Thomas : « Cella continuata dulcescit… » Il trouvait dans cette cellule une paix monacale. Tout y prenait dans le silence de la solitude une force, une sonorité émouvante. Et l’épuisement physique de Decraemer accroissait encore l’intensité des rares impressions qu’il pouvait recevoir du dehors. Le moindre livre, une histoire enfantine, le faisaient pleurer. Il lui arrivait, cramponné à sa fenêtre, de contempler la neige, blancheur hivernale épandue sur la plaine, les collines et les bois, immensité virginale Et toute cette pureté blanche lui arrachait des larmes, sans qu’il sût au juste pourquoi. Il savourait la moindre joie. Un mot d’affection de l’abbé, la moindre parole douce, se répercutait en lui longuement, suffisait pour des jours à sa nourriture spirituelle. Il avait peur d’une émotion trop forte, comme un œil fait aux ténèbres, et que le moindre jour blesserait. Surtout, il était heureux d’avoir enfin trouvé une certitude, une paix, cette conviction que les sceptiques ne se consolent jamais d’avoir perdue. Plus de doute, plus d’hésitation, plus de haine… Et la haine est une maladie de l’âme qui l’empoisonne. À ces ferments malsains avait succédé la certitude de survivre, une infinie perspective de lumière au bout de la vie, comme une aurore, la possibilité de retrouver l’esprit des morts, de ses parents, de sa petite Louise, une solution enfin au problème social, au chaos de notre civilisation, une solution infiniment simple, celle de l’amour et de la charité. Car Decraemer avait été longtemps de ces riches qui doutent de la légitimité de leur richesse et dont le pain garde un goût de cendre. Jusque dans le socialisme, il avait cherché une possibilité d’organisation du monde sur une base plus équitable. Rien ne l’avait contenté. Maintenant, cette possibilité, il la voyait dans le Christianisme. Qu’importent les systèmes politiques ? Tous deviennent également bons, du jour où les hommes s’aiment, où chacun adopte cette ligne de conduite si simple : « À moi le nécessaire, à mon prochain le reste ». Et Decraemer, pour l’avenir, – un avenir qu’il attendait sans passion, dans un grand détachement, – bâtissait des projets : une espèce de cité de Dieu en miniature, aux portes de Lille… Une usine aérée, propre, des maisons avec des jardins, de la lumière et de l’air à bon marché, et sans exiger en retour de l’ouvrier l’abdication de sa liberté. Un labeur écourté et allégé. La libération de la femme par une allocation à toute femme mariée, qui lui appartiendrait en propre et la dispenserait de l’usine. Une cotisation bi-latérale du patron et de l’ouvrier par laquelle celui-ci paierait en vingt ans sa maison, en serait propriétaire tout de suite : avec la garantie des industriels, une caisse fonctionnant suivant ce principe trouverait aisément des capitaux à long terme. Tuer la légende de l’ouvrier attaché à ses courées, à ses garnis, à ses taudis. Assurer l’instruction non seulement gratuite, mais obligatoire, véritablement, en ce sens que le conseil des instituteurs jugerait de l’opportunité pour chaque enfant de continuer ses études, sans que la hâte des parents de voir l’enfant rapporter sa semaine pût y être un obstacle. La scolarité, prolongée plus loin, commencerait moins tôt. Inutile de passer deux ans à apprendre à un bambin ce qu’un garçon de douze ans apprend en trois semaines. Inutile de faire philosopher un adolescent de seize ans, de lui commenter Pascal ou Racine. Il vaudrait beaucoup mieux dresser d’abord les corps, de six à dix ans, pour commencer ensuite les humanités, qu’on pourrait prolonger jusqu’à ce que les esprits soient assez mûrs pour en assimiler la sève.

Un patronat qui en serait un, véritablement, au sens antique, où le chef d’industrie n’aurait d’avantage matériel qu’en contre-partie de sa responsabilité, de l’obligation de fournir à tous du travail, une vie saine, et un exemple du dévouement à tous et de la charité pour tous.

Quand il se regardait, quand il comparait l’homme d’avant l’épreuve à celui qu’il était devenu, Decraemer avait l’impression d’un énorme enrichissement. Il se sentait plus homme. Il était capable de comprendre des choses qu’il n’eût jamais comprises autrefois, de concevoir la misère des autres. Et il réalisait pleinement à présent cette pensée du philosophe : « L’homme qui a beaucoup souffert est pareil à celui qui connaîtrait beaucoup de langues, et serait capable de comprendre tous les hommes. »

Chapitre II

I

Annie, ce jour-là, avait lessivé jusqu’à quatre heures, frotté sur son poignet sanglé d’une bande de toile tout le linge blanc. Il faisait froid dans la cave de madame Albertine. Dehors, il gelait. La buée de la lessive se glaçait sur les murs. Annie, les pieds dans l’eau, le ventre tenaillé de barrures, à force d’être demeurée debout dans cette humidité, les bras engourdis, les mains usées jusqu’au sang, n’en pouvait plus. Elle était remontée dans la cuisine souffler une minute avant de se remettre aux linges de couleur. Elle avait tiré d’un papier ses tartines et mangeait, mâchant lentement et frottant pour les masser les jointures douloureuses de ses mains et de ses poignets.

C’est à ce moment qu’elle vit arriver Barthélémy David. Il était rentré depuis quelques minutes, cherchait partout son amie et ne trouvait personne. Albertine Mailly était sortie, les bonnes en avaient profité pour décamper. David n’était pas content. Cet homme avait peur de la solitude, peur d’avoir une minute de loisir, de réfléchir sur lui-même et sur la vanité de l’énorme effort qu’il fournissait dans sa lutte pour la puissance et la richesse. Il jurait. Il fut surpris de trouver Annie seule dans la cuisine. Il ne l’avait revue qu’à deux ou trois reprises depuis qu’il l’avait fait relâcher lors du départ des jeunes gens pour les Ardennes. Chaque fois, ils bavardaient, il l’interrogeait sur sa vie, ses parents, son oncle Gaspard qui était mort. Et elle lui répondait avec une simplicité un peu naïve, lui témoignait une confiance presque amicale.

– Tiens, te voilà ! Où sont les bonnes ?

– Je ne sais pas, Monsieur David… Madame Albertine est sortie jusqu’à ce soir…

– Bandes de femelles ! Me voilà ici tout seul. Et j’ai faim !

Il ouvrit les placards, trouva du pain, mit la cafetière chauffer sur le réchaud.

– Parbleu, on va se faire une goutte de jus ! hein ? Ça nous rappellera le bon temps, la jeunesse… Et toi, Annie, ça va ?

– Oui, Monsieur David. Mais il fait trop froid, tout de même…

– Veux-tu du café ? Du vrai café, avec du vrai pain de blé, et du vrai beurre ? Si, si…

Il lui versait du café, lui apportait le pain et le beurre, la regardait manger. Elle n’osait refuser, mangeait avec gêne, honteuse, sous son regard. Lui pensait à l’autre jour, rue d’Avelghem, la revoyait apeurée, n’osant venir à lui, n’osant croire à sa délivrance, et puis se sauvant sans même penser à le remercier, comme une folle. Il en riait tout seul. Elle l’amusait, cette petite. Il éprouvait de la sympathie pour elle, de la compassion, et aussi une part de curiosité. Que pensait-elle de lui ? Comment le voyait-elle ? Était-elle honnête ? N’avait-elle jamais spéculé sur cette amitié qu’il lui portait ? David savait qu’il avait la réputation d’être généreux avec les femmes. Et l’honnêteté l’avait toujours laissé sceptique. Tout cela, cette timidité, cette honte, cet effarement pouvait très bien n’être qu’une comédie. Qu’attendait-elle au juste de lui ? N’était-elle pas, au fond, en train de coqueter, de jouer simplement un manège plus savant que les autres ? Peut-être le prenait-elle pour un hésitant, un imbécile ? Il n’aimait pas passer pour un imbécile. Décidément, ce cas l’intéressait.

Il se rendit compte que ce long silence avait quelque chose de peu naturel.

– Et chez toi, petite, ça va aussi ?

– Un peu. Mais mon oncle me manque beaucoup… Je ne sais pas me faire aisément à cette idée qu’il ne reviendra jamais plus. C’est drôle… Au fond, c’était mon meilleur ami. Il me soutenait, voyez-vous, Monsieur David… On aurait dit que c’était un peu comme quelqu’un que j’aurais eu à défendre, pour qui j’aurais dû lutter. Un enfant…

– Bah, tu es jeune, tu as l’avenir devant toi…

Elle eut une ombre de sourire un peu mélancolique.

– L’avenir ?

– Eh oui, tu te marieras, quoi, tu auras des enfants…

– Me marier, ça sera bien difficile…

– Une jolie fille…

Mais elle ne l’avait pas entendu. Elle poursuivait :

– Je ne suis pas riche, n’est-ce pas ? Je fais des lessives, je ne suis pas ce qu’on appelle une belle fille. Quelqu’un de bien élevé, d’instruit, ne viendra pas me chercher, vous pensez ! Et un autre, je suis trop difficile…

Elle rit de son propre aveu, naïvement, de bon cœur. Elle répéta, redevenue sérieuse :

– Trop difficile, oui… Je ne voudrais jamais me marier comme les autres, vivre comme tout le monde, comme… comme des bêtes à l’étable, je trouve. Vivre, ça doit être autre chose, n’est-ce pas, monsieur David ?

– Oui, oui, disait David.

À part lui, il pensait : « Cette petite me joue décidément la comédie… Vivre… Autre chose… Oui, oui… »

Elle l’intéressait énormément, à présent, lui inspirait une curiosité nouvelle, et toute différente du début. L’amateur se réveillait, en lui, se retrouvait, reconnaissait enfin l’adversaire, éternellement pareil… Il en était comme rassuré. Cette exception, au fond, l’inquiétait. Allons, elle était comme les autres, ça valait mieux. On n’aime pas se trouver brusquement devant un phénomène, un miracle. Elle parlait encore. Il ne l’écoutait plus. D’instinct, il rêvait de conquête. Il combinait un plan, envisageait jusqu’où, au pis aller, pouvait le mener cette aventure. Il demanda tout à coup :

– As-tu fini de manger ?

– Oui :

– Attends, alors.

Il s’en alla, revint avec une bouteille, deux verres de cristal, au calice coloré.

– Fine Napoléon, annonça-t-il. Il n’en reste plus beaucoup à Roubaix, ma petite… On va goûter ça, nous deux.

Sans l’écouter, il emplit les verres.

– Allez, avale. Et dis-moi si ça réchauffe. Elle but une gorgée, fit une grimace, s’étrangla.

– Comme ça brûle, monsieur David.

Elle rit. Et brusquement, avec un cri, elle lâcha le verre, qui tomba à terre et se pulvérisa. David, par derrière, l’avait prise à bras-le-corps et l’embrassait dans le cou.

Elle l’avait repoussé sauvagement. Debout, elle restait devant lui, suffoquée, éperdue, blême, comme si elle n’avait pas compris, réalisé. Elle soufflait :

– Oh, monsieur David ! Monsieur David !

Elle éclata en sanglots, se sauva vers le couloir, s’enfuit.

– Hé là, hep ! Annie, Annie ! Fichue petite rosse ! Fichu animal !

Il resta là ébahi, à regarder la bouteille, le verre cassé, la mare d’alcool à terre, d’où montait un fort parfum. Il se rendit compte, – et son orgueil en souffrit, – qu’il avait à cette minute l’air ridicule. Si Albertine rentrait maintenant et le surprenait… Cette idée le ramena à la réalité. Que dire ? C’était embêtant tout de même, cette fuite, et cet alcool à terre, ce verre cassé, cette lessive en route…

– La petite pimbêche ! Elle en a oublié son manteau !

Il le prit, alla le lancer rageusement dans le fond d’un placard, puis il ramassa les morceaux de verre, les jeta dans les cendres, épongea la liqueur sur le carrelage. À quatre pattes, ainsi absorbé, ramassant les miettes de verre, promenant le torchon, il dut rire lui-même de sa situation grotesque.

– Je ne sais pas comment je m’en tirerai. Je ne peux tout de même pas finir tout seul cette lessive !

Il se releva, hésita une seconde. Il se sentait mécontent, au fond, pas très fier. Il haussa les épaules :

– Ma foi, au diable ! Elles penseront ce qu’elles voudront !

Il laissa tout la et s’en alla.

\*

Il se fit, les jours suivants, tout un travail en lui. Il prit d’abord la chose avec insouciance. La petite rosse, elle avait joué fin jeu, elle avait voulu le faire marcher, voilà tout ! Plus maligne que les autres… Il se prêchait la sagesse :

– Mon vieux David, attention… Dangereux, ces gamines-là.

Mais le rire ne lui venait pas de bon cœur. Il avait bien senti chez Annie la sincérité, la révolte, tout un sursaut d’honnêteté indignée. Il ne s’y était pas trompé. Il en vint à reconnaître qu’il avait dû commettre une bévue. Il réfléchit plus profondément, plus sincèrement. Il se rappela les conversations d’Annie, sa misère, ses souffrances, sobrement racontées, – ces aveux tout simples, cette question du mariage qu’elle avait exposée si naïvement, d’un air à la fois amusé et un peu déçu. Il revoyait sa mine, à ce moment, ce petit sourire légèrement triste, ce visage levé vers lui, jeune, las, attendrissant… Elle s’était confiée, oui, confiée à lui. Elle avait dû espérer en lui une amitié, un soutien, elle avait cru peut-être trouver une protection. Il se souvint de son rôle, rue d’Avelghem. Il s’en souvint avec bonheur et honte en même temps. Là, il avait bien agi, là, il avait répondu à l’idée qu’elle se faisait de lui. Ici, il s’était conduit comme un malpropre. Quelle désillusion, quel crève-cœur pour cette gamine !

David commença de se sentir sérieusement mal à l’aise, honteux de lui-même. Il eût voulu chasser cette pensée. Elle revint malgré lui, le hanta. Une image le poursuivait, le souvenir d’une Annie trempée, mouillée, lasse, frottant de son poing des linges sur son poignet usé, telle qu’il l’avait vue dans la cave, si souvent. Une malheureuse ! Et voilà qu’il avait sans doute accru cette misère. La compassion de David était tout instinctive. La faim, le froid, la misère, le bouleversaient. Il ne se piquait pas de philanthropie. Il écrasait brutalement sur son passage les adversaires gênants, mais la vue d’une infortune matérielle le prenait au ventre, le faisait véritablement souffrir physiologiquement. Il y avait, chez cet être sceptique et brutal, toute une vie secrète insoupçonnée. Nul plus que cet homme, qui allait si droit son chemin, sans hésitations, sans tergiversations, n’éprouvait de remords, de scrupules, de combats intérieurs. Il passait outre, le plus souvent, accordait à sa conscience, en compensation, de larges charités, des distributions de vêtements, des dons princiers au bureau de bienfaisance. Ici, rien de tout cela n’était possible. Annie refuserait de l’argent. Le seul moyen de réparer, de l’empêcher de souffrir, c’était, en allant la chercher et en s’excusant, qu’elle revînt travailler, qu’elle pût gagner sa vie. Cette idée l’agaçait. Il eut une révolte, la réaction de l’être devant une corvée désagréable. Il s’efforça de n’y plus penser, mais cela commençait à tourner à l’obsession, une obsession sournoise, gâtant ses loisirs, l’empêchant de prendre aucun plaisir paisible. C’était stupide et agaçant. Et il sentait bien qu’il ne s’en délivrerait qu’en allant chez Annie, en arrangeant l’affaire.

Il s’y résigna. Il se mit un matin en route pour la maison de la jeune fille. Il portait dans un papier le fameux manteau qu’il était allé rechercher dans le placard.

Il arriva chez Annie. C’était rue de Thionville, à Croix, une rue sale que le froid vidait. Il frappa à la porte dépeinte de la grande maison noire et triste. Ce fut Joséphine Mouraud, la mère, qui vint ouvrir. Elle reconnut tout de suite David, dont la physionomie était populaire à l’Épeule. Et son accueil le rassura :

– Monsieur David… Ah bien !…

Elle s’effaçait, le faisait entrer dans le couloir sombre, aux murs moisis, et imprégné d’une odeur de lessive et de repassage.

– Je n’ose pas vous faire entrer, la maison est pleine de linge… On lessive.

– Ne vous dérangez pas, j’étais tout bonnement venu vous rendre le manteau d’Annie…

– Vous êtes trop bon.

– Et vous demander si elle ne pourrait reprendre ses lessives chez Madame Albertine.

Le visage de la mère exprima le regret :

– C’est bien dommage, monsieur David, mais la petite ne veut décidément plus.

– Elle n’est pas assez payée ?

– Elle était fort bien payée, monsieur David, mais je ne sais pas, la dernière fois, elle est revenue en avance, en disant qu’elle était malade, qu’elle avait eu vraiment trop froid. Et depuis, elle ne veut plus rien savoir. Je regrette bien, croyez…

– Voulez-vous l’appeler ? Elle est ici ?

– Oui, je l’appelle…

Elle disparut dans le fond de la cuisine. Elle revint seule, la minute d’après.

– Elle ne veut pas venir, monsieur David, elle est honteuse, elle dit qu’elle est trop sale. C’est vrai qu’on est en pleine lessive… Elle dit que ce n’est pas la peine, qu’elle n’aime plus travailler chez Madame Albertine. Elle est têtue, vous savez.

– C’est bon, dit David.

Il s’en alla. Il grommelait :

– Petite bégueule ! En voilà une pimbêche ! Je la vois venir, la demoiselle, elle veut me faire marcher, me tenir la dragée haute ! Rien à faire, qu’elle essaye d’en faire chanter d’autres ! Ça ne prend pas, elle perd son temps !

Mais au fond, il sentait bien qu’il se payait de raisons. Tout cela n’était pas vrai, tentait seulement de masquer à ses propres yeux cet écœurement, ce dégoût de lui-même qu’il ressentait et qui ne laissait pas de l’étonner.

II

Ingelby faisait antichambre dans le salon de David. La pièce était somptueuse. Mais Ingelby, qui possédait en son cabinet de travail un secrétaire de Boulle, de rêches, secs et durs tapis persans vieux d’un siècle, et des toiles bitumeuses et salies de Ruysdaël et de Memling, regardait avec indifférence ce luxe un peu brutal où se complaisait David. À l’éclatante symphonie des grenats, des rouges et des ors du salon, il préférait la brume bleutée des lointains du parc, les rousseurs des fourrés, le grêle et dense lacis des branches noires sur le fond de grisaille du ciel, les verts ternis, flétris, des pelouses gelées où s’attardait comme une écume la blancheur des neiges figées en plaques, çà et là. Un soleil livide et malade, d’un jaune incertain, bas à l’horizon, derrière les cimes dépouillées et desséchées des grands arbres, dardait obliquement ses faisceaux, dans cette atmosphère voilée, ce ciel pâle, ce grand silence hivernal.

Ingelby avait cinquante-cinq ans. Nul ne pouvait se vanter de bien connaître ce flegmatique, austère et taciturne personnage. De naissance modeste, très instruit, très lettré, sans que l’on sût comment, il s’était pour la première fois signalé à la curiosité publique par son mariage avec mademoiselle Bargerel, fille unique de gros marchands de tissus. Il n’apportait rien. Elle recevait sept cent mille francs de dot. Il les utilisa, non comme on eût pu croire en quelque négoce de laine plus ou moins directement rattaché à celui de ses beaux-parents, mais à monter une fabrique de limonade. On sut plus tard qu’il avait été un certain temps à Bruxelles employé dans une usine analogue, autrefois. Il en avait soigneusement retenu les procédés et méthodes. Et il se mit à fabriquer un liquide jaune clair, couleur champagne, d’un goût sucré, qui rappelait assez la saveur de la mandarine, et qui pétillait dans les verres en produisant une abondante effervescence. Une vaste publicité, un emballage original, le goût désastreux du public pour ces néfastes boissons pétillantes et artificielles, un nom heureusement choisi, lancèrent rapidement la « Bulle d’or au jus de mandarine », comme disaient les réclames. Et de vanter, avec certificats médicaux à l’appui, les propriétés toniques, diurétiques et stomachiques de la « Bulle d’or ». En quelques années, Ingelby contribua à délabrer sans remède des milliers de tubes digestifs et ramassa trois millions.

Il acheta un vaste terrain, entre canal et voie ferrée, dans le quartier de la Guinguette. Il l’hypothéqua au maximum, trouva pour ce qui lui manquait un associé et commanditaire. Et l’on commença d’édifier la grande brasserie dont il rêvait. Il faillit bien s’y casser les reins. Le terrain était spongieux et incertain. Il fallut établir douze cents pilotis de béton. Cela doubla le devis de la bâtisse. Ingelby laissa achever le travail, puis refusa de payer, incriminant la responsabilité de l’entrepreneur, qui aurait dû prévoir ce supplément de dépense. L’affaire traîna des années. Expertises, contre-expertises, arbitrages qui n’arbitraient rien, toutes les manœuvres judiciaires susceptibles de retarder l’évolution de l’affaire furent savamment utilisées. Au bout de quatre ans, l’entrepreneur fit faillite. Ingelby savait l’art de se concilier l’amitié des syndics. Il transigea avec la masse des créanciers pour un règlement comptant de 60 %.

Puis commença la bataille avec l’associé. Ingelby n’aimait pas partager. Il avait fait insérer dans l’acte d’association une clause stipulant que tout manquement à l’honneur capable de nuire à la prospérité de l’association entraînerait de plein droit l’exclusion de la société, à charge pour le co-associé de rembourser au défaillant sa part dans l’affaire. On achetait de la saccharine à des fraudeurs hollandais, pour la fabrication des sirops de grenadine et de citron. Ingelby, un beau matin, s’en déclara averti pour la première fois, manifesta une loyale indignation et réclama l’application de la clause d’exclusion. Ce fut un gros scandale. L’associé d’Ingelby lui tira deux coups de revolver, le rata, et fut condamné à deux ans de prison avec sursis.

Ingelby était libre. Il commença la bataille pour conquérir les cabarets. Les brasseries, dans le Nord, ne vendent de bière qu’autant qu’elles sont propriétaires du fonds des cabarets où l’on débite. L’effort des grandes brasseries tend à accaparer ainsi le plus possible de fonds de commerce, où elles imposeront leurs bières, leurs sirops, liqueurs et vins, sans leur verser de ristourne en fin d’année. La guerre sur ce terrain est si acharnée qu’un cabaret « libre de brasseur » est chose rarissime à l’heure actuelle.

Ingelby y mit une patience de mineur qui chemine. Il sentait où allait la foule, cet homme, il devinait où était l’avenir, demain. Il offrait gratuitement l’installation de pompes à pression pour obtenir la bière gazeuse. Il répandit le premier la bière dite allemande, à basse pression, les bières brunes, teintées de sucre caramélisé et corsées d’une addition d’alcool. Il pensa tout de suite à monopoliser les buvettes de cinéma. À qui lui cédait son fonds, il sous-louait moins cher qu’il ne payait lui-même au propriétaire. À quiconque faisait bâtir, il allait offrir des actions de la brasserie en échange d’un bail. Il créa une filiale pour l’achat des terrains d’angle et la construction de cafés. Il abusa du droit qu’on a d’empoisonner les gens, en incorporant dans ses bières des doses démesurées d’acide carbonique, qui les rendaient souverainement agréables et nuisibles. D’année en année s’étendit davantage la brasserie, le long des quais, et la suzeraineté d’Ingelby sur le pays. Quand la guerre éclata, il avait réalisé une grosse fortune.

La guerre n’arrêtait pas cette ascension. Ingelby ne brassait plus, mais il continuait les limonades, les sirops. On n’avait plus rien à boire, on avalait n’importe quoi. Ingelby augmentait les prix tandis que baissait la qualité. Les concurrents ne travaillaient plus. Lui avait eu cette chance de posséder une avance de sucre, de produits chimiques et de charbon. La découverte de stocks, ça et là, chez des raffineurs de la région, lui permit de marcher un an. Tout de même, il voyait venir l’heure où il faudrait cesser. Tout manquait. Et il n’était pas, comme David, de ceux qui vont droit au danger. Ingelby avait pour arme la prudence. Il savait bien que si la France triomphait, ses tractations pourraient lui coûter cher. Heureusement pour lui, au début de 1915 commença à fonctionner le ravitaillement franco-américain. Là, Ingelby était dans son élément. Il connaissait beaucoup de monde, des maires, des adjoints. Il eut bientôt du sucre et du charbon. On s’arrangeait pour faire arriver, au nom de la commune, des suppléments dont Ingelby prenait possession. Il obtint aussi des licences pour importer de Belgique des pommes de terre et des betteraves qu’il distillait. On lui livrait, il payait, toujours d’après la bonne règle, exigeant des reçus, tenant ses livres. Si, plus tard, on lui cherchait noise il entraînerait avec lui dans la bagarre pas mal de noms retentissants.

Il recommença la bière, ou tout au moins un trouble mélange qu’on appelait de la bière. Il continuait la limonade. Il vendit sous le nom d’eau-de-vie des alcools de bois colorés. Il fit du vin en laissant gonfler et en pressant des raisins secs. Il fabriqua même du Champagne synthétique.

Il gagna énormément d’argent. Ingelby était l’homme le plus discret, le plus poli, le plus austère qu’on pût rêver. Il ne fumait pas, ne buvait pas, n’avait ni maîtresses ni chevaux. Il vivait d’eau minérale et de lait, de biscottes et de légumes bouillis. Il se disait végétarien. Il suivait les récitals de grande musique de la Société industrielle de Lille et collectionnait les vieux meubles. Un type comme Barthélémy David, brutal, cynique, prodigue, amateur de femmes et de bonne chère, joueur et passionné, lui déplaisait et le froissait. Au cercle, ils se fréquentaient peu. Il y avait entre eux cette espèce de rivalité qu’on trouve entre parvenus. Il avait fallu, pour qu’Ingelby se décidât à venir voir David, une nécessité impérieuse.

C’est qu’en effet Ingelby marquait de sucre. On attendait du sucre du ravitaillement pour un village voisin. Ingelby s’en était réservé sa part. Mais le gel bloquait les canaux. Des péniches attendaient dans la glace, entre Selsaete et Gand, la fin du froid que rien n’annonçait. Ingelby avait pensé obtenir par Lacombe, maire d’Herlem, ce qui lui manquait pour travailler quelques semaines. Mais depuis une récente affaire où Marellis avait interpellé Lacombe devant tout le conseil municipal, le maire, pour un moment, se sentait tenu à la prudence. Ingelby s’était résigné à venir voir David.

Il regardait toujours par la fenêtre. Il entendit derrière lui Barthélémy David qui entrait. Alors, il se retourna lentement.

– Je suis désolé, disait David.

– Mais non, mais non…

Leur opposition de tempéraments et de caractères se marquait dans leur physique. David était grand, large, parlait haut, affirmait sa pensée du geste. Ingelby, petit, mince et droit, le teint très pâle, les yeux morts derrière un pince-nez sévère, avait l’air d’un professeur de grammaire, mais le geste court et sec de la main disait l’homme autoritaire. Le front tendu affirmait la volonté. Et la nervosité des doigts maigres, une certaine mobilité de la narine, en dépit d’une impassibilité voulue, décelaient l’émotivité, l’orgueil, les réactions intérieures profondes. Il avait une façon à lui de fermer les paupières, de masquer le regard terne de ses yeux gris, comme pour cacher en lui sa pensée, ne laisser deviner que ce qu’il voulait bien lâcher.

– Voilà, dit-il, j’ai besoin de sucre.

– Je m’en doutais, sourit David.

– Et j’ai pensé que vous pourriez… J’ai tout de suite à vous dire que je ne veux en rien passer par l’entremise de l’ennemi… Il est bien entendu que je n’aurais affaire qu’à vous.

– C’est entendu, dit David. Vous aurez votre sucre. Seulement, vous savez mes conditions. Je dois payer en marchandises. Les Allemands n’ont pas besoin de nos bons de ville. Il leur faut des tissus.

– J’y avais pensé…

– Parfait…

– Oui, Villard, le confectionneur, possède un stock de peigné dans ses caves. Je suis en compte avec lui.

– Eh bien, nous ferons un échange. Mon sucre pour vos tissus. Je viendrai voir ça chez Villard. Faites ouvrir quelques paquets.

– Les pièces sont en caisses. On les avait enterrées…

– Bon, bon, dit David, je dois vous dire encore que je compte dix-huit francs le kilo de sucre.

– C’est beaucoup, fit Ingelby.

– Pas du tout ! Je sais ce que ça vous coûte ailleurs…

Il riait. Ingelby demeurait impassible.

– C’est bon, dit-il. Quant aux tissus, vous verrez sur place ce que vous pouvez en offrir. Enlèvement par vos soins, bien entendu.

Il lâcha, toujours flegmatique, une flèche de Parthe, dont on ne sut si elle était voulue ou non.

– Je sais que vous avez pour cela des facilités spéciales…

David ne releva pas.

– Entendu.

\*

Le ciel de février pesait sur la terre, un ciel bas, gris, lourd de neige, balayé d’un grand vent de Nord-Est. Sous cet infini tumultueux et roulant, le canal gelé, mort, s’allongeait, descendait comme un banc de glace vers le pont Morel, les bicoques du quartier de la Vigne et de la Basse-Masure, et le cimetière. Les quais immenses, déserts, avec leurs rails rouillés et leurs pavés cimentés de neige durcie, s’ouvraient largement à la bise. Des spirales d’une poussière âpre y tournaient en trombes. Tout au long, des deux côtés, s’alignaient les murs poudreux des entrepôts, les cabarets de débardeurs, les maisons tassées, minables et dépeintes des ouvriers. Gela était gris, pauvre, uniformément triste. Et, surplombant cette misère, cette ville morte et comme figée, les hautes grues noires et squelettiques, les ponts roulants, les flèches d’acier croisillonnées, les câbles, les poutrelles en X, dressaient un enchevêtrement cyclopéen de machines monstrueuses et rouillées, lamentablement inutiles. L’écluse, un peu après le pont Morel, barrait la perspective fuyante et blanchâtre du canal gelé, dressait la nette forteresse de pierre et d’acier de ses murailles et de ses portes boulonnées. Plus loin encore, le pont du chemin de fer, un pont métallique aux caissons peints en gris, enjambait les quais, y jetait une ombre noire. Tout cela moucheté, souligné de vestiges de neige glacée, baigné d’une diffuse clarté fuligineuse, prenait un aspect lugubre et désenchanté, cette apparence inhumaine d’une nature artificielle, créée par l’homme pour son mieux-être, et l’accablant seulement d’une infinie laideur, l’emprisonnant implacablement dans la pierre, le fer, et le labeur sans espérance.

Vers le milieu des quais, sur la droite, un pont roulant travaillait, solitaire, vivant, parmi cette assemblée de machines mortes. Campé sur quatre membres hauts et squelettiques, il roulait avec lenteur, allant, venant, laissant tomber de haut une benne aux mâchoires ouvertes dans le fond du canal, par une large trouée dans la glace. On ne voyait pas l’homme encagé dans une cabine qui le menait. Et il avait l’air d’une énorme bête, occupée à quelque patient et colossal ouvrage. Il ramenait du fond du canal une boue noire ruisselante, la déversait dans un entrepôt. Par la porte ouverte de cet entrepôt, on apercevait une vaste cour où une foule de miséreux, piétinant dans l’eau froide et le limon noir, chargeaient des sacs et des brouettes.

C’était là une idée de Barthélémy David. L’entrepôt, le pont roulant, lui appartenaient. Il savait la détresse de la population, par ce froid sibérien de l’hiver de 1917. Il avait largement distribué l’argent, la viande, le blé. Il avait obtenu des autorités allemandes une dizaine de wagons de houille. Puis, se souvenant d’avoir vu jadis de petits pauvres chercher du charbon dans les boues de dragage, il avait pensé à faire racler le fond du canal par la benne de son pont roulant. Chaque jour maintenant une foule venait chercher des chargements de cette boue combustible, lentement accumulée par les poussières et les morceaux de houille tombés des péniches autrefois.

David, de son bureau, regardait cette cohue pittoresque. Peu d’hommes. Des femmes, des vieux et des enfants surtout, des gamins aux pieds perdus en des bottines démesurées, rattachées à leurs chevilles par des ficelles et ballottant comme d’informes choses. D’autres en pantoufles sans semelles, d’autres pieds nus, se coupant la peau aux arêtes de glace. Des femmes drapées en de vieux manteaux, des imperméables, des toiles d’emballage, les jambes ficelées en des papiers gris, les mains et les manches enfoncées dans de vieux bas coupés. Des garçons en jupons, comme des filles. De vieux hommes emmitouflés de rideaux, de velours de fauteuils, la tête encapuchonnée dans des peaux de chats ou des peaux de lapin, pareils à des Esquimaux. On se serrait des ficelles autour des poignets. On ne se lavait plus. On épargnait avarement cette pauvre chaleur animale que fournissaient à peine les organismes sous-alimentés. David, sur ces visages, retrouvait des signes connus, la marque de la faim et du froid, des yeux qui coulaient, des gencives scorbutiques, des clous, des anthrax, des polypes. Aux mains, des boursouflures, engelures bleuies que la gelée faisait éclater et saigner. Toute une souffrance imméritée. Les gosses riaient encore, gardaient la gaieté de l’enfance dans ce dur travail, ce piétinement parmi l’eau, la boue et la glace. Les vieux, les femmes ne riaient plus. Trois ans d’attente, la privation poussée à la limite extrême des forces humaines, l’absence des fils et des maris, les morts, l’oppression du vainqueur, avaient tué le goût de vivre. On ne luttait plus que pour les enfants, ceux dont on avait la charge et qu’on ne pouvait tout de même pas abandonner.

La benne, toutes les minutes, apportait son chargement de vase noire, le lâchait de haut. L’eau ruisselait, s’écoulait, vite glacée, sur le pavé gris. Avec des pelles à charbon, des râteaux, des outils de fortune, on se précipitait, on recueillait dans des seaux, des marmites, des sacs, cette boue à demi congelée. On y barbottait jusqu’aux genoux, jusqu’aux coudes, on en sortait bras et jambes gainés de noir. On chargeait les sacs, les seaux, sur des brouettes, des baladeuses, des chariots bizarres fabriqués avec une caisse et deux roues de fortune, ou bien sur des voitures d’enfants, ou encore on s’en allait, sa charge sur l’épaule et le dos arrosé d’un liquide couleur de houille qui se figeait sur les vêtements. Sur toute cette agitation, le ciel impitoyable, lourd encore de neige prochaine. Et, très loin, l’éternelle et grondante rumeur du canon.

– Un de ces prochains jours, pensait David, il faudra que je me décide tout de même à faire débiter les gros arbres de mon parc.

Il sortit, il traversa la foule, s’enfonçant vers le magasin couvert. Il attendait les voitures de l’armée allemande qui devaient lui apporter les tissus de chez Villard. Elles arrivaient l’une après l’autre, entraient au fond des magasins, jusqu’à l’embranchement de la voie ferrée où l’on chargeait les caisses de tissus sur les wagons. Comme il écartait familièrement les gamins et les femmes pour se frayer passage parmi la tourbe, il fut brusquement face à face avec Annie Mouraud. Elle était venue avec une petite voiture d’enfant chercher un sac de boue.

L’émotion, chez David, ne se traduisait guère que par une imperceptible altération de la voix, un rien de moins assuré dans le regard. Il se maîtrisait, se contenait, s’imposait admirablement un sourire, une attitude, une plaisanterie. Ce fut donc seulement d’un ton légèrement enroué qu’il demanda paisiblement :

– Tiens, Annie ! Et qu’est-ce qu’on fiche ici ?

Et qu’est-ce qu’on fiche ? redit-il.

Elle avait caché ses mains gantées de boue derrière son dos. Elle paraissait effarée. Elle balbutia :

– Rien, rien, monsieur David… Je…

Elle fit un geste vague et ne trouva plus un mot à dire. Lui la regardait. Il y avait en lui, à cette heure, un remords, une souffrance inconnue, une peine qui était faite d’autre chose et de plus qu’une simple pitié devant cette malheureuse aux mains gelées et entaillées, au visage bleui.

– Et que fait-on ici ? redit-il.

Elle montra le tas de houille ruisselante.

– Viens, dit-il.

– Venir ?

– Au bureau, oui. Je vais te la faire remplir, ta voiture… Un sac de boulets, ou de l’anthracite… Allons, dépêche-toi.

Elle le regardait, immobile.

– Hé bien, qu’attends-tu ? Prends ta voiture.

Déjà, il mettait la main sur le brancard.

– Je ne veux pas, monsieur David, murmura Annie, d’une voix basse mais ferme.

Il s’arrêta, la regarda, étonné, sans comprendre.

– Tu ne veux pas ? Qu’est-ce que tu ne veux pas ?

– Du charbon.

– Par exemple ! Et pourquoi ? Tu as trop chaud, peut-être ?

– Je ne peux pas… redit Annie, tout bas.

– Mais pourquoi ? Pour cette sottise de l’autre jour ? Une plaisanterie, un geste sans conséquence ? En voilà des grimaces !

Il s’irritait, élevait la voix.

– C’est stupide, à la fin ! On n’a jamais vu des choses pareilles ! Tu deviens ridicule, ma petite ! Je ne te demande rien, moi, je n’ai pas la prétention de… Que diable, je n’ai jamais mangé personne ! Tu as froid, je t’offre un secours, deux fois rien, à toi comme à n’importe qui. C’est bien mon droit, je pense ? Pourquoi ne puis-je pas te faire plaisir comme à tout autre ? Réponds, mais réponds donc, petite sotte !

Elle secouait la tête sans mot dire, butée.

– Alors, tu ne veux pas ?

Elle ne dit rien.

– Hé bien, cria David, va-t’en te promener ! Tu es une petite imbécile et une petite prétentieuse ! Je ne t’aurais pas mangée, après tout ! Va-t’en au diable avec ton charbon, va-t’en te tremper les pieds et les mains tant que ça te plaira. Je n’ai pas pour habitude de supplier les gens d’accepter les cadeaux. Bonsoir !

Il enfonça ses mains dans ses poches, lui tourna brutalement le dos et s’en alla. Il se dirigea vers le fond des entrepôts, à l’endroit où le quai couvert longeait l’embranchement de la voie ferrée. Là des Allemands en treillis bleus délavés chargeaient dans des wagons les caisses de tissus de l’usine Villard. David regardait, encore furieux, inattentif, remâchant sa colère. Tout de même, il remarqua à un moment donné la chute d’une espèce de sciure dans le transbordement d’une caisse.

– Halte !

Il s’approchait, ramassait cette poussière jaunâtre.

– Des mites ! Ouvrez cette caisse.

On l’enfonça à coups de marteau. On déballa les pièces. Elles étaient dévorées de mites.

– Ouvrez les autres caisses, dit David.

Neuf caisses sur dix étaient attaquées. David jurait et sacrait. Il fit vider les wagons, retirer tout ce qu’on avait chargé déjà. Et il revint vers son bureau, en proie à une colère noire, où se mêlaient, sans qu’il les distinguât nettement l’une de l’autre, les deux déconvenues de cet après-midi.

III

En arrivant le soir, vers six heures, au cercle, il trouva attablés Ingelby et Villard avec le vieux Wendiével. Ils jouaient au poker. Il y avait dans le salon fort peu de monde. David alla droit à Ingelby et Villard. Et leur frappant sur l’épaule :

– Dites donc…

– Un instant, dit Ingelby, montrant son paquet de cartes. Je suis à vous. Je dis cinquante à voir…

Et il acheva la partie. Puis, se levant, il fit face à David :

– Hé bien ?

– Vos laines sont pourries de mites. Reprenez-les et pavez-moi mon sucre.

– Des mites ?

– Ne faites pas l’innocent, vous saviez ce que vous faisiez, Villard et vous, en me vendant sur échantillon et en inventant vos histoires de caisses. Ç’a d’ailleurs bien failli passer… Qui aurait écopé, là dedans ? David, parbleu, cette fripouille de David… C’est crapule ! Je Vous rends vos laines, payez-moi mon sucre.

– Je n’ai rien à voir en cette affaire, objecta Ingelby. Les tissus étaient à Villard. Vous les avez examinés, acceptés… Je ne vois pas du tout…

– Vous allez prétendre que j’ai accepté en paiement des tissus mités ?

– Je ne prétends rien. Je dis seulement que le marché a été conclu, signé régulièrement, que vous acceptiez les marchandises en leur état actuel…

– « Et compte tenu des détériorations résultant d’un séjour prolongé à l’humidité… », acheva Villard, qui s’était levé aussi. Le tout est stipulé.

– C’est un peu fort, s’exclama David. Voyons. Villard, vous saviez mieux que personne que j’entendais par là le coulage des teintures, le jaunissement des cotons, des choses comme ça. Mais tout de même pas des mites !

Villard leva les sourcils, eut une expression de regret poli.

– Les conventions font la loi entre les parties. Je regrette.

– Hé bien, ça ne sera pas la loi pour moi !

– Vous n’escomptez pas que les tribunaux… glissa Ingelby avec un sourire légèrement narquois.

David se tourna vers lui d’une pièce :

– Je me fous des tribunaux, et de bien d’autres choses. Je suis solide assez pour me faire justice moi-même. Et avec ou sans tribunaux, tu reprendras tes tissus, Villard, et tu paieras ton sucre, Ingelby, ou je vous jure que vous irez tous les deux passer en prison…

– En prison ! rit Villard.

– Il y a des juges en France, David, glissa Ingelby de son ton froid et toujours paisible. Vous n’êtes pas encore César.

– Il y a aussi des prisons en Allemagne, Ingelby, riposta David.

Il y eut un silence. Villard avait blêmi. Une consternation générale frappait tous ceux qui assistaient à cette dispute. Seul Ingelby était demeuré froid.

– Ainsi, reprenait David, on s’est dit : « Je vais rouler David, lui refiler des mites contre son sucre… Ils s’arrangeront avec ça en Allemagne, et s’ils se fâchent, c’est lui qui écopera. Et de toute façon, avec un acte régulier, nous aurons avec nous la loi et les prophètes… » Hé bien, non, avec ou sans contrat, et quand le diable s’en mêlerait, vous me rendrez mon dû, ou vous partirez pour l’Allemagne !

Il avait crié cela tout haut, dans sa fureur. On se regarda avec inquiétude.

– Pas si haut ! souffla le vieux Wendiével.

– Je m’en fous ! As-tu compris, Ingelby ?

– J’ai surtout compris, dit Ingelby de sa voix froide, que vous nous avouez ici, au milieu de gens honorables, de singulières accointances avec l’ennemi et des protections plus que suspectes…

– Les accointances ? Et vous autres ? Vous n’avez pas affaire aux Allemands, toi et ceux de ta bande. Mais vous savez très bien où ils s’en vont, vos tissus, quand vous venez me les vendre. Et vous pleurez pour me les vendre ! On ne vend pas aux Allemands, on vend à David… À lui de courir le risque, à lui d’encaisser le coup dur…

– Comment ! Vous suspecterez…

– Villard, ne me fais pas rire. Tu les as brûlés comme Decraemer, tes stocks ? Tu n’as pas installé chez toi un « Service Bruxelles », avec des employés qui connaissent le flamand ? Moi, je veux bien, il faut vivre, je n’ai rien à dire. Mais j’aimerais mieux un peu plus de franchise et pas tant de grimaces. Vous êtes les mauvais riches. Vous imposez au pauvre populo des principes et des haines que vous n’avez pas. Il y a pour vous deux guerres, celle des pauvres bougres et celle des riches, et vous prêchez la morale sans la respecter.

Autour de lui régnaient la stupeur et la colère chez les uns, et le contentement chez d’autres, chez ceux qui avaient gardé les mains nettes et que cette apostrophe vengeait, « Voilà ce que c’est, disait-on, d’avoir consenti à ces trafics ».

Villard, furieux, devinant la réprobation des sincères, cria :

– C’est tout de même trop fort, un homme comme moi, qui ai refusé de travailler pour l’ennemi…

– Parce qu’on vous en a empêché ! Parce que Hennedyck…

– Et c’est vous qui aurez le toupet de m’adresser des reproches, vous qui frayez ouvertement avec l’ennemi, David, qui partez chaque semaine pour l’Allemagne, qui aidez la population là vivre, qui prolongez la guerre…

– Et après ?

– Ah ! vous avouez donc !

Et une rumeur de triomphe et d’indignation enveloppa David :

– On le savait bien !

– On ne le voit qu’avec des officiers…

– Ce sont des voitures allemandes qui enlèvent ses marchandises…

– Il était en tenue d’officier boche à la gare de Lille…

– Se laisser insulter par ça !

Dominant le tumulte, les cheveux gris en bataille, David hurla :

– Oui, je vais en Allemagne, oui je vends des tissus là-bas ! Et je ne m’en cache pas, je travaille, je fais du commerce, j’ai le culot de me mettre au-dessus de vos petits décrets et de vos petites morales ! Et j’aide à vivre ceux de là-bas comme ceux d’ici. Où est le crime ? Ils claquent du bec comme les autres, ils nous valent. Je leur vends de la laine, et je fais bien ! Les Boches, les Boches ! Vous êtes marrants, vous autres, avec vos Boches, leurs gaz asphyxiants, leurs sous-marins, leurs atrocités… Et nous autres ? Et le blocus ? On ne la fait pas, la guerre aux femmes, aux enfants ? Vous ne le savez pas, qu’il en crève de faim et de froid des milliers tous les jours, là-bas ? C’est plus loyal, peut-être, que de foutre un paquebot la quille en l’air ? Laissez-moi rire ! Non, pas de morale, pas de conscience quand on fait la guerre. Chacun se débrouille ! Et on n’est pas un traître parce qu’on fait du commerce avec des gens à qui on achètera encore demain. Un fraudeur n’est pas un voleur. L’État n’est pas ma conscience ! Foutez-moi la paix !

« Et puis, voulez-vous que je vous dise qui sont les vraies canailles ? Ce sont des types comme toi, Ingelby ! Moi, je trafique, j’achète, je vends. Je suis utile. Par moi, les gens bouffent. Ceux de ta bande, ils affament. D’où vient le sucre ? Le charbon ? Le riz ? Les orges ? Pourquoi peux-tu encore brasser ? Où trouves-tu tout cela ? Pas en Allemagne, non, c’est trop dangereux. Par le ravitaillement ! Parce que tu sais tirer des combines avec ceux qui sont bien en place. Tu ne fais pas les Boches, mais j’aime cent fois mieux faire les Boches, et ne pas avoir sur le cœur les saloperies que tu accumules !

Il souffla, livide de fureur. Une étonnante expression d’énergie et de violence rendait saisissante sa lourde face carrée et grasse, une face plissée, jouisseuse et massive, à la Wallenstein. Il lui manquait véritablement, à cette heure, la cuirasse de fer et l’épée à coquille, devant lui, Ingelby, impassible, pâle, le fixait de son regard glacé et ne disait plus un mot.

– Voilà, reprit David. Maintenant, j’attends. Mon argent dans trois jours ou bien l’Allemagne. Bonsoir.

Il s’en alla au milieu d’un brouhaha.

\*

Il eut son argent la semaine d’après, mais des amis ne lui cachèrent pas qu’Ingelby se proposait de lui faire payer cher ce succès après la guerre.

Chapitre III

I

Vers la fin de 1917, Félicie Laubigier, la mère d’Alain tomba malade. Les privations, la faim, le froid terrible de cet hiver, le souci de cette guerre qui n’en finissait pas, l’inquiétude de voir la petite Jacqueline s’anémier lentement, et Camille, son plus jeune, courir les rues faute d’école et polissonner avec les gamins du quartier, tout cela usait Félicie. Par-dessus tout, elle était sans nouvelles d’Alain. Parti pour le front avec les équipes de travailleurs forcés, de « brassards rouges », il n’était plus revenu, ne donnait plus signe de vie. Peut-être était-il mort sans que la mère le sût, sans que personne se donnât le mal de la prévenir. Cette incertitude la tuait.

L’hiver de 1917 fut effroyable. Dès le début, il s’annonça sévère, d’autant plus qu’on avait le ventre vide. La misère à Roubaix, à l’Épeule, était inimaginable. La ville paraissait une cité de moribonds. On ne voyait que mines hâves, faces blêmes, yeux tirés, maigreurs effrayantes. Les vieillards mouraient, la tuberculose ravageait l’enfance et l’adolescence. Au cimetière, on contemplait avec stupeur les innombrables tombes de jeunes gens de dix-huit à vingt ans. Des gens qui s’étaient perdus de vue quelques semaines se retrouvaient, se reconnaissaient avec effarement. Il y avait, dans le Nord, avant la guerre, beaucoup de buveurs de bière, gens à vastes panses, à mines fleuries. Ceux-là surtout étaient lamentables. Faute de cette bière généreuse, leur embonpoint avait fondu, et cette débâcle les laissait vides, flasques, incroyablement vieillis. Le gros Semberger, qui habitait derrière chez Félicie, faisait pitié. Des bajoues flottaient et s’affaissaient sur sa gorge. Il était dans sa peau comme dans un vêtement trop lâche et pendant. Il caractérisait lui-même d’un mot imagé cet effondrement.

– On peut se laver avec la peau de son ventre, disait-il.

Chacun se débrouillait tant bien que mal. On recevait du ravitaillement des légumes secs, carottes, juliennes, pommes de terre déshydratées, qu’on laissait regonfler dans l’eau. C’était immangeable. Le lard américain était rance. Le lait et les biscuits manquaient. Il fallait remplacer le café par de l’orge torréfiée, on ne parlait plus de beurre. Les squamules de maïs, – on appelait cela de la « céréaline » – servaient à faire des bouillies, des soupes, des ratas. On partageait strictement le pain. On allait, toute une famille ensemble, peser les portions de chacun sur la balance du père Duydt. Les gens se prêtaient de l’un à l’autre, de frère à frère, à des taux usuraires, une tartine, une noix de saindoux. Par tout le quartier régnait un système de troc. Une tasse de café moulu s’échangeait contre un paquet de sel, un cube de miel artificiel contre un kilo de riz. Le fer à gaufres de Félicie faisait le tour de l’Épeule, avec le brûloir à café de sa belle-sœur Flavie. On rétablissait des installations d’élevage. Chacun avait son clapier, son poulailler. Des journées entières s’écoulaient à chercher de l’herbe le long du canal et des fossés pour les lapins. Certains défonçaient le dallage des cours pour y enfouir quatre ou cinq plants de pommes de terre. D’autres installaient de caisses de terreau dans les gouttières. On cultivait en pots en bacs, ou dans de vieilles marmites, des petits pois, des choux, de la salade. Plus un coin de terre inoccupé. Tout terrain vague était converti en jardins ouvriers. Les gens s’organisaient en commun pour la défense, la garde de nuit. Car il fallait veiller sur ces carrés de chou comme sur an trésor. Les gens avaient donc établi des baraques où dormait un veilleur armé d’un bâton. Les jardiniers amateurs arrivaient à des prodiges de patience pour épargner de la terre, de la semence. L’homme avait désormais pour lui le temps. On défonçait, on amendait des terrains pleins de cailloux, on comptait ses graines une à une. Certains plantaient du blé en pots, grain par grain, pratiquaient le repiquage puis le buttage à la mode chinoise, qui consiste à entourer le pied de chaque tige d’un amas de terre pour favoriser la multiplication des tiges secondaires. Certains arrivaient ainsi, par sept ou huit repiquages et buttages successifs, à un rendement extraordinaire. Les Allemands encourageaient ces méthodes, les enseignaient, les propageaient. Ils répandirent le procédé du repiquage des germes de pomme de terre. Pour cela, on laisse germer à l’air la pomme de terre, on coupe les longs germes blancs, on les repique comme des plants au lieu du tubercule lui-même. Une pomme de terre peut ainsi fournir jusqu’à quarante pieds. Une ingéniosité sans limite, servie par l’ennui, par le désœuvrement, aboutissait à des prodiges. On revenait à une espèce de sauvagerie, de civilisation primitive, où chacun, suivant ses goûts, ses connaissances, ses ressources, fabriquait, échangeait, consommait ce qu’il pouvait. L’un, comme le père Duydt, fabriquait du cidre avec des pommes pourries. D’autres bouillaient de l’orge et du sucre pour s’en faire une vague bière. Decooster, l’ancien boucher, utilisait ses machines de charcuterie à malaxer les graisses et fabriquer une pâte huileuse qu’il appelait savon et vendait très cher. Félicie incorporait de la suie et du sucre brûlé dans du saindoux fondu et faisait du cirage. Saindoux, céréaline, lait concentré, et un jaune d’œuf malaxés ensemble composaient une pâte jaune et grasse, qui, étalée sur le pain, donnait avec beaucoup de bonne volonté l’illusion du beurre. On pratiquait tous les « ersatz », toutes les inventions, toutes les imitations. La question des chaussures était un problème insoluble, somme celle du combustible. Chaque foyer avait, par ses froids sibériens, dix kilos de charbon par semaine.

Tous ces soucis retombaient sur la mère, la responsable. Manger, chauffage, éclairage, vêtements, petits desserts des jours de fête, tout ce qui fait l’existence, la vie familiale, lui incombait, à elle, la vraie victime.

– Quand la mère s’abandonne, disait Félicie, toute la maison est triste, n’est-ce pas ?… On ne peut pas…

Et comme toutes les autres, elle allait, se donnait, s’épuisait sans compter, pour maintenir chez les siens le goût de vivre, l’impression d’un foyer, d’une existence encore acceptable.

Outre ces soucis matériels, outre l’angoisse ou elle était au sujet d’Alain, le petit Camille l’inquiétait. Malade, souvent couchée, elle le surveillait moins, incapable de contrôler ses jeux et ses sorties. Jacqueline n’avait que treize ans, manquait encore d’autorité. Et Camille, qui n’était certes pas méchant, se laissait gagner par l’exemple de ses camarades du quartier, devenait voleur, vagabond, mal poli. Plus d’écoles. Les Allemands les avaient requises pour en faire des hôpitaux. On faisait classe deux heures par jour dans un petit cabaret meublé tant bien que mal de tables et de bancs. Ni feu, ni livres, ni cahiers. On griffonnait sur de vieux registres et, s’il faisait trop froid, l’instituteur vous relâchait. Car on manquait de charbon et l’encre gelait. Camille fréquentait les petits Duydt, allait voler dans les voitures et les camps allemands, pillait les maisons abandonnées. Vie amusante et joyeuse, qui n’avait d’autre inconvénient que de leur ôter prématurément tout sens moral. Félicie devinait ces vols, retrouvait dans les poches de Camille du tabac, des pfennigs, des cartouches, de la poudre, et s’alarmait.

À côté l’exemple des « malins », de ceux qui se débrouillaient et s’enrichissaient, décourageait les plus tenaces ; on voyait des femmes de vie, des changeurs d’or des travailleurs volontaires, frayer avec les Allemands gagner beaucoup d’argent, rapporter chez eux des vivres. L’un travaillait comme jardinier pour l’ennemi, revenait chaque soir avec un filet plein de légumes. L’autre confectionnait des sacs de tranchées dans une ou deux usine qui tournaient encore, et volait des tissus, les revendait, se faisait de beaux profits. Un troisième conduisait les camions automobiles qui opéraient les enlèvements dans les fabriques. D’autres, comme Decooster, le boucher, achetaient aux Allemands des bêtes, de la viande et du sucre, ou en obtenaient des licences d’importation de la Hollande. Ce Decooster faisait fortune. Sa femme était l’amie depuis deux ans d’un capitaine attaché aux bureaux de la Kommandantur, et, par ce canal, Decooster obtenait tout ce qu’il désirait. D’autres enfin, des femmes comme Clara Broeckx, tendant à d’autres fins par les mêmes voies, profitaient de leurs relations avec les gros bonnets pour faire amener chez elles de beaux meubles, tapis, bibelots et toiles volées dans les châteaux vides du boulevard de Paris. Clara Broeckx, en l’absence de son mari, se meublait ainsi princièrement et sans bourse délier. Cette Clara Broeckx vivait avec sa mère, lors de la déclaration de guerre, dans une petite maison de l’impasse. Elle s’était mariée le samedi de la mobilisation. Et comme le mari devait s’en aller, ni la mère ni la fille n’avaient voulu entendre parler de nuit de noce. Il ne s’agissait pas de rester veuve avec un gosse, n’est-ce pas ? Le mari avait dû partir ainsi, – pas très content ni très glorieux. – Depuis, Clara Broeckx se débrouillait. Elle avait eu pour ami un attaché à la Kommandantur. Elle avait commencé par se servir de cette autorité pour s’installer d’office dans une belle maison vide du quartier. Puis elle avait sollicité par son entremise l’établissement d’un mess d’officiers chez elle, ce qu’on appelait un Kursaal. Les Allemands cherchaient un local pour leur Kursaal à l’Épeule. Elle offrit sa maison. Elle en retirait à présent d’inappréciables avantages, une cuisine abondante et fine, des vins acceptables, et les menus cadeaux que lui laissaient en s’en allant ceux qu’elle avantageait de ses faveurs.

Ces exemples démoralisaient le peuple.

Malgré tout, cependant, la masse restait fidèle à ses attaches, au souvenir des absents et du pays. Des gens comme Flavie, la belle-sœur de Félicie, demeuraient farouchement hostiles aux Allemands. Un fils au front, un autre continuellement enlevé par l’ennemi, pas d’argent, pas de biens à perdre, rien qui retînt sa haine contra l’ennemi : celle-là était impitoyable. Elle n’admettait pas que ces Allemands fissent partie de l’humanité.

Pas de transactions, pas de contacts avec eux. Elle était allée en prison, déjà ; elle y avait souffert, pour n’en sortir que plus farouche, plus irréductible. Cela allait jusqu’à l’injustice, la cruauté. Une mère qui souffre comme elle, peut seule atteindre cette intensité de vindicte. Elle eût tué si elle n’avait eu derrière elle les tout petits qu’elle ne pouvait oublier.

Et pourtant, ils n’étaient plus les envahisseurs orgueilleux et durs des commencements, les Allemands. Ils souffraient, on commençait à sentir chez eux aussi la misère, une terrible misère. Plus de beaux gaillards sains et robustes, en uniformes flambant neufs. Des vieux, des stropiats, des borgnes, des boiteux, des myopes, des hommes tout gris, voûtés, fatigués, ou bien – la chose la plus douloureuse de cette guerre, – des gamins, des adolescents de seize, dix-sept, dix-huit ans, imberbes, frêles, malingres, pâles encore de l’atmosphère renfermée de l’étude et de l’école, et tout effarés de l’horreur de l’enfer où, tête baissée, aveuglément, ils s’étaient laissé jeter. Ils revenaient du front abrutis, cuirassés d’argile demi-fous, noirs, traînant le pas, incapables de garder leur rang, et s’arrêtant lamentablement au long des trottoirs pour reprendre haleine, malgré les bourrades des caporaux. Leur défilé durait ainsi des heures, des jours entiers quelquefois, coupant le quartier en deux d’un fleuve d’hommes, de canons, de fourgons, de voitures d’ambulances, de caissons, et d’hommes encore, et d’hommes… Tout cela dans un roulement confus, sourds, un bruit de fer, de bottes, de chevaux, d’artillerie en marche, dominé quelquefois de l’aigre musique des fifres… Les chefs les stimulaient, faisaient jouer le « Gloria », ordonnaient le pas de parade, pour ne pas laisser voir aux peuples envahis l’accablement de l’armée allemande. Eux chantaient le refrain une minute, rythmaient le pas, sonnaient du talon… Puis l’accablement les reprenait, ils s’attardaient de nouveau, cessaient de chanter, l’un après l’autre. Certains étaient parvenus à un tel degré d’épuisement qu’ils en oubliaient toute honte. Ils s’arrêtaient, s’appuyaient à un mur, demandaient aux femmes une gorgée d’eau.

– Va te faire foutre, disaient les irréductibles, comme Flavie.

Mais d’autres apportaient une jatte d’eau fraîche sans s’occuper de la réprobation publique. On en vit un jour mourir un au milieu de la rue, à qui des femmes avaient refusé à boire. Cela fit une grosse impression sur la foule.

\*

Un soir, Félicie servait le souper à Jacqueline et Camille, quand arriva un grand diable d’Allemand, sale et fourbu. Il venait loger chez les Laubigier. Il se mit près du feu, modestement, en homme qui se sait intrus, tandis que les enfants et Félicie mangeaient. Elle avait fabriqué avec de la céréaline et du saindoux fondu des espèces de beignets gras et lourds qu’ils mangeaient avec un peu de cassonade, et qui bourraient l’estomac sans coûter cher. Cela sentait bon. L’Allemand respirait juste sous son nez l’odeur de cette graisse chaude, et ne disait rien.

Un peu gênée de manger sans lui rien offrir, Félicie, à la fin, après avoir beaucoup hésité, lui montra le plat de beignets sur la table.

– Mangez, Monsieur… Si, si…

Il comprit tout de suite. Il se mit à table, attira à lui le plat de beignets. Il mangeait à deux mains, avec une rapidité effarante, mâchant à peine, engloutissant. Il devait crever de faim, cet homme. Les beignets disparaissaient, s’engouffraient dans sa bouche l’un après l’autre sous le regard consterné de Camille et de Jacqueline. Il en suait d’aise. Il ramassa dans le creux de sa main les restes de pâte frite et de sucre, au fond de son plat, les jeta dans sa bouche, releva vers Félicie un visage congestionné, mouillé de sueur, et apaisé.

– Oh ! ça bon, Madame !

Il avait l’air si heureux que Félicie ne regretta pas trop de s’en aller se coucher sans souper.

Elle lui montra sa chambre, une triste soupente meublée d’un lit-cage. La maison était misérable. Et on réservait partout aux Allemands ce qu’on avait de moins bon. Mais l’homme, comme tous ceux du front, n’était pas difficile. Il avait peur seulement de déranger, d’introduire sa crasse et ses poux dans cet intérieur tout propre…

Il dormit chez les Laubigier, s’en alla le lendemain matin, mais revint vers onze heures, un sac de charbon sur l’épaule, et une énorme marmite de pommes de terre à la main.

– Moi, cuisinier, Madame. Moi cuire ici pommes de terre pour officiers.

Il alluma le poêle de Félicie, y mit les pommes de terre, les laissa bouillir à peine dix minutes, les ôta, en donna une dizaine à Félicie, et s’enfuit avec la marmite.

– Mais elles ne sont pas cuites ! criait Félicie.

– Si, si, bien cuites. Pas cassées…

Il disparut. Félicie remit à cuire ses pommes de terre.

Il reparut pour le déjeuner. Il apportait dans une gamelle des restes de choucroute, de saucisson, des lentilles, et de la marmelade. Il mit le tout sur la table.

– Bon, bon, manger…

On ne se fit pas prier. On mangea avec lui ces choses rares et délicieuses. Il paraissait ravi. Il expliquait dans son charabia mi-français, mi-allemand qu’il s’appelait Krems, était Bavarois, faisait la guerre depuis le début. Il avait trouvé un bon poste dans les cuisines, s’occupait en particulier du repas des officiers pour le Kursaal établi chez Broeckx. Il avait trois enfants, une femme qu’il aimait bien, qui se faisait beaucoup de chagrin sans lui. Il montra des photos à tout le monde. Félicie lui montra aussi celle de son fils Alain. Ils se lamentèrent ensemble. Jacqueline lui demanda pourquoi il ne cuisait pas davantage les pommes de terre. Il expliqua que les officiers les exigeaient entières, et qu’il serait renvoyé aux tranchées s’il les apportait éboulées.

Ces Messieurs étaient en effet difficiles. Ils étaient chez les Broeckx luxueusement installés, avaient fait apporter des tapis et des fauteuils, recherchaient des bons vins, et fumaient des cigares bagués, auxquels Krems, quelquefois, goûtait discrètement. Ils vivaient en fonctionnaires, allant au Bureau, revenant déjeuner et dîner, jouant, fumant et bavardant, ou faisant de la musique le soir. Ils exigeaient une cuisine recherchée et fine, avaient installé dans le jardin de la maison un vaste poulailler qui leur fournissait des œufs frais. Ils avaient même fait aménager une bibliothèque et accrocher des tableaux. Quelquefois, du front, revenaient d’autres officiers à qui tout ce confort, cette vie régulière et paisible inspirait la révolte et la colère. Et deux ou trois fois, au Kursaal, éclatèrent des disputes violentes, entre ceux de l’arrière et ceux des tranchées.

Krems en parlait sans étonnement ni indignation. Il ne demandait qu’une chose, en tout cela : cuire à point ses pommes de terre, ne plus retourner au front, retrouver après la guerre, si elle avait une fin, sa femme et ses enfants.

Il revint ainsi chaque jour, à l’heure des repas. Il rapportait les restes des officiers, partageait avec les Laubigier. C’était bon. On prit l’habitude de ces suppléments agréables. Bientôt, Camille et Jacqueline attendirent Krems pour manger. On finit par ne plus dîner sans lui, on patientait jusqu’à son retour, et on se mettait là table avec lui. Son couvert était prêt. Il s’incorporait peu à peu dans la famille, faisait maintenant partie de l’existence commune. On s’attacha à lui. Il était brave homme, avait une bonne tête aux joues maigres, aux cheveux grisonnants, aux yeux bleu clair un peu naïfs. À force de vivre avec lui naissait une familiarité progressive. On ne le voyait plus comme une Allemand, un ennemi. Il devenait un homme comme les autres, avec des affections, des rires, des gaîtés, des dévouements. Il n’était plus le soldat qu’on loge ; il était Krems, maintenant. Il s’occupait de petites choses, avait sa place dans la maison, cassait du bois, fournissait du charbon. Il eût manqué, le soir, si on ne l’avait vu téter sa pipe au coin du poêle.

Félicie, depuis longtemps malade, dut s’aliter, un mois après son arrivée. Un matin, elle ne put se lever. Krems monta la voir dans sa chambre. Elle pleurait, elle avait tant d’ouvrage, tant de soucis. Il la rassura. Il descendit faire la vaisselle, laver le carrelage, allumer le feu. Il fit lever Camille et Jacqueline, les fit s’apprêter pour l’école, et s’occupa de leur dîner.

L’après-midi, il revint en avance. Il n’était pas tranquille. Il remonta voir Félicie, lui apporta une tisane, une brique chaude, lui proposa de manger un œuf qu’il irait prendre au Kursaal. Il offrit même des choses ridicules comme de l’aider à se laver ou se faire les cheveux, l’air si sincère et si dévoué qu’elle n’en pouvait que sourire. Il fit souper et coucher les enfants, il se dérangea quatre ou cinq fois la nuit pour voir si Félicie ne voulait rien.

Elle fut couchée des semaines. Il la soigna comme une infirmière, la portant du lit sur une chaise, retournant ses matelas, lui chauffant des boissons.

Surtout, il s’occupait de Camille. Il savait que le petit avait ses devoirs à faire, et les oubliait volontiers. Jacqueline n’était pas assez âgée elle-même pour avoir sur son petit frère beaucoup d’autorité. Krems s’en mêla. Il apprit péniblement à déchiffrer le carnet de devoirs de Camille. Il en surveillait l’exécution, contrôlait la récitation des leçons et la tenue des cahiers. Il reprenait la conduite de Camille, l’empêcha de sortir et de vagabonder, le gronda, quand il le vit traîner et fumer avec des garnements. Il lui faisait la morale.

– Surtout, jamais fumer… Tabac, mauvais… Allemands, grands, forts, solides, jamais petits enfants fumer en Allemagne ! Français petits, malades, beaucoup boire, beaucoup fumer !

Car il y mettait encore une espèce de chauvinisme, cet orgueil de race, cette fierté d’appartenir au sang germanique qu’on leur inculquait à tous depuis si longtemps. Il le disait d’ailleurs si naïvement, si sincèrement, il agissait avec le si franc désir de faire profiter et bénéficier de son expérience les autres, les pauvres gens de France plongés dans l’ignorance, qu’il n’en était pas désagréable.

Camille bientôt le craignit et lui obéit. Il en avait beaucoup plus peur que de sa mère. On le vit moins sur le pavé de l’Épeule. Une certaine correction se manifesta dans ses devoirs et son langage. Et Félicie et Jacqueline s’en réjouissaient. Et Krems, continuait de bonne foi son rôle de garde-malade et de pédagogue.

Quelquefois, Krems revenait triste. Il annonçait à Félicie :

– Ça mauvais, beaucoup viande…

Car les Allemands depuis longtemps n’en étaient plus aux périodes d’abondance de la première année. Rutabagas, betteraves, pain de son, soupes d’orties, composaient leur menu habituel, surtout pour les simples soldats. Lorsque Krems voyait dans les menus apparaître la viande, il en déduisait de sinistres présages. Le départ, le front, n’étaient pas loin. Il passait dès lors ses soirées à jurer tout seul interminablement, à soupirer, à relire des lettres. Puis un beau soir, il disparaissait, revenait quatre, cinq jours après, gluant, plein de poux, éreinté, hébété. Il passait la nuit à se laver, se décrasser, s’épucer. Il vivait encore quelque temps dans une espèce d’abrutissement, comme si les tranchées l’avaient abasourdi, vidé de son âme. Puis lentement le Krems naïf et amusant, le brave homme reparaissait.

Ce qui lui faisait plus mal encore, c’étaient les lettres, des lettres de chez lui. Il en recevait chaque quinzaine, Elles lui donnaient des nouvelles de l’arrière, de l’Allemagne où l’on souffrait autant sinon plus qu’en pays envahi. Faim, froid, maladie, manque de vêtements, il devinait tout derrière les explications résignées, les demi-mensonges dont les siens, sans doute, voilaient encore pour lui leur détresse. Il lisait ces lettres dix fois. Il étalait de nouveau les vieilles photos qui dormaient dans son portefeuille, les contemplait, les dévorait des yeux, et pleurait, et se décourageait. C’est cela, plus que les tranchées, les souffrances, les défaites et les privations, qui découragea, démoralisa le soldat allemand : les mauvaises nouvelles de l’arrière. Tant que l’arrière résista, le soldat tint bon. Il fléchit du jour où il connut la misère de ceux qu’il défendait.

Et pourtant, Krems demeurait Allemand, Germain. L’Allemagne restait le grand pays, au-dessus des autres, le pays martyr, écrasé sous l’injustice universelle. Le Kaiser demeurait le grand homme, l’intangible. Au bout du calvaire était la victoire. Et la race allemande méritait de dominer. Ces choses, il ne les voyait pas par lui-même. Il ne voulait bien entendu pas se citer, ni ses camarades, ni personne de ceux qu’il connaissait autour de lui. Tous ces gens-là étaient des gens comme les autres, exactement pareils aux Français. Mais il devait y avoir au-dessus de tout cela des êtres d’élite, représentant cet idéal. Il éprouvait pour l’Angleterre une haine incroyable, comme si elle lui avait personnellement causé les plus graves injures. Et souvent, le soir, Flavie van Broecke et lui, ces deux oppositions vivantes, ces deux incarnations de l’esprit patriotique populaire, engagés sans y rien comprendre dans une aventure dont ils étaient les premières et les plus tristes victimes, se disputaient, héroïquement attachés à leurs causes, sur les responsables de la guerre. – Poincaré, l’Angleterre ou Guillaume II…

En janvier, Krems obtint une permission. Il en devint assommant ! Huit jours d’avance il en parla. Il fit des achats ruineux : du savon chez Decooster, de la toile, du chocolat, une feuille de cuir pour les bottines. Félicie lui donna deux pots de confiture de rhubarbe pour ses enfants. Il s’en alla radieux.

Il revint douze jours après, l’air triste. Il étala sur la table de petits paquets modestes. Un minuscule gâteau à l’œuf, un pâté de lapin, de pauvres choses avarement cuisinées pour lui. Il n’y toucha pas, fit manger Camille et Jacqueline.

– Ça ne va pas, Krems ? demanda Félicie.

– Non, non, ça va pas…

– Votre famille ?

– Madame à moi, beaucoup maigrie, beaucoup malade.

Il ne s’expliqua pas, se réfugia dans son coin, près du poêle, et oublia de fumer.

Il fut songeur les jours suivants, triste et distrait. Il laissa plusieurs fois s’ébouler les pommes de terre et se fit rabrouer par les officiers.

Puis il reçut une lettre. Il la lut plusieurs fois, le soir, au coin du feu. Il pleurait. On ne sait pourquoi il ne dit rien à personne. Il alla se coucher sans souper, Avant de monter, il embrassa le petit Camille.

La nuit, de son lit, Félicie l’entendit aller et venir, descendre l’escalier, chercher des choses. Elle s’inquiéta, cria :

– Krems, vous malade ?

– Nein, nein, pas malade !

Elle n’entendit plus rien, mais, au matin, elle le trouva pendu en face de la fenêtre, le visage couleur de peau fannée, déjà tout froid. Il s’était pendu discrètement, avec la corde à linge de Félicie. Il avait hésité. Il avait près de lui son fusil tout chargé. Mais il avait dû craindre de faire du bruit, d’éveiller, de déranger. Il avait choisi une mort plus modeste.

Deux officiers vinrent constater le décès. La foule encourait la maison, on savait qu’un Allemand s’était pendu, cela advenait souvent, depuis un moment : c’était bon signe ! On était content. Les officiers, par la fenêtre de la chambre, virent cette populace. Ils discutèrent ensemble, avec colère. Et l’un d’eux montra le poing au mort et l’injuria en allemand.

\*

Krems mort, la misère chez Félicie devint effroyable. Plus de secours, maintenant, plus de manger ni de charbon. Félicie, malade, dut se contraindre, se faire violence, quitter le lit, courir, traîner, pour trouver à ses enfants un peu de feu et de pain.

La faim régnait, une faim désespérée, résignée, sans rage, ni fureur, ni révolte. On se sentait dans les mains d’un ennemi trop fort. Surtout, on le sentait affamé, traqué, aux abois comme soi-même. Pas une maison, pas un foyer où ne régnât cette famine, ce vide abrutissant des ventres et des cervelles, une souffrance morne indéfiniment prolongée sans espoir.

Le ravitaillement venait mal. Les canaux étaient gelés. Et des trafiquants trop nombreux distrayaient en route un quart des vivres les meilleurs. Ce qui restait était à peine mangeable, et comme il fallait le payer, on s’en passait encore, le plus souvent. On n’avait pas d’argent. On prenait deux rations pour quatre.

Les Allemands avaient leurs cantines dans les usines, ça et là. Aux portes, des files d’êtres lamentables, femmes, vieux, gamins haves et affamés, attendaient une distribution de restes, l’aumône d’un fond de gamelle.

On fabriquait chez soi des ratatouilles innommables, des mélanges de n’importe quoi, des ragoûts de betteraves et de poissons séchés, des bouillies de farines à l’eau et au saindoux, des seaux entiers de crêpes qui duraient huit jours, empâtaient l’estomac et remplaçaient la faim par une indigestion, des gaufres de farine d’orge, de seigle, de sarrasin ou de maïs… Un fer à gaufres valait une fortune, un kilo de betteraves huit francs-or, quarante francs d’aujourd’hui. Qui pouvait en acheter ou en voler les mangeait crues. S’il disposait par chance d’un peu de feu, il les faisait bouillir, les mangeait à la vinaigrette, – saindoux fondu en guise d’huile, citron en guise de vinaigre. Ou bien, quand on était riche en saindoux, on se payait un régal : des frites de betteraves. C’était sucré, fade et gras.

Le père Duydt vendait six francs le kilo de pelures de pommes de terre, et fabriquait maintenant une boisson à goût de vitriol en faisant fermenter le jus de pelures de pommes de terre et de citron. Decooster, ouvertement, vendait des côtelettes de chiens, de grands chiens achetés ça et la, et qu’il abattait lui-même dans sa cour, à coups de marteau. Des gens fouillaient les tas d’ordures dans les rues. On en vit ramasser les lapins crevés, les entrailles des volailles, la farine de lin des cataplasmes, pour les manger.

À partir de février, le froid devint terrible. Cet hiver de 1917-1918, effroyable calamité, s’ajoutait aux méfaits des hommes. On comptait vingt degrés sous zéro. Les égouts, qu’on ne curait plus, s’étaient bouchés en beaucoup d’endroits. Et les rues, d’abord inondées, s’étaient transformées en banquises. Des gamins patinaient sur le pavé, descendaient en traîneaux les pentes de l’Alouette et du boulevard Montesquieu. L’encre, le vin, la bière gelaient. Les seuils des maisons éclataient. Bientôt les arbres se fendirent et craquèrent et l’on trouva des gens morts dans leur lit.

Pas de charbon, pas de tissus. Les Allemands avaient fait l’inventaire de tous les vêtements, et « réquisitionné » ce qui était utilisable. Si bien qu’on se taillait des vêtements dans les couvertures, et que des gens marchaient par les rues drapés comme des Arabes. D’autres passèrent des mois entiers dans leur lit. Pour Félicie, le matin, chaque matin, se posait le problème angoissant du feu. Elle se levait tôt, vers cinq heures, six heures, s’en allait par la nuit et le vent et le froid terrible, chercher de quoi allumer son poêle. Elle errait par la ville comme un primitif dans une jungle, au hasard. Elle laissait les enfants, Camille et Jacqueline, dans le lit, jusqu’à son retour. Là, au moins, ils n’avaient pas trop froid. Elle, transie, raidie, pleurant de souffrance, cherchait par les rues souvent jusqu’au milieu de l’après-midi, des brindilles, du papier, une poussière de combustible. On brûlait de tout. On émonda les arbres, et Félicie, comme les autres, alla ramasser les branches et les feuilles mortes. Puis on abattit un arbre sur deux, le long des boulevards et des avenues. Les gens achetaient du goudron, en arrosaient de vieux papiers, en faisaient des boulettes, et cela brûlait au milieu d’une odeur épouvantable.

Les montagnes de détritus qui encombraient les rues, parfois jusqu’au premier étage, comme derrière Saint-Sépulcre, avaient été cent fois passées et repassées au crible, Et, perpétuellement, des gens emmitouflés de sacs, la tête enroulée dans des cache-nez, l’air d’Esquimaux, les fouillaient encore et y travaillaient. On détruisit les maisons vides, on s’attaqua, aux demeures abandonnées par les émigrants. La population les dévasta, les saccagea pour n’en laisser que les briques. Tout ce qui était bois, jusqu’aux charpentes, fut arraché. On trouvait dans toutes les rues de ces sinistres squelettes. Des gens s’en prenaient aux palissades, aux pieux de bois qui bordaient les voies ferrées. Il y en eut la nuit, qui allaient dévisser les tire-fonds des voies ferrées, pour emporter les billes de chêne. Les sentinelles tiraient sur ces malheureux. Plusieurs furent tués. Félicie, elle, s’en allait vers le soir avec une hachette et s’attaquait à la clôture d’un hangar pour en arracher quelques planches. Cela donnait deux heures de feu, de quoi cuire le riz ou la céréaline. On se hâtait d’avaler sa bouillie, grelottant, les pieds sur la marmite encore tiède, pour récupérer le reste de chaleur qu’elle gardait. Puis chacun retournait se coucher, et le reste du temps, on le passait ainsi au lit, tous ensemble, en tas, enfouis sous un monceau de hardes. Ou bien les gosses s’en allaient rue de l’Épeule, à l’usine Hennedyck. Le mur de l’usine donnait au Midi. On y recevait un soupçon de soleil. Et comme les cuisines de l’hôpital étaient de l’autre côté, leur chaleur tiédissait le mur. Des gens y passaient leur journée, aplatis, collés contre ces briques, pour en absorber la chaleur. Toute une bande de miséreux se disputait les places, sur une longueur de vingt mètres.

Les démolitions débutèrent. On sacrifia une chaise, un escabeau, une vieille table, une malle, une caisse à linge. Puis ce furent les lits. On dormirait tous ensemble, on n’en aurait que plus chaud. On débita les lits en menu bois pour faire la cuisine. Buffets, garde-robes, armoires, cadres, fauteuils, passèrent ensuite à la hache. Puis certains s’en prirent à leur maison. On l’avait respectée jusqu’au bout. Le peuple avait encore la crainte du propriétaire. La maison était intangible. Mais vraiment, on avait trop froid. Chacun sentait qu’au delà d’une certaine misère on ne pouvait plus demander à l’homme la justice, et que le premier devoir est de vivre. L’un, l’autre commencèrent timidement à démonter les rampes d’escalier, les trappes du grenier, l’inutile, l’accessoire. Les planches de placards, les planches de cave, où l’on mettait les aliments au frais. Puis les portes des cabinets, les planches, le siège, le toit. De cela, on se passe… Les volets des fenêtres, les cabanes à lapin, les baraques à outils, les caisses à charbon… Quelques semaines encore, puis il fallut s’en prendre aux portes des chambres et au plancher du grenier, aux gouttières et aux chéneaux. On finit par vivre dans d’étranges maisons, qui ne fermaient plus, qui n’étaient plus que quelques murs nus, avec une paillasse à terre, un feu dans un coin. Des gens comme Flavie démolissaient jusqu’à leur escalier, mettaient à bas toute la cage pour la brûler, et montaient se coucher par une échelle. Avec chaque lambeau de la maison s’en allaient les souvenirs. Cette planche, dans la cave, le père l’avait clouée. Ce fauteuil, c’était un cadeau du fils pour la mère quand elle serait vieille, afin qu’elle s’y reposât à l’aise. Et l’on brûlait le bois, et on gardait pieusement l’étoffe. Plus tard, peut-être pourrait-on refaire un fauteuil pareil.

Tout cela annonçait la fin. On ne durerait plus longtemps ainsi, ce n’était plus possible, ou bien Roubaix allait mourir tout entier. On n’avait plus la force de se remuer. Les gens grelottaient, maigres à faire peur, sous des monceaux de hardes loqueteuses. Les journées se passaient à tromper la faim et le froid, à attendre en rongeant du papier, en s’étouffant sous ses couvertures, l’heure brève et délicieuse où l’on ferait du feu, où l’on mangerait. Chacun cuisait le riz et les betteraves le soir, pour avoir moins faim et plus chaud, et pouvoir s’endormir avec, aux pieds, l’eau des légumes dans une bouteille. On était si affaibli, si vide qu’après avoir mangé on se sentait une chaleur au ventre, une impression de brûlure comme si tout de suite l’estomac rechargé avait recommencé à répandre dans l’organisme une tiédeur vivifiante. On en profitait, on allait se coucher aussitôt pour s’endormir sans souffrance. Et que faire d’autre ? Ceux qui ne dormaient pas n’avaient de goût à rien. Comment lire, parler, se distraire, quand on a faim et froid ? Plus de tabac, impossible de fumer. Plus de feu. Plus de lumière. Personne ne pouvait se résigner à brûler du saindoux pour s’éclairer, et on préférait vivre dans le noir. Plus de livres, de journaux, de lectures. Et d’ailleurs les vues baissaient, on devenait myope, les yeux s’affaiblissaient. Plus de matelas, ni de couvertures, ni de vêtements. Des familles se groupaient en tas sur une paillasse de zostère, les carcasses se réchauffaient toutes ensemble dans l’obscurité, tandis que dehors grondait le canon éternel, cette gigantesque bataille qui depuis plus de mille nuits emplissait le fond du ciel sans avancer d’un pas.

Souvent aussi arrivaient les avions. Les projecteurs balayaient le ciel noir, les canons déversaient des grêles de schrapnells. Du plomb, du fer dégringolaient sur les toits, cassaient les tuiles et les vitres. On ne descendait pas dans les caves, on avait acquis une espèce d’indifférence, de fatalisme farouche.

Ou bien, dans le silence, au milieu d’une paix nocturne fugitive, montait un roulement sourd, plus tragique encore que tout le reste, le roulement des trams, des camions, des trains s’en allant vers le front porter leurs charges d’hommes ou ramener des blessés et des morts tandis que Roubaix dormait. Les Allemands cachaient les mouvements de troupes à la population. On écoutait cela avec angoisse. Quand cela finirait-il ? Serait-on délivrés un jour ? Et si les Français rentraient par miracle à Roubaix, y resterait-il des vivants pour raconter ce qu’on avait souffert ?

II

Par un étroit chemin encaissé, entre deux banquises d’argile, à travers les champs, Annie Mouraud et sa cousine Antoinette Fontcroix revenaient du Mont-à-Leux vers la frontière, pour « foncer ».

Annie travaillait pour son compte. Depuis longtemps, chez les Mouraud comme chez beaucoup, la misère avait tué l’esprit de famille. On vivait chacun pour soi, on s’était fait de l’existence une conception farouchement solitaire et égoïste. Les lessives ne rapportaient presque plus rien. Georges Mouraud, le frère cadet d’Annie, continuait d’aller à l’école, ambitieusement poussé par sa mère qui se tuait pour lui. Et Annie, forcée de se débrouiller toute seule s’en tirait comme elle le pouvait, faisait un peu de couture, et « fonçait » des marchandises qu’elle revendait.

Antoinette, elle, fonçait pour la boutique. Édith ne trouvait plus rien à vendre ni à acheter. Or, un kilo de pommes de terre, vendu douze francs à Roubaix, se payait vingt sous en Belgique. Antoinette, tentée par le gain, et surtout par le péril et l’attrait d’une aventure encore inédite pour elle, avait tant supplié Édith que la mère avait fini par la laisser aller. C’était pour Antoinette une vraie partie de plaisir, cette contrebande sous le fusil des sentinelles. Elle vivait une page de roman.

Elle voulait rentrer en France en passant entre le Mont-à-Leux et Wattrelos, à l’endroit où un cours d’eau fangeux (on appelle cela un riez dans le Nord) forme la frontière. On était en février, le dégel était enfin venu, un dégel diluvien, après cette épouvantable gelée de l’hiver de 1917. Il pleuvait depuis quatre jours. Un vent de bourrasque accourait d’un bloc du nord-ouest, ininterrompu, compact comme une masse matérielle. Le paysage devant les deux marcheuses s’étalait, gris, maussade. On apercevait des hameaux, une voie ferrée sinueuse, une briqueterie, une usine au loin, et de nouveau la plaine recommençait, une plaine humide, argileuse, brune et verte, coupée de rigoles, ruisselante, imbibée, gorgée d’eau. Un universel clapotis montait de la terre, le bruit de toute cette eau tombant, coulant, s’étalant, noyant le monde. Et là-dessus, le ciel, un ciel de cataclysme, obstrué, envahi d’un amoncellement de nuées tumultueuses, écrasées, tassées, roulant pêle-mêle leurs bataillons de fumée à l’assaut des horizons bouleversés, sous le souffle de la tempête, crevant, fondant, lâchant çà et là sous elles des jets torrentiels, qu’on voyait de loin tomber sur le paysage comme de noires trombes compactes. De là-haut, se diffusait une clarté trouble, la clarté livide du ciel des Flandres en février. Et la rumeur éternelle de la lointaine canonnade s’harmonisait avec ce cadre d’apocalypse, ce ciel épique à faire rêver et s’exalter un Ruysdaël, et sous lequel, indifférentes, accoutumées, aveugles, Antoinette et Annie cheminaient, minuscules silhouettes solitaires, au long d’un chemin de terre brune, dont la double ornière parallèle, les deux sillons pleins d’eau frissonnante aux morts reflets d’étain, montaient vers l’infini.

On avait marché une demi-heure en pleins champs quand au loin, sur la ligne d’horizon, qui formait comme un vague trait rectiligne entre deux immensités de grisaille, parut la masse d’un hameau. Une cheminée lâchait un fil de fumée noire, ténue, tourmentée, si vite élargie, éparpillée et emportée, qu’elle semblait aller grossir et renforcer les hordes sombres, la sinistre chevauchée des escadrons du ciel. Là était la frontière.

Elles atteignirent le hameau par les derrières, pénétrèrent dans les jardins des petites maisons. À la porte de la cuisine d’une de ces masures, une femme leur demanda vingt sous et les laissa entrer. Les habitants des bords de la frontière gagnaient ainsi leur vie, à percevoir une dîme sur ceux qui s’abritaient chez eux en attendant le moment favorable pour foncer.

Dans la cuisine, il y avait du monde, déjà, quelques vieilles femmes, trois jeunes voyous qui fumaient des cigarettes et grasseyaient un patois truculent, des gamins de dix à douze ans, un grand gaillard athlétique, un véritable hercule aux cheveux roux, mal rasé, bestial, qui regardait par la fenêtre et surveillait de loin la sentinelle allemande, et une femme d’une trentaine d’années avec son petit garçon.

Antoinette et Annie jetèrent leur sac à terre, à côté des autres. Tout le sol de la cuisine était encombré de ballots. Antoinette avait voulu trop prendre. Son sac pesait quarante kilogs passés. Elle prétendait que ce n’était pas lourd, qu’elle aurait bien couru avec cette charge. En vérité elle avait été contente de pouvoir la déposer. Elle commençait à sentir, en arrivant à la masure, une espèce de tremblement dans les jambes qui annonçait la fatigue. On attendit un gros quart d’heure. Les trois voyous, d’un mot bref, coupaient de temps en temps le silence :

– T’as pris des peunn terre ?

– Plein min saclet, ouais…

– Mi, du burre…

– Mi, de l’farine de soil…

Dans l’intervalle tombait la pluie, avec son murmure monotone. Et le vent quelquefois pleurait. Le soir descendait rapidement. La femme avait pris son petit garçon sur ses genoux et soupirait, comme oppressée.

– Comment va-t-on passer ? souffla Antoinette.

– À travers le riez.

– J’enlève mes bottines ?

– Non, tu te blesserais, il y a du verre… et puis, après, il faut pouvoir courir…

– On sera mouillées ?

– On se sèche en courant…

Le géant roux qui regardait par la fenêtre, laissa brusquement tomber le brise-bise.

– Ça y est !

Il empoigna un sac énorme, une balle de blé d’au moins quatre-vingts kilos, le chargea en le tournant d’un coup de rein, le reçut sur ses épaules avec un han ! Il chercha son équilibre, assura la charge d’une souple secousse, hésita une seconde, et fonça dehors, tête baissée.

Derrière lui, on se précipita en désordre sous la pluie.

Le sol descendait une pente assez raide. An fond coulait le riez, gonflé, limoneux et rapide. Une vapeur fétide en montait dans le crépuscule et dessinait son cours. Au loin, un petit pont. Pas de sentinelle pour l’instant. On se ruait vers ce bas-fond. De toutes les maisons du hameau sortaient des groupes de fonceurs, des hommes, des femmes, des gamins, pliant sous leur charge et courant vers le riez. Antoinette, dans sa surexcitation, précédait Annie, se sentait légère, rapide, courait allègrement malgré sa charge, comme si ses nerfs surtendus avaient doublé ses énergies. Devant elle, en tête, l’homme roux, qu’on reconnaissait à sa carrure de bestiaire, et son sac énorme, comme une montagne sur ses épaules. Juste derrière lui, la femme au petit garçon, courant et tirant l’enfant par la main.

On atteignit le riez. C’est un égout à ciel ouvert, qui sert d’exutoire aux boues de Roubaix-Tourcoing et qui s’en va par l’Espierre rejoindre les eaux de l’Escaut. Noir torrent à fleur de sol, pressé, rapide, fangeux, putride, cinglé des larges gouttes de la pluie, moucheté de bulles, moiré de pétrole et d’huile, si puant, si gras, si fétide que la pluie semblait s’efforcer vainement à le laver. On se précipita dans cette fange. On y pataugea avec de grands éclaboussements. Devant Antoinette, la femme avait pris dans ses bras son petit garçon pour ne pas lui mouiller les pieds, et s’avançait dans l’eau avec sa double charge. Antoinette la suivait. Sous ses pieds grouillait la vase. Elle s’y enlisait. Elle était à peine au tiers du riez qu’elle avait de l’eau jusqu’au ventre. Elle avançait toujours, sentait l’eau grasse, puante, monter et l’encercler d’une étreinte de glace. Elle avait peur de perdre pied. Le courant la poussait, la faisait dériver, la forçait à s’incliner, à résister, à lui opposer tout son poids. Elle avait de l’eau jusqu’aux aisselles, maintenant. Et le sol ne remontait pas encore.

Un cri éclata autour d’elle, brusquement. Une grande clameur là laquelle elle ne comprit rien. Elle sentit seulement une main qui lui courbait la tête, reconnut la voix d’Annie :

– Baisse-toi !

Et elle obéit machinalement, s’accroupit plutôt qu’elle ne se baissa, approcha son visage jusqu’à toucher du nez cette eau dont ses pieds remuaient le fond, faisaient monter des bulles pestilentielles. Quelque chose claqua à sa droite, deux fois. Elle releva la tête, vit devant elle la femme trébucher, entendit un cri : « Maman ! » Et tout le monde repartit en avant, d’une poussée folle. On atteignit la rive française, on sortit de l’eau. Devant Antoinette, la femme fit encore vingt mètres, tomba sur les genoux, leva les bras :

– Monsieur, Madame, par pitié…

Elle avait saisi l’homme roux devant elle par le pan de sa vareuse.

– Tu m’emmerdes ! haleta-t-il. Il se dégagea d’une secousse, repartit tête basse, comme un buffle.

– Monsieur, madame, par pitié…

Autour de la femme coulait le flot des fonceurs, fuyant en pleine panique. Elle tendait vainement les bras, cherchait à s’accrocher. Et son petit garçon courait de l’un à l’autre en criant aussi :

– Monsieur, Monsieur, par pitié…

Antoinette s’était arrêtée. Elle hésita un quart de seconde, reçut dans le dos un choc.

– On ne peut pas ! Vite, vite !

Annie la poussait par l’épaule, l’entraînait. Elles repartirent en avant, gardant dans les oreilles ce cri désespéré qui s’éloigna vite, s’affaiblit. Elles atteignirent l’abri d’une haie. Déjà Antoinette s’arrêtait, hors d’haleine.

– Vite ! vite ! cria Annie. Et elle l’entraîna de nouveau.

Mais pour Antoinette la course devenait trop rude. Le sol montait à mesure qu’on s’éloignait du riez. On s’enfonçait dans la glaise jusqu’aux chevilles. Le pied s’en arrachait avec un « floc » à chaque foulée. Antoinette s’épuisait. Chose étrange, ce n’étaient pas ses épaules qui lui faisaient mal, – où pourtant était toute la charge. C’étaient plutôt les reins, le ventre, où elle ressentait une douleur inconnue, nouvelle, des points, des courbatures. Les muscles de sa nuque se fatiguaient aussi. Elle avait l’impression d’un tassement, d’un écrasement progressif de tout l’être. Son haleine devenait courte, difficile, douloureuse. Un étau lui serrait les côtes. Sa vue se brouillait, son cœur tournait, tout dansait autour d’elle. Quelques mètres encore elle courut, penchée en avant, et les pieds emmêlés. Son sac l’entraîna lourdement. Elle tomba comme on plonge.

Il lui sembla entrer en terre. L’argile la gaina, l’emprisonna. Un masque de fange molle moula sa face et tout son buste. Seules ses jambes restaient libres. Le poids d’une montagne écrasait ses épaules.

Elle resta là deux secondes, assommée, contenue, maintenue, à se rendre compte de ce qui lui arrivait, à comprendre la puissance de cette étreinte d’argile et de cette masse sur la nuque. Et tout de suite l’air lui manqua.

Un instinct l’empêcha d’ouvrir la bouche pour respirer. Ses bras étaient pris sous elle, sa tête enfouie sous son sac. Elle fit un effort terrible pour se dégager, libérer ses bras, s’étayer sur ses mains, retrouver l’air. Elle parvint à soulever à demi sa charge, décolla sa face de cette gangue, resta quelques secondes arquée, crispée, frénétiquement tendue. Et elle faiblit, retomba comme si elle avait eu sur les épaules le poids du monde. Enterrée vive, elle étouffait. Une tempête éclatait en elle. Son cœur battait à coups formidables. Inconsciemment, dans un spasme, elle ouvrit la bouche, aspira. Un flot de terre et de gravats lui entra dans les narines, la bouche, l’arrière-gorge, la déchira, la suffoqua. Elle eut quelques convulsions épouvantables. Et le tumulte décrue en elle.

Annie courait toujours. Elle était en avant, seule. Tous les fraudeurs s’étaient éparpillés. Il n’y avait plus qu’un grand silence, qu’emplissait le bruit de la pluie. On était hors d’atteinte. Elle s’arrêta.

– Ça y est, on est sauvées, Antoinette…

Elle se retourna et ne vit plus personne.

Elle entrevit tout de suite le pire, Antoinette prise tuée. C’était la faute d’Annie, elle était responsable. Elle fouilla l’horizon voilé d’un regard angoissé. Rien. Alors elle laissa tomber son sac au pied d’un saule et revint vers la frontière.

Après une longue recherche, elle découvrit Antoinette tombée à terre, allongée à plat ventre, son sac sur la tête. Elle ne bougeait plus. Annie empoigna le sac et le rejeta. Antoinette, la face dans l’argile, immobile, restait là. Annie retourna le corps, s’agenouilla tout près, essuya ce masque imprimé dans la terre, et qui en gardait une glaise collante, comme la face d’un mort. Elle nettoyait le nez, la bouche, les yeux, elle pressait la poitrine pour en faire exhaler le souffle, giflait les joues, pleurait, appelait…

Quelque chose d’indiscernable émut le long corps immobile entre ses bras, – un souffle, la vie qui revenait, Antoinette rouvrit les yeux. Et Annie se sentit revivre.

– Tu peux marcher ? Tu peux te lever ?

Antoinette ne répondait pas, essayait péniblement de se lever, s’accrochait là sa cousine. Elle murmura :

– Ne le dis pas à maman…

Elle fut longtemps avant de se tenir debout. Elle chancelait. Elle demanda d’une voix faible :

– Mon sac ?

– Laisse-le. On partagera le mien.

Elles se remirent en route lentement. Antoinette s’appuyait sur Annie. Elles firent ainsi quelques centaines de mètres.

– Nous sommes prises ! dit Annie.

Dans la brume approchait la silhouette d’un Allemand, un grand diable vert escorté d’un grand chien. Tout près, on vit luire le cuivre de son hausse-col en forme de croissant.

– Papieren !

Elles tendirent leurs cartes.

– Komm !

Il fit avec elles quatre ou cinq courses, d’un hameau à l’autre. Car il était en tournée. Antoinette était à bout de forces. Il était onze heures du soir quand il les amena enfin rue de la Fosse-aux-Chênes, à Roubaix, où elles entrèrent dans un immense bâtiment, une ancienne usine, On les fit monter au premier étage, on les poussa au bout d’un long couloir, dans une salle toute noire et qui sentait l’écurie. Un soldat leur donna une paillasse. Elles s’y couchèrent côte à côte, dans cette obscurité qu’on devinait pleine de gens endormis, qui ronflaient et grognaient.

Elles avaient gardé leurs vêtements, leurs bottines. Bientôt, Antoinette commença à tousser. Trempée, mouillée jusqu’aux moelles, elle se sentait prise comme dans un suaire de glace. Elle se serrait contre Annie sans se réchauffer. Elles restèrent éveillées très tard, rongées de punaises et grelottantes. Vers le matin seulement, Annie s’endormit, au bruit étouffé de cette interminable toux d’Antoinette.

\*

C’était une ancienne salle de piqûrage, haute et sale, encombrée de paillasses, de vieux vêtements, de papiers, d’ordures. Quarante-cinq femmes y vivaient prisonnières. Quelques braves commères saisies chez elles pour avoir caché une casserole de cuivre ou une poignée de laine, sept ou huit fonceuses au parler brutale mais aux mœurs honnêtes dans leur rudesse, formaient l’élément sain. Le reste était composé de filles de caboulots ramassées par la police, de femmes de noce et de deux ou trois « princesses » évadées du Lazaret avant la fin de leur cure et qu’on avait punies de trois mois de prison pour cette fugue. Toutes ces femmes se promenaient dévêtues, se lavaient ensemble sans pudeur – on n’avait qu’un bassin pour tout le monde, – passaient la journée en pantalon, la chemise pendante par derrière, et couchaient ensemble la nuit. Une des « princesses » avait un vieux phono qu’elle avait fait entrer par la complicité d’une sentinelle. On remontait l’infâme mécanique, elle massacrait des danses désuètes les Bas noirs, la Jambe de bois, et autres refrains. Et on dansait par couples. Les fenêtres étaient grillagées et clouées. Mais on avait réussi à en ouvrir une. Et par là, les femmes faisaient des signaux et lançaient des billets à des voyous en casquette qu’on voyait traîner perpétuellement dans la rue de la Fosse-aux-Chênes, autour de la prison. La directrice de cette prison était une ancienne femme de noce, devenue la maîtresse d’un chef. Elle visitait ses détenues, et comme elle était de mœurs spéciales, elle faisait sortir celles qui lui plaisaient, sous prétexte de leur donner chez elle du travail ou de la couture. Certaines aussi recevaient des visites du dehors. Les trois « princesses », des filles sales, malodorantes, braillardes et mauvaises, vêtues d’oripeaux luxueux et malpropres, et dont les cheveux ras indiquaient le récent passage au Lazaret, voyaient, deux fois par semaine, arriver la patronne du bar où elles officiaient avant leur accident de travail. La tenancière était au mieux avec les autorités et la directrice de la prison. Elle apportait donc à ses filles du vin et du chocolat, éblouissait toutes les malheureuses enfermées dans cette géhenne par des toilettes criardes, des fourrures et des bagues. Même en ces temps-là, les trafiquants de chair humaine gagnaient leur vie.

Ces visites étaient les seules tolérées. Heureusement, Antoinette put bientôt, chaque matin, apercevoir par la fenêtre sa mère, qui venait la voir de loin.

Les sentinelles étaient les maîtres. Par elles on recevait un colis du dehors, des draps, une lettre. Des femmes sentaient la conquête de ces Allemands, leur montraient leurs seins nus.

Parmi cette turpitude, ces cris, ces chants, ces injures et ces brimades, Annie et Antoinette découvrirent la petite Yvette. C’était une enfant, elle n’avait pas quatorze ans. Elle habitait une courée dans le quartier du Fontenoy. Elle avait été prise un soir qu’elle courait en chemise de nuit, deux minutes après l’heure de la retraite, chez une amie, juste là côté de sa maison. Le policeman, enchanté de jouer ce bon tour, ne l’avait pas laissée rentrer chez elle, l’avait ainsi amenée dans sa longue robe de chambre jusqu’à la prison. Elle assistait avec effarement aux scènes qui se déroulaient autour d’elle. Elle était la risée des autres parce qu’elle était en robe de nuit et n’osait pas quitter sa paillasse, parce qu’elle avait honte de faire ses besoins dans le baquet commun, parce qu’elle pleurait et ne voulait pas manger. Elle était déjà là depuis six jours, elle n’avait encore avalé qu’un peu d’eau, désespérée de ne plus revoir sa mère, refusant de rien prendre. Elle s’était instinctivement rapprochée d’Annie et d’Antoinette. Elle vivait dans sa longue robe de nuit grise, ravagée, échevelée, laide, et les traits décomposés par le chagrin, l’angoisse et la misère. Elle s’abritait derrière elles, pleurait, demandait sans cesse aux sentinelles si on ne la laisserait pas bientôt retourner auprès de sa mère. Les unes riaient d’elle et la bousculaient. Les autres, émues, à la fin, prenaient sa défense. Il y eut des batailles à son sujet, dont elle s’épouvantait. Il eût fallu pouvoir payer l’amende de cent marks qu’on lui avait infligée, pour qu’elle fût libérée tout de suite. Mais sa mère était trop pauvre. Yvette devait faire ici trente jours de prison.

Sa mère venait chaque matin rue de la Fosse-aux-Chênes. Yvette la voyait de haut, lui faisait des signes et pleurait. Elle avait maigri terriblement. Certaines lui donnaient du chocolat, des biscuits de leurs colis. Elle n’en voulait pas, elle voulait sa mère. Elle finit par émouvoir tout le monde, on eut peur qu’elle ne se laissât mourir de faim. Antoinette proposa de faire une quête pour réunir les cent marks. On ne trouva que cinquante-quatre marks. On chercha, on racla les fonds de poche. Il manquait toujours trente marks. Yvette mourut avant qu’or fût arrivé à quatre-vingt-dix marks.

La sentinelle vint l’enlever, l’emporta comme une grande poupée légère, dans sa robe de nuit. On guetta l’arrivée de la mère par la fenêtre. On la vit que venait du bout de la rue. Elle levait la tête, montrait ses doigts levés : « Quatre ! Quatre ! » Elle avait encore recueilli quatre marks. On n’osa rien lui dire, on referma la fenêtre. Elle saurait la nouvelle l’après-midi, c’était bien assez tôt.

Antoinette, de ce jour, commença à inquiéter Annie. Depuis le début, écœurée par le brouet immangeable qu’on servait aux prisonnières, elle aussi refusait de manger. Elle n’avait pas faim, d’ailleurs. Elle avait pris froid à demeurer trempée toute une nuit, quand elle avait été prise. Elle était restée fébrile, grelottait perpétuellement, n’arrivait pas à réchauffer ses vêtements. Édith, du dehors, avait envoyé quelques paquets. Ils étaient parvenus aux trois quarts vides, pillés par les sentinelles. On avait encore vingt jours à demeurer là.

La mort d’Yvette avait frappé les deux cousines. Antoinette toussait, crachait. Elle pleurait. Elle finit par avouer à Annie son angoisse. Il y avait des filets roses dans ses crachats. On commençait à regarder Antoinette de travers. Les plus intelligentes, les plus compatissantes, essayaient de la rassurer :

– C’est rien, c’est pas grave, j’en ai dégobillé des échopes, moi, du sang !

Car on s’était aperçu de ces crachements. Le peuple à la terreur de la tuberculose. Mais d’autres, dégoûtées, apeurées, dans ce sursaut d’égoïsme animal qui fait craindre pour soi la contagion possible, disaient à Annie :

– Elle à la crève, dis donc, ta copine ! Qu’elle se ramène pas dans notre coin ! On ne tient pas à piger ça, nous autres !

Ou bien on le disait brutalement à Antoinette.

Elle s’épouvanta. Ne pas dormir, ne pas manger, pleurer, tousser, trembler la fièvre, cela finirait mal. L’inquiétude qu’elle devinait chez Annie accroissait ses alarmes. Elle comptait les heures, elle eût tout donné pour sortir de cette prison où elle se sentait destinée à mourir comme Yvette. Mais rien à faire, ni à espérer, inutile d’offrir de l’argent, de supplier, d’étaler sa misère. Les Allemands étaient impitoyables pour les fonceurs, ils les paissaient en prison.

C’est ainsi que l’idée germa peu à peu chez Annie d’appeler au secours Barthélémy David. Pour elle, elle n’eût jamais voulu ni osé le faire. Mais il y avait Antoinette. Et Monsieur David faisait tant de bien à tous, à l’Épeule.

Elle hésita deux jours. On s’était repartagé l’argent de la quête pour Yvette. Annie avait ainsi retrouvé quelques marks. Elle les donna à une sentinelle, avec une lettre pour Barthélémy David.

\*

David attendait dans le grand vestibule d’entrée, sous la porte cochère. Il avait reçu le billet, était accouru. Cent marks au bureau de la prison, une caisse de cigares pour les sous-officiers, et il était arrivé à ses fins. Le nom de David, la signature de certains officiers de la Kommandantur, étaient à Roubaix un sésame.

Il attendait, curieux et content, heureux de revoir Annie, satisfait de cette affaire et en même temps guère trop à l’aise. Il frottait avec impatience ses grosses mains alourdies de bagues et ne sentait pas le froid.

Une porte battit. Il entendit dans l’escalier des pas rapides ; Antoinette apparut, effarée, mal peignée, pâle et rayonnante, entraînant Annie.

– Allez vite au bureau, leur cria David. Signez votre feuille et décampez.

– Merci, monsieur ! Merci ! cria Antoinette.

Et elle entraînait sa cousine.

Annie s’était arrêtée. Elle dit à Antoinette :

– Va au bureau, je te rejoins.

Et elle resta dans le couloir devant David, tandis qu’Antoinette se sauvait comme un oiseau qui s’évade. Annie était fort pâle et se sentait la gorge serrée. Elle devait remercier David, c’était un devoir. Mais c’était difficile. Elle avança vers lui.

– Monsieur David, murmura-t-elle, d’une voix à peine intelligible, je suis bien heureuse… Vous êtes venu si vite… Vous êtes bon, oui, et je vous demande pardon, je n’ai pas toujours compris…

Il eut pitié de son trouble.

– Ça a dû te coûter, hein, de t’humilier ?

– Ça ne m’a pas coûté, parce que c’était pour une autre.

– Toujours têtue ? Toujours orgueilleuse ?

– Je ne suis pas orgueilleuse…

– Non, mais tu refuses de rien me devoir, d’avoir aucune obligation envers moi, je me demande si tu me le pardonneras un jour, de me devoir ta liberté.

– Je n’avais pas pensé que je vous devrais ma liberté aussi…

– Non ? Bah ! Je parierais que tu t’étais mise en tête de faire filer ta cousine et de rester ici ! Hein ? Avoue !

Elle rit, n’osant pas avouer qu’elle avait eu en effet cette pensée.

– Voyons Annie, reprit David. Qu’est-ce que je t’ai fait ? Tu t’es butée comme une orgueilleuse, oui ! Tu refuses tout de moi, tu rejettes toute dette envers moi comme si ça devait te charger insupportablement ! Tu m’en veux ? Tu as peur de moi ? Je ne te demande rien, ce que je fais, c’est pour moi, c’est pour l’amitié que je te porte. Je suis payé d’avance. Je ne veux pas te dire que j’aime faire du bien, j’aurais l’air de jouer au généreux et ça me déplaît. Et j’aurais l’air aussi de te faire des charités. Non. Mais simplement ça me fait plaisir, ça me cause une joie de te créer un peu de bonheur, tout bonnement parce que tu es courageuse, que tu le mérites. C’est parce que je t’ai vue trimer… Je suis comme ça. Pourquoi refuses-tu ? Je fais du bien partout, à tant d’autres ! Je ne compte pas, je distribue de l’argent à des gens que je connais à peine, je paie dix francs de gâteaux au premier gamin que je vois tirer la langue à la vitrine d’un pâtissier ! Et toi… et toi…

– Je ne peux pas, monsieur David, dit Annie. Je ne peux pas, songez, c’est impossible.

– Mais pourquoi ?

– Vous êtes riche. Moi je n’ai rien. Ma seule fortune, c’est d’être honnête, c’est d’être connue comme honnête. C’est la seule chance que j’ai d’être heureuse plus tard. C’est ma dot à moi, mon honnêteté, oui. Et que diraient les gens, que penserait-on de moi, – pardonnez-moi si je vous blesse, monsieur David, – le jour ou on saurait que vous me secourez, que vous avez de la bienveillance pour moi ? Pour passer là-dessus, n’est-ce pas, il faut… il faut qu’on aime… alors…

Elle ne savait plus que dire. Elle répéta un peu gauchement :

– Alors, voilà…

Elle le regardait. Il évitait son regard. Il avait les sourcils froncés, les yeux attachés au sol, l’air sombre. Il releva la tête, lentement. Il lui prit la main. Quelque chose de gêné, d’anxieux presque transparaissait sur son lourd visage massif d’aventurier épris de plaisirs et de batailles. Ses yeux s’étaient injectés et brûlaient, gonflés d’un afflux de sang. Il dit d’une drôle de voix, enrouée et basse, honteuse, qui voulait garder le ton de la badinerie et n’y parvenait plus, et où l’on sentait quelque chose comme une vague espérance inavouée :

– Et… bien sûr, je suis trop riche, n’est-ce pas, trop vieux pour qu’on m’aime…

– Ces choses-là ne se commandent pas…

– Mais enfin, qu’est-ce qui ferait obstacle ?

– Rien. Je ne sais pas. De toute façon, bien sûr, ce n’est pas un homme comme vous, monsieur David, que… Enfin…

– Trop vieux ? Trop riche ?

– Vous n’êtes pas trop riche. Vous êtes…

Elle réfléchit une seconde, hésita, chercha le mot :

– Vous êtes trop heureux…

– Trop heureux !

Le mot le laissait stupéfait, lui, le mécontent, l’insatisfait, en quête perpétuellement de nouveau, de changement, fuyant sans cesse la solitude morale, l’ennui, le vide d’une existence fastueuse et inutile. Il y vit une ironie qu’elle n’y avait pas mise.

– Trop heureux ! Le mot est bon ! Et puis d’ailleurs, je ne vois pas pourquoi…

– Si. Tout ce bonheur, ça m’arrêterait, ça m’empêcherait de vous aimer. Au fond, je penserais vous apporter beaucoup, et pour vous je n’apporterais rien, ça me heurterait, ça me ferait mal. C’est que tout de même, j’ai l’impression que je pourrais donner à celui que j’aimerai du dévouement, du courage, mes forces… Cela vaut quelque chose. Mais un homme comme vous ne s’en apercevrait jamais. Vous ne me comprenez pas ?

« J’ai eu un oncle, monsieur David, je vous en ai parlé, peut-être. Il était aveugle. Il est mort » Je lui ai fait un peu de bien, je l’ai soulagé comme j’ai pu… Eh bien, je me sentirais plus près d’un malheureux comme lui que de vous. C’est sot, n’est-ce pas ? Je me rends compte… Mais quelqu’un pour qui ainsi je serais tout, qui me verrait comme me voyait mon oncle, à qui j’apporterais le soulagement, le secours, du bonheur, qui ne pourrait pas se passer de moi, qui serait comme mon enfant, presque, celui-là je crois que, de fierté, de joie, je serais capable de l’aimer. Et je ne pourrais jamais aimer quelqu’un à qui je ne donnerais rien. Ça ne se commande pas.

« Non, je n’aurais jamais l’idée de m’attacher à quelqu’un comme vous… Après tout, monsieur David, pourquoi voudriez-vous que j’aime un homme comme vous ? Je pourrais tout faire, j’aurais encore l’air d’avoir tout reçu. Et vous le penseriez.

Il faisait une mine si singulière qu’elle dut sourire.

– Eh bien ! dit-il, c’est nom d’un chien, la première fois que d’être riche me dessert auprès des femmes. Drôle de phénomène ! Tu jetterais bien les gens là l’eau pour le plaisir de les repêcher !

– Oh ! je ne vous souhaite pas du malheur…

– Merci bien ! Enfin, dans tous les cas, on reste amis tout de même, hein ?

– Oh ! cela oui, monsieur David.

– Tu m’as pardonné cette sotte affaire, cette vieille histoire… Tu sais ?

Elle sourit, un peu gênée :

– Oui, oui, n’en parlons plus. Je ne me souviendrai que d’aujourd’hui.

\*

David revenait vers la place. Il allait tête basse, à la fois chagrin et content. Trop heureux ! le mot l’avait étonné, heurté, lui, l’insatisfait de toujours, lui que l’existence avait comblé sans apaiser sa soif d’antre chose. Des gens le croisaient derrière l’église Saint-Martin, On le saluait, on lui souhaitait le bonjour. Il était célèbre à Roubaix, ce masque bilieux, lourd et glabre comme un bronze impérial, ce dur regard insolemment hardi, cette allure balancée et tranquille, ce roulis des épaules, qui se souvenaient d’avoir porté la balle du débardeur et la blatte du contrebandier. David, aux saluts, répondait d’un geste et d’un grognement. Il ruminait les paroles d’Annie. Tout de même, il ne pouvait regretter d’être riche, fort, puissant. N’aimait-il pas dominer plus que tout au monde ? Et cependant, il était quand même possible que cette puissance lui interdît de tout connaître, le privât de toute une part d’existence, un champ immense de sentiment, de passion, de vie prodigieusement neuve et tentante. N’était-ce pas cela, une vraie tendresse, la possession d’un dévouement, d’une sincérité, qui lui avaient manqué ? Quel soulagement de rencontrer enfin cette sincérité, de pouvoir réviser ce sombre jugement amer qu’il portait depuis si longtemps sur l’humanité tout entière ! N’aurait-il pas trouvé là peut-être cet apaisement, cette satisfaction, la véritable joie, à la conquête de laquelle il s’épuisait depuis toujours en une gigantesque poursuite inutile ?

Ç’aurait été passionnant, empoignant, de refaire une vie en ce sens.

III

À la fin de l’hiver, Félicie Laubigier crut qu’elle mourrait bientôt. Elle était à bout de forces, ne quittait plus son lit. Sa fillette Jacqueline la soignait. Toutes les nuits, elle divaguait, frappait, voulait poursuivre la petite qui devait fuir dans la cour et appeler sa tante Flavie à l’aide. On ne mangeait plus, on ne vivait plus, dans cette maison. Camille courait les rues, volait les Allemands, avait une fois passé trois nuits dans une prison où les diables verts lui avaient fait arracher de l’herbe dans les cours. D’Alain, disparu, on était sans nouvelles. Bientôt, si les choses duraient, Camille et Jacqueline seraient en âge de travailler à leur tour pour l’ennemi et devraient s’en aller aussi, et Félicie allait mourir, les laisser seuls. Et la guerre ne finirait jamais.

Il fallut se résoudre à partir pour la France. Beaucoup de gens évacuaient ainsi, quittaient le Nord, abandonnaient tout pour revenir en « France ». Car ici on ne se croyait plus en France. Félicie se résigna à laisser partir Camille et Jacqueline. Jacqueline avait treize ans. Félicie lui confiait son petit frère.

Ils s’en allèrent un matin de mars, à cinq heures, après des adieux douloureux. On n’espérait plus se revoir un jour. Jacqueline et Camille montèrent vers la gare, y pénétrèrent par la rue de l’Ouest. Il y avait là beaucoup de monde, un troupeau d’émigrants chargés de sacs et de valises. Il faisait frais. On fut parqué sous un grand hangar. On parlait peu. La gare, immense et morte, était sinistre.

On subit une visite minutieuse. On dut se dévêtir des pieds à la tête, remettre tous les papiers imprimés, toutes les lettres, tous les objets en or. « On vous les rendra après la guerre », promettaient les Allemands.

De là, on put pénétrer sous le hall de la gare où l’on reçut chacun un gros pain. Un Allemand passait, suspendait au cou des émigrants une ficelle avec un carton numéroté. Et l’on revint ainsi vers les quais où attendait une file de wagons aux portières ouvertes. Des Allemands arrivaient, accompagnaient des femmes françaises et leur faisaient leurs adieux. Il y en avait une visiblement enceinte, qui s’accrochait à son amant, un grand jeune Bavarois. Elle sanglotait, elle criait, ne voulait pas s’en aller. Il dut la pousser vers le wagon, s’arracher à elle, et il s’en alla en pleurant. Une autre plaisantait avec deux soldats et leur disait gaiement : « Après la guerre, oui, oui… » On prétendait que celle-là retournait en France pour rejoindre son mari. Le reste du troupeau, une bande de femmes maigres et douloureuses, d’enfants débiles, une cohorte de faméliques portant la misère et la souffrance sur leurs traits, regardaient ces scènes en silence.

Seuls, les soldats allemands avaient ainsi accès dans la gare. Les familles des émigrants, entassées sur la passerelle, se contentaient de faire de grands signaux de loin.

On monta dans le train. Le petit Camille était émerveillé. C’était la première fois de sa vie qu’il montait dans un train. Les wagons étaient confortables, car la dernière année de la guerre les Allemands, moins assurés de la victoire, traitaient beaucoup mieux qu’au début les évacués. Ils leur réservaient non plus des wagons à bestiaux, mais des wagons de seconde et de troisième classe. Le temps de chercher des places, de se débarrasser de ses paquets, et le train se mettait en route avec lenteur. On s’en alla vers Tourcoing. Le long de la voie, accrochée aux palissades, s’écrasant sur les parapets du pont de l’Aima, une multitude, de loin, agitait les bras, criait à ceux qui partaient : « Adieu ! Adieu… » Le train s’enfonça dans la grande tranchée de la rue de Cassel, et ce fut fini.

Les premières heures furent courtes. On avait un tas de choses à faire, des paquets à mettre en ordre, des dispositions à prendre pour le voyage. Camille courait de fenêtre en fenêtre et s’exclamait. Jacqueline avait reconnu, dans un coin du wagon, son voisin, le gros Semberger, qui avait réussi à se faire évacuer comme malade. On le regardait de travers. On se doutait bien qu’il avait versé aux Allemands la forte somme afin de pouvoir s’en aller. Car ils ne lâchaient pas aisément les hommes valides. On ne les fléchissait qu’en leur versant de l’or. Aussi tenait-on Semberger en suspicion. On disait :

– Un grand fort homme ainsi ! On le fera pincer quand on arrivera en France !

Il le sentait. Il faisait son possible, se rendait utile, casait les valises dans les filets, distribuait des tranches de saucisson allemand pour se faire pardonner. Bientôt il entonna des chansons, tout son répertoire. On reprenait en chœur. Cela devint même assez gai, quand on eut cassé la croûte et beaucoup chanté. L’après-midi se passa ainsi, tandis que le train courait, déroulait d’énormes fumées sales à travers de vastes plaines grasses et nues, où pointaient les premières pousses des avoines et des blés.

Vers le soir, l’un après l’autre, on se tut. La tristesse de la nuit envahissait les plaines et les âmes. On était las. Jacqueline et Camille, déprimés sans s’en rendre compte, regardaient par la portière. Camille suivait des yeux un gros nuage blanc que le couchant rosissait. Il le montrait à Jacqueline. Il dit :

– Regarde, il est peut-être au-dessus de Roubaix, ce nuage…

Et il se mit à fondre en larmes. Son désespoir contagieux envahit tout le monde. Il sembla qu’on se rendît compte seulement à cette heure de l’étrange aventure où on était embarqué, de cet exode, de cet exil loin du pays natal, qu’on ne reverrait sans doute jamais plus. Partout c’étaient des larmes. Il fallut que le gros Semberger se dévouât de nouveau et entonnât de force les plus sonores de ses refrains pour combattre ces désespoirs. La gaieté revint. Les lampes s’étaient allumées. On chantait avec plus de bonne volonté que de réelle allégresse, quand arrivèrent dans le compartiment les soldats qui gardaient le train. Ils expliquèrent :

– On va éteindre. Le train passe près du front. Il est défendu de parler, de faire de la lumière.

L’instant d’après, on était plongé dans la nuit noire. À vitesse très réduite, le train roulait dans les ténèbres. On n’entendait pas le bruit de la canonnade, on voyait seulement sur la gauche, très près, une ligne rouge d’où jaillissaient des éclatements, les grands éclairs multicolores des fusées. On chuchotait :

– Le front, le front…

Et l’on regardait, le cœur serré, cet horizon tout proche, enfer de tant d’hommes.

Cela dura une petite demi-heure. Et le train s’éloigna, s’enfonça dans l’obscurité. Les lampes s’étaient rallumées. On se prépara pour la nuit. On couchait les enfants dans les filets. Les malades eurent une banquette pour s’allonger. Semberger, toujours plein de zèle, s’accommoda du siège des cabinets.

On arriva le lendemain après-midi dans un village des Ardennes. Les braves Belges attendaient avec enthousiasme les évacués français. Qui dira comment ces habitants d’un coin perdu avaient pu savoir qu’il y avait dans le convoi deux enfants seuls ? Ils le savaient cependant. Tout le monde à la gare réclamait : « Les deux petits orphelins ». Jacqueline ne comprit pas tout de suite qu’il s’agissait d’elle et de Camille. On les reçut avec tous les autres à la mairie. On leur fit manger des pommes de terre, de la viande et d’autres choses extraordinaires. Camille, au milieu du repas, pensa de nouveau à la maison et à la mère, fut repris d’une crise de larmes et fit pleurer tout le monde.

On fut un mois dans le village. Les Allemands imposaient à tous les évacués cette attente pour empêcher qu’ils donnassent aucun renseignement à leur arrivée en France. On recevait le ravitaillement. Jacqueline allait le chercher comme les femmes, et elle revendait le saindoux pour avoir un peu d’argent. Chacun logeait chez l’habitant. C’était curieux ; des gens s’habituaient déjà, ébauchaient des amitiés et des amours. La femme qui s’en allait rejoindre son mari et que deux Allemands avaient accompagnée à la gare, habitait chez un vieux fermier. Elle en avait tout de suite fait la conquête. Elle l’avait soigné, lavé, décrassé. Elle lui raflait des tas d’argent, mettant à profit ce court intervalle avec un zèle remarquable. D’autres flirtaient avec les Allemands. Jacqueline et Camille logeaient au premier étage d’un cabaret où on dansait le dimanche. Il y avait dans le plancher de la chambre un trou qui servait à jeter les bagues des pigeons les jours de concours. Par là, Camille regardait danser les femmes et les Allemands. Le grand jeune Bavarois même était accouru de Roubaix pour quelques jours encore auprès de cette femme enceinte qui lui avait fait dans la gare des adieux désespérés. Et il revenait la voir tous les soirs.

On repartit joyeusement, le mois écoulé, et ce fut cependant pour tous, peu ou prou, un nouvel arrachement. L’homme s’enracine vite.

On ne voyagea que la nuit. Le jour, on fut parqué dans quelque gare de village, et on attendit de nouveau la nuit. Les Allemands ne voulaient pas que l’on vît l’Allemagne.

On traversa le Luxembourg, ou on avala une soupe. On reconnut Strasbourg à l’aube. Jacqueline entrevit, en passant sur un viaduc, une immense rue interminable, au bout de laquelle se dressait la haute et sévère cathédrale. Puis le train franchit le Rhin sur un grand pont. On s’arrêta un peu plus loin, parce que le jour venait. On fut assaillis par un troupeau de prisonniers russes. On leur jeta des restes de manger et on vit des Allemands se battre avec eux et les frapper à coups de crosse pour ramasser ce manger.

De l’Allemagne ainsi traversée dans les ténèbres, on n’aperçut rien. On somnolait. On se réveilla seulement vers deux heures du matin, comme le train s’arrêtait à Offenburg. Le bruit courut : « La Suisse, bientôt la Suisse… » On dut descendre, subir une dernière fouille. Puis on reçut du café chaud. Des femmes allemandes le servaient et se montraient aimables. On n’avait pas à se plaindre, somme toute, des Allemands depuis le départ. On eût dit qu’ils voulaient se faire regretter. Le train repartit à l’aube.

On traversait des paysages splendides, des vallées larges entre de lointaines chaînes de monts aigus et blancs de neige, des forêts, des torrents sans fond, des défilés sauvages, des choses comme les gens de Flandre n’en peuvent imaginer. On arriva à Bâle par un éblouissant soleil de printemps, on pénétra sous le hall d’une immense gare, magnifiquement propre, pavoisée aux couleurs françaises, et où attendait une foule énorme, qui brandissait de petits drapeaux. Le train stoppa dans une clameur de joie et de bienvenue. On descendait, on était accueillis avec enthousiasme. Les soldats allemands, eux, demeuraient dans le train, dont on refermait les portes. Un chef de gare ficelait les poignées des portières, les plombait. On avait maintenant l’impression que c’étaient eux, les Allemands, qui étaient emprisonnés là dedans. On leur montrait le poing, on leur criait des railleries, des injures, on se vengeait de quatre années d’une épouvantable tyrannie.

Les Suisses accueillaient les évacués français somptueusement. Bains tièdes, déjeuners copieux et délicats. Les pauvres gens pleuraient en avalant de pareilles choses. On remonta dans un train luxueux, une espèce de salon roulant où l’on se prélassa, tandis que reprenait le défilé des montagnes, des vallées, des gorges, des lacs. Dans le train, les infirmières suisses donnaient des explications. Elles montrèrent les soldats français prisonniers. Elles dirent :

– Des poilus !

L’expression choqua. On ne connaissait pas le terme. La barrière était étanche. Le mot ne devait parvenir dans le Nord qu’après la délivrance.

L’hospitalité des Français envers leurs compatriotes ne valait pas l’accueil des Suisses. On s’en aperçut dès l’arrivée à Évian. Les services administratifs chargés de la réception des évacués étaient débordés. On avait vu trop de misères, on en était blasé. L’émotion, l’enthousiasme du début s’émoussaient. Des évacués n’étaient plus chose rare. On reçut le convoi comme tous les autres, froidement, et sans y prêter grande attention. On sépara les hommes des femmes, les garçons des filles. Il fallait bien. Mais pour Jacqueline et pour tout le monde, c’était douloureux. Les Allemands, les Suisses, avaient été moins rudes.

Les évacués durent subir des examens médicaux humiliants, blessants. C’était normal. Il était arrivé du Nord tant de tuberculeux, de galeux, de syphilitiques même. Il fallait filtrer tout cela. Mais pour les malheureux qui étaient l’objet de ces petites vexations en rentrant dans la mère patrie, celle qu’on avait tant aimée, tant regrettée, l’épreuve était pénible. À Jacqueline, on prit tout son argent. C’étaient des bons de ville. Elle ne pouvait rien en faire. Elle n’en fut pas moins mécontente. Sa mère lui avait si bien dit de ne s’en séparer sous aucune raison. Puis, à l’hôtel, on perdit des bagages. Il y eut du désordre, des colis, des valises disparurent. On se rappela les Allemands, leur inimitable administration, leur organisation parfaite. Tout de même, eux, ils n’avaient pas égaré les valises. On commençait sincèrement à leur reconnaître de grandes vertus, à ces gens-là. On oublia complètement de dénoncer le gros Semberger.

Après quelques semaines de séjour à Évian, puis à Lyon, au Parc de la Tête d’Or, les petits Laubigier furent, demandés par une vieille femme de Belleville-sur-Saône, qui s’appelait Mme Andive.

Jacqueline, qui écrivait bien, avait été prise en affection par le directeur du bureau des rapatriés. Elle avait, grâce à lui, obtenu un petit emploi dans le bureau. Il la protégeait et l’aimait. Chaque jour, le petit Camille, malheureux au Parc de la Tête d’Or, venait voir sa sœur, le cache-nez à la ceinture, les cheveux en broussaille, et l’esprit échauffé par une bataille livrée contre un Lyonnais ou l’autre. Jacqueline se désespérait de manquer à sa mission, de ne pouvoir veiller sur lui.

Elle apprit un jour qu’il était malade et ne viendrait pas. À Lyon régnait la « grippe noire ». Le directeur disait que ce n’était pas grave, mais contagieux, et que Camille ne pouvait venir. Jacqueline était bourrelée d’angoisse.

Un midi, arriva dans le bureau des rapatriés, une petite vieille dame à lorgnons, de mise très modeste, mais très soignée. Elle s’annonça d’une voix flûtée :

– Je suis Madame « Ondive ».

Le directeur vint à elle, et Jacqueline, un peu gênée, le leva gauchement.

– Je viens chercher mademoiselle Laubigier et son frère.

– Eh bien, madame, dit le directeur en souriant, voici votre petite protégée…

Jacqueline s’avançait timidement. La vieille dame la regarda avec effarement :

– Une gamine ! Mais c’est une gamine ! J’avais demandé une jeune fille ! Que voulez-vous que je fasse de cette petite ! Je suis trop vieille, je ne peux pas… Et son petit frère, d’abord ?

Le directeur lui parla tout bas. Ce qu’il dit fit impression sur Mme Andive. Elle s’en alla en déclarant qu’elle repasserait prendre Jacqueline dès que le directeur, après examen de son dossier, lui en donnerait la permission. Car on se livrait à une enquête très sérieuse avant de confier ainsi des enfants.

\*

Le petit Camille était couché et délirait. Il avait tenu jusqu’au bout, résisté le plus longtemps possible et continué d’aller voir sa sœur au bureau. Maintenant, il n’en pouvait plus. On croyait bien qu’il allait mourir. Mme Andive vint le voir. À part ce petit travers qui la faisait se nommer Mme Ondive pour échapper au ridicule de ce nom de salade, c’était une bonne personne. Son cœur s’était ému pour ce petit qu’elle ne connaissait pas et qui allait mourir. Elle resta à son chevet toute l’après-midi. De temps en temps, quand les infirmières s’éloignaient, elle tirait de dessous son jupon une petite bouteille plate et en faisait boire à Camille un bon coup. Ça sentait le cognac et ça brûlait terriblement.

Camille prétendit toujours que c’était ce cognac qui l’avait sauvé.

\*

On vivait à Belleville-sur-Saône, chez la vieille Mme « Ondive ». Camille allait à l’école, se battait avec les indigènes qui l’appelaient « Boche du Nord ». Il déchirait d’innombrables culottes, et Mme Andive s’étonnait de ses instincts destructeurs. Elle s’était, par contre, attachée à Jacqueline. Elle aurait voulu la voir rester près d’elle. Elle n’avait pas d’enfants. La vieillesse lui eût été douce avec cette petite qui était bonne et courageuse. Mais Jacqueline et Camille n’oubliaient pas leur mère et Alain, dont on ne savait plus rien, et qui étaient morts, peut-être. Et ils se cachaient dans un coin du jardin, le soir, pour parler à deux de Roubaix et pleurer librement.

Jacqueline devait, chaque semaine, se présenter elle-même, en qualité de « chef de famille », pour toucher l’allocation et le ravitaillement pour son petit frère et pour elle. Comme elle était si jeune, si petite, le percepteur aussi l’avait prise en amitié, se moquait doucement d’elle, et l’appelait « le chef de famille ! »

Chapitre IV

I

C’était quelque part vers Prémesques, un petit mont jadis boisé, dominant Armentières et la plaine. Au faîte, un château ruiné. Au pied, un marais. Au flanc, ce qui restait d’un grand bois, des moignons d’arbres, hauts d’un mètre, morts, troués de milliers de traces de balles. Des trous, des cratères, les uns tout neufs, tout frais, d’un jaune d’argile éclatant, les autres vieillis et pleins d’herbe. Au milieu de ces vestiges était le camp des travailleurs forcés. On dominait de là le pays plat, herbu, détrempé, une espèce de marécage perfide, où les eaux luisaient entre les végétations incultes, où de petits étangs informes marquaient la place des éclatements d’obus. Les broussailles croissaient au hasard, les herbes, les fleurs éclatantes des terres abandonnées. Des papillons énormes et splendides étaient revenus, – des papillons comme on n’en voyait plus au temps de la civilisation. Des barrages de barbelés, de grands squelettes de chevaux morts, le cadavre d’un tank, des sillons demi-comblés qui étaient des tranchées, complétaient cette âpre désolation de steppe. On était à moins de quatre kilomètres du front. Les baraquements des travailleurs forcés, des « brassards rouges », étaient au flanc du mont. On y remontait après l’ouvrage, longue colonne d’hommes brunis et maigris, pareils à une bande de forçats. Les hardes qu’ils portaient révélaient leur misère. Des imperméables décolorés, des vareuses de velours, de vieux gilets de chasse, des pantalons de l’armée allemande, dont on avait arraché la ganse et qu’on avait reteints dans un jus de feuillage pour les rendre méconnaissables, des morceaux de tissus d’ameublement, des capotes taillées dans de vieux tapis. Quelques-uns, rares, portaient encore l’uniforme des « brassards rouges », un veston et un pantalon coupés dans le dos et le long des jambes et raccordés avec une large bande de coton jaune, pour que l’homme fût partout reconnaissable et ne pût penser à s’évader.

Alain travaillait parmi les autres. Il avait maigri. Ses traits hâves s’étaient bronzés et durcis. Il portait un maillot de laine noire déteinte, troué et démaillé, une culotte de cheval à fond de peau, des molletières de toile brune et des espadrilles. Sur la tête, un mouchoir noué aux quatre coins. La plupart, comme lui, portaient ainsi des mouchoirs noués, de vieux madras gris, rouges et bleus, qui leur faisaient des têtes de pirates. Mal rasés, leur barbe les vieillissait. Alain aussi portait sur les joues cette végétation rêche et sale, et la fatigue lui faisait un rictus qui déformait sa bouche et ses traits. Surtout on lisait chez lui comme chez les autres, cette rancœur, cet air mauvais et dur de ceux qu’un excès de misère a accablés.

On était très près du front. Il en venait un fort et perpétuel roulement, le vacarme lointain d’une forge gigantesque. Toute la journée, on avait trimé, accompli un ouvrage terrible. On creusait à travers la plaine une tranchée, pour enfouir un câble de force électrique que les Allemands voulaient dissimuler. Il faisait un soleil infernal. On allait les pieds dans l’eau, tout de suite atteinte sous un mètre d’argile, et, au fur et à mesure que le sillon s’avançait, deux hommes déroulaient une grande bobine, couchaient le câble et l’enfouissaient. Le soleil faisait littéralement bouillir les cervelles dans les crânes. On pataugeait dans une eau putride, pleine de charognes, imbuvable. Et l’on crevait de soif au milieu de cette eau. La sueur coulait sur le visage comme une pluie. Les bras s’enflaient. La pioche devenait de plomb, lourde à arracher de terre, épuisante à brandir. On n’avançait plus, en se donnant dix fois plus de mal. On sentait les veines des bras se gonfler, comme prêtes à sauter. Et si on se relevait, si on soufflait une minute, si on prenait le temps de s’essuyer le front, l’Allemand accourait.

– Vite ! Vite !

On se rebellait, on avait un mouvement de révolte.

– Merde, hé, toi !

Et tout de suite, le bâton levé, le revolver braqué. On se taisait, on ramassait l’outil, on recommençait. L’eau coulait le long du ventre. On fumait comme des chevaux fourbus. On regardait se former des crampes, des boules de muscles crispés, sous la peau mince et sans graisse. Il suffisait de fléchir l’avant-bras, la jambe, pour que surgît au mollet, au jarret, au biceps, la crampe, la torture de cette espèce de nœud de muscle qu’amène le surmenage. On n’avait même pas le droit de sortir du trou pour uriner. On pissait debout, un liquide acide et rouge sombre, l’urine lourde, trouble et cuisante d’un animal qui se dévore, qui vit de sa propre chair.

– Vite, vite !

On reprenait la bêche, la pioche. Le manche brûlait la chair des mains. Un liquide gras coulait des ampoules éclatées, dont la peau s’en allait par lambeaux. La salive raréfiée collait au palais et aux lèvres comme une glu, et quelquefois, du front, arrivait un obus, dans un grand vacarme. Il fallait tout laisser, courir s’abriter sous un wagon de macadam, attendre l’éclatement et recommencer.

Après huit heures de ce martyre, enfin, on rentrait aux baraquements. On passait par la cantine prendre sa gamelle de soupe. Puis on irait dormir.

La baraque qui servait de cantine était envahie. On tendait sa gamelle, on recevait une louche d’eau grasse où flottaient des ronds de betterave et un bout de viande bouillie. On se sauvait, on allait manger ça seul comme une bête, dans un coin du baraquement, car les prisonniers se volaient lie manger aussi bien que les gamelles. Petite ou grande, la gamelle était toujours remplie. Une grande gamelle valait ici son pesant d’or.

Alain, tout en pêchant avec ses doigts des ronds de betterave dans sa gamelle, revenait vers sa baraque. Elles étaient une douzaine, longues constructions de bois et de carton bitumé, branlantes, pourries, demi-noyées par les pluies, demi-abattues par les tempêtes et le souffle des explosions, masses noires, sordides et chancelantes. Aux fenêtres, des toiles huilées et du grillage. Le long des parois, des monceaux d’ordures, de boîtes de conserve, d’étoffes en décomposition, de charognes et de verre cassé. Çà et là, une lueur trouble, derrière des papiers huilés, indiquait dans le crépuscule une lumière ou un feu.

La baraque de l’équipe d’Alain était la troisième. Il entra. Long boyau noir au sol de terre battue, au plafond en A, traversé de poutres. Deux rangées de lits de fer, des amoncellements de sacs, de vêtements, de hardes, de caisses d’outils, de vieux bois, le long des murs. Au milieu, dans la pénombre, un feu fumeux, noir et rouge, sinistre, montant en fumerolles et en langues pourpres vers le toit, et s’évadant par un grand trou informe vers le ciel. Des hommes, autour, l’alimentaient de morceaux de carton bitumé puant. Une odeur de goudron brûlé emplissait l’air, mêlée à de forts effluves d’humanité sale et dense, et au parfum sauvage d’un quartier de cheval qu’on venait de griller sur une flamme impure. On se l’était partagé. On dévorait autour du feu des lambeaux de chair.

Alain se coucha tout de suite, pour manger le reste de sa gamelle sur sa couche de copeaux. On n’avait pas même de paillasse. On dormait sur des planches disposées par étage, et qu’on jonchait d’herbe ou de poussière de bois. Le lit d’Alain était très haut, juste sous le plafond. Alain avait livré de longues batailles avant d’obtenir cette place enviée, au faîte. On était au-dessus des autres, on ne recevait ni les copeaux ni les ordures. Il se souvenait toujours avec dégoût de son premier lit, partagé avec Jules, dit le pourri, qui souffrait d’un feu de barbe, un eczéma suintant. Il l’avait abandonné pour un autre juste au-dessous d’un type malheureusement connu pour uriner au lit. À la fin, à la force du poing, il avait conquis sa couche actuelle. Son voisin de lit était Blaton. Blaton était mort le matin pour avoir mangé trop de sel de cuisine. Il voulait rentrer chez lui. Il avait dit à Alain :

– Tu verras, je boufferai du sel, et j’aurai la ch…, tu verras, je ferai celui qui tombe dans les pommes, et on me laissera partir.

Le matin, on l’avait vu sans émotion tomber sur un tas de macadam. Seulement, quand on l’avait relevé, il était mort pour tout de bon, il avait mangé trop de sel. On avait ramené son corps au baraquement. Mais, pendant la journée, les rats lui avaient rongé les pieds jusqu’à mi-jambe. On l’enterrerait le lendemain matin. C’était le deuxième cette semaine. Alain, la veille, avait fait la fosse de son ami Vlietz, tué par les Allemands pour avoir tenté de s’évader.

Alain pensait à ces choses en vidant sa gamelle tenue entre ses cuisses. Le long de ses pieds nus montaient les poux. Il se grattait d’une main, machinalement, sans cesser de manger. C’étaient d’énormes poux gris, marqués sur le dos d’une tache blanche. Comme elle affectait très vaguement la forme d’une croix, on disait que l’Empereur les avait décorés aussi, leur avait donné la croix de fer…

Autour d’Alain régnait l’habituel tumulte des baraquements, dans une atmosphère âcre et forte, qui sentait l’animalité, le tabac et la fumée de goudron. Jules le pourri, debout sous Alain, la tête à hauteur du lit, se coupait la barbe avec une lame de rasoir qu’il tenait nue entre ses doigts, raclait une couenne râpeuse et enflammée. Bidart, dit Bidoche, jouait au pot avec Netje et trois autres, « Moule », un Tourquennois qui vendait du poisson et devait à ce métier son surnom de mollusque, était assis à la turque au milieu du baraquement, le dos au feu et soufflait dans un harmonica, tandis qu’un cercle de spectateurs scandait la mesure et entourait deux Couples d’apaches dansant des danses bizarres à grand renfort de contorsions et de grimaces, valsant en se tenant par le cou, par les épaules, par les cheveux, dansant à cloche-pied, en se tournant le dos, ou bien sur les genoux. « Moule » rythmait de la tête la musique, soufflait toujours, faisait courir à gestes vifs l’harmonica sur ses lèvres, passant d’un air à l’autre, La Valse à Tototte, Vas-y ma poulette, La mistonne à mésigue, et d’autres échantillons d’un répertoire fort étendu. Donghe, aux mœurs douteuses, allongé dans sa couche, une fine mèche de chignole entre les doigts, perforait des dés à jouer, qu’il voulait plomber. Babin, accroupi devant la chandelle, ouvrait devant elle, comme s’il avait voulu la gober, une gueule fétide d’où coulait un fil de bave, – une gueule pareille à une caverne pourpre, dont une barricade de pieux noirs défendrait l’entrée. Et juste en face, d’un œil hardi, son ami Foubert explorait ce gouffre, risquait un doigt, ébranlait délicatement une incisive. Babin gémissait des mots incompréhensibles et lâchait une salive abondante. Il avait un bas-ventre énorme, distendu par une hernie scrotale, qu’on devinait à travers son pantalon. On l’appelait donc « grosse c… », comme on appelait « l’enc… » Donghe qui aimait les hommes, comme on disait, en parlant d’une sœur prête à accoucher : « Ma frangine, elle va bientôt vêler ». On utilisait ici une patois mêlé d’argot auquel la soldatesque n’atteint pas.

Lequel de tous ces hommes avait dénoncé Vlietz ? Car il avait été dénoncé, la chose était habituelle. Ces gens qui partageaient la même, misère, dont la plupart étaient ici comme Alain, à cause d’une trahison, d’une lettre anonyme, se trahissaient encore l’un l’autre, n’admettant pas qu’un camarade eût plus d’audace ou de chance qu’eux. Vlietz avait bien préparé son coup. Il avait épargné des biscuits. Il avait acheté à Alain ses bottines pour cent cigarettes et trois savons. Il avait pu se procurer la boussole, l’unique boussole qui existât au camp. Elle lui avait coûté un oreiller pneumatique, un accordéon et d’autres biens rares. Toutes ces transactions avaient dû donner l’éveil à un jaloux. Vlietz, vendu, avait été pris tout de suite. Il s’était enfui la nuit du dimanche. Il avait avec une cisaille coupé les mailles du grillage qui fermait encore le camp à quelques endroits, et où les sentinelles ne veillaient pas. Et comme il sortait dans l’obscurité, il tomba juste dans les bras de quatre Allemands qui l’attendaient. Il fut emporté au bureau. Des baraquements, on entendit des hurlements, des supplications, des cris d’agonie. Puis il fut déposé dans le cachot. Il y fut deux jours. Quand on passait tout près, on l’entendait râler. Il mourut le troisième jour.

Alain l’avait enterré avec l’aide de deux Allemands. Il leur avait racheté les bottines. La boussole avait disparu.

Alain avait résolu de s’évader aussi. L’aventure de Vlietz, chose singulière, l’avait décidé. Il ne disait rien à personne, mais se préparait en secret. Il avait acheté des biscuits contre ce qui lui restait de tabac et de savon. Il s’était fait d’un grand clou, dont il usa la tête et qu’il emmancha dans un bout de bois, une espèce d’arme. Il en avait aiguisé la pointe et l’usa sur une pierre, jusqu’à lui donner une forme qui rappelait celle d’un tiers-point. Quand il pensait à sa maison, à sa mère, il se sentait trembler de tout son corps. Il n’osait pas évoquer trop longtemps ces pensées-là. La tentative et la mort de Vlietz avaient comme cristallisé sa propre décision. Tout serait fini d’un coup. Il s’enfuirait aussi, mourrait ou rentrerait à sa maison. Sa maison… Vivre là en reclus, dans le grenier ou dans la cave, caché aux yeux de tous, mais au milieu des siens encore, retrouver l’existence des premiers temps de la guerre, – quel beau songe !…

Il chassa la vision, – désirable jusqu’à en être douloureuse, – se força à revenir à la réalité. Deux joueurs sous lui, qu’il ne voyait pas, s’engueulaient pour un atout disparu. Un autre s’épouillait, un autre comptait le gain réalisé dans une partie de pot, des billets de cent marks. Car dans ce dénuement épouvantable, ces gens-là avaient beaucoup d’argent et jouaient de grosses sommes, gagnaient et perdaient des centaines de marks avec les soldats du front.

Près du feu mourant, Moule, accroupi, nostalgique au milieu d’un groupe d’auditeurs, soufflait toujours dans son harmonica, produisait une grêle musique d’accordéon, écorchait la chanson favorite des crapules de Roubaix, que le chœur autour de lui reprenait en sourdine, comme une vengeance là l’égard des Allemands :

– Défais t’capote Menheir,

In t’arringera !

L’peug su t’gueule,

Tant qu’te voudras…

Une de ces mélodies innombrables, sorte de chansons de geste, écloses spontanément, homériquement, du cerveau populaire, sans qu’on puisse en dire l’auteur, sans qu’elles aient jamais été imprimées, ni peut-être écrites, et qui se sont diffusées ainsi oralement, de bouche en bouche. Quelques grands thèmes : Les Femmes à Boches, les Allemands, les Prisonniers civils, les Brassards Rouges… inspiraient ces chansons de geste qui disparurent avec la fin de la guerre, et qu’on ne reconstituera plus.

Et tout à coup, faible, léger et sinistre au milieu du brouhaha de la baraque, un ronron, – un ronron lointain qui venait du ciel, qui s’imposa, suspendit une seconde les bruits, et, dans le silence soudain, devint énorme.

– Merde ! encore eux !

– Netje, la camoufle, vingt dieux !

La chandelle brusquement éteinte fit la nuit. Il ne resta que le rougeoiement du feu qui mourait et fumait. On se tut, dans l’angoisse. Le ronron grandissait, s’approchait, ils étaient dix au moins, dix avions français. Tout à coup, un grand souffle, une explosion dont la baraque vacilla, comme un navire qui se couche. Un bruit de casseroles qui tintent, de planches qui craquent. On se cramponna au bois de son lit. On sentait la charpente gémir et s’incliner autour de soi.

Deux, trois, quatre bombes. Les aboiements rageurs du canon anti-aérien, de grandes lueurs à travers les toiles huilées, et les planches disjointes. Les Français visaient la poudrière, au pied du Mont.

Un répit. On reprit haleine. La voix grasse de Bidard :

– Les salauds ! S’ils pouvaient se casser la gueule sur le clocher du château.

– Bon dieu, oui, alors !

C’était le vœu unanime. On en avait marre ! Toutes les nuits, des avions alliés venaient ainsi, visaient la poudrière. Un jour ou l’autre ils flanqueraient les gens les dents en l’air. Non, assez, on aurait mieux aimé être tué tout de suite que de subir cette angoisse depuis des centaines de nuits. On oubliait tout patriotisme. Quelquefois venaient rôder des types, des civils, des espions français. Ils cherchaient, ils interrogeaient, mais on se méfiait.

– Des poudres, ici, une batterie ? non, non, rien du tout !

Qu’ils se dém… ensemble, Français et Allemands, ceux qui faisaient la guerre. Ici, on en avait marre, de leur guerre, on voulait vivre.

II

Ils travaillaient aux obus. Un wagon était arrivé, qu’or déchargerait. On emportait à deux vers les abris les longs cylindres sinistres, profilés comme des torpilles, et qu’on déposait en piles, doucement. On avait l’habitude de manier les obus, cela n’impressionnait plus. Un soldat surveillait, un vieil homme qui faisait partie des « Genesung Abteilung ». Blessé, il était ici en convalescence. Il avait le fusil sous le bras et faisait les cent pas, laissant les hommes tranquilles. Il n’était pas accoutumé à ce métier de garde-chiourme.

Alain s’arrêta de travailler. Il se tenait le ventre. Il fit un geste vers l’Allemand, qui comprit et approuva. Alain s’éloigna, s’enfonça dans un trou d’obus.

Un moment après, le soldat se rappela brusquement l’homme qui ne revenait pas. Il se retourna, cherchant des yeux. Il vit très loin, minuscule déjà, une silhouette qui fuyait, disparaissait. Il eut deux ou trois pensées rapides, brutales : Évasion… Retour au front… les tranchées de nouveau… La sale bête !

Il épaula, fit feu, jeta son fusil à terre avec désespoir et se mit à pleurer

Alain fit trois étapes de nuit, à travers champs. Il allait au hasard, guidé par une espèce de sens de l’orientation, qui lui était venu à vivre si longtemps la vie sauvage. Il mangeait de l’avoine, mâchant les grains amers dont il crachait la balle. Il arriva à Roubaix épuisé, chancelant, défaillant de faim et de fatigue, tremblant d’une espèce d’angoisse de bonheur, à penser qu’il échappait à l’enfer de Prémesques.

Il trouva l’Épeule endormie dans les ténèbres. Chez lui, personne. Il pressentit un malheur, frappa à la porte de sa tante Flavie. Et il sut par elle et par son cousin François que sa mère était chez eux, malade, moribonde, et que Jacqueline et Camille étaient partis pour la France, tout seuls. Il ne pouvait rester et se cacher ici. Sa mère mourrait bientôt d’épouvante. Il devait retourner à Prémesques.

Alain se laissa tomber sur sa chaise et pleura. Il n’en pouvait plus. Tant d’efforts, tant de peines pour rien. Il ne reverrait même pas sa mère ! Elle ne saurait même pas qu’il était venu. Il ne put rien manger ni boire. Il s’en alla comme un désespéré, sans rien entendre, sans rien vouloir accepter, pour se rendre à la Kommandantur.

\*

Ils étaient à sept au corps de garde, sept gardiens Allemands, quand Alain rentra à Prémesques sous l’escorte de deux diables verts. Au premier coup de brosse il crut que sa cervelle éclatait.

On ne comprend pas qu’un ensemble fragile comme un ventre d’homme puisse subir des chocs aussi terribles que des coups de botte ferrée à pleine volée sans être réduit en bouillie. Piétinés par deux ou trois gaillards de quatre-vingts kilos, des intestins devraient se rompre, des côtes se fracasser. Un coup de barre de fer en plein visage devrait en faire jaillir les yeux, les dents. On ne sait vraiment pas comment une machine aussi délicate peut tenir sous de pareils chocs, se restaurer et fonctionner encore…

Alain se le demanda, durant les quatre jours où, laissé pour mort, il resta étendu dans la baraque qui servait de cellule, et où Vlietz était mort avant lui. Tout son esprit n’était que nuit, tout son corps n’était que douleur. Il ne reconnaissait plus au toucher sa face enflée et tuméfiée. Il vomit des caillots, urina du sang, souffrit l’obscur travail martyrisant de la chair qui se réorganise, cellule par cellule, rétablit les connexions, raccorde les vaisseaux, draine les épanchements, expulse les parties mortes, retrouve lentement le rythme des échanges.

Le cinquième jour, en s’éveillant, il sentit avec stupeur qu’il avait faim.

III

Ce fut l’arrivée de François van Groede qui sauva Alain.

François, le fils de la tante Flavie, était devenu éclusier. Il s’y montra un si bizarre fonctionnaire, toujours absent, toujours disparu, présent seulement quand passaient des péniches de charbon, que les Allemands se lassèrent, lui offrirent un séjour de quelque temps, dans la prison des Bains Roubaisiens, et de là l’envoyèrent se refaire à Prémesques.

François, plus jeune qu’Alain, moins robuste, moins vif d’esprit, moins prompt aux réactions défensives, fut en l’espace de quelques semaines réduit à une condition lamentable. Ahuri du spectacle épouvantable des baraques, du camp et du travail, volé, berné, brimé, opprimé de toutes les façons, inhabile à tripoter, à se défendre, objet de raillerie pour ses camarades et de brutalités pour les gardiens, il fut bientôt totalement épuisé et abêti. Il devint malade, voulut voir le médecin-major qui l’envoya se promener, dut reprendre l’ouvrage, et pensa qu’il ne reverrait plus Roubaix.

Alain l’avait à peine rencontré deux ou trois fois. Il en avait eu des nouvelles de sa mère, de la maison, c’était tout. On n’habitait pas le même baraquement, on n’était pas de la même équipe. Alain avait ignoré son cousin.

Il était d’ailleurs profondément changé depuis son retour ici. Il avait trop souffert. Il était aigri, amer. Il ne parlait guère, n’avait pas d’ami, n’aidait personne et ne demandait l’aide de personne, fréquentait seulement quelques Allemands du front avec qui il fumait du gros tabac et buvait du rhum et de l’eau-de-vie. Il avait rejeté avec une espèce de fureur tout ce à quoi il avait cru. Il en était venu à un désespoir tranquille et muet. Il avait trop vu la réalité de l’existence, les forts opprimant les faibles, les injustes triomphants, une universelle férocité chez les Français comme chez l’ennemi, l’envie, les haines, les égoïsmes d’un troupeau de misérables qui n’arrivaient pas même à s’aimer, à se secourir l’un l’autre. Il n’avait plus pour amis que ces soldats du front, pareils à lui, abêtis par la vie de tranchée, imprégnés du même esprit d’universelle indifférence. Eux et lui se comprenaient. On avait ensemble des bavardages, de longues flâneries, – au seul endroit où l’on eût à peu près la paix. Il y avait des espèces de sentines, au bout du camp, une fosse au long de laquelle courait une grosse poutre. On s’asseyait là, culotte baissée, on parlait, on rêvait des heures, on fraternisait. Les Allemands revenus du front s’entendaient mieux avec les prisonniers qu’avec les gardiens de l’arrière. Il y avait eu une espèce de lutte, à propos de ces sentines. On y restait trop longtemps. Les gardiens taillèrent la poutre à angles vifs. Mais on avait rogné les angles à coups de couteau. Ils y mirent une cornière en fer, dont l’arête entrait dans les fesses. Mais à présent on emportait avec soi un bourrelet de paille confortable.

Un midi, Alain arriva en retard au travail. Il avait bu la veille. Des gardiens, comme il devenait méchant et frappait, l’avaient lié au « poteau de torture », où il était resté attaché, suspendu par des cordes, les chairs coupées. Des soldats du front étaient arrivés, s’étaient battus avec les gardiens et l’avaient délié. La chose arrivait souvent.

Alain s’était retrouvé sur sa paillasse, les idées brumeuses, dégoûté de lui et des autres comme on peut l’être à vingt ans. Il avait remarqué sur ses bras et son visage des traces de coups dont il ne se souvenait plus. Gomme il rejoignait son équipe, on lui dit que son cousin François était malade, et voulait le voir. Bidart, qui avait l’œil, ajouta que celui-là ne tenait plus dans son phalzar, qu’il était blanc comme un navet, et serait bientôt bon pour faire un macchab.

Alain courut, après l’ouvrage, au baraquement II. Toute l’après-midi il avait eu des remords, qu’accroissait le souvenir de la beuverie de la veille.

François était dans un casier, faible, « blanc comme un navet ». Il y avait par terre auprès de lui une gamelle avec de l’eau ou flottaient des ronds de betterave.

– Ça ne va pas ?

François rouvrit les yeux, reconnut son cousin sans surprise. Il avait déjà une espèce d’indifférence inquiétante. Il souffla : – Pas fort…

– Où as-tu mal ?

– Je ne digère plus rien.

– Es-tu faible ?

– Mes jambes, ma tête… Je ne peux plus marcher.

– As-tu faim ?

– Oui, mais je vomis les betteraves.

Alain réfléchit une minute.

– Attends-moi cette nuit. Je t’apporterai de la viande.

– De la viande ?

– Tu verras.

\*

– Les chevaux sont la ! souffla Bidart.

Ils étaient sous le couvert d’un bois, dans un bas-fond, à la limite d’une clairière. Ils étaient venus à quatre, Alain, Bidart, et deux Allemands, tuer un cheval à trois kilomètres du camp. La clairière s’étendait devant eux, vaste, entourée des ombres noires du bois, et baignée de clair de lune. Ça et là, dans l’herbe haute, des formes sombres couchées. Vers le milieu, la margelle d’un puits surmontée d’une anse où pendait une poulie. Pas de vent. Le léger bruissement éternel du feuillage dans les bois, et la paix magique de la nuit.

– On y va, chuchota Bidart. Komm du !

Il se glissa à travers les fourrés, franchit en se baissant la clôture de fil de fer, pénétra dans la clairière. On le suivit. Ils avançaient à quatre, silhouettes verticales et noires, indécises dans cette clarté d’argent qui les inondait. Ils hésitaient. Ils se dispersèrent sur une ligne, en une vague tentative d’encerclement.

Ils n’avaient ni fusil, ni hache. Rien que deux baïonnettes et deux couteaux. C’était peu pour un si gros gibier. Ils sentaient la difficulté. Ils avançaient avec une espèce d’incertitude. Depuis si longtemps, l’homme a oublié l’agression, le corps à corps, l’attaque de près. Des quatre, le plus hardi était Bidart, qui était un apache et savait frapper.

Ils étaient au milieu de la clairière quand les chevaux manifestèrent une inquiétude. On les vit se lever, hunier l’air. Eux, avaient gardé l’âme ancestrale, la méfiance de l’herbivore. Ils se groupèrent, flairèrent le vent, s’éloignèrent en troupe vers le fond de la clairière, d’un léger galop souple qui ne touchait pas l’herbe, qui semblait fantastique comme ce clair de lune, ce décor, et toute cette scène.

– Komm ! appela Bidart.

Les hommes élargirent leur encerclement. Souple, le vivant filet englobait les bêtes, les poussait vers un angle. Il fallait courir et bondir, les bras ouverts, pour empêcher les chevaux de passer. On trébuchait, on tombait, on repartait. On finit par tenir la troupe des chevaux rassemblée dans un coin. Et on avança lentement, pour ne pas les affoler. Entassées, inquiètes, les bêtes pointaient les oreilles, se pressaient, couraient de courts galops. L’une d’elles hennit. Elles prenaient peur, évidemment, devant ce danger inconnu. On s’arrêta. Bidart seul continua d’avancer, parce qu’il avait conduit des voitures de charbon jadis et connaissait les chevaux. Il cria :

– Hué ! Hué !

Les bêtes s’arrêtèrent, écoutèrent.

– Holà ! Ho !…

Il avançait toujours. La voix humaine, les mots familiers rassuraient les bêtes et les apaisaient. Elles retrouvaient leur âme obéissante, leur soumission au maître, à l’homme. Elles se laissèrent approcher. On vit l’ombre de Bidart se fondre dans leur ombre. Et il revint vers ses camarades, tirant par la crinière et les naseaux un grand cheval alezan.

Ils s’éloignèrent à quatre avec la bête. Ils évitaient d’instinct le milieu de la clairière, cette étendue nue éclairée de lumière vierge. Ils revinrent vers la lisière du bois, marchant sans rien dire en file indienne. Le cheval agitait la queue, balançait la tête et suivait docilement, croyant s’en aller au travail.

À l’angle de la clairière on s’arrêta.

– Là, dit un Allemand, montrant l’ombre.

– Nein, dit Bidart. Faut voir clair. Hier, ici.

– Qui va le tuer ?

On se regarda. On regarda la bête. C’était trop gros, un animal comme celui-là. Où frapper, où toucher un si puissant organisme ? Au cœur ? À la tête ? Facile à dire. C’est fort, un cheval. Il faut l’abattre d’un seul coup. Paisible, le cheval attendait, flairait l’herbe et soufflait. Peut-être aussi une certaine pitié invincible retenait-elle l’âme des quatre bouchers de fortune. Ils formaient autour de cette haute bête, dans la lumière bleue de la nuit, un groupe étrange.

– Ta baïonnette, du, dit Bidart.

Un soldat lui donna sa baïonnette.

– Alain, baisse-lui la tête, et tiens les naseaux.

Alain fit baisser la tête du cheval. Bidart se plaçait de côté, tâtait le fil de la baïonnette. Le cheval tendit le cou. Et Bidart passa l’arme de clair métal sous la gorge, tira à lui, coupa la gorge d’un grand geste antique de sacrificateur.

Alain, d’instinct, lâcha la bête. Surprise, elle s’était redressée, avait bondi. Elle s’éloigna d’un grand saut, rua, fit quelques longues foulées.

– Attendre, souffla Bidart.

De loin, la bête les surveillait, immobile. Elle commençait à sentir la douleur. Sur le pelage brun de ses jambes, on ne voyait pas ruisseler le sang.

– Attendre, redit Bidart.

On s’approcha insensiblement. Le cheval allongeait le cou, baissait la tête lentement. De plus près, on vit qu’il tremblait. Mais il restait étayé sur ses quatre membres plantés en terre comme des pieux. Un frisson le parcourait, qui s’accentuait d’instant en instant. Il tomba sur les genoux. Sa tête oscillait, se balançait d’un mouvement ralenti. Doucement, il se laissa aller, se coucha sur le flanc. Il leva encore une fois la tête…

– On prend les fesses ! dit Bidart.

Ils entouraient la bête. Bidart, couché entre les énormes cuisses, plongeait dans l’aîne une baïonnette, pesait de tout son poids, ouvrait le ventre rond gonflé d’herbes. Un flot d’entrailles bleues coula avec un souffle. On piétinait dedans, on marchait dans des choses grasses, on tailladait des chairs vivantes qui glissaient sous la lame comme du caoutchouc. Bidart, les bras nus enfoncés dans le ventre du cheval jusqu’aux épaules, cherchait et sectionnait les tendons de l’articulation fémorale, tandis que les trois autres, empoignant le membre à pleine main, le retournaient, le tordaient, l’ébranlaient comme un arbre, et l’arrachaient.

On revint à travers le bois. On portait une cuisse à deux, sur les épaules, long cuissot velu d’où le sang coulait. On avait laissé dans la clairière le cadavre sectionné, coupé par le milieu du ventre.

Peu avant le camp, on s’arrêta. Des pas approchaient. On laissa tomber la viande, on resta immobile. Brusquement, Alain, qui était en tête, fut nez à nez avec deux silhouettes. Il devina des collets verts dépassant les capotes. Des diables verts ! Il recula, chercha son couteau d’un geste instinctif. Les Allemands avançaient :

– Toi aussi voler des poules ? demanda l’un d’eux.

– Non… oui… dit Alain, encore suant d’émotion. Vous pas policeman ?

Ils montraient le collet vert. Ils ouvrirent leur manteau. C’étaient deux mitrailleurs d’infanterie, dont l’uniforme portait un col vert comme celui des policiers.

On leur indiqua où étaient les restes de la bête. Ils s’enfoncèrent sous bois et on rentra au camp sans encombre. Depuis longtemps les fils de fer rouillés, coupés, écrasés par les bombes, n’existaient plus.

On avait fait du feu au milieu des baraquements. Les cuissots dépouillés pendaient du plafond au bout de longs fils de fer recourbés en crochets, et rôtissaient. Une flamme fumeuse léchait les chairs brunes, les dorait, les bronzait, les parait de tons chauds et splendides. Les graisses jaunes grésillaient, devenaient translucides, coulaient en crépitant dans la flamme et la faisaient rejaillir plus haut. L’os noirci fumait. Une moelle grasse en sortait et débordait, bouillonnante. La capiteuse vapeur des chairs rôties et des graisses cuites emplissait les narines et les ventres. On était tous autour du feu rouge et noir, à contempler les somptueux quartiers dégouttants, mordorés, huileux, parcourus de flammes courtes et vives, et dont la croûte éclatait et crevait par place, laissait couler un sang caillé, des sucs précieux. Une pourpre dansante éclairait les visages tendus, cercle avide communiant dans l’attente du festin. Et tout le reste, corps, vêtements, et les tréfonds lointains et obscurs du baraquement, restait dans l’ombre.

Ce fut une ventrée de chair, sans pain, ni vin, ni sel. Alain avait emporté un quartier pour François. Il traversa le baraquement II. L’odeur de cette viande réveillait les hommes sur son passage et les faisait humer.

François attendait. Le seul parfum lui rendit l’âme. Il avait saisi à deux mains le muscle tendre, il y mordait. Un jus abondant, chaud, fort, giclait dans sa bouche, l’inondait. Il le buvait, l’aspirait, pressait et mordait cette chair comme une mamelle. Et la vie coulait dans ses veines.

\*

Cinq jours François mangea de la viande. Ses forces revenaient.

Alain se fit son protecteur. Il était devenu adroit et fort, un loup parmi les loups. Il mit cette expérience au service de François, la purifia en quelque sorte en l’utilisant au bénéfice d’un autre. Le vol, la bataille et la rapine utilisés pour le salut d’autrui se justifièrent une fois de plus par leur fin.

François apprit d’Alain beaucoup de choses. Il ignorait tout de la vie sauvage. Alain lui enseigna à posséder le feu, à se faire un briquet d’une cartouche vide, de l’amadou avec un linge brûlé, à mendier de l’essence aux pilotes des tracteurs qui faisaient goutter pour vous leur carburateur.

Quand l’essence manquait, on gardait allumé, incandescent, un long bout de corde de coton. Cela se consumait lentement. Et ce petit point de feu rouge, au contact d’un carré de poudre noire, suffisait là donner la flamme. François apprit à voler du carton bitumé pour faire le feu, à enflammer le bois mouillé sur un lit de poudre. Il sut pratiquer le troc, opérer dans cette espèce de bourse qui se tenait chaque soir, et où le savon, la cigarette et le biscuit formaient les unités monétaires. On y changeait de l’avoine pour des bottines, des fèves de chevaux pour un veston, du tabac pour une mandoline. Les Allemands y achetaient du savon pour l’envoyer en Allemagne, des bandes de drap coupées en forme de molletières. Ils offraient en échange leur tabac, leurs biscuits, leur alcool.

Surtout, il apprit à trouver du manger, à s’entendre avec ces Allemands du front, à voler avec eux. Ils avaient pitié des prisonniers, partageaient leurs pauvres tartines, faisaient deux morceaux d’un maigre quartier de viande pour les camarades français. On allait ensemble la nuit piller les mangeoires des chevaux. On en rapportait des fèves, de terribles fèves qui ballonnaient le ventre et qu’on mangeait tout de même, véritable nourriture de cheval. Ou bien c’était de l’avoine. On allumait un feu, on chauffait une tôle, on grillait dessus ces grains d’avoine, et on les mangeait. La faim devenait terrible. On se méfiait de tous, on allait au travail son pain autour du cou, enfilé dans une corde, de peur des voleurs et des rats. On faisait des trappes à rats en fil de fer. Mais François ne pouvait manger ces rats que s’il ne les avait pas vus dans leur peau. Alain les lui dépouillait. Les escargots les dégoûtèrent toujours plus que les rats. Une fois, ils trouvèrent une grenouille sur le chemin. Ils la tuèrent en la jetant à terre, la coupèrent en deux et la mangèrent.

Au bout de quelque temps, François put retourner chaque quinzaine à Roubaix. Alain, lui, ne le pouvait pas. Il était noté comme mauvaise tête depuis son évasion, on avait déchiré le coin de sa carte. Cela le signalait à la rigueur de ses gardiens. François revenait le dimanche soir avec du manger, une gamelle de riz, des petits pois. On partageait, on faisait durer cela huit jours, on comptait les pois un à un, on en mangeait vingt par jour. Une fois, ils eurent une émotion, une grosse émotion. Dans le fond de la gamelle de petits pois, vers la fin de la semaine, ils trouvèrent une grosse cuisse de lapin ! Ils se mirent à pleurer tous les deux, de bouleversement. Un morceau de lapin !

François remontait, redevenait lui-même. Un soutien, une défense, il n’en avait pas fallu davantage pour le maintenir et le sauver. Il se sentait réconforté, rassuré. On souffrait, mais on tiendrait. On la verrait, la fin de la guerre, on sentait bien qu’elle approchait. Et Alain, au milieu de sa peine, et bien que l’avenir pour lui parût toujours fermé et triste, se sentait aussi moins accablé, moins sombre. Et il commençait à s’apercevoir avec étonnement que, si désespéré, si malheureux qu’on soit, on peut encore être heureux en s’oubliant soi-même pour s’occuper de la misère d’autrui.

Chapitre V

I

À Herlem, Judith Lacombe était entrée en conflit avec Brook le garde-champêtre.

Judith était définitivement déchue. Ouvertement, les Allemands allaient s’amuser chez elle. On l’en haïssait, on l’en méprisait, et pourtant on la craignait encore. On savait l’influence de ces femmes auprès de l’ennemi, Et même, quand on avait besoin de quelque chose, on allait humblement la trouver, quémander une faveur de la Kommandantur. Elle avait obligé ainsi à peu près tout le village. Nul à Herlem n’avait accompli autant de bien que cette prostituée. Elle le faisait d’ailleurs avec une espèce d’indifférence, sans demander récompense ni merci. Elle était, l’étrange fille, restée hautaine jusqu’en sa déchéance. On allait la voir et la prier comme une puissance. Elle intervenait pour une amende, pour un malade, pour une réquisition. Tout le village avait recours à elle. Lacombe lui-même, son père, envoya la mère un jour la prier de faire lever une amende de mille marks dont il venait d’être frappé pour avoir caché un porc salé dans son fournil.

Brook, lui, était garde-champêtre depuis six mois. Le vieux garde était mort. Lacombe, une fois de plus, en avait profité pour nommer au poste une de ses créatures sans même consulter le conseil municipal. La guerre autorisait de ces licences, contre lesquelles Marellis avait une fois de plus protesté vainement. Brook, âgé de cinquante-cinq ans, bel homme, grand et fort, le cheveu noir encore, et la moustache avantageuse, crevait d’orgueil depuis qu’il pouvait arborer le baudrier et le képi. Le rêve de cet esprit borné, buté et sournoisement méchant, avait toujours été de détenir une parcelle de la puissance publique. Il en usait tyranniquement. Glorieux, il allait, seigneur du mont et de la plaine, faisait peser sur les petites gens une dictature tyrannique, terrorisait les humbles et léchait les pieds des puissants. Les gros fermiers et le baron des Parges voyaient en lui une espèce de domestique à tout faire, et les petites gens qu’épouvantaient ses menaces de procès-verbal pour fil d’eau non balayé, poule vagabonde ou chien non déclaré, se serraient la ceinture pour lui graisser la patte. Le plus fort est que toutes les contraventions profitaient directement à la Kommandantur, qui percevait les amendes, et aux Allemands, dont Brook, adroit manœuvrier, s’était fait le plat valet. Il saluait militairement les officiers, portait leur valise, surveillait les poêles dans les bureaux et faisait les commissions. Ainsi rehaussé à ses propres yeux, paré de l’inégalable prestige de l’uniforme, Brook s’était imaginé que Judith, pour laquelle depuis longtemps il se sentait un faible, s’estimerait grandement honorée d’accepter ses hommages. Mais la bizarre fille, tout avilie et prostituée qu’elle fût, gardait de singulières fiertés, l’âpre amour de son indépendance. Brook s’était vu piteusement mis en déroute. Judith avait rudement malmené l’autoritaire représentant des pouvoirs publics. Brook en gardait un étonnement et une fureur extrêmes. Il se promettait, après la guerre, de la faire mettre en carte. En attendant, il se vengea bassement. Judith n’allait jamais à la visite médicale. Brook la signala à la Kommandantur. Dès lors on la vit chaque semaine, mêlée aux femmes de mauvaises mœurs que la Kommandantur faisait recenser et examiner régulièrement.

Pascal Donadieu souffrait pour elle de cette honte. Assister à la déchéance de cette créature qu’il avait aimée lui faisait mal. Il en souffrait d’autant plus que lui-même ne se sentait plus irréprochable. Il travaillait au ravitaillement, depuis que les tramways ne circulaient plus. Les tripotages des autres, la faim, la misère de sa mère, l’avaient poussé à quelques petits larcins, qui lui laissaient un sourd remords. Surtout, pour garder ce modeste poste, il avait dû passer sous les fourches caudines de Lacombe, le maire.

Lacombe était très ennuyé. Il avait reçu plus d’une plainte sur la gestion déplorable des denrées du ravitaillement. Lacombe les gardait soigneusement dans sa poche. À la fin, les gens s’étaient lassés, et, passant par-dessus sa tête, s’étaient adressés directement au Committee. Le Committee, alarmé, avait envoyé une lettre impérieuse exigeant des comptes et un état détaillé des distributions.

Lacombe se sentait mal engagé. Il y avait surtout certaine affaire de sucre livré là Ingelby, une douzaine de wagons dont les Herlemois n’avaient pas eu un atome… Lacombe, qui tenait difficilement une plume, avait compté sur Donadieu.

Il fit remplir par Pascal deux cents cartes de ravitaillement, au nom de gens qui avaient évacué Herlem depuis longtemps, ou qui n’avaient fait qu’y passer. Ces cartes couvrirent Lacombe au regard du Committee. Mais Pascal Donadieu en gardait le doute, cette méfiance de soi-même, cette incertitude et ce dégoût que laisse une première capitulation.

Le seul qui restât infaillible, c’était Marellis le percepteur. Il venait au ravitaillement, servait les gens avec passivité, en automate. Depuis longtemps, il avait renoncé à faire régner parmi ce désordre un peu de justice. Il se défendait de prendre encore parti. Il avait trop souffert de sa sincérité, de ses révoltes généreuses On lui avait pris jusqu’à sa maison. Prémelle y régnait en maître, exploitait le jardin, se servait des meubles tandis que Marellis vivait dans une petite chambre, au dessus du café de la Place.

Un dernier scandale l’avait fait intervenir, s’attire une fois de plus la haine de toute la commission municipale. Les Allemands employaient comme ouvriers des habitants de la commune que payait la caisse municipale. Ces hommes recevaient sept francs par jour. Les Allemands avaient imaginé de faire augmenter le salaire de ces hommes de trois francs, et de leur en retenir deux à titre de contribution volontaire de guerre ! Moyen indirect de faire payer par la caisse municipale deux francs par jour et par tête là la Kommandantur. Bien contents, les ouvriers n’avaient pas protesté, puisqu’ils gagnaient encore un franc de plus. Et Lacombe et Premelle avaient payé sans discussion. Ils savaient que, s’ils refusaient, les Allemands étaient de taille à se payer sur les biens des fermiers et des riches.

Marellis se révolta, tempêta, menaça d’avertir le Committee. On se moqua de lui, on parla de l’exclure des délibérations de la commission. Aucun recours, aucune voie d’appel contre l’arbitraire de Lacombe. Las, à bout de courage, Marellis laissait aller les choses, n’espérait plus qu’en une victoire incertaine, mais à laquelle il fallait croire malgré tout, comme certains croient en Dieu, – parce qu’autrement, ce serait vraiment trop affreux, trop terrible. Il assistait, muet, aux séances de la commission, accomplissait mécaniquement sa besogne de distributeur au ravitaillement et endurait passivement les outrages, les railleries, les moqueries à peine dissimulées de Lœuil, ami de Lacombe, qui prenait plaisir à ridiculiser Marellis parce qu’il le haïssait sans raison, comme le fripon hait l’honnête homme. Donadieu était le témoin impuissant de ces scènes, qu’encourageait Premelle de ses ricanements.

II

Lise et sa mère, depuis qu’elles avaient adopté les deux enfants de la morte, avaient abdiqué tout orgueil, toute volonté de résistance et d’indépendance à l’égard de l’ennemi. Ce à quoi elles n’avaient jamais consenti pour elles-mêmes, elles s’y étaient résignées pour les petits : travailler pour les Allemands, pactiser avec eux, leur acheter et leur vendre, en accepter les secours, voler dans leurs charrettes ou même dans les champs des fermiers.

Elles avaient un moment espéré partir, rentrer en France. Jean mort, l’abbé prisonnier en Allemagne, elles n’avaient plus rien ici pour les retenir. De France, peut-être, au contraire, pourraient-elles encore aider l’abbé, lui envoyer des colis et des secours. Elles avaient fait à la mairie leur demande pour être évacuées. Leur demande s’égara, disparut, elles n’en eurent pas de nouvelles. Lacombe continuait à les poursuivre de sa rancune, une solide vindicte paysanne qui ne lâche pas facilement ses victimes. Il avait fait disparaître les dossiers. Lise le sut par Pascal Donadieu, et ne put rien faire.

Les Sennevilliers subissaient d’ailleurs l’opprobre général du village. Le déshonneur de Fannie avait rejailli sur elles, qui avaient accepté cet enfant. On ne savait pas trop d’ailleurs ce qui s’était passé. Le mont d’Herlem est éloigné du centre et forme un hameau perdu. Beaucoup croyaient que la petite Jeannette était la propre enfant de Lise. Une haine sournoise entourait les Sennevilliers, les isolait, et elles en souffraient d’autant plus que cette intransigeance des villageois s’alliait très bien avec la plus honteuse platitude à l’égard de l’ennemi. Des gens allaient avec leurs enfants cueillir des fraises, des mûres, des haies sauvages dans les bois du château d’Herlem pour les offrir à messieurs les officiers. Le Kronprinz passa un jour au village en allant vers la ligne du front. On vit les gens faire la haie et se découvrir respectueusement. Il semblait que beaucoup eussent perdu la notion vraie des choses, acceptassent cette idée que les Allemands étaient ici pour toujours. Vers juin commencèrent les préparatifs d’une grande offensive. On voyait passer des troupes et des troupes, des canons, du matériel, des convois interminables d’autos et de camions, une invasion telle qu’on eût cru assister à la migration de tout un peuple. Et il y avait les Herlemois qui d’en réjouissaient et disaient ouvertement : – Tant mieux ! Qu’ils avancent, qu’ils gagnent du terrain ! Nous autres, on sera un peu débarrassés, on sera un peu plus à l’arrière…

Lise eût voulu du blé. Elle n’en trouvait nulle part. Les fermiers le gardaient pour les Allemands qui l’avaient requis d’avance ou bien le vendaient à Tourcoing à des prix insensés. Et Lise n’avait pas d’argent. Elle dut, pour recevoir des déchets de mouture, travailler dans les fermes, pétrir le pain, du beau pain de blé, jaune, ferme, bien levé, bien doré, si beau qu’après l’avoir cuit elle ne le reconnaissait plus quand elle le voyait sur la table des fermiers, ne pouvait s’imaginer avoir de ses mains pétri, cuit, réussi d’aussi magnifiques gâteaux ! Elle était payée en son et basse farine. Et quand elle pouvait, elle prenait en passant un œuf au poulailler, du beurre dans la cave. Elle en était à ce point où assurer la vie devient le premier devoir, qui prime tous les autres. Et puis, somme Donadieu, comme beaucoup, le lamentable exemple de ceux qui profitaient finissait par affaiblir en elle la résistance de l’honnêteté.

Berthe Sennevilliers, la mère, capitulait elle-même. Ces Allemands qui lui avaient tué un fils et pris l’autre, qui l’avaient ruinée, pillée, dont elle avait souffert de toutes les façons, elle finissait par s’entendre avec eux, par les accepter. Elle commençait à comprendre que la plupart, les humbles du moins, n’étaient comme elle que les victimes. Fatalement, dans une commune souffrance, Allemands et envahis fraternisaient, se solidarisaient. Herlem est à quinze kilomètres d’Ypres. Cet arrière-front a assisté à l’épouvantable misère de l’armée allemande, à l’agonie de l’Aigle. On recevait toutes les groupes, on les logeait. Berthe et sa fille se souvinrent longtemps d’une bande de cinquante hommes qui firent ainsi invasion chez elles en pleine nuit. Cinquante hommes, – non, cinquante gamins, des adolescents à peine formés, frêles, maigres et pâles, sur les traits desquels on devinait encore, derrière la fatigue et l’ahurissement de ces débuts dans la guerre, un reste de l’enthousiasme et de l’idéalisme qui les avaient jetés dans la tourmente. Ils venaient Dieu sait d’où, en attendant de retourner vers le front. Ils arrivèrent en masse, inondèrent la maison, l’envahirent, passèrent la nuit à se décrotter, s’épucer, se nettoyer et se laver. Ils s’excusaient encore. On voyait qu’ils n’avaient pas encore l’habitude de la grossièreté, les pauvres diables.

– Nous beaucoup sales, Madame, mais nous bons garçons.

Lise et Berthe, réveillées, s’étaient mises auprès du feu, ne pouvant plus songer à dormir et les regardaient aller et venir et s’agiter. C’était la première fois que Berthe voyait de si jeunes, de si frêles gamins sous le lourd uniforme. Elle restait effarée. Elle finit par proposer à Lise, elle, l’irréductible :

– On leur ferait bien une petite goutte de chicorée.

Quand ils virent cette eau chaude et noire prête pour eux, sans qu’ils eussent rien demandé, alors qu’ils s’étaient crus ici des intrus et des maudits, ils furent bouleversés, émus aux larmes. Ils buvaient avec gratitude cette eau fade, ils disaient :

– Ah ! Madame, Madame, si on pouvait retourner chez nous et revenir après la guerre vous remercier. Dire qu’on va tuer des hommes et qu’on n’oserait pas tuer un lapin.

Du coup, le lendemain, comme ils avaient reçu des pommes de terre, ils appelèrent Pierre qui les regardait manger pour lui en servir une assiettée. Pierre les porta à Lise et Berthe, et dès lors on partagea tout durant le temps qu’ils passèrent à Herlem. Berthe s’était prise d’amitié pour ces gamins. Elle retrouvait chez eux la même désillusion, la même impression qu’ils étaient comme tous les sincères des naïfs et des dupes. Elle retrouvait la haine des gros, des chefs, la souffrance infinie des privations, de l’absence des êtres chéris, de la faim, la haine du gendarme aussi, du gendarme allemand, du diable vert. Chose qu’elle s’expliquait mal, ils en voulaient incroyablement à « Poireau-Monté », le policeman allemand d’Herlem. Ils se moquaient de lui, l’envoyaient se promener, prenaient parti pour l’habitant contre lui. Ils avertissaient Berthe quand ils savaient qu’une perquisition aurait lieu. Ils cachaient ses minces provisions dans leurs paquetages, puis regardaient d’un air goguenard « Poireau-Monté » fouiller les recoins de l’auberge. Ils professaient à l’égard des fermiers et des riches le même mépris, la même vindicte. Ils allaient la nuit piller les meules et les poulaillers, revenaient chargés de victuailles, tuaient parfois un mouton ou un veau dans un pâturage, la nuit, et partageaient la chair avec Berthe. Les tout jeunes, Berthe se prenait pour eux d’une vraie tendresse. Ils lui parlaient de leur famille. Ils la sentaient maternelle, ils lui faisaient de petites confidences, expliquaient qu’ils avaient quitté l’école, qu’ils étaient encore des lycéens, qu’ils avaient leur maman là-bas, qu’ils regrettaient… On sentait chez eux à la fois l’habitude d’être haïs, traités en ennemis par ces peuples envahis, – et aussi une invincible jeunesse d’âme qui reparaissait au premier témoignage de confiance et d’amitié, qui les faisait s’épancher et se confier presque trop vite. Un mot aimable, une parole pitoyable, et ils s’ouvraient à vous, attendris, émus aux larmes, comme des enfants qu’on attire à soi dès qu’on leur montre un peu d’intérêt et de pitié.

Des enfants, oui. Il y avait Karl, le brave Karl, l’enfant de petites gens de Bavière… Il était allé en permission chez lui avant qu’il partît pour le front. Il était revenu avec une montre, une montre-bracelet en nickel. Les chiffres et les aiguilles étaient phosphorescents.

– Ainsi, tu verras clair la nuit dans la tranchée, avait dit sa mère en lui donnant ce cadeau royal.

Cette montre lumineuse ! Quelle fierté pour Karl ! Dix fois, le premier jour qu’il fut revenu, la vieille Berthe dut le suivre à la cave, admirer le cadran lumineux, s’exclamer avec lui. Il en riait tout seul d’admiration.

Il y avait Reynold, dont la mère travaillait à Essen, dans les usines à obus. Lui était tranquille, pâle. Il se préparait à être comptable. La guerre avait interrompu ce rêve. Il s’était pris d’amitié pour le lapin blanc apprivoisé du petit Pierre. Le lapin s’appelait Arthur. On voyait tout le jour Reynold auprès du feu ou sur le seuil de la cuisine avec Arthur dans ses bras. Il lui grattait le front, le caressait comme un chat, jouait avec lui, l’embrassait sur le museau, riait aux éclats. Et Arthur fronçait son nez mobile, et agitait ses immenses oreilles. Il y avait une vraie amitié entre ce gamin et cette bête.

Wilhelm lui, était un petit villageois, râblé, solide. Il travaillait du matin au soir. Il bêcha, retourna, ensemença et soigna le jardin de Berthe. Il taillait la haie, il échenillait les poiriers. Il se donnait un mal extrême, manœuvrait le râteau, la bêche, le sécateur, brouettait, fumait, nettoyait, revenait le soir radieux et fourbu. Et l’on voyait que tout ce temps il avait oublié la guerre. On ne pouvait s’imaginer que ces gosses s’en iraient au front, se feraient tuer. On avait peur pour eux. Comment aurait-on pu haïr cette pauvre et naïve jeunesse ? Ils rappelaient à la vieille Berthe ses deux fils. Elle ne savait plus se dire que c’étaient des Allemands. Elle s’occupait d’eux, lavait leur linge et le raccommodait, les grondait et les aimait. Elle avouait à Lise avec une espèce de honte :

– Je ne peux plus penser que ce ne sont pas mes garçons !

D’autres aidaient Lise dans son trafic, volaient pour elle des ballots de tissus sur les camions qui passaient, allant vers Roulers. Un ballot contenait douze sacs, pliés en un paquet. Taillés dans les chauds tissus de laine de Roubaix, ils s’en allaient pourrir au front sous forme de sacs à terre. On vidait ces paquets, on partageait. Lise taillait là dedans des vêtements d’enfants, les revendait au village. Les soldats décousaient les sacs et envoyaient l’étoffe aux leurs, en Allemagne. Souvent aussi ils accompagnaient Lise à Roubaix, où on ne pouvait plus aller sans laisser-passer. Ils lui servaient de sauvegarde. Elle pouvait ainsi porter en ville des légumes et rapporter des épiceries. Schumann, agent de liaison, allait chaque semaine à moto à Bruxelles. Il rapportait du sucre que Lise revendait. Elle vivait de ce trafic.

Elle vendait aussi beaucoup de pommes de terre. Il en venait chaque jour une voiture pour les soldats. Lise s’était entendue avec les convoyeurs. Ils s’arrangeaient pour distraire le conducteur de la voiture. Tandis que l’un bavardait avec lui, l’autre faisait tomber discrètement dans un fossé un sac de pommes de terre qu’on revenait chercher plus tard. On volait aussi beaucoup de blé aux fermiers. On se glissait à plat ventre dans les champs et l’on coupait les épis avec des ciseaux.

Ces Allemands menaient une rude vie. Ils subissaient l’exercice chaque matin, des heures. Il leur fallait courir tout équipés à travers les champs. Beaucoup n’en pouvaient plus, tombaient épuisés. On voyait sous leurs énormes capotes, leurs bottes, leur attirail massif, qu’ils n’étaient que des enfants encore, avec des membres grêles et de jeunes visages à peine ombrés de duvet. Ceux qui tombaient trop vite étaient liés tout le jour à un poteau.

Ils surent un matin qu’ils partiraient le soir. Ils avaient peur. Ils s’en furent à la brume dans la direction d’Ypres. Ils défilèrent par le chemin du Mont, passèrent devant les fours à chaux. Ils chantaient le Gloria :

Gloria, Victoria !

Avec le cœur, avec la main

Pour la Patrie…

Beaucoup faisaient signe de la main aux Sennevilliers : « Adieu. Adieu… » Et Berthe leur répondait de la main et pleurait :

– Nos soldats ! Nos pauvres soldats.

Ils étaient devenus « nos » soldats. Elle avait oublié sa haine.

III

Dans la carrière maintenant travaillaient des prisonniers italiens. Les Allemands avaient rallumé les fours. On y incinérait les morts du front. Et on édifiait une voie ferrée du front vers Tourcoing, des abris bétonnés, des blockhaus, des plates-formes pour les canons. On sentait peu à peu le recul de l’Allemand, sous la pression des vainqueurs. La ligne de fer se rapprochait d’Herlem.

Ces prisonniers étaient épouvantablement misérables. Ils s’évadaient le soir, sautaient par-dessus les palissades de leur camp, venaient frapper à la porte des Sennevilliers, restaient là des heures, à se chauffer. On ne parlait pas la même langue, on n’avait rien à se dire, on risquait les uns les autres de terribles sanctions, et pourtant les Sennevilliers les accueillaient tout de même, incapables de fermer leur porte, de refuser un peu de feu, d’eau chaude, de lumière à ces malheureux. Et puis, on avait tellement l’habitude de n’être plus chez soi, de voir constamment des visages étrangers, des silhouettes nouvelles aller et venir dans votre demeure : c’était devenu la vie normale.

Des petits soldats allemands, des pauvres « Marie-Louise » envoyés au feu pour soutenir le suprême effort, la tentative désespérée de l’Empire, aucun n’était revenu. Trop jeunes, trop pleins d’inexpérience… On sut par d’autres, des vieux ceux-là, des anciens de la guerre qui revenaient du front, que leur régiment avait été massacré.

Ces nouveaux étaient des êtres farouches. Quatre jours après leur arrivée, on trouvait « Poireau-Monté » étranglé sur la route, une chaînette d’acier autour du cou. La Kommandantur, comme toujours, accusa les civils, et le village fut puni de la retraite à une heure pendant quinze jours.

Ils étaient pareils à des sauvages. Ils étaient arrivés rongés de poux, effroyablement sales, n’ayant sous leurs vêtements que de pitoyables lambeaux de linge, dévorés par une dysenterie inguérissable. Abrutis, abêtis, ils jouaient aux cartes interminablement, au soleil, buvaient de la « Goldwasser », ne demandaient qu’une chose, vivre tranquilles ici, ne plus retourner au front, ne plus voir le feu. Ils en avaient assez. Ils ne voulaient plus marcher. Ils étaient souvent appelés la nuit pour dès relèves, ou pour aller en première ligne porter la soupe, les munitions, les vivres. Ou bien on venait les commander d’urgence pour un coup dur quelque part. Ils refusaient la tâche. Ils restaient dans leurs lits, juraient, diraient de gros mots à Lise et Berthe qui venaient les appeler, les supplier, crier qu’on les fusillerait. Et il fallait les arracher à leur lit, les pousser dehors… On ne pouvait tout de même pas laisser de sang-froid ces hommes se faire fusiller pour refus d’obéissance. Ils s’en allaient avec rage, furieux, ou bien pleurant comme des gamins.

Même pour ceux-là, on se prenait d’amitié. L’un d’eux avait un nom si compliqué qu’on l’oubliait toujours. Alors on l’appelait du nom de son métier, le Tonnelier. Il faisait des cuvelles pour Berthe et Lise, il répara leur batteuse à linge. Il fallait littéralement s’empoigner avec lui, la nuit, quand on l’appelait pour une relève. Il s’en alla ainsi un soir porter des sacs de munitions et fut tué.

Max, lui, avait le scorbut. Un grand garçon blond et pâle, beau comme un Christ. Il lavait au citron et à l’huile ses ignobles gencives saignantes, suppurantes. Il en hurlait. Il parlait de déserter, de passer un jour ou l’autre les lignes et de se rendre. Il avait dans ses poches des tracts signés de Lénine et des cartons imprimés où l’on parlait de République. Il alla trois fois au feu et n’en revint plus.

Julius, son camarade, avait la fièvre des tranchées, – une de ces maladies nouvelles qui n’étaient qu’une forme de l’épuisement. Quand cela lui prenait, il divaguait toute la nuit. Il devait, sans l’oser dire, éprouver quelque chose, une vague tendresse secrète pour Lise. Il planta un arbre, dans le jardin, une bouture de marronnier qu’il lui dédia, comme un souvenir de lui. Il fut tué la première nuit qu’il alla en relève.

Et toujours, et toujours… Il en passa ainsi des centaines et des centaines dans l’auberge des Sennevilliers. Ils s’en allaient un soir ou l’autre, et on savait qu’ils ne reviendraient plus. Ils se rassemblaient sur la place, suivaient le chemin du Mont, passaient devant l’auberge. Et l’orgueil allemand leur restait encore. Ils avaient le courage, tant qu’ils n’avaient pas dépassé le dernier hameau, de chanter leur hymne de guerre, leur Gloria grave et lourd, et comme funèbre, sans gaieté, sans éclat, pesamment martelé, bien fait pour la cadence des légions en marche, pour des hommes qui s’en vont mourir.

Gloria, Victoria,

Avec le cœur, avec la main,

Pour la Patrie…

Les oiseaux dans la forêt,

Si doux était leur chant…

Notre Patrie, nous la reverrons un jour,

Oui, nous la reverrons !

Notre Patrie, notre Patrie,

Nous la reverrons un jour…

Ceux qui l’ont entendu, à ces heures tragiques, dans le piétinement des bottes, le fracas des fourgons, le grondement des canons roulant sur le pavé, chanté sourdement par des milliers d’hommes s’en allant à la tombée de la nuit pour le feu, n’oublieront jamais plus sa terrible grandeur. Il y a eu quelque chose de pathétique dans ce sacrifice désespéré d’un peuple.

La misère chez eux était effroyable. Ils vivaient de rutabagas, volaient des Français qui mouraient de faim eux-mêmes. De la splendide armée du début, il restait des ruines, une caricature, des bataillons de vieux hommes épuisés ou de gamins, ou de rares survivants qui avaient fait quatre ans de guerre et qui étaient pareils à des fous. Des fous, on en voyait beaucoup. Il y avait un camp immense qui leur était réservé auprès de celui des prisonniers italiens. Ces soldats fous devaient travailler encore. Ils faisaient marcher les fours, incinéraient les morts ou bien réparaient les voies ferrées sous la direction de blessés et d’amputés. On les voyait, occupés à leur besogne, s’arrêter tout à coup, faire au vide de grands saluts, ou bien s’arracher les cheveux et se lamenter. On avait choisi les plus dociles. Des gendarmes chassaient les gens qui venaient les regarder.

Comme les hommes, le matériel était usé. Il ne restait que des canons et des chariots délabrés et rafistolés, finis, bons à jeter au feu, des ferrailles rouillées et bosselées, vibrant sur les pavés avec un tintamarre de casseroles, des uniformes délavés, décolorés, couleur d’argile, dix fois troués sur le dos des morts, dix fois repris pour resservir sur le dos des vivants. Car on gardait les uniformes des morts. Aux fours venaient de longs cortèges de camions pleins de morts nus, liés quatre par quatre en tête-bêche, et maintenus par des bandes de fer rivées à la mécanique, comme celles qui ceinturent les balles de laine. On les incinérait dans les fours.

Ceux du front arrivaient tout vêtus, par ce qu’on appelait le petit train, un « Decauville », dont la voie reliait Tourcoing et ses hôpitaux aux lignes de feu par Herlem. On dévêtait ces morts, on les incinérait, et les vêtements repartaient pour Tourcoing.

Les chefs n’étaient pas brûlés. On leur réservait un petit cimetière au sommet du Mont. Ils arrivaient dans un cercueil de sapin, une caisse rectangulaire comme celles des hôpitaux, très légère. Vers la fin, d’ailleurs, on reprenait aussi le cercueil, qui servait pour d’autres, et on les enfouissait tels quels. Des gens, des gens d’Allemagne, vinrent parfois dans ce cimetière. Lise se souvint toujours de la visite d’un vieillard et de sa femme en grand deuil. On leur avait donné à Tourcoing un cabriolet attelé d’un vieux cheval, avec un soldat comme cocher, pour les amener jusqu’ici. Ce devaient être des gens très riches. Ils portèrent des fleurs à une tombe et repartirent dans la petite voiture avec le soldat. La vieille femme pleurait. De quel coin de l’Allemagne étaient-ils ainsi venus, à travers l’épouvantable spectacle de leur pays et de la France envahie, pleurer sur cette tombe ?

\*

La fin, la fin… Elle approchait de jour en jour. On était en automne. On ne passerait plus l’hiver, il ne restait plus rien. Les Allemands avaient donné à manger le blé vert à leurs chevaux avant l’offensive de juillet, Bêtes et gens crevaient de faim. Les chevaux n’étaient plus que de risibles caricatures, des rosses impossibles, invraisemblables de maigreur. Les hommes refusaient de marcher, des colonnes se couchaient sur la route, disaient non. Des gendarmes les menaient dans un grand pré humide au bas du mont, les y laissaient tout un jour les pieds dans l’eau. Les meneurs, on les faisait monter sur deux briques, on les liait à un poteau. Puis on enlevait les briques et l’homme restait pendu par les cordes. Des chefs venaient, discouraient, essayaient de persuader ces hommes. Quelquefois, on leur apportait de la bière. Il n’était pas de jour où l’on ne vît les gendarmes traîner ainsi des réfractaires qui s’asseyaient à terre, leur riaient au nez, ne voulaient plus marcher. Il y en avait trop, on ne pouvait plus les fusiller tous. L’excès de misère tuait le patriotisme. On avait trop froid, trop faim. On recevait pour la journée une gamelle de navets mal cuits, un peu de graisse chimique, un peu de confiture de glucose. Les soldats avaient honte de montrer leur gamelle aux Français et se cachaient pour manger. Plus de vêtements, plus de linge. Sous le lourd uniforme, cette espèce de cuirasse qui jusqu’à la fin cacha toutes les misères, ils allaient sans chemise, ou avec du linge de femme volé par-ci par-là. Plus de tabac, plus d’argent, plus même l’alliance au doigt, l’anneau d’or du mariage, On l’avait donnée pour l’Allemagne. On portait une alliance d’acier nickelé qui étonnait les gens d’ici.

La fin, oui, la fin… À mesure qu’elle approchait, le rythme de l’existence pour ces malheureux devenait frénétique. Toujours marcher, toujours repartir, en corvée en relève, à un rythme sans cesse accéléré, sans repos sans répit. Ils rentraient du feu fourbus, saignants, bottés d’argile jusqu’au ventre. Ils se lavaient, se pansaient, commençaient une lessive. Et il fallait se remettre en route tout de suite, un ordre était arrivé, on repartait en jurant, en pleurant. Les pieds en sang rechaussaient les bottes, on enfilait sur son dos la lessive mouillée que la sueur de misère réchauffait. Et on partait ainsi, le désespoir dans l’âme et il fallait tout de même chanter le Gloria.

On ne voyait plus que cela, un défilé, un roulement perpétuel d’hommes qui passaient, s’en allaient, et ne revenaient plus. Les armées fondaient. On en était épouvanté.

Ils étaient là bout, se rejetaient les fautes de l’un à l’autre. Le Saxon haïssait le Prussien, qui haïssait le Bavarois. On s’y perdait. Dans l’écroulement de l’Empire, les nationalités se reconstituaient. Des Bavarois accusaient l’Empereur, des Prussiens accusaient le roi de Bavière. Quand un régiment saxon installé aux fours devait partir et savait qu’il serait remplacé par des Prussiens, il dévastait ses campements avant de s’en aller, brisait les fourneaux de briques, arrachait les palissades, enterrait, brûlait, saccageait ce qu’il ne pouvait emporter. Ils préféraient donner aux civils, aux Français, plutôt qu’à leurs compatriotes.

On commençait aussi à parler de la République. Dans l’armée circulaient des tracts, de petits cartons imprimés signés Lénine et Trotski, et qui disaient :

« Soldats, frères, l’exemple lumineux de votre frère Liebknecht, les événements révolutionnaires dans la flotte allemande, nous prouvent que vous êtes prêts. Aidez-nous, suivez comme nous le drapeau de la paix… Vive la paix, vive la Révolution sociale. »

LÉNINE-TROSTSKI.

Il y avait aussi des cartes barrées d’un trait noir, rouge et jaune, qui proclamaient :

RÉPUBLIQUE

« L’ordre suivant a été distribué aux armées françaises : qui se livre prisonnier aux Français et prononce le mot d’ordre République, ne sera pas traité par eux en prisonnier de guerre… Tous ceux qui le veulent peuvent travailler avec nous à l’affranchissement de l’Allemagne. Cette guerre ne finira que lorsque sera abattu l’esprit prussien des militaires et des junkers… »

Vers la fin, beaucoup désertèrent. L’un, l’autre vendaient aux civils leurs modestes affaires, s’en allaient un soir en se cachant vers Menin et Ypres, et ne revenaient plus. Quelquefois, ils partaient en bandes, par dix, par vingt. Il en arriva une fois, en fin septembre, une cinquantaine d’un coup chez les Sennevilliers. Ils poussaient un chariot plein de manger et de sacs et tiraient un vieux cheval blanc gigantesque et d’une maigreur de pièce anatomique. Ils en riaient, ils accrochaient leurs bérets aux deux os saillants de ses hanches. Ils se lavèrent, firent bouillir du café, mangèrent et donnèrent à manger au cheval.

– Finie, la guerre, madame, nous partir, nous prisonniers… Plus la guerre, plus kapout !

Vers dix heures du soir, ils rechargèrent leur voiture, dirent au revoir à Lise et s’en furent vers le front avec leur grand cheval maigre.

On commençait à dire que les Français approchaient de Menin. Les gens de Menin déménageaient, évacuaient. On les voyait défiler à Herlem. Il en passait tous les jours, cortège lamentable et comique, encombré de brouettes, de voitures d’enfant, de hardes, de cochons, de chats et de canaris dans des cages. La vieille Berthe ne pouvait s’empêcher d’en rire. Ces gens-là étaient fous d’emporter de pareilles choses, tant de « bricoles », de niaiseries… En sens contraire passaient d’autres cortèges, les bandes effrontées, hardies, rapaces des malandrins de Roubaix-Tourcoing qui s’en allaient piller Halluin. Des voyous, des gamins, des filles, savaient que la ville était évacuée. On allait cambrioler les maisons, on revenait avec des piles de draps, du linge, des rideaux, des tapis et des couvertures, des casseroles et de la vaisselle. Des villes comme Halluin furent la proie des civils bien plus que de l’ennemi.

À la mairie d’Herlem, on commençait à parler aussi d’évacuation. Le front avançait. Tout le monde s’en allait, Lise et Berthe préparaient leurs paquets. Berthe entassait du linge, des souvenirs, faisait des sacs énormes, s’apercevait avec désespoir qu’elle ne pouvait plus les soulever, cherchait, triait, et se lamentait de ne pouvoir tout prendre, et ne se rendait pas compte qu’elle agissait comme ceux dont elle avait ri les jours d’avant.

Des obus commençaient à tomber sur le village. Toutes les nuits, des avions se battaient. On apercevait maintenant nettement le rougeoiement de la ligne de feu, les étoiles filantes des fusées et comme d’immenses aurores boréales sanglantes. On se remit sérieusement aux paquets. On enterrait tout ce qu’on ne pouvait prendre. On faisait dans le jardin des trous. Des trous ! On avait passé le temps à faire cela, pendant la guerre ! Cacher, enterrer, enfouir. Comme ça serait drôle, après la guerre, si elle finissait un jour, de n’avoir plus à cacher, à faire des trous et aussi de ne plus s’exprimer par signes, de ne plus gesticuler… On en était tellement déformés ! On avait tellement l’habitude de gesticuler, de faire aller les bras comme des sourds-muets !

Et à la fin, Lise fut prise avec un soldat, alors qu’ils passaient des marchandises pour Tourcoing. Berthe courut chez Judith. Grâce à elle, Lise n’alla pas en prison, mais elle dut travailler pour les Allemands, arracher les pommes de terre, et les betteraves. On était là une quinzaine de femmes, au flanc du mont d’Herlem. On avait au-dessus de sa tête une batterie d’obusiers qui tiraient sur Geluwelt et Ypres. Et les canons anglais répondaient, bombardaient Herlem. On s’abritait quand un obus passait. Le soir Lise rentrait, le corsage et les poches bourrés de pommes de terre volées.

Toutes ces récoltes s’en allaient vers l’arrière, pesées, comptées, contrôlées par la Kommandantur. Jusqu’au bout, cette Kommandantur resta un rigide et incomparable instrument de gouvernement et d’oppression. L’armée se désagrégeait, on sentait la ruine toute proche, la ligne de feu approchait chaque nuit, la révolution bouillonnait. Mais de ce monde du front, du feu, les Kommandanturs restaient distinctes, lointaines. Il y avait toujours eu un abîme entre eux. On se haïssait. On se disputait même. Le commandant d’une place comme Roubaix, gros banquier de Francfort, avait payé très cher le droit de rester à l’arrière. Cela se savait. Et ce dissentiment fut cause que pendant que l’armée était en pleine déroute, les Kommandanturs continuèrent imperturbablement leur rôle, récoltant, organisant, édictant des ordres, apposant des affiches jusqu’à la dernière seconde, bâtissant des locaux, ouvrant des routes, préparant les semailles. La veille de leur départ, elles placardaient encore des avis : « J’ordonne… »

Si bien qu’on ne savait qui croire. Les uns disaient :

– Ils s’en vont !

D’autres :

– Ils restent, ils bâtissent, ils plantent…

L’indécision subsista après même qu’ils furent partis.

Herlem souffrait du bombardement. On prévoyait l’évacuation générale. Beaucoup de gens s’en allaient d’avance. Il ne restait pas au village le quart de la population. Les Sennevilliers, eux, ne voulaient pas s’en aller.

– Que faire, pensait lise, avec une vieille femme, un gamin, un bébé d’un an ?

On se terrait dans sa maison, on écoutait passer les obus et les bombes.

– Ce sera bientôt tout, disait Lise, c’est la fin, c’est la fin…

– Ce ne sera jamais la fin, disait Berthe, puisque mon fils est mort. Pour moi, ce ne sera jamais fini…

Chapitre VI

I

Rentrée chez sa mère après son séjour dans la prison de la Fosse-aux-Chênes, Antoinette tomba malade. Édith l’emmena voir un major allemand qui soignait bénévolement les envahis. Elle en revint bouleversée, ne dit rien à Antoinette. Mais il fut décidé entre elle et Samuel qu’Antoinette rentrerait à l’Épeule pour essayer de récupérer des forces. Un poumon était atteint.

Antoinette arriva chez son père dans un état d’épuisement et de surtension lamentable. Malade, exaspérée et lasse, elle ne sentait en elle qu’une lamentable confusion, des souffrances, la révolte, l’écœurement indicible de tout ce qui avait jusqu’ici composé son existence, une rancœur inavouée contre sa mère, qui l’avait laissée tomber en cet état, contre son père qui n’avait rien fait pour l’en empêcher, contre elle-même enfin. Un complet bouleversement.

La vieille maison lui plaisait. Elle y avait vécu son enfance. Et les premiers temps furent agréables. Rien pour l’ennuyer, la tourmenter. Un régime bénin, beaucoup de repos, aucun travail, quelques rares médicaments, la visite quotidienne du docteur, c’était tout. On la gâtait. Samuel, Édith avaient pour leur fille des prévenances, des sollicitudes infinies. Son désir faisait la loi.

Elle gardait un reste de vitalité, ne souffrait pas, allait par la maison, traînait dans le jardin, lisait, bavardait, goûtait son bien-être. À part les repas qui lui étaient un supplice, sa vie se déroulait, facile et comme allégée, dans une oisiveté reposante, au milieu de distractions encore toutes neuves : des livres, son violon qu’elle avait repris, son beau jardin, la nature.

Le jardin de Samuel était profond. Samuel en entretenait une bonne moitié, abandonnait le reste à l’envahissement des herbes. De hauts framboisiers incultes cachaient le mur du fond. Parmi leur épais feuillage d’un vert léger, se nichait la cabane aux outils, dont Antoinette fit son refuge. Là, maître et seigneur, le petit Christophe conviait ses camarades à des jeux aventureux. Antoinette y prit bientôt part, les enrichit de toutes les ressources d’une imagination luxuriante.

Elle s’était fait des amis : Abel, Cécile Van Groede, les deux petits de la grande Flavie et surtout Marcel et Armande, les gamins de chez les Duydt. Deux gosses désabusés, sales, pleins de poux et de vermine, toujours affamés, sceptiques et philosophes comme d’étranges et cocasses petits vieillards.

À cinq, avec son petit frère Christophe, ils formèrent l’univers d’Antoinette. Elle les lavait, les décrassait, elle épouilla sans dégoût les petits Duydt, les peigna. Ils se laissaient faire avec stupeur. Elle s’amusait à les parer de chiffons, de rubans, de fleurs. Elle leur donnait à manger les petits plats qu’on lui cuisinait et qu’elle ne pouvait avaler. Ces gamins, très vite, devinrent fanatiques d’Antoinette, ne vécurent plus chez eux. Dès sept heures du matin, ils assiégeaient la porte des Fontcroix. Antoinette improvisait des dînettes, des jeux inédits, qui l’amusaient autant qu’eux, organisait autour du grand jardin des processions chantantes, avec des guirlandes de feuillage, des rubans et des jonchées de rameaux verts et de fleurs sauvages. Derrière ces amusements d’ailleurs, il y avait chez elle un vague espoir, la pensée que cette supplication, cette prière des petits enfants au ciel pour qu’elle retrouvât la santé ne resterait pas inexaucée.

Au fond, elle ne souffrait pas encore d’être malade. Les distractions, l’absence de soucis, l’ignorance de son véritable cas, la rendaient presque heureuse. Elle attendait la fin de la guerre. Elle s’en irait vers le Midi, Nice, le soleil, et là, elle guérirait. Elle commença à préparer ses malles dans cette intention. On était au printemps de 1918. Bientôt, comme chaque année, les Français déclencheraient la grande offensive, on serait vainqueurs. Antoinette voulait être prête pour s’en aller tout de suite après. Elle avait rapporté de Lille et de Roubaix des coupons de soieries, des étoffes, des toilettes, tout ce qui lui plaisait, tout ce qui était luisant, brillant, gai à l’œil. Elle triait ces choses, se voyait parée de blanc, de rose, sous un ciel de rêve, parmi des palmiers et des oliviers. Elle se combinait des toilettes, des ensembles, des écharpes, des robes et des chapeaux, toute une gaieté, toute une lumière harmonisées d’avance avec ce pays de lumière. Elle ne disait plus que cela :

– Quand nous serons au pays du soleil, au pays de la lumière.

Elle bouclait des valises, remuait des malles, vidait des tiroirs joyeusement et chantait.

Ce fut ainsi qu’arriva l’accident, le premier avertissement. Pour s’être fatiguée un peu trop, un soir, elle ne dormit pas, toussa toute la nuit, se leva courbaturée, inquiète et humiliée. Deux jours après, le malaise n’était point passé. Elle n’avait jamais été si longtemps souffrante. Elle voulut se rebeller, se leva seule, se rendit au jardin et défaillit.

Cette fois, elle fut épouvantée. Elle accepta la chaise-longue. Elle se résigna au sirop de créosote, aux piqûres d’arsenic, à l’huile de foie de morue. Elle goba des œufs dans du vin, acheva de détraquer un estomac que la créosote avait déjà délabré. Et tout cela ne servait à rien, elle continua de maigrir et de s’affaiblir. Elle s’effraya de se sentir si vite lasse au moindre effort. Elle commença à se demander si elle n’était pas sérieusement touchée, elle n’envisagea plus son état comme celui d’une malade pour rire. Elle avait des moments de révolte, refusait de croire, d’accepter. Non, tout cela n’était pas vrai, c’était le médecin qui la rendait malade, elle allait se lever, jouer, lire, manger. Elle essayait, faisait effort un quart d’heure, et se sentait à bout. On eût dit qu’elle avait gaspillé trop tôt toute sa jeunesse.

Que pouvait-elle bien avoir ? On lui avait caché la chose, le mot terrible. On avait dit : congestion du poumon. Elle tâcha d’en savoir plus long, questionna Samuel :

– Qu’ai-je au juste, père ? Ce n’est pas grave, dis ? Je ne vais tout de même pas mourir ?

Samuel la rassurait. Elle ne demandait qu’à croire. Et elle eut des caprices, pour hâter la guérison. Elle voulut du champagne que Samuel put acheter chez des amis, des huîtres qu’un brave bougre d’Allemand alla, pour Édith, chercher à Ostende en motocyclette, d’autres choses qu’on ne trouvait pas, qui demandaient des courses et des recherches incroyables. Elle épuisait ses parents, elle gaspillait sans profit des choses invraisemblablement coûteuses à cette époque, et tout cela sans résultat.

Elle continuait de décliner. Il fallut bientôt abandonner la créosote, qui lui causait des vomissements, les piqûres qui fatiguaient ses reins et son foie, et cela, sans qu’elle retrouvât le sommeil et l’appétit. Elle ne souffrait pas, mais il ne fallait pas lui demander de manger. À ce prix, elle était heureuse et paisible, mais elle s’affaiblissait graduellement, toussait un peu, crachait un peu de pus. Bientôt, elle ne marcha plus guère et ne voulut plus quitter sa chaise-longue ou son lit. Puis Fontcroix dut la porter de sa chambre au jardin et du jardin dans sa chambre. Elle ne se soutenait plus.

Au bout de quelques mois, elle se rendit compte, en reconstituant les étapes de ce déclin, que la vie lui échappait, fuyait d’elle comme une eau, s’écoulait sans remède. Et un jour, à la suite d’une crise de toux, elle eut pour la première fois une révolte terrible, cria, se débattit. Elle voulait vivre ! Vivre ! Dix-neuf ans ! Qu’avait-elle fait pour mériter ce destin ? Pourquoi elle et pas les autres ? Elle avait travaillé, peiné plus que les autres, et c’était là sa récompense ! Quelle injustice ! Quelle folie de s’être dépensée ainsi sans compter ! Comment sa mère n’avait-elle pas prévu pour elle ? C’était sa faute, à cette mère qui n’avait pas compris sa jeunesse, n’avait pas su la protéger contre elle-même. Elle en avait l’intuition plus que la perception nette, mais de jour en jour, cette idée s’affirmait en elle, à mesure qu’une familiarité forcée la rapprochait davantage de son père.

Car Édith demeurait à Roubaix pour garder le magasin et gagner l’argent que coûtait Antoinette. Samuel ne s’occupait plus que de la malade.

Au début, ce n’avait pas été sans un peu de gêne. Mais elle disparut bientôt. Samuel soignait sa fille si simplement, si paternellement, avec un amour, un dévouement si total, si évident, que très vite Antoinette fut à l’aise avec lui. Bientôt ce fut lui qui la lava, la peigna, l’aida à changer de linge, la porta de sa chaise à son lit. Il était d’une patience, d’une sollicitude qui la touchaient. On eût dit que se donner, se dépenser pour autrui était sa vie à lui. Cela émouvait Antoinette. Elle commençait à voir ce qui lui avait manqué, à elle, de quelle tendresse vigilante il entourait le petit Christophe, en quelle atmosphère paisible et réconfortante grandissait son frère. On menait ici une vie régulière jusqu’à en être monotone. Mais Antoinette commençait à comprendre l’importance de cette régularité dans le geste, dans l’extérieur, la profonde répercussion qu’elle a sur l’équilibre de l’esprit, l’épargne de forces qu’amène l’habitude, et la respectabilité que crée autour de vous le souci d’une certaine dignité dans la façon d’être. Au moral, Samuel n’avait pour Christophe aucune réticence, rien de caché. Si bien qu’il n’éveillait pas de curiosités dangereuses. En tout il s’adressait à la raison. Jamais un coup, pas même une menace. Édith n’y mettait pas tant de formes, invoquait volontiers les foudres célestes et avait la main agile. Samuel ne voulait agir que sur le cœur et l’intelligence. Et cette douceur avait des résultats extraordinaires.

– Pourquoi ne m’a-t-on pas élevée ainsi ? se disait Antoinette.

Et par contraste, elle en revenait à sa propre vie, sa vie stupide. Tant de fatigues ! Des repas au petit honheur, un sommeil écourté, des distractions violentes et épuisantes, des cachotteries, des mensonges de femme qui ne sait comment éclairer sa jeune fille, ou bien des aveux brutaux, écrasants pour une âme neuve et tendre !

Mais alors, elle était donc coupable, cette mère ! C’était sa faute si Antoinette, à dix-neuf ans, en était arrivée à ce délabrement de corps et d’âme. Elle en eut un sursaut de révolte. Elle se mit à haïr véritablement Édith. Elle eût voulu lui crier : « Tu es coupable de tout ce que je souffre, c’est ta faute ! » Et, par réaction, elle rejeta violemment toutes les fautes dont Édith avait chargé son père. Elle alla de nouveau à l’extrême. Plus rien n’était vrai. La victime, le malheureux, c’était son père. Elle eut vers lui un élan de tendresse, de repentir. Elle accepta ses soins avec une gratitude plus marquée, elle mit en lui une confiance totale. L’avoir près d’elle la soulageait, elle avait oublié toute gêne, toute honte. Et c’était comme une preuve de sa tendresse et de son repentir qu’elle lui donnait en lui livrant son pauvre corps malade, sans effroi, comme si de lui elle n’avait plus craint nulle souffrance. Il représentait son unique secours, sa seule espérance. À tout instant elle l’appelait :

– Père, viens. Père, j’ai mal…

Et Samuel accourait, cherchait, s’ingéniait, trouvait un remède, un soulagement. Sa seule présence suffisait.

– J’ai moins mal quand tu es là, disait Antoinette.

Édith voyait ces choses et s’en attristait. La dureté d’Antoinette, la désaffection qu’elle lui marquait, peinaient la pauvre femme sans qu’elle pût rien dire, sans qu’elle osât seulement en vouloir à celle qui bientôt ne serait plus. Elle acceptait sans révolte la cruauté inconsciente d’Antoinette, ses méchancetés, ses injustices, cette rancune dont elle ne comprenait pas la cause, « Elle est malade », pensait Édith. Et elle se résignait, subissait les impatiences, les silences, les rebuffades de sa fille chérie. Elle rentrait le soir, lasse d’avoir travaillé et pleuré, angoissée et contente en même temps de retrouver sa fille. Et elle se voyait accueillie par le mutisme et la maussaderie. Elle eût voulu connaître les détails de la journée, savoir si Antoinette avait souffert ou si elle avait été un peu mieux. Antoinette répondait à peine, abusait du droit qu’ont les malades, les condamnés, d’être tyranniques et cruels. Édith ne se plaignait pas, travaillait avec patience, tuait son chagrin à l’ouvrage, pleurait à la peine, pour retrouver le soir cette nouvelle douleur, ce nouveau tourment. Elle rapportait tout ce qu’elle dénichait, tout ce qui était bon, intéressant, amusant, du vin, du champagne, un gâteau de cent cinquante francs, des rubans, un livre… Antoinette dédaignait ces présents, y jetait à peine un regard. Et Édith, triste, résignée, restait près d’elle ainsi tout le soir en silence, heureuse encore dans sa douleur de cet instant de pauvre joie. Samuel en avait pitié. Il l’appelait dans la cuisine :

– Ne t’inquiète pas, elle est lasse. Mais tout va bien. Elle est un peu mieux aujourd’hui…

– Oh ! je la comprends, la pauvre petite, disait Édith, pleurante et consolée.

Samuel, d’ailleurs, pressentait ce qui se passait chez sa fille et s’en inquiétait. Il finit par lui en parler doucement. Antoinette en fut profondément étonnée. C’était lui qui prenait la défense d’Édith ? Elle ne put s’empêcher de lui dire :

– Mais toi, père, tu ne lui en veux donc pas ? Elle t’a fait souffrir aussi…

– Que veux-tu ! disait Samuel. Ne la juge pas. Elle a eu une enfance malheureuse. Elle est habituée à voir le monde comme une jungle, comme une bande de bêtes féroces. Et c’est un peu ça ! Elle a bataillé depuis toujours pour vivre. Ça rend dur. Et puis, j’ai aussi été coupable. J’aurais dû comprendre qu’elle et moi n’étions pas faits l’un pour l’autre. J’ai pris cela à la légère, comme un amusement, j’ai cru pouvoir jouer avec la vie. J’aurais dû l’aborder plus sérieusement. J’en ai été puni, et ta mère avec moi. J’aurais pu aussi tenter de la redresser. Je me suis rebellé tout de suite… Tous deux nous avons eu des torts. Mais ta mère a péché par ignorance, non par manque d’amour pour toi. Et moi qui étais plus instruit qu’elle, j’ai ma part de responsabilité dans ton malheur…

Il sentait bien qu’il fallait empêcher cette poussée de haine chez sa fille. Elle aurait besoin pour l’épreuve de toute sa sérénité. Il la ramenait ainsi insensiblement vers sa mère. Et Antoinette l’en admirait et l’en aimait davantage lui-même.

II

Juillet fut chaud. Antoinette imagina de prendre des bains de soleil. Elle se fit rouler au milieu du jardin, resta au plein soleil toute une journée au milieu de sa petite troupe d’enfants. Le soir elle eut de la fièvre, ne dormit pas. Vers minuit, elle fut prise d’un brusque accès de toux. Et sans effort lui monta du fond de la gorge un flot gras. Elle lui trouva une saveur, une consistance écœurante, s’assit, alluma la lampe, regarda son mouchoir. Du sang ! Elle en eut un tel choc qu’elle tomba en syncope.

Ce fut une panique. Samuel, en pleine nuit, courut chez Clara Broeckx. Un officier lui accorda un soldat avec une lanterne et un laisser-passer pour un médecin. Ils s’en furent ainsi, revinrent avec le docteur vers l’impasse. Le soldat marchait en avant dans la nuit avec la lanterne, pour le cas d’une rencontre avec les diables verts. Ce falot, cette marche dans les ténèbres, rappelaient à Samuel les derniers sacrements qu’on porte aux agonisants.

Antoinette ne reconnut les siens qu’au matin. On crut qu’elle mourrait cette nuit-là.

De ce coup, elle ne se releva jamais. Elle en resta brisée. Elle avait surtout compris qu’elle allait mourir, que les heures qu’elle vivrait encore n’étaient plus qu’un répit.

Elle passa, ses journées au bout du jardin, dans le massif de framboisiers, à l’ombre de la cabane. Sous ses yeux ses enfants jouaient dans la prairie. Elle les regardait et réfléchissait. Elle avait reçu une rude secousse. La pensée de la mort ne la quittait plus, l’attristait d’une infinie mélancolie. De nouveau, mais plus intensément, plus âprement que jadis, elle se tournait vers ce problème, cette énigme de notre fin, de l’au-delà. La maladie, le détachement d’avec tout ce qui avait été son existence, favorisaient ce recueillement, cette élévation. Plus de gaieté, de coquetteries, de vanités, de puérilités de jeune fille. La solitude, la souffrance. Dans cette retraite, elle jugeait avec détachement, et de plus haut, la folle créature incohérente et livrée au hasard qu’elle avait été. Dire qu’elle avait pu si longtemps se contenter de cette vie-là. Tout de même, il devait y avoir autre chose dans la vie de l’homme. Elle se souvint de ses lectures, de ses lointaines et confuses aspirations vers un idéal, un mieux. Elle y revint, tentée, troublée, secrètement attirée vers ces choses qu’elle n’avait pas comprises, mais au fond desquelles elle avait pressenti une secrète grandeur. La vie devait avoir un sens, une fin, une utilité. On ne pouvait l’accepter aussi laide, inutile, effroyablement vide. De toutes ses forces, Antoinette lui cherchait ce sens, cette utilité, ce but. Un but, oui, trouver un but à cette sinistre aventure qui l’avait jetée sur le monde dans un foyer désuni dont elle expiait la discorde, livrée au hasard d’une existence ballottée, et qui la faisait maintenant mourir avant d’avoir vécu, stupidement, affreusement. À force de chercher, de se sonder, dans le mysticisme, l’exaltation d’un esprit livré à la solitude, la méditation et la souffrance, elle crut l’avoir trouvé, ce but, cette tâche, et une tâche magnifique. Elle l’aurait, sa mission, cette mort contre laquelle elle s’était exaspérée, qu’elle avait crue inutile, stupide, cruelle, pouvait avoir un sens : réunir ses parents, sceller de sa souffrance leur réconciliation…

Car elle se rendait compte de leur misère. Elle n’éprouvait plus pour eux maintenant ni colère, ni amertume. Ce n’était pas leur faute, si elle mourait, ils avaient été plus aveugles que coupables. Elle les plaignait, eux, condamnés à la lutte, obligés de batailler pour elle sans pouvoir comme elle se résigner. Sa mère surtout la navrait, pauvre femme enfoncée dans les ténèbres, tellement attachée à la matière, incapable de rien voir d’autre, liée à sa fille d’un amour qui était presque physique, charnel. À ces deux-là, Antoinette ne devait-elle pas tâcher de préparer l’avenir, d’adoucir par avance le déchirement de la séparation ? Elle fit logiquement, lucidement, le bilan de ce qui se passerait après sa mort. Samuel avait le petit Christophe. La mère n’aurait plus rien. Il ne fallait pas que cette union forcée, imposée par sa maladie, se rompît de nouveau après sa mort. Elle envisageait tout avec froideur et lucidité, s’interdisait d’en souffrir : si elle pouvait durer jusqu’à la fin de la guerre, sa mort compterait moins. Il y aurait probablement un flux de vie nouvelle, une poussée d’activité forcenée, qui emporterait vite l’acuité de son souvenir. Il y avait aussi Christophe, qui les lierait. Il serait leur consolation, leur espoir. Déjà elle les voyait plus inquiets pour lui, plus prompts à la sollicitude, maintenant qu’il allait devenir l’Unique. Et elle-même l’aimait déjà d’une autre tendresse, pressentait le rôle immense qu’il aurait demain.

Mais surtout, avant tout, pour les lier, elle comptait sur elle-même, sur son souvenir. Il fallait qu’ils s’aimassent en souvenir d’elle. Vivante, elle n’avait pas été un lien suffisant pour les unir. Morte, elle le serait peut être. C’était là sa destinée, à elle, sa mission. C’était peut-être pour cela qu’elle devait mourir. Et en tout cas, elle pouvait faire servir sa mort à cette fin.

Elle voulut, d’avance, leur préparer cette chaîne, ce lien. Elle s’attacha à leur créer des souvenirs communs. Elle les voulut auprès d’elle le plus possible, à son chevet, côte à côte, pressentant que de telles heures, de telles souffrances vécues en commun, ne pourraient plus s’oublier. Il fallait que le souvenir de cette couche de douleur, des moments passés là à la contempler en silence, les tinssent désormais enchaînés l’un à l’autre, qu’ils pussent s’aimer en mémoire d’elle, comme les disciples de Jésus en mémoire de lui.

De plus en plus, cette idée, cette comparaison s’imposait à elle. Elle subissait sa passion, elle rachetait. Elle les dominait de tout son renoncement. Elle s’était haussée jusqu’à ne plus se reconnaître. D’anciens amis venaient encore la voir, lui rappelaient son existence antérieure et la laissaient étonnée d’avoir pu être cela. Elle les plaignait. Elle en avait pitié, dans cette sérénité où elle baignait maintenant, et que favorisaient une alimentation réduite à quelques fruits avec un peu d’eau, et surtout un isolement total, un univers réduit à son jardin, sa chaise-longue, sa chambre, un détachement de tout l’extérieur.

Parfois, malgré tout, elle avait un sursaut de révolte, d’horreur. Sa volonté fléchissait. Elle passait par une crise d’épouvante. Vivre, vivre ainsi, à penser jour et nuit, à s’user interminablement dans l’attente de la mort, c’était trop dur, quand même ! À dix-neuf ans, alors que la vie l’appelait, l’attendait ! Vivre ! Aller, courir, manger, chanter, voyager, jouer, boire la vie ! Surtout, elle avait peur. Mûrie, vieillie par l’épreuve, elle pressentait l’immense fragilité d’un souvenir. Sa mémoire triompherait-elle du temps ? Son sacrifice ne serait-il pas inutile ? La discorde, la haine, ne seraient-elles pas plus fortes qu’elle, ne détruiraient-elles pas le frêle, le pauvre lien que serait entre ses parents le rappel de la morte ? Cette idée-là surtout, la pensée que son sacrifice ne servirait à rien, qu’elle mourrait pour rien, la jetait dans le désespoir.

Mais ces révoltes étaient de plus en plus rares. Étrangement, elles décroissaient en nombre et en violence, à mesure que ses forces s’en allaient. Les choses, dans leur horreur, sont encore bien faites, et l’homme, en même temps que ses énergies, perd progressivement l’attachement à l’existence. La mort lui est toujours moins douloureuse qu’il ne l’avait envisagé. Antoinette, lentement, acquérait cette paix, cette sérénité.

Sa vie s’écoulait ainsi dans le grand jardin biblique, plein de feuillage et de soleil et d’ombre, parmi son petit troupeau d’enfants, ses disciples. Elle reportait sur ces enfants, autour d’elle, un amour épuré. Elle avait commencé par les aimer pour elle-même, en égoïste un peu, pour l’amusement qu’ils lui donnaient. Elle s’en était servie comme d’un moyen de pression sur le ciel, les faisant prier et chanter processionnellement autour du grand jardin. Maintenant, elle s’élevait jusqu’à les aimer pour eux. Elle eût voulu leur être utile, avoir été dans leur âme le reflet de la grandeur humaine. Qu’en se rappelant l’avoir vue bonne et résignée, ils pussent peut-être, plus tard, eux aussi, en tirer un ennoblissement. Rester en eux comme une lumière, une apparition de légende, au milieu de ce beau jardin sauvage…

De sa couche, elle guidait encore leurs jeux. Elle les dirigeait comme son petit troupeau, faisait manger ces perpétuels affamés, leur raccommodait leurs hardes, les lavait et les soignait quand elle se sentait un reste de forces. Il semblait que, si jeune, et par une mystérieuse prescience, elle eût deviné miraculeusement le seul moyen de durer dans le cœur des hommes : se faire aimer.

Ils en devenaient fanatiques, ces petits. Ils n’étaient plus heureux qu’auprès d’elle. Marcel, Armande, les petits Duydt, passaient leur journée chez Samuel, sans que les parents s’en inquiétassent. Flavie van Groede, plus discrète, retenait quelquefois Abel et Cécile. Mais ils s’évadaient, couraient rejoindre Antoinette, ne rentraient qu’à midi pour emporter leur pitance et repartir. On les trouva deux ou trois fois, le soir, cachés dans le jardin d’Antoinette, ou ils avaient fait le projet de passer la nuit.

Ils avaient pour elle des attentions, des délicatesses naïves. À quatre, ils ravageaient les jardins et les haies pour lui rapporter des fleurs qu’elle aimait. Ils exploraient jusqu’aux poubelles, lui ramenaient fièrement le bouquets demi-fanés qu’elle avait fait jeter et qu’elle reconnaissait sans pouvoir le dire. Parfois éclataient entre eux des dissentiments, des rivalités, des rancunes, pour une faveur, un rien de préférence témoigné à l’un plus qu’à l’autre. Elle devait remettre la paix. Ils devenaient délicats et intuitifs. Des gamins comme Marcel et Armande Duydt témoignaient pour elle d’un souci de plaire, d’un esprit de dévouement inexplicables chez des êtres aussi durement élevés dans un milieu sans tendresse. Ils auraient pleuré si elle leur avait refusé l’offrande de leurs vieux jouets. Ils devinaient ses lassitudes, et cessaient de crier et de danser par les herbes et les allées, pour venir s’asseoir près d’elle, cour puérile, charmant troupeau de disciples enfantins, autour de leur fragile petite reine de dix-neuf ans mourante…

L’automne vint. Le grand jardin biblique, lentement, perdit sa parure et mourut. L’hiver approchait. Ce grand froid, ce grand silence de la nature, Antoinette le sentait qui l’envahissait, elle aussi. Elle abandonna son univers de soleil, d’herbes hautes et de fleurs sauvages, elle s’établit définitivement dans le salon de la maison.

Il y faisait une atmosphère rude. On brûlait dans la cheminée des herbes sèches et des feuilles mortes. La guerre ne finissait pas. Antoinette souffrait et attendait. Il lui fallait durer pour ses parents jusqu’à la fin de cette guerre. Dans la résurrection générale, dans l’immense renouveau de vie, sa mort leur serait moins cruelle. Mais la guerre durait. On était en septembre 1918. On disait depuis si longtemps que les Allemands étaient battus ! Et pourtant ils ne s’en allaient pas. N’allaient-ils pas rester toujours ? Personne n’osait le nier. Antoinette mesurait le reste de ses forces. Elle eût voulu avant de disparaître voir des Français ou des Anglais… La seule chose dont elle avait peur était d’aller jusqu’au dernier moment, et de mourir au seuil de la délivrance.

On sentait que c’était la fin, tout de même. De jour en jour le canon se rapprochait. Des troupes et des troupes s’en allaient au front. Des Allemands arrivaient continuellement pour loger, des hommes fourbus, angoissés pour leurs familles, et qui se cachaient pour dire : « Bientôt fini ! Nous plus à manger ! »

Mais, en attendant, continuaient le froid, la faim, et la terrible oppression d’un état-major de fer, poursuivant ici un travail méthodique, des constructions, des voies ferrées, des abris en béton, comme pour affirmer à la face des envahis : – Nous resterons.

Antoinette refusait d’y penser. Elle avait besoin de toutes ses forces, de tout son courage. Elle les épargnait, pelotonnée dans son lit sous des lainages. Elle avait mal dans le dos, à l’endroit d’une espèce de grand trou, sous l’omoplate. Elle disait à Samuel :

– Mets ta main dans mon dos, père… Et elle s’endormait ainsi, la main de son père entre ses épaules, réchauffée, soulagée un peu. Et Samuel n’osait plus bouger, restait à la contempler des heures, le bras engourdi et douloureux, sans vouloir se dégager.

Vers le début d’octobre, parallèlement au déclin d’Antoinette, les Allemands commencèrent à déménager. Ils entaillaient dans les piles des ponts des trous de mine. Ils décrétaient l’exode général des hommes. Samuel devait partir comme les autres. Il s’y refusa. Antoinette allait mourir. Il avait préparé un marteau de quatre livres derrière la porte de la rue, décidé à tuer le premier policeman qui viendrait le chercher. On vivait dans cette atmosphère de sauvagerie sans plus même s’en apercevoir ! Mais le dernier jour arriva sans qu’on vît les diables verts.

On sut un après-midi que les ponts allaient sauter. La ville serait probablement bombardée. Il y avait chez Fontcroix une grande cave. On y descendit le lit d’Antoinette. Et vers le soir, Samuel la porta elle-même dans le réduit voûté. Des voisins avaient demandé l’hospitalité. On arrivait en silence dans cette cave obscure, enfumée, sinistrement éclairée du rougeoiement charbonneux d’une mèche trempant dans le lard fondu. On allait voir Antoinette, couchée sur son matelas près du soupirail, sous un rare souffle d’air pur. Puis on s’installait dans un coin.

On passa la nuit ainsi. Des femmes disaient leur prière. Les hommes dormaient. Antoinette ne priait ni ne dormait. Samuel, lui, était resté dehors dans le jardin, risquant d’être tué. Mais il voulait, si la maison croulait, pouvoir apporter du secours tout de suite.

Vers trois heures du matin, après avoir porté un peu d’eau fraîche à sa fille, il remonta de la cave, sortit dans la nuit. Les Allemands devaient être partis. Et d’ailleurs, il avait son marteau dans sa poche. Il s’adossa à un mur bas qu’une explosion n’ébranlerait pas. Une vaste paix régnait. Le canon s’était tu. Il y avait autour de lui un immense silence. Du ciel noir ne venait nulle clarté. La ville, enveloppée d’ombre, attendait.

Samuel restait là, immobile. La solennité de cette heure attendue depuis quinze cents jours, quinze cents nuits, l’imprégnait d’une émotion poignante. Qu’allait-il arriver ? La destruction finale ? La délivrance ? Il se sentait ému, angoissé. Puis, brusquement, il se rappela sa fille qui allait mourir… Allons, tout cela ne comptait plus. Elle venait trop tard, la délivrance… Il s’abandonna à ses larmes.

Dans la cave, on vit se lever l’aube. L’angoisse croissait à mesure qu’approchait le jour. Antoinette, résignée, attendait, toute l’âme emportée dans une suprême et sereine vision de son calvaire, une méditation si haute qu’elle en était presque une prière. Autour d’elle, dans l’air fumeux et lourd de la cave, le faisceau de jour blanc qui tombait du soupirail créait un rayonnement magique, comme un pur chemin de lumière vers l’au-delà.

Alors commencèrent les explosions. Elles durèrent longtemps. Un coup terrible à la fin, tout proche, fit pousser un cri d’épouvante. Le Pont des Arts et la voie ferrée sautaient. Une buée rousse pénétra par le soupirail. Le petit Christophe pleura :

– Père… Père…

Car on ne savait où était Samuel. Une rafale de cailloux et de débris fracassa les tuiles. Puis il y eut un long silence. Était-ce fini ? Ou bien le bombardement commençait-il ? On se prit timidement à chuchoter. On s’interrogeait tout bas. Qu’allait-il arriver ? On passa ainsi plus d’une demi-heure encore. Dehors, il faisait grand jour.

Antoinette, sur sa couche, s’était assise, étayée d’oreillers. Elle tendait vers le soupirail son visage émacié. Elle fit signe tout à coup :

– Silence…

Et on entendit du dehors la voix de Samuel qui criait par le soupirail :

– C’est fini ! C’est fini…

III

Félicie et Flavie avaient suivi les Duydt qui s’en allaient piller. Il restait du charbon à la gare, disait-on. Les ponts sautaient, mais on pouvait bien risquer sa vie pour du charbon. On ne se rendait pas compte du tout que la guerre dût finir.

Elles entrèrent dans la gare par la rue de l’Ouest. Des pillards l’avaient envahie, cette lie qu’on voit sortir aux jours d’émeute, d’incendie ou de catastrophe. Gamins, filles, voyous, gueux de toute sorte, allaient, venaient, défonçaient les portes des magasins, des bureaux, des wagons. La passerelle avait croulé, coupée en deux par la dynamite. Le hall de la gare délabré, sans un carreau, plein d’ordures, de paille et de verre brisé, était sinistre et lamentable. Les marquises qui abritaient les quais s’étaient effondrées. Et parmi cette dévastation les gens erraient, tiraient des brouettes et des baladeuses, emplissaient des sacs, emportaient des briquettes de lignite, des planches, de vieux bois de lits, des fusils, de la mitraille, de tout. Il y avait encore beaucoup d’Allemands, qui pillaient avec les civils, pêle-mêle. On se battait, on se flanquait des coups, on s’arrachait des débris. Les Allemands n’osaient plus se servir de leurs armes. On le sentait, on n’en avait plus peur, on les menaçait de leur taper sur la gueule. De tempe en temps, l’explosion lointaine d’un pont lançait dans le ciel une colonne de fumée noire.

Vers neuf heures du matin, de la direction de Lille, un vol d’avions se montra. Ils étaient bas et rapides. Ils venaient droit sur la gare. On vit de dessous leur ventre s’égrener des points noirs. On avait fui, on se cachait sous les wagons, dans les recoins, les bâtiments, partout, Allemands et civils confondus. Les bombes firent de grands ravages. On vit quand on sortit les rails tordus et dressés comme des racines arrachées. On courut de nouveau vers le pillage, tandis que les Allemands abandonnaient la place, s’en allaient le long de la voie vers le Pont de l’Aima et Tourcoing.

Félicie et Flavie revinrent avec leur sac de coke et de lignite. Les rues étaient encore désertes. La plupart des gens se terraient dans leurs caves. Des avions survolaient la ville. Comme elles arrivaient à l’Épeule, elles virent que commençaient à s’ouvrir des fenêtres, ça et là. On questionnait les deux passantes : – Où sont-ils ? Sont-ils là encore ? Est-ce fini ?

Elles répondaient d’un grand geste : – Partis… Partis…

Cela sans joie, dans l’espèce d’indifférence de leur lassitude. Et les gens se risquaient dehors, ouvraient les volets, passaient un bout de drapeau, le retiraient bien vite, n’osaient pas s’aventurer encore. Même partis, ces terribles Allemands laissaient au cœur des gens l’épouvante et la soumission.

Dans l’après-midi elles étaient de nouveau à la gare quand dans la tourbe des pillards qui continuaient leur dévastation un grand mouvement se fit. On criait : – Des Anglais ! Des Anglais ! Les voilà ! Et tout le monde se précipitait vers la rue de la Gare. Elles suivirent les autres, courant comme la foule vers la Grand’Place. Loin en tête, une musique militaire jouait quelque chose qu’on discernait à peine, dans le brouhaha. Elles arrivèrent ainsi à la place au milieu de la cohue.

La Grand’Place était une mer humaine. Tout Roubaix devait être la. On apercevait un océan de têtes moutonnant, grondant, s’écrasant contre les flancs du lourd vaisseau de pierre de l’hôtel de ville. Au milieu, les Anglais, un mince serpent kaki, se frayant péniblement passage. On les entourait, on les assaillait, on les accablait. Les femmes leur jetaient des fleurs, les embrassaient. Tous voulaient les voir, les toucher, les porter en triomphe. Des cris, des pleurs, des hurlements, une clameur formidable montait, sous le ciel. Un flot battait, déferlait contre les portes de l’Hôtel de Ville. Une meute frénétique empoignait les immenses placards où les Allemands collaient leurs affiches, où on lisait encore les « J’ordonne… », symbole de l’oppression. On s’y attaquait, on les arrachait, les lacérait, les piétinait. Les bois volaient en éclats, les morceaux en étaient mis en miettes, broyés, déchiquetés. On cherchait quelque chose à détruire, à ravager. Une espèce de fureur saisissait la foule. Vers la rue Neuve, un cortège de soldats allemands qui s’étaient cachés dans les caves pour se rendre volontairement sortait et s’en allait vers la gendarmerie, emmené par des Anglais, sous les huées, les injures, les projectiles de toute sorte et les coups. Un hérissement de bras levés, de poings tendus menaçait leurs têtes. Ils s’en allaient, blêmes, et s’abritant du coude. Au coin de la rue Saint-Georges on entourait une femme, une fille à Boches, que les gens de son quartier amenaient, tiraient, traînaient par les cheveux, rouaient au passage de coups de pied et de coups de poing, accablaient d’insultes et de soufflets. On se bousculait pour l’atteindre, la toucher, la pincer, lui arracher de la peau, de la chair, des cheveux, la faire crier, hurler, souffrir un peu plus. Elle n’était plus qu’une loque gémissante et saignante. Un homme, fier, ouvrait la main, montrant haut à la foule une poignée de cheveux sanglants accrochés dans ses doigts. Vers l’Hôtel de Ville, une foule crispée, haletante, suivait l’ascension d’un audacieux qui, de l’extérieur, accroché à la pierre comme une chauve-souris, agrippé aux interstices, grimpait vers l’horloge, empoignait les aiguilles, les faisait tourner d’une heure, les remettait à l’heure française. Une espèce de rugissement salua le geste symbolique. Tout le monde clamait n’importe quoi. On ne distinguait plus rien. Parvenu à ce point le vacarme dépassait l’ouïe et la tuait. Bouche ouverte, hurlant là tue-tête, on ne percevait plus sa propre voix. Les cris éclataient, s’entre-choquaient, se confondaient. Sur le perron, juste au-dessous de l’arcade de l’entrée centrale, une bande de frénétiques s’entassaient, montaient sur les épaules les uns des autres, se hissaient, croûlante pyramide, montagne humaine, sans cesse retombante et sans cesse reformée, jusqu’à atteindre enfin, couronnée d’un grand garçon mince aux bras levés et tendus, l’immense drapeau allemand pendant sous la voûte. On entendit craquer et se briser la hampe. Lancé dans la foule, le vaste haillon fut agrippé, happé, arraché, lacéré comme une chair, au milieu d’une tempête de rires, de pleurs et de hurlements, d’injures et de huées. Et tout à coup, spontané, soudain, montant d’un coin de la place, gagnant de proche en proche, un chant tumultueux, sauvage, une Marseillaise encore indistincte et confuse, s’enfla, grandit, prit corps et triompha, couvrant tout, dominant tout, reprise par vingt mille souffles, au milieu des larmes et du délire, parmi le vacarme des dernières cloches de Saint-Martin dont les formidables clameurs de bronze vibraient dans les poitrines, s’épandaient sur la foule en rafales sonores, et mêlaient à cette frénésie d’allégresse quelque chose de tragique comme un tocsin.

Flavie et Félicie ne rentrèrent qu’au soir. L’Épeule était en liesse. Les Anglais prenaient possession de la ville. On voyait un peu partout des troupes d’Allemands qui s’étaient cachés et qui se rendaient au passage des soldats. Comme les deux femmes arrivaient ainsi devant le cabaret du « Bac à Puces », elle virent sortir Otto le déserteur, qui venait se livrer aux Anglais, après être resté caché quatre ans.

\*

À Herlem, les Allemands partirent le même matin. Les troupes anglaises les suivaient de près. Les avions les survolaient et leur jetaient des bombes. Les derniers habitants du village s’étaient réfugiés dans les caves. Les deux diables verts de la Kommandantur partirent les derniers. On les vit par les soupiraux s’en aller à bicyclette avec leurs grands chiens. On aurait bien couru derrière pour leur régler leur compte, mais on n’osa pas. On ne pouvait encore croire qu’ils partissent pour de vrai.

Vers midi, la canonnade décrut, cessa. On sortit. On trouva sur la place un Allemand tué sur l’affût d’une lourde pièce d’artillerie dont le court canon à large gueule portait en altière gothique la devise du Hohenzollern : « Ultima ratio régis ».

Les Anglais arrivèrent deux heures après. La municipalité, Lacombe en tête, les reçut solennellement. Marellis, écœuré, s’était abstenu.

Et tandis que les uns, à la Place, se livraient à corps perdu à l’enthousiasme, d’autres, assoiffés de vengeance, couraient en bande là travers le village. On avait tout un arriéré de haine à faire payer. Brook le garde-champêtre, satisfaisant sa vieille rancune, avait, entre autres, jeté le nom de Judith Lacombe. Une cinquantaine de furieux couraient vers le Mont. Mais on ne trouva personne.

Judith était prévenue. Pascal, mû par un geste de pitié, l’avait avertie de la vindicte du garde-champêtre. La prison, la mise en carte l’attendaient. Elle avait quitté sa maison pour suivre une colonne d’Allemands qui remontaient vers la Belgique.

Elle n’était pas seule. Beaucoup de femmes faisaient comme elle. Et, ne pouvant plus vivre en France, elles tentaient d’aller se recréer une vie en Allemagne. Elles étaient ainsi sept ou huit d’Herlem qui suivaient la troupe. Les Allemands s’amusaient d’elles. Elles s’arrêtaient et repartaient avec le régiment, demandaient à manger aux hommes. Elles arrivèrent de la sorte à Courtrai, à la traîne d’une bande où l’indiscipline gagnait de plus en plus.

Mais à Courtrai, on retrouva des éléments encore intacts. La Kommandantur, l’administration subsistait, rigide. Elle reprit en main ces bandes, organisa des trains, évacua le tout hâtivement. Les femmes furent refoulées. Elles eurent beau supplier, se jeter aux pieds des officiers, pleurer, expliquer qu’on les tuerait si elles retournaient en France.

– Pas besoin de p… en Allemagne ! répondirent-ils.

Elles furent expulsées. Judith traîna des jours, et, à bout de forces, rentra à Herlem.

Brook l’arrêta le lendemain. Elle fut emmenée au fort, au milieu des huées d’une foule où elle reconnaissait ceux qu’elle avait aidés et servis pendant la guerre.

Au fort, elle fut jetée dans une casemate. Elle y retrouva d’autres femmes, une quinzaine de coupables et d’innocentes pêle-mêle. Car toutes les haines avaient choisi ce moment pour s’assouvir. Parmi ces femmes était Lise Sennevilliers avec le bébé de Fannie. Les gens savaient que la petite Jeannette était un enfant d’Allemand. On était venu saisir Lise chez elle, parce que beaucoup prétendaient que la petite était à elle. On ne savait plus trop.

Par les soupiraux et les meurtrières, on venait les injurier, et leur jeter des ordures et des seaux d’eau.

IV

De tout ce déchaînement de passions, d’enthousiasme, de haines et de vengeances, Antoinette ne sut rien. Elle était déjà retranchée du monde, isolée et recueillie dans sa retraite, au fond du vieux salon sombre et triste des Fontcroix. Elle y achevait son existence terrestre, n’ayant plus des choses extérieures, par les fenêtres hautes, que l’étroite perspective de son grand jardin dépouillé. Elle ne parlait plus guère, pensait à des choses vagues et secrètes, durant des heures, ses parents à son chevet, sa petite cour d’adorateurs enfantins autour d’elle.

Elle réalisa quand, même un de ses rêves encore. Un matin, Édith lui amena un Anglais, un soldat qu’elle avait rencontré dans la rue, et qu’elle avait réussi à entraîner, en lui parlant un mélange de français et d’allemand. Car on continuait sans y penser à utiliser avec les Anglais cet idiome composite dont on avait trop l’habitude. L’homme était entré sans comprendre. Il fut saisi, à voir Antoinette. Elle le regarda longtemps. Elle était contente et triste en même temps. Il annonçait ce qu’elle avait si longtemps attendu : la délivrance, et la fin… Elle leva le bras vers lui, toucha son uniforme, les boutons de cuivre de la tunique. Puis elle referma les yeux et pleura.

Elle vécut encore six jours. On ne la quittait plus. Samuel la soignait comme un petit enfant. Elle ne lisait plus, ne parlait plus, vivait dans un songe intérieur. On venait la voir comme on visite une sainte. On la trouvait allongée et paisible, au milieu de ses petits disciples, tout illuminée d’un immense rayonnement intérieur, et comme absorbée dans la contemplation de son sacrifice et de sa mission. Un heureux et mystique aveuglement lui épargna jusqu’au bout le doute. Elle n’eut que rarement cette terrible intuition de l’inutilité probable de son holocauste.

Car elle pensait surtout aux siens. Pour eux plus que pour elle, elle avait peur de la séparation. Elle sentait combien elle les absorbait, comme elle leur prenait toute leur vie, toutes leurs minutes, par les soins, les peines, les angoisses qu’elle leur causait sans répit. Quel vide, elle partie ! Elle disait à Samuel :

– Pauvre père, comme elle va te manquer, toute cette souffrance…

Elle eût voulu aussi qu’à l’égard de son petit frère sa mort fût un enseignement, qu’on sût éviter pour lui les fautes qui l’avaient menée jusqu’ici. Au fond, sa mort pour lui aussi serait utile. Elle l’en aimait davantage de ce qu’elle mourait un peu pour lui.

Elle voulut laisser le moins possible de souvenirs matériels, de ces choses qu’on retrouve après, et qui ravivent les plaies. L’épreuve lui donnait une miraculeuse prescience. Elle fit rouvrir par Édith ses malles, ses valises, qu’elle avait elle-même préparées pour son départ vers Nice et le Midi. Elle retrouvait de claires étoffes, des pailles, des fleurs de velours et de soie, des blancheurs de soleil, toutes ces choses joyeuses qu’elle avait espéré utiliser là-bas, quand elle serait au pays de Lumière… Elle se souvint du mot. Il prit à ses yeux une valeur nouvelle, un sens symbolique et poignant. Et elle défaillit, elle pleura encore une fois sur elle-même, sur sa jeunesse, toute cette vie en fleur qui s’en allait.

Ce fut sa dernière défaillance. Elle vécut dans la paix jusqu’à la fin.

Le dimanche matin, elle eut plusieurs syncopes. Elle en sortit péniblement, s’endormit d’un sommeil déjà pareil à la mort. Dix fois, Édith vint recueillir sur un miroir la buée de son haleine.

Elle se réveilla vers le soir, retrouva une demi-lucidité. Elle éprouvait quelque chose de confus, une sorte d’angoisse physiologique. Il lui semblait revenir de très loin, sortir d’une éternité de sommeil et de nuit. Et le monde lui paraissait encore indistinct, à peine réel. Déjà elle se sentait glisser de nouveau vers un gouffre de ténèbres. Ses yeux se refermaient. Elle eut la perception nette qu’elle allait mourir.

Elle eut un cri désespéré, l’appel instinctif vers ceux qui l’avaient mise au monde, protégée, défendue :

– Père…

– Antoinette, Antoinette, nous sommes là, nous sommes près de toi !

Elle sentit qu’on lui tenait les mains…

Elle rouvrit les yeux. Elle regarda sa mère, son père, d’un regard qui déjà n’était plus de ce monde. On lisait en elle une pensée intense, une suprême angoisse, une poignante supplication qu’elle ne pouvait plus exprimer. Elle eût voulu leur rappeler une dernière fois son vœu, sa volonté suprême, leur dire, elle aussi :

– En mémoire de moi… Aimez-vous en mémoire de moi…

Mais elle ne put que remuer les lèvres sans parler.

Alors, d’un effort ultime, elle toucha leurs mains, les unit, les maintint dans les siennes, d’une étreinte pathétique et muette, usa ses dernières forces à les tenir ainsi. Et on vit lentement la pensée sombrer en elle, glisser insensiblement vers la nuit.

Elle ne reprit plus conscience. Elle râla deux jours. Elle faisait un bruit horrible, comme si, au fond de cette pure gorge de dix-neuf ans, avaient roulé des choses immondes. Son visage était devenu étranger. Elle paraissait vieillie, on ne la reconnaissait plus. La mâchoire saillante et farouche, les yeux creux, profonds, durs, tout le masque osseux et cave, on eût dit qu’elle se préparait le visage de l’éternité.

Édith et Samuel la veillaient. Cette agonie, c’était l’achèvement de l’œuvre d’Antoinette, elle les liait. Côte à côte, rivés à cette chair, leur chair commune, ils l’épiaient. Rien ne comptait plus pour eux que ces secondes dont le souvenir plus tard emplirait leur vie. Ils se sentaient mourir avec elle quand une suffocation étouffait Antoinette, brisait le rythme régulier du râle. Ils lui donnaient encore là boire, ouvraient de force ses dents serrées. Et ce grand être amaigri et effrayant qui avait été Antoinette contractait les mâchoires et mordait l’étain de la cuiller, et semblait lutter encore. Ce fut pour eux une torture interminable.

Ses petits disciples vécurent ces journées dans la maison. Le troisième jour, à midi, ils étaient avec Christophe dans la cabane au fond du jardin quand on les appela :

– Christophe, Abel, Armande ! Vite !

Ils accoururent dans l’affolement. Ils virent Édith et Samuel éperdus, qui soutenaient le buste décharné d’un être méconnaissable, une espèce de Christ aux yeux morts, aux longs cheveux flottants et lumineux, les bras en croix, et la bouche ouverte, comme si, au moment de rendre l’âme, elle avait poussé un grand cri.

V

L’holocauste d’Antoinette ne devait servir à rien. Ceux dont l’inconscience, la discorde ou l’imprévoyance avaient en partie causé sa perte, et pour qui elle avait ainsi accepté de mourir, ne devaient pas rester unis. Quelques mois plus tard, Édith et Samuel se séparaient à nouveau. Un long passé de haine conjugale que n’avait pu effacer le pur visage de la martyre, ressuscitait, réveillait en eux les rancœurs, les intolérances, les égoïsmes, les volontés violemment opposées et rebelles. Dès les premières querelles, Samuel comprit que la fêlure subsistait, se rouvrirait. Ils se quittèrent sans attendre plus longtemps, pour ne pas exaspérer davantage au contact l’un de l’autre, leur souffrance, leur misère.

Elle était morte pour rien, la pauvre Antoinette. Que peut, contre les haines, les rancœurs, les égoïsmes, et toute la vie dans sa rude réalité, le sacrifice d’une petite victime de dix-neuf ans ?

Ici-bas, du moins.

Chapitre VII

I

Depuis le mois d’octobre, Émilie Hennedyck était à Bruxelles, où elle avait suivi la retraite de l’armée allemande. Elle avait quitté son petit appartement où elle vivait en recluse, ne voyant personne que Rudolph, méprisée et crainte des voisins. Elle n’avait jamais eu de nouvelles de Patrice Hennedyck. Elle savait qu’il avait passé quelques mois à Rheinbach, puis dans un hôpital. Elle lui faisait parvenir chaque semaine un colis de lainages, de linge et de manger. Jamais une lettre. Elle se défendait de prévoir un retour possible de son mari. L’avenir lui était fermé : elle ne voulait pas y penser. Elle vivait comme vivent plus de gens qu’on ne pense, volontairement cantonnés dans le présent, résignés à laisser la fatalité leur tracer la voie de demain, dans l’impossibilité où ils se sentent de rien faire, de démêler quel geste pourrait bien leur nuire ou leur servir. Sa vie était stupide, inutile et lente, obsédée perpétuellement des mêmes pensées, des mêmes remords, empoisonnée d’insomnies, de défaillances, de maux de toutes sortes. Elle s’apercevait avec effroi de la subordination du physique au moral, de la répercussion d’une conscience agitée sur l’équilibre corporel. Et von Mesnil le constatait aussi, avec étonnement, et se voyait forcé de renverser ses théories et d’admettre que si le corps gouverne la santé de l’âme, celle-ci le rend largement. Lui, s’était engagé dans cette aventure sans réfléchir plus avant, amusé par cette conquête à faire, entraîné par l’espèce d’automatisme de l’amateur de femmes, qui cherche à séduire et à plaire d’instinct, sans même s’en rendre compte. Il s’était pris au jeu lui-même. Maintenant, cette sincérité était loin, la lassitude était bientôt venue, la haine presque, à mesure que la guerre durait, qu’on s’apercevait du désastre prochain. La défaite de l’Allemagne faisait souffrir von Mesnil, ce sceptique, d’une douleur presque inconsciente qu’il subissait sans se l’avouer. Il en reportait une haine sourde à tout ce qui était français, à Émilie elle-même. Et puis, dès le début, cette liaison pour lui avait été entachée de précarité. Même quand il s’était cru sincère, il y avait toujours eu au fond de lui-même un doute, une réserve, ce scepticisme de ceux qui ont beaucoup connu les femmes et qui savent pour l’avoir éprouvé qu’on se guérit de la passion la plus totale et qu’à un certain degré d’expérience on ne meurt jamais d’amour. Médecin, il s’observait, se dédoublait, sentait bien comme les purs enthousiasmes du cœur et de l’esprit peuvent n’être au fond que la sourde poussée sensuelle de la chair.

En lui, la sagesse non plus ne perdait pas ses droits. La guerre finie, – et l’issue en approchait, – il y aurait fatalement entre France et Allemagne un long schisme. Toute fusion, tout contact deviendrait pour longtemps impossible. La rupture était fatale, nécessaire. Il ne l’avouait pas à Émilie, mais il le comprenait comme elle. Et cela encore l’empêchait de se donner tout entier, le forçait au contraire à se reprendre chaque jour davantage à mesure que la fin approchait

En principe, il ne parlait jamais de ces choses à Émilie. Elle ne savait où il la menait. Le silence, une espèce d’accord tacite leur laissait un demi-bonheur, sans qu’Émilie osât en demander davantage.

Émilie était arrivée à Bruxelles au début d’octobre par le train des femmes. Elle précédait von Mesnil de quelques jours. Elle l’attendit deux semaines, errant comme une épave au milieu de cette ville et de cette population étrangères.

Elle avait écrit à von Mesnil. Il ne répondit pas, mais la rejoignit une quinzaine de jours après. Elle avait loué une petite chambre dans une rue modeste au pied du Palais de Justice, en un quartier populeux. Von Mesnil la retrouvait là le soir, de temps à autre. Il avait un travail énorme. Les hôpitaux étaient envahis de blessés. La retraite allemande tournait en débâcle. Et von Mesnil, sans l’avouer, souffrait dans son orgueil germain, et reportait sur Émilie une part de sa haine contre la race victorieuse. Elle le comprenait. Elle était déjà si heureuse, si reconnaissante qu’il fût venu la rejoindre, qu’elle lui pardonnait tout, n’osait se plaindre. Elle vécut à Bruxelles une vie morne, ennuyée, sans espoir, parmi l’agitation de la ville où l’approche de la délivrance surexcitait les esprits. On n’était pas maté, accablé, comme dans le Nord de la France. Les Allemands avaient ménagé les Belges, qu’ils auraient englobé dans l’Empire s’ils avaient été victorieux. On trouvait des aliments et des vêtements. L’impression d’étouffement qu’on ressentait dans le Nord n’existait pas et les esprits se montraient frondeurs, la « Swanze » s’exerçait audacieusement. Ou voyait sur les murs des caricatures du commandant allemand von Arnheim. On disait que le Nord était délivré, que les Allemands seraient bientôt chassés. Avant même le départ de l’ennemi, les esprits bouillonnaient.

Au début de novembre, un matin, Émilie était allée comme à l’ordinaire traîner son ennui parmi l’agitation des rues du centre. En descendant du Palais de Justice vers le Palais du Roi et la Chambre des Représentants, elle remarqua, rue de Louvain, devant le Palais de la Nation, l’absence des sentinelles. Elle avança dans la rue. La grille du Palais était ouverte. Dans la cour, une foule d’Allemands et de civils, pêle-mêle, assiégeaient le grand balcon au-dessus de l’entrée d’honneur. Au balcon, trois hommes en uniforme vociféraient des choses tour à tour. Et la foule hurlait, applaudissait. De la rue, des passants, des soldats accouraient grossir cette assemblée tumultueuse.

Émilie avança. Les trois orateurs tour à tour répétaient le même discours en allemand, en français et en flamand. Ils criaient : « Mort au Kaiser ! Les capitalistes ont voulu la guerre ! Vive la Révolution ! Mort aux chefs, mort aux officiers ! » Des hurlements leur répondaient.

La foule grossissait de minute en minute. Il y avait plus de civils que de soldats. On grimpait sur les fenêtres, sur les grilles. Quelques chariots étaient devenus des tribunes. Des hommes s’installaient sur des canons pour voir et pour entendre.

Brusquement, dans cette cohue, se produisit un grand remous : on s’en allait. Tout le monde suivait le cortège pour voir. Soldats, civils, femmes et enfants pêle-mêle vociféraient. Un chant indistinct montait. Deux ou trois mille hommes descendaient la rue de Louvain. On emmenait des chariots, on poussait les canons à bras avec des hommes toujours à califourchon sur les gueules. Après la place de Louvain, le fleuve se referma, s’étrangla, tumultueux, pressé comme un rapide dans l’étroite rue des Comédiens. On entraînait tout, on balayait tout, on emmenait avec soi toute la foule sur son passage. Le torrent s’enflait, grondait, chantait, descendait au hasard, et sans que personne sût pourquoi, vers les boulevards. On criait, on braillait, on riait. Des drapeaux rouges oscillaient au-dessus des têtes. Les boutiquiers fermaient en hâte. Des gamins accouraient se joindre à la foule. Et le grondement des canons roulant sur le pavé emplissait les petites rues d’un vacarme d’émeute.

On atteignit ainsi les Grands Boulevards. Émilie, sur le trottoir, se laissait entraîner, intéressée, voulant voir. On aperçut bientôt au milieu de la chaussée la monumentale fontaine de la place de Brouckère. Les grands hôtels, logement des officiers, étaient clos. Émilie, presque en tête maintenant, regardait. Le cortège s’était arrêté. Deux canons occupaient le milieu de la rue. Des soldats les braquaient vers les hôtels, manœuvraient des barres de fer, calaient les roues. Autour, des civils, des femmes, regardaient curieusement la manœuvre. Des hommes restaient encore assis dessus. Une formidable inconscience immobilisait cette foule sans inquiétude.

Machinalement, Émilie avait tourné les yeux vers la façade blanche d’un des grands hôtels. Juste à cette seconde, elle vit s’enrouler, se lever d’une vingtaine de centimètres une des jalousies du premier étage. Quelque chose de noir dépassa. Ce fut foudroyant. Le crépitement sinistre de la mitrailleuse jeta la terreur autour d’elle. Une clameur monta, la formidable clameur d’une panique insensée. On abandonnait les pièces. Un homme à califourchon sur un canon levait les bras, hurlait, dégringolait comme un pantin, fou. Des gens fuyaient, se frappaient, s’accrochaient, se bousculaient. C’était une débandade éperdue. En dix secondes la rue était vide. Deux ou trois corps se tordaient autour des pièces. Une seconde grêle, dans un crépitement sec, cingla le pavé sans plus atteindre personne. Çà et là, dans les entrées des portes, des soldats s’abritaient, tiraient des coups de fusil vers la place de Brouckère. La mitrailleuse s’était tue.

Émilie s’était enfuie avec les autres. Des gens se battaient autour d’elle à qui passerait le premier. Elle reçut des coups, fut heurtée, repoussée deux ou trois fois, envoyée rudement contre un mur. Elle tomba sur les genoux, se releva, se précipita en avant. Et au milieu d’un tumulte indescriptible, des violences, des cris, des brutalités d’une foule en proie à une terreur sauvage et inhumaine, elle atteignit l’angle d’une rue, s’y jeta, sauvée, haletante.

Elle souffla quelques minutes. Elle était déprimée. Il n’y avait presque plus personne autour d’elle. Elle descendit lentement vers la rue Neuve, retrouva une foule paisible, une extraordinaire et rassurante impression de sécurité, de tranquillité là deux pas de ce terrible boulevard ! Des coups de feu s’entendaient encore, mais ici les gens s’en souciaient à peine. On n’écoutait même pas. Émilie s’en allait, remontait vers la rue des Fripiers, au milieu d’une cohue de gens qui passaient, traînaient, parlaient et riaient. Des masses de curieux, des flâneurs s’interrogeaient. On savait qu’il se passait quelque chose, mais tous ignoraient qu’on se fusillait si près. On écoutait avec étonnement les crépitements lointains qui parvenaient maintenant de la gare du Nord, et on ne s’alarmait nullement. Cette fusillade, cette révolution dans un coin de Bruxelles n’effrayait pas plus que l’annonce d’un grand incendie.

Il y avait beaucoup d’Allemands. Devant la poste, rue Neuve, une sentinelle gardait toujours la porte, imperturbable. Mais à côté, autour, tout le long des trottoirs, des soldats étalaient à terre leurs effets, leurs armes, des sacs, des masques à gaz, des paquets de pansements, des baïonnettes, des fusils, des courroies, des cartouches. Ils vendaient tout, appelaient la foule, offraient des choses invraisemblables. On les entourait, on triait, on achetait cela comme des souvenirs. Le burlesque marché se continuait tout le long de la rue des Fripiers, de la rue aux Herbes. On voyait de loin les Allemands brandir des choses et héler les civils. Des officiers passaient, volontairement débraillés et familiers, riant avec leurs hommes, encourageant ce désordre qu’ils n’osaient plus réprimer. Au coin d’une rue pourtant, Émilie vit l’un d’eux qui se battait contre trois grands gaillards. Ils voulaient lui arracher sa croix de fer et ses épaulettes. Une femme essayait de le dégager, le tirait, l’appelait en pleurant : « Komm, Karl, komm… » On ne sait où, très près, des coups de feu éclatèrent. On piétinait des uniformes, des épaulettes, des boutons, des insignes. Une auto se frayait passage dans la foule, chargée d’officiers, qui agitaient un drapeau rouge. Des soldats accouraient, les entouraient, leur criaient :

– Révolution ! Révolution !

Plus loin le passage était presque impossible. Tout un régiment du train liquidait ses équipages, chevaux, voitures, harnais, farines. On voyait des gens s’en aller un fusil sur l’épaule, d’autres examiner des baïonnettes, des casques. Un soldat offrait à Émilie un grand sabre d’officier pour dix marks, un autre une mitrailleuse pour vingt-cinq francs.

– Va bien, va très bien, insistait l’homme.

Les choses dont les gens ne voulaient pas, les soldats les brisaient, les fracassaient, tapant les crosses sur les pavés, brisant les lames, piétinant les paquets de pansements. Ils étaient comme fous. Ils fraternisaient avec les civils. Ils auraient embrassé tout le monde.

– Finie la guerre… Révolution…

Il en était qui pleuraient, demi-fous, qui dansaient ensemble. Aux fenêtres des étages, déjà, des fantoches en paille vêtus d’uniformes et pendus représentaient le Kaiser. Les gens sortaient, arboraient à leurs fenêtres des casseroles de cuivre, des objets de bronze sauvés des perquisitions, comme des trophées. Et parmi ce délire et cette cohue, un long convoi de camions menés par des soldats ivres passaient à toute allure et montaient vers la ville haute, pleins d’hommes saouls debout, chancelant dans les virages comme une mer d’épis que le vent couche, brandissant des bouteilles, des armes et des lambeaux rouges, et hurlant à la foule :

– Révolution ! Révolution !

Émilie se frayait passage, s’évadait péniblement. Elle finit par atteindre des rues plus tranquilles, et marcha moins vite, soulagée, gardant de cette aventure l’impression d’avoir été comme emportée dans un cataclysme sans l’avoir voulu, malgré elle. Elle comprenait maintenant qu’on pût participer ainsi presque à son corps défendant à une émeute, et y être broyé. De s’être dégagée, il lui semblait avoir recouvré une liberté, une libre disposition d’elle-même qu’elle n’avait plus eue, un moment.

Elle retrouva sa maison, les deux petites chambres garnies qu’elle habitait derrière le Palais de Justice. C’était au troisième dans un logis plus que modeste, presque pauvre. La fenêtre haute et étroite donnait sur l’immense escalier en zig-zag qui longe le flanc est de l’énorme monument.

Elle était rentrée depuis une demi-heure quand on sonna. C’était Rudolf. Il était en manteau gris, casqué, une valise de cuir à la main.

– Te voilà ?

– Oui, dit-il en s’asseyant.

– Pourquoi cette valise ? Tu pars ? Tu t’en vas ? Réponds donc !

– Je m’en vais, oui.

– Où ?

– Je retourne en Allemagne.

– En Allemagne ?

– Il est temps. Je crois que d’ici quatre jours… et d’ailleurs j’ai des ordres.

– Alors tu t’en vas ? Où te reverrai-je ? Où te rejoindrai-je ?

Il ne répondit pas tout de suite. Il avait tiré son portefeuille.

– Il ne faut pas que tu sois ici sans ressources, dit-il. Je vais te laisser quelques milliers de marks…

– Oui.

Il déposa l’argent sur la table. Il resta la, hésitant.

– Voilà, dit-il, voilà…

Elle répéta :

– Où te reverrai-je, Rudolf ?

Il s’aperçut qu’elle ne comprenait pas. Il murmura :

– Me revoir ?

– Oui.

– Je… Je ne sais pas… Où veux-tu bien me revoir, Émilie ?

– Comment ?

– Comment espérais-tu pouvoir me revoir ?

Elle avait blêmi. Elle dit :

– Mais… je ne sais pas, moi, je… tu n’as qu’à me dire… En Allemagne, n’importe où… Tu sais bien que j’irai partout, tu n’as qu’à me dire…

Il secoua la tête :

– Émilie, tu ne te rends pas compte ! Nous sommes battus, la guerre va finir. Entre Français et Allemands, pour longtemps, tout rapport est brisé. Nous en avons pour vingt ans avant que se rétablissent les relations, les échanges. Nous allons continuer de nous haïr aussi longtemps que les plaies n’auront pas fini de saigner. Un Allemand en France, un Français en Allemagne, ne pourront pas vivre. Je ne vois pas bien, non, je ne vois pas comment…

Elle l’interrompit brutalement :

– Alors ! Que signifie cela ? Où veux-tu en venir ?

– Que veux-tu, Émilie… J’étais venu te faire mes adieux. Il faut nous dire adieu, oui.

– Nous dire adieu ? nous séparer ? Tu es fou ! Tu déraisonnes ! Mais je ne veux pas, moi, je t’aime, je reste avec toi ! je te suis, je pars avec toi, je ne veux pas demeurer ici sans savoir où te revoir, ni quand… Emmène-moi, dis-moi où je dois aller ! En Suisse ? En Hollande ? Tu m’avais parlé de l’Amérique du Sud… Dis, réponds, dis quelque chose !

Elle l’avait pris par son manteau, le secouait, se cramponnait à lui.

Il la repoussa doucement.

– Tu sais bien que tout cela est impossible.

– Impossible ? Et alors ?

– Alors, je te le répète, il vaut mieux nous dire adieu.

– Tu es fou !

Il ne dit rien.

– Mais tout ce que tu m’avais promis, juré ! tout cet amour, cette tendresse, cet avenir ! tu n’as tout de même pas pu me mentir à ce point ! tu m’avais dit, tu m’avais juré…

Il eut un hochement de tête. Il traduisit d’un mot son scepticisme :

– On jure tant de choses…

– Comment ?

– Je n’ai jamais pensé que tu pusses y croire toi-même…

Elle le regardait avec stupeur. On eût dit que se révélait devant elle un nouvel homme, un visage inconnu soudain démasqué. Elle murmura :

– C’est toi qui me dis cela ? C’est toi… oh ! ce n’est pas possible…

– Tout de même, Émilie, tu ne pouvais pas espérer, n’est-ce pas, qu’une histoire tellement en dehors du commun aurait une autre issue que celle-ci ? Tu étais mariée, après tout. Tu n’avais qu’à réfléchir, à ne pas chevaucher la chimère. Je ne suis pas tout à fait responsable. Oh ! l’imagination des femmes ! Non, non !

Elle continuait à le regarder avec effarement. Elle cria brusquement :

– Ainsi, tu m’as menti, tu m’as trahie, bafouée ?

Il haussa les épaules.

– Pouvais-je penser que tu prendrais tout cela pour argent comptant ! Des mots, de vagues promesses, toute cette mascarade dont on fait un rideau de fond pour le bonheur ! On le sait bien, que c’est artificiel. On s’en contente, voilà tout. Et puis, peut-être ai-je été sincère moi-même. J’ai dû m’emballer. J’ai commencé tant de folies ! Seulement, je m’arrête toujours sur la pente… Voilà.

Il s’arrêta une seconde. Il reprit :

– Je pensais que tu m’avais compris, oui. Je pensais m’être assez fait connaître, m’être assez dévoilé à toi pour que tu n’attendes rien de moi…

Elle le considérait toujours avec dégoût, haine et fureur. Elle dit soudain brutalement :

– Tu es bien Allemand, va !

Il sursauta :

– Tu dis ?

– Tu es bien de la race maudite, qui a attiré les châtiments sur sa tête, et qui sera punie !

Il était devenu blanc de rage et de honte. Il lui prit le poignet, cria :

– Tais-toi !

Elle se dégagea violemment :

– Ah ! je t’ai deviné, Rudolf ! Tu as beau faire, tu as beau dire ! Tu aimais tout de même quelque chose, ton Allemagne ! Et c’est par là que tu seras puni ! Dans ton orgueil ! Oui, c’est là ce qui te fait souffrir ! Vainqueur, tu m’aurais gardée peut-être. Vaincu, tu me rejettes, ton orgueil me repousse, tu te souviens que je suis Française et que les miens t’ont vaincu ! N’est-ce pas que je t’ai compris ?

– Vas-tu te taire !

– Non, non ! Et tu seras puni dans ton orgueil. Va, retourne en Allemagne. Ta sale besogne, tu l’as bien faite, comme tous les tiens ! Tu l’as faite à ta façon, la guerre, tu as apporté la ruine, l’affront, l’exil. Tu m’as pris mon bonheur, ma vie, tu m’as couverte de honte, tu m’as salie jusqu’au fond de moi-même ! Mais tu paieras tes crimes, toi et ta race. Vous les souffrirez à votre tour, toutes les hontes ! Vous connaîtrez la faim et la ruine, la botte des vainqueurs sur vos villes, vos richesses, les baisers de nos soldats sur vos filles ! Ah ! que je puisse les voir un jour, les vôtres, nous demander pitié sous nos talons, s’entre-tuer et se détruire, et couvrir la terre de victimes et de proscrits. Et toi, Rudolf, homme sans idéal et sans foi, jouisseur, destructeur d’âmes, je ne te souhaite qu’une chose, une seule chose : voir en feu, en sang, en ruine, ton pays maudit, et que tu en meures ! Va-t’en !

Elle lui cracha à la figure.

Il recula. Il s’essuya lentement la joue. Son visage était celui d’un mort.

Elle l’avait laissé là, s’était enfuie dans la chambre du fond. Il s’approcha de la porte. Il appela, presque humblement :

– Émilie, Émilie…

Elle ne répondit pas. Machinalement, il revint vers le milieu de la pièce, essuya la sueur de son front, rajusta devant le miroir son col d’officier, se tapota les joues pour y ramener un peu de sang. Et il sortit, redescendit les trois escaliers en vis. Il gardait dans les oreilles la furieuse imprécation.

Dans la rue, il fit quelques pas, s’arrêta soudain. Devant lui, à trente mètres, à un carrefour, passait une troupe, une bande plutôt de soldats débraillés, sans armes pour la plupart, tirant à bras des voitures, chantant, brandissant des drapeaux rouges, emmenant avec eux dans leur déroute des chariots pleins de pillage et conduits par des officiers qui chantaient avec eux. Symbole d’une Allemagne à la dérive, d’un peuple fini.

Von Mesnil restait là planté, immobile. Et son cœur se déchirait. Des larmes de rage lui brûlaient les yeux. Il s’élança vers les officiers. Mais un groupe de soldats l’avait vu s’avancer. Ils l’arrêtèrent, l’entourèrent. Un grand Bavarois avança vers sa poitrine une main poilue et large pour arracher la Croix de Fer.

– Camarade officier…

Il n’en dit pas plus long. Von Mesnil avait reculé. Tout ce que portait en lui de foi, de fierté, de générosité ignorées cet homme qui s’était cru et affirmé sceptique, reflua vers son cœur en un flot de sang. Il eut un geste prompt comme la foudre. Le canon de son browning toucha le menton du Bavarois. Le coup de feu fracassa la mâchoire et fit sauter la cervelle de l’homme.

Émilie était demeurée prostrée, étendue sur son lit, la tête dans l’oreiller. Elle n’avait pas entendu partir Rudolf. Les larmes l’étouffaient. Elle se sentait mourir.

Un coup de feu, en bas, dans la rue, la fit tout à coup tressaillir. Une clameur, d’autres coups de feu. Elle eut un affreux pressentiment, ouvrit la fenêtre, se pencha. Au bout de la rue, un attroupement entourait quelque chose et une bande d’Allemands partait en chantant. Elle descendit, courut. L’attroupement était compact. Elle s’y faufila péniblement.

– Un Boche… – Bien fait pour lui ! – Pauvre bougre…

Elle arrivait au premier rang. Tout de suite elle reconnut le corps à terre. Elle s’était précipitée. Au milieu du groupe hostile, agenouillée, sanglotante, elle soutenait cette tête aimée, criait, pleurait, gémissait.

– Rudolf ! Rudolf ! C’est moi ! réponds ! c’est moi ! Rudolf…

Mais il était bien mort.

Autour d’eux, la foule se massait, s’indignait. On empoigna Émilie. On l’arracha rudement à cette étreinte. À coups de pied, de poing, à grandes bourrades, on l’emmena. Une foule grondait en l’accompagnant ainsi, l’injuriant et la brutalisant, tandis qu’on ramassait le cadavre de von Mesnil, cet homme qui s’était interdit de croire en rien, et qui était mort pour défendre un symbole et une idée…

II

Alain, Bidart et François avaient quitté Prémesques le 30 septembre 1918 avec tous les travailleurs forcés du camp. Les Allemands emmenaient dans leur retraite tous les hommes de la région. On rejoignit ainsi à Lille, dans la citadelle, une foule énorme de Lillois forcés de reculer vers Bruxelles. Et on voyagea aventureusement à travers la Belgique, avec quatre étudiants dont on avait fait connaissance à la citadelle. On avait un petit chariot allemand dont on effaça l’inscription BKK6. Bidart, qui était poète, lavait rebaptisé « l’hirondelle ». On l’avait poussé là bras longtemps. Puis on avait « trouvé » un âne. D’autres bandes possédaient des voitures françaises, enlevées aussi à la citadelle, et encore marquées 43e R.I. On les attelait de bœufs ou d’hommes. On s’en allait ainsi à la conquête, vers Bruxelles, à travers le pays vallonné et boisé, giboyeux, qui forme la limite France-Wallonnie. On avait été bien accueilli au début. Maintenant le pays devenait hostile. Les habitants parlaient le flamand. On se comprenait mal. Il y avait eu des pillages. On devait quelquefois s’emparer de force d’une ferme ou d’une maison pour y dormir. Alain, nommé chef de bande, avait avec lui ses six hommes. On était fort. On se battit deux ou trois fois avec des paysans. Un gendarme allemand voulut requérir l’âne. Il offrait un bœuf en échange. On refusa. Il avait un revolver mais on était sept : on passa. Un autre voulut emmener toute la bande travailler au démontage d’un hangar d’aviation : on passa encore.

On atteignit Audenaerde un soir. La vieille petite ville était envahie d’une cohue d’émigrants. Alain chercha vainement à loger. Il décida qu’on pousserait plus loin. Et on se remit en route malgré la fatigue et la nuit. L’âne n’en pouvait plus. On dut tirer la voiture à bras. On atteignit enfin un village sur la rive gauche de l’Escaut. Il fallut une fois de plus se faire ouvrir de force la porte d’une auberge, exiger de la paille, et s’installer comme en pays conquis. On veilla à tour de rôle.

Durant la nuit, un afflux d’émigrants envahit à son tour le village. Et le lendemain, en allant aux renseignements, Alain apprit qu’un service de ravitaillement serait organisé pour eux.

On vécut là douze jours. On avait fini par se faire des amis des aubergistes chez qui on s’était installé de force, parce qu’on partageait avec eux le ravitaillement. Puis, un matin, le bourgmestre fit placarder une affiche : Par ordre de la Kommandantur, tous les émigrants devaient se remettre en route vers Bruxelles.

Alain refusa de partir. On resta cachés dans l’auberge tandis que tous les hommes s’en allaient. Et on sut ainsi le lendemain que la Kommandantur n’avait rien ordonné du tout. L’affiche, c’était une ruse du bourgmestre désireux de délivrer sa commune d’une bande de pillards encombrants.

L’ordre de la Kommandantur ne parut que trois jours après. Cette fois, il était temps. Tout sautait, on ne pouvait demeurer plus longtemps. On résolut de partir, mais de remonter l’Escaut sans le traverser, pour aller à la rencontre des armées alliées. Le plan était d’Alain. On laissa la voiture, on emporta ce qu’on put et on s’en fut le long du fleuve, le matin du 25 octobre. On n’allait pas vite.

À midi, on s’arrêta dans le cabaret d’un maréchal ferrant pour manger. Au milieu du repas, arrivèrent les Allemands, un régiment qui battait en retraite en pleine déroute. Alain, Bidart et les autres s’enfuirent, se cachèrent dans un grenier à paille au-dessus de l’écurie. Ils rôtissaient là dedans. Il fallait soulever les tuiles pour avoir de l’air. Par les interstices, on voyait la cour d’où montait un vacarme effroyable. Les Allemands envahissaient la maison, vidaient leurs charrettes, tuaient un bœuf, allumaient un feu immense qu’ils alimentaient des débris d’un mobilier volé. Ils montèrent de là cave une tonne de bière, la défoncèrent, commencèrent à boire et danser. Sur un chariot, il y avait un grand piano droit où un officier tapait à tour de bras. Les quartiers de bœuf rôtissaient. Les soldats tiraient des salves en l’air, des coups de fusil et de revolver. Ils fracassaient les caissons et les chariots, mirent le feu à une motocyclette, entassèrent sur le bûcher des uniformes, des meubles, tout ce qu’ils trouvaient. Ils poursuivaient les gens de la maison épouvantés, ils embrassaient la femme et les filles.

– Guerre finie, madame ! Anglais bientôt ici !

Et ils les emmenaient boire et danser de force. Le bûcher au milieu de la cour devenait formidable. La bacchanale prenait des proportions alarmantes. Alain et ses camarades se demandaient si l’écurie n’allait pas prendre feu. Et ils n’osaient descendre. Les frénétiques pouvaient tout aussi bien vous fusiller que vous embrasser. L’orgie dura toute la nuit, au milieu d’une musique infernale, des hurlements, des bagarres et des danses. De nouvelles bandes arrivaient à tout instant et fraternisaient avec les premiers venus. On jetait les armes, on s’embrassait, et on se mettait à boire, danser, crier, pêle-mêle, hommes et officiers, au milieu d’un épouvantable tumulte.

Vers le matin, ils se remirent en route, sans avoir dormi. Ils s’éloignèrent vers l’Escaut, en troupeau, cohue sans armes, débraillés et saouls. Une heure après seulement, Alain et ses compagnons osèrent descendre du grenier. Et comme ils s’échappaient du cabaret dévasté, ils virent de loin arriver une nouvelle troupe, un régiment allemand qui battait en retraite en bon ordre, les hommes marchant par quatre, le fusil sur l’épaule, en ordre rigoureux, en silence et flanqués de leurs officiers. On retrouvait ici un rouage intact de la merveilleuse machine détraquée et détruite. Et c’était frappant, cette discipline, cet ordre, cette rigidité du régiment en marche, après le spectacle de tout à l’heure. On pensait à quelque gigantesque organisme où des parties seraient restées étrangement saines et vivantes, au milieu de la décomposition générale. Des obus passaient sur leurs têtes. Le canon tonnait derrière eux. Et une saucisse, haut dans le ciel, les surveillait.

Ils passèrent. Alain et ses compagnons se remirent en route dans la direction du canon. On suivait l’Escaut. On coupait des prairies humides, des haies de saules têtards, les fossés pleins d’ajoncs et d’eau verte. On courait vers des rideaux d’arbres, des bosquets. Le bruit du canon grandissait et se rapprochait. Les obus sifflaient dans le ciel sans qu’on vit d’où cela venait. Quand le vacarme devenait trop fort, on restait abrités une minute dans un fossé, et on repartait en avant, vers le canon, dans une épouvante grandissante. On finissait par s’épouvanter. Alain et Bidart gardaient leur sang-froid. Mais François et les autres voulaient fuir et retourner vers Audenaerde. La ligne de feu approchait d’eux de plus en plus. Le tumulte, le vacarme de forge allait grandissant. On ne quittait plus le fossé. On courait, la tête dans les mains. On avait lâché tous les paquets, les sacs, les musettes. Les plus jeunes claquaient des dents de peur.

Il fallut s’arrêter. Une gerbe de feu et de terre avait jailli, à quelques mètres, dans un fossé. On resta collés contre la terre, ratatinés. Et on vit, trouant une haie, des hommes en uniforme bleu qui avançaient, fusil au poing. Derrière eux montait l’orage de l’artillerie invisible.

– Les Français ! cria Bidart.

Alain avait arraché sa chemise de toile kaki. Il la grandissait, debout, de toutes ses forces, comme un drapeau. Les autres, autour de lui, faisaient des gestes, criaient, hurlaient et pleuraient. D’un bosquet tout proche, quelque chose surgit, une masse de fer qui fonçait, arrachant les branchages, écrasant les fourrés comme un buffle : un tank. Il vint à eux dans un rugissement de moteur, tanguant, dévalant et escaladant les fossés, si effrayant qu’ils durent se contenir pour ne pas fuir. Il s’arrêta. Un homme en sortit, un officier français.

Ils l’entouraient, lui prenaient les mains :

– Mon lieutenant ! Mon lieutenant ! Des Français ! On est des Français.

On lui sautait au cou, on l’embrassait, on le mouillait de larmes. Il se dégageait, l’air à la fois content et lâché.

– Oui, oui, ça va, ça va, mais qu’est-ce que vous fichez ici, d’abord ?

On lui expliqua tous ensemble, confusément. Il ne comprit rien. Autour d’eux s’écoulait le flot pressé, rapide, tumultueux de la ligne de feu, tanks, infanterie, mitrailleurs. Cela avançait comme une marée, balayant tout, tirant, faisant le vide. Plus de résistance devant eux. Ils avançaient ainsi de vingt kilomètres par jour.

Des camions arrivaient, roulant à travers les terres, tanguant comme des navires. L’officier héla le conducteur d’une camionnette. On y fit monter les sept jeunes gens, et l’auto fit demi-tour, repartit vers l’arrière. Deux soldats assis à l’intérieur gardaient l’issue.

On s’arrêta dans la cour d’une ferme. On descendit. On fut mené vers un capitaine, qui s’était fait un bureau de la salle à manger des fermiers.

– Des espions ? dit-il.

– Des espions ! Nous ?

– Vos papiers ?

Aucun n’avait de papiers. Ils cherchèrent dans leurs poches, ne trouvèrent que des cartes allemandes, des papiers de Kommandantur. Personne n’avait plus autre chose depuis quatre ans.

– Oui, oui, disait le capitaine, je vois très bien… J’ai fort envie de vous coller tous les sept au mur.

– Mon capitaine, suppliait Alain, attendez quelques jours, faites prendre des renseignements chez nous, nous vous jurons…

Ils étaient épouvantés. Avoir tant souffert, tant lutté pour se faire fusiller par des Français ! Mourir stupide ment au moment d’aboutir ! Ils s’étaient mis à pleurer tous les sept. Ils fouillaient leurs poches, accumulaient les preuves sans convaincre l’officier. Par miracle, à la fin, l’un des étudiants retrouva dans une poche une vieille carte de l’Institut Industriel du Nord qui datait de 1913. Cela ébranla le capitaine. Il déclara :

– C’est bien, Je vais tous vous interroger séparément, et sans que vous puissiez vous consulter d’avance. Si un seul de vous varie avec les autres dans ses dires, vous y passez tous !

Il les fit enfermer chacun dans une pièce, et les questionna l’un après l’autre.

Alain, chef de la bande, passa le dernier. Il avait passé des minutes terribles. Il raconta la vérité. Jamais il n’avait eu une telle terreur de se tromper, d’avoir oublié. On fait si peu attention au déroulement des événements ! Et voilà que sa vie en dépendait. Il racontait comme on se confesse, fouillant, sondant sa mémoire, et se sentant blêmir lorsqu’il tombait sur un point où ses souvenirs s’étaient embrouillés.

– C’est tout ? dit l’officier.

– C’est tout.

– Tu es bien sûr de n’avoir rien d’autre à dire ?

– Je… Mon capitaine, je ne vois plus rien…

– Tu es sûr que tes camarades ne m’ont pas dit autre chose ?

Alain eut une sueur froide.

– Mon capitaine… non, je n’ai dit que la vérité… Si mes amis ont dit autre chose, ils se sont trompés… Mon Dieu, c’est épouvantable…

Et son courage lui manqua, il éclata en larmes.

– C’est bon, dit l’officier.

Il griffonnait quelque chose sur un papier. Il donna le billet à Alain.

– Tu l’échappes belle, mon garçon. Allez ! file, voilà ton sauf-conduit.

Jamais la vie ne leur avait paru si belle qu’au long du chemin qui les ramenait vers Avelghem, libres. Le pays était vide et désert, les maisons pillées, les puits marqués d’écriteaux sinistres : « contaminé ». On n’avait pas mangé depuis la veille. On ne savait ce qu’on retrouverait à Roubaix, dans le Nord. Mais on venait d’échapper à la mort. On se sentait vivre. Et la guerre était finie.

À l’entrée d’une maison, peu avant Avelghem, on vit un soldat français. On courut à lui, on l’entoura, on l’embrassa.

– Français ! Français !

Il les fit entrer tous les sept. Ils trouvèrent dans la maison un sergent et une douzaine d’hommes qui mangeaient un ragoût de mouton arrosé de vin rouge. Délices ! On partagea. Les sept burent et mangèrent à ventre déboutonné, se vengèrent d’une abstinence de quatre ans, quatre ans sans viande, ni pommes de terre, ni vin, ni alcool. Les soldats s’enthousiasmaient de cette boulimie. Ils furent bientôt tous les sept terriblement excités et hors d’eux-mêmes. Marseillaise, chants de gloire, cris, délire ! La formidable revanche d’une jeunesse trop longtemps comprimée, et qui éclatait !

\*

Alain rentra le lendemain soir à Roubaix. Déjà la fièvre était tombée chez lui. François et les autres demeuraient en arrière, perdus au milieu de réjouissances homériques. Alain, lui, se sentait repris par la vie. Qu’allait-il faire, maintenant ? Qu’allait-il retrouver à Roubaix ? Qu’était devenue sa mère ? Et les petits ? Et que ferait-il ? Que seraient les conditions de la vie nouvelle que tous les hommes de bonne volonté se proposaient d’édifier après la guerre ? Comment travaillerait-il ? À quoi ? Et dépouillerait-il un jour cette rudesse, cette sauvagerie que quatre ans de misère avaient mise en lui ? Pourrait-il se réadapter, se reciviliser ? Il était presque devenu un homme de la brousse, maintenant, dur, brutal, prompt à la force. Et s’il arrivait à se réadapter, lui, à repartir en avant, sur combien l’empreinte ne resterait-elle pas, marquée à tout jamais ? Ce serait dur, de refaire un monde paisible.

À mesure qu’il avançait dans Roubaix, grandissait et lui une sourde angoisse. Il retrouvait la ville en fièvre ressuscitée, misérable et fébrile, pleine de soldats, d’Anglais, de Français, de gens qui couraient, de voitures qu’apportaient des vivres et de la vie. Partout se rouvraient des boutiques, partout des étalages, des magasins de bric-à-brac, installés à la diable, et qui annonçaient : « J’achète tout, je vends n’importe quoi ». Le désordre du provisoire, une activité formidable qui reprenait. On sentait derrière tout cela un besoin frénétique de ressusciter, de reconquérir et aussi de jouir.

Il atteignit l’Épeule. Il reconnaissait des visages, mais personne ne le reconnaissait. Il était devenu homme, virilisé par la bataille. Quand il fut à l’entrée de l’impasse, il sentit quelque chose comme un pressentiment lui étreindre le cœur. Brusquement ressuscita dans sa mémoire le souvenir de la terrible nuit où, évadé de Prémesques, il était venu demander asile et avait dû repartir. Il eut un sursaut d’énergie virile. Il avança. La porte de la maison, dégarnie de sa poignée de cuivre, s’ouvrait par une ficelle. Il la tira, entra dans la cuisine de Félicie, une cuisine qu’il reconnut à peine, dépouillée, sans meubles, sans boiseries, sans escalier. Une échelle menait à l’étage. Plus de portes ni de planches à la dépense et aux placards. Plus de buffet.

Il avança jusque dans la cour. Il appela :

– Personne ?

Et il entendit des pas derrière lui, une voix faible, une voix de vieille femme.

– Alain ! Mon garçon ! Mon cher garçon…

Elle l’avait saisi, embrassé, elle le mouillait de ses larmes avant qu’il l’eût reconnue.

Rien n’était donc perdu ! On recommencerait à vivre ! On rappellerait les petits, on se referait un foyer, une maison, du bonheur… Tout s’oublie. Le noir souvenir de ces souffrances s’en irait. On referait du bonheur, oui, on serait heureux comme autrefois, plus qu’autrefois, maintenant qu’Alain avait lutté, était devenu un homme dans la bataille. Et puis, n’y avait-il pas la lettre, cette lettre bénie que Félicie apportait toute radieuse à sou fils, et où Juliette Sancey annonçait son prochain retour à Alain, qu’elle n’avait pas oublié ?

Quatrième partie

I

Revenu de Bruxelles, où il avait dû suivre la retraite allemande, Pascal Donadieu sut que son père était mort. Sa mère avait reçu, à deux heures d’intervalle deux télégrammes.

« Simon Donadieu gravement malade. »

« Simon Donadieu décédé. »

Pascal mit, par Calais, trente heures pour aller de Lille à Paris. Ce fut un voyage interminable, dans des trains aux vitres cassées et bondés de monde, à travers le front, la terre maudite. On sentait sous les wagons s’enfoncer les rails, dans le sol trop fraîchement bouleversé.

À peine à Paris, il courut à l’hôpital. Mais quand il arriva, son père était déjà en bière. On remit seulement à Pascal une liasse de papiers et l’adresse de la chambre où avait habité Simon. C’était rue de Flandre, au sixième d’un petit hôtel.

Pascal partit vers la rue de Flandre. Il allait à pied. Le métro ne lui était pas familier. Et l’argent lui manquait pour prendre à nouveau un taxi. Autour de lui, Paris, grouillant et tumultueux, l’assourdissait, l’assommait de son fracas, l’étourdissait d’un incessant, rapide, vertigineux défilé de trams, d’autos, de taxis, d’autobus et de voitures. Tout cela coulait sur la chaussée comme un fleuve ininterrompu. Les cafés s’incendiaient, ruisselaient de lumières, de cristaux, de glaces, de cuivres et de nickels. Une foule flânait, fluctuait, traînait ou s’affairait, avec des remous autour des kiosques à journaux, des marchandes de fleurs, des bouches de métro. Des femmes passaient, tant de femmes jeunes, désirables, pomponnées, riantes, comme la fragile parure du monde ! Des crieurs hurlaient les journaux du soir. Des couples, des oisifs, des heureux, humaient l’apéritif derrière les vastes baies des cafés. Des étalages s’illuminaient, fascinaient, éblouissaient d’une profusion de feux et de splendeurs, joailleries royales, fourrures, parfumeries, ganteries, modes et coutures, lingeries. Tout le luxe et le faste, toute une vie brillante, légère et facile, toute la gaieté chatoyante de l’énorme ville de plaisir.

Pascal serrait dans sa poche le paquet de lettres et se hâtait. À lui dont le père était mort, tout ce spectacle soulevait le cœur. Et quatre ans d’une vie tendue et sans lumière lui inspiraient contre cette féerie un dégoût et une révolte. On était devenu, malgré soi, des ascètes. On avait pris, dans cette contention terrible et presque surhumaine, quelque chose de la rigidité, de l’austérité puritaine. L’artificiel choquait, heurtait. On avait trop souffert pour accepter encore une conception frivole du monde et de l’existence.

– C’est cela, se disait Pascal, c’est cela la guerre, pour les gens d’ici ! Comment, ils ont ainsi vécu ! Ils ont été ainsi heureux ! Alors que nous…

Il pensait à Lille, Roubaix, Tourcoing, villes mortes, funéraires, dépeuplées, encombrées de ruines croulantes, hantées de moribonds aux visages exsangues et hallucinants. Il en concevait, dans son âpre rigorisme, une haine contre Paris, contre le reste de la France, qui avait été heureux, qui n’avait pas souffert, n’avait pas vu. Il sentait bien que tous les gens de ces pays que la grande tourmente n’avait pas touchés ne pourraient jamais comprendre les envahis et qu’il y avait là, pour l’avenir, une source de mésentente et d’injustice.

Rue de Flandre, il trouva l’hôtel. Un modeste hôtel garni, entassement d’étages bas et sans lumière. Le rez-de-chaussée arborait un semblant de luxe, un bout de tapis, un escalier à pomme de cuivre, somptuosité qui, dès le premier étage, faisait place à une morne malpropreté. Pascal s’était engagé déjà dans la montée quand la concierge l’appela aigrement :

– Jeune homme !

– Je suis Pascal Donadieu, madame, je montais dans la chambre de mon père.

– Le fils de Simon ! Entrez, entrez chez moi, jeune homme !

Elle le poussa dans sa loge. C’était une grosse vieille femme, pâle et boursouflée.

– Il logeait ici ! oui. Sa chambre est payée. Vous y coucherez. Vous prendrez ses objets. Ah ! c’était un brave homme, on était copains, on a souvent parlé de vous, allez, jeune homme. J’aurais bien dû vous reconnaître. Vous n’avez personne ici ? Ben, on mangera ensemble, ce soir… Si, si… et je ferai tourner la table, vous verrez, on « lui » parlera, ajouta-t-elle, l’air grave.

Pascal comprit que la vieille femme était spirite.

Ils dînèrent ensemble, avec le fils de la concierge et son mari. On mangea du pain et du saucisson, une soupe au fromage, du vin rouge. On parla du mort, de la guerre, du Nord. On écoutait Pascal. Il essayait d’expliquer ce qu’il avait fait, vu, souffert, et n’arrivait pas à le dire, ne trouvait que de pauvres phrases banales.

– On a souffert, ah ! oui, on avait faim, allez… et les bombes et le canon… et les Boches. Je vous assure que c’était terrible.

Il s’étonnait, au fond de lui-même, que quatre ans de martyre ne pussent être exprimés plus fortement, plus intensément. Il cherchait, tâchait de recréer devant ces gens le cauchemar, l’agonie qu’il avait subie, et sentait qu’il n’y parviendrait pas. Non, c’était inutile, il n’y arriverait pas. Il avait la sensation nette de n’émouvoir personne. On hochait la tête, on approuvait. Le fils disait :

– Oui, oui… Ici aussi, on a eu faim, on a reçu des bombes aussi, vous savez… On a bien manqué de les avoir à Paris, les Boches.

Et Pascal sentait en lui une révolte, l’indignation qu’on éprouve à se voir méconnu. Comparer ce Paris intact, joyeux, brillant, à peine effleuré par la guerre, cette foule heureuse, cette abondance, ce luxe, aux cités envahies, écrasées, funèbres au milieu de leurs industries mortes, à ces populations dont la tuberculose, la faim et le froid avaient fauché près de la moitié, à ces longues rues où poussait l’herbe, où s’écaillaient en plâtras les maisons délabrées, à ces intérieurs sans meubles, sans portes et sans vitres, sans lumière et sans feu ! Non, on ne se comprendrait jamais.

Il dit bonsoir à tous. Il monta dans la chambre de son père, petite mansarde meublée d’un lit-cage et d’une malle. La malle était toute prête, juste sous la fenêtre à tabatière. Le père espérait bien rentrer. Il avait pensé aux siens, rangé au fond de la malle quelques boîtes de conserves, du vin, du café, quelques livres aussi, toute sa bibliothèque, et un petit dictionnaire où Pascal trouva des fleurs séchées.

Pascal, sur le couvercle de la malle, avait étalé les papiers. Il y avait des bulletins d’hôpital, beaucoup de bulletins. Son père n’avait fait que traîner d’un hôpital à l’autre. Il y avait aussi des lettres écrites à Pascal et qui n’avaient pu arriver. Pascal les lisait et pleurait.

Dans une grande enveloppe jaune pliée en deux, la dernière de la liasse, Pascal trouva un papier écrit au crayon, une espèce de testament rédigé en 1916, déjà vieilli, effacé, presque illisible, une somme de conseils, de recommandations ultimes, un peu naïves dans leur gravité, mais où l’on sentait l’angoisse d’un père, d’un homme vieilli, mûri, et qui, pressentant qu’il ne pourrait léguer à son fils toute cette coûteuse expérience de la vie, toute cette sagesse qui est si dure à acquérir, essayait gauchement, maladroitement, et d’une façon tragiquement solennelle, de la condenser en un dernier message par delà la mort.

« Pour mon fils Pascal, s’il m’arrive malheur…

« Dans la vie, fils, il faut beaucoup de courage et beaucoup de travail… Tu n’auras droit à une situation que si tu y es indispensable. Instruis-toi, surtout en quoi tu te sentiras le plus fort. Ne mens jamais. Ne fais pas de politique, à moins d’en faire ton métier, mais c’est un laid métier.

« Si jamais l’Allemagne est victorieuse, ne reste pas Allemand. Apprends un métier, la mécanique ou l’électricité, et pars pour l’Amérique rejoindre ton oncle Paul, avec ta mère. Vous y serez plus heureux qu’à rester Allemands.

« Prends soin de ta mère. Maudissez cette guerre qui nous a séparés. Aimez mon souvenir comme je vous ai aimés. »

« Simon DONADIEU. »

Agenouillé devant la malle, lentement, pieusement Pascal repassait la pointe d’un crayon sur l’écriture effacée. Il revoyait son père, écrivant cette lettre, peut-être ici-même sur cette malle, dans cette petite mansarde au sixième, juste sous le ciel noir de Paris… Il pleurait. Il comprenait tout ce qu’il avait perdu, quelle somme de dévouement, d’expérience, d’amour, eût pu lui vouer son père, et que ce pauvre bout de papier, malgré l’effort désespéré de Simon Donadieu pour y mettre toute son âme, ne pourrait plus remplacer.

II

À la suite de sa tentative d’évasion, Hennedyck fit quatre mois de « Streng Arrest » dans un cachot. Il faillit mourir. Ses lettres de protestation finirent par émouvoir les autorités. Et, demi-mort, en proie à une entérite effroyable, maigri jusqu’à ne plus peser que quarante-huit kilos, véritable squelette à travers lequel les gardiens faisaient mine, en riant, de lire leur journal, il obtint enfin une mesure de grâce et fut admis à l’hôpital de Beuel, petite ville sur le bord du Rhin.

Le milieu n’était pas hostile et devenait de plus en plus favorable à la France, à mesure qu’on sentait la ruine de l’Empire se précipiter. Ces pays rhénans se souvenaient fort bien d’avoir été français sous Napoléon. Beaucoup de gens en parlaient à Hennedyck. Il suivit jour par jour l’effondrement dans la Gazette de Cologne. Il sut la délivrance du Nord, la retraite allemande, la révolution à Bruxelles. Le 9 novembre, le Kaiser abdiquait. Le 11, armistice. Le 12 au matin, à l’hôtel de ville de Beuel, étaient affichées les conditions de l’armistice, écrites à la craie sur un grand tableau noir. Une foule défilait, lisait en silence, s’en allait dans la consternation. On entendait les gens souffler :

– Ça ! On a accepté ça !

Tout de suite Hennedyck fut libre et parla en maître. Le changement fut brutal. On s’attendait à voir les alliés arriver à Beuel, on craignait des représailles et des sévices. On suppliait Hennedyck d’intervenir. Il profita de ces dispositions pour réclamer le peu d’argent qui lui restait et prendre un train pour la Suisse. Il voyagea parmi une cohue de soldats ivres. À la frontière, impossible de passer. La Suisse craignait la révolution communiste et fermait ses portes. Hennedyck remonta à pied vers le Rhin, le franchit à Saint-Louis, rejoignit Mulhouse. De là, une auto militaire le mena à Belfort, où il trouva un train pour Paris. Le 22 novembre au soir, il rentrait à Roubaix.

Il courut chez lui, trouva la grande maison familiale vide et pillée. Les gens avaient cassé les vitres. Des malandrins avaient volé les meubles. Plus personne, pas même un domestique.

Fou d’angoisse, Hennedyck descendit à l’usine. Il pénétra dans la cour, s’effara du désastre. Les salles d’hôpitaux n’étaient plus que ruine et délabrement. Toute la salle de teinture s’était effondrée dans l’explosion de la voie ferrée. Le tissage était inabordable, obstrué d’un monceau de ferraille rouillée, qui s’empilait jusqu’au plafond, à croire qu’on avait là accumulé les débris de fonte et d’acier de tous les métiers de la ville. Il n’osa descendre à la chaufferie, à la salle des machines. Il vit seulement que la cheminée avait reçu une bombe et était fendue comme un canon, de l’âme jusqu’à la gueule.

Tout au fond, il trouva enfin son concierge. Le vieil homme récoltait, sur le talus de la voie ferrée, des choux de Bruxelles. Car il avait converti le remblai en jardin. Il reconnut son patron avec effarement. Péniblement, Hennedyck lui arracha le récit de l’aventure d’Émilie et de sa disparition.

Il vécut une semaine dans la fureur et le désespoir, demi-fou, voulant fuir, et retenu par le manque d’argent, ne sachant où loger, dormant dans un bureau délabré et sans meubles, rêvant de tout abandonner, de tout vendre, à n’importe qui, au prix du terrain, et de disparaître. Il eût donné son sang pour savoir où était Émilie, courir l’insulter, la frapper, la tuer, ou pouvoir rentrer en Allemagne, retrouver à Berlin von Mesnil, et lui ouvrir la gorge. Il se sentait la rage d’une bête, le besoin de torturer. Il eut un cri de joie et de haine quand il reçut la lettre de Bruxelles.

Elle provenait du commissariat central de police. On avait recueilli Émilie sans argent, dans un état physique et mental lamentable, demi-égarée et mourante de faim. Elle avait refusé trois jours de donner aucun nom, aucune adresse. Maintenant, elle était à l’hôpital Saint-Jean. On demandait que son mari allât la voir, ou bien fît connaître ses intentions.

Une explosion de fureur satisfaite, le rugissement intérieur de la haine contentée, assouvie, fut la première réaction de Hennedyck. Vengé ! Il était vengé ! Il n’avait qu’à laisser Émilie dans son effondrement, l’oublier, l’abandonner. Elle pouvait mourir comme une bête, il s’en désintéressait !

Mais en même temps, bientôt, remontèrent les souvenirs, les images d’un temps heureux, le rappel d’une Émilie craintive et malade, qu’il avait tant aimée, tant soignée. Il eut l’obsession de cette fin misérable qu’il lui réservait. Elle mourrait, dans cet hôpital. Ou bien, que deviendrait-elle ? Où irait-elle ? Ni argent, ni ami, ni honneur. Une femme finie. Le ruisseau, la rue… Il vit, il vit concrètement ce frêle corps qu’il avait tant aimé, tant vénéré, tant soigné, il le vit souillé, prostitué, livré en pâture aux bêtes… Il eut les hallucinations du souvenir, de brusques rappels d’un regard, d’une parole, d’une voix douce, toujours un peu tremblante et voilée, et comme frémissante intérieurement d’une perpétuelle émotion contenue…

Après tout, la voir, seulement la voir… Il ne s’engageait à rien. Il n’était pas obligé pour cela de la reprendre. Il valait mieux quand même savoir, exactement, ce qu’elle était devenue. Il se payait de raisons. Il voulait justifier devant lui-même ce besoin impérieux qu’il éprouvait maintenant de la retrouver.

Le troisième jour, il s’en alla à la gare, loua une auto, partit pour Bruxelles et cet hôpital Saint-Jean où ont souffert Verlaine et Rimbaud.

III

Du fond de leur in pace, Decraemer et l’abbé Sennevilliers connurent la victoire au début de novembre.

Une délégation de soldats et d’ouvriers, envoyée de Cologne par les comités révolutionnaires, apporta à Rheinbach l’ordre d’élargir les soldats allemands emprisonnés pour désertion, trahison ou refus d’obéissance.

L’abbé, qui était toujours « Vertrauensmann », homme de confiance du directeur, posa aux délégués la question :

– Et nous ?

– Faites ce que vous voudrez.

Déjà la rumeur s’était répandue dans la prison, y causait une incroyable effervescence. On parlait de révolte, d’insurrection. L’abbé, qui, brusquement, avait conquis un nouveau prestige et parlait d’égal à égal avec un directeur devenu courtois et soumis, en discuta avec lui. Il serait dangereux de laisser s’en aller par les routes, vers la Belgique, un troupeau d’hommes épuisés, demi-morts, dont la plupart ne reverraient plus leur pays. Il fallait organiser des trains, profiter des convois qui s’en allaient en Belgique chercher le reste du matériel allemand.

Sur ces entrefaites, la signature de l’armistice consolida encore la position de l’abbé.

Les prisonniers politiques devaient tous être libérés. L’abbé se chargea de faire prendre patience à ses compatriotes. On organisa trois départs. L’abbé partit le dernier, par le dernier train, – un peu comme un capitaine de navire, – avec son ami Decraemer à bout de forces.

Ce fut un voyage terrible, démesurément lent, dans des wagons bondés, débordants d’hommes, si chargés qu’on voyait aux portières et jusque sur les toits des grappes humaines. On chantait, on hurlait, on gémissait. C’était un extraordinaire mélange de souffrance, de misère et d’enthousiasme. Une exaltation folle achevait de brûler les forces de ces moribonds. Pour beaucoup, cette odyssée finale devait rester dans l’esprit comme un grotesque cauchemar.

On échoua à Louvain. Là, plus de train. Il fallait attendre plusieurs jours. L’abbé et Decraemer, qui ne marchait plus, qu’il fallait soutenir et traîner comme un mourant, purent loger chez un professeur de droit, et y reçurent une chaude hospitalité. L’abbé soigna Decraemer, qui lui dut une fois de plus la vie. Il le ménageait, le rationnait, choisissait une alimentation légère pour cet organisme en ruine, incapable de soutenir le combat qu’est la nutrition.

Entre temps, il cherchait un moyen de s’en aller. Il sut qu’un convoi de camions allait rejoindre la France avec des malades et des blessés. Il pensa à son ami, sollicita une place pour lui… Ils se séparèrent avec émotion.

Trois jours après, un train était enfin organisé pour Ostende et la France. Et l’abbé quittait Louvain avec ses camarades.

À Ostende, ils retrouvèrent des camions. On les embarqua. Ils descendirent vers Dunkerque. Mais à la frontière, sur leur déclaration qu’ils étaient des prisonniers revenus d’Allemagne, l’abbé et ses compagnons furent arrêtés. On leur fit subir un humiliant interrogatoire. On les prenait pour des espions rentrant en France sous un faux titre.

Ils furent embarqués à la gare de Ghyvelde pour Dunkerque, sous bonne escorte. Les soldats français qui les gardaient parlaient du camp où on les menait, où ils subiraient une quarantaine morale et physique, questionnés, visités, soumis à toutes les précautions, piqûres et examens médicaux imaginables. On trouvait de tout dans ces camps. L’abbé, désemparé, dégoûté, se révoltait et s’indignait. C’était donc là ce glorieux retour, l’accueil de la mère patrie !

À la gare de Dunkerque, ils descendirent, traversèrent la ville en troupeau, misérables, honteux d’eux-mêmes, sous les regards de la foule. Brusquement, au coin d’une rue, l’abbé se jeta dans l’entrée d’une porte cochère et laissa s’en aller la bande. Il était libre.

Il demanda de l’argent, une soutane au collège de Dunkerque. Et le surlendemain il arrivait à Herlem, pour y retrouver sa mère, la vieille Berthe, folle de joie et de douleur, avec le petit Pierre. Le retour de son fils était pour elle un miracle.

Elle lui expliqua l’arrestation de Lise, toujours emprisonnée à Roubaix avec la petite Jeannette, l’enfant de Fannie.

\*

Les caves de l’hôtel de ville de Roubaix était pleines. On avait entassé les gens dans les cellules, pêle-mêle. Un tribunal militaire, composé d’un officier français, d’un Anglais et d’un Belge, jugeait sans discontinuer tous ceux, toutes celles qu’on soupçonnait d’entente avec l’ennemi.

On trouvait là des filles de vie, des trafiquants d’or, des délateurs, des ouvriers qui avaient travaillé pour les Allemands, des cafetiers qui leur avaient réservé leur cabaret. Et aussi tous les innocents qui expiaient la haine d’un envieux, d’un voisin jaloux. Un flot de lettres anonymes déferlait, inondait chaque jour les bureaux des officiers. Le mode de vengeance était commode et discret. Du midi de la France, de Paris, de Lyon, d’Évian, arrivaient des lettres, des dénonciations, des calomnies. Des évacués se vengeaient à distance. À voir ces caves, cette foule de braves gens et de canailles pêle-mêle, ce résultat de la lâcheté et de la méchanceté des hommes, on se sentait écœuré, dégoûté de la victoire.

En deux jours, grâce à son frère, Lise passait devant le tribunal, était reconnue innocente et libérée.

On lui demanda ce qu’elle pensait faire de cet enfant d’Allemand qu’elle avait avec elle. De grands hospices, des maisons spéciales, s’ouvraient en Belgique, acceptaient de se charger de cette enfance maudite. Mais Lise voulait adopter Jeannette.

Tandis qu’elle rentrait à Herlem, l’abbé menait à Lille, dans un couvent, Judith Lacombe, qu’il avait réussi à faire aussi libérer. Elle ne pouvait plus rentrer à Herlem. On criait haro ! Elle supportait le poids de toutes les fautes des autres. Tous ceux qu’elle avait obligés, servis pendant la guerre, aidés de son influence auprès des autorités allemandes, se retournaient contre elle, comme s’ils lui en avaient voulu. Le père Lacombe la reniait. Estelle, sa sœur, dont le mari, Louis Babet, était revenu de la guerre, avait de bonnes raisons pour ne pas souhaiter le retour de Judith. La voir au cloître était une sorte de réparation pour l’honneur des Lacombe. Elle trouverait, comme beaucoup d’autres, un refuge dans la religion.

Car un flux de femmes, vers cette époque, envahit les couvents ou les maisons de pénitence religieuses de la région. Les unes étaient des sincères, désespérées du départ ou de la mort d’un soldat allemand qu’elles avaient aimé, les autres fuyaient seulement la justice, soucieuses d’éviter la terrible « mise en carte » que leur réservait la brigade des mœurs.

À Herlem, les Sennevilliers trouvèrent le repos et la solitude, une paix nécessaire, l’oubli des hommes, dont on était écœuré. Le village, lentement, revenait à son train de vie ordinaire. Lacombe était proposé pour la Légion d’honneur. Humfels et lui, chargés de la reconstitution du cheptel dans les régions envahies, venaient de partir pour l’Argentine et se promettaient de fructueuses tractations. Marellis, déclaré mort au ministère des Finances, s’était vu rayer du tableau, éprouvait toutes les peines du monde à prouver qu’il était vivant et à se faire réintégrer, et se heurtait à la résistance de tous ceux qui lui étaient passés sur le dos pendant la guerre. Il venait, entre temps, de recevoir avec quatre ans de retard, l’ordre de départ qu’il avait attendu vainement en octobre 1914.

Quant à Brook, le garde-champêtre intérimaire, il avait fini tragiquement. Ce tyranneau de village, trop vieux et trop peu instruit pour faire un garde, s’était vu obligé de rentrer dans la vie civile, dès qu’étaient arrivés les premiers démobilisés. De perdre sa puissance, d’abandonner le képi et la plaque, et son autorité sur le mont et la plaine, Brook ne s’était pas consolé. Il s’était pendu dans sa grange, préférant ne pas survivre à sa gloire défunte. Tout esprit se crée un idéal, une ambition à son échelle.

La carrière Sennevilliers était morte. On n’exploiterait plus avant longtemps. Le petit Pierre, peut-être, plus tard, recommencerait l’œuvre. En attendant, elle n’était plus qu’un but de promenade pour les amoureux et les amateurs de goujons et de carpes.

Les Sennevilliers vivaient dans leur ancienne maison des Chaufours.

Émilie Hennedyck, ramenée par son mari, était venue cacher sa honte et sa misère auprès d’eux. Et l’abbé satisfaisait, à aimer les enfants de Fannie, cet instinct de paternité qu’il n’avait pas le droit de contenter, et qui est un besoin du cœur plus que du corps. Il avait aussi repris ses chères traductions latines.

Au reste, rien de changé. Les fermes reprenaient leur vie au rythme des saisons. Le rural avait vécu, mangé, vendu, à peine souffert, comme tous ceux qui sont proches du sol. Les bons de réquisition allaient s’échanger contre les billets de banque. Quatre années de récoltes seraient ainsi payées. Et le marasme d’avant 1914 avait fait place à un besoin d’activité, une formidable demande de céréales. L’ère des gains faciles s’ouvrait pour la culture. Et le vieux baron des Parges, maître du sol, était devenu cinq fois plus riche qu’avant la guerre, après cette étonnante et automatique valorisation de la terre, dont le possesseur jouit sans avoir rien fait.

IV

Jacqueline et Camille Laubigier étaient toujours chez Mme Andive. Ils avaient envoyé à Roubaix, aussitôt la délivrance, une carte postale magnifique où l’on voyait, étrange équipe, Foch et Lloyd George, Clemenceau et Wilson, avec une liberté éclairant le monde et annonçant très haut que le droit et la liberté avaient triomphé.

Félicie répondit.

Alain s’occupait à vendre des pommes de terre, commençait à gagner un peu d’argent. Le travail reprenait dans le Nord dévasté. On se reverrait bientôt. Jacqueline et Camille rêvèrent de départ.

Mme Andive ne disait rien. C’était une vieille femme. Elle n’aimait pas beaucoup Camille, il la bouleversait dans ses petites manies. Mais elle s’était attachée à Jacqueline. Elle vivait seule depuis longtemps. Jacqueline avait peuplé son ennui, le vide d’une existence sans clarté. Elle partie, la solitude recommencerait.

Jacqueline attendit quelques mois. On ne renvoyait pas volontiers les enfants dans le Nord, encore en ruines. Les démarches étaient difficiles. Jacqueline les poursuivit avec patience.

Mme Andive s’attristait. Elle avait un projet dont elle n’osait parler. Elle finit par se décider, elle demanda à Jacqueline :

– Tu n’aimerais pas rester ici avec moi, à Belleville ? Je te ferais instruire, tu serais ma fille. Et j’ai quelques petites choses, ça serait pour toi plus tard.

Elle ne savait pas parler aux enfants.

Jacqueline ne consentit pas. Alain avait écrit, il avait hâte de voir la maisonnée reconstituée, ressuscitée.

Il fallait l’autorisation de la municipalité pour le départ. Jacqueline l’avait sollicitée. On l’appela, on lui déclara que ses parents la refusaient, n’avaient pas le moyen de s’occuper d’elle. Jacqueline, consternée, ne voulut pas l’admettre, protesta, batailla.

On s’aperçut seulement, quelques jours après, qu’il s’agissait d’autres Laubigier, qui habitaient Belleville-sur-Seine et non sur Saône.

Ils revinrent à deux, firent un interminable voyage jusqu’à Paris, puis à travers l’Ile-de-France et le front, contemplèrent avec effarement un paysage volcanique et sauvage, embroussaillé, hérissé d’une végétation de steppe qui en masquait la nudité, les ravages, la surface tourmentée et effroyable. Puis ce fut Lille, le Nord envahi, avec ses champs de betteraves, de lin vert, de blé et de pommes de terre, et Roubaix enfin, ville noire, qu’on traversait sur des ponts en ruine, des remblais écroulés, des charpentes provisoires, des empilements de sacs de ciment, hâtivement entassés et arrosés d’eau. La passerelle de la gare était fauchée, le hall sans vitres et tout délabré.

Ils sortirent de la gare, descendirent vers l’Épeule.

Le petit Camille ne reconnaissait plus Roubaix. Il lui semblait à la fois immense et entassé, sale, sombre, fumeux. Ses yeux en avaient perdu l’habitude. Une telle laideur, dans l’oppression, l’émotion de ce retour, les déprimait tous deux. Les gens étaient maigres, semblaient des squelettes ambulants. L’odeur de pétrole, de gadoue et de suie, le souffle fétide de l’usine, ce relent de laine, de suint et de teinture chimique que soufflent les regards des égouts, les écœurait. Ils le remarquaient pour la première fois, comme aussi les ténèbres des entrées de courées, l’aspect de coupe-gorge de leurs longs couloirs tortueux, la mesquinerie sordide de ces agglomérations humaines où, depuis des générations, végète une humanité asservie. Là-dessus, au bout de la rue, noir donjon sur le plafond clair du ciel d’un beau vert pâle, une cheminée d’usine fumait, comme une torche éteinte.

Ils rencontrèrent Alain juché sur une voiture de pommes de terre, au coin de la rue Watt.

Ce fut une fête, le soir, chez les Laubigier. On avait invité le voisinage, Flavie et ses enfants, la mère Duydt avec ses deux petits. Elle vivait seule, maintenant. Ses deux fils étaient morts, Léonie partie avec le train des femmes, vers Bruxelles. Et le père Duydt, ce vieil avare frénétique, avait ramassé tout son argent et décampé juste après l’arrivée des Anglais, laissant là une femme usée et deux enfants qui n’avaient jamais été pour lui que des outils. La mère, résignée, ne se plaignait pas, acceptait avec docilité l’épreuve, parlait seulement, au milieu de son désastre, de l’unique chose dont elle gardait l’accablement : son Étienne qui était mort, son Zidore qui était si bon, et dont elle évoquait des souvenirs d’enfance, la destinée fatale, et la fin tragique, au cabaret du Bac à Puces. Des deux, étrangement, c’était le meurtrier qui gardait dans le cœur de la vieille femme la première place, une parcelle de tendresse de plus.

L’aîné de Flavie était mort aussi, tué au front. On avait reçu une carte de son camarade, huit jours après la délivrance. Il avait eu la tête enlevée par un obus. Il était à quatre-vingts mètres au nord-ouest du bois 19, secteur d’Houthulst, en Belgique. François, son frère, était allé chercher son corps avec Alain. Douloureux pèlerinage, à travers la forêt d’Houthulst, un paysage hallucinant, jonché de troncs morts, écorcés et déchiquetés comme des ossements, labouré, vallonné comme un immense panorama de dunes, envahi d’étangs sournois, d’épanchements d’eaux stagnantes et traîtresses, coupé d’un réseau impénétrable de fils barbelés où de ronces, traversé de tranchées éboulées devenues des ravines. Çà et là, une masse énorme et trappue, un tank bariolé, perdant comme du sang brun des coulées de rouille et montrant encore, plaies béantes, de grands trous dans sa coque de tôle, les marques de l’obus qui l’avait tué ; des mitrailleuses, blocs de ferraille dans les abris de sacs, de béton ou de bois, des douilles, des crosses, des casques et des os de chevaux dans l’argile. On avait l’impression de fouler le sol d’une immense nécropole. À perte de vue, c’était ainsi un chaos désertique, où le vent libre, accouru de la mer, inclinait les herbes sifflantes Et çà et là, des groupes d’Annamites, d’êtres inquiétants et baissés, se livraient à on ne sait quelle besogne On savait qu’il fallait s’en méfier, qu’ils pouvaient très bien vous assaillir et vous tuer, pour vous voler.

On chercha deux jours la sépulture sans la trouver. La forêt même avait disparu. On dut revenir plus tard, avec des cartes. Et on trouva trois morts dans la même fosse. On reconnut le frère de François à ce qu’il lui manquait la tête.

François rapporta à sa mère un carnet trouvé sur le mort. Mais il fallut le brûler, il avait gardé l’odeur épouvantable de ce cadavre sur lequel il était si longtemps resté.

On eut quand même quelques souvenirs du mort. Les gens où il allait en permission écrivirent à Flavie, pour lui dire leur peine. C’était un bon garçon, il les aidait, leur faisait du beurre, soignait les lapins. Ils envoyèrent les papiers qu’il avait laissés. Et Flavie, à l’aide de ces bribes arrachées au néant, reconstituait la vie de son fils pendant ces quatre ans, la revivait, la revoyait, finissait par connaître tout de lui. Et cette espèce de survie, d’existence ignorée où elle pénétrait, qu’elle apprenait peu à peu, lui donnait l’impression que son fils disparu continuait, pour un temps encore, à vivre. Il ne serait pas mort tout à fait aussi longtemps qu’elle pourrait connaître encore quelque chose de lui.

Tout le soir, chez les Laubigier, on ne parla que de cela : les morts, la guerre… Chez presque tous, il y avait une immense déception. On sentait qu’on avait souffert pour rien.

– On a eu du mal, disait Flavie, on a résisté, on n’a pas voulu « faire les Boches », on a eu faim. Pourquoi ? Je trouve qu’au fond, on a été bêtes. Je vois les autres femmes, elles ont gardé leurs fils près d’elles. Moi, sans Alain, François serait peut-être bien mort à Prémesques. Leurs petits ont eu de la viande et du pain, ils sont gros, ils ont de bonnes joues. Les miens ont été privés, ils sont malades et maigres.

– Ou bien on a dû les envoyer loin de soi, dit Félicie, et souffrir encore plus.

– On disait, reprit Flavie : « Après la guerre, elles le paieront, celles qui ont fait les Boches, ceux qui ont trafiqué, gagné de l’argent, ça leur coûtera cher. On aura sa revanche ». Total, on a été casser quelques vitres, tirer un peu les cheveux à l’une et à l’autre, et c’est fini ; elles restent avec l’argent ou la santé, ou leurs gosses bien portants et solides, que les Allemands ont nourris, et qui n’ont pas eu faim.

– Et les maris ! On aurait cru toutes sortes de choses… On avait peur d’avance… Qu’est-ce qu’ils allaient faire, un tel et un tel, quand ils sauraient que leurs femmes avaient couru les Boches, les décarcasser, les dévorer toutes crues… Ah bien, ouiche !… J’ai vu revenir l’homme de Clara Broeckx. On lui a dit : « Ta femme a fait les quatre cents coups avec des officiers, c’est une roulure ». Oui, mais il est rentré chez lui, il a trouvé un beau mobilier volé dans les châteaux, de l’argent plein les tiroirs, des belles mines, la vie facile. Et il n’a rien dit du tout. Trop content.

– Et Decooster, le boucher ? Il a vendu du chien, trafiqué avec les Boches, laissé sa femme faire la bombe avec des officiers. Maintenant, il s’en fiche, il roule en auto.

– On a souffert pour rien, redit Flavie. On ne sait pas pourquoi on est restées honnêtes.

Alain et François riaient. La misère s’oublie vite, chez les jeunes. Ils ne gardaient pas l’amertume de leurs souffrances. Et l’avenir, devant eux, leur paraissait infini. Ils en étaient à l’âge où l’on est encore prodigue du temps, où quatre ans ne comptent pas.

Alain, seul parmi tous, ne regrettait pas d’avoir subi la guerre. L’épreuve qui abat l’un fortifie l’autre. Elle lui avait fourni une expérience des hommes et de la vie qu’il n’eût jamais trouvée autrement. Elle l’avait éclairé sur lui-même, lui avait montré vers quel bonheur il devait tendre : une vie libre, large et active, cette indépendance à laquelle il avait goûté et dont il ne se passerait plus, un métier sain, des êtres autour de soi à qui se dévouer, c’était ainsi qu’il goûterait la joie de vivre. Il avait abandonné la fonderie, le noir labeur de poussière et de charbon. Mme Sancey lui avait avancé un peu d’argent, de quoi acheter une baladeuse, quelques sacs de pommes de terre en Belgique. Et Alain s’était improvisé marchand ambulant. Déjà il avait un petit camion, avec une mule de réforme, achetée à l’armée anglaise, encore marquée sur la fesse d’initiales au fer rouge. Il allait dans les fermes belges, ramenait du beurre, des œufs et des pommes de terre, qu’il revendait en gros. Ses affaires prospéraient. Et, dans trois mois, il épouserait Juliette.

Il dit, optimiste :

– Bah ! On se rattrapera ! On sera tous encore heureux quand même ! Pas vrai, Camille ?

Et il tapait sur la main de son petit frère.

Le petit Camille écoutait et ne parlait pas. Il était las de son voyage et vaguement triste, malgré la joie de revoir la maison. Il sentait au fond de lui-même que quelque chose lui avait manqué. Depuis des mois, il attendait ce retour avec une telle intensité, un tel désir de retrouver sa mère, qu’il s’effrayait presque, quelquefois, de la joie qu’il en aurait. À présent, il se sentait un peu déçu, un peu triste… Il n’avait pas été aussi heureux qu’il l’avait pensé, espéré. Il avait souffert, pendant cet exode, il n’avait plus trouvé à Belleville-sur-Saône les câlineries, les gâteries, les caresses de la maman. Mme Andive était assez froide. Le cœur de Camille s’était bronzé. Il était presque devenu un petit homme. Finis les genoux maternels, les tendresses, les petits baisers. Et cela, au milieu de toute cette allégresse, lui laissait un peu d’amertume, comme s’il avait déjà compris, malgré les dires de son grand frère Alain, que le bonheur perdu ne se retrouve jamais plus.

V

De toute part, Annie entendait parler de l’affaire David.

Depuis une semaine, les journaux en étaient pleins. Cela avait commencé classiquement par les rubriques prudentes. « Le bruit court que… ». Avec des initiales qui ne compromettaient rien. Puis la rumeur s’affirma. Trafic, intelligence avec l’ennemi, commerce avec les armées d’occupation… Plainte avait été déposée par plusieurs industriels. Le ministère public avait fait inculper et incarcérer David.

Il avait été arrêté chez lui, un matin. Il avait tenté de se tirer une balle dans la tête. On l’avait désarmé juste à temps, emmené à Lille en voiture, où il avait été accueilli là son arrivée par une foule furieuse qui parlait de le lyncher. À Roubaix, toute la journée, la populace avait assiégé son hôtel. On voulait y mettre le feu. Albertine Mailly, la maîtresse de David, avait en trois jours liquidé tout le mobilier, les toiles, les objets d’art et les tapisseries, chargés sur des voitures en pleine nuit. Elle s’était enfuie en Belgique. Un antiquaire de Lille, prétendait-on, lui avait versé cent soixante-quinze mille francs et gagnait autant à l’opération.

Chez les Mouraud, comme dans tout l’Épeule, on ne causait que de l’événement. Au fond, les gens étaient contents. David était vraiment trop riche Cela choquait. L’envie haineuse des gens était satisfaite. On invoquait quelque vague justice providentielle. Il n’avait qu’à être malheureux comme tout le monde, pendant la guerre, cela ne lui serait pas arrivé.

Annie lisait les journaux avec angoisse. Elle ne comprenait pas grand’chose aux accusations. Elle voyait seulement contre David une formidable poussée de haine, comme si sur lui seul s’était abattue toute la responsabilité, comme si on l’avait choisi pour expier la faute de tous. Il avait fallu le défendre de la foule, lui faire un rempart de gendarmes, quand il était arrivé au Palais. Une pierre l’avait blessé au front. Cela faisait souffrir Annie. Elle se le représentait, lui, si bon, si humain sous sa lourde apparence brutale, entouré d’ennemis, de furieux, obligé de s’abriter, de se cacher, de fuir. Elle eût voulu le voir, être la, lui crier de loin courage, lui dire que quelqu’un, au moins, lui restait… Elle eût tout donné pour cela. Elle le souhaitait, le désirait avec une passion où il entrait plus qu’une simple pitié.

Elle faisait maintenant des journées de couture chez les bourgeoises riches de la ville, – car elle était fine lingère. Un samedi que l’ouvrage pressait moins, elle prit le tramway Mongy pour Lille. Elle savait que David serait interrogé l’après-midi.

\*

David était appelé presque chaque jour devant le juge d’instruction Thavard. Il était « aux prévenus », dans l’ancienne prison du Palais de Justice, car on n’emmenait à Loos, en ce temps-là, que les condamnés.

Ils étaient une quinzaine qui attendaient dans la cour, avant de passer à l’instruction ou devant le tribunal correctionnel. Sous le soleil, le vaste quadrilatère pavé de pierre grise, encadré de hauts bâtiments de briques d’un rouge brun sali, aux étroites meurtrières barrées de fer rouillé, prenait l’aspect désolé, fermé, d’une cour de Bastille.

On était enchaînés deux à deux par le poignet. On allait ainsi aux urinoirs, deux par deux, on devait uriner ensemble et attendre que le compagnon eût fini. Les gendarmes, en toile kaki à grosses côtes, la gorge étranglée dans le col fermé, essuyaient la sueur à l’intérieur de leur képi.

Plainte avait été déposée par Villard et Ingelby. On accusait David d’entente avec l’ennemi, de trafic de denrées, d’importation de viandes, beurres et marchandises par la Hollande, grâce à des laisser-passer allemands, de vente de laines brutes et filées et de tissus à l’année allemande, enfin de paiements faits en or aux autorités militaires.

La jeunesse de David avait été orageuse. Il lui restait un lourd casier judiciaire. On lui savait en affaires une audace, une brutalité d’homme résolu à se frayer sa route à travers tout obstacle. Ces achats d’usines à démolir, de métiers pour la casse, de vieux métaux, tout ce trafic un peu en dehors des affaires normales et où l’audacieux se taille rapidement une fortune, le nouvel essor donné à ses affaires immédiatement après la guerre, légitimaient les suspicions.

Cette incarcération était la ruine pour David. Il avait acheté à Calais tout un camp de stocks, des camions Willeme laissés par l’armée américaine, des laines filées d’Angleterre, des cotons bruts. Tout cela risquait de pourrir. À Anvers, quatre péniches de mille tonnes de blés américains, achetées « ferme », s’échauffaient et germaient. Un bateau avait pris feu. Quelques jours encore, et tout serait à jeter à la mer. Dix autres affaires en train, des options en cours, des adjudications de métaux à récupérer sur le front, la dislocation du personnel de David, repris et sollicité en sous-main par la concurrence, faisaient de cette arrestation un désastre. Sans compter l’énorme répercussion morale de l’affaire.

Il se voyait totalement seul. Des témoins se récusaient. Des avocats hésitaient. On en était encore à l’heure du patriotisme exalté et chatouilleux. D’avoir pactisé avec l’ennemi faisait de vous un pestiféré. David avait à grand’peine trouvé un défenseur provisoire.

À Roubaix, son hôtel saccagé était vide. Il avait appris la fuite de sa maîtresse, disparue sans qu’elle lui envoyât une lettre, un mot de réconfort, comme les rats quittent le vaisseau qui coule. Elle n’avait pensé qu’à emporter tout ce qui avait quelque valeur, à compléter une fortune secrète, lentement thésaurisée dans un patient parasitisme de vingt années. David avait beau la connaître, n’avoir plus aucune illusion sur son compte, l’abandon de cette femme, dont il avait fait la richesse et que, d’une certaine manière, il avait aimée, lui laissait quand même un goût d’amertume. Il apprenait à connaître toujours mieux l’humanité, lui, le désabusé. Il s’apercevait qu’il avait encore à compléter son expérience. C’était une fuite générale, une débandade de tous ceux qu’il avait connus, aidés, secourus, de tous ceux qui étaient venus sonner et implorer à sa porte. Il était devenu le lépreux que tout le monde fuit. « Je ne connais pas cet homme… » Le cri universel de reniement accablait David autant que la ruine matérielle. Et c’est pourtant à ces heures qu’une amitié, un signe de réconfort prend toute une valeur immense…

La voiture cellulaire était arrivée dans la cour. Il n’y avait pas cent mètres de trajet à faire, la prison étant contiguë au Palais de Justice. Mais on devait passer par la rue, car le Palais était encore en partie obstrué par l’écroulement d’une galerie sous les bombes. On fit monter les prévenus l’un après l’autre dans la voiture. Elle sortit et gagna le Palais par la rue des Prisons.

\*

Le Palais de Justice s’ouvre par deux portes sur une espèce de perron bordé d’une balustrade de fer. Sur ce long balcon, pressée parmi la foule, Annie attendait depuis le matin. Elle était venue jusque-là presque malgré elle, et sans savoir ce qu’elle pourrait faire. Elle voulait seulement voir David, lui montrer qu’il n’était pas totalement abandonné. Elle le faisait instinctivement, sans bien se rendre compte de tout le réconfort que pouvait apporter au prisonnier un geste d’amitié, à cette heure. Elle obéissait à une poussée secrète et irraisonnée.

Autour d’elle, des gens, des agents, des gendarmes, des journalistes, des photographes, des avocats aussi, bloqués à l’entrée du Palais, et refoulés vers l’intérieur, lentement, par la poussée d’une masse de curieux qui attendaient David. L’affaire toute fraîche surexcitait les passions populaires, avait dans les journaux un immense retentissement. Des gamins se bousculaient, des vieux de l’Hospice Comtesse tout proche, fumaient leur pipe et devisaient. Et des femmes anxieuses, des femmes de prisonniers, piétinaient avec résignation, un petit paquet à la main. Beaucoup de voyous aussi venaient là se familiariser avec l’atmosphère judiciaire.

Brusquement, il y eut dans la foule un remous. On se poussait vers la droite et la rue des Prisons. La voiture cellulaire arrivait. On courait à elle, on lui faisait escorte. Il fallut repousser la foule pour pouvoir ouvrir la porte de derrière. On vit descendre, l’un après l’autre, enchaînés deux à deux, des êtres aux vêtements fripés, aux mines creusées et hâves. Les gendarmes, tout de suite, les entouraient, leur faisaient un rempart et une barrière.

Elle vit David dès qu’il parut, baissant la tête pour descendre l’échelle de fer de la voiture. Des gendarmes le protégeaient. Il avançait, pâle, et incroyablement vieilli. À côté de lui, presque contre lui, un grand gaillard aux cheveux hirsutes, à la barbe mal coupée, l’air d’un fraudeur ou d’un chemineau, marchait. Ils allaient du même pas, obligés de se presser l’un contre l’autre, de cette allure gênée, maladroite, spéciale aux prisonniers que la chaîne unit par le bras et entrave. On avait tenu à cette stricte égalité de traitement. Là surtout la suprême justice touchait à l’injustice.

Ils montèrent gauchement l’escalier, sous les clameurs.

– À Cayenne ! À mort les traîtres !

Ils passèrent tout près d’Annie. Elle regardait David avec peine. Elle dévorait des yeux ce visage d’homme claustré, ce visage de vaincu, maigri, jauni, vieilli, boursouflé sous les yeux, usé par l’insomnie et l’angoisse. Elle se sentait navrée de ce regard anxieux et inquiet d’homme bousculé, traqué, et de cette expression douloureuse et purifiée, cette expression nouvelle et émouvante que donne aux traits de l’homme une longue souffrance. Si avili qu’il soit, un prisonnier, toujours, acquiert quelque chose de cette expression-là. Et cela inspire à qui sait la lire et la comprendre un respect involontaire, en même temps qu’un élan de pitié.

David ne l’avait pas vue. Il allait vers la porte ouverte, contrait dans le vestibule du Palais. Rudement, les gendarmes, pour passer, écartaient les gens. Il se faisait autour du triste cortège une poussée de curieux, de furieux, de reporters et de photographes brandissant des appareils, de femmes qui voulaient tendre à un prisonnier un enfant à baiser, un morceau de pain à manger. Refoulée par cette cohue, Annie dut s’accrocher à l’appui d’une fenêtre qui faisait saillie sur la façade. Et, submergée, noyée parmi la masse, vers David dont elle ne distinguait plus que la tête au-dessus de celle des autres, elle cria de toutes ses forces :

– Monsieur David ! Monsieur David !

Il s’était retourné, saisi. Il ne vit qu’elle, les bras levés parmi la foule. Et son visage s’était transfiguré.

– Annie !

Il revint en arrière, irrésistiblement. Deux gendarmes le repoussaient en vain, le maintenaient, voulaient le faire entrer, juraient et sacraient :

– Allez-vous entrer, nom de D… ! Voulez-vous… !

Mais il les entraînait avec lui comme un ours entraîne les chiens qui le coiffent, bousculait d’un revers de main les agents devant lui, entrait dans la foule, et, tiré en arrière, demi-étranglé, suffoquant, pleurant, il atteignait Annie. Et ce fut spontané, instinctif, comme un élan du fond de leurs êtres. Elle s’était jetée vers lui, il l’embrassait, hâtivement, sur la joue, dans les cheveux, au hasard, avidement, en affamé, comme si depuis toujours elle avait été sienne.

\*

La bataille entre David et ses adversaires grandit, prit des proportions inquiétantes. C’était tout le procès du temps de guerre qui se jouait. David, à son tour, attaquait. Chez lui, à l’abattement, avait succédé une volonté farouche de se défendre, de vendre chèrement sa peau. Il parlait de demande reconventionnelle, offrait de prouver que non seulement il n’avait jamais opéré pour le compte des Allemands, mais qu’on l’avait sollicité, que certains détenteurs de stocks lui avaient d’eux-mêmes fait des propositions, sans pouvoir ignorer la destination des tissus qu’il leur achetait. Il avait travaillé, trafiqué, acheté et vendu. Mais tout le monde en avait fait autant. Il fallait vivre. Et qui possédait quelque chose avait été trop heureux d’en pouvoir faire argent.

S’il avait eu affaire aux Allemands, ce n’était pas aux autorités allemandes, mais à des personnalités civiles. Ces transactions étaient restées actes de commerce privé. Qu’il eût importé de Hollande du bétail et des beurres, cela n’avait été qu’utile à la population. Il avait aidé à la nourrir tandis que d’autres aidaient à l’affamer. Cette attaque visait directement Ingelby, qui le sentait. David devait être au courant des achats de sucre du ravitaillement faits par Ingelby à certains maires des communes voisines de Roubaix.

D’autres, comme Wendievel et Villard, avaient des sujets d’appréhension différents. Ils avaient vu chez eux des camions allemands enlever les tissus vendus à David. Ils ne pouvaient ignorer leur destination. Pourquoi n’avaient-ils pas protesté ? Pourquoi surtout avaient-ils renouvelé par la suite de telles opérations ?

De plus, Wendievel était actuellement en conflit avec la Commission des dommages de guerre. Il avait trouvé ingénieux de faire figurer sur les listes de dommages de guerre une partie des pièces figurant à son inventaire de juillet 1914, mais qui en réalité avaient été vendues par la suite à David. Une lumière trop abondante sur ce point serait pour lui des plus dangereuses.

Gayet, lui, et deux ou trois autres, se souvenaient du début de la guerre. Leurs usines, quelques mois, avaient tourné pour les Allemands. Il avait fallu cette insurrection du populaire, refusant de fabriquer des draps et des sacs à terre au profit de l’ennemi, pour provoquer la réaction chez certains hommes de cœur comme Hennedyck, et contraindre en quelque sorte à la résistance l’unanimité du monde industriel de la région. Gayet s’était soumis, avait comme les autres fermé ses usines et pris le chemin de la prison de Gustrow. Mais beaucoup se souvenaient de son attitude du début. Dans la réunion des industriels, il avait défendu la thèse du travail pour l’ennemi, lui, l’un des plus puissants fabricants de la place, qui eût dû donner l’exemple et non le suivre. Au total, l’incident, fortuitement évoqué par David au cours du procès, pouvait très bien tourner au scandale. Chose d’autant plus ennuyeuse que Gayet, piqué depuis peu de tarentule politique, venait de se porter candidat aux prochaines élections sénatoriales, et avait toutes les chances d’être élu. Et justement, Hennedyck, l’homme de la résistance, celui dont le brutal discours plein de foi et de courage avait entraîné l’unanimité des votes, était cité comme témoin à décharge par David.

On commença à se répéter sous le manteau le mot de David :

– Si je dois aller en prison, j’aurai quelques-uns de ces messieurs pour me porter mes valises…

Gayet prêchait la mansuétude et l’apaisement. Tout oublier, se remettre tous fraternellement au travail, pardonner les faiblesses… L’intérêt du pays exigeait la concorde…

Ingelby retira sa plainte. Dans les journaux, « l’inculpé David » devint « Monsieur Barthélemy David ». Le ministère public poursuivait, lui, son action. Mais l’instruction s’éternisait, et les passions se refroidissaient : le temps jetait son ombre… On avait espéré que l’affaire passerait à la rentrée d’octobre. Seulement il avait fallu convoquer des officiers allemands, recueillir leurs dépositions, examiner des comptabilités. Tout cela prenait du temps.

David avait maintenant trois avocats de Paris, venus disputer la cause à leurs confrères de Lille. Car ce devenait la grosse affaire, la cause à succès, le procès monstre. On parlait de soixante témoins. Tout le Nord industriel était cité. Le retentissement serait énorme. Pas un jeune avocat stagiaire qui ne rêvât d’être choisi comme secrétaire dans l’affaire par un des grands patrons chargés de défendre David. Le Palais en était plein. Voir son nom cité dans l’affaire David, quel lancement pour un jeune ! Et les combinaisons et les démarches et les coups de Jarnac allaient leur train.

L’affaire fut enfin transmise au parquet et fixée à l’audience de juin 1920.

VI

Decraemer, rentré d’Allemagne, avait passé quelques mois dans l’isolement et le repos, à tâcher de recouvrer un équilibre physique terriblement compromis.

On le soignait, l’entourait, le veillait. Adrienne, sa femme, s’effrayait de sa maigreur, de son universel détachement, de cet extraordinaire mysticisme auquel il était parvenu, et qui le faisait vivre comme en dehors du réel. Il sentait quelle ne le comprenait plus, elle ne pouvait plus le suivre. Et il voyait là pour demain une lourde tâche, une haute mission : élever avec lui sa femme et son fils, leur rendre accessibles la splendeur et la paix où il vivait maintenant.

Vers le printemps de 1919, il avait recouvré suffisamment de forces pour revenir au bureau, se remettre avec prudence et ménagement à ses affaires.

Son usine était brûlée entièrement. Il y avait incendie volontaire, publiquement avoué. L’assurance, à bon droit, se refusait à payer l’indemnité. Et tous les autres industriels, les concurrents de Decraemer, étaient déjà en campagne, se rééquipaient fébrilement. Une ou deux usines tournaient. D’autres bientôt se remettraient aussi en marche. Il était plus que temps de rentrer dans la mêlée. Le handicap, déjà, serait très lourd à remonter.

Daniel Decraemer se remit à l’œuvre avec passion.

Il tomba ainsi, du haut de son idéalisme, au milieu d’une curée. Il en ressentit une espèce de stupeur. Il vit un monde d’affamés se précipiter à la conquête de l’argent, des marchandises, du matériel, saisir, dépecer, engloutir. Il vit tel petit fabricant en chambre, possesseur de dix pauvres métiers vétustés avant la guerre, en réclamer soixante, en prendre cent, ouvrir une vaste usine. Il vit le possesseur d’une antique guimbarde 1899 à moteur arrière, à transmission par chaîne, recevoir une demi-douzaine de De Dion 18 chevaux. Une voiture à un cheval, une haridelle efflanquée, se transmutait en deux ou trois robustes camions Packard cinq tonnes, choisis aux stocks américains. Un nouveau miracle de la multiplication des pains ! De vieux rossignols invendables, d’affreuses cotonnades déteintes, hideuses, providentiellement « réquisitionnées » par les Allemands, étaient remboursées au prix fort, au coefficient du coût nouveau de la vie. Des marchandises cachées, vendues en secret, on les prétendait enlevées par l’ennemi. Deux témoins, le constat d’un huissier qui dans l’affaire n’avait vu que du bleu, et le tour était joué. Un flot d’or passait. L’Allemagne payerait. On pouvait réclamer, ramasser, courir à la curée. Et de splendides usines, des bourgs féodaux tout neufs, – qu’on raserait quinze ans plus tard au nom de la surproduction, remplaçaient les antiques fabriques. Au long du grand boulevard s’élevaient les châteaux des nouveaux riches. Demain Roubaix serait soudé à Lille. On courait piller à Calais les stocks américains, choisir, enlever des métiers, des sacs, des moteurs et des autos, du ciment et des poteries, des pierres, des bois de charpente et des métaux. On signait un bon et cela suffisait. Une espèce de vaste foire d’empoigne et l’absolution générale de tous les péchés. Travailler, travailler, produire pour remplacer ce qu’on avait détruit, produire pour forcer le monde à consommer, à se gaver, là crever d’indigestion dix ans après.

Des gens revenaient de Paris, des lascars partis pour la guerre en amateurs, vite embusqués là-bas grâce au piston ou à la combine, et qui s’étaient taillé de belles fortunes à fabriquer des obus, du ciment, du béton, des routes ou des vêtements. Ils arrivaient, riches, traînant derrière eux, comme des proconsuls, des autos, des tracteurs, du matériel, des chevaux, de la laine et des métiers. Ils s’installaient, l’un entrepreneur, l’autre filateur, l’autre métallurgiste. Ils avaient l’amitié des ministères et la considération des banques. Et leurs appétits étaient sans limites, comme ceux des autres, de ceux qui étaient restés. D’avoir souffert, d’avoir été envahis, cela devait se payer cher, cela donnait droit à tout et au reste. On s’inquiétait du Traité de Versailles en cours, on eût voulu être consultés. On rêvait des charbons de la Sarre, d’indemnités fabuleuses, d’une Allemagne dépecée comme allait être dépecée l’Autriche et dont on se partagerait les dépouilles – d’un fleuve d’or venu d’au delà du Rhin et qui vous enrichirait à tout jamais.

Au milieu de cette mêlée, de cette ruée, Decraemer sentit qu’il serait écrasé, s’il ne se défendait pas comme une bête fauve. Lui s’en moquait. Qui a vécu des années en cellule ne craint plus la pauvreté. Mais il n’était pas seul. Pour sa femme, pour son fils, il avait de l’ambition. Et puis, même pour lui, il n’était pas certain du tout d’avoir dans l’existence ce minimum, qui pût lui assurer la vie matérielle et la liberté.

Il ne fallait compter sur rien. L’héroïsme n’a jamais nourri son homme. Et le sacrifice de Decraemer était depuis longtemps oublié. Comme le disaient certains : la reconnaissance, ça ne peut pas être éternel.

Decraemer comprit qu’il lui fallait se jeter dans la bagarre à corps perdu, prendre, affirmer son droit par la force, quitte ensuite à discuter, s’il ne voulait pas être étouffé. Il n’avait aucun titre, aucun bon de réquisition. Les assurances ne lui rembourseraient rien. S’il attendait qu’on lui fît justice, il mourrait dignement de faim. Sur son cas, des administrations paresseuses s’éternisaient. On reconnaissait qu’on lui devait quelque chose, que ce serait une injustice de ne pas réintégrer dans ses biens un homme qui avait donné l’exemple de la résistance, alors que d’autres s’étaient laissé saigner sans mot dire. Mais quant aux résultats tangibles de cette bonne volonté administrative, on pouvait les attendre longtemps.

Decraemer prit des témoins, prouva qu’il avait chez lui la force motrice avant la guerre, courut les conditionnements, les magasins où le service de la Reconstitution avait ses dépôts, et se servit… Assurer avant tout l’existence des siens, voir après à réfléchir et adapter sa morale et ses gestes, voilà ce qui importait. Jamais le « vivre d’abord » n’avait été aussi impératif.

Il s’était donc jeté dans la mêlée, se heurtait aux autres, emportait sa part de butin. C’était facile, on ne comptait pas. Il sentait quelquefois qu’il prenait plus que son dû. Mais quoi ! s’il ne le prenait pas, d’autres en profiteraient, en deviendraient plus forts et l’écraseraient. « Ne pas être poire. » Le mot courait autour de lui et symbolisait l’esprit de l’époque.

Ses employés le poussaient à cette conquête. Des fonctionnaires de la reconstitution venaient le voir, et, avec maintes circonlocutions, lui proposaient des arrangements, sollicitaient discrètement une dîme. S’il refusait, ils iraient sûrement ailleurs, chez ses concurrents.

Decraemer se laissa emporter, fit comme les autres, se paya de cette idée, de ce mensonge, qu’une fois l’usine en marche et sa situation rétablie, il verrait à mettre en accord ses principes et sa conduite. Pour l’heure, s’il ne voulait pas disparaître au milieu de cette âpre bataille, l’amoralisme et la brutalité étaient une quasi-nécessité.

Autour de lui, d’ailleurs, on montait, on croissait, – et infiniment plus vite que lui. À côté des autres, il se sentait encore si honnête ! Cela le rassurait. Les usines s’ouvraient, les châteaux, les vastes parcs s’étalaient vers la banlieue, les vieux hôtels des quartiers riches se modernisaient. L’auto, le luxe, le faste, se répandaient. Emporté, Decraemer suivait le flot, hanté de cette crainte d’être submergé, de paraître un faible, un vaincu, au milieu du triomphe des autres. L’orgueil voulait qu’il fût leur égal et l’intérêt aussi. On ne prête qu’aux riches, cela est vrai surtout pour les banques : elles n’avancent qu’à celui qui n’a pas besoin d’elles, ou du moins n’a pas l’air d’en avoir besoin. À tout cela s’ajoutait le piège qu’il se tendait à lui-même, les fausses raisons dont il se payait :

– Tu as droit plus qu’aucun à ce luxe, à ces compensations. Ton sacrifice l’a payé d’avance, l’a mérité.

Se faire rembourser les vieux stocks au prix fort peut se légitimer aussi. Qui sait ? ces vieilleries auraient très bien pu redevenir de mode, et puis, si tout avait brûlé par accident, les assurances auraient payé. Le cas était pareil. Ce sont de ces profits involontaires qui compensent les pertes.

Chaque jour apportait à Decraemer de nouveaux problèmes, le mettait devant la nécessité, oubliée en prison, de ces mille petites transactions avec la conscience qui tissent la vie de l’homme d’affaires. Il les avait bien connues, jadis. Il les retrouvait toutes, les pourboires, les commissions en sous-main, les prix qu’on comprime jusqu’au dernier centime avec l’arrière-pensée de se rattraper sur la qualité, l’avance à la hausse, le retard à la baisse… Le bénéfice, en soi, est légitime, mais jusqu’où ? L’abbé Sennevilliers disait qu’il doit assurer un train de vie raisonnable, en rapport avec la situation sociale de chacun. Mais qu’est-ce qu’un train de vie raisonnable ? Quand devient-il excessif ? On est presque fatalement amené à prendre ce qu’on peut, tout ce qu’on peut. La notion du bénéfice légitime varie suivant les métiers, les années, les circonstances extérieures, et les hommes. Un système d’échanges basé sur ce principe-là est vicieux, pensait Decraemer, – et amoral. Il eût été si facile, si agréable, que chacun donnât tout son travail, tout son effort gratuitement, et fût sûr, en échange, de vivre honnêtement ! Tandis qu’ainsi, toujours incertain du lendemain, eût-il derrière lui un milliard, l’homme ne peut que penser à prendre et accumuler sans cesse, et sans jamais pour cela trouver la sécurité, l’assurance du lendemain. L’argent, souci perpétuel, souci unique, incarne si bien la tranquillité, l’assurance contre la vieillesse, la faim, le mal, la souffrance des êtres chers, qu’on est bien forcé de l’aimer, à la fin, d’y tenir comme à sa chair…

Decraemer capitula. Il remit à plus tard ses soucis moraux, ses préoccupations d’une vie élevée et noble, pour les siens et pour lui. Leur assurer d’abord la fortune et le bien-être, cela importait avant tout. Ensuite on verrait. Il ne se rendait pas compte qu’acquérir cette fortune c’était peut-être justement s’asservir à elle et perdre à tout jamais ses possibilités d’élévation.

Ainsi, l’engrenage le reprenait, le ressaisissait. Chaque jour il sentait davantage la difficulté d’appliquer dans la vie courante ses purs principes, et il faiblissait un peu plus. Il sentait déjà si lointains ses soucis humanitaires, sa sollicitude pour les ouvriers, les humbles ! L’intérêt du patron, l’intérêt de l’ouvrier sont opposés. Un saint ne pourrait rien à cela. Le prix fait tout. Et le prix s’obtient en comprimant le salaire. On en vient à cette absurdité que le patron le plus féroce, celui qui « comprime » le plus sera le plus fort, le plus prospère, le plus solide, assurera au moins à ses ouvriers un salaire misérable, mais constant, – et les servira ainsi mieux que l’autre… Tout seul là contre, que pouvait Decraemer ? Quand il se serait ruiné en bonnes œuvres, quand il aurait mis sur le pavé sept ou huit cents ouvriers, le monde en irait-il mieux ? Non, non, c’était impossible. Appliquer ici la morale de l’Évangile, c’était se condamner d’avance à la défaite. On ne va pas prêcher la douceur au tigre dans la jungle…

C’est ainsi que le spectacle des hommes ressuscitait en lui le scepticisme. En prison, il avait été facile de croire, d’espérer, de bâtir des projets de vie nouvelle et spiritualisée. Là-bas, Decraemer était seul, il ne voyait personne, il pouvait se faire peu à peu de l’humanité une image transfigurée. Les spéculations du philosophe amènent celui-ci à se représenter les hommes d’après lui-même, c’est-à-dire d’après une exception. Il s’éloigne du réel. Ici, Decraemer le retrouvait brutalement, ce réel. Il voyait les honnêtes gens noyés parmi les autres, isolés, opprimés, étouffés dans une masse trop lourde qu’aucun levain de vie ne ferait jamais fermenter. Le monde des hommes vivait en dehors de toute préoccupation élevée. L’humanité croissait, mangeait, luttait, se reproduisait et mourait comme les générations d’arbres d’une forêt, au hasard, ou comme une horde de chiens sauvages. Rien de plus que les animaux, que les plantes. Et si l’on trouve çà et là un homme bon, un homme épris de charité et de justice, c’est comme on trouve quelquefois un brave chien, une bête loyale, sans raison, parmi les autres. Toute la masse vit éloignée de ces préoccupations de morale et d’élévation de soi-même. Pour elle, un seul souci : l’argent. Et le triomphe de l’injustice, la puissance du riche, lui donne apparemment raison.

À cela, Decraemer ne trouvait nul remède. À mesure que passe le temps, le flot humain coule vers la facilité. Plus les loisirs, plus les facilités de vie s’accroissent, et plus l’humanité décroît. Augmenter brusquement de 20 % le salaire de l’ouvrier, cela peut paraître paradoxal, mais ce n’est rien faire pour lui, et c’est parfois lui nuire. Decraemer en avait sous les yeux la preuve. Opérettes, revues, cinéma, dancings, sévissaient partout. La consommation du tabac, de l’alcool, des aliments nuisibles, croissait avec les divorces, le crime, la folie, et les recettes des Monts-de-Piété. Du même train que les salaires ou les profits, l’amoralité croissait. Partout, la ruée vers le plaisir, dans les classes bourgeoises comme dans le peuple. Une salacité sournoise montait, flattait les bas instincts, aussi bien dans le roman que dans le journal, dans les spectacles que dans la publicité. Et les conducteurs, les chefs, le patronat, précipitaient cette chute, poussaient à la production d’une abondance médiocre, bien plus qu’à celle de produits de qualité. Faux luxe, carton-pâte, grande série, articles réclame… L’ère du bas de soie artificielle s’ouvrait. Et impossible de réagir. Le seul spectacle, dans une rue, un théâtre, un café, d’une humanité sans cesse avalant, suçant, dégustant, digérant, absorbée dans un perpétuel souci de jouissance égoïste, empêchait Decraemer d’espérer encore en elle. Il n’était pas jusqu’au spectacle de beaucoup de chrétiens, de leur formalisme, leur égoïsme, leur inhumanité, qui n’éloignât Decraemer du christianisme. Tout cela était si facile pourtant, quand Decraemer vivait dans le rayonnement de l’abbé Sennevilliers ! Ah ! s’il avait pu toujours être dans son sillage, dans son atmosphère ! De tels hommes réhabilitent leurs semblables. Mais combien en trouve-t-on, au monde ?

C’est ainsi que Decraemer, insensiblement, glissait sur la pente, cédait progressivement à l’influence de son nouveau milieu. Il se sentait reprendre goût au luxe, et se le permettait. À quoi bon s’imposer un sacrifice inutile ? Et puis, le luxe est une nécessité. Il faut paraître, tenir son rang. Il faut des domestiques, des hommes qui vous libèrent des besognes matérielles, laissent à votre esprit, supérieur au leur, tout son temps pour exercer ses facultés précieuses. On se paie de ces prétextes, on invoque spécieusement la division du travail… Et l’impression pénible des premiers temps de son retour, ce sentiment de honte qu’éprouvait Decraemer à manger de bonnes choses devant des domestiques sans les partager avec eux, à rester assis paresseusement tandis qu’on le servait, à user perpétuellement la force des autres pour épargner la sienne, s’effaçait vite. Ces habitudes-là sont aisément reprises.

Surtout, il subissait l’influence de sa compagne Adrienne. Elle se reprenait à vivre avec frénésie, en sensuelle, en femme robuste et sanguine, dont le besoin d’expansion et de vie large trop longtemps comprimé éclatait maintenant. Après un si long deuil, une si longue souffrance, tout le charme de l’existence la grisait, lui montait à la tête et l’étourdissait. Elle subissait le vertige du luxe, des toilettes, des bijoux et des réceptions, du théâtre et des soirées. Elle satisfaisait une ardeur de plaisir et de fêtes, une faim-valle de bien-être. Et elle entraînait son mari avec elle. Inconsciemment, Daniel Decraemer se laissait amollir, il cédait à cette facilité, se prenait à goûter l’agrément du confort, d’une bonne table, la saveur d’un vieux vin, l’arôme d’un fin cigare. Il commença avec prudence, avec sagesse, il se laissa bientôt aller, amené malgré lui à rechercher sans cesse la sensation plus forte, le raffinement dans la joie. L’habitude insidieuse s’emparait de lui. Ce qui d’abord n’était qu’un plaisir devenait sournoisement un besoin. Le corps trop longtemps mortifié prenait sa revanche. Et rien n’animalise comme l’excès du bien-être matériel.

Adrienne ne voyait, ne comprenait rien de toutes ces subtilités. Elle aimait Daniel comme elle pouvait l’aimer, très tendrement, très charnellement. Elle l’entraînait sur cette pente. Lui, se laissait enivrer du charme de cette chair retrouvée, reconquise. Il eut les emportements ardents, les frénésies d’un renouveau de passion.

Il eut aussi les lassitudes, les écœurements de la bête repue, épuisée, saoule de jouissance, retombant à son égoïsme. Il connut de nouveau ces heures où, la fureur éteinte, il restait dans l’hébétude et le vide du cerveau, en proie au dégoût de lui-même. Les premières fois, ce fut terrible, comme la chute d’un saint. Il eut des crises de remords, se fustigea d’insultes, se méprisa. Il ne retomberait plus, il saurait imposer une discipline à sa chair, préserver son amour de ce germe de destruction qu’est la satiété, l’assouvissement, mater la brute, respecter en lui comme en sa compagne l’esprit… Mais la chair a une mémoire. La sensation devient un besoin, son souvenir vous obsède. Les corps aiment la violence, quand ils y ont goûté, comme les fauves aiment le sang. Il retomba, il devint, à jouir par tous les sens, le prisonnier de ses jouissances…

Quand il regardait en arrière, quand il considérait le Decraemer qu’il avait été, il ne le reconnaissait plus. Tout de même, c’est un bien précieux, un fruit plein de saveur et de suc, la vie. Comment avait-il pu la renier, la dédaigner à ce point ? Comment avait-il pu estimer ne rien perdre et tout gagner à choisir l’éternité ? Mais c’est qu’il perdait tout, au contraire ! Que nous reste-t-il en dehors du bonheur terrestre ? Des imaginations simplement. Il retrouvait avec effarement ses notes, son carnet de prisonnier, des méditations, des réflexions sur ses lectures.

« Je vous rends grâces, Seigneur, de ce que vous ne m’avez point épargné… » – « Choisissez toujours d’avoir moins que plus… »

Et il lui semblait qu’un autre que lui avait écrit cela. Non, vraiment, il ne se reconnaissait plus.

L’abbé Sennevilliers était venu le voir et lui avait rendu cette espèce de testament mystique écrit par Decraemer à une heure où il attendait la mort. Et Decraemer y retrouvait une pensée si détachée, si dématérialisée, si haute, qu’il en venait à se demander si l’être qui avait écrit cela avait bien toute la maîtrise de ses esprits et la pleine possession de lui-même :

« Cette aventure a été le bonheur de ma vie. J’attendrai en paix les souffrances, prêt à les accueillir comme une faveur, la marque toute spéciale de la sollicitude de Dieu envers moi… Si ma femme sait comme moi extraire du fruit amer de la souffrance la précieuse essence de vérité, mon calvaire et ma mort seront pour elle comme pour moi une immense bénédiction… Je mourrai ici profondément heureux… »

« Je mourrai ici profondément heureux… » Comment avait-il pu écrire cela, atteindre à ces cimes, à ces hauteurs qui l’effrayaient maintenant ? Mais était-ce bien une ascension, – ou bien un affaiblissement, le détraquement d’un cerveau privé d’azote et de phosphore ? Decraemer avait-il eu la claire vision d’une lumière surnaturelle, ou seulement, devant les yeux, les éblouissements et le vertige du reclus et du malade ? On ne peut tout de même pas accepter qu’un garçon boucher puise à son étal plus de puissance cérébrale que n’en détenait Pascal sur son grabat…

– Mais alors, pensait Decraemer, quel problème ! Quelle chose épouvantable ! Presque toute l’humanité vivrait dans l’ignorance de sa vraie nature ? L’âme serait donc vraiment la prisonnière ? Notre vie matérielle la tuerait ?… Elle n’arriverait à se connaître pleinement que dans le détachement d’avec la chair ? Dans ma prison de Rheinbach, étais-je fou ? Étais-je sage ? Ai-je été visité par la vérité, ou bien par de pures hallucinations, les divagations d’un cerveau déminéralisé ? Je ne sais plus, je ne vois pas comment savoir… J’ai l’impression, tout un temps, d’avoir été autre, un autre Decraemer, oui. Lequel était la plus haute expression de moi-même ? Celui d’hier ? Celui d’aujourd’hui ? Lequel approchait le plus la sagesse, l’idéal auquel je dois tendre ? – Je ne le connaîtrai jamais. Quelquefois je me dis que je déraisonne, que la réalité est là, devant moi, concrète, la vie de tous les jours… Et d’autres fois, j’ai peur d’avoir tué en moi quelque chose de magnifique…

Il se souvenait du mot de Pilate devant le Christ, du mot éternel de l’humanité déchirée par le doute :

« Qu’est-ce que la vérité ? »

Oui, qu’est-ce que la vérité ? Qui répondra jamais à cette question-là ?

Et pourtant, dans cette obscurité, une seule chose pour Decraemer restait certaine, lumineuse : dans sa cellule, dans sa misère physique, dans ce total renoncement, qui allait jusqu’à appeler et bénir la souffrance, bénir son ennemi, Decraemer avait été heureux… Il avait eu le seul instant de parfaite sérénité qu’il eût connu en toute sa vie. Et qu’il le voulût ou non, qu’il eût été fou ou non, cette époque de son existence était un peu pour lui comme un paradis perdu. Il comprenait maintenant les moines, les trappistes, les ermites, et les enviait. Toute cette matière, cet argent, ce luxe, cette chair, ce bien-être, ces haines et ces envies mesquines, cette poursuite perpétuelle du plaisir et de la sensation, ne lui donnerait plus jamais le bonheur de sa cellule… Le ciel entr’ouvert s’était refermé. La lumineuse perspective s’était assombrie. Plus d’éternité, plus de résurrection, plus de certitude de retrouver dans un nouvel univers plus beau l’esprit des chers disparus. Pour lui, c’était un peu comme si son enfant, sa petite Louise, était morte une seconde fois. Et Decraemer en gardait une amertume, l’impression que, d’être monté si haut, d’avoir entrevu cette splendeur et de l’avoir perdue, il ne se consolerait jamais.

VII

Patrice Hennedyck passa les premiers mois qui suivirent son retour à Roubaix dans un désarroi total. La haine, la rage, la douleur, la honte, se mêlaient en lui, jetaient son esprit dans une indicible confusion. Il s’y absorbait, se plongeait tout entier dans son idée fixe, exaspérait avec une espèce de joie cruelle la blessure de son orgueil saignant. Il eût voulu fuir, quitter le Nord, chercher refuge au loin, trouver l’oubli au fond d’un pays où nul ne le connaîtrait, où il ne connaîtrait personne. Le manque d’argent le rivait pour l’heure à Roubaix.

Il habitait l’usine. Sa demeure lui aurait été intolérable. Il vivait là en misanthrope, en vrai sauvage, loin des gens, nourrissant contre tous et contre lui-même une fureur farouche, vouant à la femme, créature maudite, une rancune, un mépris, une haine impitoyables. Il se raillait lui-même. Il comprenait tout ce qu’il y a d’insensé dans cette adoration éperdue de la créature où les hommes s’anéantissent. Tant de courage, de force, de talent, de génie, dépensés de par le monde et les siècles pour un être de matière, de boue ! Quelle folie était donc celle de l’homme, et quelle femme pouvait bien être digne d’inspirer cette chose miraculeuse et quasi divine, un pur amour ?… Il serrait les poings, il pleurait de rage, en pensant aux mots qu’il avait pu dire jadis à Émilie, à la passion qu’il lui avait vouée, au culte qu’il lui avait rendu. Maintenant, il la méprisait, l’injuriait et la honnissait, vengeait en imprécations la honte de son humiliation, cette douleur, cette meurtrissure de s’être vu préférer un autre, de devoir douter de lui-même. Il avait, seul, des accès d’emportement terrible. Il s’effrayait de ce qu’il découvrait de charnel et de passionné dans cet amour, qu’il avait cru longtemps, les premiers feux du désir éteints, n’être qu’une tendresse pitoyable pour cette perpétuelle malade… Des rappels brutaux le faisaient se jeter hors de sa couche, gémir de fureur et de douleur, crier, blasphémer. Il revivait des heures brûlantes, ces instants où, contre sa poitrine, elle cédait au plaisir, comme malgré elle, et à regret, et en s’en défendant… Il revoyait ce pincement des narines, ce souffle légèrement haletant, ce tressaillement des paupières closes, cette étrange et inhabituelle expression qui rend le cher visage aimé inconnu et nouveau, comme celui d’un autre être, qu’on ne découvrirait qu’à ce court instant… Dire qu’elle s’était livrée ainsi à un autre, que cet homme l’avait vue ainsi, tenue ainsi, connue ainsi. Hennedyck se sentait emporté dans un vertige, eût donné son sang pour que l’autre vécût encore et pût mourir sous ses mains…

Il finit par se décider à aller voir Émilie. Elle était à Herlem, près des Sennevilliers. Lise s’occupait d’elle, la ramenait lentement vers l’équilibre physique et moral. Il la força à se confesser, à tout dire, tout avouer, déchiré et martyrisé. Chaque aveu lui entrait au cœur comme un fer. Mais il voulait tout savoir… Il revint à demi-fou.

Il chassa ses visions. D’autres souvenirs, plus tendres, plus douloureux aussi peut-être, le hantèrent. Des chansons d’Émilie, des paroles, le rappel de fêtes et de jours de joie, une ronde enfantine du temps de sa jeunesse, et qu’elle aimait encore chanter, de sa voix un peu fêlée et tremblante :

Fait encore un petit saut,

L’alouette, l’alouette… »

« L’alouette sur sa branche

Il la chantait tout seul, éclatait en sanglots.

– Mon Dieu ! mon Dieu ! dire que toutes ces choses-là, ce temps-là, ce bonheur-là, ne reviendraient plus, qu’il s’était passé quelque chose d’irrémédiable ! Il se sentait pris d’un désespoir insensé, devant cette impossibilité de ressusciter, de recommencer le passé, ou tout au moins d’oublier, de supprimer de sa mémoire l’affreuse hantise. Mais elle était en lui, impitoyable, gravée à tout jamais. Rien ne l’arracherait, rien ne l’adoucirait.

Ni le plaisir, ni le sommeil ne lui apportaient l’oubli. Il en venait à comprendre ceux qui boivent ou se morphinisent. Il s’expliquait les dédoublements, les troubles de la personnalité, et les souhaitait pour lui-même. Si seulement sa conscience, comme tant d’autres, avait pu scinder, rejeter dans l’oubli tout le côté douloureux de l’âme, recommencer une nouvelle vie ! Il avait l’air, dans les rues, d’une épave, et n’avait même plus la honte de la souffrance.

Autour de lui, le Nord se réveillait. On travaillait à remettre en état les usines. La ville grouillait d’activité. À l’Épeule, les gens, le peuple, s’inquiétaient. Tout restait mort aux usines Hennedyck. Les mieux informés prétendaient qu’elles ne se rouvriraient plus. Fermées, les usines Hennedyck, qui depuis bientôt cent ans donnaient du pain à l’Épeule ? On était consterné, on n’y voulait pas croire. De vieux tisserands, de braves ouvrières qui avaient connu le père d’Hennedyck, accostaient Patrice dans la rue :

– Monsieur Hennedyck, quand est-ce donc qu’on tourne ? Quand est-ce qu’on va « œuvrer ? » Dites, Monsieur Hennedyck ?

On lisait chez tous ces braves gens l’angoisse, la peur de rester là, dans leurs courées, sans travail. Il en était ému, un peu honteux. Il n’osait pas dire non. Il répondait :

– Bientôt, mes amis, bientôt, soyez tranquilles.

Et il s’en allait avec un sourd remords.

Il avait rêvé de faire raser les usines et de vendre le terrain, de s’en aller. Maintenant, il hésitait. Il y en avait qui trouvaient, dans leur fruste langage, des mots émouvants et qui le touchaient : « Monsieur Hennedyck, voilà trente-cinq ans qu’on œuvre pour la famille… On a connu votre père et votre grand-père. Pensez un peu, quel crève-cœur pour nous… » Il finissait par comprendre qu’il trahissait son devoir de patron. Il en éprouvait une honte. Tous ces braves gens avaient confiance en lui. Avait-il le droit de leur infliger la misère, pour ne s’occuper égoïstement que de lui-même. Et puis, il sentait bien renaître en lui le sourd désir de rentrer dans la bataille, l’orgueil, le goût de la lutte. Les autres autour de lui s’y remettaient. Il faisait ici figure de vaincu. Cette pensée l’humiliait. Il décida de voir, d’examiner au moins la situation, les conditions d’une remise en route éventuelle.

Il fut ressaisi tout de suite. Il semblait que son esprit fût affamé d’activité. On manquait de tout, pour travailler. Il s’en passionna davantage. Il se savait fort, armé quant au cerveau. La difficulté l’éperonnait. Il connaissait les sources, les lieux d’achat, où trouver des briques, du ciment, du fer, des outils, des métiers, des machines.

Il lui fallait de l’argent. Il possédait avant la guerre une petite filature à Dunkerque. Il comprit que pour un temps le marché des fils serait perturbé par les fluctuations des changes. Il vendit cette usine. Avec l’argent, il se mit à l’œuvre. Il fallait réparer les chaudières et la machine, fretter la cheminée fendue, rebâtir les ateliers écroulés. Hennedyck enrôla une équipe de mécaniciens, qui travaillèrent sous ses ordres. Il trouva de l’argile sur des terres qu’il possédait à Leers, fit cuire de la brique « à l’air », sans four, à la mode d’autrefois comme l’a fait Vauban pour ses fortifications. Dans le Tournaisis, il trouva des chaux et des ciments.

Il lui manquait le charbon, et les moyens de transport. Les trains fonctionnaient avec un retard invraisemblable, et le canal était à sec. Les Allemands avaient dynamité les écluses et il restait au fond du lit un mince filet d’eau, où les gamins allaient chasser le poisson dans des barrages de casseroles. Hennedyck s’occupa de trouver des camions. Un certain Villeblanc, ancien loueur de fiacres, qui possédait en 1914 un minable taxi et avait eu la chance d’être embusqué dans les services automobiles pendant la guerre, lui vendit six voitures. Cet homme, maintenant accointé avec le personnel de la reconstitution et de la liquidation des stocks américains, réalisait une honnête fortune là revendre trente mille francs des châssis qu’il se faisait adjuger pour six cents. Il venait d’ouvrir un immense garage à Lille, et possédait déjà une dizaine de taxis, fournis au titre de réparation des dommages de guerre en remplacement de son unique taxi d’autrefois. Hennedyck s’en fut lui-même battre le pays minier, Lens, Béthune, Mons et Charleroi. Il ramena de la houille. Il avait fait installer une fonderie sous un hangar. Un de ses contremaîtres connaissait la fonte. On fit le charbon de bois nécessaire, on coula des bâtis de métiers. Les pièces détachées délicates venaient d’Angleterre. Les mécaniques Jacquard, Hennedyck les fit faire lui-même, d’après ses plans. Car il avait, dans sa prison d’Allemagne, imaginé une navette automatique pour le métier et un enroulement spécial des cartons sur le jacquard qui épargnait leurs coutures.

Il trouva des laines à Anvers et à Dunkerque, les fit venir par camions. Il s’entendit avec Gayet pour la filature. Il ferait aussi teindre au dehors, provisoirement. Une fièvre de reconstruction l’emportait maintenant comme tout le monde. Et les ouvriers brûlaient de recommencer, le harcelaient de demandes.

Il remit en route un lundi matin. Ce fut un geste solennel. Tout le personnel était massé. Les chaudières étaient sous pression. Hennedyck, avec émotion, s’avança vers la machine restaurée, ouvrit l’admission. Et au milieu des clameurs d’enthousiasme, la machine dans un grand souffle, se remit en marche, la force courut de nouveau dans l’usine, au long des fils, des arbres, des poulies et des courroies, dans un ronflement puissant.

On s’était précipité vers les métiers. On « enclenchait ». Et bientôt s’éleva la chanson tumultueuse de l’usine, ce grondement de métal, fait du vacarme des métiers, du battement des bras de chasse, du rythme précipité des mécaniques Jacquard, un fracas familier, reconnu tout de suite, et qu’on n’avait pas entendu depuis cinq ans, un appel au travail, au rude travail, si souvent pénible, mais qu’on avait tant désiré, tant regretté, qu’à l’entendre de nouveau beaucoup avaient les larmes aux yeux. La navette dans les fils de chaîne, rapide, allègre, bruyante, allant et venant comme une mince torpille entre deux nappes horizontales, c’était cela, la vraie résurrection de Roubaix.

Hennedyck, plus que tous, goûtait cette allégresse de la reconstruction. Il s’était vite aperçu que le travail absorbe et distrait, qu’il est la source miraculeuse d’oubli et de joie, le remède unique à toutes les misères morales. Il s’y était plongé, englouti, et tout le reste en apparaissait plus lointain. Un souci chasse l’autre. Hennedyck avait un peu cette impression que sa conscience n’était qu’un faisceau, un mince rayon de lumière, ne touchant jamais qu’une partie de l’âme à la fois, laissant dans l’ombre le reste. Et l’immense préoccupation du travail diminuait, atténuait ainsi les autres, en affaiblissait l’importance. Il commençait à se voir d’un autre œil, à examiner son cas d’un regard plus détaché et plus paisible. Et il s’étonnait de son exaltation passée, de cette espèce de folie qui lavait emporté, de ce grossissement d’une idée fixe. Il se « dépassionnait ». Il commençait à moins souffrir en présence d’Émilie. Il était allé deux ou trois fois à Herlem. Maintenant, il allait voir Émilie chaque samedi, amicalement, trouvait à ce court voyage un certain charme, goûtait là un répit. Il s’aperçut qu’il attendait à présent les fins de semaine avec une certaine impatience. D’un autre côté, sa vie à Roubaix restait incomplète. Il lui manquait, au milieu de son œuvre, quelque chose. En plein effort, tout à coup, surgissait en lui cette pensée décevante : « À quoi bon tant d’effort pour rien ! » Sans Émilie, la vie était fermée pour lui. Il souffrait quand des gens du peuple, de braves femmes, au passage, naïvement, dans leur simplicité un peu fruste, s’enquéraient de madame Hennedyck. Il sentait bien qu’en dehors d’elle la « Maison Hennedyck » ne serait jamais définitivement reconstruite, qu’il manquerait toujours à l’œuvre son couronnement.

Quelle paix d’esprit, quel nouvel élan d’énergie, s’il avait pu pardonner, oublier, accepter à nouveau près de lui la misérable pécheresse dont la souffrance et le repentir le laissaient plein de remords. Il sentait bien que ce souci lui prenait une part de sa liberté d’esprit, de ses possibilités d’action. Tout, et lui-même, serait toujours incomplet s’il refusait de céder, d’en finir… Et comment en finir ? Quelle autre solution que ce pardon auquel il répugnait, qu’il rejetait, et qui pourtant s’imposait à son esprit comme une nécessité ? Séparation, divorce, rien ne le satisferait, rien ne lui rendrait la quiétude mentale nécessaire à son effort.

Et puis, le nom, ce vieux nom dynastique, qu’il fallait perpétuer… Depuis toujours, Hennedyck gardait au fond de lui-même cet espoir inavoué, toujours déçu, toujours vivace, de perpétuer le nom, d’avoir un enfant, un fils… Il n’était pas trop tard, peut-être… En tout cas, une adoption était possible. Mais pour cela encore, il fallait Émilie. On n’adopte pas un enfant pour ne pas lui donner une maman.

Et surtout, la pitié le rapprochait d’elle. Ici, à Roubaix, de loin, il pouvait encore la haïr. À Herlem rien qu’à la retrouver, l’entendre, il oubliait sa faute. Il lui suffisait de la voir une seconde pour la comprendre, pour se rappeler son immense faiblesse, son immense irresponsabilité. Une malade, une nerveuse, suggestionnable à l’excès, à qui il fallait une volonté en dehors d’elle. Il sentait sa misère présente, sa honte, ses souffrances secrètes, ses efforts timides, pour se rapprocher de lui, son incertitude. Et en lui, à cette angoisse, répondait le besoin de se donner, de se dévouer à nouveau, comme autrefois. Il lui manquait quelque chose, il lui manquait de se donner. Le dévouement lui était devenu nécessaire, à force d’être une habitude. Il avait quelquefois rêvé d’une femme comme les autres, équilibrée, robuste. Une auxiliaire, non plus un fardeau. Maintenant, il s’apercevait que ce perpétuel souci, cette perpétuelle sollicitude autour d’une malade et d’une inquiète, avaient empli et embelli sa vie, à lui. À tâcher de la rendre heureuse, à se donner, il s’était rendu heureux. Une vie comme celle des autres lui paraissait effroyablement médiocre et plate : il la refusait.

Peut-être aussi l’orgueil, en lui, le poussait-il vers elle. Il y a toujours un fond d’orgueil subtil, d’orgueil second, chez l’homme. On ne travaille jamais uniquement pour soi. Ne pas faire voir l’œuvre accomplie à Émilie, ne pas la faire assister au triomphe de cette résurrection, ôtait à son effort tout son sens, sa meilleure récompense. Et puis, ce pardon, cet oubli de l’injure, le rehaussaient à ses propres yeux. C’est une immense satisfaction que de se voir généreux et noble. Le geste eût satisfait en lui un besoin inavoué d’estime de lui-même. Les sursauts de rage et de violence, la haine, se raréfiaient en lui. Il les faisait taire, il ne voulait plus voir que la grandeur, la douceur du geste de miséricorde. Et enfin, au fond, il était bien forcé de se le dire, tout son être physique aussi aspirait à cette reconquête, à cette joie des corps qui serait pour lui une autre résurrection.

Au mois de mars mil neuf cent vingt, les directeurs de Hennedyck vinrent voir leur patron. La maison Hennedyck allait avoir cent ans. Il fallait célébrer ce centenaire.

À mesure qu’il organisait le banquet, les discours, préparait la fête, Hennedyck retrouvait les vieux souvenirs de la famille, revoyait ce long effort, cette première fabrique dont un carrousel à chevaux, faisait tourner les métiers, cette lente ascension, cet essor coupé net par la guerre, et cette page d’action que lui-même venait d’écrire. Et il sentait mieux que jamais qu’à tout cela faisait défaut le couronnement. Il se souvenait de la réouverture des usines. C’était à la femme du patron, d’habitude, que revenait l’honneur du geste symbolique de remettre en marche la machine à vapeur, geste charmant, contrasté de la grâce et de la force. Cette tradition, cette douceur, avaient manqué.

Hennedyck comprenait à présent que sans Émilie tout cela était d’une inutilité totale. Tout ce qu’il avait accompli, toute cette bataille qu’il avait livrée, – sans se l’avouer, sans s’en rendre compte, au fond, il était obligé de se le dire, c’était pour elle qu’il l’avait fait.

La vie d’Émilie à Herlem, au début, avait été toute passive, et comme animale. Elle était usée, à bout de forces. Elle ne pensait à rien, vivait, se raccrochait de tout son être physique à l’existence. Patrice venait la visiter. Elle le voyait sans honte, comme tous les autres, du regard étranger dont un mourant voit le monde. L’excès de sa misère l’empêchait de réagir.

À mesure qu’elle reprenait des forces, son roman lui faisait l’impression d’être lointain, nébuleux comme un rêve, un cauchemar terrible dont elle se réveillait. Elle ne pouvait plus s’imaginer qu’elle eût vécu cela. Des détails lui revenaient, et la honte et le remords avec eux, lentement.

Elle dut subir les questions de son mari. Il y eut entre cet homme éperdu de désespoir et cette femme aux nerfs épuisés des scènes terribles. Puis vint l’apaisement, comme si l’abcès était vidé. Patrice ne parla plus du passé, garda sur tout le drame un silence voulu, se rasséréna lentement. Maintenant, il montrait envers elle une douceur tranquille, une espèce d’affection lointaine et comme raisonnée, qui faisait plus peur et honte à Émilie que ses colères. Que pensait-il ? Qu’allait-il faire ? Quelle solution envisageait-il ? Elle voyait bien, derrière ce calme, qu’au fond il ne pardonnerait jamais.

Elle s’inquiétait. Elle cherchait à deviner. Elle comprit bientôt qu’il se remettait à l’œuvre, rebâtissait l’usine. Pourquoi ? Pour qui ? Il n’avait pas pardonné, donc il rêvait de refaire sa vie sans elle. Car il avait parlé, au début, de quitter le Nord et peut-être lia France. Elle commença à se sentir apeurée devant cette volonté froide et tendue, et à l’admirer. Un tel courage la dépassait. Elle se rendait compte, peu à peu, par les récits de l’abbé Sennevilliers, de l’héroïsme de son mari pendant la guerre. Elle se représentait mieux son visage véritable. Il avait risqué paisiblement la mort, il l’avait vue en face, il avait enduré à Rheinbach un martyre. Et, revenu, ruiné, son bonheur détruit, il s’était remis à la tâche, recommençait, et remontait. Et l’usine tournait à nouveau. Émilie, sans le dire, était allée à Roubaix voir cette œuvre. Elle était revenue stupéfaite de cette résurrection. Il était bien de cette vieille souche, de cette race d’anciens industriels, les créateurs, les fondateurs de dynasties. En elle, involontairement s’établissait un parallèle. Elle se souvenait de von Mesnil, du mort. Elle se rappelait ce pessimisme, ce scepticisme stérilisant, dissolvant, cet universel « à quoi bon ? », l’incohérence, la violence et la faiblesse, la duplicité d’un caractère passionné et soumis à ses passions, tel qu’il s’était révélé à Bruxelles, à l’heure tragique des adieux. Ici, rien de cela. Un optimisme foncier, inné, robuste. Moins d’analyse, moins d’esprit de finesse, mais un courage, une assurance imperturbables, la foi en le travail. Moins d’art et de poésie, plus de volonté et de courage. Un tel homme était bien l’homme, le réconfort, l’appui. Elle ne l’avait compris que lorsqu’il lui avait manqué. Elle se représentait avec désespoir ce qu’elle avait dédaigné, le bonheur qu’elle avait gaspillé.

Que faire ? Elle se le demandait, au cours de ses promenades dans la solitude de la carrière, une solitude, un cadre sauvage et triste qui l’assombrissaient au début, mais qu’elle commençait à aimer. Elle s’interrogeait sur son mari, cherchait à le percer, à connaître ses desseins secrets. Elle eût voulu tenter un rapprochement timide. Être mêlée un peu à ses soucis, à sa vie quotidienne, lui eût été une grande joie. Elle l’interrogeait maladroitement, cherchait à prendre sa part de ses préoccupations, se risquait… Puis elle était prise de peur et de honte, revenait en arrière, battait en retraite. Comment devait-il la juger ? Que devait-il penser d’elle ? Et elle revenait de nouveau, plus timidement.

Lui restait toujours semblable à lui-même, également bon, paisible, en homme définitivement rasséréné. Et cela faisait plus de mal encore à Émilie. Il était trop tranquille, trop assagi. Elle sentait en lui trop de raison, trop de volonté sous ce calme. Elle avait l’impression qu’il la repoussait, la rejetait de son existence. Il lui apportait ce qu’elle voulait, des livres, des laines à tricoter, des étoffes, fit venir son piano. Il organisait sa vie à elle, mais en dehors de lui. Elle en pleurait. Elle essayait de s’occuper de lui, de sa santé, de son linge. Elle essuya des refus. Il mettait entre elle et lui une barrière.

Elle commença à s’épouvanter, se désespérer. Elle pensa à s’en aller, elle serait plus heureuse ailleurs. Vivre de la sorte à côté de lui, et comprendre qu’elle ne lui serait jamais plus qu’une étrangère, lui était trop cruel, tout comme de voir cette noblesse d’âme, ce courage, cette grandeur morale, ces possibilités de bonheur qu’elle avait gaspillées follement et qui étaient irrémédiablement perdues.

\*

Elle sut qu’il y aurait fête à l’usine à propos du centenaire de la maison. Il en parlait, paraissait heureux, rappelait l’œuvre de son père et de son aïeul, non sans orgueil.

– Tout cela ne peut mourir, disait-il, tout cela doit continuer. Il faut, d’une façon ou d’une autre, que j’aie quelqu’un après-midi…

Elle s’en effrayait. Que voulait-il dire ? Rêvait-il d’une vie nouvelle ? Avec qui ? Comment ? Pensait-il la laisser ? Elle eût tant voulu, maintenant qu’elle entrevoyait cette menace, ne rien changer, tout laisser en cet état, continuer cette vie qui n’était pas le bonheur, mais qui lui semblait étonnamment douce, à présent qu’elle pressentait un bouleversement. Elle pleurait souvent, effrayait Lise.

Quatre jours avant la fête, un soir, Hennedyck, brusquement, et comme à l’ordinaire sans avoir averti personne, arriva à la carrière. Il paraissait tendu, préoccupé. Il avait apporté des paquets, des provisions, des livres. Il les déposa sur la table, à la cuisine, s’en alla chez les Sennevilliers dire le bonsoir, revint.

– Passe ton manteau, Émilie, demanda-t-il.

– Nous sortons ?

– Nous allons nous promener à la carrière…

Elle comprit qu’il voulait lui parler. Il l’emmenait toujours dehors pour lui parler sérieusement. Elle passa son manteau. Elle tremblait un peu, nerveuse et la gorge serrée. Elle ne disait pas un mot. Elle prit timidement son bras, et ils sortirent, dans le soir. Ils descendirent vers le fond de la carrière. Un étroit chemin y menait, accroché à la falaise de pierres blanches et embroussaillé de hautes herbes dures. Au fond, l’étang dormait. Le soir était doux. C’était là leur promenade favorite, au fond de ce grand ravin allongé, en forme de conque, sonore et solitaire. Ils ne parlaient pas, attentifs à leurs pas. Il la retenait d’un bras robuste. Elle se cramponnait à lui pour ne pas tordre ses chevilles trop faibles. Ils arrivèrent à un palier, une espèce de terrasse qui dominait l’étang. Ils en firent le tour, suivant un sentier dans l’herbe, s’arrêtèrent. Elle l’entendit qui respirait fort, toussottait deux ou trois fois, comme lorsqu’il hésitait à parler.

– Alors, entama-t-il brusquement, tu sais que dimanche à lieu cette fête…

– Ah ?

– Oui, cent ans ! Ce sera une belle fête. Une belle fête de famille…

Il s’arrêta, toussa encore, fit un grand effort pour continuer.

– Et, naturellement, reprit-il, la voix un peu sourde, il faudrait… il faudrait, oui, que… que tu sois là, comprends-tu ? Que tu sois là…

Elle eut une émotion brutale. Elle put, par une immense dépense de volonté, le regarder. Elle comprit qu’elle ne se trompait pas, qu’il mettait bien dans ses paroles le sens profond qu’elle avait presque peur d’y découvrir. Elle en ressentit comme une douleur physique, un choc, une paralysie dans les membres. Et elle resta là, immobile, comme après une grande secousse, incapable de parler, prise d’un vertige. Il la vit blêmir. Il reconnut, après si longtemps, ce pincement des narines, cette pâleur, ce cerne bistre qui envahissait son visage quand elle allait défaillir. Il eut peur, tout à coup, de la voir mourir devant lui. Elle n’était pas forte… L’émotion, le choc… Il en éprouva le même bouleversement physique que jadis, le même élan vers elle, le même sursaut de tendresse et de pitié douloureuse. Elle était bien restée sa femme, sa femme-enfant.

– Émilie ! Émilie !

Il l’avait prise dans ses bras, angoissé, éperdu, la ranimait, la ramenait à la réalité, tiédissait son visage sous ses baisers et ses larmes. Il la sentit revenir à elle lentement, péniblement, contre son généreux cœur, comme si, une fois de plus, c’était sa vie à lui qui lui avait rendu la vie.

Longtemps après, ils descendirent vers l’étang. Émilie, brisée, marchait doucement en silence. Elle tremblait encore, s’accrochait et se soutenait à son mari. Elle s’absorbait en lui. Toute sa pensée n’était qu’un nom : Patrice. Elle sentait l’inutilité des paroles.

Ils s’assirent sur une pierre, au bord de l’étang. Glauque et glacée, l’eau transparente dormait au fond du roc. La carrière, blanche et vide, vaguement sonore sous l’immensité du firmament stellaire, imposait à l’esprit sa gravité triste.

Émilie regardait l’eau verte. Jamais elle ne l’avait vue si belle, cette eau où Fannie était morte. Il avait fallu, semblait-il, une lente accoutumance, un patient amour, pour que lui fût révélée la poésie, la grandeur mélancolique de cette gemme splendide, sécrétée là, au fond de cette énorme conque calcaire, comme un fruit merveilleux de silence et de solitude.

Par un étrange enchaînement de pensées, elle leva lentement vers son mari un regard encore plus tremblant et mouillé. Il lui sourit. Une paix profonde imprégnait son laid visage viril, la fermeté tranquille de l’homme qui se sent assez fort pour relever les ruines et pour qui le bonheur s’appelle volonté.

VIII

Hennedyck arriva dans la salle du tribunal vers quatre heures. David l’avait fait citer comme témoin à décharge.

On était en juin 1920. L’instruction de l’affaire avait duré un an et demi.

La haute salle, au plafond découpé en caissons, s’ouvrait d’un côté sur la galerie des pas-perdus, et de l’autre sur un chemin de ronde maussade de l’ancienne prison. Il y faisait une chaleur lourde, une atmosphère compacte, imprégnée de l’odeur d’une foule disparate. Au banc des témoins, ou bien mêlés aux avocats dans le prétoire, Hennedyck reconnaissait des visages familiers d’industriels, de négociants, de lainiers. Derrière, dans la partie réservée au public, grouillait une populace tumultueuse, de sympathisants ou d’ennemis. Dès l’entrée, on se sentait dans une ambiance de bataille.

L’affaire avait commencé l’avant-veille. Le dossier comportait des montagnes de liasses. Soixante-douze témoins étaient convoqués. On avait remarqué la modération de la déposition d’Ingelby et de Villard, cités par le ministère public.

Divers industriels avaient déposé, affirmaient avoir vu David surveiller l’embarquement de marchandises en compagnie d’officiers allemands. Il avait aussi obtenu des licences pour faire entrer du bétail de Hollande. Il livrait du sucre, du charbon importés d’Allemagne. Un public houleux avait accueilli bruyamment ces accusations.

Quand Hennedyck arriva, on achevait l’audition des témoins à décharge. Ils étaient nombreux, et de toutes les conditions : des industriels et des ouvriers, des riches et des pauvres. Les uns venus par amitié, les autres par esprit d’équité, d’autres par intérêt. C’était un peu le procès des pays envahis qui se déroulait là. Et on ne l’acceptait pas. On en voulait à ceux qui, ayant abandonné le Nord, l’ayant livré à ses seules forces, laissé aux mains d’un ennemi impitoyable, prétendaient maintenant le juger et le condamner parce qu’il s’était défendu pour vivre. Et certains le disaient ouvertement à la barre.

– David a acheté et vendu des laines et du charbon, bien sûr. Mais quoi ! On ne pouvait tout de même pas se laisser mourir de froid !

– Heureux encore pour nous qu’il y en ait eu comme lui, qui aient osé, disaient d’autres.

– S’il faut mettre en prison tous ceux qui ont vendu aux Allemands ou leur ont acheté, on peut enfermer le quart du pays en prison, affirmaient certains. Personne ne se laisse crever de faim. Et il fallait bien vivre. Qui possédait quelque chose le vendait et s’estimait heureux. Qui recevait d’un soldat un pain ou un pot de marmelade disait merci et s’en allait content. On n’a tout de même jamais vendu pour un centime à l’armée allemande, on n’a jamais travaillé pour elle, et c’est déjà beau. Quant aux soldats eux-mêmes, pas une boutique où ils n’eussent le droit d’entrer, où on n’eût l’obligation de les servir. Il ne faut pas confondre les soldats allemands et l’armée allemande.

On vit là déposer des religieux et religieuses, les petites sœurs des pauvres, le directeur de l’hôpital, des infirmières du Dispensaire et de la Croix-Rouge, les administrateurs des bureaux de bienfaisance. À tous, David avait donné largement, prélevant sur chacune de ses opérations une dîme pour les malades et les vieux, qui lui payaient à présent ses générosités au centuple. De tout cela, au fond, une vérité se dégageait : David avait « trafiqué », sans doute, mais comme tant d’autres… L’intransigeance absolue eût été impossible. Et puis, le punir, c’était engager la responsabilité de tous ceux avec qui il avait traité, qui lui avaient vendu leurs tissus en sachant leur destination, qui ne s’étaient pas informés davantage sur l’authenticité de la « destination Bruxelles ». Enfin, le mal qu’il avait pu faire, il l’avait largement compensé par les bienfaits qu’il avait répandus. Il avait aidé la population à vivre. On serait morts de froid et de faim sans sa viande et sans son charbon. C’était très beau, les principes, mais ceux qui n’avaient pas été dans le Nord ne pouvaient connaître ce que c’est que de manquer de pain et de feu pendant quatre ans. On sentait, derrière les déclarations des témoins, – des petites gens surtout, qui étaient venus nombreux assister leur ami David, – une espèce de colère contre ceux qui l’accusaient. Et dans le fond de la salle, l’auditoire houleux, une foule où dominait la plèbe, manifestait une approbation véhémente, prenait une espèce de revanche, à voir glorifier David, l’homme sorti d’elle, et qui avait roulé les riches, les forts. Il s’était ainsi produit dans le public un revirement total depuis le début du procès. Une foule qui, les premiers jours, voulait lyncher David, l’eût maintenant volontiers porté en triomphe, à mesure que la tournure de l’affaire s’affirmait plus favorable.

La déposition de Hennedyck fut écoutée dans un silence passionné. Il incarnait cent ans d’industrie roubaisienne, un nom intact, la résistance absolue à l’ennemi et l’œuvre de patriotisme, la Fidélité. Hennedyck rappela seulement que David avait livré ses laines et ses tissus, non à l’armée, mais à un certain lieutenant Krug. Ce Krug agissait pour le compte d’un consortium de grands magasins allemands. Donc, indirectement, c’était à la population allemande qu’avait vendu David. Il n’avait jamais payé les sucres et les charbons en or, mais en marks ou en tissus. Henndyck insista surtout sur le fait que David avait approuvé énergiquement la fermeture des usines et le refus de travailler pour l’ennemi, et que son argent avait largement aidé à l’existence de la Fidélité. À son intervention enfin Hennedyck et l’abbé Sennevilliers devaient de n’avoir pas été fusillés. Sa déposition achevée, il revint, et passa près de David, au milieu d’une rumeur tumultueuse. David lui serra la main en pleurant.

Le défilé des témoins continua sur ce ton. Lentement, l’impression gagnait tout le monde que la partie était jouée.

À la reprise de l’audience, dans une atmosphère un peu détendue et rafraîchie par le peu de vent qui venait des grandes fenêtres ouvertes, on entendit les derniers témoins. Et quand vint son tour de parler, le procureur de la République, ménageant son effet, déclara renoncer à son action contre le prévenu… On ne saisit pas tout de suite. Il fallut les applaudissements des plus avertis pour que la foule comprit enfin ce que cela signifiait. Et l’enthousiasme alors éclata, irrésistible, noya les cris des huissiers, la colère du Président, les efforts des gendarmes pour expulser les plus frénétiques.

Le procès s’acheva en une espèce d’apothéose. Le avocats, à leur tour, après un court conciliabule, renonçaient à leur plaidoirie. Le tribunal se retirait pour une brève délibération, revenait après quelques minutes et le Président donna lecture du jugement dans un silence soudain, l’attention muette et presque solennelle de toute une foule. David, pâle et suant, assis au banc des prévenus, écoutait, tendu… Quand il sut qu’il était acquitté, il se laissa aller en arrière, avec un grand soupir.

Dans la salle, les galeries, les couloirs, gagnant de proche en proche jusqu’au perron et la place du Palais de Justice, un formidable vacarme éclatait. Un torrent humain envahissait le prétoire. Amis, sympathisants, étrangers, inconnus, tous se précipitaient, tous voulaient voir David, lui parler, le toucher, le féliciter, ajouter quelque chose encore au bonheur de cet homme heureux. Quatre gendarmes, entourés, pressés contre le prévenu, le défendaient en vain, se battaient avec une bande d’enthousiastes, qui prétendaient sur l’heure porter David en triomphe là Bellevue. On voulait qu’il sortît, on interpellait vivement les gendarmes qui tentaient de lui repasser les menottes, – car le condamné quitte le prétoire les poignets libres, tandis qu’un acquitté en sort encore enchaîné, pour accomplir les formalités de la levée d’écrou. On n’entendait rien à ces subtilités, on exigeait David, on l’assaillait, on voulait l’enlever de force. Lui, livide, les joues mouillées de larmes, serrait la main de ses avocats ruisselants de sueur et radieux, répondait d’un geste aux appels, souriait avec une espèce d’accablement à tous ces visages, ces inconnus et ces amis, derrière le rempart robuste des gendarmes. Il est singulier qu’une foule d’étrangers, d’indifférents puisse ainsi exulter sans raison de la joie d’un seul.

Cette tempête de clameurs déferlait vers David sans le contenter. Ce n’était pas cela qu’il attendait, espérait. Il n’apercevait rien, ne pensait à rien de tout cela, cherchait seulement un visage, une forme chère, parmi ce grouillement de visages, de bras levés, de cannes et de chapeaux brandis. Une pensée soudaine lui était venue, un espoir. Et tout à coup, celle qu’il cherchait, il l’aperçut, loin parmi la cohue, noyée, opprimée au milieu des autres et qui pleurait de joie sans avancer, souhaitant et tremblant à la fois d’être vue… Il eut un cri :

– Annie !

Et il lui fit un grand signe d’appel, écarta la foule, marcha vers elle, levant la main, d’un geste où il mettait toute l’exaltation de sa victoire, vers celle qui, dans la tourmente lui avait apporté le réconfort de sa tendresse et qui, maintenant que la foule et la fortune revenaient sourire au conquérant, n’osait plus se montrer…

IX

Thorel, directeur du Fanal, dont les presses, un moment, avaient servi là imprimer le journal des envahis Fidélité, était rentré à Lille aussitôt après l’armistice. Il avait donné en France, pendant la guerre, des conférences sur le Nord envahi, les atrocités allemandes. Il avait fait beaucoup de bruit et créé l’illusion qu’il servait à quelque chose. À peine rentré, il se mit à la réorganisation, il commençait ses manœuvres d’accaparement de toute l’affaire de la Fidélité. Il était ambitieux. La politique, les honneurs, le pouvoir, le tentaient. Il voulait aller loin. Avoir pendant la guerre dirigé la Fidélité était un titre de poids. Sans compter toute la réclame et le profit qu’en retirerait le Fanal, dont la Fidélité ne deviendrait ainsi qu’une espèce de prolongement. L’annexion en valait la peine. Thorel la tenta avec adresse.

Une série d’articles parurent dans le Fanal sur les journaux clandestins pendant l’occupation. Il y avait eu plusieurs de ces journaux. On citait en bonne place la Fidélité. Thorel, directeur du Fanal, en avait eu l’idée, l’avait réalisée avec ses collaborateurs du Fanal et le secours d’un prêtre, l’abbé Sennevilliers, qui parvenait à capter certains messages par T. S. F. Thorel, par des articles courageux, des renseignements puisés à diverses sources, d’énormes sacrifices d’argent, avait réussi à réconforter le moral de ses concitoyens. L’abbé n’était plus dans l’aventure qu’un comparse sans importance. Hennedyck n’existait plus. Clavard, le typographe, qui avait vendu fort cher à Thorel ses documents et collections de la Fidélité, était doté d’un rôle de premier plan.

L’abbé ne savait rien. Hennedyck, stupéfait de cette série de contre-vérités reproduites dans de nombreux journaux de la région, adressa une protestation. Thorel n’en tint pas compte. Tandis qu’Hennedyck se consultait pour savoir s’il fallait envoyer du papier timbré, commença dans le Fanal la reproduction des principaux numéros de la Fidélité, comme si le journal avait été son exclusive propriété.

On échangea des lettres recommandées, des sommations, du timbre. La guerre des journaux commença, une série de rectifications, contre-rectifications, où les gens ne comprenaient plus rien, qui prenaient la tournure d’une polémique, qui embrouillaient irrémédiablement la vérité. Sur ce, on sut que Thorel était proposé pour la Légion d’honneur. Hennedyck ne s’était jamais soucié du ruban. Il avait assez d’alliés sur la place de Roubaix-Tourcoing pour qu’il lui fût facile de l’obtenir. Gayet, entre autres, une des puissances de la place, se souvenant de ses attaques contre Hennedyck dans la question du travail, et des armes qu’avait ainsi Hennedyck contre lui, était fort dévoué à celui-ci. Ce fut lui qui l’avertit. Hennedyck décida qu’ils seraient décorés tous trois, l’abbé, Thorel et lui, ou que personne ne le serait.

Les dossiers de Hennedyck et de l’abbé rejoignirent ceux de Thorel. Prévenu, Thorel avait fait preuve de la plus affable volonté, promis son concours pour que les trois nominations fussent simultanées. L’abbé, lui, se défendait, voulait qu’on étouffât toute l’affaire, qu’on restât dans l’ombre. On avait fait son devoir, on était payé par sa conscience. Ç’eût été si beau si tout cela était resté anonyme et sans récompense ! Mais Hennedyck, plus combatif, refusait de laisser un ambitieux détourner à son profit tout l’honneur de l’affaire. Il s’y passionnait comme en tout. Il y mettait maintenant son amour-propre.

On fut avisé par Gayet que les choses seraient grandement facilitées si on faisait partie des anciens combattants. Thorel en était déjà, pour ses tournées de conférences en France pendant la guerre. Hennedyck constitua donc de nouveaux dossiers et, comme il était maintenant domicilié à Herlem, où il revenait deux et trois fois chaque semaine auprès d’Émilie, il adressa sa demande et celle de l’abbé au président des anciens combattants d’Herlem.

Il se trouva que celui-ci était un certain Thiermès.

Thiermès, vétérinaire, était parti d’Herlem en octobre 1914, il avait été raflé par les Allemands et avait vu le feu du fond d’un camp de prisonniers. Revenu à Herlem, comme il ne manquait pas d’ambition, il s’était fait élire président d’honneur d’une quantité de sociétés de musique, de sports et de jeux populaires.

Son renom croissait. La venue d’Hennedyck à Herlem lui portait ombrage. L’influence de Thorel agissant d’autre part, Hennedyck et l’abbé virent leur demande repoussée. Des civils ne pouvaient réclamer le titre d’anciens combattants.

Hennedyck s’entêta. Il prouva que d’autres que lui, des femmes même, faisaient partie des A. C. sans avoir porté l’uniforme. Il passa pardessus la tête de Thiermès, s’adressa directement à Paris, invoquant l’article quatre : « La carte peut être attribuée aux personnes ayant pris part aux opérations de guerre ». Personne devait bien être pris au sens le plus large. Il ajouta avec humour qu’on pouvait bien admettre deux civils au titre d’A. C. quand on décorait de la Légion d’honneur des pigeons-voyageurs, dont le grand héroïsme avait consisté à rentrer au logis à tire-d’ailes. L’Office national, sans difficulté, accorda la carte aux deux amis. Et ce fut, pour les journaux anticléricaux, l’occasion de plaisanteries et de sarcasmes sur la « zone désarmée » et les artilleurs en soutane, que d’ingénieux dessins humoristiques représentaient tirant le canon à travers un tuyau de poêle.

Hennedyck en riait. L’abbé s’en désolait. Homme de pensée, la bagarre le faisait souffrir. À devoir se jeter dans cette mêlée, à être confondu avec la bande d’affamés, de cupides et d’ambitieux qui se ruaient à l’assaut des honneurs, il éprouvait une espèce d’écœurement et de honte, comme s’il avait souillé sa soutane. Car là aussi, la curée commençait, la course aux décorations, à la puissance, à la gloire, une compétition féroce où les faibles et les dignes étaient impitoyablement piétinés. On voyait de toute part les héros surgir. Il en pleuvait ! L’un avait refusé le travail pour l’ennemi, l’autre s’était évadé, un autre avait hébergé des soldats français, un autre avait fait de l’espionnage, ou passé du courrier, ou recueilli des pigeons… Des appétits démesurés se faisaient jour. On avait vu réapparaître, entre autres, deux visages connus, Jeanne Villien et Pauline Bult, rentrées à Roubaix, admises parmi les A. C. et qu’on voyait en toutes cérémonies, qui étaient de toutes les fêtes patriotiques, et incarnaient la résistance à l’ennemi. Décorées déjà, elles faisaient figure d’héroïnes, ne se souvenaient plus du tout qu’elles n’avaient jamais porté des lettres et des journaux que pour gagner largement leur vie, – comme on frauderait du tabac. Il fallait surtout, pour arriver, de l’aplomb, un certain doigté, le sens des manœuvres opportunes et de l’audace, – non, du « culot ». Et elles n’en manquaient pas, foulaient tout autour d’elles, s’attribuaient le mérite exclusif de l’œuvre de contre-espionnage dans le Nord. À les entendre, elles seules avaient agi. Françoise Pelegrin, la petite martyre, le vrai chef des femmes en réalité, n’avait été qu’une comparse sans importance. Il fallut les protestations de la famille de la morte pour remettre un peu de lumière parmi cette intelligente confusion. Heureusement ou malheureusement pour la mémoire de la pauvre jeune fille, fusillée presque en même temps que Gaure, après un long calvaire, un certain Planchart, architecte, s’empara de son nom comme d’un drapeau, d’une réclame. Il était ambitieux. Il rêvait de politique. Il écrivit sur Françoise Pelegrin une série d’articles, puis une espèce de roman biographique, puis des poèmes, puis des plaquettes. Il réclama des statues, un monument, des fêtes de commémoration, des décorations posthumes. Il fit tant de bruit autour d’elle qu’on connut bientôt Planchart autant que Françoise Pelegrin. Pas une cérémonie où son épais profil ne parût au premier plan, reproduit à des millions d’exemplaires en tous les journaux : toujours et toujours Planchart. Cette effarante publicité finit par faire oublier à beaucoup Françoise Pelegrin, au profit de Planchart. Nécrophagie d’un nouveau genre. Il n’y a pas que sur le champ de bataille qu’on dépouille les cadavres. Devant cette foudroyante attaque, les autres durent ralentir leur zèle, modérer leurs appétits. On fit une trêve tacite. Tous héros, c’était mieux. Le gâteau était suffisant pour que chacun en eût sa part. Il valait mieux s’entendre et se congratuler, s’encenser les uns les autres, plutôt que de rappeler de rudes vérités et se porter des coups dont chacun pâtirait. Des romanciers en mal de copies accouraient d’un peu partout, s’informaient, prenaient des notes, demandaient des souvenirs. Il parut vingt volumes sur les héros et héroïnes des pays envahis, vingt panégyriques également faux, également conventionnels. Qui entrevoyait une vérité s’en effarait et l’évitait avec horreur. La mode était au chauvinisme, il ne fallait pas heurter le public. Entre temps, Pauline Bult, qui ne manquait pas d’imagination, entrait comme rédactrice dans un quotidien. Jeanne Villien épousait un riche Américain, qu’enchantait cette idée de devenir le mari d’une héroïne officielle, et Mauserel lui-même, ce Mauserel que Gaure, un jour, avait vu disparaître avec la caisse du bureau d’espionnage, profitait adroitement du bon vent, trouvait des bailleurs de fonds et ouvrait, rue Nationale, à Lille, un comptoir de Banque et de Bourse.

On prolongeait indéfiniment les commémorations, les banquets, les fêtes. Revues du 14 juillet, funérailles d’anciens combattants, érections de monuments, remises de drapeaux et de décorations, tout était bon, tout était prétexte à rappeler les hauts faits et les vertus civiques de l’un et de l’autre. C’était comme un capital de gloire dont chacun prétendait vivre. Ce devenait un droit. Il semblait que, pour avoir réalisé un acte de courage un jour, tous eussent dû désormais être nourris et logés au Prytanée. Devoir reprendre l’outil ou la plume les révoltait. Ils s’indignaient et, comblés, encensés, honorés, ils criaient à l’ingratitude.

Dans cette course aux prébendes, était oublié, foulé aux pieds, le souvenir de Gaure et de Théverand. La femme de Théverand était pauvre et peu instruite, une humble ménagère. Et Gaure était seul. Personne n’avait pensé à ceux qui, dans toute l’aventure, avaient été les héros les plus purs. Mais peut-être valait-il mieux encore, pour leur mémoire, ne point être mêlés à cette tumultueuse turpitude. Quant à Félicie Foulaud, la mystique, amie de Françoise Pelegrin, elle était totalement détraquée. L’abbé la rencontra par hasard, un jour, à Lille. Elle vivait dans son rêve intérieur, menait une existence morne de petite couturière, hantée encore des souvenirs de ses aventures et des périls qu’elle avait courus avec Françoise Pelegrin. Personne non plus n’avait pensé à elle, qui avait été héroïque, qui connaissait la vérité sur tant d’autres, mais qui ne savait pas se « débrouiller » et ne l’eût d’ailleurs pas voulu. Elle attendait qu’on vînt à elle, et on n’était pas venu. Elle habitait une petite chambre au Quai de la Basse-Deûle, parmi un peuple d’ouvriers qui se moquaient d’elle et la prenaient pour une « piquée », avec ses histoires de cinéma. Ils la faisaient parler, elle racontait volontiers ses souvenirs, la seule chose qui l’intéressât encore, dans cette affreuse et monotone médiocrité où elle était condamnée là vivre. Elle ne se consolerait jamais, elle, de n’être pas morte avec Françoise Pelegrin, d’avoir connu cette réalité fantastique et passionnante comme un songe d’au-delà et d’en être retombée. Elle était maintenant une douce maniaque à l’air un peu perdu, hantée d’une idée fixe, vivant de ses souvenirs, passionnément, et comme irrémédiablement accrochée en arrière, rivée à ce temps de guerre dont elle serait éternellement obsédée. Elle ne se réadapterait plus…

\*

L’affaire de la Légion d’honneur n’avançait pas. Hennedyck, soupçonnant quelque chose, fit intervenir Gayet. Il en reçut d’étranges renseignements. Thorel, en sous-main, continuait sa manœuvre d’exclusion et d’accaparement. Il avait racheté à Clavard, en même temps que tous les papiers relatifs à la Fidélité, une lettre de l’abbé à Hennedyck, écrite en prison, et que Clavard, libéré trop tôt, n’avait pu remettre à l’industriel. L’abbé, épouvanté d’avoir peut-être été la cause de l’arrestation, en demandait pardon à Hennedyck. La lettre, Thorel l’avait fait joindre au dossier. Si bien que la découverte de l’affaire par les Allemands semblait imputable à Sennevilliers.

Hennedyck se rendit chez Thorel. L’entrevue manqua d’aménité. Hennedyck dicta ses conditions. Ou bien l’abbé, Hennedyck et Thorel seraient décorés ensemble, ou bien Hennedyck dévoilerait tout le rôle odieux de Thorel dans l’affaire du journal, – le matériel retiré, le personnel menacé de se voir privé de travail… Hennedyck consentait bien à voir Thorel usurper une part qui ne lui revenait pas, mais non à lui laisser en outre voler celle des autres.

\*

Trois mois après, eurent lieu en l’hôtel du Fanal, de grandes fêtes en l’honneur des nouveaux légionnaires, l’abbé Sennevilliers, Hennedyck et Thorel. On avait tenu à unir dans cette solennité ceux qui avaient été unis dans l’épreuve. Il y eut de tirés beaux discours où on célébra la fraternité d’armes et l’héroïsme des fondateurs de la Fidélité. On goûta beaucoup ce mot de « Frères d’armes ».

X

Longtemps après, par une tranquille soirée d’automne, Patrice Hennedyck et l’abbé Sennevilliers philosophaient sur ces choses.

Ils étaient allés, au bord de la carrière, goûter la fraîcheur nocturne. Ils s’étaient assis côte à côte sur un billot, ils regardaient devant eux la carrière, trou béant, coupé d’une immense ombre oblique par le clair de lune, et inondé d’un seul côté d’une clarté froide. Cette lumière blanchissait étrangement la falaise à pic, laissait dans les ténèbres l’étang, tout au fond. On n’en apercevait qu’une rive, un fouillis de saules au gracile feuillage magiquement argenté. Le cadre et l’heure incitaient aux pensées graves, à la mélancolique contemplation des destinées.

– Au fond, disait Hennedyck, nous avons été des naïfs.

– Vous êtes amer, Hennedyck.

– Non. Je le dis sans rancœur. Ce que nous avons fait, aussi bien, nous n’aurions pas pu ne pas le faire, n’est-ce pas ? On est bâti comme ça… Mais tout de même, j’espérais que ça servirait à quelque chose, cette guerre. Je pensais qu’après avoir tant souffert, le monde aurait pris le goût d’une certaine sagesse, de la modération, de la simplicité. Ah bien, oui ! J’avais foi en ce nouvel Évangile que nous apportait la Société des Nations. C’est tout de même une chose magnifique, dans son principe… Et ici, dans nos pays envahis, comme au front, dit-on, on s’était compris, de Français à Allemand. On avait vu qu’on n’était tous que de pauvres diables dans la main de nos maîtres. On aurait dû se rapprocher. Au lieu de cela, une moisson de haine, un chauvinisme fanatique ! On prétend dépecer l’Allemagne, des Allemands sont enlevés de chez eux pour venir travailler ici, à Lille, et les journaux leur reprochent les quatre-vingt-dix grammes de viande qu’on leur donne par jour… On n’aurait pas dû voir ça dans le Nord ! Et les femmes de chez nous ! Les femmes allemandes leur ont demandé grâce pour l’Allemagne. Elles ont répondu : « Pas de grâce ! » Déjà la vérité officielle étouffe tout. Nous l’avons nous-mêmes vue se créer à propos de nous, nous pouvons en parler. Plus que tout le reste, elle m’enlève tout espoir de voir la leçon servir.

« Des naïfs, l’abbé ! Nous avons fait le jeu des autres. Les parasites ont pullulé sur l’œuvre des sincères. Ceux qui n’ont rien fait sont rois. On a profité de nous. Savez-vous… Non, je vous l’ai caché jusqu’ici. Hé bien, pendant la guerre, des trafiquants revendaient notre petite feuille vingt francs, cinquante francs, gagnaient de l’argent avec ça ! Et beaucoup de petites gens, d’ouvriers, me reprochent aujourd’hui : « C’était très bien, monsieur Hennedyck, la Fidélité… Mais c’était pour les riches. Nous le peuple, on n’en a jamais rien su ! » Bien sûr ! Neuf fois sur dix, ceux à qui nous passions le journal avaient la frousse et le gardaient pour eux. On étouffait notre œuvre, le circuit s’arrêtait là. Nous risquions notre peau pour des égoïstes. Voilà, dans toute l’affaire de notre journal, ce qui me fait le plus de peine.

« Oui, nous avons été des naïfs…

– Je ne sais pas, je ne sais pas, disait l’abbé doucement. Et puis, qu’importe ? Heureux les simples, heureux les naïfs, car ils verront Dieu.

– Consolation un peu décevante pour quelques-uns, l’abbé. Vous qui baignez dans la clarté, je vous comprends, je pénètre très bien votre philosophie. Mais je comprends aussi les autres, ceux qui ne voient pas de raison d’espérer. L’humanité, pour eux, est décidément laide, mauvaise. Et ils ne savent même plus aller chercher au ciel cette espérance, cette sérénité que le spectacle des hommes détruit en eux. Pour vous, je sais, ces étoiles, là-haut, sont comme des graviers de lumière, des chemins du ciel. Et ce beau firmament, œuvre d’un mathématicien sublime, garde une divine promesse d’éternité. Pour d’autres, pour beaucoup d’autres pauvres êtres, et pour moi quelquefois, quand le cœur ne réagit pas, il n’est plus qu’une impitoyable machine, une immense horlogerie sans âme. Le ciel a perdu son mystère. On n’y retrouve plus cette raison de croire nécessaire comme le pain…

– Qu’importe ? redit l’abbé. Le mystère subsiste, Hennedyck. Et que ceux qui ne savent plus aller le contempler au ciel fassent comme moi, qu’ils s’efforcent de le découvrir autour d’eux, tout près d’eux. Moi, j’ai toujours pensé que si vil, si dégradé que soit un homme, il reste quand même en lui quelque chose de l’étincelle divine. Et je la cherche, et il me suffit de parvenir à la retrouver, pour aimer l’homme. Sur les visages les plus fermés, les plus hostiles, les plus matériels, j’aime évoquer l’ennoblissement d’une souffrance, le reflet d’un amour… Et j’arrive toujours à m’imaginer les traits, – ces traits souvent durs et grossiers, – embellis et transfigurés par un sentiment humain, une paternité, une pure tendresse, ou bien cette angoisse d’une destinée incertaine où tous nous sommes emportés. Et l’homme à mes yeux est devenu autre, et je l’aime pour l’infini problème, le drame tragique que je retrouve ainsi chez tous comme en moi-même.

Il se tut. Ils songèrent une minute.

– C’est vrai, dit Hennedyck, c’est vrai. Il faut que l’on croie, il faut que l’on espère, que l’on continue sa tâche quand même. Moi, malgré tout, je ne veux pas douter, je m’interdis de douter. J’ai connu le scepticisme, cette vision pessimiste du monde et des hommes, si tyrannique, si écrasante quand elle s’est emparée de l’esprit. Et je la rejette parce que je sens trop bien qu’elle me mènerait là la stérilité, à ce terrible « à quoi bon ? » qui paralyse tout. Il y a un drame perpétuel en moi entre Raison et Volonté. C’est pour cette dernière que j’ai opté ! Je veux croire, croire en quelque chose, croire au progrès, à la justice, au bien, avoir foi dans les destinées de l’Humanité. Ce n’est que de la sorte que j’ai un motif d’agir, une raison de vivre, et un suprême élément d’apaisement. Autrement, ce ne seraient que les affres du néant et du désespoir.

Et puis, l’abbé, vous avez raison. Ce doit être un enseignement et une consolation que de retrouver sur le visage des hommes l’énigme, l’inconnaissable énigme, inviolée, totale… Et je crois qu’il m’arrivera aussi maintenant comme à vous, aux heures de défaillance, d’aller chercher sur certains visages, de ces visages de femmes, de mères, qu’on sent pétris de dévouement et de sacrifice, le reflet d’une pensée divine que je ne sais plus toujours chercher au fond du ciel…

FIN